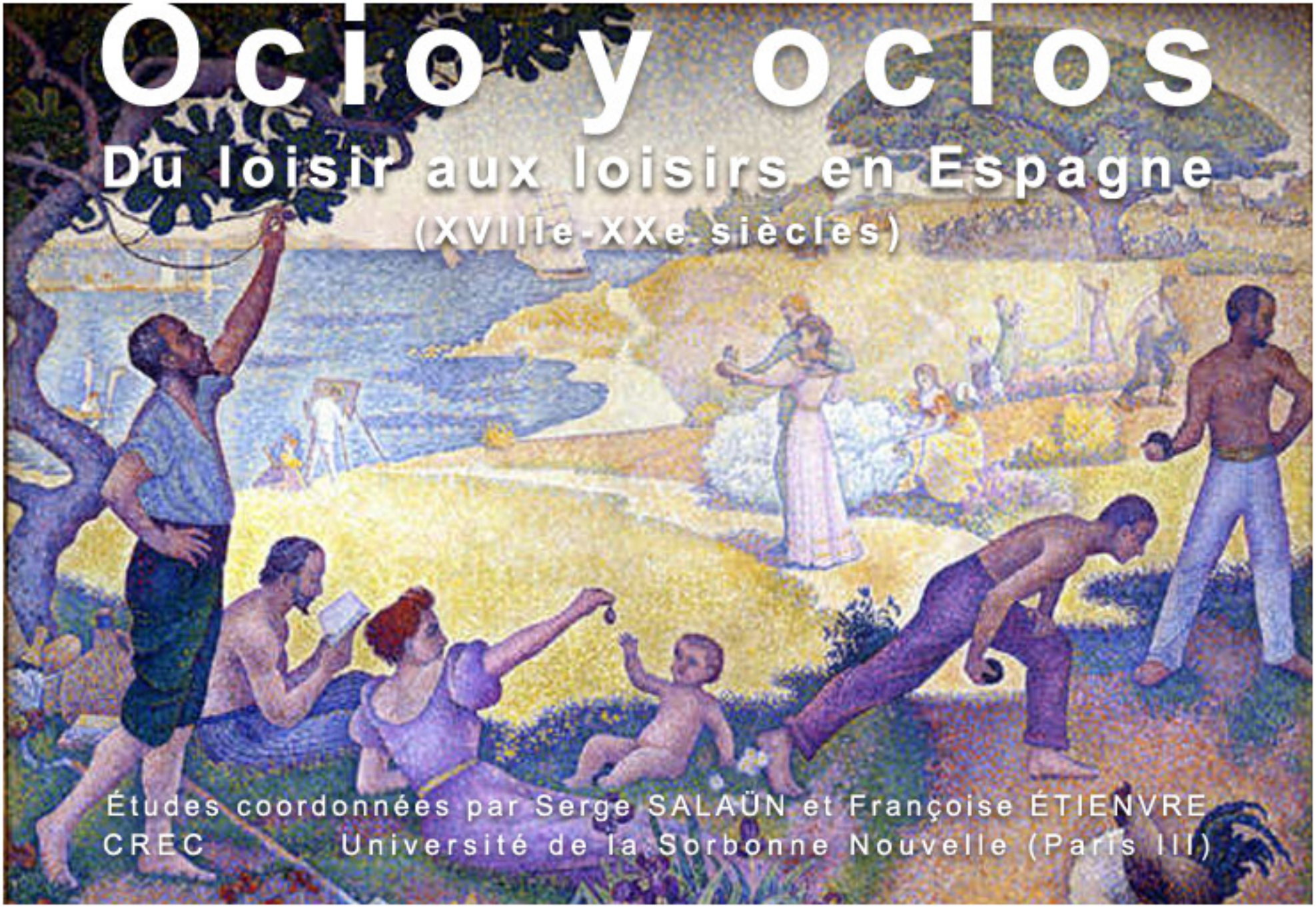
Ocio y ocios

Du loisir aux loisirs en Espagne

(XVIIIe-XXe siècles)



Études coordonnées par Serge SALAÜN et Françoise ÉTIENVRE
CREC Université de la Sorbonne Nouvelle (Paris III)

OCIO Y OCIOS

DU LOISIR AUX LOISIRS (ESPAGNE XVIIIe – XXe SIÈCLES)

Textes réunis par
Serge Salaün et Françoise Étienvre

Publication du
Centre de Recherche sur l'Espagne Contemporaine
Université de la Sorbonne Nouvelle (Paris III)

ISSN 1773-0023

Illustration de couverture : Luca Gaboardi
D'après *Au temps d'harmonie,* lithograhie en couleurs de Paul Signac (1895-1896)
Réalisation : Vincent Billey, Mercedes Gómez-G.P.

Février 2006

OCIO Y OCIOS
DU LOISIR AUX LOISIRS (ESPAGNE XVIIIe – XXe SIÈCLES)

Textes réunis par Serge Salaün et Françoise Étienvre

SOMMAIRE

Prologue, ……. p. 4

I) Des loisirs pour « tout le monde »

Diego FARNIÉ, *Le « botellón » : l'alcool hors les murs,* …….. p. 15

Jean-Stéphane DURAN FROIX, *Le football : le loisir par excellence des Espagnols sous le franquisme (1939-début des années soixante),*……. p. 40

Isabelle MARC, *L'essor des parcs aquatiques en Espagne,*…… p. 66

Marie-Soledad RODRIGUEZ, *Les "corridas de gallos" en Castille-León : entre rite et fête, un loisir identitaire*, ……..…….….. p. 79

Delphine CHAMBOLLE, *Quel avenir pour la Bande Dessinée espagnole ?,* ……..…… p. 94

Mercedes GÓMEZ GARCÍA PLATA, *Culture populaire et loisir citadin : les Cafés cantantes de 1850 à 1900*, …….. p. 110

2) Les loisirs comme instruments idéologiques

Claire BERNARD-PALLAS, *Expression libre et contrainte des loisirs ; de la mort de Franco à l'avènement de la démocratie : du « Frente de Juventudes » à la « Organización Juvenil Española »,* ……... p. 128

Evelyne RICCI, *Les loisirs du petit franquiste* : « *Flechas y Pelayos* » (1936-1939), ……..…… p. 142

Marie FRANCO, *Loisirs et petite bourgeoisie libérale sous la 2nde République : le miroir ambigu d'Elena Fortún,* …….…….. p. 156

Eva TOUBOUL, *Entre divertissement et arme : le cinéma selon* « *Nuestro Cinema* » (1932-1935), …… p. 184

David MARCILHACY, *« Logis et loisirs » : L'urbanisme des loisirs populaires sous la 2nde République. Réflexion autour des projets de « La Ciutat de repós i Vacances » (Barcelone) et « Las Playas del Jarama » (Madrid),*……... p. 209

Marie SALGUES-Evelyne RICCI, *Des militaires d'opérette : le théâtre, un loisir au service de la Nation*, …… p. 259

ISSN 1773-0023

3) Quand les classes dominantes s'intéressent aux loisirs

Sandra ÁLVAREZ, *La corrida fin de siècle : un loisir controversé (Parcours dans la presse de 1890 à 1915),* …….. p. 275

Marie SALGUES, *La fondation du Veloz Club : les élites madrilènes entre deux je(ux),* …….. p. 299

Laetitia BLANCHARD-RUBIO, *La mode des bains de mer en Espagne au XIXe siècle : loisir et ostentation*, …… p. 318

Maria GAZTELUMENDI, *Les notions d'« Ocio » et d'« Ociosidad » appliquées aux femmes dans l'Espagne du XIXe siècle*, …….. p. 341

Isabelle MORNAT-Frédéric PROT, *« Recreo y Ciencia » : la vulgarisation scientifique en question (XVIIIe-XXe siècles*), …….. p. 359

ISSN 1773-0023

LOISIR-LOISIRS

« La culture, c'est l'ordinaire »
Raymond Williams

On peut supposer que les loisirs ont toujours existé dans les sociétés humaines, sous une forme ou sous une autre. Ce qui ne veut pas dire qu'ils aient été toujours traités avec bienveillance, il s'en faut de beaucoup, ni même qu'ils aient été bien étudiés, en particulier dans le monde universitaire. Le monde anglo-saxon, qui a inventé bon nombre de loisirs modernes, du jardinage, à la décoration intérieure et au football (et au rugby), s'y est logiquement le premier intéressé, dans une perspective érudite et pragmatique tout à fait remarquable, même si la dimension idéologique et culturelle nous laisse parfois un peu sur notre faim[1]. Depuis les années 60, la bibliographie anglo-saxonne s'est considérablement enrichie, d'autant plus, comme le fait remarquer Corbin, que, chez les Anglo-saxons, on sent moins de réticences culturelles devant les loisirs de masses, l'hiatus est moins grand entre les élites et les masses en ce qui concerne les loisirs populaires (ciné, littérature, sports) ainsi qu'entre la culture et son exploitation industrielle (le foot).

La France s'y était mise assez tôt également. *Le droit à la paresse*, de Paul Lafargue, en 1883, constitue un étonnant plaidoyer pour la conquête des loisirs que l'on ne mentionne que comme une curiosité fantaisiste ; il est vrai que revendiquer le *farniente*, de la part du gendre de Marx, en pleine période de consolidation des austères mouvements ouvriers, quand la journée de huit heures n'était encore qu'une illusion, pouvait passer pour une provocation. L'intérêt pour les loisirs naît vraiment dans les

[1] On trouvera une bibliographie anglosaxonne dans le numéro d'*Historia Social* (n° 41, 2001), consacré précisément à la « Mercantilización del ocio », en particulier dans les articles de J.H. Plumb (« La mercantilización del ocio en la Inglaterra del siglo XVIII », p. 69-87) et la « Presentación » de Jorge Uría (p. 65-68). L'article de Eric J. Hobsbaum, « La producción en serie de tradiciones : Europa, 1870-1914 » (p. 3-38), extrait de *The invention of tradition,* Cambridge, 1983, constitue également une référence utile.

ISSN 1773-0023

années 1960, chez les sociologues : en 1962, Joffre Dumazedier est en quelque sorte un pionnier, avec *Vers un civilisation du loisir ?* (Paris, Seuil). Mais c'est avec l'extension de « l'Histoire culturelle », à la fin de années 70 et au début des années 80, que les loisirs deviennent véritablement un objet d'étude légitime ; les travaux de Roger Chartier, Georges Duby, Jacques Le Goff, Maurice Agulhon, Alain Corbin, Pierre Nora, Pascal Ory, Louis-Jean Calvet, Madeleine Rebérioux, Jean-François Sirinelli, Pierre Bourdieu, etc., ont grandement favorisé la production scientifique consacrée aux loisirs ou autres pratiques auparavant considérées comme « in-nobles ». Grâce à « l'Histoire culturelle », les frontières entre les objets et les méthodes se sont infiniment assouplies, les interactions ou articulations entre l'économique, le politique, le technique et l'imaginaire se sont multipliées, en s'intégrant à la vénérable science de l'Histoire dont l'aire s'est ainsi considérablement élargie vers une Histoire globale ou totale, les pratiques ludiques ou festives ont été réhabilitées, etc.[2] Désormais, « c'est l'homme tout entier »[3] qui intéresse le chercheur en sciences humaines et sociales ; désormais, « tout est source, tout est public », comme dit Pascal Ory[4], et c'est moins une question d'objet que de méthode ou de « regard » sur l'objet. Ceci dit, le champ est immense et bien des domaines sont pratiquement inexplorés, comme le constate Philippe Poirrier (l'histoire de l'art, la musique, surtout), ce qui devrait rassurer les futurs chercheurs : les « sujets de thèse » ne sont pas près de manquer.

En Espagne (et dans l'hispanisme en général), la pénétration de « l'Histoire culturelle » et l'étude des loisirs est plus récente, et plus lente, sans doute à cause du cloisonnement des disciplines universitaires dans les universités espagnoles qui ne facilite pas toujours les analyses transversales ou pluridisciplinaires. À cet égard, le numéro d'*Historia social*, de 2001, déjà cité, ainsi que les travaux de Jorge Uría, constituent des apports nouveaux (théoriques et pratiques) tout à fait prometteurs.

C'est dans ce contexte que le CREC (Centre de Recherche sur l'Espagne Contemporaine) de l'Université de la Sorbonne Nouvelle (Paris III) a consacré plus de deux ans de ses travaux aux « loisirs », dont ce volume est l'émanation. Après plusieurs années consacrées aux « plaisirs en Espagne »[5], ces contributions sur « Les loisirs en Espagne » s'inscrivent délibérément (et complémentairement) dans cette optique

---

[2] Sur « l'Histoire culturelle », deux ouvrages récents en retracent l'histoire, les principes et les méthodes : Pascal ORY, *Histoire culturelle*, Paris, PUF, Col. Que sais-je ?, 2004, et Philippe POIRRIER, *Les enjeux de l'histoire culturelle*, Paris, Seuil, Col. Points, 2004. Cette « Histoire culturelle » ne doit pas être confondue avec la vague des *cultural studies* qui déferle depuis les années 80, en particulier aux Etats-Unis, et qui s'intéressent en priorité aux minorités.

[3] Formule de Jacques Le Goff, cité par Philippe POIRRIER, *Les enjeux…, p. 40.*

[4] P. ORY, *Histoire culturelle*…, p. 45.

[5] Voir *Le(s) plaisir(s) en Espagne (XVIIIe-XXe siècles)*, CREC, Université de la Sorbonne Nouvelle, consultable sur le site; http://crec.univ-paris3.fr

« d'histoire culturelle » qui nous semble, actuellement, une des voies véritablement féconde de la recherche hispaniste en France.

Définir les loisirs

Le choix des termes pour désigner les loisirs, en Espagne et en France, pose déjà tout une problématique complexe, d'où naîtront les sous-entendus ou les a priori de toutes sortes. Le latin *otium* avait pourtant l'avantage de tout recouvrir : le loisir, le repos (en particulier, loin des affaires et de la vie politique), l'inaction et l'oisiveté, le loisir studieux, la paix, le calme et la tranquillité. *Otiositas* a bien existé, lui aussi, mais il apparaît plus tardivement et ne désigne déjà que l'oisiveté. En espagnol, les mots « ocio » et « ociosidad » s'imposent, avec plus ou moins les mêmes aires sémantiques qu'en latin, au moins jusqu'au XVIIIe siècle : « ociosidad » ne sert que pour des occupations criticables ou lorsqu'il est pure vacuité. « Ocio » peut renvoyer à une manière jugée noble d'employer le temps : c'est le loisir spirituel (la méditation dans le calme) ou intellectuel (transposition du *otium litteratum* latin), mais la visée péjorative est souvent présente. Il est curieux que l'usage espagnol n'ait pas clairement distingué *ocio* et *ociosidad*, comme cela apparaît dans de nombreux textes du XVIIIe siècle donnés en exemple dans cet ouvrage. Cette charge négative (non obligatoire, mais toujours possible) du mot *ocio* pourrait expliquer qu'il soit rarement employé au XIXe siècle et, semble-t-il, dans les premières décennies du XXe, pour désigner les différents loisirs auxquels s'adonnent les Espagnols. Il serait intéressant de dater le retour en grâce de ce terme qui va de pair, très certainement, avec l'avènement de la civilisation du loisir : de la *Guía del Ocio* au *centro del ocio*, en passant par l'incontournable rubrique « *ocio* » dans la presse, tout donne à penser que les vertus de la rentabilité économique de l'*ocio* ont (enfin) étouffé la voix des moralistes. Aujourd'hui, *el ocio* est réhabilité et les Espagnols le pratiquent sans le moindre sentiment de culpabilité.

Le français, quant à lui, a toujours différencié le loisir de l'oisiveté. Ce mot « loisir », qui vient du *licere* latin (ce qui est permis) explique sans doute qu'il ne soit jamais connoté négativement, bien au contraire, alors que l'oisiveté est bien la mère de tous les vices. On en veut pour preuve la définition de « loisir » dans l'*Encyclopédi*e de Diderot et d'Alembert : « Temps vide que nos devoirs nous laissent, et dont nous pouvons disposer d'une manière agréable et honnête. Si notre éducation avait été bien faite et qu'on nous eût inspiré un goût vif de la vertu, l'histoire de nos loisirs serait la portion de notre vie qui nous ferait le plus d'honneur après notre mort et dont nous nous ressouviendrions avec le plus de consolation sur le point de quitter la vie : ce serait celle des bonnes actions auxquelles nous nous serions portés par goût et par sensibilité, sans que rien nous y déterminât que notre propre bienfaisance ». Définition d'une société

d'Ancien Régime qui incite ceux qui ont des loisirs, c'est-à-dire les classes privilégiées, à savoir en user de façon vertueuse : une façon comme une autre de justifier les privilèges. On ne trouve pas de ce type de définition du mot *ocio* en Espagne, à la même époque. De plus, avec la révolution industrielle, quand le travail se démarque nettement des autres activités, le français distingue entre loisir (au singulier) et loisirs (au pluriel). On observe un glissement de sens de « disponibilité temporelle » vers « gammes de distractions » : dans le même temps, des activités qui faisaient partie des loisirs sont intégrées au travail (la production littéraire, par exemple, ou certaines actions charitables), ce qui explique la tendance à identifier, de façon absolue, loisir et temps de non-travail. Avec de tels outils et de tels concepts, on voit déjà que la France et l'Espagne ont des façons de désigner et d'envisager les choses du loisir radicalement distinctes.

Pourtant, la plupart des définitions données par les sociologues, anthropologues ou autres gens de science se recoupent plus ou moins. Il y a des définitions brèves ou longues. Parmi les brèves, la définition du loisir comme « temps libre » semble la plus parlante, la plus immédiatement explicite, en ce qu'il s'oppose au « temps calculé »[6], c'est-à-dire le temps du travail. Bien sûr, il faut distinguer selon les types de société et les époques. Dans les sociétés d'Ancien Régime, à dominante rurale, la chose est plus complexe, dans la mesure où le travail, les fêtes du calendrier (religieux, surtout) et les célébrations diverses ont des frontières moins nettes, où la vie obéit à des rythmes consacrés et immuables qui rendent plus flou le terme de « temps libre ». La journée de travail et les jours de fête du monde agraire impliquent une occupation du temps en continu (ne serait-ce que parce qu'il faut nourrir les bêtes ou traire les vaches deux fois par jour, tous les jours de l'année, sans parler des activités liées au cycle des saisons). La société moderne, industrielle et urbaine, introduit le temps calculé du travail, et entraîne une prise de conscience d'un « temps libre » qui deviendra, lui aussi, on le voit bien aujourd'hui, du « temps calculé ». Passer d'une semaine de 50 ou 60 heures de travail à la semaine des 35 heures a évidemment des conséquences considérables sur la définition et l'occupation de ces deux temps. D'où une définition plus élaborée du loisir, qui n'est plus seulement le temps laissé libre après le travail, mais le temps disponible après avoir décompté le temps investi dans les activités fonctionnelles (manger, boire, dormir, les soins corporels…) et les obligations de toutes sortes (le mot « obligation » lui même dit bien qu'il s'oppose aux loisirs) familiales, civiques, sociales et, éventuellement, religieuses. Ces obligations, d'ailleurs, peuvent se combiner avec certains loisirs. Les jeux pratiqués en famille ou dans certaines réunions, par exemple,

[6] Expression employée par P. ORY, *Histoire culturelle…*, p. 95

représentent un évident degré de sociabilité et de distinction sociale : ce n'est pas la même chose que de jouer au croquet, au whist, à la coinchée ou au *mus*. Et les réunions dans les campagnes, à l'occasion d'un enterrement, même encore de nos jours, sont-elles dénuées de toute dimension de sociabilité et même de « loisir », quand on voit que c'est une occasion de retrouvailles, d'échanges et même d'agapes ?

J.H. Plumb, dans sa définition des loisirs, elle aussi fort courte (avoir du temps et de l'argent), introduit une dimension économique indissociable[7] (et, par conséquence, sociale et politique). Tout loisir implique investissement et dépense, pour minimes qu'ils soient, et la société contemporaine, depuis le XVIIIe siècle, a bien mis en place une croissante « mercantilisation » des loisirs, d'autant plus que le temps libre dont on dispose s'est considérablement développé. À chacun selon son âge et ses moyens, ce qui produit une gamme infinie de loisirs, et une hiérarchie des lieux, des pratiques, des modes, etc.

Ce qui fait problème, avec les loisirs, ce n'est pas tant le calcul de ce temps libre ou libéré, dans quelque société que ce soit, que l'usage qu'on en fait. C'est là que le débat s'anime, car il apparaît très vite que se greffent sur le mot « loisir(s) » des préoccupations morales, didactiques, idéologiques, comme si la nature du loisir était indéfectiblement liée au mal ou au bien, à l'utile ou à l'inutile. L'idée de choix, de satisfaction personnelle, de désintéressement, qui semble pourtant caractériser le loisir depuis toujours, même chez les plus austères, l'idée de plaisir, au fond, qui est inséparable du loisir, s'accompagne presque toujours, chez ceux qui en parlent publiquement, d'une volonté de séparer le bon loisir du mauvais ou de hiérarchiser les activités. Et ceci à toutes les époques et sous tous les régimes, sans exception. Toutes les contributions de cet ouvrage le confirment, du XVIIIe siècle à nos jours ; les écrivants n'ont de cesse de vouloir orienter, canaliser, contrôler, embrigader, régenter les loisirs des autres, au nom de critères sociaux, culturels ou politiques préalables dont ils n'ont pas nécessairement conscience, mais qu'ils érigent volontiers en lois et normes dont il ne fait pas bon s'affranchir sous peine de transgression coupable.

Ce souci du bon loisir s'explique aisément, à commencer par l'origine sociale et culturelle des auteurs. Jusqu'à une date très récente, tout ceux qui écrivent sur le plaisir ou les loisirs appartiennent à la catégorie des lettrés qui usent de leur privilège (surtout à des époques où ils constituent des minorités éclairées) pour sermonner ou poser des normes. Comme on l'a vu à propos des plaisirs, on a, le plus souvent, difficilement accès aux loisirs eux-mêmes, aux pratiques individuelles et collectives ; les pratiquants de base, surtout quand ils font masse ou quand leurs loisirs ne sont pas considérés

[7] J.H. PLUMB, « La mercantilización del ocio …», p. 69.

comme suffisamment nobles, ont rarement accès à la parole. On dispose, en revanche, d'innombrables discours sur les loisirs, des discours tous indéfectiblement obnubilés par la relation du loisir et de l'utile, du bien, du profitable, à l'exclusion du loisir inutile, passif, consumériste, etc. En fait, il est clair que le loisir, qui prend véritablement son essor avec la société moderne, est capté (dans les discours, surtout, mais aussi dans les pratiques sélectives) par les classes cultivées et/ou dirigeantes qui s'efforcent ainsi d'asseoir leur hégémonie et leur différence. Le loisir devient un besoin presque « naturel » qu'il convient d'éduquer et un enjeu de pouvoir. Du XVIIIe au XXe siècles, ce sont les élites qui dissertent sur les loisirs, dans un sens éminemment normatif, contre les loisirs populaires « grossiers » ou brutaux : la corrida — « el ocio nacional » —, le flamenco, le football, la bande dessinée, la littérature « bon marché » — le polar, la science fiction, etc., jusqu'aux « telenovelas » ou à l'actuelle « téléréalité » et autres émissions racoleuses qui navrent les lettrés, mais constituent la nourriture culturelle quotidienne de millions de gens.

On observe que les loisirs qui réussissent à s'implanter durablement, parce qu'ils répondent à un goût massif ou à une mode, font l'objet d'infinies tentatives de contrôle ou de récupération. Le cas des bains de mers, au XIXe siècle (contribution de Laetitia Rubio), en est un bel exemple, avec les précautions hygiénistes et sociales tatillonnes qui font aujourd'hui sourire, mais qui étaient conçues pour encadrer étroitement cette activité nouvelle ; on voit bien, ici, comment un loisir en pleine expansion s'intègre dans un circuit complexe : économique, scientifique (la médecine, les hygiénistes), social, politique et culturel. Le contrôle ou l'administration de ce loisir deviennent donc un enjeu important, en particulier pour ce qui concerne le bas peuple, les enfants et les femmes, des populations immatures qui tomberaient dans la mollesse, la luxure ou le vice si elles n'étaient convenablement encadrées. Il n'est pas rare de voir une classe aisée, voire aristocratique, s'approprier un loisir comme le foot-ball (à ses débuts, avant qu'ils ne devienne plébéien), le vélo (contribution de Marie Salgues, sur le Veloz Club) et instaurer une sociabilité propre à son rang, en se démarquant du troupeau des usagers. Le cas du théâtre commercial espagnol est un autre exemple parlant de l'utilisation d'un loisir à des fins idéologiques. L'extraordinaire expansion en Espagne de ce théâtre court et léger, par ailleurs vitupéré par les censeurs et les pisse-vinaigre de tous bords, devient, dès sa création (vers 1867) et jusqu'à la guerre d'Espagne, l'instrument favori des classes dominantes pour populariser et diffuser les lignes de force de son idéologie et consolider son hégémonie (voir l'article de Salgues-Ricci sur le théâtre patriotique où les plaisirs inhérents au genre sont astucieusement mis au service d'une entreprise nationale).

On n'est pas outre mesure étonné que cette manie de régenter les loisirs soit inhérente à des groupes ou des sociétés à forte tendance dirigiste, qu'elle soit, par exemple, omniprésente dans les conceptions bourgeoises du XVIIIe et du XIXe siècles qui ont très consciemment fait des loisirs, des jeux, de la fête et de la culture les instruments de leur domination. On s'étonnera encore moins de constater que des formations « autoritaires », comme la Phalange, tout au long de son histoire, ne conçoivent le loisir que comme un instrument de formation de « l'esprit national » (contributions d'Évelyne Ricci et de Claire Pallas), de la façon la plus explicite et contraignante qui soit, même présenté sous le mode prétendument plaisant. Mais, en fait, la préoccupation moralisante et édifiante est partout, en tout temps, en tout lieu, à ce point enracinée dans les mœurs qu'elle fait partie du quotidien. Il n'est pas si loin le temps où les parents s'échinaient à lutter contre l'oisiveté qui menaçait leur progéniture : plutôt que de « rester à ne rien faire », à lire des romans ou à bayer aux corneilles, on était invité à aller couper du bois, donner à manger aux lapins, ramasser les petits pois (pour les garçons) ou à coudre, faire du crochet, de la couture (pour les filles). De nos jours, la bataille des parents contre la télévision ou les *game-boys* est tout aussi intense (et perdue…), même s'il faut bien admettre que la télé et la *game-boy* sont d'authentiques loisirs de la jeunesse, qui est devenue une cible commerciale de première importance.

Cette volonté éducative est tout aussi présente dans la pensée libérale et jusque dans toutes les avant-gardes. On ne devait pas s'amuser tous les jours dans les phalanstères fouriéristes, même si leur « inventeur » prétendait les transformer en espaces modernes du « bonheur », de l'amour et du « plaisir » ; à moins d'être mû par une foi intense, on préfèrera toujours le paradis romantique d'Atala aux bienfaits des Arcadies utopistes. Les austères militants du mouvement ouvrier et les révolutionnaires de tous poils, du début du XIXe à nos jours, n'ont jamais su ni même voulu concilier pratiques ludiques ou loisirs et mouvement social. Adversaires de la taverne, du cabaret, du théâtre, des jeux, du sport même au début, ils rejoignent sur ces points les préoccupations des bourgeois de la Comisión de Reformas Sociales, et ne conçoivent de société idéale qu'à l'abri de tout loisir inutile ou gratuit. Sur le plan esthétique et littéraire, le Réalisme a toujours été, en premier lieu, une méthode d'application sociale et éthique ; le plaisir et le loisir n'existent que projetés dans une action ou une conception utilitaire du réel. Au nom du bien, de la Raison et de l'utile, la bataille pour la modernité théâtrale et artistique depuis la fin du XIXe siècle a souvent sacrifié le jeu, le plaisir immédiat, la quête du Beau non immédiatement perçu comme profitable. Comme Unamuno qui, en 1896, ne concevait la réforme du théâtre qu'inspirée par la « trilogie du Bien, de la Vérité et de la Beauté » : on ne s'étonnera donc pas que ses drames philosophiques aient

sombré dans l'oubli, incapables de produire le moindre plaisir ni de rentrer dans un système de loisir théâtral convaincant. Au XXe siècle, le souci des révolutions et des idéologies « partageuses » s'est avéré tout aussi contraignant et dirigiste quant à la façon dont l'homme doit occuper son temps. Dans ce volume, on voit bien que même les entreprises, indiscutablement généreuses et humanistes, des architectes et urbanistes du GATEPAC barcelonais (contribution de David Marcilhacy) ne sont pas dénuées d'arrières pensées concernant les classes laborieuses : améliorer le cadre de vie des ouvriers, leur aménager des jardinets pimpants et des structures de vacances peu onéreuses au bord de la mer, c'est aussi les écarter des mauvaises habitudes et des mauvaises fréquentations. On voit aussi comment les révolutionnaires de la revue *Nuestro Cinema* rêvent d'une culture cinématographique militante (Eva Touboul) qui implique la condamnation définitive de la culture commerciale. Il faut attendre Gramsci pour réhabiliter le vécu culturel des plus démunis, mais comme pis-aller. Enfin, on voit comment la production littéraire pour enfants d'une Elena Fortún (voir article de Marie Franco) obéit, elle aussi, à une construction idéologique, républicaine, certes, donc plus « moderne » et permissive (ou même jouissive), mais tout aussi encadrée idéologiquement.

Il y a bien une raideur, ou une normativité du discours sur le loisir qui n'est pas près de disparaître. Toute société, même la plus démocratique, en principe, ne peut s'empêcher de rêver de structures de loisirs qui seraient utiles à toutes les catégories, foncièrement formatrices et éducatives. L'initiative des autorités de la ville de Madrid pour lutter contre la funeste mode des « botellones » où se complaît la jeunesse des villes (proposer des spectacles et des activités alternatives décentes aux mêmes heures) a quelque chose de dérisoire ou de désespérant, au choix, tant il est vrai que loisirs et morale n'ont pas nécessairement partie liée, et que le devoir des autorités est de faire œuvre efficace et de lutter contre ce qu'elle croit être le désordre. D'ailleurs, nous-mêmes, enseignants-chercheurs décomplexés et ouverts, nous croyons bien savoir qu'il y a des loisirs plus recommandables que d'autres et nous estimons de notre devoir d'orienter la jeunesse vers des loisirs profitables (même si, par ailleurs, nos propres loisirs s'avèrent parfois proprement inutiles).

La véritable nouveauté de notre époque actuelle serait d'ailleurs l'émergence de « loisirs » de masse complètement passifs ou non créateurs, ou non formateurs, de pure consommation hédoniste, de jouissance immédiate et qui n'hésitent plus à s'afficher comme tels au grand jour. Les aficionados de la corrida ont sans doute été les premiers à faire fi de toutes les campagnes anti-taurines pour assouvir leur passion, et la corrida s'avère la première entreprise moderne d'organisation des loisirs de masses. Plus près de nous, les adeptes du « botellón », ou les supporters dans les stades de football

représentent des groupes farouchement attachés à leurs pratiques en dépit de tous les efforts pour les discréditer, les apprivoiser, les civiliser ou les réduire. L'autre nouveauté, qu'autorisent les moyens de communications modernes (internet, avec le système des forums, des blogs, des chats, etc.), c'est que l'usager, le pratiquant de base ou le client a désormais la possibilité de prendre la parole de façon décomplexée et même revendicative, à l'écart des instances qui souhaiteraient le contrôler. Internet devient ainsi une source monumentale d'informations sur les publics, les réceptions, les consommations, les pratiques, des informations encore prises avec précaution, mais qui ont, au moins, le mérite d'échapper aux canaux officiels et d'offrir des témoignages d'individus directement concernés et donc, même si cela gêne, qui ont une expérience ou une compétence que n'ont guère les censeurs, les adultes (ou les générations plus mûres) et la plupart des éducateurs : les cas des parcs aquatiques (Isabelle Marc) et du « botellón », dans ce volume, en sont l'illustration.

La définition du «loisir » n'a donc cessé de s'assouplir, de s'élargir, sinon de se déculpabiliser complètement, parce qu'il est difficile de renoncer tout à fait à une certaine hiérarchisation des loisirs. La sieste accédera bien un jour au rang de loisir légitime. L'histoire des loisirs, depuis le XVIIIe siècle, montre clairement qu'on est passé d'une conception étroite, rigide, inexorablement attachée à l'utile, à des pratiques ludiques et dépourvues de toute considération morale ou utilitaire. Certains loisirs sont même réhabilités, voire encensés, qui faisaient, il y a moins d'un siècle, l'objet d'un regard suspicieux : le sport en est un bel exemple auquel, indépendamment des dérives commerciales et spectaculaires qui caractérisent le sport professionnel aujourd'hui, on confère des bienfaits d'équilibre, de santé physique et morale, de sens du collectif, etc. On oublie le plus souvent que tout pratiquant d'un sport le fait d'abord pour son plaisir, pour satisfaire une envie très personnelle, très égoïste, au fond. Un signe évident de la réhabilitation du (bon) loisir est la mention qui en est faite dans les *curriculum vitae* des postulants à un emploi ; soudain, le loisir devient garantie de dynamisme, d'ouverture, de santé… La société des loisirs semble arrivée.

Les loisirs constituent donc un objet d'étude exceptionnel, sur le long terme ou le court terme. Ils apparaissent bien comme un des ressorts essentiels au sein d'une société donnée, où s'articulent l'individu et le social, le privé et le public, etc. Sur le court terme, quelle que soit la pratique ou le loisir dont il peut être question, l'analyse de l'interaction de tous les facteurs, au nom d'une histoire globale, évite les réductions simplistes et montre la complexité des choses. Sur le long terme, ils permettent sans doute de mieux mesurer l'évolution des mœurs et des sensibilités, des mécanismes culturels, économiques et idéologiques, peut-être mieux encore que dans les mécanismes institutionnels ou structurels habituels qui ne concernent souvent qu'une

minorité, alors que les loisirs concernent absolument tout le monde et s'inscrivent en profondeur dans le vécu. L'évolution de la définition, de la nature et de la consommation des loisirs a, enfin, des répercussions considérables sur certains aspects essentiels de nos sociétés. Sur la définition et le sens du travail, par exemple : que l'on perçoive le travail comme accomplissement et création de soi et du monde (la conception humaniste et révolutionnaire), comme condamnation de l'homme et perte du paradis (la vision chrétienne ou anarchiste) ou comme mal nécessaire pour « se réaliser » en dehors des heures « ouvrables » par le pouvoir d'achat qu'il procure, tout cela renvoie à des visions de l'homme et de la société radicalement différentes. Les loisirs ont également des répercussions importantes sur les rapports à la chose culturelle, au corps, à la santé, à l'argent, à Dieu même. Derrière les loisirs, ce sont bien des définitions multiples de l'homme individuel et social qui se profilent. On comprend que, de tout temps, la question ait obsédé les philosophes et les penseurs et que la question morale ait à ce point prédominé.

Il n'y a plus d'objet de recherche futile quand la futilité la plus « oiseuse » s'inscrit dans un réseau d'offres et de demandes aussi conditionné et conditionnant.

Serge SALAÜN – Françoise ÉTIENVRE

ISSN 1773-0023

I) DES LOISIRS POUR « TOUT LE MONDE »

ISSN 1773-0023

LE « BOTELLÓN » : L'ALCOOL HORS LES MURS

Diego FARNIÉ,
Université de la Sorbonne Nouvelle - Paris III

Depuis la fin des années 90, des dizaines de milliers de jeunes Espagnols ont pris l'habitude de se réunir le soir dans les rues et les places des villes et des villages pour se retrouver entre amis et consommer ensemble de grandes quantités d'alcool. Cette habitude, qui s'est développée totalement à l'écart des structures commerciales traditionnelles de la nuit, est, au départ, un phénomène anecdotique et local, mais sa généralisation progressive en fait aujourd'hui un véritable fait de société, comme en témoignent les statistiques locales, l'avalanche de réactions le plus souvent hostiles qu'il suscite et qui sont amplement relayées par les médias espagnols ou, plus récemment, l'élaboration d'un appareil législatif destiné à le combattre ou à l'encadrer. Ce véritable phénomène social appelé *botellón* (ou *botelleo*, ou *botellona*, selon les régions) est caractérisé par des horaires immuables, des lieux privilégiés et une sociabilité particulière, au point qu'un grand nombre de jeunes espagnols le décrivent comme un loisir parmi d'autres, ce qui demande à être analysé. Mais cet avis semble être partagé par les autorités publiques, dans la mesure où elles cherchent à promouvoir des loisirs traditionnels (le sport, la lecture, les activités artistiques, etc.) en vue de détourner les jeunes du *botellón*. Car il s'agit là d'un phénomène qui pose un grand nombre de problèmes, pour la plupart liés à une occupation problématique de l'espace public et à une importante consommation d'alcool ; ces aspects caractéristiques ont d'ailleurs un impact décisif sur la perception qu'en ont les différents acteurs sociaux (autorités, associations de riverains ou de parents, services consacrés à la protection de la jeunesse, etc.). Enfin, s'il s'agit d'une mode possédant quelques points communs

ISSN 1773-0023

avec d'autres phénomènes observés à l'échelle européenne, il reste spécifiquement espagnol et ne possède pas de véritable équivalent.

Le phénomène se manifeste d'abord, localement, dans certaines villes et communautés autonomes (et notamment Badajoz, Caceres et toute l'Estrémadure, ainsi que dans la communauté de Madrid) ; leurs habitants et les autorités sont les premiers à réagir en s'intéressant au *botellón*, et en essayant, d'une part, d'obtenir son interdiction, de l'autre, d'offrir des alternatives permettant d'en détourner les jeunes. De ce fait, et étant donné l'absence d'enquêtes portant sur l'ensemble du territoire, il faut étudier le phénomène à partir d'articles parus dans les journaux et sur des sites en ligne, articles consacrés principalement aux conflits que ce phénomène génère (problèmes liés à la consommation d'alcool et à l'occupation de l'espace public, conflits entre les jeunes et le voisinage) et non au phénomène en soi. Il est ainsi rare, par exemple, que des jeunes prennent la parole dans les médias ; il faut alors encore se tourner vers Internet où une foule de sites, de forums et de pages personnelles consacrés au *botellón* permettent d'en obtenir une vision plus festive.

Un phénomène massif et national

La définition du *botellón* peut être la suivante ; il s'agit d'une réunion de jeunes, majoritairement âgés de 16 à 24 ans, dans des espaces publics ouverts en libre accès, pour mélanger et consommer des boissons achetées préalablement dans des commerces, écouter de la musique et parler. Cette habitude en apparence anodine s'est considérablement développée et systématisée. Une enquête du GIESyT réalisée auprès des familles en Estrémadure révèle ainsi qu'au moins 77 000 jeunes (entre 16 et 24 ans) participent à un *botellón* une fois par semaine, alors que 25 000 jeunes y participent systématiquement deux jours par semaine (sur une population totale de 145 000 jeunes)[1]. Une autre enquête, publiée par la Diputación de Alicante, en 2002, estime qu'environ 75% des jeunes de la province participent régulièrement à ce type de réunions[2]. Parmi les articles consultés au cours de ces recherches, on trouve des descriptions de *botellones* dans un grand nombre de villes espagnoles : Bilbao, Albacete, Salamanque, Madrid, Badajoz, Caceres, Alicante, Séville, Palma de Majorque, La Corogne, Grenade, Saint-Sébastien, Malaga, Alcala de Henares, Saragosse, Oviedo, Getafe, Barcelone, Tres Cantos, Saint-Jacques de Compostelle,

[1] Artemio BAIGORRI, Ramón FERNÁNDEZ, GIESyT, *El botellón, un conflicto posmoderno*, Barcelona, Icaria, 2004, p. 99.
[2] *Hábitos sociales y ocio de los jóvenes en la provincia de Alicante*, Área de Juventud, Diputación Provincial de Alicante, 2002.

Vigo, Alcala la Real, Huelva, Tolède, Burgos, Valladolid, Elche, Plasencia, etc. Il s'agit d'un phénomène essentiellement urbain pendant la période scolaire (les jeunes se réunissent les jeudis, vendredis et samedis) qui s'étend aux villages et aux zones rurales et côtières pendant les vacances (le phénomène devient alors pratiquement quotidien).

Le *botellón* semble, par ailleurs, être totalement intégré dans la vie étudiante espagnole, au point que l'une des propositions du GIESyT pour faire diminuer le phénomène consiste à proposer aux universités de favoriser l'assistance aux cours du vendredi pour combattre le traditionnel *botellón* étudiant du jeudi soir. Le *botellón* est considéré comme un véritable *hobby* par un grand nombre d'étudiants, comme en témoigne la préparation dont il fait l'objet pendant toute la semaine sur les divers forums et sites Internet, et dans les campus qui sont le théâtre de *botellones* massifs. Ces gigantesques *botellones* se substituent désormais parfois aux fêtes universitaires, ce qui dans les villes à forte population étudiante peut donner lieu à des phénomènes étonnants ; c'est le cas, par exemple, du *macrobotellón* qui a réuni 70 000 jeunes à Séville à l'occasion de la Fête du printemps, pendant toute la journée du vendredi 19 mars 2004. Le refus de l'Université de convoquer cet événement traditionnel a poussé les jeunes à s'organiser et à se retrouver (grâce à un rendez-vous transmis via e-mail et SMS) sur l'ancien parking de l'Expo, ce qui a eu pour conséquence de paralyser la ville et d'obliger les autorités à prendre des mesures d'urgence[3]. Les événements de ce type sont monnaie courante dans la plupart de villes étudiantes, où ils se reproduisent régulièrement tous les jeudis, vendredis et samedis soir, ainsi qu'à l'occasion des fêtes étudiantes et des fêtes locales.

[3] « Niño, hoy fiesta de la primavera. No te olvides de comprar el botellón. En el Charco de la Pava". Este escueto mensaje, difundido a través de mensaje por móvil y correos electrónicos, hizo que unos 70.000 jóvenes se concentrasen desde las tres de la tarde de ayer en los aledaños de la Isla de la Cartuja de Sevilla, provocando el estupor en las autoridades locales y un caos de tráfico que afectó durante horas a toda la ciudad. Así, a partir de las tres de la tarde comenzaron a concentrarse jóvenes en la zona, obligando a la Policía Local a enviar a dos patrullas que optaron, poco antes de las cuatro, por cortar el tráfico en la avenida Carlos III, el principal acceso al recinto que acogió la Expo 92. Pero aquello era sólo el principio. Con el paso de los minutos el número de asistentes se disparó, encendiendo la alarma en un Ayuntamiento atónito ante una movilización juvenil sin precedentes en la ciudad. Inmediatamente se trasladaron a la zona un dispositivo de Policía Local formado por 31 agentes para controlar el lugar, que tuvo que ser reforzado minutos después con agentes de la Guardia Civil y de la Policía Nacional. Pero sobre las siete de la tarde, 70.000 personas —según los datos oficiales— se concentraban ya en la zona y el caos de tráfico era incontrolable en toda la ciudad. El Ayuntamiento decidió activar el Centro de Coordinación Operativa (Cecop), un dispositivo de emergencia para coordinar la actuación de distintas instituciones concebido para la Semana Santa y la Feria y que, fuera de estas festividades, sólo se había activado con ocasión de la Cumbre Europea, en junio de 2002. Así, se notificó la situación a los distintos hospitales de la ciudad a fin de prevenir la posibilidad de que se disparase en pocas horas el número de ingresos. También se pusieron en alerta cuatro ambulancias y un helicóptero del servicio de emergencias sanitarias 061. Por otra parte, se comenzó a organizar un dispositivo especial de la empresa municipal de limpieza », *Diario Sur Digital*, "Un botellón convocado a través de móvil colapsa Sevilla", 20-III-04.

Origines

Il est difficile de dater avec précision l'apparition d'un tel phénomène dans la mesure où il se confond parfois avec l'habitude de consommer dans la rue des boissons acquises dans des bars. Le terme de *botellón* semble être apparu pour la première fois dans la presse en 1995, lorsqu'un article de *El País* portant sur la *movida* dans les villes espagnoles décrit ces réunions de jeunes comme une réponse à la hausse constante des prix dans les bars et les discothèques, et comme un moyen de contourner les horaires de fermetures de ces établissements[4].

Les conflits liés à la tentative d'imposer une heure de fermeture aux bars illégaux de Caceres, en 1991, et l'occupation des espaces publics de la ville par des groupes de jeunes peuvent être, en effet, considérés comme un embryon du phénomène. Mais, à la même époque, des phénomènes semblables apparaissent dans d'autres villes espagnoles ; Madrid peut ainsi également être considérée comme l'un des lieux d'origine du *botellón*, puisque j'ai pu constater *de visu* l'occupation nocturne de certaines places de Malasaña par des jeunes dès 1992.

Par la suite, les premiers *botellones* semblent s'être généralisés dans les grandes villes à forte population étudiante, au cours des années 90. Le succès des célèbres *litronas* (bouteilles d'un litre de bière), vendues par les épiceries de proximité et consommées par les jeunes dans les rues de Madrid, d'Estrémadure ou du Pays Basque est en ce sens significative ; alors que leur consommation est déjà habituelle parmi certaines tribus urbaines (punks, rockers, etc.), elle devient un phénomène massif à partir du début des années 90.

Les *botelloneros.*

En l'absence d'une enquête nationale, les diverses enquêtes à l'échelle régionales ou locales permettent de dresser un portrait-robot du *botellonero*, d'autant plus que les résultats sont concordants lorsqu'on les compare entre eux ; d'après une enquête réalisée par la Dirección General de Juventudes de la Junta de Extremadura et publiée le 28 novembre 2001, il s'agit d'un étudiant âgé de 19 à 23 ans (30% de ceux qui fréquentent ces réunions ont entre 14 et 18 ans), qui habite chez ses parents (80% des cas), ceux-ci étant en majorité eux-mêmes titulaires d'un baccalauréat. Le pourcentage de garçons est légèrement supérieur à celui des filles, mais celles-ci sont pourtant bel et bien présentes, et l'on trouve aussi bien des groupes de garçons que des groupes de

[4] *El País*, « La hora de recogerse », 26-II-96.

filles ou des groupes mixtes. La plupart de ces jeunes participent à un *botellón* au moins une fois par semaine, voire deux, de préférence le samedi soir.

D'autres enquêtes révèlent que le phénomène concerne également les lycéens. L'une d'entre elles, réalisée à Grenade, estime à 4000 le nombre de *botelloneros* âgés de 13 à 20 ans participant régulièrement (une fois par semaine) à ce type de réunions (au motif que tout le monde le fait, et qu'il s'agit d'un lieu de rencontre entre jeunes)[5].

Ces éléments sont confirmés par l'enquête du GIESyT, qui insiste également sur un fait intéressant ; la grande majorité de ces jeunes sont décrits comme de jeunes étudiants aux résultats acceptables, qui ont de bonnes relations avec leurs parents et qui pratiquent une série de loisirs variés parmi lesquels ils incluent le *botellón*. Ce niveau d'instruction important (supérieur à celui de la moyenne générale) démontre qu'ils appartiennent majoritairement aux classes moyennes et non pas aux classes défavorisées (seulement 11% de ces jeunes), ce qui ne permet pas de considérer le *botellón* comme un phénomène marginal[6] ; cet aspect est d'ailleurs confirmé par la présence anecdotique de certaines tribus urbaines (hippies, rastafaris, skin-heads, punks, etc.) qui restent une minorité, et par la présence majoritaire de jeunes appartenant à toutes les catégories sociales[7].

Pour la plupart de ces jeunes, le *botellón* est une forme de loisir associé à la vie étudiante, et beaucoup affirment qu'ils cesseront d'y assister lorsqu'ils se marieront et qu'ils auront un travail, pour se tourner alors vers la fréquentation des bars. Cet avis est partagé par un grand nombre de parents qui considèrent qu'il s'agit là d'une forme de loisir lié à la jeunesse, à la volonté de se rencontrer entre amis et de vivre les premières expériences de consommation d'alcool qu'ils ont eux-mêmes vécues à leur âge ; en ce sens, on est parfois frappé par la bienveillance avec laquelle un grand nombre de parents considèrent le phénomène. La réaction d'une mère recueillie par l'enquête du GIESyT est en ce sens significative: « Yo estoy tranquila porque mis hijos están en el botellón y no con el coche para arriba y para abajo »[8].

Le cadre.

---

[5] Étude « Voy de buen rollo », dirigée par Carlos VÍCTOR, de l'Université de Grenade, et publiée par Área de Juventudes del Ayuntamiento de Granada, décembre 2002.

[6] Artemio BAIGORRI, Ramón FERNÁNDEZ, GIESyT, *El botellón….*, p. 131-132.

[7] « A los botellones no va lo peor de cada casa, antes bien, si uno se mueve en círculos idóneos y ambientes recomendables puede llegar a encontrarse tomándose una copichuela con hijos de médicos eminentes, de políticos regionales, de encumbrados magistrados y con toda la futura crème de la crème de la sociedad murciana. Ciertos botellones se convierten así en selectos clubes de respetables al estilo inglés, donde entrar es francamente difícil sin un currículum que acredite tu buena reputación social o un título nobiliario. Así están las cosas », (*La Verdad*, « El botelleo », Murcia, 24-II-2002).

[8] Artemio BAIGORRI, Ramón FERNANDEZ, GIESyT, *El botellón….*, p. 129.

Malgré la liberté qu'offre, en théorie, la possibilité d'acheter de l'alcool et de le consommer ici et là, on s'aperçoit rapidement que le *botellón* est toujours très précisément localisé à l'échelle d'une ville ou d'un village, au point que cette localisation rituelle et immuable en est l'un des principaux aspects conflictuels (les associations de riverains des zones régulièrement touchées par le phénomène sont traditionnellement à la pointe de la lutte anti-*botellón*, puisqu'ils sont les premiers à en subir régulièrement les effets). On peut définir avec une grande précision les zones où se déroulent habituellement ces *botellones* et, à des rares exceptions près, ces lieux ne varient pas. L'une de ces « places fortes » est parfois neutralisée par les forces de police (ce fut le cas, par exemple, de la Plaza del Dos de Mayo, à Madrid) ; le *botellón* se déplace alors ou disparaît pour réapparaître ensuite ailleurs ou au même endroit, lorsque la pression policière s'atténue.

Dans un premier temps, le lieu privilégié du *botellón* est une grande place, un parc ou un espace vert dans le centre-ville ou, à une plus grande échelle, un quartier tout entier ; c'est le cas de la Plaza Mayor de Caceres, de la Plaza del Dos de Mayo à Madrid, et de la Plaza Reial à Barcelone, ou du Casco Viejo à Bilbao, de Los Cañones à Badajoz et du quartier de Malasaña à Madrid. Ces lieux sont choisis en raison de leur caractère central, de leur accessibilité par les transports en commun (ce qui est pratique pour rentrer chez soi lorsqu'on a bu un verre de trop ou lorsqu'on n'a pas de voiture parce qu'on est jeune ou trop pauvre), et des possibilités qu'ils offrent d'acquérir des boissons chez les petits commerçants du quartier. Ils accueillent alors des *botellones* hebdomadaires réglés comme une horloge et, ce, pendant des années (c'est le cas de toutes les places et quartiers que nous avons cités). Ces caractéristiques sont à l'origine de la plupart des conflits, puisque ces zones du centre ville sont généralement des zones résidentielles ; les conflits sont alors liés à la teneur de cette occupation de espaces publics.

Dans un deuxième temps, ces conflits provoqués par le *botellón* et la répression du phénomène obligent ses participants à rechercher des zones plus éloignées des quartiers résidentiels ; dans certains cas, ces nouvelles zones sont spontanément choisies par les jeunes qui espèrent ainsi retarder ou rendre inutile l'action de la police (c'est cas du Charco de la Pava, l'ancien parking de l'Exposition Universelle à Séville, du quartier du Fremap, à Badajoz ou de la plage, à Barcelone)[9] ; dans d'autres, elles sont désignées par les autorités qui espèrent ainsi déplacer le *botellón* vers des zones moins

[9] Les journaux offrent d'autres exemples de lieux insolites : « Un estudio sociológico sobre la juventud de Algete ha arrojado datos como que los jóvenes de este municipio prefieren consumir "botellón" en el cementerio, pues según dicen los encuestados, así no molestan a nadie », *ABC.es* « Los jóvenes de Algete van "de botellón" al cementerio », Madrid, 28-II-2002.

problématiques (c'est le cas du Ferial de Caceres, un parc situé à l'extérieur de la ville et aménagé par la municipalité pour préserver la Plaza Mayor).

À l'échelle d'une ville ou d'un quartier, les zones choisies varient parfois en fonction des saisons : une étude topographique très précise du *botellón* dans la ville de Caceres, publiée par l'Université d'Estrémadure, en 2000 (c'est-à-dire avant la création du Ferial), révèle que la zone habituelle qu'il occupait était la Plaza Mayor, qui offrait des préaux pour se protéger de la pluie et qui était proche des points de vente d'alcool ; en été, en revanche, ce *botellón* se déplaçait à quelques centaines de mètres de là, vers le parc du Paseo Alto, proche de la Plaza de Toros, moins enclavé et donc plus aéré et plus frais. Cette étude révèle également l'existence d'une topographie encore plus précise (à l'échelle du parc lui-même), en fonction de l'horaire et de l'âge des participants et selon un schéma constant : une zone précise était occupée vers 11 heures du soir par les plus jeunes (15 à 18 ans), une autre zone située à quelques dizaines de mètres de là était occupée un peu plus tard (vers 1 heure du matin) par des jeunes plus âgés (18 à 20 ans), puis l'arrivée massive des jeunes âgés de plus de 20 ans, vers 3 heures, les conduisait à occuper également la première zone libérée à ce stade par les plus jeunes. Le tout offrait l'aspect d'un rituel immuable qui en été migrait donc en bloc vers des zones plus fraîches[10].

Ce *botellón* urbain hebdomadaire est donc lié au calendrier scolaire ; en été, tout comme les jeunes eux-mêmes et leur famille, il se déplace en grande partie vers les lieux de villégiature (villages, zones côtières, etc.). Il devient alors souvent quotidien, et l'on trouve beaucoup de petits villages dont les mairies sont obligées de prendre des dispositions pour canaliser le phénomène. C'est le cas par exemple de certains villages d'Estrémadure (Burguillos del Cerro — où la mairie a spécialement aménagé l'Espace Municipal — ou Fuenlabrada de los Montes — où la mairie bloque la circulation d'une rue pour que le *botellón* puisse de dérouler en toute tranquillité). Dans ce contexte estival et à l'échelle des villages, le *botellón* s'éloigne également souvent du centre pour se diriger vers l'extérieur, en fonction des cadres agréables qu'offrent les environs (rivières, forêts, plages, etc.)

Les bénéfices.

Une activité massive de ce type est bien évidemment alimentée par des intérêts économiques parfaitement organisés à plusieurs échelons ; ce sont, tout d'abord, les

[10] Sonia DOMÍNGUEZ GARCÍA, Rosa DOMÍNGUEZ GARCIA, María Victoria JÁÑEZ ROJAS, Carlos BARRANTES LÓPEZ, *La « cultura » del botellón*, Universidad de Extremadura (2000), www.aidex.es/observatorio/temas//botellon/estudio/indicestbote.htm

grandes marques internationales et nationales de boissons alcoolisées qui, par le biais d'un marketing agressif, poussent à la consommation d'alcool des populations de plus en plus jeunes (par exemple, en créant des sodas très faiblement alcoolisés au goût plus doux) et parviennent à contourner les interdictions en matière de publicité (en privilégiant la consommation de bière, moins soumise à de telles contraintes, et en créant des bières de plus en plus alcoolisées).

Ce sont ensuite les grandes surfaces, ravies de récupérer une part de l'argent de la nuit au détriment des bars et autres locaux nocturnes, encore plus ravies par l'interdiction récente de vendre de l'alcool après 22 heures adressée aux petits commerçants (ce qui implique plus ou moins que tous les *botelloneros* sont encouragés à réaliser leurs achats chez ces grands distributeurs). Ces grandes surfaces sont capables de proposer des promotions sur l'alcool vendu à des prix très concurrentiels, et sont traditionnellement moins regardantes sur l'âge de leurs clients que ne le sont les locaux nocturnes, beaucoup plus surveillés.

Parmi ces bénéficiaires, on trouve également les petits commerçants de quartier situés près des lieux du *botellón* qui profitent de ce phénomène. Il s'agit parfois d'épiceries traditionnelles pendant la journée qui, le soir venu, vident les étagères des sucreries qu'elles contiennent pour les remplacer par des bouteilles d'alcool et des sodas (c'est le cas des épiceries de la place Unamuno, à Bilbao, ou des épiceries tenues par des Chinois du quartier de Malasaña, à Madrid). Il peut s'agir également de petites boutiques consacrées uniquement à la vente de boissons pour le *botellón*, qui ne sont ouvertes que le soir, de 22h30 à 2h30 du matin, et affichent en gros les prix avantageux des divers alcools, comme celle de la rue Miguel Pérez, à Badajoz. Ce genre de petits commerces a parfois une influence directe sur la localisation des *botellones* ; c'est le cas de ces épiceries de Badajoz, situées dans le quartier du Fremap, à l'extérieur de la ville, qui ont contribué par leurs opérations marketing encourageantes et leur attitude conciliante à ce que le *botellón* quitte Los Cañones au profit du Fremap (d'après l'enquête d'Artemio Baigorri et du GIESyT, ces commerces ne respectent pas l'interdiction de vendre de l'alcool aux mineurs, et ne tiennent pas compte des horaires légaux[11]). Certains de ces petits commerces et épiceries ont dû se plier à la nouvelle législation qui interdit la vente après 22 heures, mais d'autres ont su s'adapter aux nouvelles contraintes, en devenant, par exemple, les grossistes des vendeurs à la sauvette[12].

[11] Artemio BAIGORRI, Ramón FERNÁNDEZ, GIESyT, *El botellón…*, p. 109.

[12] « La Guardia Urbana de Barcelona intervino la pasada madrugada más de 6.000 bebidas para la venta ambulante en las calles de la ciudad y detuvo en la Barceloneta a Amir S. H., de 25 años, un distribuidor al que acusa de un presunto delito contra los derechos de los trabajadores. El detenido repartía

Car, en dernier lieu, on trouve également les vendeurs à la sauvette, qui accompagnent le phénomène et en tirent parti, au point qu'ils sont capables parfois de le créer eux-mêmes. Ce fut notamment le cas à Barcelone, au cours de l'été 2003 ; la fermeture légale des terrasses nocturnes et des paillotes sur la plage provoqua un regain de la vente à la sauvette et l'apparition du *botellón* dans certains lieux de Barcelone, alors que le phénomène n'existait pas quelques semaines auparavant[13].

Quoiqu'il en soit, il reste que le *botellón*, s'il est avant tout perçu comme une source de dépenses scandaleuses par un grand nombre d'Espagnols, est également une source de bénéfices considérable ; l'enquête d'Artemio Baigorri et du GIESyT estime ainsi que le *botellón* générait, en 2001, quelques 325 000 euros, au moins, par semaine, pour l'ensemble de l'Estrémadure[14], dont la plus grande partie sont directement financés par les parents des jeunes, et engrangés par les fabricants d'alcool.

Ces éléments révèlent que le *botellón* devient peu à peu un véritable rituel possédant ou s'appropriant une structure logistique, spatiale et économique parfaitement adaptée (bien que réduite à sa plus simple expression), et à laquelle participe un nombre important d'amateurs consciencieux. Lorsqu'il se massifie progressivement au cours des années 90, la société civile est brusquement confrontée à un phénomène qu'elle avait jusque-là toléré, voire ignoré. Les locaux nocturnes se

---

presuntamente neveras portátiles con latas frías a vendedores ambulantes en su propia tiendra », *(El Periódico de Cataluña, « Un tendero repartía neveras con latas en la Barceloneta », 28-III-2004).*

[13] Un suivi très précis de l'apparition du botellón au cours de cet été est possible à travers un grand nombre d'articles dont voici quelques extraits: Le 17-II-2002 : « El líder del PSC, Pascual Maragall, lamentó ayer que los impuestos de todos los españoles se dediquen a la lucha contra el botellón, un fenómeno social que es "local" y que "los catalanes no sabemos ni qué es" », *elmundo.es*, « Botellón local », Barcelona.

Le 21-VI-2003: « Quizá esté aflorando un nuevo problema, un arma de doble filo. Los mismos vendedores que el año pasado ofrecían rosas en los restaurantes portan este año bolsas de plástico con birras supuestamente frías. La tentación es barata y refrescante. ¿ No hay terrazas abiertas ? Pues me compro una cerveza por un euro y me la tomo en la calle », *El Periódico de Cataluña,* « Botellón en ciernes en la Ribera », Barcelona.

Le 05-VIII-2003: « Durante los días de fiesta, se instalará en la plaza del Sol un escenario con un parque de sillas y una barra de bar. Los organizadores han elaborado un programa de actuaciones de grupos que interpretan música suave. Habrá teatro infantil y para adultos, baile y proyección de largometrajes. Las actividades empezarán a las 21h 30 y acabarán a las dos de la madrugada. La Guardia Urbana seguirá actuando contra los vendedores ambulantes y los que hacen ruido fuera del horario permitido », *El Periódico de Catalunya*, « Gracià toma la plaza del Sol para evitar el botellón durante la fiesta », Barcelona.

Le 16-VIII-2003: « Los vecinos de la plaza del Sol volvieron a soportar durante la noche del jueves y la madrugada de ayer a cientos de jóvenes reunidos en el lugar para beber barato, combatir el calor, charlar y cantar hasta las cuatro. Este lugar se ha convertido en el epicentro del botellón en Barcelona. Pero nunca antes se había visto tal asistencia. La plaza se encontraba tan llena que era imposible cruzarla sin pisar la manos de los allí sentados o derramar alguna de las muchas latas y botellas de alcohol que consumían », *El Periódico de Catalunya*, « Gracià no logra frenar el botellón la primera noche de la fiesta mayor », Barcelona.

[14] Artemio BAIGORRI, Ramón FERNÁNDEZ, GIESyT, *El botellón…*, p. 148.

faisant de plus en plus rares, les jeunes se tournent massivement vers la rue qui n'est pas sous le coup d'une véritable législation capable d'avoir une emprise sur le phénomène. A partir de là, une autre vision se développe, principalement axée sur les conflits générés par ce *botellón* et émanant des associations de riverains et des autorités.

La société civile et le *botellón* : une vision marquée par des conflits permanents.

Le *botellón* crée deux types de conflits clairement différenciés ; le premier est lié à l'occupation sauvage, dégradante et régulière de l'espace public (problèmes de voisinage, bruits, détérioration physique de cet espace, insalubrité, etc.), le deuxième concerne un problème de santé publique (consommation d'alcool et de drogues, problèmes qui découlent de cette consommation). Il convient de distinguer ces deux aspects afin de comprendre la spécificité des mesures prises à l'encontre du phénomène, dans la mesure où ses divers détracteurs poursuivent des buts bien distincts.

Des problèmes liés à l'occupation de l'espace public et à l'altération de l'ordre

Le premier volet de ces conflits, l'occupation de l'espace public, dépasse en fait le cadre du *botellón*, puisqu'il découle de conflits qui lui sont antérieurs; en ce sens, il nous faut considérer que le *botellón* n'est pas très éloigné de l'habitude consistant à consommer dans la rue ou dans les terrasses à l'air libre des boissons acquises dans des bars ou des *pubs*. Cette pratique habituelle dans les zones de loisir nocturne des villes et villages espagnols est, depuis la fin des années 80, à l'origine de conflits entre le voisinage et les propriétaires des établissements ; les conflits liés aux bruits et à la détérioration de l'espace public sont le corollaire de la vie nocturne espagnole et sont bien connus. En ce sens, la concentration nocturne de personnes dans les bars et les terrasses estivales du Paseo de la Castellana, à Madrid, de la Ribera, à Barcelone, ou du Casco Viejo, à Bilbao, est source de problèmes semblables à ceux que provoque le *botellón* (et notamment au niveau du bruit). Ces conflits expliquent les mesures prises par de nombreuses autorités municipales pour limiter le bruit et l'activité de ces locaux (c'est le cas de la mairie de Caceres, qui tente d'imposer un horaire de fermeture aux bars de la ville, en 1991, ou de celle de Madrid, qui durcit la réglementation — et notamment les horaires de fermeture des bars — dans l'espoir d'assainir la vie nocturne du quartier de Malasaña dans les années 90).

L'étude de la géographie du *botellón* révèle d'ailleurs qu'il se superpose généralement à l'activité des locaux nocturnes traditionnels. En revanche, le

phénomène apparaît, à cause de sa spécificité, comme une aggravation du problème, parce qu'il se produit dans des espaces non réglementés par les pouvoirs publics et ne peut, dans un premier temps, faire l'objet d'une sanction. En outre, les jeunes ne sont nullement contraints de modérer leur consommation d'alcool et peuvent s'adonner dans la rue à des comportements impossibles dans le cadre d'un établissement, tels que jouer des instruments de percussion, allumer des feux, soulager des besoins naturels dans des lieux non prévus à cet effet, détruire le mobilier urbain, etc. Les articles et les dépêches publiés par les médias espagnols regorgent de descriptions apocalyptiques de ces excès qui démontrent la gravité du problème :

> Los vecinos de Cabo de Palos ponen el grito en el cielo. Parece sin embargo que nadie les escucha. Un ejército de 2 000 jóvenes llega armado con centenares de botellas de alcohol cada fin de semana […] para tortura de los residentes. Estos explican al unísono que se orinan y vomitan literalmente en la puerta de sus casas. Incluso se introducen en los soportales durante la madrugada para esnifar droga o hacer el amor. Los ciudadanos hartos piden al ayuntamiento medidas de tipo policial. […]
>
> Los negocios cuando cierran se olvidan del problema. La madrugada se hace entonces eterna para los vecinos. Quieren dormir. Un propósito casi imposible. La actitud desafiante de los adolescentes les lleva incluso a sentirse amenazados. «Esto es una casa de putas. En la pared de mi casa se orinan trescientos chicos cada sábado. Además ponen las botellas en el poyete del porche y lo utilizan como barra. A veces tengo que aguantar cómo se meten rayas de coca», asegura José Pla, residente en la calle Salero y dueño del consultorio médico Virgen del Mar.
>
> La historia de terror juvenil tiene otros desagradables capítulos: «el otro día en el soportal de la vecina una chica hizo el sexo con dos chavales y después masturbó a otro. Los amigos se ponían delante para taparles. Es inconcebible». Tanto como la imagen desoladora de cascotes, tampones y fuerte olor a orín que se encuentran a primera hora de la mañana[15].

Le bruit semble être l'un des principaux problèmes, dans la mesure où le botellón provoque une affluence de jeunes communicatifs et bruyants, doublée souvent d'un va-et-vient constant de voitures et de scooters, au point qu'en l'absence d'une législation adaptée, les autorités utilisent la législation sur le bruit pour combattre le phénomène ; c'est ainsi que la mairie de Séville semble avoir trouvé une parade. La plupart des zones où se déroulaient les botellones étant classées comme des zones bruyantes, la police a donc le droit d'interdire cyclomoteurs et radios, en vertu de la Ordenanza Municipal de Ruidos y Vibraciones, datant de 2001, ce qui permet de limiter le botellón dans ces zones-là, mais pas de le supprimer, comme le prouve le macrobotellón du Charco de la Pava. Mais le problème le plus évident est sans doute lié à la détérioration de l'espace

[15] *La Verdad*, « Los jóvenes del "botelleo" se drogan y orinan junto a las casas en Cabo de Palos », 26-VIII-2001.

public ; parce qu'il s'agit d'un lieu perçu comme neutre par la plupart des botelloneros, la rue fait l'objet d'une occupation anarchique et insouciante. Bouteilles vides, mégots et paquets de cigarettes, mouchoirs, papiers, préservatifs, etc., jonchent le sol au lendemain de chaque botellón, ce qui confère aux zones touchées par le phénomène l'aspect de véritables champs de bataille, et des images identiques se reproduisent dans de nombreuses villes d'Espagne. Les entreprises de nettoyage urbain battent régulièrement des records quant à la quantité d'ordures ramassées, une situation qui, bien entendu, provoque la colère des riverains confrontés à de tels amas de détritus[16]. À cette insouciance manifeste s'ajoutent des actes de franche malveillance et de vandalisme (destruction du mobilier urbain, tags, détérioration des halls d'immeubles, etc.), certes rares, mais qui provoquent de vives tensions et une incompréhension manifeste entre les jeunes, les résidents et les pouvoirs publics[17], renforçant ainsi le caractère sulfureux de ce type de réunions. Ceci explique l'impact économique que peut avoir ce phénomène à l'échelle d'un quartier ou d'une ville ; au coût du nettoyage s'ajoute le manque à gagner en termes de valeur foncière des logements situés dans la zone où ont lieu ces *botellones* ; la valeur du mètre carré a parfois ainsi chuté au cours de ces cinq dernières années[18].

Ces conséquences du *botellón* expliquent l'intense mobilisation des riverains à son encontre. Les associations qui les regroupent sont traditionnellement à la pointe de la lutte contre ce phénomène, et ce sont elles qui ont poussé les autorités à réagir (ce qui est pour le moins étonnant dans la mesure où le botellón apparaît également comme un problème de santé publique). La plupart du temps, il s'agit d'associations regroupant les habitants d'un quartier (Asociación de Vecinos de la Parte Vieja de Saint-Sébastien,

---

[16] L'entreprise municipale de nettoyage de la ville de Séville (LIPASAM) publie sur son site Internet des statistiques étonnantes ; 17 tonnes de déchets sont ramassées chaque semaine en moyenne sur les lieux des *botellones*, soit 909 tonnes entre janvier 2003 et mars 2004. Le coût total du nettoyage devrait s'élever, en 2004, à un million d'euros, compte tenu de l'augmentation du volume constatée (800 000 euros en 2002). Source : www.lipasam.es

[17] « Lavabos arrancados y deteriorados ; sanitarios hechos añicos ; tuberías que manaban agua sin cesar hasta inundar el immuable ; botellas vacías, basuras y vidrios..., este fue el panorama con que amaneció ayer uno de los servicios públicos del ferial del Berrocal que el Ayuntamiento pone a disposición de los jóvenes que participan en el botellón. […] La vandálica actuación fue condenada ayer por la concejal de Servicios Municipales, Carmen Blázquez. « Estos han sido los mayores destrozos que han sufrido las instalaciones del ferial, y creo que son la gota que colma el vaso», dijo », *Hoy Digital*, « Destrozados unos servicios del ferial del Berrocal tras el botellón del fin de semana », Plasencia, 30-III-2004.

[18] « Las viviendas situadas en zonas de elevada actividad nocturna de ocio (el denominado "efecto botellón") han sufrido caídas en los precios de hasta un 20 por ciento en los últimos meses, según datos facilitados por Habitania Tecnología. […] Así, si hasta hace poco la cercanía de la vivienda a un parque era un motivo más de compra, ahora, y dependiendo del público que puede acudir a dicho parque por las noches — en especial los grupos que practican el "botellón" — el efecto está siendo el contrario », *Europa Press*, « El efecto del "botellón" provoca mayores caídas en el sector inmobiliario que las ocasionadas por él », 11-S, 21-XII-2001.

Asociación de Vecinos del Barrio San José, à Valence, Fòrum Veinal de la Ribera à, Barcelone, etc.) ou d'une ville (Albacete contra el ruido). Parfois très actives, elles multiplient les démarches (création de sites Internet, forums et tables rondes, opérations coup de poing qui consistent, par exemple, en des simulacres de botellones en face du domicile du maire), et sont parfois directement à l'origine des mesures prises par les municipalités. Parfois, ce sont au contraire ces mesures qui provoquent des manifestations de jeunes (dont celle organisée par la Agrupación de Estudiantes por la Toma del Dos de Mayo, le 1er mars 2002), qui restent cependant plus rares.

Un problème évident de santé publique

Le deuxième volet de ces conflits est un problème de santé publique lié à une consommation fréquente et importante d'alcool par une grande partie de la jeunesse espagnole. C'est ainsi qu'une enquête élaborée par le Ministère de la Santé, en octobre 2003[19], réalisée dans un certain nombre de villes espagnoles et portant sur la consommation d'alcool des jeunes de 12 à 30 ans révèle que 62% de ces jeunes consomment de l'alcool une fois par semaine (dont plus de la moitié avoue s'enivrer à cette occasion). L'âge moyen d'accès à l'alcool est de 13 ans et demi ; parmi ces jeunes, 43% boivent dans des bars ou des discothèques, 40% boivent dans des parcs ou dans la rue, et 17% boivent chez eux ou chez des amis. Pour la plupart d'entre eux, la consommation d'alcool a un caractère expérimental et occasionnel et est surtout associé à un contexte ludique (week-ends, fêtes, etc.). Paradoxalement, le nombre de consommateurs semble décroître par rapport aux années 90, alors que la quantité d'alcool consommé augmente. Cette tendance est à l'origine de l'augmentation des intoxications et comas éthyliques constatée par les services de la Croix Rouge, depuis la généralisation de ces *botellones*, et des campagnes de prévention que celle-ci multiplie depuis quelques années ; la dernière en date étant celle du bus H2.0 qui parcourt toute l'Espagne en s'arrêtant dans un grand nombre de villes pour informer les jeunes et organiser des activités de substitution à l'alcool (« actividades lúdicas para todos los jóvenes »). L'objectif est de « promover entre los jóvenes actitudes de responsabilidad respecto al consumo de alcohol », mais également de « ofrecer información a los jóvenes sobre el consumo de alcohol y de actividades alternativas acerca del uso del tiempo libre ».

De façon générale, la plupart de des enquêtes réalisées sur le sujet de l'alcoolisme et des jeunes révèlent le lien étroit qu'il ont tissé avec l'alcool comme instrument de sociabilité à part entière, et comme prétexte à ces réunions:

[19] *El consumo de alcohol en los jóvenes*, Ministerio de Sanidad y Consumo, octobre 2003.

> Socialmente se acepta la idea de asociar el consumo de alcohol con el ocio y el tiempo libre, ya que para muchos y muchas jóvenes beber significa "salir", se bebe cuando se sale de "marcha", de ahí que el consumo se centre principalmente en los fines de semana. El ocio es para los y las jóvenes un espacio de libertad en el que se rompen los lazos con las responsabilidades ligadas al estudio o al trabajo y en el que se da prioridad a las reuniones con el grupo de amigos y amigas[20].

Il ressort de ces enquêtes qu'un pourcentage assez important de jeunes (voire très jeunes) espagnols consomme habituellement de l'alcool, une substance totalement banalisée socialement par l'ensemble de la société. Dans le cas du *botellón*, il s'agit d'une consommation qui reste ludique et associée au groupe (seul un très faible pourcentage de ces *botelloneros* s'adonne à la boisson solitaire), mais il reste qu'une réunion de ce type n'est pas concevable sans alcool.

Bien entendu, les conséquences de cette consommation généralisée sont multiples et dangereuses ; une étude réalisée par le Real Automóbil Club de España (RACE) et l'Université Carlos III[21] révèle que 20% des jeunes qui sortent le soir conduisent une voiture pour rentrer (et, ce, principalement à cause de l'absence de transports en commun) et que, parmi eux, 80% ont consommé une boisson alcoolisée, ce qui, compte tenu du nombre moyen de passagers par voiture, signifie qu'un grand nombre de jeunes espagnols sont exposés à des risques très importants au cours de leurs pérégrinations nocturnes. Ceci explique peut-être que les accidents de la route soient, depuis quelques années déjà, la première cause de mortalité parmi les jeunes espagnols de 14 à 30 ans[22]. Nous avons vu que la plupart des *botelloneros* sont tout de même des marcheurs ou des utilisateurs des transports en commun, mais on ne peut ignorer que le *botellón* s'est généralisé au point qu'il est devenu une activité caractéristique de la vie nocturne parmi d'autres (on participe à un *botellón* avant de se rendre en boîte, par exemple), et que, finalement, beaucoup de ces jeunes concilient *botellones* et conduite automobile.

L'appareil législatif

---

[20] . *Revista H2.0, Unidad didáctica sobre consumo de alcohol*. Plaquette d'information adressée aux jeunes par Cruz Roja Juventudes, 2004.

[21] « Alcohol, jóvenes y conducción », RACE-Université Carlos III, cité par Jesús MONCLÚS dans *Las malas compañias*, article publié dans la revue du RACE Autoclub, n° 94, mars 2002.

[22] « Si las estadísticas se cumplen, este fin de semana morirán 20 jóvenes y 50 quedarán en silla de ruedas a causa de un accidente de tráfico », Antonio García Infanzón, gerente del Instituto MAPFRE de Seguridad Vial, explicó las consecuencias que el cóctel explosivo que forman alcohol, drogas y conducción provocan entre la juventud española. « El alcohol con conducción es la primera causa de mortalidad entre los jóvenes », señaló García Infanzón, que lo argumentó: « Según los estudios, casi el 50 por ciento de los jóvenes fallecidos en accidentes tenía alguna cantidad de alcohol en sangre ». (*La Nueva España*, « El fin de semana morirán veinte jóvenes, advierte un experto en tráfico », Gijón, 13-VI-2002.

Dans un premier temps, ce problème de santé publique ne paraît pas ébranler la plupart des autorités (municipales, régionales et surtout nationales) qui, dans les faits, semblent ignorer totalement cet aspect. Ce n'est que lorsque le phénomène commence à devenir massif, à l'échelle de certains quartiers et de certaines villes, qu'il commence à poser les problèmes liés à l'occupation de l'espace public auxquels nous avons fait référence ; ce n'est qu'à partir de ce moment qu'il éveille l'attention des autorités. Ce sont tout d'abord les associations de riverains qui parviennent à faire pression sur ces instances, par le biais de plaintes et de procès, et ces revendications sont rapidement secondées par celles des syndicats d'exploitants de locaux nocturnes qui considèrent à juste titre le *botellón* comme une forme de concurrence qui menace leurs intérêts. En ce sens, la sentence du Tribunal Supérieur de Justice d'Andalousie qui condamne la Mairie de Séville en 2002 est une première significative : « El Ayuntamiento [debe] adoptar las medidas que impidan el consumo de bebidas alcohólicas fuera de los establecimientos, la utilización de aparatos musicales que sobrepasen los límites de emisión permitidos, [y facilitar] la libre circulación de los vecinos »[23].

A partir de là, les autorités ont donc été obligées de réagir dans l'urgence devant cette levée de boucliers, sans disposer pour autant d'un appareil législatif adapté, puisque la consommation d'alcool sur la voie publique n'était pas interdite, malgré quelques tentatives dans le passé, notamment à la fin des années 80, lors des dernières années de la « movida ». La Mairie de Madrid avait alors interdit de consommer dans la rue « cualquier clase de bebida que contenga alcohol », dans son Ordenanza de la Policía Urbana y Gobierno de la Villa de Madrid, mais cette disposition, peu appliquée dans les faits, avait été totalement abandonnée en 1995 ; à la suite d'une plainte présentée par un étudiant de droit qui avait été sanctionné, un avis du Tribunal Supérieur de Justice stipula que l'article 25 de la Constitution ne permettait pas de condamner quelqu'un pour quelque chose ne constituant pas un délit, une faute ou une infraction administrative. Au cours des années 90, certaines communautés autonomes et certaines villes ont, malgré tout, interdit progressivement la vente et la consommation d'alcool sur la voie publique ; Castille et León (1994), Communauté Valencienne (1997), Cantabrie et Murcie (1997), les Canaries (1998), Aragon (2001), Madrid (2002) et Estrémadure (2003). La plupart de ces dispositions sont inscrites dans des lois sur la toxicomanie, à l'exception de l'Estrémadure où il s'agit d'une loi sur les loisirs. Ainsi, la célèbre « Ley del Botellón » adoptée par la Communauté de Madrid en juin 2002 stipule : « No se permitirá la venta ni el consumo de alcohol en la vía pública, salvo

[23] Tribunal Superior de Justicia de Andalucía (sede de Sevilla), Sala de lo Contencioso-Administrativo, Sección Primera, Recurso número 949/1998.

terrazas, veladores, o en días de feria o fiestas patronales o similares regulados por la correspondiente ordenanza municipal »[24].

Aujourd'hui, il est donc interdit de vendre de l'alcool à partir de 22 heures (le rendez-vous habituel pour l'achat d'alcool a donc lieu à 21h45) en Andalousie, en Catalogne et aux Baléares ; la consommation sur la voie publique est soumise à des restrictions (qui s'ajoutent à cette restriction horaire) en Aragon, aux Canaries, en Cantabrie, en Castille et León, en Catalogne, en Estrémadure, au Pays Basque et à Madrid. Mais, la plupart du temps, il est difficile de faire respecter cette loi ; cette démarche atteint ses objectifs lorsqu'elle s'applique à un lieu très précis que la police peut contrôler (la Plaza Mayor, à Caceres ou la Plaza del Dos de Mayo, à Madrid), mais elle ne parvient pas à empêcher que des jeunes achètent de l'alcool l'après-midi, pour le consommer le soir là où ils ne dérangent pas, c'est-à-dire là où ils n'attirent pas l'attention de la police. Certaines mairies ont choisi de déplacer le *botellón* vers des zones non résidentielles ; pour cela, elles choisissent de fermer les yeux sur les *botellones* qui ont lieu *au bon endroit* alors qu'elles combattent activement ceux qui se déroulent près des zones résidentielles (c'est le cas de la mairie de Badajoz qui est veille jalousement sur les quartier de Los Cañones, mais tolère le *botellón* du Fremap, plus éloigné du centre). D'autres mairies ont, en revanche, choisi d'aménager un espace prévu à cet effet (possédant des installations appropriées — par exemple des toilettes et des poubelles — et desservi par des transports publics), dans l'espoir d'encourager les jeunes à se déplacer vers un lieu moins conflictuel (c'est le cas de Caceres dont la mairie a aménagé une aire spéciale, el Ferial, desservie par un service d'autobus toute la nuit du jeudi au samedi, alors qu'elle inflige des amendes de 300 euros pour consommation d'alcool sur la voie publique dans le centre-ville). Ces initiatives qui, parfois, tournent mal parviennent, également parfois, à atteindre leurs objectifs à court terme ; ainsi, à Caceres, où après quelques débuts difficiles, le centre n'est plus régulièrement souillé, alors que le *botellón* a repris de plus belle au Ferial.

On note que l'appareil législatif combat principalement la vente et la consommation d'alcool sur la voie publique, et non le fait de faire du bruit ou de détériorer l'espace urbain, deux délits beaucoup plus difficiles à constater ; ce faisant, il pose quelques problèmes, puisqu'il s'étend *de facto* à tous les consommateurs d'alcool, bien au-delà du *botellón*, ce qui, pour donner une idée de la complexité du problème, provoque une certaine incompréhension chez beaucoup d'*adultes* qui considèrent, eux, que le fait de

[24] Ley 5/2002, del 27 de junio sobre Drogodependencias y otros Trastornos Aditivos, Capitulo II, Artículo 30.3.

boire est tout à fait acceptable[25]. Il semble alors qu'une substance aussi prisée par les adultes peut difficilement cesser d'exercer une attirance sur les jeunes, surtout si le but de ces derniers est de les singer. En outre, le fait que cette consommation soit tacitement acceptée et encouragée lors des fêtes justifie cette autre consommation qui, après tout, se déroule également dans un contexte festif (celui des jeunes, qui ont également leurs fêtes et leurs événements à célébrer). D'autre part, la politisation de la lutte anti-*botellón* a conduit un certain nombre d'associations ou de syndicats à prendre parti pour les jeunes en s'opposant à cette loi au nom de la liberté. Ainsi, à l'occasion du projet de loi andalou, en 2002, le dirigeant de la branche andalouse de l'UGT, Manuel Pastrana, adresse aux jeunes « un llamamiento a la rebeldía para que no se limiten libertades que han costado muchos años conseguir, […] porque en la sociedad europea del siglo XXI no deben conformarse con un mundo decretado »[26].

La recherche d'alternatives

Outre la constitution d'un appareil législatif qui permette à la loi de combattre le *botellón*, un grand nombre de municipalités, d'associations et d'organismes divers ont voulu comprendre le phénomène et y chercher des alternatives, notamment en organisant une grande quantité de discussions et de débats (on peut citer la Mesa ciudadana sobre el botellón, créée à Albacete, en 2001, et regroupant 26 associations, syndicats et partis politiques, ou la Mesa del Botellón, créée en 2002, par le Defensor del Menor de la Communauté de Madrid, à laquelle participent diverses ONG, associations de riverains, syndicats de propriétaires de locaux nocturnes, ainsi que le Gouvernement régional). Parmi les alternatives, on trouve une multitude d'opérations organisées par diverses institutions pour détourner les jeunes de l'alcool et du *botellón* ; la première d'entre elles, qui a été adoptée comme modèle dans un grand nombre de villes espagnoles, était « Abierto hasta el amanecer », née à Gijon en 1997, dont l'objectif était de :

> Dar una alternativa de ocio a los jóvenes de 14 a 30 años con una propuesta de actividades culturales y deportivas ofertadas gratuitamente, durante las noches de los viernes y sábados (de 22h a 3h de la madrugada) y las tardes de los domingos (entre 16h y 20h) recuperando los

[25] Voici un exemple, trouvé dans le forum Internet Pintoweb : « No es la primera vez que con mis 30 años, llego tarde después de trabajar 12 horas y no puedo tomarme una copa tranquilamente en mi casa, porque la bodega de turno o la gasolinera no puede venderme alcohol más allá de las 22:00 h. Esto es simplemente absurdo!!!, veo bien, que se sancione el ruido excesivo, el vertido de basuras, o el deterioro del mobiliario urbano, pero prohibir el botellón o la venta de alcohol más tarde de las 22:00 es simplemente matar moscas a cañonazos ».

[26] *Sur* (Edición Electrónica), « UGT-A anima a los jóvenes a rebelarse y defender el botellón », Marbella, 25-II-2002.

> barrios como lugar de encuentro y optimizando al máximo los recursos públicos: centros culturales, centros deportivos, colegios, museos, bibliotecas…[27].

Cette initiative a été reprise par plusieurs villes, sous cette même forme (à Huelva, Burgos, Valladolid, Fuenlabrada, Vallecas, Xérès, Tolède, etc.) ou sous des formes similaires : Barcelona bona nit, Salamanca a tope, Es.pabila (León), Bilbao.gaua. Les activités proposées sont, dans l'ensemble, extrêmement variées (théâtre, tatouage, maquillage, massage, magie, aérobic, plongée, dessin, football, basket, volley-ball, arts martiaux, guitare, photographie, etc.).

Ces efforts obtiennent des résultats mitigés ; si la fréquentation de ces activités atteint des chiffres honorables (mais cela ne garantit pas que les jeunes ne participent pas à des *botellones* à partir de 3h du matin), elle ne parvient en aucun cas à limiter réellement l'assistance aux *botellones* qui continuent d'être décrits par les jeunes comme l'un de leurs loisirs préférés. On peut, en effet, comprendre que des jeunes qui cherchent justement à se distinguer des autres jeunes en singeant les adultes (qui, eux, boivent lorsqu'ils se réunissent dans les bars ou lors de fêtes) considèrent ces activités comme étant puériles. Mais ces efforts signifient également que le *botellón* est réellement identifié par une grande partie des espagnols comme étant une *activité* sociale, une forme de loisir parmi d'autres, tout comme le sport, le cinéma, la musique ou la télévision, auquel on consacre son temps libre et qui permet de créer et d'entretenir un cercle d'amis et de connaissances.

Un loisir exclusivement lié à l'alcool ?

Pourquoi boit-on dans la rue ?

Il est bien évidemment difficile d'établir des raisons profondes qui expliqueraient pourquoi les jeunes ont progressivement abandonné les locaux traditionnels de loisirs nocturnes au profit des rues, des places et d'autres espaces publics. Parmi celles qui semblent les plus évidentes (c'est-à-dire qui sont le plus souvent invoquées par les jeunes eux-mêmes), et d'après l'enquête du GIESyT, on trouve tout d'abord les prix pratiqués par ces locaux, ainsi que la fermeture d'un grand nombre d'entre eux.

Comme nous l'avons déjà évoqué lorsque nous parlions des origines du *botellón*, les conflits entre les locaux nocturnes et les riverains ont provoqué depuis le début des années 90 le durcissement généralisé de la réglementation qui régit la vie nocturne, ce qui a eu le double effet de limiter l'offre et de rendre l'accès plus difficile à ceux qui ont moins de moyens ou qui sont trop jeunes. Depuis le début des années 80, l'industrie

[27] Portail Internet de la Asociación Juvenil « Abierto hasta el amanecer » http://www.vallecas.org/entidades/WEBabierto.htm.

des loisirs nocturnes est, en Espagne comme dans le reste de l'Europe occidentale, livrée à une logique exclusivement commerciale, et les diverses autorités se contentent de tolérer ces établissements commerciaux dès l'instant où ceux-ci s'engagent à encadrer les possibles excès (c'est le cas des terrasses de la Castellana madrilène, tolérées du faits de leurs tarifs prohibitifs pour certains et donc régulateurs). L'analyse du sociologue britannique Kevin Brain portant sur les loisir nocturnes contemporains évoque ainsi la façon dont le marché garde une totale liberté pour séduire les jeunes et les encourager aux excès de la consommation hédoniste, tout en respectant un cadre toléré ; ceux qui, en revanche, ne parviennent pas à respecter cette contrainte de l'autocontrôle sont alors réprimés et écartés de la scène publique[28]. La « movida » des années 80 et la généralisation des loisirs nocturnes liés à la consommation d'alcool ont fait de ce dernier le carburant de la nuit par excellence ; lorsqu'il devient le signe de ralliement des noctambules adultes, il ne peut qu'être adopté par ces jeunes qui cherchent à les imiter. À partir de là, et une fois cette fascination suscitée, il suffit qu'on limite l'accès à cet alcool (et à plus forte raison lorsque ces limitations sont d'ordre économique et horaire) pour encourager ces jeunes à s'organiser et à prendre les choses en main. Le phénomène du *botellón* semble avant tout indiquer que ces jeunes ont parfaitement intégré le principe actif de cette société de consommation.

Si l'on considère qu'une bouteille d'alcool (whisky, vodka, rhum sont les plus appréciées) d'une grande marque coûte en moyenne de 7 à 11 euros (à quoi il faut ajouter 2 euros pour le soda, la glace et les verres), on se retrouve à pouvoir acheter deux consommations dans un bar ou une discothèque pour le prix d'une bouteille à l'extérieur. L'enquête du GIESyT estime que chaque *botellonero* dépense en moyenne 3,60 euros par soirée en Estrémadure[29]. À cet avantage d'ordre strictement économique doit s'ajouter le fait qu'on ne soit plus victime de l'alcool frelaté (« el garrafón ») si caractéristique des locaux de la nuit espagnole. On comprend alors l'avantage immédiat que revêt cette pratique. Bien évidemment, on doit ajouter aux avantages que présente le prix de l'alcool celui de ne plus dépendre des locaux qui le vendent ; l'entrée, qui, en plus d'être parfois payante, n'est pas toujours garantie par le droit d'admission, la musique, qui est trop forte ou pas assez, ou mauvaise, et l'impossibilité de maintenir une conversation qui en découle, l'obligation de se fondre dans un certain type de

[28] Kevin BRAIN, *Youth, Alcohol, and the emergence of the Post-Modern alcohol order*, London, Ocasional Papers n°1, Institute of Alcohol Studies, 2000.

[29] Artemio BAIGORRI, Ramón FERNÁNDEZ, GIESyT, *El botellón…*, p. 148. Un internaute nous a fourni la liste de marques à acheter pour un *botellón* encore plus économique : le Whisky Blond House est à 3 euros en grande surface alors que le soda Cola Gold est à 60 centimes d'euros. Si l'on rajoute la glace et les verres en plastique il faut compter 2,50 euros par personne pour que deux compères puissent boire chacun 5 à 7 verres. L'internaute ne garantit cependant pas des lendemains faciles.

clientèle, les horaires de fermeture, souvent contraignants et malvenus, sont autant de motifs invoqués par les jeunes pour expliquer leur engouement pour le *botellón* célébré entre amis dans la rue.

Le manque de locaux et d'activités destinés à la jeunesse est également cité comme étant l'une des causes principales du *botellón*, mais cet aspect ne paraît pas réellement expliquer le phénomène, dans la mesure où ces espaces, lorsqu'ils sont disponibles et gérés par les jeunes (c'est le cas dans les universités), sont mis à profit pour organiser des *botellones*, et que les activités finalement organisées n'en détournent personne, ce qui provoque une ironie acide fréquente chez certains chroniqueurs[30]. Cette tendance à se détourner des structures commerciales habituelles semble s'inscrire plutôt dans une tendance globale d'une nouvelle forme de loisirs en Occident qui concerne tout particulièrement la jeunesse ; les *free-parties* qui choisissent pour cadre des champs ou de vastes locaux désaffectés (en Angleterre, en France, en Italie ou dans les pays de l'Est), le téléchargement sauvage et généralisé de musique et de films à travers Internet ou le *botellón* en Espagne participent de cette logique implacable qui consiste à réduire les coûts, en supprimant notamment les dépenses liées aux infrastructures dont on peut se passer par l'utilisation de nouvelles structures auto-élaborées, et en échappant ainsi aux dépenses et aux réglementations habituelles.

La création d'un espace propre.

L'étude du cadre dans lequel se déroule habituellement le *botellón* se révèle paradoxale ; alors que, dans un premier temps, les participants semblent vouloir rester à l'écart de toute structure (et, notamment, donc, des locaux traditionnels des loisirs nocturnes), on s'aperçoit rapidement, en effet, que ce phénomène implique toujours la création d'un véritable espace propre. On peut considérer que le souci du cadre semble être sacrifié à d'autres préoccupations (notamment le prix de l'alcool) ; telle est l'analyse de certains adultes qui ne comprennent pas l'engouement pour ces places livrées au vent et aux intempéries, qui, en plein hiver, sont massivement fréquentées. Outre le fait que la plupart des jeunes espagnols vivent encore chez leurs parents et ne disposent pas d'un logement privé, ces places et ces parcs sont choisis parce qu'ils représentent un lieu parfait pour la création d'un espace propre répondant aux attentes évoquées précédemment. Les structures d'encadrement sont réduites à l'extrême ;

[30] « De pronto, sistemáticamente, […] se nos llena el portal de los simpáticos chicos del botellón, de los que no tienen alternativas, los pobres, porque si por ellos fuera estarían a las cuatro de la madrugada haciendo deportes de riesgo en los polideportivos, o en el Museo del Prado, que es que hay que joderse, no abre por la noche, con lo que a muchos de ellos les gustaría visitar tipo afterhours la exposición de *La imagen de la mujer en Goya*, y, sin embargo, no les queda más remedio que beber hasta la extenuación », Elvira LINDO, *El País.es*, « La juventud jejé, la juventud jajá », Madrid, 24-II-2002.

l'illumination et l'entretien — qui est cher, comme nous l'avons vu — sont en quelque sorte sous-traités et laissés à la charge de la municipalité, il n'y a pas de frais de location, pas de personnel, etc. La souplesse est quasi illimitée en ce qui concerne les horaires, le bruit, les critères d'admission, la capacité, etc., dans la mesure où personne n'est responsable à titre collectif ; la facilité d'accès, la proximité du domicile et de certains commerces ayant du flair, tout ceci explique les avantages que présentent ces lieux neutres choisis par les *botelloneros*. À l'intérieur de cet espace, le principe est alors celui de l'échange en fonction de ce que chacun peut apporter (la musique d'une voiture, le contenu d'une bouteille, des glaçons, des verres), en une sorte d'économie parallèle, rendue possible par de faibles coûts. Le cadre dans lequel se déroule le *botellón* apparaît donc comme un espace qui, pendant quelques heures, appartient *de facto* aux jeunes ; ils l'organisent à leur gré et peuvent y plaquer les schémas de leur choix, qui correspondent à leurs nécessités (nous avons évoqué la topographie très précise du *botellón* du parc du Paseo Alto, à Caceres). Pour ces jeunes qui habitent chez leurs parents, qui en dépendent économiquement et qui mènent une vie bien réglée d'étudiants, le *botellón* apparaît donc comme l'un des rares espaces de liberté qu'ils sont à même de construire par leurs propres moyens, et en toute indépendance (sans être conscients qu'ils bénéficient tout de même de la collaboration des fabricants d'alcool, des commerçants, des services de nettoyage, etc.).

Cet espace n'est d'ailleurs pas circonscrit au parc ou à la place dans lesquels se déroule le *botellón* hebdomadaire ; tout au long de la semaine, et notamment sur Internet, mais également par SMS, une foule de sites, de forums et de pages personnelles sont entièrement consacrés au *botellón,* créant ainsi une extension virtuelle de cet espace réel ; rendez-vous, associations d'amis, organisation de *botellones* ou même d'excursions dont le but final est un *botellón* (à la montagne, à la mer…), tableaux des différents cocktails suggérés, recettes traditionnelles d'alcools divers, prix et classements divers à l'appui, jeux de société auxquels les *botelloneros* peuvent participer pendant les réunions, récits des précédents *botellones* illustrés par des photos, concours de boisson dont les résultats font l'objet d'un classement publié en ligne, manifestes de défense du *botellón* sous toutes ses formes ou pages d'humour consacrées au même sujet, tous ces aspects font l'objet d'une importante littérature électronique. À noter que cet espace virtuel correspond également tout à fait à ce type d'espace collectif et neutre, obéissant à une économie parallèle régie par des coûts réduits.

La construction d'un espace relationnel.

Cette construction d'un espace propre est complétée par une sociabilité bien établie ; les rendez-vous plus ou moins tacites sont pris à des horaires immuables, en des lieux connus par tous, et les participants sont tous membres d'un groupe d'amis plus ou moins fluctuant. Malgré l'importance que revêt la consommation d'alcool en soi, on ne peut nier que la principale activité de ces jeunes n'est pas le fait de boire, mais plutôt celui de rencontrer ses amis, ses connaissances, comme l'admet le président de la Junta de Extremadura. Dans l'un de ces discours, il définit ainsi le *botellón* comme un « medio de diversión », insistant sur la « relación con los demás jóvenes » sur laquelle il est basé[31]. N'oublions pas que l'absence d'une musique forte permet davantage d'échanges entre les participants ; cette intense vie sociale se manifeste alors par la multiplication de petits groupes au sein desquels des convives échangent des anecdotes, des bons mots, des histoires drôles, des traits d'esprit. Tout en faisant partie d'un groupe d'amis privilégié, les participants parcourent plusieurs de ces groupes, tissant ainsi un réseau de relations basées sur la conversation. Ils occupent souvent la même place toutes les semaines, ont des consommations favorites, débattent sur des sujets divers autour d'un verre, et participent parfois à des jeux de société[32]. Le succès de cette formule ne peut paraître étonnant en Espagne, le pays de la *tertulia*, qui dans sa version non littéraire semble ici trouver un prolongement. À noter que l'alcool est le moyen d'atteindre l'ivresse et de lever des inhibitions, dans le but d'améliorer le contact entre les jeunes. Mais, conformément au modèle hérité des adultes, et après un premier contact, vers 14-16 ans, l'ivresse excessive (la véritable perte de contrôle de soi) est souvent vue d'un mauvais œil.

Ces caractéristiques révèlent un aspect symbolique fondamental du *botellón*. Il constitue un véritable rituel ; mettre en commun de l'argent, se procurer ensemble les boissons et les verres (et les glaçons), puis se rendre dans un lieu donné afin de se réunir pour consommer cet alcool sont des étapes de ce rituel auquel participent au même moment d'autres jeunes partout en Espagne (les *botelloneros* envoient et reçoivent un grand nombre de SMS au cours de ces réunions). Ce rituel emprunte un grand nombre d'éléments au rituel des adultes ; le fait de consommer de l'alcool en société en est l'exemple le plus évident, et lorsque ces jeunes parviennent à se procurer une barque ou une terrasse, le *botellón* se transforme souvent en *vermut*, dont il n'est pas finalement si éloigné. Il est d'ailleurs explicitement considéré par un grand nombre de ces jeunes comme une étape de transition vers l'âge adulte (« lo dejaré cuando sea mayor »), ce qu'il est dans les faits, ne serait-ce qu'économiquement (on participe à des

[31] Juan Carlos RODRÍGUEZ IBARRA, discours à l'occasion de la Journée de l'Estrémadure, 7.09.01, publié sur le site de la Junta de Extremadura, www.juntaex.es

[32] Une liste très complète de ces jeux est disponible sur le site de la Yihad Alcohólika, www.yihad.es.vg/

botellones faute d'avoir les moyens ou l'âge de se rendre dans les bars et les discothèques). Le *botellón* constitue ainsi un simulacre de passage à l'âge adulte, une sorte d'antichambre, dans une société qui en compte de moins en moins ; le service militaire a disparu, et l'entrée dans la vie active, le départ du domicile parental, l'accès à une indépendance financière ou le mariage sont de plus en plus retardés. C'est en ce sens que l'on peut comprendre l'échec des alternatives conçues pour détourner les jeunes du *botellón*, dans la mesure où il s'agit d'activités *de jeunes*, ne possédant aucunement cette dimension rituelle liée au monde des adultes, bien au contraire.

Le décalage entre une société des loisirs nocturnes basée sur la consommation (notamment d'alcool) et l'absence de structures autres que commerciales dans la nuit espagnole crée un appel d'air pour une grande partie de la jeunesse ne pouvant pas ou ne désirant pas avoir recours à ces structures.

L'omniprésence de l'alcool dans les loisirs nocturnes pousse les jeunes à adopter celui-ci comme un attribut essentiel de la nuit ; dans une société qui semble prendre ses distances avec les rites traditionnels de passage à l'âge adulte, le *botellón* représente un simulacre de sociabilité adulte mis en place par ces jeunes. En ce sens, il apparaît davantage comme un rituel identitaire que comme un véritable loisir, en ce qu'il ne construit pas autour d'une véritable activité, mais plutôt autour d'une série de démarches que l'on accomplit en groupe afin de se retrouver ; ceci explique l'échec des mesures visant à le combattre, en ce qu'elles ignorent totalement cette dimension rituelle pour se concentrer exclusivement sur ce deuxième concept. De ce fait, le *botellón* ne semble pas être une mode appelée à disparaître, bien au contraire, puisqu'il apparaît comme une réponse précise à une problématique posée par la société actuelle, qui articule la consommation d'alcool et l'accès à l'âge adulte.

Par ailleurs, ce phénomène s'intègre totalement dans la mouvance *free*, qui constitue une sorte de réaction à l'égard de la société de consommation et qui adopte certains de ces codes (la consommation) en en rejetant d'autres (l'industrie qui y encourage). Il semblerait donc qu'il s'agit d'une sorte de parodie d'un certain néo-libéralisme, comme semble l'indiquer la réaction de ce jeune *botellonero* d'une vingtaine d'années recueillie au cours de l'enquête : « Pues que recoja todo esto el Manzano. ¿ Para qué pago yo impuestos ? ».

BIBLIOGRAPHIE

Articles de presse.

ABC.es, « La fiesta convocada por móviles dejó 20 toneladas de basura en La Cartuja », Sevilla, 21-III-2004.
- « Los jóvenes de Algete van "de botellón" al cementerio », Madrid, 28-II-2002.
cnn+, « Botellón Madrid: Más de un centenar de antidisturbios controlan la plaza Dos de Mayo », 01-III-2004.
Deia, « El Consejo del Distrito 5 asume un plan para atajar "el botellón" », 03-IV-2004.
Diario de Sevilla, « El ayuntamiento haya la fórmula para evitar "botellonas" en el centro », Sevilla, 24-III-2004.
El Adelanto, « Ríos de calimocho en Salas Bajas », Salamanca, 25-III-2004.
elmundo.es, « Botellón local », Barcelona, 17-II-2002.
El Norte de Castilla, « Preocupación en Madrid por las secuelas del 'botellón' de cada fin de semana », Madrid, 28-X-2002.
El País, El País.es, Elvira LINDO, « La juventud jejé, la juventud jajá »,, Madrid, 24-II-2002
- « La policía de Madrid impone la "ley seca" contra el botellón », Madrid, 02-II-2002.
El Periódico de Cataluña, « Botellón en ciernes en la Ribera », Barcelone, 21-VI-2003.
- « El 'botellón' irrumpe en las playas y otros espacios públicos de BCN, » Barcelona.
- « Gracià toma la plaza del Sol para evitar el botellón durante las fiestas », Barcelona, 05-VIII-2003.
- « Gracià no logra frenar el botellón la primera noche de la fiesta mayo »r, Barcelona, 16-VIII-2003.
- « Un tendero repartía neveras con latas en la Barceloneta », Barcelona, 28-III-2004.
Europa Press, « El efecto del "botellón" provoca mayores caídas en el sector inmobiliario que las ocasionadas por él » « 11-S », 21-XII-2001.
Hoy Digital, « Destrozados unos servicios del ferial del Berrocal tras el botellón del fin de semana », Plasencia, 30-III-2004.
La Nueva España, « El fin de semana morirán veinte jóvenes», advierte un experto en tráfico », Gijón, 13-VI-2002.
La Verdad, « El botelleo », Murcia, 24-II-2002.
- « Los jóvenes del 'botelleo' se drogan y orinan junto a las casas en Cabo de Palos », 26-VIII-2001.
Sur Digital, « Un botellón convocado a través de móvil colapsa Sevilla », Sevilla, 20-III-2004.
- « UGT-A anima a los jóvenes a rebelarse y defender el botellón », Marbella, 25-II-2002.

Enquêtes, ouvrages d'information

- *Alcohol, jóvenes y conducción*, RACE-Université Carlos III, cité par Jesús MONCLÚS dans "Las malas compañías", dans la revue du RACE Autoclub, n° 94, mars 2002.
- DOMÍNGUEZ GARCÍA, Sonia, Rosa DOMÍNGUEZ GARCÍA, María Victoria JÁÑEZ ROJAS, Carlos BARRANTES LÓPEZ, *La "cultura" del botellón*, Universidad de Extremadura, 2000. www.aidex.es/observatorio/temas//botellon/estudio/indicestbote.htm
- *El consumo de alcohol en los jóvenes*, Ministerio de Sanidad y Consumo, octobre 2003.
- *Unidad didáctica sobre consumo de alcohol*, Revista H2.0. Plaquette d'information adressée aux jeunes par Cruz Roja Juventudes, 2004.
- *"Voy de buen rollo"*, étude dirigée par Carlos VÍCTOR, l'Université de Grenade, publiée par Area de Juventudes del Ayuntamiento de Granada, décembre 2002.

Textes législatifs et judiciaires

- Artículo 30.3, Capitulo II, de la Ley 5/2002, de 27 de junio sobre Drogodependencias y otros Trastornos Aditivos de la Comunidad de Madrid.
- Recurso número 949/1998, Tribunal Superior de Justicia de Andalucía (sede de Sevilla), Sala de lo Contencioso-Administrativo, Sección Primera.

Sur la sociologie des loisirs nocturnes

Artemio BAIGORRI, Ramón FERNÁNDEZ, GIESyT, *Botellón, un conflicto postmoderno*, Icaria Editorial, Barcelone, 2004.

Kevin BRAIN, *Youth, Alcohol, and the emergence of the Post-Modern alcohol order*, Ocasional Papers n°1, Institute of Alcohol Studies, Londres, 2000.

A. PEINADO, F. PEREÑA *et alii*, *La cultura del alcohol entre los jóvenes de la Comunidad de Madrid*, Documentos Técnicos de Salud Pública n° 9, Comunidad de Madrid, Consejería de Salud, 1992.

Sites Internet

http://www.vallecas.org/entidades/WEBabierto.htm (portail Internet de la Asociación Juvenil "Abierto hasta el amanecer")

http://www.ruido.info/albacete/2001/dossier_botellon_01.htm (dossier de l'association Albacete contra el ruido consacré au *botellón*)

http://www.ruidos.org/Prensa/index.html (site regroupant les articles en ligne concernant le bruit)

http://www.peacram.com/default.asp?404;http://www.peacram.com/formatea.asp (site de la Plataforma contra el ruido)

http://boards1.melodysoft.com/app?ID=Elbarencasa (forum consacré au *botellón*)

http://www.pintoweb.com (forum dont une partie est consacrée au *botellón*)

http://piponet.eresmas.com/index.html (site humoristique consacré au *botellón*)

http://www.yihad.es.vg/ (site humoristique de la Yihad Alcohólica)

http://www.lacroqueta.com/textos/?id=343 (manifeste pro-botellón)

http://www.lipasam.es/ (site de l'entreprise sévillane de nettoyage public)

LE FOOTBALL : LE LOISIR PAR EXCELLENCE DES ESPAGNOLS SOUS LE FRANQUISME (1939 – début des années soixante)

Jean-Stéphane DURAN FROIX,
CREC

Si la popularidad del fútbol no deja de afianzarse entre los españoles, a partir de 1939, no se convierte verdaderamente en ocio de masas, hasta finales de los años cincuenta y principios de los sesenta. Sin embargo, los tipos de práctica al que da lugar y el tiempo que se le consagra separa la élite del resto de la sociedad. No por ello deja de ser el ocio de los españoles por excelencia, hasta el punto de desbancar entonces a los toros de su puesto de primer espectáculo nacional. Gracias a esta inmensa popularidad, el fútbol, contrariamente a lo que ciertos autores han avanzado, nunca llegó a ser realmente manipulado por el régimen. Lo que no quiere decir que algunos dirigentes, en algunos momentos, no lo intentasen.

The popularity of soccer steadily grew in Spanish society since 1939, but it is not until the end of the 50s and the beginning of the 60s when it really became a passtime of the mass. Althought the time spent to it and the kinds of practice it generated differed greatly between the elite and the rest of the society, it still became the favourite passtime of the Spanish people by excellence. It even took away the position of bullfights as the main national entertainment. Thanks to its inmense popularity, and contrary to what other authors have implied, it was never really manipulated by the Regime. This does not mean that certain leaders, at certain times, did not try to do it.

A partir de 1939, la popularité du football n'a cessé de croître en Espagne, au point de devenir, au cours des années soixante, une véritable «drogue sociale[1]», pour les uns, la plus importante manifestation de la «culture d'évasion[2]», pour les autres. Tendancieuses ou pas, ces deux interprétations n'expliquent pas comment s'est bâti le succès de cette activité, ni l'ampleur qu'elle a prise dans la vie du pays. Au niveau

[1] Expression utilisée par le premier ministre socialiste de la Culture du post-franquisme, Javier Solana.
[2] Concept forgé par les historiens Raymond Carr et Juan Pablo Fusi, in Raymond CARR et Juan Pablo FUSI, *Spain: Dictatorship to democracy,* Oxford, Oxford University Press, 1980, p. 118.

ISSN 1773-0023

quantitatif, par exemple, on estime qu'en 1950, année de la Coupe du Monde au Brésil, la moitié de la population espagnole s'intéressait, déjà, au football[3]. Sur un plan qualitatif, l'univers du ballon est tout aussi conséquent. Il s'inscrit autant dans la pratique culturelle, que dans les domaines social et politique.

Cette versatilité, jointe au fait que le football n'a été appréhendé, pendant des décennies et jusqu'à très récemment, que comme un instrument de contrôle, voire d'oppression franquiste, explique pourquoi cette activité apparaît rarement définie comme «loisir» par les spécialistes de cette époque, de Julián García Candau[4] à José María Cegigal[5], en passant par Luis Dávila[6], Alex J. Botines[7], et Francisco Cerecedo[8]. En adoptant une telle interprétation, ces auteurs reflètent également la perception que la société espagnole a, dans son ensemble, d'une activité dont la nature et le rôle (tant collectivement que dans la vie de l'individu) ne correspondent – il est vrai – que très imparfaitement aux sens que le Diccionario de la Real Academia Española donne du terme «ocio». Il faut attendre les années quatre-vingt pour que la vision réductrice que l'on avait jusque-là de ce phénomène, soit progressivement corrigée, d'abord par Luis García San Miguel, puis par Ángel Zaragoza, qui comptent parmi les premiers à classer le ballon rond dans la catégorie des activités caractérisant « el comportamiento ocioso de los españoles »[9], indépendamment de toute considération de type politique ou historique[10].

Le football sous la dictature franquiste mérite d'autant plus d'être traité, à nos yeux, en tant que « loisir », que c'est justement dans les années cinquante et soixante qu'il acquiert la diversité formelle et structurelle qui le caractérise encore de nos jours. C'est alors, notamment, qu'il passe du stade de jeu et de sport populaire à celui de pratique, de sport, de divertissement et surtout de spectacle de masse (ce dernier terme doit être compris à l'échelle de l'Espagne des années soixante, c'est-à-dire au tout début de l'ère «télévisuelle»). Or, cet épanouissement commence à s'opérer dans la société culturellement corsetée et politiquement brimée de la période « noire » et « bleue » du franquisme (ce qui ne doit pas laisser présumer que les suivantes furent forcément plus « roses ») et, n'en déplaise à certains auteurs, non pas à l'initiative du régime, qui avait

[3] Duncan SHAW, *Fútbol y franquismo*, Madrid, Alianza, 1987, p. 86.
[4] Julián GARCÍA CANDAU, *El fútbol sin ley,* Madrid, Penthalón, 1980.
[5] José María CEGIGAL, *El deporte en la sociedad actual,* Madrid, Prensa Española, 1975.
[6] Pseudonyme utilisé à l'occasion par Manuel Vázquez Montalbán, in Luis DÁVILA, *Deporte y política,* Barcelona, Andorra, 1972.
[7] Alex J. BOTINES, *La gran estafa del fútbol español,* Barcelona, Amaïka, 1975.
[8] Francisco CERECEDO, « Sociología insolente del fútbol español », *in Posible,* Madrid, nº 3 (15-XII-1974).
[9] Ángel ZARAGOZA, « El ocio en España », *Sistema,* Madrid, nº 89 (mars 1989), p. 16.
[10] La portée de ce dernier terme étant bien entendu limitée au cadre chronologique de leur domaine de recherche, à savoir la société espagnole contemporaine.

alors d'autres questions plus urgentes à régler, mais, très significativement, à la demande pressante de la population : « [d]espués de la conclusión de la guerra civil, hubo una enorme demanda popular para que se iniciaran de nuevo las competiciones de Liga y la Copa »[11], précise Duncan Shaw. Cette phase d'expansion se poursuivit, avec peu d'altérations, pratiquement jusqu'à la fin des années soixante. Evaristo Acevedo constate même « una paulatina «desfutbolización », à partir de 1967, qu'il attribue très significativement à « la apertura informativa de la Ley de Prensa »[12], promulguée un an auparavant. Il semble cependant plus réaliste d'imputer ce retournement de situation à la généralisation du nouveau mode de pratiquer ce loisir : le visionnage des matchs à la télévision[13] dont la capacité à soustraire les individus, notamment les plus nombreux et défavorisés d'entre eux, des espaces publics, y compris des stades, lors des grandes rencontres, est une véritable aubaine pour un régime qui doit alors affronter la plus importante contestation ouvrière de son histoire[14]. C'est ce que les spécialistes ont appelé « el potencial del fútbol como somnífero político »[15].

Mais, pour lors, le football s'était déjà imposé comme le seul loisir véritablement collectif et avait même acquis un certain caractère totalitaire, si l'on mesure sa présence dans l'espace public récréatif et dans le temps consacré à l'oisiveté par l'immense majorité des Espagnols. Sinon, quelle autre activité culturelle (ou pas, d'ailleurs) disposa dans toutes les agglomérations de quelque importance, de lieux permettant à des milliers d'individus de l'admirer, de la soutenir, voire de s'identifier à ses acteurs, semaine après semaine ? Quelle autre pratique a, autant et si régulièrement, fait lire la population espagnole et alimenté ses pensées et ses discussions ?

Tout cela doit-il être mis sur le seul compte de la dictature, aussi longue soit-elle ?

Le loisir des puissants comme des faibles

Dans son livre sur les classes sociales en Espagne, le professeur Luis García San Miguel[16] ne mentionne explicitement le football que dans le cadre des loisirs pratiqués par les couches populaires. Alors que « practicar deporte, ver cine y televisión »[17] constituent, selon lui, les activités auxquelles s'adonnent les classes privilégiées,

[11] Duncan SHAW, *Fútbol y franquismo*... p. 102.
[12] Evaristo ACEVEDO, *Carta a los celtíberos esposados,* Madrid, Magisterio Español, 1969, p. 190.
[13] Si la télévision fit son apparition en Espagne, en 1956, la transmission régulière des matchs de football ne débuta qu'à partir de 1961.
[14] Rien qu'en 1962, « el año de las huertas », le nombre de grévistes dépassa les 200 000 pour l'ensemble du pays.
[15] Duncan SHAW, *Fútbol y franquismo*..., p. 118.
[16] Luis GARCÍA SAN MIGUEL, *Las clases sociales en la España actual,* Madrid, C.I.S, 1980.
[17] Extraits cités par Ángel ZARAGOZA, in « El ocio en España… », p. 16.

pendant leur temps libre. À la lecture des termes employés par ce spécialiste pour caractériser les distractions et les divertissements préférés des uns et des autres, à la fin de la période franquiste[18], on est en droit de se demander s'il existe vraiment une opposition entre les deux, voire s'il y a de grandes différences entre la façon que chacun a globalement d'occuper son temps libre, tant l'expression utilisée pour préciser les occupations auxquelles se livrent, dans ce domaine, la moyenne et la haute bourgeoisie, semble surtout euphémique et destinée à masquer, en réalité, un égal engouement pour le football que la plupart des intellectuels ont du mal à reconnaître, pour des raisons scientifiques, d'abord (il est effectivement difficile d'évaluer la proportion de membres de classes aisées, ou du reste de la population, qui regardent les matchs à la télévision, dans les années soixante et soixante-dix et la fréquence avec laquelle ils s'adonnent à cette activité), en raison, ensuite, d'une certaine rigidité d'esprit qui veut qu'un phénomène de masse ne puisse concerner, encore moins intéresser les couches supérieures de la société. Or, dans le cas présent, c'est exactement le contraire qui se produit. Ce qui ne veut pas dire que l'engouement pour le football estompe les clivages sociaux. Ceux-ci se manifestent, tout simplement, au niveau des pratiques, de la place et du temps qui lui sont accordés, par rapport à d'autres loisirs éventuels, et surtout par rapport à la part de revenu investi dans une telle distraction. Mais, même au sommet de l'État, le football occupait au moins une partie du temps libre, aussi bien du *caudillo* que du reste de l'élite.

Si, de Luis de Galisonga[19] à Bartolomé Bennassar, en passant par Luis Suárez Fernández et par Juan Pablo Fusí, aucun des biographes de Franco ne fait référence au moindre intérêt du Généralissime pour le football, pendant sa jeunesse et ses années d'ascension militaire, en revanche, Juan Pablo Fusi, entre autres, mentionne le goût grandissant du dictateur pour le ballon rond, une fois bien installé au palais du Pardo : « [l]e gustaba el cine, […] la televisión, el fútbol — en 1967, ganó casi un millón de pesetas al acertar un pleno en las quinielas, que rellenaba habitualmente »[20]. Il apparaît, également, dans cette brève allusion à la vie privée du dictateur, que Franco lui-même considérait le football, aussi et surtout, comme un loisir, en dépit de l'usage politique que lui et son régime aient pu en faire par ailleurs. Son penchant connu pour le *Real Madrid* n'obéissait pas qu'à sa simple vision centralisatrice de l'Etat : « Del general Franco cuentan que no perdía un solo encuentro transmitido por televisión, si en él

[18] Publiée en 1980, l'analyse de Luis García San Miguel, sur des données démographiques et sociologiques, date des années 70.
[19] Auteur, en 1956, de la première biographie sur le *caudillo*, surtout connue pour le titre sous lequel, elle parut : *Centinela de Occidente*.
[20] Juan Pablo FUSI, *Franco,* Madrid, Ediciones El País, 1985, p. 69.

participaba el Real Madrid », rapporte Julían García Candau[21]. Il n'était pas non plus rare qu'il assistât, en personne, aux matchs internationaux que disputait son équipe favorite.

Parallèlement à son engouement croissant pour le football, le *caudillo* délaisse d'autres types de *hobbies* pour lesquels il avait, jusque-là, manifesté un grand intérêt. On ne le voit plus, par exemple, s'adonner, comme autrefois, à l'écriture, alors qu'il semblait cultiver un certain goût pour la littérature. Il avait, en 1922, rédigé une première œuvre, *Marruecos. Diario de una bandera*, martiale dans l'esprit et spartiate dans le style, et s'était même lancé, dix-huit ans plus tard, avec *Raza*, dans un genre plus conventionnel, mais plus épique aussi, le roman[22]. Que ce changement d'activité soit dû, ou non, au football n'enlève rien au fait que, pratiquement tout au long du franquisme, celui-ci a été un des loisirs en vogue (avec la chasse et la pêche) au plus haut sommet de l'Etat, alors que la littérature en a été totalement éclipsée (elle y était particulièrement présente du temps de Don Manuel Azaña, par exemple). Franco n'est pas le seul membre de l'élite dirigeante à succomber à l'attrait du football, à moins de penser que les uns et les autres ont été victimes de leur propre politique de manipulation de l'opinion publique.

Ses plus proches collaborateurs et piliers du régime, les militaires, font également figure d'enthousiastes *aficionados*. Tout comme leur chef suprême, et plus souvent que lui, les généraux Agustín Muñoz Grandes, Camilo Alonso Vega et José Milán Astray sont d'assidus spectateurs des exploits et des défaites de l'équipe « meringue »[23]. Ce qui n'empêcha pas le cofondateur de la Légion de provoquer en duel, dans un de ces accès de rage qui le caractérisaient, le Président du club, Santiago Bernabeu[24]. Cet incident ne doit pas occulter le fait que beaucoup de responsables militaires, dont on connaît les préférences en matière de loisir, sont adeptes du football et, plus particulièrement, mais pas exclusivement, du Real Madrid. Cependant, dans tous les autres cas de liens avérés entre hauts gradés militaires et le football, la part de loisir est difficilement identifiable, voire inexistante au premier abord. On sait, par exemple, que le « héros de l'Alcazar de Tolède », le général Moscardó, soutint avec ferveur, lors de son mandat de gouverneur militaire de la région de Catalogne, le F. C. Barcelone, dans ses démarches pour construire un immense stade[25]. Faut-il, pour autant, en déduire que ce passionné

[21] Julián GARCÍA CANDAU, *El fútbol sin ley...*, p. 50.
[22] Fresque pseudo historico-militaire, largement inspirée de l'histoire de sa propre famille.
[23] Duncan SHAW, *Fútbol y franquismo...*, p. 50.
[24] Celui-ci lui ayant demandé de quitter la tribune d'honneur, le général s'étant montré un peu trop entreprenant avec la femme d'un diplomate, invité personnellement par le Président du Real Madrid.
[25] José Antonio DURÁN, « La apoteosis del fútbol cumple medio siglo », *El País Digital,* nº 268 (26-I-1997).

d'équitation et de ball-trap l'était devenu aussi du ballon rond et du Barça en particulier ? Ou plutôt qu'en appuyant le projet du club catalan, il justifiait la « folie des grandeurs » dans laquelle venait de se lancer le grand rival de l'équipe « *blau-grana* » et « equipo del régimen »[26], le *Real Madrid* ? Par contre, il n'est pas du tout impossible que les militaires qui furent affectés à la tête de certains clubs, à l'issue de la guerre civile, ne le furent pas en fonction de leur affinité sportive et préférence personnelle, ou ne développèrent pas, au contact de leurs nouvelles responsabilités, un certain engouement pour le football et pour leur équipe en particulier. Cela semble avoir été le cas de deux lieutenants-colonels de l'armée de l'air, Luis Navarro Garnica et Manuel Gallego Suárez Somonte, qui prirent en charge, successivement, les destinées de l'ancien Atlético de Madrid, rebaptisé d'octobre 1939 à avril 1946, Atlético Aviación[27], si l'on en juge par les efforts qu'ils déployèrent pour obtenir la « generosa subvención del ministro general Yagüe,[…] el uso ilimitado de vehículos y gasolina, y el derecho de elegir a cualquier jugador que sirviese en El Ejército del Aire »[28] et les résultats sportifs qu'ils en retirèrent, à savoir, les titres de champions de Ligue, en 1940 et en 1941. L'engouement ainsi manifesté pour le football en général et, plus spécifiquement, pour une équipe, ne fut cependant pas la règle. Elle ne le fut pas, en tout cas, pour le Valencia C. F. Le commandant qui présida ce club au lendemain de la guerre civile, Alfredo Giménez Buesa, s'employa surtout à lui faire payer son républicanisme passé, en le privant de quelques uns de ses meilleurs joueurs et d'une bonne partie de son savoir-faire. Si elle ne fut pas officiellement imposée, l'inclusion, à cette même époque, du colonel Manuel Bravo Morena dans le Directoire du Barça, n'en constituait pas moins un acte de soumission à la caste victorieuse[29]. D'une façon ou d'une autre, il apparaît clairement que, dès le début, le football ne laissait pas indifférente l'élite militaire du régime.

Le ballon rond ne jouissait cependant pas encore du même succès dans tous les autres cercles du pouvoir franquiste. Il faut, par exemple, attendre la fin des années cinquante pour voir des ministres civils devenir, en dehors de toute obligation officielle, véritablement amateurs de ce loisir. Et encore, chez certains, l'enthousiasme manifesté pour le football coïncide étonnamment avec leur politique ministérielle. C'est le cas pour les ministres des Affaires Étrangères, Fernando María Castiella et Gregorio López Bravo, *supporters* inconditionnels du club qui fut « un efectivo embajador del régimen

[26] Duncan SHAW, *Fútbol y franquismo*..., p. 44.
[27] D'après les pages consacrées à l'histoire de cette équipe, in www.clubatleticodemadrid.com
[28] Duncan SHAW, *Fútbol y franquismo*..., p. 68.
[29] Elle s'effectua à la demande du président de la Comisión de Gestión de l'équipe catalane, Joan Solé lui-même, désigné à ce poste par le général Moscardó.

»[30], pour ne pas dire le seul à pouvoir améliorer l'image du franquisme à l'extérieur, le Real Madrid. Le très manipulateur ministre de l'Information et du Tourisme, Manuel Fraga Iribarne, compte également parmi ses plus illustres *aficionados*, ce qui est un peu plus suspect, étant donné les rapports ambigus[31] qu'il entretient avec le « sport roi ». En comparaison, l'engouement du ministre de l'Agriculture, Rafael Cavestany, du Secrétaire Général du Mouvement, José Solís Ruiz, de celui de l'Intérieur, Tomás Garicano Goñi — qui plus est, ancien militaire —, pour ce même club et de celui de la Santé, Enrique Sánchez de León, pour l'*Atlético de Madrid*, semble moins sujet à caution, à défaut d'être plus sincère[32].

Sans donner toutefois pleinement raison à Ángel Zaragoza, il est vrai que les élites civiles et, avec elles, la bourgeoisie se démarquent, à cet égard, du reste de la société. Néanmoins, de nombreux indices concourent à démontrer la participation précoce et même enthousiaste de cette dernière au loisir collectif par excellence qu'est le football dans cette Espagne de la deuxième moitié du vingtième siècle, à commencer par les frais engagés pour la satisfaction d'une telle passion.

Un an avant la fin de la guerre civile, dans un pays ravagé par la misère autant que par les combats, paraît le nouvel hebdomadaire *Marca, Semanario gráfico de los Deportes*. Il est alors commercialisé au prix incroyable, compte tenu des circonstances, de quarante centimes[33] (à titre de comparaison, le quotidien *ABC* coûtait, à la même époque, quinze centimes). Plus surprenant encore, son plus direct et acharné concurrent, l'*As, Semanario de Deportes*, se vend, quelques temps plus tard, dix centimes plus cher, alors qu'avec la fin des hostilités et le début du conflit mondial, la situation économique a empiré. Or, non seulement ceux-ci ont réussi à prospérer avec le succès qu'on leur connaît, mais ils n'étaient pas les seuls titres de la presse sportive. En 1943, on ne compte pas moins de sept autres périodiques de ce genre (publications officielles exclues[34]) dont *Deportes,* qui tire à 15 000 exemplaires, et *Torneo,* qui annonce un tirage de 10 000 exemplaires[35]. Étant donné les prix pratiqués et le taux

[30] Duncan SHAW, *Fútbol y franquismo*..., p. 58.
[31] C'est en grande partie grâce à Fraga que le football a été qualifié de véritable « drogue sociale » à la fin des années 60.
[32] On pourrait également citer parmi ces dirigeants amateurs de football : Enrique de la Mata Gorostizaga, directeur général de la Sécurité Sociale et Juan José Rosón.
[33] Rappelons que pendant la guerre civile, le revenu moyen des salariés agricoles (pour ceux qui avaient encore du travail) a été estimé à sept pesetas mensuelles, in Manuel TUÑÓN DE LARA et María del Carmen GARCÍA-NIETO, « La guerra civil », *Historia de España. La Crisis del Estado: Dictadura, República, Guerra (1923-1939),* dir. Manuel TUÑÓN de LARA, Barcelona, Labor, 1989, p. 438.
[34] Il s'agit essentiellement du *Boletín Oficial de la Delegación nacional de deportes* et du *Fútbol oficial-Boletín de la Federación Española de Fútbol*.
[35] D'après l'*Anuario de la Prensa Española, año I. Dirección General de Prensa. Madrid 1943-1944*, Ministerio de Educación nacional, Subsecretaría de Educación Popular, Madrid, 1944.

d'analphabétisme élevé des classes populaires, il ne fait aucun doute que la bourgeoisie a été, dès le départ, conquise également par le football. À tel point que les clubs de sa prédilection, essentiellement le Real Madrid et surtout le F. C. Barcelone, en ont gardé des stigmates dans l'imagerie collective. Le Barça est ainsi connu pour être « un club rico y mundano, […] apoyado por la burguesía y las clases profesionales locales »[36], tandis que son éternel rival doit, malgré sa gloire et sa célébrité, mettre même en place un tarif plus adapté aux ressources de la plus grande partie de son public, pour pouvoir remplir son gigantesque stade. Et, d'une façon plus générale, le *boom* du ballon rond en Espagne n'est-il pas concomitant de la montée en puissance des classes moyennes ? Ce qui ne veut pas dire que le football se coupa pour autant de ses origines et de son essence populaire.

Introduit par des marins britanniques dans les années soixante-dix du XIXe siècle[37], le football est avant tout le jeu, le sport et la passion du prolétariat portuaire des foyers industriels du littoral atlantique. Le premier club de football de la péninsule naît à Huelva, en 1879, devançant de presque vingt ans la création de la plus ancienne équipe du nord de l'Espagne, l'Athlétic de Bilbao. Cependant, c'est moins cette primauté que les termes utilisés pour baptiser le club andalou qui intéressent cette étude. À l'initiative de ses deux principaux fondateurs, le Dr. Alejandro Mackay et l'ingénieur Guillermo Sundheim de la Cueva[38], cette première équipe fut appelée Huelva Recreation Club. Ni son ascendance anglaise, ni surtout son caractère ludique et festif ne pouvaient être mieux soulignés. L'hispanisation de sa dénomination officielle, en 1903, n'altéra nullement sa vocation originelle, confirmant par là-même que le football avait bel et bien été, dès le début, un loisir pour les classes populaires, à tel point que : « en plena guerra civil, pese a las reprimendas de los mandos respectivos, los combatientes aprovechaban cualquier oportunidad para echar partidillos, poniendo el campo de juego en medio de las trincheras »[39]. Dans ces conditions, le retour à la paix ne pouvait s'accompagner que d'une pressante et très forte demande de football. Moins de trois mois après la fin des hostilités[40], la première finale du tout nouveau Championnat du « Generalísimo » se jouait à Barcelone, entre le Sevilla C. F. et le Racing de El Ferrol, dans un stade de Montjuich plein à craquer. Ce succès de public ne s'explique pas

[36] Duncan SHAW, *Fútbol y franquismo...*, p. 65.
[37] Les premiers matchs sont attestés à Huelva dès 1873.
[38] Tous deux liés à la puissante Riotinto Company Ltd, Guillermo Sundheim étant le fils du fondé de pouvoir de cette entreprise à Huelva.
[39] José Antonio DURÁN, « La apoteosis del fútbol cumple medio siglo », *El País Digital,* nº 268 (26-I-1997).
[40] Plus précisément, le dimanche 25 juin 1939.

seulement par la forte présence de militaires qui assistèrent au match et ne constitua pas un phénomène isolé :

> Las multitudes que acudían a los partidos en los hambrientos días de la posguerra eran enormes, tan inmensa era la demanda de diversión y de distracción de la miserable realidad, y tan pocas eran las diversiones alternativas para las masas. Por ello, el Estadio Metropolitano del Atlético Aviación y el Estadio Chamartín normalmente llenaban su capacidad de 30 000 espectadores, y la situación era la misma en los campos más pequeños de España[41].

Contrairement à ce que prétend Duncan Shaw dans cette citation, l'indigence de l'offre en matière de loisirs collectifs était, dans l'après-guerre espagnole, plutôt moindre que celle qu'ont connue d'autres pays européens dans des circonstances similaires et pratiquement à la même époque. Les Espagnols semblent, de ce point de vue, beaucoup mieux lotis que les populations de l'Europe de l'Est, où le concept même de loisir collectif paraît ne pas pouvoir s'appliquer au cours de ces années, ou que d'autres peuples méditerranéens, comme les Italiens dont le magnifique cinéma néo-réaliste de cette période reflète, par la quasi absence de scènes sur le sujet, la pauvreté de l'Italie en matière de divertissements de ce type dans l'immédiate après-guerre[42], ou que même les Allemands que les bombardements urbains et la dénazification privèrent moins des lieux de divertissement[43] que des organisations chargées de les gérer, telles que les Hitlerjugend et la Bund deutsher Mädel (la Ligue des jeunes filles allemandes). Dans le cas de l'Espagne, ce qui paraît autrement plus intéressant c'est que le choix majoritaire de la population se soit alors porté sur le football plutôt que sur la tauromachie, toujours considérée pourtant comme la « fiesta national ». Plusieurs raisons expliquent cette préférence[44], mais il me semble nécessaire de souligner, d'emblée, l'impact négatif, pour ne pas dire la crainte que dut encore éveiller dans la sensibilité collective d'après-guerre, le souvenir des atrocités commises par les troupes franquistes dans les arènes de certains villages et de certaines villes d'Estrémadure et d'Andalousie — les régions, avec Madrid, où la corrida était le plus populaire. Rappelons que le lieutenant-colonel Yagüe s'illustra particulièrement dans cet exercice en faisant couler le sang de 4 000 prisonniers, à la mi-août 1936, sur « el albero »[45] des arènes de Badajoz. Les stades de football, pour la plupart d'entre eux encore semi-ouverts à la fin des années trente, n'eurent pas à pâtir d'une image aussi exécrable. La relation de la population avec ces deux lieux de distractions ne pouvait

[41] Duncan SHAW, *Fútbol y franquismo*..., p. 102-103.
[42] Du film *Ossessone* de Luchino Visconti, en 1942, au *Voleur de bicyclette* de Vittorio de Sica, en 1948.
[43] Ni le stade olympique, ni le zoo de Berlin ne furent touchés par les bombardements.
[44] Les plus importantes seront explicitées dans la suite de ce travail.
[45] Sable particulièrement fin et jaunâtre qui recouvre le sol des arènes.

être, par conséquent, dans l'immédiate après-guerre, la même et encore moins dans le sud du pays. Or, c'est justement de cette époque que Julián García Candau date le remplacement de la tauromachie par le football au premier rang des loisirs populaires préférés des Espagnols[46]. L'engouement pour le ballon rond ne cessa, depuis, de s'accroître, de s'étendre et de se diversifier.

C'est au cours de cette décennie que l'Espagne commence à se couvrir de stades gigantesques. En 1944, alors que Santiago Bernabeu sollicite une première autorisation pour construire un nouveau stade capable d'accueillir la vague montante des *aficionados*, le R.C. Deportivo de La Corogne inaugure le sien qui peut, déjà, abriter autant de spectateurs que celui du Real Madrid à la même époque, à savoir environ 30 000 supporters. Quelques années plus tard, l'Athlétic *de Bilbao* fait passer son historique stade[47] de 35 000 à 47 000 places. L'emplacement de l'ancien ermitage de San Mamés devenant, alors, la « cathédrale » du football basque. Capable d'accueillir 44 500 spectateurs, le tout récent Sánchez Pijuan du Sevilla Fútbol Club n'a rien à lui envier non plus. Entre-temps, le Real Madrid s'est doté d'un stade à la hauteur de ses ambitions. Inauguré en 1947, le « Santiago Bernabeu » peut accueillir 70 000 *aficionados*. Sept ans plus tard, sa capacité sera même portée à 90 000 places. Il ne sera surclassé que par le Nou Camp de Barcelone dont la capacité d'accueil atteint, en 1966, 120 000 spectateurs (l'équivalent de la population d'une agglomération moyenne de la même époque). En dépit des critiques que cette course à la démesure souleva par la suite[48], force est de reconnaître que la plupart des clubs remplirent tant bien que mal leur stade régulièrement, sinon à ras-bord du moins dans des proportions qui permettaient de rembourser les emprunts contractés pour les construire, l'accroissement de popularité du football se traduisant presque automatiquement par un « incremento de socios de todos los clubs »[49], dans les années cinquante et soixante. Heureusement pour eux car, contrairement à l'Allemagne et à l'Italie, et plus tard aux régimes communistes, le sport, aussi apprécié fût-il, ne constituait nullement une priorité pour la dictature franquiste[50]. À tel point que la principale institution en charge de son administration, la Delegación Nacional de Deportes de Falange Tradicional Española y

[46] Plus précisément pour Julián García Candau « […] desde que acabó la guerra civil […] el fútbol vino a sustituir al pan y toros », in Julián GARCÍA CANDAU, « Cuarenta años de nacionalfutbolismo », *El País Semanal,* Madrid, 27-II-1977.
[47] C'est un des premiers à avoir été construit en Espagne, son inauguration remonte à 1913.
[48] José Antonio Durán parle à cet égard, de « dislate », in José Antonio DURÁN, « La apoteosis del fútbol cumple medio siglo », *El País Digital,* nº 268 (26-I-1997).
[49] Duncan SHAW, *Fútbol y franquismo...*, p. 103.
[50] Duncan Shaw parle même du refus express de Franco d'investir des sommes importantes dans cette activité, in *Fútbol y franquismo...*, p. 77.

de las J.O.N.S[51], plus connue comme D.N.D, devait se contenter de « sobrevivir con el dinero recaudado en las quinines »[52]. Dans un tel dénuement, la politique suivie n'avait finalement qu'une importance très relative et ne pouvait surtout avoir qu'un impact très limité. Par ailleurs, le piteux état dans lequel se trouvaient les finances du pays, pendant les longues années de l'autarcie, hypothéquait d'emblée toute volonté de changement à court terme, dans le cas où elle se serait manifestée. Du coup, on est sûr que ces « masas [que] acudián en tropel a los impresionantes estadios — construidos por los clubs de fútbol privados con muy poca ayuda de la D.N.D»[53] — exerçaient véritablement un loisir et, qui plus est, le finançaient sur leurs propres deniers. Autrement dit, il s'agit d'une activité non pas imposée, mais réellement choisie et voulue par des centaines de milliers, pour ne pas dire par des millions d'individus.

Cette massification se produit alors que l'Espagne devient un pays de classes moyennes urbaines. De ce fait, les façons de vivre ce loisir changent également. Les pratiques passives, signes indubitables de l'embourgeoisement d'une société, deviennent les plus communes et les plus fréquentes, tant au niveau individuel que collectif. Si l'assistance *in vivo* au match reste relativement irrégulière pour la plupart des *aficionados*, leur rendez-vous dominical avec le football est, de toute façon, religieusement honoré, grâce à la radio, présente, en 1950, dans tous les foyers espagnols, si l'on en croit Duncan Shaw[54]. Mais le succès du football-spectacle ne s'arrête pas à la sortie du stade ou à la fin des émissions radiodiffusées, il rejaillit sur la presse spécialisée qui connaît, alors, une croissance sans pareil.

En 1955, il existait vingt-quatre titres hebdomadaires différents[55] pour traiter de l'actualité du football. Pratiquement toutes les régions possèdent le leur, y compris les Canaries où sont édités *Aire Libre*, *Antena* et le bi-hebdomadaire *Jornada Deportiva*, les Baléares, avec le *Mallorca Deportiva,* et même le protectorat marocain où paraît, depuis 1947, *África Deportiva*. À tout cela s'ajoutent les rubriques sportives qu'offrent désormais tous les journaux et, surtout, les 400 000 exemplaires du quotidien *Marca*. Cette couverture médiatique prouve à quel point le football était devenu un phénomène de masse, avant même que la télévision ne s'en empare.

C'est à ce moment qu'apparaissent, aussi, de nouvelles divergences sociales dans la façon de s'adonner à ce loisir. Au niveau de la presse spécialisée, par exemple, le

[51] Organisme créé par le décret du 21 février 1941 et placé depuis sous l'égide du *Movimiento Nacional.*
[52] Duncan SHAW, *Fútbol y franquismo...*, p. 37.
[53] *Id,* p. 77.
[54] « En 1950 todas las casas poseían un receptor y pasaban las tardes del domingo – a menudo mientras el padre y los hijos varones estaban en el partido – escuchando a los comentaristas de las nuevas emisoras de radio privadas», *id*, p. 103.
[55] D'après l'*Anuario de la Prensa Española, año V. Dirección General de Prensa. Madrid 1960-1962,* Madrid, Ministerio de Educación nacional, Subsecretaría de Educación Popular, p. 337-348.

contenu de l'information et la façon de l'aborder changent. Les pages des principales publications passent de la sobriété journalistique et du nationalisme linguistique des années quarante[56], à l'exaltation des joueurs étrangers, tels que l'Argentin Alfredo Di Stefano, les Hongrois Ferenc Puskas ou Ladislas Kubala, y compris dans les colonnes du très phalangiste *Marca*[57]. Ces « étoiles internationales » deviennent, très vite, de véritables idoles pour les classes populaires, ce que n'avaient pas réussi à être les anciennes gloires de la génération précédente, Zarra, Gaínza, Basora ou César. On parle même, désormais, de « futbolitis »[58] pour décrire l'ampleur prise par ce phénomène. À ce stade, le football n'est plus qu'un loisir passif et individuel, il constitue également la raison d'être des petites associations nées de la passion commune de leurs adhérents pour un club en particulier. Ces « peñas » qui se comptent par milliers dans les années soixante, viennent se superposer et, surtout, fortement concurrencer les poussiéreuses confréries corporatives et les quelques « peñas taurinas » (surtout situées dans les grandes villes andalouses et à Madrid) qui, jusqu'alors, étaient les seules organisations à se partager le très saisonnier et très géographiquement localisé temps libre collectif des Espagnols. Avec elles, ce dernier s'étend, pour la première fois, à l'ensemble du territoire et est effectif tout au long de l'année. Le football devient alors, pour des millions d'Espagnols, l'unique loisir individuel et collectif, actif et passif, de l'enfance à la vieillesse :

> De muchacho, lo jugaba diariamente en las calles, y pronto se convirtió en hincha de uno de los grandes clubs. Seguía jugando hasta dejar la escuela, pero una vez que empezaba a trabajar no podía hallar tiempo para jugar, sobre todo si, como tantos otros durante el período de Franco, trataba de tener más trabajo. Por consiguiente, sólo tenía tiempo para leer uno de los periódicos deportivos durante media hora al día, y luego acudir a ver jugar a su equipo favorito el domingo por la tarde[59].

Plus on s'élève dans l'échelle sociale, plus cette exclusivité disparaît. Le football redevient alors, avant tout un spectacle, un divertissement éventuel et, très exceptionnellement, une pratique. Luis García San Miguel, par exemple, ne le mentionne même pas parmi les sports pratiqués en vogue dans les classes supérieures[60].

---

[56] C'est au cours de la période « azul » du régime que des termes comme « fútbol », « corner » et « referee » ont été systématiquement traduits par « balompié », « saque de esquina » et « árbitro ».

[57] *Il était dirigé, depuis sa parution en tant que quotidien, le 25 novembre 1942, par Manuel Fernández Cuesta, frère du dirigeant phalangiste, ministre de l'Agriculture, puis de la Justice, Raimundo Fernández-Cuesta.*

[58] Expression rapportée par Duncan Shaw, in Duncan SHAW, *Fútbol y franquismo*..., p. 103.

[59] Duncan SHAW, *Fútbol y franquismo*..., p. 29.

[60] Les activités sportives généralement pratiquées par les classes privilégiées étant, prioritairement, le tennis et le golf. Franco, par exemple, s'adonnait au deux.

Il n'en reste pas moins le loisir le plus courant et le plus présent sur le territoire national.

Le football, le loisir national par excellence

Si la tauromachie et le football ont fait l'objet de fréquentes comparaisons, c'est parce que leur popularité les a élevés, de façon concurrente, au rang de symboles de la distraction et du divertissement préféré des Espagnols. Or, en dépit de la signification et de la valeur culturelles de la corrida, on est bien obligé de reconnaître qu'en termes géographiques et démographiques, le « balompié » est, de loin, le sujet et l'activité qui occupent le plus l'esprit et le temps libre de la population de ce pays. Cette primauté soulève d'autant plus d'étonnement que le football était, à cette époque, le dernier arrivé des loisirs de masse et qu'il émanait, en outre, d'une culture tout à fait étrangère aux coutumes et à l'idiosyncrasie méditerranéenne. Sans jamais prendre en considération cette double contingence, Duncan Shaw avance, cependant, comme raison du succès de ce sport, dans la deuxième moitié du XXe siècle, le facteur conjoncturel. L'engouement pour le football serait dû, selon cet auteur, à la formidable envie du peuple d'oublier le récent conflit et de s'évader de la réalité dramatique de l'immédiate après-guerre, en s'adonnant aux rares activités de loisirs dont il disposait. Mais elles s'avèrent être aussi nombreuses[61] que celles qui étaient offertes aux autres populations d'Europe occidentale, dans les circonstances similaires de 1945, voire plus variées, si l'on n'oublie pas de rappeler que les Espagnols bénéficiaient, en plus, de la tauromachie. Cette explication se révèle par conséquent inopérante en ce qui concerne le cas particulier du football. Il faut, me semble-t-il, revenir à la façon dont cette activité s'est développée en Espagne pour comprendre l'ampleur spatiale et populaire qu'elle a prise dans les années 40 et 50.

À une décennie près, le football est apparu presque en même temps aux deux extrémités de la péninsule. Il pénétre ensuite, au cours du premier tiers du XXe siècle, dans le reste du pays, en suivant deux axes globalement opposés (sud-nord et nord-sud), le long desquels sa progression fut, à la fois, concomitante et expansive. De telle sorte qu'il est possible de :

1) distinguer des zones en fonction de la précocité, de la rapidité et de l'ampleur du développement du football,

[61] Duncan Shaw inclut dans cette liste le cinéma, la comédie de boulevard, le théâtre et la littérature populaire, in Duncan SHAW, *Fútbol y franquismo*..., p. 101.

2) classer ces aires à partir de ces mêmes paramètres, de manière à visualiser, dans un premier temps, l'évolution géographique complète de ce phénomène, pour, dans un deuxième temps, passer à son analyse.

Le tableau ci-dessous a été élaboré à partir des localisations et des dates de créations des premiers et derniers[62] clubs[63] car, en l'absence d'autres sources, l'intérêt d'une communauté, quelle que soit sa taille, pour se doter d'un club de football et, par conséquent, le nombre de *supporters* qu'elle peut espérer attirer, nous ont semblé un bon indicateur du niveau d'implantation et d'acceptation du football dans ces régions.

	DATES ET NOMS DU PREMIER ET DU DERNIER CLUBS CREES	**NOMBRE DE CLUBS REPRESENTATIFS**	**VITESSE DE PROGRESSION DU FOOTBALL (par rapport aux critères préalablement définis)**
REGIONS DU NORD (régions de la façade atlantique, l'Alava, la Navarre, et la Catalogne)	-1898, *Atlético de Bilbao* -1926, *Oviedo C.F.*	11	28 ans
ANDALOUSIE	-1889, *Huelva Recreation Club* -1914, *Real Betis Balompié*	4	25 ans
MADRID	-1902, *Real Madrid C.F.*	3	22 ans

[62] Dans le cadre de la période préalablement définie, à savoir de la date d'apparition du football en Espagne, au déclenchement de la guerre civile.
[63] Seuls ont été retenus les clubs ayant une certaine importance tant sportive qu'en nombre de *supporters*.

	-1924, *Rayo Vallecano C. F.*		
LEVANT (Murcie et Pays Valencien)	-1908, *Murcia C.F.* -1923, *Elche F.C.*	3	15 ans
ARCHIPELS	-1916, *Real Club Deportivo Mallorca* -1922, *Tenerife C.F.*	2	6 ans
REGIONS CENTRALES (Les deux Castilles, l'Aragon et l'Estrémadure)	-1905, *Badajoz F.C.* -1932, *Real Zaragoza C.F.*	4	27 ans

Il résulte, tout d'abord, de la lecture de ce tableau que l'Espagne était déjà très largement gagnée au football avant même la guerre civile. Les apports de la période franquiste, sur ce plan, sont minimes et sans véritable incidence sur la géographie du football pré-existante, sauf peut-être aux Canaries. Jusqu'à la création de Las Palmas C.F, en 1949, les habitants de Gran Canaria n'étaient pas représentés sur la carte du football espagnol et ne disposaient donc pas d'une équipe capable de se mesurer à celle de leurs voisins et rivaux ancestraux de Tenerife. Hormis la réparation de cette injustice canarienne, les huit autres clubs fondés du vivant de Franco ne viennent compléter cette carte qu'à une échelle très locale. Il est cependant intéressant de remarquer qu'à l'exception du Eibar C.F, créé en 1940, et du Compostela C.F, formé en 1962, tous les autres clubs ont vu le jour dans les régions les plus tardivement et les moins densément pourvues en équipes importantes, telle la Castille qui s'enrichit de trois nouvelles formations l'Albacete C.F, le Villareal C.F, et le Numancia *C.F.* Si aucune d'entre elles n'a défrayé immédiatement la chronique sportive, elles eurent du moins le mérite d'attester de l'arrivée du football[64] — en tant que spectacle hebdomadaire et

[64] Ces équipes furent formées entre 1940, pour celle d'Albacete, et 1945, dans le cas de celle de Soria.

dominical — dans ces contrées reculées de l'Espagne intérieure, alors que d'autres régions étaient, au même moment, surreprésentées dans ce domaine.

C'est notamment le cas du nord, par rapport au sud et au reste du pays. Cette zone possède non seulement presque trois fois plus de clubs représentatifs que le sud, mais, en plus, ils ont été formés dans un laps de temps très comparable (vingt-huit ans pour les premiers, vingt-cinq ans pour les seconds). Cette suprématie est d'autant plus marquée que le football ne fut connu dans la zone septentrionale du pays, rappelons-le, qu'après avoir fait son apparition sur le littoral méridional. Faut-il voir, pour autant, dans cette prédominance, la traduction des traditionnels déséquilibres démographique et géographique qui divisent le pays ? La réponse ne peut guère être affirmative, dans la mesure où l'Andalousie compte alors presque autant d'habitants que le nord (tel que précédemment défini[65]) et si elle est plus largement rurale, elle possède, en revanche, plus de capitales de provinces que la Catalogne et le Pays Basque réunis[66]. Par contre, il ne fait aucun doute que ces deux régions bénéficient d'une structure socio-économique beaucoup plus favorable à l'épanouissement du football : non seulement elles disposaient d'une bourgeoisie d'affaires et d'entrepreneurs, capable d'investir dans la formation des clubs — le Barça, par exemple, n'aurait jamais connu l'évolution et succès qui le caractérisent sans l'implication du patronat textile catalan[67] —, mais, en outre, le développement parallèle du prolétariat leur assurait un vivier de *supporters*[68] qui faisait défaut aux villes du sud. Contrairement à la tauromachie, le football est le loisir, l'emblème même des activités de masse des régions et de l'ère industrielles. Il a été, du reste, très promptement ressenti, par ces mêmes masses, comme une manifestation de cette nouvelle forme de puissance née de l'industrialisation. S'il a fallu treize ans pour que les Madrilènes réagissent à l'apparition du Huelva Recreation Club, quatre ans seulement séparent la création de l'Atlético de Bilbao de celle du Real Madrid, fondé trois ans à peine après le F.C Barcelona. Cette réduction des temps de création entre les trois plus grands clubs espagnols montre à quel point les enjeux de puissance entre le Pays Basque, la Catalogne, d'une part, et Madrid, de l'autre, ont fait progresser l'engouement pour le football en Espagne. Dès lors, il n'est, pas étonnant qu'en dépit de son avance historique, l'Andalousie ait moins pesé dans ce domaine

[65] Voir tableau, p. 18.

[66] La population andalouse s'élevait, en 1950, à 5,6 millions d'habitants, alors que le nord n'était peuplé, à la même époque, que 4,68 millions d'âmes, in « Series históricas. Población por provincias », www.ine.es

[67] Plusieurs de ses Présidents en étaient issus, tels que Josep Sunyol, Joan Solé, Agustín Montal, entre autres.

[68] Le Real Club Deportivo Espanyol fut notamment créé pour satisfaire le besoin d'identification — davantage supposé que réel, d'ailleurs — des milliers d'immigrés d'autres régions d'Espagne avec une équipe de football non spécifiquement catalane.

qu'elle ne l'a fait et continue de le faire pour ce qui est de la *corrida*. Autant l'assise du football en Espagne est spatiale, autant celle de la tauromachie tient plutôt du *continuum* culturel, ce qui expliquerait que le formidable succès de l'un, auprès de la population toute entière, n'a pas signifié la mise à mort de l'autre, « pese a su reconocida disminución de calidad »[69], mais tout simplement son cantonnement dans le domaine festif[70].

Pour en revenir à la suprématie du football nordique, celle-ci ne fut pas uniquement quantitative, elle se manifesta également par un certain esprit et même par un certain style de jeu qui s'imposèrent ailleurs. L'Athlétic de Bilbao devint ainsi un véritable modèle repris par d'autres clubs et non des moindres, tel que l'Atlético de Madrid qui, au-delà du nom, poussa l'imitation jusqu'à utiliser les mêmes couleurs (maillot à bandes verticales rouges et blanches) que celles de son modèle. Malgré l'hostilité[71], puis la défiance, que lui voue le régime franquiste[72], c'est également le style de jeu pratiqué par le club basque qui est finalement adopté par l'équipe nationale. « Era bastante paradójico que la « furia española » estuviese encarnada sobre todo por un equipo vasco, el Atlético de Bilbao, que siempre jugaba con fervor y agresividad » ironise même l'historien Juan Pablo Fusi[73]. D'autant plus que, de ce fait, l'Espagne présente, à cette époque, la singularité d'être le seul pays méditerranéen à développer un jeu surtout adapté aux terrains lourds et boueux, typiques des contrées soumises à des climats nettement moins ensoleillés. Cette constatation a également le mérite de montrer que l'influence du football venu du nord s'exerçait en dépit des très fortes contingences politiques de la période « bleue » du franquisme, ce qui tend à prouver que ce loisir disposait déjà d'une dynamique propre, indépendante du régime politique en place et capable même de contrecarrer, le cas échéant, ses décisions, voire ses principes[74].

On peut également considérer, dans une certaine mesure, que c'est aussi du nord qu'à partir de 1950 vint la vogue des transferts de joueurs étrangers, même si, dans ce

---

[69] Duncan SHAW, *Fútbol y franquismo...* , p. 102.

[70] La relégation dont parle Duncan Shaw, à la suite de Julián García Candau, ne serait pas d'ordre hiérarchique, mais d'ordre catégorielle.

[71] Preuve en est que les avant-centres de l'équipe de Séville qui permirent à leur club de remporter la première Coupe du Généralissime, en 1939, face à l'Atlético de Bilbao, furent surnommés par la presse du régime les « Stukas », deux ans à peine après le massacre de Guernika.

[72] Ces joueurs ayant entamé une tournée à l'étranger (notamment au Mexique), pendant les premières années de la guerre civile, pour recueillir des fonds destinés à soutenir l'effort de guerre du gouvernement autonome basque.

[73] Citation extraite de l'entretien qu'il accorda à Duncan Shaw, le 22 octobre 1984, in Duncan SHAW, *Fútbol y franquismo...*, p. 81.

[74] Ce qui n'exclut aucunement, par ailleurs, de réelles collusions et pas simplement d'intérêts, et un certain degré de manipulation du football par le régime franquiste surtout à partir des années 60.

domaine, il convient de préciser qu'elle n'aurait jamais pris les proportions qu'on lui connaît si elle n'avait pas été très largement alimentée par la rivalité entre le F.C. Barcelone et le Real Madrid C.F. Quoiqu'il en soit, il ne fait aucun doute que c'est grâce à ses moyens financiers que le club catalan se lança dans cette quête des vedettes étrangères et qu'il réussit un premier coup d'éclat en obtenant l'embauche, pour le moins surréaliste (étant donné les circonstances), d'un joueur hongrois, Ladislau Kubala et d'un entraîneur tchèque, Ferdinand Daucik[75]. Faisant fi, non seulement de l'exclusivité nationale prônée sans cesse par la très phalangiste D.N.D, pour tout recrutement de sportifs[76], mais obtenant, en outre, l'autorisation indispensable de la F.I.F.A[77], pour légaliser le transfert de ces deux footballeurs, grâce à l'intervention du représentant espagnol auprès de cet organisme, Armando Muñoz Calero, phalangiste de la première heure et ancien médecin-chef de la « División Azul ».

Trois ans plus tard, le Real Madrid renchérissait et réussissait, cette fois-ci, à devancer le Barça, en faisant transférer l'Argentin Alfredo Di Stefano dans ses rangs. À partir de ce moment, la course aux « estrellas internacionales », selon l'expression consacrée, s'empare de tous les clubs de la péninsule. Elle permettait non seulement d'attirer de plus en plus de « socios » et de remplir autant que possible ces immenses cirques modernes que sont devenus les stades, mais également de ne pas laisser retomber l'attention et l'intérêt des millions d'*aficionados,* avec la fin des différents tournois à l'approche de l'été. Cette quête de la perle rare, forcement étrangère, faisait, *via* la presse, le césure entre deux saisons de championnats. La puissance de ce système était telle que sous la pression des présidents de clubs, notamment de Santiago Bernabeu, et de l'opinion publique, l'interdiction de recruter des joueurs à l'étranger prononcée en août 1962, fut levée et son principal promoteur, Antonio Elola, dut démissionner de son poste de Président de la D.N.D, malgré son passé et son dévouement au *Movimiento Nacional*, fait somme toute assez exceptionnel dans l'histoire du régime franquiste. Mais, pour l'heure, le football était déjà devenu un loisir total, difficilement contrôlable, voire manipulable à l'échelle nationale[78], par une

[75] Kubala et Daucik faisaient partie d'une équipe de football formée de dissidents, surtout hongrois, en tournée en Italie, quand ils décidèrent de gagner l'Espagne après avoir eu des contacts avec des intermédiaires ou des dirigeants catalans, quelques années auparavant.

[76] Son président, Antonio Elola, ne réussira d'ailleurs à l'imposer qu'en août 1962, et pour quelques années seulement. Cette mesure sera même à l'origine de son limogeage en 1966.

[77] Sigles désignant l'Association Internationale des Fédérations de Football.

[78] Tous les auteurs qui dénoncent de tels agissements, de Julián García Candau à Duncan Shaw, en passant par Manuel Vázquez Montalbán, ne font, en réalité, allusion qu'à des tentatives sporadiques, comme celle de projeter sur d'énormes écrans de cinéma, placés dans quelques grandes villes du pays, les matchs de l'équipe nationale, lors du championnat mondial au Brésil, en 1950, afin d'occuper les soirées des foules urbaines (au moins pendant cet été-là) et d'exacerber le sentiment et la cohésion nationale, ou à des actions très ciblées, telle que l'utilisation du Real Madrid à des fins diplomatiques.

dictature qui ne pouvait compter ni sur un système idéologique cohérent et structuré, ni sur un parti unique assez puissant et présent pour assumer une telle tâche.

« Drogue sociale » au service du régime ou éclatant succès d'un loisir ?

Le formidable essor que connaît ce loisir pendant la période de définition et de construction du franquisme a, sans aucun doute, influencé la pensée de nombreux auteurs pour lesquels son développement obéissait à l'expresse volonté politique du pouvoir en place de contrôler et de soumettre l'ensemble de la population dans ses moindres faits et gestes. Le régime a lui-même œuvré pour ce soit l'impression que l'on retienne, depuis l'instauration d'un tournoi à la gloire du « Generalísimo », dès 1939, jusqu'à la déclaration suivante, faite par un *procurador en Cortes*, en décembre 1970 : « El fútbol constituye un evidente solaz y esparcimiento de miles y miles de españoles, […] la afición es inmensa en el país y [ ] estamos obligados a sostenerla y a acrecentarla, provocando el acceso a tales espectáculos del mayor número posible de ciudadanos »[79], sans oublier la main mise du *Movimiento Nacional* sur les médias spécialisés et, plus particulièrement, en ce qui concerne cette période, sur la presse sportive. Or, si cette vision a le curieux mérite de conforter l'interprétation marxiste du franquisme qui, à la suite de Nicos Poulantzas[80] et, surtout, de Manuel Tuñón de Lara[81], considère le régime instauré par le général Franco comme un dosage opportuniste de fascisme et de dictature militaire soumis, en définitive, aux mêmes impératifs totalitaires que l'Italie mussolinienne et l'Allemagne nazie, elle ne traduit que très imparfaitement la nature et la réalité de ce phénomène. L'analyse fonctionnaliste, prônée par Juan José Linz[82] et Guy Hermet[83], n'offre guère, dans ce cas, une meilleure précision, dans la mesure où elle ne tient compte ni des origines du régime (jusqu'à 1945), ni des aspirations de l'ensemble de la population, parmi les éléments qu'elle définit comme formellement constitutifs du franquisme. Autrement dit, aucun de ces

[79] Citation retranscrite par Néstor Luján, in Nestor LUJÁN, « ¡ Dios mío, otra vez fútbo ! » *Sábado Gráfico,* Madrid, 6-II-1971.
[80] Nicos POULANTZAS, *Fascismo y dictadura. La Tercera Internacional frente al fascismo,* Madrid, Siglo XXI, 1971, p. 424.
[81] Manuel TUÑÓN DE LARA, « Algunas propuestas para el análisis del franquismo », *Ideología y sociedad...*, p. 97-99.
[82] Juan José LINZ, « Una teoría del régimen autoritario. El caso de España », *in* Manuel FRAGA IRIBARNE, J. VELARDE FUENTES et S. CAMPO, *La España de los años 70,* Madrid, Editorial Moneda y Crédito, 1974, vol. III, tome I, p. 1467-1531.
[83] Guy HERMET, « Dictature bourgeoise et modernisation conservatrice : problèmes méthodologiques de l'analyse des situations autoritaires », *in Revue française de Science Politique,* Paris, tome XXV, n° 6 (1975), p. 1029-1061.

deux systèmes interprétatifs ne permet de rendre véritablement compte des implications et de l'importance du football au sein de la société franquiste.

Contrairement à ce que devrait faire ressortir l'approche marxiste[84], la filiation idéologique entre le football et le régime s'avère, en réalité, presque inexistante et, en tout cas, très conjoncturelle. Comme on pouvait s'y attendre, aucun des vingt et un points doctrinaires de la Phalange qui servirent, dans un premier temps, de programme politique au franquisme naissant, ne fait référence, de près ou de loin, à ce sujet ni n'aborde même l'organisation du temps libre des individus. Il est également vain de chercher dans les écrits et les discours des dirigeants historiques de ce parti ne serait-ce qu'une allusion à ce type de question. Ni « l'intellectuel » Ramiro Ledesma Ramos, par exemple, ni le très populiste et proche de la jeunesse (le plus extrémiste et violent aussi) Onésimo Redondo ne se réfèrent jamais, dans leurs interventions publiques, aux loisirs en général et au football en particulier. Même le célèbre et populaire aviateur Julio Ruiz de Alda[85] ne montre publiquement le moindre intérêt pour un sport qui enthousiasme déjà plusieurs de ses collègues et qui représentera avec panache son arme auprès des *aficionados*[86], quelques années après sa mort, il est vrai[87]. Si les contextes économique et politique ne se prêtaient guère, dans les années trente, à l'éclosion d'une société des loisirs, il n'empêche que c'est sous la 2nde République que se développent les distractions et spectacles de masses, tant traditionnels comme le théâtre populaire des frères Álvarez Quintero, Carlos Arniches ou Pedro Muñoz Seca, que modernes, avec l'apparition d'un véritable cinéma commercial produit par Cifesa[88]. Plus intéressé, peut-être, par cette nouvelle réalité, seul José Primo de Rivera semble admettre que « el ocio » soit une sorte de droit. C'est en tout cas le sens que prennent les derniers mots du discours qu'il prononça, le 5 octobre 1930, au fronton Euskalduna de Bilbao :

> Por consecuencia, debe hacerse de una vez todo lo necesario para llevar una vida armoniosa, alegre, y desahogada, en la que no falte pan ni la seguridad del ocio a los hijos durante la infancia, para que puedan educarse, ni el descanso y la alegría, que los pobres tienen tanto derecho como los ricos a concederse una copa de vino o una diversión ; todo eso ha de darse a los obreros…[89].

---

[84] Parmi eux, Julián García Candau, Francisco Cerecedo et Manuel Vázquez Montalbán ne perçoivent le football sous le franquisme (en tant que phénomène sociologique) que comme « droga social ».

[85] Co-pilote du commandant Ramón Franco, lors de la traversée et du périple sud-américain de l'hydravion *Plus Ultra,* en janvier-février 1926, et, plus tard, co-fondateur de la Phalange.

[86] Le club Atlético Aviación remporta le championnat de « Liga » en 1940 et en 1941.

[87] Ruiz de Alda compte parmi les victimes du saccage et de l'incendie de la prison « Modelo » de Madrid, les 21, 22 et 23 août 1936.

[88] Elle avait été créée à Valence, en 1932.

[89] Extrait du discours prononcé par José Antonio Primo de Rivera lors du *miting* politique organisé par la Unión Monárquica Nacional, *in* Agustín DEL RÍO CISNEROS, *José Antonio Primo de Rivera. Escritos y discursos. Obras Completas (192-1936),* Madrid, Ediciones Instituto de Estudios Políticas, 1976, www.rumbos.net/rastroria

Le principal fondateur de la Phalange est également l'auteur de nombreuses déclarations en faveur de la pratique sportive, allant même jusqu'à jouer au football, dans la prison d'Alicante, quelques jours avant son exécution. Mais faut-il, pour autant, considérer que ces paroles et ces faits, plus ou moins anecdotiques, constituent la justification idéologique du formidable essor que connut le football sous Franco ? Certes, non. Et même si

> la Falange consideraba el deporte como una excelente oportunidad para movilizar a las masas bajo su bandera, para reflejar los tradicionales valores masculinos hispánicos « viriles e imperators » y, sobre todo, demostrar al mundo en las competiciones internacionales el impresionante poder y el potencial de su « nueva España »[90],

son action, dans ce domaine, dépassa rarement le stade de la rhétorique (des premiers articles parus dans *Marca*, par exemple[91]) et de la symbolique fascisante. Jusqu'en 1945, les joueurs de l'équipe nationale, habillés de bleu[92], ont fait le salut fasciste et chanté l'hymne de la Phalange[93], avant les rares confrontations internationales auxquelles ils ont participé[94]. En dehors de ces démonstrations sans lendemain, la Phalange, contrairement à ses homologues italiens et allemands pour qui tous les sports, surtout collectifs, étaient utilisés pour attirer les jeunes dans leurs rangs (comme l'ont fait leurs adversaires communistes quelques années, plus tard, en Europe de l'Est), n'utilisa les Organizaciones Juveniles de la FET y de las JONS[95] que pour : « la educación premilitar, fiel reflejo de la actividad bélica realizada por los mayores y que se ponía de manifiesto en desfiles más o menos improvisados »[96]. L'entraînement et les exercices militaires deviennent une véritable obsession pour les « frentes de

---

[90] Duncan SHAW, *Fútbol y franquismo*..., p. 76.

[91] Le 25 novembre 1942, date à laquelle, il devient un quotidien, ce journal titre: « BRAZO EN ALTO A LOS DEPORTISTAS ESPAÑOLES » et justifie, ensuite, dans son éditorial, la victoire du camp nationaliste dans la guerre civile, de la façon suivante: « El triunfo era el canto a la potencialidad de una raza que había de trazarnos un camino y una conducta física: la de la vigorización nacional por la gimnasia y el deporte », in *Marca,* Madrid, 25-XI-1942.

[92] Traditionnellement, l'équipe nationale portait un maillot rouge.

[93] Le « Cara al Sol ».

[94] Entre 1939 et 1945, l'équipe nationale espagnole ne joua que six matchs internationaux : deux fois contre le Portugal de Salazar, une fois contre une équipe de la France de Vichy, ainsi que contre les équipes de Suisse, de l'Italie fasciste et de l'Allemagne hitlérienne.

[95] Ces héritières des « Balillas » de la Phalange historique et des « Pelayos » du mouvement traditionnaliste virent théoriquement le jour avec l'unification forcée de la Phalange et des Requetés, le 19 avril 1937. Mais leur existence réelle n'est avérée qu'à partir de la codification des normes les régissant, le 5 juillet 1937.

[96] Aducto PÉREZ, « OOJJ: las Organizaciones Juveniles de la FET », *in Rastro de la Historia,* nº 8, www.rumbos.net/rastrohistoria

juvéniles » qui ne se donnèrent jamais la peine de monter leur propre équipe de football, ni même, malgré l'engouement connu de la jeunesse pour ce sport, d'organiser le moindre tournoi local ou national. Duncan Shaw attribue ce désintérêt manifeste pour le ballon rond au manque de moyens[97]. Si cette pénurie ne fait aucun doute dans l'immédiat après-guerre, elle est nettement plus contestable par la suite. La Phalange avait la haute main sur tous les budgets publics consacrés au sport, à travers la Real Federación Española de Fútbol et la D.N.D qu'elle contrôlait entièrement depuis la mort du général Moscardó, en 1955. Sans oublier qu'à travers cette dernière institution elle disposait des revenus, de plus en plus conséquents, du loto sportif et que, juridiquement, rien ne l'empêchait de réquisitionner les stades et/ou les installations sportives des clubs, comme elle avait, d'ailleurs, pris l'habitude de le faire avec le «Santiago Bernabeu», une fois par an, pour y disputer la finale des très fastidieux « Jeux Sportifs Syndicaux », que Franco, lui-même — soit dit en passant — cessa de présider au cours des années soixante. Or, malgré ces facilités considérables, le *Movimiento Nacional* ne sut et ne put jamais profiter de l'engouement des Espagnols pour le ballon rond pour se rendre véritablement populaire auprès des jeunes comme auprès du reste de la société.

Politiquement, le régime ne fit guère plus d'efforts pour développer, voire tout simplement pour soutenir le football, dans les moments les plus difficiles[98], si ce n'est pour fournir une aide sporadique, comme celle, déjà évoquée à propos de l'Atlético Aviación, ou encourager l'intervention d'Armando Muñoz Calero auprès du Comité Exécutif de la F.I.F.A, dans l'affaire Kubala-Daucik. Contrairement à ses homologues Mussolini et Hitler, à aucun moment Franco ne fit du sport, et du ballon rond en particulier, un des axes prioritaires de l'endoctrinement ou du bien-être de la société. « Aunque […] la retórica de la Falange y sus simpatizantes pintaban un cuadro totalmente distinto, el deporte estaba muy abajo en las listas de prioridades del régimen »[99], reconnaît Duncan Shaw. Mais cela ne l'empêcha pas de faire du football, à l'occasion, un usage aussi grossièrement démagogique qu'éventuellement dangereux pour sa propre personne. En janvier 1946, alors que la plupart de Espagnols continuent de se débattre dans les affres de la famine et que des groupes armés républicains sillonnent encore plusieurs régions, Franco assiste aux côtés de l'ambassadeur d'Argentine[100], tout récemment acrédité, au dernier match que l'équipe de ce pays, le

[97] Duncan SHAW, *Fútbol y franquismo*..., p. 80.
[98] Le président du Real Madrid, Santiago Bernabeu, se vit ainsi refuser par deux fois une demande de crédit pour construire un nouveau stade, dans les années 40.
[99] Duncan SHAW, *Fútbol y franquismo*..., p. 77.
[100] Il s'agit du docteur Radío, arrivé à Madrid, alors que le reste des représentants diplomatiques venait de quitter la capitale.

San Lorenzo de Almagro, débarqué en Espagne dans les bagages d'Evita Perón[101] (en même temps que les premiers milliers de tonnes d'aide alimentaire), dispute au stade Métropolitain[102]. Parmi les milliers de spectateurs à qui le *caudillo* exultant offre ce véritable « jeu de cirque », en attendant la distribution prochaine de pain, se trouvent les membres avérés de l'une de ces bandes armées, aussi étonnamment indétectables que passionnés par le match, alors qu'à peine quelques mètres les séparent de leur cible principale.

Moins dangereux pour la personne du chef de l'Etat, moins efficace aussi, le football fut également utilisé, dès la fin des années soixante, pour dissuader les masses prolétaires urbaines de se rendre aux traditionnels rassemblements du 1er mai. Le ministre de l'Information et du Tourisme, Manuel Fraga Iribarne, secondé, quelques années plus tard, par le très efficient Directeur Général de la R.T.V.E, Adolfo Suárez, proposaient, tard la veille et pendant cette journée « noire » (ou plutôt « rouge »), la rediffusion des meilleurs matchs de la saison et/ou programmaient à ces dates les rencontres les plus attendues. Cependant, ni ce stratagème, ni l'abondance des matchs transmis par les médias, ni même le fait qu'une grande partie de la presse spécialisée ait appartenu au Mouvement National, n'empêchèrent le mécontentement social de prendre de l'ampleur, ni le nombre de manifestants de se multiplier. Manuel Tuñón de Lara évoque même avec une certaine exaltation la situation dans laquelle se trouvait le pays en juin 1967 : « Más que nunca, un sector vastísimo de clase obrera, de estudiantes e intelectuales no sólo estaba divorciado del régimen sino que había actuado netamente contra él »[103]. Dans ces circonstances, présenter ce loisir comme une véritable « drogue sociale » paraît, par conséquent, quelque peu exagéré, pour ne pas dire caricatural, surtout si l'on tient compte du fait que son administration fut entièrement confiée à un personnel particulièrement incompétent en la matière. Jusqu'en 1955, la direction du principal organisme en charge de ce domaine, la D.N.D, fut une sinécure pour le héros de l'Alcazar de Tolède, et le reste de ses services fut abandonné aux cadres subalternes de la Phalange démobilisés en 1939. La Real Federación Española de Fútbol qui en dépendait directement ne pouvait, par conséquent, que l'égaler en incompétence et inefficacité. En dépit du fait que cette incurie fût reconnue et même dénoncée comme la cause principale des médiocres

[101] Elle se rendit en Espagne en octobre 1945, en visite privée.
[102] Stade de l'Atlético de Madrid, club préféré de la classe ouvrière et qui comptait de nombreux républicains parmi ses *supporters*.
[103] Manuel TUÑÓN DE LARA, « El poder y la oposición », *in Historia de España. España bajo la dictadura franquista (1939-1975),* Barcelona, Labor, 1980, tome X, p. 392.

résultats affichés par l'équipe nationale[104], le régime conserva le système en place, se contentant de remplacer les responsables quand la censure n'arrivait plus à contenir l'avalanche de critiques et de propos qui, dans un autre cadre, auraient été même jugés subversifs. Il fallut, toutefois, attendre le début des années 70 pour voir arriver à la tête de cet organisme une personnalité véritablement compétente, Pablo Porta. Le désintérêt du franquisme en la matière ne se limita pas aux simples aspects administratifs. La promotion et la projection internationales du football espagnol furent également négligées et abandonnées aux bons soins des entités privées que sont les clubs, en particulier du Real Madrid[105]. Curieux choix pour un régime qui se voulait avant tout nationaliste, impensable dans l'Italie fasciste ou dans l'Allemagne nazie. L'implication réelle des instances officielles dans ce qui est — quand même — devenu un phénomène de masse, apparaît donc bien faible, surtout si l'on tient compte de la nature et de la propension au totalitarisme de ce type de régime.

Or, l'application d'un contrôle très relatif sur la société civile est justement l'une des spécificités majeures de la dictature franquiste, selon l'analyse fonctionnaliste[106]. Même si, pour ce système interprétatif, le franquisme n'acquiert son originalité qu'à partir de 1945, on peut à cet égard, rétrospectivement, s'étonner du fait que les autorités n'aient pas obligé, juste après la guerre civile, l'Athlétic de Bilbao à bannir le rouge du maillot et de l'emblème du club, alors qu'elles lui ont imposé l'hispanisation de sa dénomination et ont remplacé le rouge par le bleu de la Phalange dans la tenue de l'équipe nationale. Il serait toutefois exagéré de voir dans le football un espace d'indépendance avant la fin des années quarante[107]. C'est à partir d'alors que, par exemple : « Los partidos en Les Corts […] ofrecían una oportunidad regular tolerada para miles de catalanes de reunirse y hablar en su desalentada lengua materna, cantar canciones tradicionales prohibidas, como « La Santa Espina » y « Els segadors », expresar su frustración política mofándose del Real Madrid»[108].

Les mêmes scènes se répétèrent dans les stades basques de San Mamés et d'Atocha[109]. Pour Manuel Vázquez Montalbán, cette tolérance fut surtout un moyen

[104] L'Espagne ne participa pas, par exemple, à la Coupe du monde de 1954 et offrit une piteuse prestation pendant celle de 1962.
[105] Il joua même, sous le ministère de Castiella, un véritable rôle diplomatique.
[106] Il s'agit de l'un des critères avancés par Juan José Linz pour différencier le franquisme des autres régimes fascistes.
[107] Même si, dès le mois de décembre 1943, la Direction Générale de la Sûreté de l'État fit paraître dans le quotidien *Marca,* après les incidents à caractère « subversif » qui émaillèrent la demi-finale du Championnat de la Coupe du Généralissime, un avis menaçant d'internement en camp de concentration tout individu se rendant coupable de tels actes, prouvant ainsi qu'à travers le football s'exprimait déjà une forme d'opposition à la dictature.
[108] Duncan SHAW, *Fútbol y franquismo*..., p. 63.
[109] Ils appartiennent respectivement à l'Athlétic de Bilbao et au Real Sociedad de San Sebastián.

pour « que los malos humores periféricos hacia el centralismo se canalizasen por la vía futbolística »[110]. Ce qui n'évita pas à l'équipe phare de la capitale catalane d'être à plusieurs reprises sanctionnée par de fortes amendes et d'être même placée, en 1943, sous la tutelle de l'ex-Délégué à l'Ordre Public pour la province de La Corogne, le colonel José Vendrell. Au lieu d'intimider les *aficionados*, ces mesures, non seulement les confortèrent dans leur attitude, mais eurent, de surcroît, pour effet d'amplifier la nature de leurs manifestations. Dès le début des années 60, on voit apparaître sur les gradins du Nou Camp des *senyeras*. Et, en 1968, les près de 50 000 membres du Barcelona F.C. n'hésitèrent plus à confier la direction de leur club à un président non franquiste (le premier depuis 1939), Narcís de Carreras, qui s'empressa de faire honneur à ses électeurs en déclarant publiquement la signification politique du Barça. Deux ans plus tard, un groupe d'intellectuels, avec à sa tête Manuel Vázquez Montalbán, porta même la provocation jusqu'à fonder la « Peña Gauche Divine ».

Plus tardives et radicales, les manifestations régionalistes dans le football basque permettent de mieux cerner la limite que le régime établit entre revendications politiques intolérables et actes folkloriques acceptables. Apparues à la fin des années 60 dans les stades de Bilbao et de Saint-Sébastien, les *ikurriñas* étaient souvent introduites par des sympathisants de l'E.T.A et leurs ondoiements, sous les gestes vigoureux de leurs porteurs, s'accompagnaient généralement de vociférations contre le pouvoir central et en faveur de la lutte armée. Elles donnaient immanquablement lieu à des interventions de la police, alors que l'apparition plus discrète et pacifique des *senyeras* entraînaient rarement ce type d'actions. De même que la mise en vente de billets libellés en basque et en castillan, par le président de la Real Sociedad, José Luis Orbegozo, en 1972, ne suscita qu'un simple rappel à l'ordre administratif de la part des autorités.

À de rares exceptions près, le football fut globalement considéré par le régime avant tout comme un loisir. L'engouement que les Espagnols lui vouaient ne pouvait représenter une menace politique, dès lors qu'il était également partagé par la plupart des dirigeants eux-mêmes et que, de façon assez incompréhensible, l'opposition, surtout communiste et socialiste, ne fit rien pour tirer profit de ce formidable vivier populaire.

S'il est indéniable que le franquisme a eu une influence sur le développement du football en Espagne, celle-ci s'avère à la fois plus complexe et moins déterminante qu'on ne l'a trop souvent prétendu jusqu'à maintenant. N'oublions pas que c'est sous

[110] Manuel Vázquez Montalbán, « Montalismo frente a centralismo », *Triunfo,* Madrid, 22-XI-1975.

un régime aussi nationaliste et traditionaliste que la dictature du général Franco que cette activité, importée de l'étranger, en vogue dans tous les autres pays européens (y compris de l'autre côté du rideau de fer), est devenue, non seulement un loisir de masse — et cela, avant même l'essor de la télévision — mais, de surcroît, le premier, en termes quantitatifs, de l'occupation de l'espace et du temps libre, devançant la sacro-sainte corrida. L'ampleur de cette transformation dépasse largement la capacité d'action et les moyens dont disposait le régime pour orienter et contrôler l'évolution de la société. Au niveau de la presse, par exemple, il est aujourd'hui reconnu que les journalistes sportifs jouissaient d'une liberté de ton, et même d'opinion, plus importante que leurs collègues de la presse généraliste[111], de telle sorte que, malgré l'interdiction expresse de critiquer ou de censurer « los organismos federales, de carácter nacional o regional, y a la actuación concreta de sus miembros »[112], en vigueur tout au long du régime, la campagne orchestrée depuis les colonnes du *Marca* et même de *Pueblo* (deux publications du Mouvement National) aboutit au limogeage du président de la D.N.D, Antonio Elola, en 1966. En même temps, les clubs acquirent, au fil des années, une liberté d'action tout à fait enviable sous une dictature. Tout cela fait apparaître l'existence d'un dynamisme propre au football, fort de l'engouement soutenu de tout un peuple que le franquisme n'encouragea réellement que très indirectement, dans un premier temps, à travers le besoin « d'évasion » que la guerre civile et ses conséquences immédiates suscitèrent au sein des rescapés, malgré l'incurie et l'incompétence dont firent preuve les institutions et les dirigeants responsables de la gestion de cette activité et de tous les loisirs en général. En définitive, l'essor sans précédent que connut le football dans l'Espagne des années 50 et 60 relève moins de la volonté délibérée du régime de contrôler la société que de son incapacité à prendre en charge le temps libre de toute une nation, à supposer que tel fût réellement l'un de ses objectifs.

[111] Même si Alex J. Botines affirme le contraire, il reconnaît que parmi les journalistes sportifs, « los hay que son considerados enemigos de este régimen futbolístico simplemente por mostrarse contestarios en ocasiones », citation rapportée par Duncan Shaw, in Duncan SHAW, *Fútbol y franquismo*..., p. 73.

[112] Article 1 de las « Normas para los redactores deportivos », *in Boletín Oficial de la Delegación Nacional de Deportes,* nº1, avril 1943.

L'ESSOR DES PARCS AQUATIQUES EN ESPAGNE

Isabelle MARC, CREC

Este artículo propone algunas pistas para estudiar el desarrollo y la evolución de los parques acuáticos como nueva forma de ocio. Nos preguntamos qué tipo de placer se busca aquí, si se puede hablar de cambio de las mentalidades frente a este ocio y qué nueva relación con lo real induce.

The purpose of this article is to study the rapid expansion of water parks in Spain as a new form of leasure. I will start with the notion of pleasure, then I will examine the question of mentality and I will consider the new relation with reality.

Le secteur des parcs récréatifs ou parcs à thème est très évolutif et en plein essor, il n'est donc pas facile de fournir une définition définitive de ces parcs ; celle-ci court, en effet, le risque de devenir rapidement obsolète : les progrès technologiques sont rapides et les concepts se renouvellent très vite. Si on s'en tient à la définition des professionnels du tourisme, les parcs aquatiques constituent l'un des avatars des parcs de loisirs que l'on s'accorde à désigner comme des espaces clos, généralement périurbains, consacrés au divertissement des visiteurs de tous âges. Ils pratiquent le plus souvent le tarif unique à l'entrée, donnant droit à toutes les attractions, mais pas aux restaurants et aux boutiques, et leur spécificité repose sur des activités ludiques en rapport précisément avec le milieu aquatique comme, par exemple, les toboggans, cascades, plages et piscines à vaguelettes artificielles, piscines de surf, rivières lentes, courants tourbillonnants, hydrospeed, rafting ou bodyboard.

Ce sont les Etats-Unis qui ont été les pionniers dans ce domaine, dans les années 50. En 1994, on comptait 1800 parcs sur le territoire nord-américain et le marché a atteint sa phase de maturité. Il existe aux Etats-Unis ce qu'on appelle une culture « parc ». Ces parcs constituent des destinations touristiques comparables aux merveilles architecturales et naturelles mondiales. On a noté une hausse de 80% du nombre de

ISSN 1773-0023

visiteurs des parcs à thème en Europe occidentale, entre 1991 et 1995, selon les données de l'IAAPA (International Association of Amusement Park and Attraction). En 1997, c'est dans les pays du nord de l'Europe que se situaient les trois quarts des équipements européens. Une exception notable, outre Disneyland Paris, Port Aventura en Espagne qui a accueilli l'année dernière trois millions de visiteurs et qui a inauguré récemment Costa Caribe, un nouveau parc aquatique. La démocratisation en matière de loisirs est encore imparfaite. Cependant, après une longue période de pénurie, la société espagnole semble afficher une homogénéisation culturelle du droit au loisir[1]. Les études sociologiques admettent que c'est l'appartenance à une classe sociale, plus que l'âge, le sexe ou le niveau d'éducation qui joue sur l'accès aux loisirs. Les parcs créent des flux touristiques supplémentaires, mais l'Europe est loin d'avoir atteint sa maturité en la matière. Les régions de la côte sud et est de l'Espagne où se situent la majorité des parcs bénéficient d'un flux de tourisme déjà existant (Cadix, Torremolinos, Barcelone, Tarragone, Benidorm ainsi que Tenerife ou Majorque). Les zones rurales ne sont pas concernées par les activités aquatiques. On compte 36 parcs aquatiques dans les régions touristiques qui coexistent avec de petites attractions adaptées aux paramètres locaux, de dimension régionale ou locale.

A priori, l'emplacement géographique est favorable, car un parc non couvert, comme le sont tous les parcs espagnols, à l'exception de Costa Caribe, a plus de chances de réussite dans une région chaude moins soumise aux aléas climatiques. Ils fonctionnent selon une ouverture saisonnière (de juin à septembre en général) et bénéficient de conditions favorables, en particulier, de la montée des loisirs, priorité de notre époque, et de l'importance des valeurs familiales.

Après une brève approche historique et géographique du phénomène, la question sera de savoir en quoi ce type de loisirs marque, ou non, une rupture dans les activités ludiques et sportives. Ces pratiques appellent, en effet, toute une série de questionnements. Quel est le cœur de cible des parcs aquatiques, que vient on y chercher ? Quel type de plaisir ? Assiste-t-on à un changement des mentalités à travers ces pratiques récréatives ? Ce qu'on a appelé le *fun* ou le *fun-system* prend-il le pas sur des loisirs plus traditionnels ? Peut-on parler de mutation ? Quel est le rôle des avancées technologiques et d'internet ? En quoi le parc olympique du Segre diffère t-il, ou non, des autres parcs aquatiques ? Comment s'opère la spatialisation de l'imaginaire ? Est-ce un imaginaire purement calqué sur les icônes et mythes américains ? Quel rapport au réel implique ce nouvel espace qui cherche à copier la nature ? Ces parcs ne sont-ils pas finalement la marque d'une société consumériste ? Quel impact sur l'espace urbain ?

[1] Manuel GARCÍA FERNANDO, *Ocio y deporte en España. Ensayos sociológicos sobre el cambio,* Valencia, Tirant lo Blanch , 1996.

Un nouveau type de loisirs

Les parcs sont situés, pour l'essentiel, dans les zones à fort flux touristique, sur la côte méditerranéenne, aux Canaries et aux Baléares. Madrid dispose d'un parc de grande dimension nommé Aquopolis. Le quotidien *El País* du 4 août 2001, dans sa section intitulée « El viajero », recensait 36 parcs aquatiques dont Aquabrava, Aqualandia, Aquarama, Aquatropic. D'autres ont ouvert leurs portes depuis lors.

L'historique des parcs se déroule en cinq étapes[2]. On peut, d'abord, établir une filiation entre les foires, fêtes aristocratiques et les jardins spectacles des XVIe et XVIIe siècle. Il s'agissait déjà d'espaces consacrés aux loisirs. À la fin du XVIIIe et au début du XIXe, apparaît le premier parc d'attraction. C'est l'époque des « tivolis ». Le premier parc d'attraction, situé à Paris, était un tivoli ouvert par le très riche Monsieur Boutin. C'était un jardin spectacle destiné aux adultes où l'on pouvait s'adonner à des activités ludiques. Le modèle des « tivolis » s'exporte en Europe, à Copenhague, en 1843. À partir de 1800, commencent à apparaître les grandes roues, les montagnes russes, puis l'ancêtre du parc aquatique : une « water chute » ou « water splash », du nom de « saut du Niagara ». Au XIXe siècle, le public se lasse, mais apparaissent le grand huit et les toboggans et l'électricité apporte des sensations plus fortes. Au XXe siècle, c'est le grand retour des tivolis. On construit de nouveaux parcs du style Luna Park, à Berlin et à Paris. Le Luna Park créé à Paris, en 1909, possède la « water chute ». Au milieu du XXe siècle, les Américains sont les leaders. Les attractions et les parcs deviennent plus performants. Walt Disney remplace les attractions proposées par les forains par un nouveau concept de parc familial organisé autour d'un thème et de personnages, concept qui servira de modèle à de nombreux parcs.

Le type de public est donc familial. Selon les syndicats professionnels, un Européen sur deux va une fois par an dans un parc, un Américain, plus d'une fois par an. Confrontées à une vie urbaine et à un travail exigeant, les familles cherchent ce plaisir immédiat, de proximité géographique. Le parc permet les retrouvailles des membres d'une même tribu. Ces endroits où l'on va en groupe ou en famille sont supposés renforcer les liens familiaux car on y partage des émotions. Les enfants y vont également en groupe scolaire et deviennent de bons prescripteurs. Certains y vont seuls. Le cœur de clientèle est donc la famille et les adolescents. L'Aqualandia-Mondomar de Valence propose, par exemple, de nouvelles attractions destinées aux familles et aux groupes « con efectos de splats y acuaplaning ». Mais les ressources économiques des

[2] Voir http://www.infoparks.com/

familles déterminent les activités de loisir : n'ayant pas un budget illimité, le succès des parcs n'est pas toujours garanti.

En Espagne, les hommes bénéficient de plus de temps libre que les femmes, mais l'écart tend à se réduire. Dumazedier, dans *Vers une civilisation du loisir,* fixe trois étapes : la jeunesse, la période de vie familiale et professionnelle, et la fin des activités professionnelles. La natation est le sport qui remporte le meilleur suffrage à tous les âges[3]. Et sans vouloir parler de culte effréné du « jeunisme », la tendance est à un maintien des activités de loisirs sportifs jusqu'à un âge de plus en plus avancé.

La clientèle s'élargit de la famille aux touristes. Les parcs attirent, notamment, les vacanciers, espagnols et étrangers. Tous les parcs n'ont pas la même zone de rayonnement. Parmi les trois millions de visiteurs que Port Aventura a reçus l'an passé, un quart vient de l'étranger. En ce qui concerne le tourisme national, deux tiers vivent à moins de deux heures et demi en voiture, le moyen de transport le plus utilisé par les visiteurs du parc, selon *El País*. On notera l'ironie féroce de Sergi Pamiés dans son article « Baño de fantasía »[4] qui décrit les chalands rencontrés dans le parc :

> Un grupo de turistas rusos se agolpa en las taquillas del parque acuático Isla Fantasía, en Villsar de Dalt, salida 9 de la autopista C-32 . Se les reconoce por la estridente fluorescencia de sus chanclas y su peculiar sentido del gusto indumentario. El más políglota traduce a los demás las tarifas para acceder a esta fascinante ciudad acuática. Adultos : 1800 pesetas. Jubilados y menores de 10 años, 1200. Idiomas detectados en une primera inspección auditiva por orden de popularidad : castellano, francés, ruso, catalán y árabe.

Si beaucoup prennent la voiture, d'autres viennent en train. Mais certains adeptes, comme en attestent les témoignages sur les forums de parcs aquatiques sur internet, considèrent le voyage comme une véritable odyssée.

Les différents types de plaisir

Quels types de plaisir vient-on chercher dans ces parcs ? Le plaisir est une notion essentielle dans les conduites ludo-sportives. C'est un objet difficile à appréhender, presque insaisissable. Mais la complexité de la notion ne doit pas nous faire évacuer toute démarche rationnelle. Les biologistes, comme le montrent les travaux de Jean Didier Vincent et de Changeux, tentent de rapprocher les centres de plaisirs des effets de la dopamine chimique associée aux sensations de plaisir. L'envie de se détendre est une constante du comportement humain. L'eau amène à un état régressif qui rappelle le

[3] Manuel GARCÍA FERNANDO, *Ocio y deporte en España. Ensayos sociológicos sobre el cambio*, Valencia, Tirant lo Blanch , 1996, p. 73
[4] PAMIÉS, Sergi, « Baño de fantasía », *El País*, 7-VIII-2001.

liquide amniotique, l'eau est maternelle. Elle fait aussi appel aux rêves, comme Bachelard l'a montré dans *L'eau et les rêves*. Les pratiques dans les parcs aquatiques sont ludiques, c'est le plaisir du jeu. La ludomotricité intensifie l'existence. Les échanges verbaux constituent un autre plaisir. On se retrouve en famille ou entre amis dans une communion récréative. Les émotions, les cris et les rires sont extériorisés. Les serviettes sont une façon de marquer provisoirement la territorialité de la famille.

Autre notion au cœur du phénomène : le *fun system*. Les « années *fun* », selon l'expression d'Alain Loret[5], marquent une révolution culturelle. Aucune société n'a connu une telle sollicitation marchande. Jean Baudrillard, déjà dans les années 70, analysait le *fun system* ou la contrainte de jouissance, la « consommation non pas comme droit ou comme plaisir, mais comme devoir du citoyen ». La jouissance devient une nouvelle éthique : « l'homme moderne passe de moins en moins de sa vie à la production dans le travail, mais de plus en plus à la production et innovation continuelle de ses propres besoins et de son bien-être »[6]. Pierre Bourdieu , dans *La distinction*, fait le même constat, en 1979[7] :

> À la morale du devoir qui, fondée sur l'opposition entre le plaisir et le bien porte à la suspicion généralisée envers l'agrément et l'agréable et la peur du plaisir et à un rapport au corps fait de réserve, de pudeur et de retenue et qui assortit de culpabilité toute satisfaction de pulsions interdites, la nouvelle avant-garde éthique oppose une morale du devoir de plaisir qui porte à éprouver comme un échec propre à menacer l'estime de soi toute impuissance à s'amuser, « to have fun » ou comme on aime à dire aujourd'hui avec un petit frémissement à jouir.

Ce qui compte c'est l'expression de soi et du corps, la santé personnelle, thérapeutique et psychologique. On est passé de la besogneuse démarche productive à un plaisir consumériste, au culte du *fun*, c'est-à-dire du *cool*, du sympa, de l'agréable, du convivial. Une activité ludique immédiate, de pure sensation, consommable tout de suite, sans effort, est préférée à des pratiques qui demandent une initiation, un apprentissage et qui relève de la tradition. La fréquentation d'un parc aquatique ne requiert pas ou peu d'apprentissage, même s'il est, de toute évidence, préférable de savoir nager.

C'est le corps qui est en jeu, objet de rites hédonistes : un lieu de plaisir et de détente, une eau toujours chaude, une végétation tropicale luxuriante, à côté des bars et des restaurants. Le parc offre une profusion de nouvelles sensations, sensation de glisse,

---

[5] Alain LORET, *Génération glisse, dans l'eau, l'air, la neige, la révolution du sport « fun »*, Paris, collection Autrement.
[6] Jean BAUDRILLARD, *La société de consommation*, Paris, Folio Essais, 1970, p. 112-113
[7] Pierre BOURDIEU, *La distinction*, Paris, Editions de Minuit, 1979, p. 424

recherche d'émotions dans les loisirs de l'extrême. Le plaisir est devenu une injonction, une *doxa* intangible.

On recherche donc de nouvelles sensations. Le toboggan avec ses spirales et ses sinuosités prend souvent le nom de « kamikaze ». Le paysage des loisirs se renouvelle depuis le début des années 80. Cette période a confirmé un intérêt nouveau pour une forme de loisir alternative qui a pris le nom de *fun*. Les parcs offrent une alternative aux plaisirs de la mer.

On assiste à une évolution de la créativité en matière d'innovations ludo-sportives. La très grande majorité des activités traditionnelles, comme la natation, ont pris leur essor au milieu du XIXe siècle. De la fin de la guerre 39-45 aux années 70, peu d'activités ludiques ou sportives nouvelles ont vu le jour. En revanche, depuis le milieu des années 70, apparaissent une bonne quarantaine de pratiques nouvelles (dont le *canyoning*, la nage en eaux vives et le *body board*) et d'autres innovations sont à venir.

À l'évolution des mentalités correspondent de nouvelles motivations. La nouvelle culture de loisir, entièrement inédite, s'oppose à la tradition sportive qui a traversé le XXe siècle et se désintéresse des structures fédérales au bénéfice d'une pratique plus sauvage comme le surf. Le parc aquatique permet tout sauf une pratique sauvage, mais il ne s'agit pas de compétitions, de scores, de pratiques sérieuses et officielles. Le parc aquatique est régi par des règles et interdictions diverses. Dans un article du quotidien *El País* déjà cité, consacré au parc Isla fantasía et intitulé « Baño de fantasía », Sergi Pamiés écrit en effet :

> Los adolescentes de Isla fantasía tienden a desoír los reglamentos, lo cual obliga a los socorristas a tocar el, con perdón, pito. […] Presidiendo la entrada, un cartel resume las prohibiciones dictadas por la misma Generalitat que instaura una respetada doble rotulación de las señales. Está prohibido casi todo : tirarse de cabeza al agua, encaramarse a cualquier instalación, comer fuera de las áreas reservadas, introducir flotadores salvo los que se alquilan en el parque o las burbujas de corcho y los manguitos de los niños, utilizar objetos de vidrio o cristal y gafas de cualquier tipo y, aunque la lista no lo incluya, esperemos que también entrar en el recinto armado de un lanzallamas y empezar a incendiarlo todo.

Ici il ne s'agit pas de la recherche de l'extrême, du hors limites, même si les adolescents sont tentés d'enfreindre les règles. Toutefois, il ne s'agit pas non plus d'organisation ludo-sportive traditionnelle. La nouvelle culture s'oppose à l'échange compétitif, à la confrontation. C'est une conduite de loisir entièrement neuve, qui n'est pas organisée pour compter et ordonner les performances des individus. Elle plébiscite le jeu et la massification des effectifs. Le nombre de visiteurs impose de faire la queue. Pendant les « années *fun* », le comportement arbitré et la compétition des adeptes de ces pratiques sont de moins en moins valorisés. Il ne s'agit pas de vaincre l'autre. C'est la

simple connaissance de soi et de ses sensations qui semble aujourd'hui recherchée au détriment des scores et de la compétition.

Les innovations technologiques sont nécessaires pour maintenir l'intérêt des pratiquants. Il faut renouveler les attentes et les besoins. Les petites planches de *funboard* dans des piscines à vraies vagues prodiguent de nouvelles sensations. Pour profiter de l'eau, c'est un processus continu d'innovations et de créations. Il existe un projet de vague permanente à Majorque pour les surfeurs. Le parc olympique du Segre propose des descentes en pirogue, du *rafting* et de l'*hydrospeed.*

Le plaisir du parc aquatique se prépare ou se prolonge sur internet. Le réseau joue un rôle multiple. La plupart des parcs aquatiques possèdent un site sur internet sur lequel on trouve de l'information et de la publicité avec quelques fois la possibilité de réserver en ligne. Enfin, certains parcs proposent un forum et un « chat » qui permet d'établir une communication virtuelle autour de ces activités et d'échanger des photos.

La plupart des parcs proposent un plan d'accès au site et des cartes, des photographies, un calendrier des événements, une liste d'activités et des services, les horaires, un descriptif des attractions et les tarifs pratiqués.

Un des plaisirs des internautes est de partager leurs expériences sur les forums et d'imaginer de nouvelles attractions. Ainsi, l'un des participants à ces forums, Hylactes, écrit :

> Luego también se me ha ocurrido que se podría hacer un área para niños que fuera un barco pirata a tamaño natural encallado en una roca, con toboganes y efecto de estar medio hundido y para completar lo de las cáscadas pondría puentes colgantes como los que hay en la isla ésa de Disney París. Y atracciones tipo tirolina, rafting, de deportes de aventura extremos, ¿ qué os parece ?

Les parcs aquatiques présentent une grande sécurité, on ne peut donc les comparer aux sports de glisse « sauvages». Toutefois, on joue à se faire peur. Certains parcs proposent des chutes de 25 mètres ou des vagues de deux mètres. Ainsi, Sergi Pamiés, dans son article paru dans *El País*, décrit sur un mode ironique, la sensation que l'on éprouve dans les toboggans :

> Me sorprende que no se produzcan más accidentes. Al igual que los anticonceptivos, los toboganes se dividen en "sinuosos", "en espiral" y "kamikazes". El "kamikaze" parece demasiado juvenil, así que pruebo los otros dos. El "sinuoso" no está mal : te da tiempo a pensar. El "espiral", en cambio, es una metáfora de la vida : parece menos peligroso de lo que es en realidad, no te permite controlar tus movimientos, te mojas aunque no quieras, pierdes el equilibrio, sientes un poco de emoción o de miedo y cuando estás a punto de arrepentirte de haberte metido dentro de ese jodido túnel o de entusiasmarte con el subidón de adrenalina, caes de mala manera en una piscina en la que, durante unos segundos, practicas el noble arte del buceo en su modalidad más filosófica.

On devrait être plus heureux dans une vie où l'on mène une existence sans risque, mais pour les adeptes de ces sensations fortes, il semble que ce soit une activité assez efficace pour mettre délibérément un peu d'émotion et de tension dans sa vie.

Le parc olympique du Segre constitue un cas à part. Il est situé en milieu naturel, à La Seu d'Urgell, petite ville de 11000 habitants, dans les Pyrénées. Ses activités principales sont le canoë kayak, le *rafting* et l'*hydrospeed*. Il s'agit, contrairement aux autres parcs aquatiques, d'un lieu d'entraînement et de compétition qui entretient donc un rapport traditionnel à l'activité ludo-sportive. Les activités ont lieu en saison chaude, d'avril à septembre. Le canoë en eaux vives remonte à 1964, date de fondation du club local. En 1992, les Jeux Olympiques de Barcelone ont été l'occasion d'héberger la discipline du slalom. Depuis, des compétitions sportives officielles et des championnats s'y déroulent régulièrement. Ensuite eurent lieu les coupes du monde de 1993, 1994, 1996, 1998, 2000 et, en 1999, le championnat du monde de slalom avec 35 pays participants. En 1996, une épreuve de jet ski a été organisée avec succès. La superficie totale est de 66 000 m^2 (25 000 m^2 de surface aquatique).

Le lieu comprend une association sportive classique, avec un bâtiment de 1700 m^2, des vestiaires, des douches, des bureaux administratifs, des salles de réunion et un bar restaurant avec une terrasse. En 1993, le Comité olympique international a attribué au site un prix pour l'intégration du sport dans l'environnement. En 1995, l'Association internationale pour les installations de sport et de loisir lui a octroyé le trophée de bronze pour son ingénierie et ses paysages. Entre 1991 et 1992, les activités du parc ont été très liées aux épreuves des Jeux Olympiques. En 1993, a été créée la Société Municipale du « parc del segre S.A », pour diriger les activités et assurer le maintien des installations. Les objectifs étaient d'accueillir des compétitions sportives, nationales et internationales, de stimuler le développement touristique, d'encourager le sport dans les groupes scolaires et, surtout, de ne pas perdre d'argent.

Spatialisation de l'imaginaire

La culture des parcs est importée des Etats-Unis et correspond à une mondialisation de la culture. Si l'on considère ce qui s'écrit sur les forums spécialisés, on constate que les jeunes générations espagnoles ne sont pas dupes. Elles regrettent l'uniformisation marchande. Voici ce qu'écrit l'un d'eux : « Hombre, la verdad es que como en todo el planeta, vivimos en un imperio yankee (con sus pros y sus contras) y eso tiene sus consecuencias. Lo de los parques temáticos (si no me equivoco) son creación de los norteamericanos, ¿ no ? ». Un autre écrit : « La verdad, ¿ qué es eso de importar todos

los parques americanos y ponerlos exactamente iguales ? Me parece un poco imbécil. Se le debería dar un toque personal, "europeo" ».

Un autre s'inquiète de la rareté de l'eau et de la «colonisation américaine » :

> A mí lo que me preocupa es saber de dónde van a sacar tanta agua para mantener un parque así. Soy de Altea, y aquí tenemos cada vez más necesidad de agua y este parque no nos ayuda para nada a los que vivimos de la tierra, tan sólo a los cuatro privilegiados que al vender sus tierras a precio de oro consiguen un pelotazo. Y por cierto, la primera y última vez que visité el parque demasiado cartón piedra hay, me sentía colonizado por la forma de vida yankee.

Les Espagnols déplorent donc cette colonisation de la culture américaine, même si, comme l'écrit Sergi Pamiés, le parc tente de s'adapter aux goûts des Espagnols. On ne trouve pas que des burgers parmi les restaurants :

> Repartidos por todo el recinto, un sinfín de bares, restaurantes y discotecas aplaca los instintos más primarios de la tropa. "Hoy, gazpacho", reza la oferta más estimulante. Y un poco más lejos, se producen fascinantes propuestas hoteleras, como la del bar Polinesio, que desmintiendo lo que sugiere su exótico nombre, anuncia carnes a la brasa, embutidos ibéricos y pollos a l'ast.

Les parcs induisent un nouveau rapport au réel. La réalité devient un pur simulacre. Dans ces lieux, le réel copie la fiction. C'est le plaisir de l'imitation. Le journal *El País* du 4 août 2001, dans sa rubrique *El viajero,* incite à découvrir des plaisirs alternatifs aux bains de mer, à travers les 36 parcs aquatiques qu'il dénombre : « Olas artificiales, rápidos, toboganes, tubos de agua, cascadas, piscinas infantiles… Treinta y seis parques acuáticos en la costa e interior para refrescarse y disfrutar con el agua de todas las formas posibles sin pisar el mar ». Le parc Costa Caribe propose 8000 m^2 de plages, des piscines et des lacs qui rappellent le style des Caraïbes, une zone ouverte toute l'année.

C'est que, dans la culture américaine, la « chose vraie » est primordiale. C'est « the real thing », comme le montre Umberto Eco, dans *La guerre du faux*. C'est le règne du carton pâte et de l'imitation. Le souci de véracité est poussé jusqu'à la névrose. Il faut reconstruire du réel à partir du jeu et de l'illusion. Ainsi, par exemple, sur le forum de l'USPA, le parc d'attraction de Salou, les internautes se battaient pour savoir si la variété des palmiers choisis correspondait à une espèce des Caraïbes, photos à l'appui. Tout doit être pareil à la réalité. Il s'agit de donner davantage (« *more* »), et plus que le réel. L'idéal est de pouvoir se passer de l'original. L'architecture est entièrement artificielle, c'est comme un espace-jouet, où règne le faux, le théâtre.

Le tout faux doit être pris pour le vrai. Ainsi, le parc aquatique singe la réalité en l'idéalisant pour donner plus de réalité que la nature : cascade, petits rochers, plage artificielle. On recrée un morceau de pays comme à Costa Caribe qui reproduit les

Caraïbes. Les distances spatiales sont abolies, comme dans les rêves. L'artifice supprime la distance. À Aqualeón, parc espagnol, on est en Afrique. À Torremolinos, dans une lagune tropicale.

On peut vivre à Costa Caribe une tempête tropicale sans risque, en toute sécurité. L'eau est renouvelée pour éviter les odeurs de chlore. La température est idéale. La nature est sans danger. Dans le parc Aqualeón safari, situé à Tarragona, on se promène en toute sécurité au milieu d'animaux sauvages. C'est aussi le rêve d'un internaute :

> Tematizar todo muy bien como lo han hecho en Templo del fuego o Sea Odyssey. Piscina de tiburones. Si acondicionas una piscina con tiburones o animales marinos que en el fondo sean inofensivos y que puedas bucear por esa piscina, sería increíble. También si algún tobogán acabara en seco y cayeras libremente hasta la piscina desde cierta altura, sería estupendo.

Ce qui attire, c'est donc une nature réelle dépourvue de dangers, un monde plus vrai que le vrai où l'animal est inoffensif et la nature un paradis.

Peu importe si tout est faux : quelques vaguelettes déclenchées tous les quarts d'heure par une machinerie sans surprise, une fausse cascade, une fausse rivière, des rapides roulant au long de toboggans en plastique et des jacuzzis. Le réel a subi une refonte. Peu importe si la sensation n'est pas parfaitement imitée, on est au moins sûr de trouver des vagues. C'est ce qu'écrit un internaute sur un forum de parcs aquatiques, à propos du surf en Méditerranée :

> Una ola artificial podrá ser como una natural, si se trabaja bien, seguro que puede ser muy buena, […] más que nada en el parque tienes las olas aseguradas y en principio de buena calidad, forma, altura y en la playa es díficil encontrar un buen día… De todas formas también la playa está muy bien a veces, y seguro que en buenos momentos tienes olas mejores que las del parque, que tampoco son muy altas. Aparte que en el Mediterráneo, las olas no son de lo mejorcito y que coincida que tengas olas buenas y tengas la oportunidad… Un poco complicado… Sería una buena alternativa, sobre todo para la comunidad surfera del Meditarráneo…

Ce qu'on attend donc du parc aquatique, c'est une vague sur commande, toujours identique, meilleure qu'en mer où les vagues ne sont pas toujours au rendez-vous. On n'attend pas une vérité écologique, c'est l'industrie du faux. Il n'est pas étonnant que le terme de « tematización » soit si fréquent sous la plume des fidèles des forums consacrés au sujet. Sergi Pamiés décrit bien ce monde de l'artifice : « Frente a la terraza de este local, una surrealista playa artificial, con un leve oleaje y arena de cemento, presidida por un imponente escenario en el que, los sábados, el personal entra en trance ».

Ce qui frappe partout c'est l'homogénéité, la conformité et l'uniformité de ces parcs qui offrent les mêmes produits dans les mêmes décors, reproduits à l'identique. Rien que les noms sont le symbole de l'uniformité : Aquapolis Madrid, Aquopolis Guadalpark Sevilla, Aquopolis la Piñeda, Aquopolis Torrevieja, Aquapark, Aqualeón, Aquapark Torremolinos, Aquapark Tenerife, Aquasherry, etc. On prend plaisir à l'imitation, aux faux, à la copie.

Plaisir et profit sont ici indissociables. Les parcs aquatiques sont le produit d'une société marchande et consumériste. L'invention stratégique des marques, c'est l'interaction entre leurs produits. Un jeu vidéo fait vendre un film qui fait vendre une canette de soda qui fait vendre des entrées au Parc. On trouve des réductions pour le Parc Universal Mediterránea de Salou sur les canettes de soda. Cette « interpublicité » répond à une logique de profit où les enfants sont prescripteurs. On vend du rêve et de la joie de vivre à grand coup de stratégies marketing et de brochures qu'on trouve, par exemple, dans les hôtels. Ces parcs font l'objet de promotion et de campagnes publicitaires. Les acteurs sont des professionnels, des experts mondiaux, comme Universal, par exemple. Pour que le parc soit visité plusieurs fois, il faut investir dans de nouvelles attractions. Parfois, opérateurs publics et privés interviennent avec des projets mixtes qui intègrent les collectivités locales. Le parc Costa Caribe a bénéficié d'un financement mixte (la Caixa, 40% ; Universal Studio, 37%).

Les investisseurs visent des régions à forte fréquentation touristique, des cibles internationales. Ce qui compte, c'est la sûreté de la valeur commerciale. Les magasins ouverts à l'intérieur du parc intègrent la réalité du commerce dans le jeu de la fiction. C'est ce que remarque Sergi Pamiés, dans son article déjà cité : « Hay minigolf, salón recreativo y una tienda con camisetas de Che Guevara ».

Toute cette machinerie a un but lucratif : on y trouve des bars, des restaurants, des discothèques ou encore des boutiques. Ce sont des endroits pour la famille où les affaires marchent. Les investisseurs visent aussi le besoin de santé des clients, alliant loisir et santé.

C'est ce qu'explique Julio Marín, dans *El País* du 8 novembre 2001, à propos du parc Terra Mítica de Benidorm :

> El complejo que se edificará, una vez cuente con la licencia de construcción, llevará el nombre de Aqua Mítica, conllevará una inversión de 8459 millones de pesetas y tendrá en su interior tres áreas diferenciadas. La primera de unos 15 000 metros cuadrados, acogerá tiendas de marca y recreará la calle de una ciudad con la peculiaridad de que los comerciantes ofrecerán sus productos excedentarios y con pequeños fallos a un precio inferior. Según José Urrutia, representante de la empresa, "ello no dañará los canales habituales y supondrá un reclamo grande para el turista y el público en general por las conocidas gangas". La segunda zona dispondrá de 10 000 metros de superficie y se convertirá en un centro acuático de talaso-ludiso en la que se pretende combinar el ocio y la salud en un edificio que acogerá baños

romanos, jacuzzis y tratamiento con agua marina. La última de las áreas de 20 000 metros, tendrá un marcado carácter de ocio orientado a la restauración y los servicios, todo ello incluyendo tematización en los edicifios.

Les parcs aquatiques correspondent aussi à une société de l'image et du spectacle. Ils obéissent à une logique télégénique, à une nécessité du show, du spectaculaire. Ainsi, l'ouverture du nouveau parc Costa Caribe est retransmise à la télévision avec des stars. Dans le parc Isla Fantasía, à vingt minutes de Barcelone, des spectacles de *strip tease* féminins et masculins sont proposés le samedi soir, de 22h à 4h du matin.

L'espace urbain est perverti par les loisirs. Si le Parc du Segre se fond dans le paysage et est très apprécié par les résidents, il n'en va pas de même pour tous les parcs. Ils ont un impact sur l'environnement car ils installent des infrastructures hôtelières et redessinent la forme du paysage. Les parcs exploitent le plus rationnellement possible le désir supposé du consommateur sur un espace calculé au millimètre. Cet espace exclut les indésirables. Tout danger ou toute pauvreté échappent au champ de vision du visiteur. Le parc et les hôtels forment un ensemble où la famille trouve tout ce dont elle a besoin pour les vacances.

Le parc aquatique est, certes, parfaitement fabriqué, mais tout à fait artificiel et donne au client la sensation d'être dirigé dans un espace. Le visiteur est conduit à des émotions programmées où parents et enfants se retrouvent autour d'une conception américaine de l'enfance, comme à Disneyland. Le parc est construit comme une ville promotionnelle où on l'invite à « l'hyperconsommation ». C'est, à la fois, une plage où on emmène les enfants, un centre commercial et un espace public : on va danser à la discothèque, boire un verre au bar et dîner au restaurant. Les parcs, autrefois périurbains, tendent à être édifiés au cœur des villes, dans des cités qui ressemblent de plus en plus à un vaste centre commercial. La pénétration de cette logique consumériste modifie le paysage urbain en fabriquant parfois de nouvelles villes, vouées à de nouveaux rituels, ceux du parc de loisir.

Les parcs aquatiques participent donc de la transformation des offres de loisir. Ils correspondent à l'avènement de la culture Disney en Europe, point de départ d'une transformation en profondeur du marché de la culture en Europe. Ces parcs influencent notre imaginaire, notre façon de vivre et d'appréhender le loisir. Des obstacles se dressent face à l'essor du parc aquatique : son caractère saisonnier en raison du climat (sauf Costa Caribe qui possède un espace couvert), la concurrence des loisirs moins onéreux, voire gratuits, comme la plage ou les sites touristiques, ou ceux des produits culturels subventionnés ou la vivacité du patrimoine des loisirs locaux. La richesse du patrimoine, les spécificités culturelles empêchent la reproduction à l'identique du succès

américain des parcs ludiques. Les adeptes semblent rester lucides devant le gommage des particularités européennes, même si ce type de loisir tend aujourd'hui à rentrer dans les mœurs.

Bibliographie

BAUDRILLARD, Jean, *La société de consommation*, Paris, Folio Essais, 1970.

ECO, Umberto, *la guerre du faux*, Paris, LGF, 1987.

EYSSARTEL, Anne-Marie, *Des mondes inventés, les parcs à thèmes*, Paris, Editions de la Villette, avril 1992.

EUROSTAF (Europe stratégie analyse financière), *Les parcs de loisir, dynamique des marchés*, juin 1999.

GARCÍA FERNANDO, Manuel, *Ocio y deporte en España, ensayos sociológicos sobre el cambio*, Valencia, Tirant lo Blanch, 1996.

LANGLOIS, Gilles Antoine, *Jours de fêtes. De tivoli à Eurodisney*, Paris, Syros-Alternatives, 1992.

LANQUAR, Robert, *Les parcs de loisir*, Paris, PUF , coll. *Que sais-je ?,* 1991.

LORET, Alain, *Génération glisse, dans l'eau, l'air, la neige, la révolution du sport « fun »*, Paris, Autrement, 1995.

ISSN 1773-0023

LES « CORRIDAS DE GALLOS » EN CASTILLE-LEÓN : ENTRE RITE ET FETE, UN LOISIR IDENTITAIRE

Marie-Soledad RODRIGUEZ,
Université de la Sorbonne Nouvelle - Paris III

Las corridas de gallos, que practican los quintos en Castilla y León, aparecen como un rito/ocio para los habitantes de los pueblos que las mantienen vivas. Si esta tradición se remonta a la Edad Media y ha evolucionado con la leva obligatoria, la desaparición del servicio militar hubiera podido significar su muerte. Sin embargo, los jóvenes quieren seguir con ella y corren los gallos con ilusión, mientras que los pueblos se empeñan en conservarla. El carácter festivo de estas corridas no lo explica todo y este ocio podría ser una forma de afirmar su identidad local.

The « corridas de gallos » which imply young people (the conscripts) still remain in castilian villages meanwhile the military service, that was at its origin, has disappeared. Why do young men respect this tradition and why rural communities do defend these cock days ? The festivities cannot explain it all and this leisure could be a manner to afirm a local identity.

L'une des images fortes du documentaire de Buñuel, *Las Hurdes* (1932), a toujours été pour moi celle de la « corrida de gallos » qui met en scène des jeunes mariés à cheval en train d'arracher d'une main la tête d'un coq suspendu par une corde dans les rues de La Alberca. Or, le commentaire off, au lieu de fournir une explication à cette scène qui se déroule devant la communauté villageoise, attise la curiosité du spectateur en affirmant que la symbolique du geste n'est que trop évidente pour que l'on s'y attarde : mystère, donc. Pourtant ce genre de rite n'a pas concerné uniquement les jeunes mariés puisque, en Castille, il était le plus souvent le fait des jeunes hommes destinés à partir au service militaire : l'association coqs et hommes est donc bien attestée, mais peut-être avec d'autres implications.

ISSN 1773-0023

Dans le film de Buñuel, les images sont fortes malgré le noir et blanc de la pellicule et peuvent susciter divers types de réactions : tout d'abord, le rejet face à un spectacle qui semble cruel, mais ne suscite chez les villageois nulle répulsion et, peut-être, la réactivation d'un cliché, celui d'une Espagne barbare ; ensuite, la quasi certitude pour le spectateur du XXIe siècle que ce type de pratiques a cessé d'exister, sans doute depuis un certain temps. Précisons, par conséquent, que cette tradition est loin d'être purement espagnole puisqu'elle a existé ailleurs en Europe, et notamment en France, comme le relève Arnold Van Gennep, dans son *Folklore français*[1]. Celui-ci note, en effet, que cette pratique, souvent considérée comme un « jeu » qu'il dénomme la « décapitation du coq », avait lieu dans toutes sortes de régions — le Bocage, la Manche, la Champagne, à Grenoble — où, d'ailleurs, il se pourrait qu'elle se maintienne encore. Surtout, ces rites sont encore bien vivants en Castille-León où ils ont subi quelques adaptations, du fait de l'évolution des sensibilités et de la prise en compte de la souffrance des animaux. L'animal est désormais suspendu alors qu'il est déjà mort et, le plus souvent, il ne s'agit plus d'arracher la tête à la main, mais de simuler une décapitation avec une épée, un sabre, un bâton. Ces rites sont aujourd'hui au centre de festivités auxquelles ils donnent sens dans un certain nombre de villages castillans. Loisirs spécifiquement ruraux, ces festivités perpétuent une tradition qui remonte au Moyen-Âge et s'inscrivait à l'origine dans une série d'activités pratiquées pendant la période de Carnaval.

Si l'origine de cette tradition est ancienne, on peut s'interroger sur sa survivance à l'heure actuelle. Pourquoi de jeunes garçons perpétuent-ils ce rite, pourquoi les communautés villageoises tiennent-elles à maintenir ces festivités, souvent interrompues durant la période franquiste[2] ? L'exemple du village de Guarrate, où cette tradition perdure et ne semble pas avoir connu un long arrêt[3], nous permettra de voir ce qui est en jeu dans le maintien de ce loisir qui, dans les sociétés rurales, pourrait alors constituer un trait d'identité.

---

[1] Paris, Robert Laffont, 1998, tome I (*Du berceau à la tombe. Cycles de Carnaval-Carême et de Pâques*), p. 928.

[2] Dans certaines zones, il semble que les représentants du régime franquiste aient essayé d'interdire ces fêtes (voir pour Las Hurdes, par exemple, le site geocities.com/antruejos/curiosidades.htm), dans la région de La Guareña, Juan Manuel Rodríguez Iglesias précise que ses informateurs lui ont déclaré que « esta fiesta comenzó a desaparecer a partir del final de los años treinta, coincidiendo con la guerra civil », « El gallo » in *Edades del hombre (El ciclo vital en Zamora y Trás-os Montes)*, tome I « Del nacimiento a la mocedad », Zamora, Semuret, 2004, p. 209.

[3] Francisco Rodríguez Pascual évoque, en effet, une « corrida de gallos » qui eut lieu à Guarrate, en 1948, en plein franquisme donc, « Las corridas de gallos » in *Edades del hombre,* p. 196.

La « corrida de gallos » pendant la période de Carnaval

La période de Carnaval s'établit en contrepoint parallèle à celle de Carême. Si celui-ci, depuis le concile de Trente (1545)[4], commence le Mercredi des Cendres pour s'achever à Pâques, et couvre donc une quarantaine de jours (ou six semaines et demie), le Carnaval se termine le mardi-gras et, dans un calcul à rebours, s'étend à peu près sur le même nombre de jours. Comme la date de Pâques n'est pas fixe, la période de Carnaval évolue selon les années : toutefois, l'on considère en général qu'elle débute soit à Noël (25 décembre), soit à la Saint Antoine (17 janvier). Le cycle de Carnaval lié à la période hivernale annonce à son terme la sortie d'une saison et l'entrée dans une autre. Les derniers jours du cycle peuvent ainsi être lus comme une période de transition, qui va souligner le passage de l'hiver au printemps.

Par opposition à la période de Carême, caractérisée par l'austérité et le jeûne, le Carnaval est l'époque des agapes, des mascarades, des jeux et danses. Au sein de l'hiver, ces diverses activités sont possibles dans le monde rural parce que les tâches sont moins nombreuses et permettent de consacrer du temps à des occupations autres que celles purement utilitaires. Parmi les jeux qui ont traversé les temps, ceux qui faisaient intervenir un coq étaient assez nombreux. Ainsi, Claude Gaignebet[5] rapporte que « dès le début du XIIIe siècle, les enfants organisaient au jeudi gras des combats de coqs » : le vainqueur était ensuite proclamé « roi des coqs » et se voyait décoré des plumes de son animal, de telle sorte que se créait une équivalence entre lui et le coq.

En ce qui concerne les adultes, les jeux s'apparentaient plutôt à un sacrifice, puisque le but était de décapiter l'animal. Diverses mises en scène étaient possibles : dans la première, les participants suspendaient un coq par les pattes et s'évertuaient à le décapiter au moyen d'un sabre ou d'un bâton, voire utilisaient leur main. Leur intervention pouvait se faire à pied ou à cheval. Le vainqueur était déclaré « roi du coq » ou « du bâton » et devait porter sur sa coiffure la tête du coq[6]. Dans une seconde version du sacrifice, le coq était enterré et seule sa tête dépassait. Il s'agissait, là aussi, de le décapiter, mais, souvent, les participants avaient les yeux bandés.

Parmi les significations attribuées à ce jeu, les spécialistes relèvent qu'il s'agissait d'un exercice permettant de mettre en valeur l'adresse et la force du participant ou, pour le cavalier, sa maîtrise du cheval[7]. De surcroît, le vainqueur emportait l'animal et s'en

---

[4] Pier Giovanni d'AYALA et Martine BOITEUX (eds.), *Carnavals et mascarades*, Paris : Bordas, 1988, p. 12.
[5] Claude GAIGNEBET, *Le carnaval*, Paris, Payot, 1979, p. 133-134.
[6] *Id.*, p. 134.
[7] Antonio SÁNCHEZ del BARRIO, *Fiestas y ritos tradicionales*, Valladolid, Castilla Ediciones, 1999, p. 44.

régalait avec ses amis. Il faudrait, cependant, s'interroger sur la symbolique du coq dans ce type de jeux : considéré comme un animal « psychopompe »[8] qui accompagne les âmes dans l'au-delà, nous retrouvons, en fait, une coïncidence entre l'animal, passeur d'un monde à l'autre, et la période où ces jeux ont lieu, souvent le mardi de Carnaval, qui instaure l'entrée dans un autre cycle, et qui se conclut aussi par l'enterrement de la sardine, le mercredi des Cendres, en Espagne. Puisque le coq annonce le jour, la victoire de la lumière sur la nuit, il peut également servir de symbole annonciateur du renouveau de la nature, au moment où les jours vont grandissant. Son sacrifice en période hivernale, à un moment de transition avant l'arrivée du printemps, serait donc un élément propitiatoire pour favoriser la venue de la nouvelle saison[9], le passage d'un temps à un autre[10], même si cette ancienne signification a été oubliée.

La symbolique du coq et de sa mise à mort ne s'arrête évidemment pas là. Chez les Romains, il était considéré comme un protecteur de la maison et, pour cette raison, sacrifié aux dieux lares ; cette même valeur du coq censé éloigner les maléfices est encore référencée en Espagne où des figures de coqs sont accrochées aux murs des maisons[11]. De plus, le coq peut aussi être associé à la luxure et, comme tel, sacrifié à l'entrée du Carême et de la période de pénitence[12].

Les « jeux » qui mettaient en scène la mort de l'animal avaient donc, au moins, une double fonction : permettre à ceux qui les pratiquaient de démontrer leur adresse et leur vigueur[13], accomplir un sacrifice qui s'inscrit dans une logique symbolique et qui peut aussi bien être liée aux cycles naturels qu'aux cycles chrétiens.

La transformation de la « corrida de gallos » en rite de passage

De simples « jeux », ces « corridas de gallos » se transforment au fil du temps en rite de passage. Bien que nous n'ayons pas trouvé de source qui rende compte de ce changement ou précise la date de cette évolution, il semblerait que c'est avec la conscription obligatoire, qui se généralise aux XVIIIe et XIXe siècles, que le jeu cesse

[8] Yves D. PAPIN, *Le coq. Histoire, symbole, art, littérature*, Paris, Hervas, 1993, p. 28.
[9] Carmen PADILLA, Consolación GONZÁLEZ, Mª Pía TIMÓN, Eduardo del ARSO, *España : fiesta y rito. Fiestas de invierno*, Madrid, Merino, 1994, p. 337.
[10] Voir, par exemple, M.J. POIRIER, « Sens et fonction de la fête », *in Le carnaval, la fête et la communication*, Actes des Rencontres Internationales de Nice, 8-10-III-1984, Nice, Éditions Serre-Unesco, 1985, p. 351.
[11] *Id.*, p. 41.
[12] Voir Guadalupe GONZÁLEZ-HONTORIA *et alii*, « El animal como protagonista en los Carnavales españoles », *in Narria*, n°31-32 « El carnaval », Universidad Autónoma de Madrid, sept-dic. 1983, p. 4.
[13] On pourrait sans doute établir une comparaison avec la quintaine pratiquée par les chevaliers au Moyen Age, puis par la noblesse aux XVIe et XVIIe siècles. Voir Lucien CLARE, *La quintaine, la course de bague et le jeu des têtes*, Paris, CNRS, 1983.

de n'être qu'un divertissement au moment de Carnaval pour devenir un rite qui ne concerne alors que les jeunes conscrits ou « quintos », c'est-à-dire ceux que le tirage au sort désignait pour faire le service militaire (un jeune sur cinq). Comme ces jeunes quittent la communauté et n'y reviendront peut-être pas, il s'agirait alors, pour celle-ci, de leur offrir, au moyen de la fête, une reconnaissance, mais aussi une compensation puisque leur départ pour le service militaire représente une perte économique pour leur famille, et les amène à différer pour plusieurs années la possibilité d'exercer un métier. La course de coqs devient alors un rite de passage qui met en scène l'entrée de ces groupes de jeunes dans le monde des adultes. Comme tout rite de passage, il institue aussi « une différence durable entre ceux que ce rite concerne et ceux qu'il ne concerne pas »[14] : des hommes face aux femmes, des adultes face aux enfants, ceux qui vont partir face à ceux qui restent, ceux qui sont dans la force de l'âge face à leurs aînés ou aux vieillards, etc.

À partir du moment où la course de coqs devient un rite de passage, elle s'insère le plus souvent dans un ensemble d'activités menées par les « quintos » au cours de l'année précédant leur départ pour le service militaire. Parmi les autres activités, les plus courantes sont la danse, voire l'organisation d'un bal, la récitation de « relaciones », les collectes, les feux, les repas et « l'arbre de mai ». Il s'agit pour « l'arbre de mai » de planter en pleine nuit, sur l'une des places du village, un tronc d'arbre que les jeunes sont allés chercher dans les environs. Plus l'arbre est lourd et grand plus la valeur des quintos est affirmée, puisqu'ils font ainsi une démonstration de leur force. Quant aux « relaciones », vestige très probable des festivités carnavalesques, elles évoquent la vie du village et des « quintos » sur le mode comique et se permettent parfois certaines piques à l'égard des institutions. Nous retrouvons là un des aspects typiques de la période de Carnaval caractérisée par la liberté de parole et la remise en cause du pouvoir.

La participation à ces festivités amène les « quintos » à exercer leurs « premiers rôles sociaux »[15] : organiser la fête en commun, représenter leur village, être pour celui-ci un signe de fierté du fait de leurs « prouesses ». Ils font également étalage de leurs qualités ou de leur endurance à travers des activités qui révèlent leur sagacité, leur force, leur goût du rire et de la danse, leur capacité à boire avec modération, ou constituent une affirmation sexuelle. Durant les jours qui leur sont réservés, il leur est permis de faire ce

[14] Pierre BOURDIEU, « Les rites comme actes d'institution », *in Les rites de passage aujourd'hui*, Actes du colloque de Neuchâtel ,1981 (sous la dir. de Pierre CENTLIVRES et Jacques HAINARD), Lausanne, l'Âge d'Homme, 1986, p. 206.

[15] Ce que Nicole Pellegrin indique pour les « bacheliers » peut tout à fait s'appliquer aux « quintos », *in Les bachelleries dans le Centre ouest XVe-XVIIIe siècles. Organisations et fêtes de la jeunesse*, Poitiers, Société des Antiquaires de l'Ouest, 1982, p. 269-270.

que la société juge parfois répréhensible en temps ordinaire (par exemple, s'enivrer, quêter dans les rues, user de violence). Et comme le note Nicole Pellegrin, ce sont ces « déviants [provisoires] à la norme » qui se chargent d'organiser des « fêtes normatives » ou de rappeler à l'ordre ceux qui s'écartent des règles sociales[16]. D'un côté, à travers ces fêtes, la société permet à sa jeunesse de s'affirmer ; de l'autre, elle canalise des pulsions qui pourraient s'avérer dangereuses pour elle.

Mais revenons à présent à l'association entre coqs et « quintos ». Comment expliquer ce qui peut apparaître comme un glissement — du « jeu » de Carnaval au rite de passage — ou comme une relation privilégiée ? En premier lieu, il est clair que la symbolique du coq durant la période carnavalesque — transition d'un temps à un autre —, en fait déjà un animal associé à un rite de passage : il y a ici déplacement d'un cycle naturel à un cycle biologique. De même que sa mort annonçait celle de l'hiver et la venue du printemps, son sacrifice entérine l'entrée dans l'âge adulte. De surcroît, ce sont les « quintos » qui mettent l'animal à mort, affirmant ainsi l'acceptation de leur nouveau statut.

Cependant, le coq, dans ces circonstances, n'est pas uniquement associé au passage, le symbolisme de l'animal opère comme par contamination sur ses sacrificateurs. Comme dans les sociétés archaïques, il est assez probable que ses qualités ou défauts supposés soient pris en compte dans le rapport qui s'établit entre lui et le « quinto ». Si nous considérons les qualités qui lui sont attribuées, il s'agit assez souvent de la vigilance et de l'obstination, qualités qui découlent, selon Yves D. Papin[17], du fait que l'animal chante au lever du jour. De plus, son attitude face à ses congénères, dans les combats de coq, évoque le courage, tandis que son « assiduité à honorer son harem » en fait une figure de la virilité. De ces dernières qualités peuvent alors découler une « idée symbolique de perpétuation de l'espèce, de source de vie »[18]. Il n'est donc pas étonnant, dans ces conditions, que ce soient les jeunes hommes qui se trouvent impliqués dans ces jeux qui les mettent en relation avec une figure symbolique censée leur assurer une descendance. Comme le résume José Luis Puerto, le coq, « mediante su sangre traspasa al mozo toda su fecundidad, toda su fuerza fálica y todo su vigor físico »[19].

N'oublions pas, cependant, que le coq a aussi un caractère négatif, associé à ses qualités : la virilité peut devenir luxure, le courage, violence[20]. Comme beaucoup de symboles il est ambivalent. La « corrida de gallos » devrait alors permettre de placer le

[16] *Ibid.*.
[17] *Id.*, p. 35.
[18] *Id.*, p. 37.
[19] *Ritos festivos*, col. Páginas de tradición, n°10, Diputación de Salamanca, 1990, p. 35.
[20] Mª Soledad TEMPRANO PEÑÍN, « El gallo, el otro protagonista de las fiestas de quintos », *in Revista de folklore*, n°173, 1995, p. 169.

« quinto » à bonne distance de l'animal, ni trop près pour ne pas être une caricature, un « gallo » ou un « gallito »[21] dans ses acceptions les plus négatives[22], ni trop loin pour ne pas être une « poule mouillée », par exemple. Notons enfin que, comme dans la plupart des rites sacrificiels, c'est la « logique de l'identique et du différent »[23] qui a fait choisir l'animal : le coq, animal domestique, est proche de l'homme, « partage » des attributs humains, mais il renvoie aussi à l'animalité dont il faut s'éloigner dans la vie en société. Encore une fois, se rejoue l'opposition entre nature et culture.

Sa survivance à Guarrate

Parmi les régions qui ont maintenu cette tradition, la Castille-León se situe au premier plan[24], et j'ai eu l'occasion d'assister à deux reprises à ces courses de coq, dans un village de la province de Zamora, Guarrate. Ce village a ritualisé une série d'activités pour ses « quintos », parmi lesquelles la « corrida de gallos » occupe une place centrale. Mais le « quinto » doit également, au cours de l'année, planter l'arbre de mai, participer à une chasse et, surtout, suivre avec succès le programme de cinq jours qui constitue la fête des coqs. Si la course a lieu le dernier dimanche de janvier, dans la période de Carnaval, dès le vendredi, le quinto doit réciter à ses amis et à sa famille la « relación ». Le samedi soir se déroule le premier bal que les « quintos » offrent au village ; mais ils doivent le quitter assez tôt pour économiser leurs forces pour le lendemain. Le dimanche commence, à 12h30, par une « Misa castellana » en leur honneur où les « quintos » portent la cape militaire et les « quintas » le « mantón de Manila » ; vers 16-17h, les « quintos » se regroupent, le dernier tiré au sort va chercher les autres en terminant par le lieutenant et le capitaine[25], puis tous vont demander au maire

[21] Les deux termes renvoient souvent à la vanité masculine, reflétée dans celle supposée du coq, voir Xosé Ramón MARIÑO FERRO, article « gallo », *in El simbolismo animal. Creencias y significados en la cultura occidental*, Madrid, Ediciones Encuentro, 1996, p. 168.

[22] Il est assez amusant de constater que l'homme est souvent comparé à un coq aussi bien en français qu'en espagnol, mais que les définitions que proposent les dictionnaires sont loin d'être univoques, relevant tantôt l'aspect positif de la comparaison, tantôt son aspect exclusivement négatif. Ainsi, dans le María Moliner, nous trouvons pour « gallo » : « hombre presumido y bravucón » et « persona que se impone a las demás y sobresale entre ellas », et dans la Real Academia : « hombre fuerte, valiente », mais aussi « hombre que trata de imponerse a los demás por su agresividad o jactancia ».

[23] Lucien SCUBLA, « Repenser le sacrifice » *in L'ethnographie*, tome XCI, 1, « Regards actuels sur Durckheim et sur Mauss », Printemps 1995, n°17, p. 139.

[24] On la retrouve aussi référencée dans la région de Madrid (voir Consolación GONZÁLEZ CASARRUBIOS, *Fiestas populares del ciclo de invierno en la comunidad de Madrid*, Comunidad de Madrid, 1995), en Estrémadure (identidadydiversidad.org/articulos/extremadura/carnavales.html), dans le Pays Basque (voir Carmen PADILLA. *et alii*, *España : fiesta y rito…*, p. 336-337 ; le coq y est souvent remplacé par une oie ou un jars.

[25] Le tirage au sort permet de désigner l'ordre dans lequel les « quintos » interviendront ; le premier tiré au sort a le grade de capitaine, le second de lieutenant, tandis que les suivants ne sont que de simples « soldats ».

l'autorisation de participer à la « corrida de gallos », qui a lieu sur l'une des places du village. Le spectacle sera suivi d'un dîner offert aux « quintos » par leur famille et d'un bal, le soir. Le lundi, deux bals sont organisés : un l'après-midi et un le soir pendant lesquels les « quintos » ont le droit de frapper de leur ceinture ceux qui n'auraient pas l'esprit de la fête ; le midi ils offrent à leurs parents un déjeuner avec le coq et, souvent, proposent aux villageois des rafraîchissements et des gourmandises. Enfin, le mardi les « quintos » vont dans chaque maison du village pour collecter des aliments (*correr el bollo*) qu'ils se partageront ensuite[26].

Le déroulement de la « corrida de gallos » semble avoir gardé l'essentiel du rituel à Guarrate, puisque les jeunes continuent de porter l'uniforme et le sabre, de réciter une assez longue « relación », ou encore de monter à cheval, même si, dans ce cas, l'on sent une certaine difficulté à maîtriser l'animal. De même, le coq a été conservé quand, dans d'autres villages, on lui a parfois substitué un anneau que doivent accrocher les jeunes gens ou des rubans qu'il faut saisir. Afin de ne pas le faire souffrir, c'est son cadavre qui est suspendu et, pour qu'il conserve belle allure et ne présente aucune trace de blessure, on a choisi de l'asphyxier.

Le rituel est principalement composé de la récitation d'une « relación » ou composition versifiée constituée d'une vingtaine-trentaine de « décimas » (en octosyllabes avec rimes consonantes ou assonantes) et d'un coup de sabre donné au coq sans vie. Pendant tout le rituel, les « quintos » sont à cheval, soit qu'ils attendent leur tour, soit qu'ils récitent leur composition. Les « quintos » ont donc à démontrer, d'un côté, qu'ils savent tenir sur un cheval et peuvent même à l'occasion simuler une charge et toucher leur cible, de l'autre, qu'ils sont un peu acteurs, dominent leur trac face au public ou encore ont une bonne mémoire. Toutes ces qualités ne sont pas toujours au rendez-vous.

Les « relaciones », à Guarrate, sont écrites par deux personnes[27] qui ont donc une longue expérience de ce genre de composition. Chaque « quinto » travaille avec l'un des deux, lui confie des éléments de sa vie et de celle de sa famille, puis révise son texte en sa compagnie. La « relación », d'après celles que j'ai pu entendre en 2002 et 2005, respecte un schéma relativement figé qui se compose de divers passages plus ou moins obligés. J'en ai relevé sept dont certains, bien que fréquents, peuvent parfois être absents d'un discours (en particulier, 3 et 6) :

- le salut à l'assemblée et l'éventuelle évocation des morts de l'année (1)

[26] Ces éléments m'ont été communiqués par trois des « quintos » de 2005 que je remercie ici : Luis Antonio Sáez, Susana Pérez et Jorge Marbán.

[27] Luis Miguel de Dios et Teodosio Rosón, cités par Irene GÓMEZ dans son article, « La primera "euroquintada" corre el gallo », *in La Opinión de Zamora*, 28-I-2002, p. 18.

- l'interpellation du coq et l'annonce de son jugement (2)
- la revendication de l'identité locale (3)
- la présentation comique des parents, de leur rencontre, de leur vie (4)
- un discours d'autodérision (5)
- une critique sociale visant des membres du village ou l'action politique (6)
- la condamnation du coq (7)

Le salut à l'assemblée introduit déjà le caractère spécifique du spectacle qui est d'être une représentation. Le « quinto » se met en scène devant la société qui l'a vu grandir et lui offre, comme en reflet, une image d'elle-même à travers lui. Il s'agit aussi de s'attirer les bonnes grâces d'un public, même si celui-ci est en général complaisant, en réaffirmant son affection pour la communauté villageoise :

> Ilusionado y sincero,
> con alegría y afán,
> os saluda el capitán
> y os dice a todos os quiero
> (José Antonio Fernández, 2002).

Certains peuvent même faire preuve de ce que l'on pourrait qualifier de flagornerie :

> Escucha senado atento,
> viejo pueblo de Guarrate,
> tu atención es acicate,
> que añade impulso a mi aliento
> (Julio Provencio, 2005).

Pourtant, si la flatterie est bien présente dans la comparaison, elle se voit justifiée par deux éléments : l'un conjoncturel, le « quinto » n'est pas vraiment de Guarrate et doit donc davantage complimenter la société qui l'adopte ; l'autre structurel, l'une des finalités premières de la cérémonie est aussi de mettre en relief la communauté et ses traits caractéristiques. C'est pourquoi, il est essentiel dans les compositions de rappeler la particularité du rituel, sa permanence à Guarrate :

> Con renovada ilusión,
> Guarrate, fiel a su historia,
> festivo se vanagloria
> de su vieja tradición.
> Sacamos a colación
> el gallo, fiesta sin par,
> donde el quinto del lugar,
> con su peculiar tonillo,
> relata los pecadillos
> de la saga familier.
> (Luis Antonio Sáez, 2005).

Le récit qui reprend la vie des parents se fait en général sur le mode burlesque et constitue l'un des moments de détente offerts aux spectateurs qui connaissent les personnes et s'amusent de les voir décrites de façon parodique. Il en va de même avec la « confession » du « quinto » qui témoigne de sa capacité à ne pas se prendre au sérieux et à divertir l'assemblée, même à ses dépens. Ces deux parties sont des passages obligés pour son accession à une nouvelle catégorie sociale : se moquer gentiment des parents, c'est être capable de s'en éloigner désormais et de voler de ses propres ailes ; reconnaître ses erreurs devient également un gage de maturité et permet de justifier la mise à mort du coq, puisque celui-ci représente cette première partie de la vie du jeune homme dont il doit se détacher à présent.

Le « quinto » s'assimile, en effet, au coq qui devient ainsi un bouc émissaire, emportant avec lui toutes les fautes du jeune garçon :

> Qué demonios ha pasado,
> qué criminales delitos
> se le imputan a Alfredito
> para tenerlo colgado.
> (Alfredo García, 2002)

Et la condamnation nécessaire pour que le « quinto » puisse accéder socialement à la maturité est inexorable :

> Para pagar tus desmadres
> Morir será tu destino.
> (José Antonio Fernández, 2002).

Il faut donc que le coq meure pour que le jeune homme soit accepté par la communauté, que l'enfant qu'il était soit éliminé par l'homme qu'il devient en le mettant à mort.

Les critiques envers ses amis ou envers certaines institutions apparaissent alors comme le droit désormais acquis de s'exprimer en tant que villageois à part entière, mais aussi comme l'acceptation des lois du village qu'il énonce et reprend à son compte. C'est pourquoi le jeune homme marié, qui peut offrir sa descendance au village, se permet de se moquer des amis qui n'ont pas encore convolé (« Leticia les pone pego / María Eugenia de momento / de novios no quiere hablar / Hector siempre tan formal / prefiere seguir soltero ») tandis qu'une « quinta » réclame une station d'épuration pour la zone :

> Poned ya depuradora,
> dejad de ser tan marranos,
> ese arroyo nos envía
> mierda y contaminación,
> mata la ganadería,

¿ qué hace la Consejería ?
(Susana Pérez, 2005)

La « corrida de gallos » reste un rite de passage pour les jeunes du village, qui savent dès leur plus jeune âge qu'ils auront l'occasion, s'ils le désirent, d'y prendre part à leur tour. Peu importe finalement que l'origine du rite, le service militaire, ait disparu ; au contraire, les premiers « quintos » libérés de cette obligation s'en sont réjoui et se sont alors désignés comme des « euroquintos » (« Nuestra suerte es envidiada / Nuestra vida va que chuta / ¡Ya no seremos reclutas ! », José Antonio Fernández, 2002). Mais l'événement a aussi son importance pour la communauté : elle lui permet notamment de se retrouver et de réaffirmer son identité.

Un loisir identitaire

Considérons tout d'abord la situation de Guarrate : il se trouve englobé parmi les quelques 2.250 villages de Castille-León, et il est l'un des 248 villages de la province de Zamora. La population de la région s'élève à 2 millions et demi, celle de la province à 213 668 habitants. La superficie de la région est de 94 193km2, ce qui, si on la rapporte au nombre de villages, octroie à chacun une moyenne d'environ 41km2. Autant dire que le paysage castillan fourmille de villages qui, bien souvent, sont assez proches les uns des autres, mais leur caractéristique principale est d'être faiblement peuplés : la grande majorité compte moins de 500 habitants et les plus importants ont, en général, moins de 5 000 habitants[28].

Guarrate est un exemple typique de ce genre de villages, puisqu'il compte aujourd'hui 362 habitants[29]. On comprend par conséquent que dans un espace où les villages sont très nombreux, il importe pour chacun d'eux de se construire une identité bien délimitée. D'autant plus que le rapport au « pueblo » est très affirmé en Espagne, puisque dans une étude de 1988, 59,6% des Espagnols déclaraient que leur village ou leur ville constituaient leur premier élément d'identité, avant l'identité régionale ou nationale[30].

Or, si les identités provinciales et régionales se construisent, puis sont réaffirmées et soutenues à un autre niveau, en particulier par l'héritage historique et le discours politique, la culture et l'affirmation de l'identité locale reviennent au village. Les rites

[28] Dans l'article de Honorio H. VELASCO, « Signos y sentidos de la identitad de los pueblos castellanos. El concepto de pueblo y la identidad », ceux de moins de 500 habitants représentaient 62% des villages, tandis que 98,5% des villages avaient moins de 5.000 habitants, *in Aproximación antropológica a Castilla y León* (coord. Luis DÍAZ), Barcelona, Anthropos, 1988, p. 31.
[29] canales.nortecastilla.es/pueblos_zamora
[30] Voir Honorio H. VELASCO, « Signos y senti dos… »., p. 31.

ont, par conséquent, un rôle primordial dans la construction et la survivance de cette identité, tout d'abord en tant que mouvement d'intégration et d'exclusion : maintenir une tradition, se plier à un rite, c'est, à la fois, dire que l'on est d'ici et que ceux d'ailleurs ne seront jamais les acteurs de ce rite, ils ne peuvent en être, tout au plus, que des spectateurs. Le rite instaure donc une première division entre la communauté et ses voisins, mais sans doute aussi entre la campagne et la ville où ce type de fête est impensable.

Le village se réaffirme également dans le temps, à partir du moment où « répéter », même avec des variantes, des rites ancestraux, c'est se replacer sur une échelle temporelle où se rejoignent, pendant le rite, présent et passé. En effet, le rite se construit comme un moment à part dans la vie de la communauté, il introduit une rupture dans la suite habituelle des travaux et des jours de repos : en somme, il suspend le temps ordinaire. Le groupe villageois d'aujourd'hui se trouve alors comme en communion avec ceux qui l'ont précédé. Et le caractère cyclique du rite, susceptible de se reproduire chaque année, semble impliquer que la répétition se déroule indéfiniment à l'identique, comme si le village avait trouvé là, dans une période où les campagnes ont tendance à se vider, un moyen d'assurer sa survie. Car voici aussi l'un des enjeux de la conservation de ce rituel.

D'un côté, les jeunes veulent se placer dans les pas de leurs aînés, rendre hommage à leurs aïeux ou parents, ceux qui ont été « quintos » comme eux et ceux qui n'ont pas pu l'être. Ainsi, pour Susana et Jorge, il s'agissait, dans un cas, de réaliser ce que le père de la première n'avait pu faire à cause d'un deuil et, pour le second, de renouer avec la tradition familiale puisque le dernier « quinto » de la famille était son grand-père. Etre « quinto » c'est aussi, pendant un an, se retrouver au centre de la vie familiale[31] et villageoise, être un peu le roi de la fête. Ces festivités, qui mettent en avant la jeunesse du village, lui permettent d'occuper, provisoirement, une place de premier plan que la société ne lui offrira peut-être jamais puisque les « quintos » sont souvent des garçons qui ont arrêté leurs études ou ne les poursuivront pas, travaillent dans l'agriculture ou le bâtiment, et ne peuvent guère compter sur une promotion sociale fulgurante. Participer au rite signifie donc, pour ces jeunes rompre, avec l'univers quotidien, trouver aussi l'espace d'une année un agrément particulier à une vie qui peut parfois leur paraître bien monotone.

De l'autre côté, la communauté tient à conserver ces rites afin, notamment, de maintenir la fiction d'une identité villageoise spécifique. Ces festivités sont l'occasion, pour une partie des anciens membres de la communauté, de revenir le temps d'un week-

[31] C'est souvent la mère qui s'occupe du coq, mais la famille doit aussi rechercher un uniforme, participer aux divers frais qu'entraînent les festivités.

end pour assister à un spectacle qui les confirme dans leur identité locale, d'autant plus que les « quintos » se chargent de rappeler avec quelle fierté ils appartiennent à cette communauté, comprise au sens étroit (le village) ou large (la province) :

> Orgullo de zamorano
> Orgullo de ser de aquí
> (Alfredo García, 2002).

Il n'est pas étonnant que le village accepte alors que des jeunes qui ne vivent pas sur place deviennent cependant des « quintos » de Guarrate. En 2005, sur quatre « quintos », deux venaient d'ailleurs — Toro et Madrid —, mais leurs mères étaient originaires du village. Le nombre toujours réduit d'adolescents dans le village est également cause de l'absence de fête certaines années. La fête de l'année suivante n'est pas assurée, car une classe d'âge attend parfois un an pour se regrouper avec d'autres jeunes et organiser la « corrida de gallos » à plusieurs et en diminuer le coût. La faiblesse de la démographie (et peut-être l'évolution des mentalités) a également permis aux filles de participer à ces rites, jusqu'alors strictement réservés aux hommes. Elles ont été deux pour l'instant, la première en 1998, la seconde en 2005 ; celle-ci a senti la nécessité de justifier sa place : « Soy la segunda mujer, / que viene a correr el gallo, / no hay delito ni fallo, / tampoco mal proceder » (Susana Pérez, 2005).

Les fêtes de « quintos » permettent à la communauté de se réaffirmer en tant que telle, parce que le rite la concerne (les villageois ont été « quintos », sont parents de « quintos » ou, pour les plus jeunes, seront « quintos »), et parce que cette partie d'elle-même que sont les « quintos » lui consacre ce rite. Nous trouvons ainsi un double jeu de miroir : pour les « quintos », l'image d'une société harmonieuse qui les accueille chaleureusement, pour la communauté l'image de sa partie vive, l'assurance de perdurer.

Loisir identitaire, la « corrida de gallos » est aussi une fête réussie puisqu'elle « associe, à un titre ou à un autre, tous les habitants »[32] ; spectateurs ou participants, tous les membres du village sont périodiquement appelés à y prendre part et le nombre de ceux qui y assistent prouve le succès de l'événement. Si le chiffre fourni par le journal *La Opinión de Zamora*, de 1500 personnes présentes en 2005[33], semble un peu gonflé pour qui a assisté à cette fête, il n'en demeure pas moins que malgré la rudesse des températures, la foule était bien là pour regarder et encourager les « quintos ». Face aux

[32] Jean-Claude Farcy, « Le temps libre au village (1830-1930) », *in L'avènement des loisirs 1850-1960* (sous la dir. d'Alain Corbin), Paris, Flammarion, 1995, p. 244.
[33] « Tradición cumplida ». *La Opinión de Zamora*, 31-1-2005, p. 42.

362 habitants permanents du village, le millier de spectateurs provenant donc majoritairement d'ailleurs (anciens habitants du village ou villageois des alentours) atteste donc d'un sentiment d'appartenance à la communauté qui perdure malgré l'éloignement.

Bibliographie

AYALA, Pier Giovanni d' et Martine BOITEUX (sous la dir. de) *Carnavals et mascarades,* Paris, Bordas, 1988.

BOURDIEU, Pierre, « Les rites comme actes d'institution », *in Les rites de passage aujourd'hui*, Actes du colloque de Neuchâtel, 1981 (sous la dir. de Pierre Centlivres et Jacques Hainard), Lausanne, l'Âge d'Homme, 1986, p. 206-215.

CLARE, Lucien, *La quintaine, la course de bague et le jeu des têtes*, Paris, CNRS, 1983.

FARCY, Jean-Claude, « Le temps libre au village (1830-1930) », *in L'avènement des loisirs 1850-1960* (sous la dir. d'Alain Corbin), Paris, Flammarion, 1995, p. 230-274.

GAIGNEBET, Claude et Marie-Claude FLORENTIN, *Le carnaval*, Paris, Payot, 1979.

GONZÁLEZ CASARRUBIOS, Consolación, *Fiestas populares del ciclo de invierno en la comunidad de Madrid*, Comunidad de Madrid, 1995.

GONZÁLEZ-HONTORIA, Guadalupe, *et alii*, « El animal como protagonista en los Carnavales españoles », *in Narria*, n°31-32 « El carnaval », Universidad Autónoma de Madrid, sept-dic. 1983, p. 3-9.

MARIÑO FERRO, Xosé Ramón, *El simbolismo animal. Creencias y significados en la cultura occidental*, Madrid, Ediciones Encuentro, 1996.

PADILLA, Carmen, *et alii*, *España : fiesta y rito. Fiestas de invierno*, Madrid, Merino, 1994, p. 169-173.

PAPIN, Yves D., *Le coq. Histoire, symbole, art, littérature*, Paris, Hervas, 1993.

PELLEGRIN, Nicole, *Les bachelleries dans le Centre ouest XVe-XVIIIe siècles. Organisations et fêtes de la jeunesse*, Poitiers, Société des Antiquaires de l'Ouest, 1982.

POIRIER, M.J., « Sens et fonction de la fête », *in Le carnaval, la fête et la communication*, Actes des Rencontres Internationales de Nice, 8-10 mars 1984, Nice, éditions Serre-Unesco, 1985, p. 349-355.

PUERTO, José Luis, *Ritos festivos*, Diputación de Salamanca, Col. Páginas de tradición, n°10, 1990.

RODRÍGUEZ IGLESIAS, Juan Manuel, « El gallo », *in Edades del hombre (El ciclo vital en Zamora y Trás-os Montes)*, tome I, « Del nacimiento a la mocedad », Zamora, Semuret, 2004, p. 201-210.

RODRÍGUEZ PASCUAL, Francisco, « Correr los gallos », *in Edades del hombre (El ciclo vital en Zamora y Trás-os Montes)*, tome I, « Del nacimiento a la mocedad », Zamora, Semuret, 2004, p. 181-200.

SÁNCHEZ del BARRIO, Antonio, *Fiestas y ritos tradicionales*, Valladolid, Castilla Ediciones, 1999.

SCUBLA, Lucien, « Repenser le sacrifice », *in L'ethnographie*, tome XCI, 1, « Regards actuels sur Durckheim et sur Mauss », printemps 1995, n°17, p. 133-146.

TEMPRANO PEÑÍN, Mª Soledad, « El gallo, el otro protagonista de las fiestas de quintos », *in Revista de folklore*, n° 173, 1995.

VAN GENNEP, Arnold, *Folklore français (Du berceau à la tombe. Cycles de Carnaval-Carême et de Pâques)*, tome I, Paris, Robert Laffont, 1998.

VELASCO, Honorio H., « Signos y sentidos de la identitad de los pueblos castellanos. El concepto de pueblo y la identidad », *in Aproximación antropológica a Castilla y León* (coord. Luis Díaz), Barcelona, Anthropos, 1988.

Articles de presse

« La primera "euroquintada" corre el gallo ». *La Opinión de Zamora*, 28-I-2002, p. 18.

« Tradición cumplida », *La Opinión de Zamora*, 31-I-2005, p. 42.

Quelques sites Internet

canales.nortecastilla.es/pueblos_zamora
fuentesauco.net/alvite2.htm
funjdiaz.net/expos/ex_quintos.htm
geocities.com/antruejos/curiosidades.htm (pour Las Hurdes)
identidadydiversidad.org/articulos/extremadura/carnavales.html
lumbrales.com/Agenda.htm

QUEL AVENIR POUR LA BANDE DESSINÉE ESPAGNOLE ?

Delphine CHAMBOLLE, C.R.E.C

La massification des loisirs en Europe

Nous avons gagné, depuis 1945, onze ans d'espérance de vie ; d'autre part le temps de travail a diminué. Ainsi, aujourd'hui, le temps éveillé de non-travail a beaucoup augmenté, dans les pays les plus développés, « puisqu'il occupe entre 82 % et 89 % du temps socialement disponible total »[1]. La France et l'Espagne, avec 88%, font partie des pays qui dégagent le plus de temps hors travail. Ce formidable gain de temps libre a entraîné une organisation de ce temps, comme s'il était nécessaire de le « remplir », notamment par les loisirs, de plus en plus nombreux et divers. Dans cette nouvelle société des loisirs, les Européens demandent encore plus de temps libre pour pouvoir se livrer à toutes ces activités. Le temps de non-travail ne correspond pas exactement à celui des loisirs, puisqu'il prend en compte aussi, par exemple, celui des transports, des tâches domestiques. « Le temps de loisirs et de sociabilité : télévision, lecture, culture, promenade, tourisme, jeu, sport, communication, réception [représente] 30,2 % du temps éveillé des plus de 15 ans »[2].

[1] Jean VIARD, *Le sacre du temps libre*, Paris, Editions de l'Aube, 2002, p. 66, source des données, OCDE, calculs Sefi, 1999. Jean Viard calcule le nombre d'heures de non-travail pour un individu type : « Hors temps de sommeil, cet individu dispose, dans une année, de 5475 heures. Il passe en moyenne 4848 heures (soit 88, 5 % du temps disponible) à ne pas travailler. Parmi ce temps de non-travail, la plus grande part vient du temps libre extratravail et extraétudes. Pour notre individu type, ce temps représente 2769 heures, soit 51% du temps rapporté à sa moyenne individuelle », *id.*, p. 67-68.
[2] Jean VIARD, *Le Sacre du temps libre…*, p. 93.

ISSN 1773-0023

L'élévation régulière du niveau de vie, ainsi que la démocratisation de l'enseignement ont donné accès à un certain nombre de loisirs à une grande masse de la population. Cette multiplication des choix dans les loisirs implique une concurrence entre les différentes formes de loisirs existantes ainsi qu'une hiérarchie des loisirs : « L'importance de la télévision doit être resituée en fonction du devenir des formes anciennes de loisir. […] La pratique télévisuelle diminue le temps de loisir consacré aux sorties, à la lecture, et le cinéma est touché de plein fouet par ce mouvement »[3]. Alors qu'on espérait que la société du temps libre serait « fondée sur l'éducation, la promotion intellectuelle et la moralisation des travailleurs[4] », force est de constater qu'une grande partie des activités proposées se sont éloignées d'un contenu culturel. Beaucoup de loisirs sont pratiqués de manière passive (c'est souvent le cas pour la télévision ou le cinéma). Le « bon loisir », du point de vue de l'élite dominante[5], serait alors celui qui permet à l'individu de développer ses capacités physiques, intellectuelles ou créatrices. Si l'on a dépassé l'ancien clivage travail / oisiveté, il n'en reste pas moins que certains loisirs sont mieux jugés que d'autres. On valorise le loisir qui permet l'épanouissement de soi, au détriment, parfois, de la seule notion de plaisir.

Les multinationales se sont intéressées aux nouveaux biens de consommation culturels, comme la musique et les livres, ce qui a contribué à faire baisser les prix et à augmenter la consommation. Cette « marchandisation » de la culture entraîne une standardisation des produits ainsi qu'une concentration de la production entre les mains de quelques grandes entreprises. La multiplication de l'offre des loisirs, ainsi que la transformation des loisirs en biens de consommation mettent en péril les formes anciennes de loisirs dont fait partie la bande dessinée.

Le déclin de la lecture constaté dans tous les pays européens s'explique, en particulier, par la concurrence des nouveaux loisirs nés de la technique : télévision, magnétoscope, puis lecteur de DVD, l'ordinateur et les jeux vidéos. Ces loisirs semblent correspondre à un désir d'évasion de la part du public, de plus en plus attiré par ce qu'appelle René Teboul les loisirs « improductifs » : « Peu créatif, le loisir télévisuel provoque l'oubli de soi : il est l'expression des tendances narcissiques de la société, le miroir de la solitude des âmes et de l'effacement d'une temporalité longue »[6]. D'autre part, « dans la plupart des enquêtes sociologiques, on constate un déclin général de la lecture, la raison invoquée par les personnes interrogées étant un manque de temps, de disponibilité »[7]. Cette explication surprend quand on sait qu'aujourd'hui le temps libre est bien plus important qu'avant. Cependant, Jean Viard montre que si les Européens demandent moins de disposer de davantage de temps libre, ils désirent l'organiser comme

[3] René TEBOUL, *Culture et loisirs dans la société du temps libre*, Editions de l'Aube, 2004, p. 177.
[4] Alain CORBIN, *L'avènement des loisirs 1850-1960*, Paris, Aubier, 1995, p. 18.
[5] Selon les termes employés par Pierre BOURDIEU, *La Distinction*, Paris, Minuit, 1979.
[6] René TEBOUL, *Culture et loisirs…*, p. 181.
[7] *Id.*, p. 107.

ils l'entendent, car ils ont l'impression de subir le temps[8]. La répartition du temps libre a changé, car le temps dans une journée est de plus en plus morcelé. Pour le sociologue René Teboul, ce sont les longs temps de loisir qui sont préférés au temps courts pour le tourisme et les vacances, mais aussi parce que ces longues périodes permettent de retrouver une liberté dans le temps.

> Enfin, les temps de loisirs longs seront préférés au temps de loisirs courts car la structure d'une journée de travail a vidé le temps hors travail de toutes possibilité créatrice. La fin de la journée, après le travail, sera plutôt consacrée au repos, à la reconstitution de ses forces. […] Lorsque nous faisons du tourisme, lorsque nous nous déplaçons pendant les week-ends, l'esprit « flotte », ce n'est certainement pas un sentiment aventureux, mais un « laisser-aller ». Au contraire, les activités qui peuvent se réaliser dans des temps assez brefs demandent un effort plus grand, une certaine « créativité ». Ce n'est pas sans raison que les Français lisent peu, ce n'est pas non plus sans raison que le spectacle télévisé a remplacé une soirée au cinéma[9].

Cette analyse vaut aussi pour l'Espagne, quand on sait que les Espagnols passent en moyenne plus de trois heures et demie devant la télévision, soit 15,1 % de leur temps disponible. La fragmentation du temps libre pousse à des activités plus passives que créatrices, les personnes estimant qu'elles n'ont pas le temps de se mettre à une autre activité, cèdent à l'attraction du loisir télévisuel.

La bande dessinée a été touchée par le déclin de la lecture. N'en déplaise à certains, lire une bande dessinée demande un investissement et engage quelques compétences intellectuelles. En effet, la succession des vignettes demande un effort de reconstruction du temps et de l'espace. Notre imaginaire comble le vide de l'ellipse entre chaque dessin : « La véritable magie de la bande dessinée se révèle entre les images, dans la dynamique qu'elles décrivent, dans la tension qui les relie »[10]. La bande dessinée offre un langage multiple où sont mis en relation texte et image, mouvement et son. Le lecteur de bande dessinée est tantôt attiré par l'aventure et la possibilité de s'évader dans un monde imaginaire, tantôt touché par la poésie et la beauté de cet art, ou bien encore secoué par le rire.

La Bande dessinée en Espagne : un marché réduit

Il est très difficile en Espagne de se faire une idée du nombre de lecteurs de bande dessinées. Les maisons d'édition ne donnent pas de chiffres officiels de ventes. Cependant, il est certain que les chiffres de tirage et de ventes sont bien en-dessous de ce que l'on peut voir, par exemple, en France, même si les chiffres baissent aussi régulièrement. Quelques exemples : lorsqu'un nouvel album d'*Astérix* sort, il est vendu à plus de deux millions d'exemplaires et la série *XIII*, tous titres confondus, s'est

[8] Jean VIARD, *Le sacre du temps libre*…p. 80-81.
[9] René TEBOUL, *Culture et loisirs*…, p. 63-64.
[10] Benoît PEETERS, *La Bande dessinée*, Paris, Flammarion, 1993, p. 19.

vendue à 10 millions d'exemplaires. Pour Francisco Ibáñez, star de la bande dessinée espagnole, les ventes se comptent en centaines de milliers, pour tous ses albums (170 titres apparaissent dans les catalogues), sur une année. Et il constitue véritablement un cas à part. En général, les ventes pour un album ne dépassent pas 3000 exemplaires et on peut alors considérer que l'album est un « best seller ». En France, une maison d'édition de petite taille, comme L'Association, réalise un tirage de base de 3000 exemplaires, puis procède à un second tirage, selon l'auteur édité. Mais un auteur déjà reconnu, comme l'est David B., est directement tiré à 6000 exemplaires. Marjane Satrapi, avec sa série *Persépolis,* a déjà vendu 20 000 exemplaires. Les petites maisons d'édition espagnoles, comme Sinsentido (qui édite David B. en Espagne), tirent à 500 exemplaires. Ces chiffres montrent que le marché espagnol est beaucoup plus réduit que le marché français.

On peut trouver étonnante la situation du marché de la bande dessinée espagnole aujourd'hui, au regard du panorama qu'offrait ce même marché dans les années 80 :

> El fin de la dictadura, con la consiguiente desaparición de la censura en la prensa escrita había ocasionado una eclosión imparable de nuevas revistas, dando un caldo de cultivo perfecto para el cómic adulto. […] Los autores tenían posibilidades de ver publicadas sus obras, recibiendo un pago por su trabajo que le permitía dedicarse por completo al cómic[11].

La multiplication, entre 1977 et 1986, des journaux basés sur la bande dessinée entraîna une sorte de « fiebre de las viñetas », comme le rappelle Antonio Altarriba :

> El carácter popular de la historieta, su conexión con los sectores más jóvenes de la población, la inmediatez de sus mensajes, el impacto visual de sus propuestas, su capacidad de retratar, más o menos caricaturalmente, los síntomas y los protagonistas de una actualidad bulliciosa y, quizá, sobre todo, los costes relativamente reducidos de su producción animaron a una generalizada promoción. Ayuntamientos, Diputaciones, Comunidades Autónomas y hasta la Banca, los Museos, los Colegios y las Universidades se apuntaron a la fiebre de las viñetas[12].

Alors que la bande dessinée jouissait d'une certaine reconnaissance, il semble que la situation, maintenant, soit totalement différente. Comment expliquer le revirement brutal qui s'est opéré dans les années 1990 ? Que sont devenus tous les lecteurs de revues pour adultes qui remplissaient les kiosques ? Il y a plusieurs éléments de réponse. Comme dans le reste de l'Europe, les nouvelles technologies imposent à la bande dessinée traditionnelle une reconversion et, pour le critique Antonio Altarriba,

---

[11] Álvaro PONS, « Entre vanguardia y comercialidad : la dicotomía de las nuevas editoriales alternativas en España » (8 pages), p. 1, www.lacarceldepapel.com, article préalablement paru dans *International Journal of Comic Arts*, Vol. 5, 2, 2003, p. 138-153.

[12] Antonio ALTARRIBA, « La Historieta española de 1960 a 2000 » in Viviane ALARY (éd.), *Historietas, Cómics y Tebeos*, Presses Universitaires du Mirail, 2002, p. 105.

c'est comme si les éditeurs espagnols avaient manqué ce tournant : « Parece como si las empresas estuviesen tan anquilosadas en los hábitos adquiridos que ni siquiera pudieran plantearse la reconversión »[13]. Quant aux créateurs, ils ne s'adaptent pas non plus aux changements, ne proposent pas de nouveaux thèmes[14], et ce sont de nouveaux noms qui apparaissent, tels que Javier Martín, Mónica y Bea, Mauro Entrialgo, Álvarez Rabo ou encore Miguel Ángel Martín. Pour ces nouveaux auteurs la réalité est différente, et plus difficile, notamment à cause d'un changement important : la fermeture de nombreuses revues.

Dès le milieu des années 80, les revues commencent à disparaître, comme *Tótem,* en 1985, *Rambla*, *Madriz,* en 1987, ou *Cimoc* qui survit jusqu'en 1996. Aujourd'hui, seulement *El Jueves* est encore sur le marché, alors que la revue mythique *El Víbora* vient de s'éteindre[15]. Le numéro du mois de novembre 2004 portait en sous-titre « Cómic para supervivientes » et faisait appel aux lecteurs, et à tous ceux qui le pouvaient, pour aider la revue à survivre. À ses débuts, le magazine édité par La Cúpula était un exemple d'humour corrosif et provocateur, puis il a choisi une option différente, celle du récit érotique, choix qui ne semble pas l'avoir mis à l'abri des difficultés que connaît le format de la revue à partir des années 90. Alors qu'elle a pu être tirée à 40 000 exemplaires, aujourd'hui les ventes atteignent difficilement le chiffre de 6000. Cependant, *El Jueves* semble bien résister, et il est intéressant de remarquer que la revue publie uniquement des auteurs espagnols. Mais le titre du fanzine : *Nosotros somos los muertos*, auto-éditée par les deux célèbres auteurs Max et Pere Joan, et dont la publication est aléatoire, montre bien le pessimisme ambiant dans le monde de la bande dessinée. Ces revues apparaissent en quelque sorte comme les résistants de la dernière heure.

Le format que propose la revue semble moins attractif, et le lecteur d'aujourd'hui préfère lire directement l'album, plutôt que des récits morcelés qui sont repris très rapidement, avec les nouvelles techniques de reproduction, sous le format du livre. La disparition des revues pose le problème du renouvellement des auteurs : si elle n'est qu'à demi préoccupante pour les lecteurs, cette question se pose de manière cruciale pour les jeunes dessinateurs. Car, en même temps qu'elle les faisait découvrir au

[13]Antonio ALTARRIBA, « La Historieta española… », p. 111.

[14] Antonio ALTARRIBA cite quelques artistes qui ont continué à créer et à connaître même davantage de succès que dans les années 80, comme Calpurnio ou Bernet. Il place à part l'œuvre de Francisco Ibáñez qui a réussi à traverser plusieurs décennies, avec *Mortadelo y Filemón* qui apparaît pour la première fois, en 1958, dans la revue *Pulgarcito*.

[15] Une très belle exposition au salon de Madrid, au mois de novembre 2004, Expocómic, retraçait les 25 ans de la revue, au moment même où elle annonçait la parution de son dernier numéro, 299-300, au mois de janvier 2005. La couverture indique « 25 años », mais le sous-titre est cette fois : « cómic para ex-supervivientes ».

public[16], la prépublication en revues les aidait financièrement. Ce problème a des répercussions sur les lecteurs adultes férus de bande dessinée européenne et espagnole, car le renouvellement des auteurs se fait plus difficilement. Sans le soutien des revues, peu d'artistes peuvent vivre de leur art et se voient obligés de diversifier leur activité en se tournant, notamment, vers le graphisme. Cette disparition des revues s'explique essentiellement par le nouveau choix économique des maisons d'édition : préférant jouer la carte de la rentabilité, elles méprisent la production autochtone et lui préfèrent celle des *comics* américains des deux grandes maisons d'édition Marvel et DC :

> En muy poco tiempo, el mercado es colonizado por el comic-book americano, que obtiene rápidamente el favor del público (sobre todo del más joven). Industrialmente, el comic book es tremendamente rentable para las editoriales, ya que sus costes de producción son mucho más bajos que los de la producción propia[17].

Le *comic* produit massivement est donc plus rentable pour les éditeurs ainsi que pour le lecteur, le prix étant plus économique. Les revues intéressent moins les éditeurs, ce qui rend la situation très difficile pour les artistes espagnols. On voit comment, dans cette nouvelle ère des loisirs, les changements sont rapides et imprévus, car c'est justement le changement qui attire le public, le nouveau « concept » : « La recherche de la beauté est devenue un critère secondaire dans la production artistique qui semble échapper à toute faculté de jugement pour s'en remettre uniquement à la nouveauté comme moyen de validation »[18].

On a l'impression que le monde de la bande dessinée en Espagne, même si c'est un art relativement reconnu, risque de s'éteindre à cause des dernières mutations du marché. Les bandes dessinées à prix réduit, américaines ou japonaises, ont détourné une partie du lectorat de la production nationale. D'autre part, la disparition des « fanzines » dans les kiosques a limité leur distribution aux librairies spécialisées, ce qui a encore diminué le nombre de lecteurs. Le choix de lecture se restreint entre une bande dessinée commerciale, souvent étrangère, produite massivement, et une bande dessinée de qualité, à prix élevé, dont l'accès est plus difficile, du point de vue du graphisme et du contenu, mais aussi parce que les points de vente où elles se trouvent disponibles sont moins répandus. La nouvelle hiérarchie, en opposant les loisirs culturels qui développent l'individu à ceux qui, au contraire, nous cantonnent à une consommation

[16] Aujourd'hui, le rôle d'information qu'avait les revues est joué par les nombreux sites internet (voir la bibliographie). Ils ont une grande importance dans la promotion de la bande dessinée. Un site comme La cárcel de papel reçoit plus de 3000 visites par jour. Lire, à ce sujet, l'article de Jesús CASTILLO VIDAL et Manuel BARRERO, « La Internet paralela : recursos de información sobre cómic en la red », www.tebeosfera.com .
[17] Álvaro PONS, « Entre vanguardia y comercialidad … », p. 2.
[18] René TEBOUL, *Culture et loisirs dans la société du temps libre*, Paris, Editions de l'Aube, 2004, p. 197.

passive, s'applique à la bande dessinée. Cette dichotomie est aussi observable sur le marché du livre et de la musique.

La bande dessinée espagnole : un loisir réservé à une minorité d'initiés

En Espagne, la bande dessinée ne semble pas entraîner le même engouement qu'en France. À la FNAC de Madrid, on ne trouve pas une surface réservée à la bande dessinée aussi importante qu'en France et, surtout, les rayons ne sont pas envahis de lecteurs profitant du moindre recoin pour lire. Lorsqu'on interroge les libraires, ou bien les créateurs des nombreux sites consacrés à la bande dessinée, tous s'accordent à dire qu'en Espagne on croit encore que c'est une lecture réservée aux enfants. Ce cliché a aussi pesé en France, mais il est peut-être moins présent aujourd'hui. *Le Journal d'un album,* de Dupuy et Berberian, commence par une conversation de Berberian avec un chauffeur de taxi qui lui renvoie une image de son métier bien peu sérieuse :

> Taxi : Et vous ? Vous faites quoi dans la vie ?
> Berberian : Je suis dessinateur, je fais des Bandes Dessinées.
> Taxi : Ah oui, je vois…vous faites des conneries, quoi…[19]

Dans son introduction à *Génération manga*, Jean-Pierre Dionnet rappelle la différence culturelle qu'il y a entre la bande dessinée en France et le *manga* au Japon :

> En France, nous irions plus facilement vers la bande dessinée, et nous ne considérerions pas de façon si simpliste – et erronée – qu'elle n'est réservée qu'aux enfants et aux débiles, si Picasso en avait été l'inventeur. Au Japon, ce fut presque le cas, puisque la première fois que l'on parla de manga, c'était à propos de rouleaux de desseins de Okusai, le grand artiste du XIXe siècle[20].

La bande dessinée a, parfois aussi, été assimilée à une contre culture qui pourrait mettre en péril la « vraie » culture traditionnelle. Jean-Louis Harouel n'hésite pas à qualifier la B.D de « solution de facilité, mais aussi, il faut bien le dire, de débilité ». Il ajoute que : « comparée au livre elle fait passer étrangement peu de choses. Il s'agit d'un langage pour semi-illettrés, et c'est précisément cela qui en fait son attrait »[21]. Autant dire que le neuvième art n'est pas encore reconnu de tous, ni en tant qu'œuvre

[19] DUPUY et BERBERIAN, *Journal d'un album*, Paris, L'Association, 1994.
[20] Jean-Pierre DIONNET et Jérôme SCHMIDT, « introduction », *in Génération manga*, , Paris, Librio, Coll. Repères, 2004, p. 6.
[21] Jean-Louis HAROUEL, *Culture et contre culture*, Paris, coll. Quadrige, PUF, 2002, p. 125. À noter que tout le chapitre consacré à la B.D. est du même acabit : « La complicité objective entre image technicienne et bande dessinée », p. 123-127.

d'art réalisée par des artistes, ni comme activité créatrice et, pourquoi pas, divertissante, pour le lecteur.

Il semble que cette image pèse encore plus lourdement en Espagne, si l'on en croit ce que disent les spécialistes. Patrick Gaumer rappelle qu'après le franquisme, les lecteurs de bandes dessinées, avant le grand boom des années 80 qui a apporté une courte reconnaissance au genre, sont souvent assimilés aux *pasotas* : « Les jeunes qui, complètement déboussolés après l'explosion de joie unanime qui suivit la mort de Franco, préféraient danser, fumer du hasch, lire des bandes dessinées et se foutre de la gueule des sacro-saints artisans de la démocratie »[22]. Lorsque José Antonio Serrano, principal auteur du site Guiadelcomic, présente sa page, il explique que son but est avant tout de faire connaître la bande dessinée espagnole et de tordre le cou aux clichés :

> De esta forma intentaremos corregir la visión errónea que tiene mucha gente de que en el cómic sólo tienen cabida tebeos para niños (Mortadelo, Asterix, Tintín y similares), superhéroes (Batman, Superman, Spiderman y tal) y/o mangas con alta dosis de sexo y violencia. El cómic es MUCHO más que eso, y queremos demostrarlo con ejemplos de obras de todas las temáticas y tendencias.

Cette croyance est d'autant plus déplacée qu'elle ne correspond plus à la réalité. En effet, aujourd'hui, la bande dessinée « traditionnelle » ne s'adresse plus aux enfants, comme jusque dans les années 60-70, mais plutôt aux adultes. Les enfants, ne se reconnaissant plus dans cette forme de narration, cherchant quelque chose de plus efficace, de plus rapide, se sont tournés soit vers les *comics* américains de super héros, soit vers les dessins animés et les *mangas* japonais :

> Les *comics books* et les *mangas*, qui se répandent à un rythme de plus en plus soutenu, touchent en priorité un public d'adolescents, nourri de dessins animés japonais, de jeux de rôles et de consoles vidéo, qui trouvent dans les contes de fées ultraviolents une nourriture conforme à leurs attentes. En Espagne, en Italie, en Allemagne, les bandes dessinées des années 70 et 80 paraissent vieillottes et ennuyeuses aux nouveaux teenagers[23].

Cependant, une enquête effectuée sur 3600 élèves de collège, en 2001[24], a montré que les adolescents lisent régulièrement des revues et des journaux (toutes les semaines), mais seulement 16 % sont lecteurs habituels de bandes dessinées. Alors que l'on continue à entendre que la bande dessinée est faite pour les enfants, on voit comment, en Europe, les adolescents se sont détournés de la bande dessinée

[22] Anthologie *El Víbora*, Artefact, 1984, cité par Patrick GAUMER, *La BD*, Larousse, 2002, p. 99.
[23] Benoît PEETERS, *La Bande dessinée…*, p. 69.
[24] Enquête menée par le *Centro de Investigación de Documentación Educativa* (CIDE), avec le soutien du *Ministerio de Educación y Deporte*, réalisée sur toute l'Espagne (sauf la Catalogne). Le résultat de l'enquête est accessible sur www.literaturas.com.

« traditionnelle », réduisant encore le nombre de lecteurs. Cela entraîne la fermeture de nombreuses revues mythiques comme *Jaimito,* en 1979, *Tío Vivo,* au début des années 80, ainsi que *Pulgarcito*. La bande dessinée doit vraiment reconquérir le jeune public, cette voie constitue un terrain d'avenir possible pour elle. La revue, *Mister K*, éditée par El Jueves, connaît dans ce domaine un succès encourageant[25].

Une autre catégorie de lecteurs qui a été laissée de côté est celle des femmes[26]. Il faut dire que les héroïnes ont pendant longtemps été absentes de la bande dessinée, à cause des lois pour la protection de la jeunesse en Europe. En Espagne, sous la dictature, les publications pour enfants étaient extrêmement surveillées. Ainsi, quand les femmes sont apparues, on est passé d'un extrême à l'autre, elles sont devenues omniprésentes dans les revues, mais bien souvent dépourvues de personnalité, se limitant à un corps, de plus en plus déshabillé. En France, les couvertures des revues comme *L'Écho des savanes*, *Pilote* et *Charlie Mensuel* en témoignent, dans les années 80. En Espagne, on peut citer en exemple l'évolution de la couverture de la revue *El Víbora*. Devant l'urgence de la situation, la rédaction a essayé, en vain, de prendre de nouvelles mesures pour tenter de sauver la revue, comme l'augmentation du prix de cinquante centimes. Quant aux couvertures aguicheuses, les responsables font amende honorable, et s'ils confessent qu'à une époque ces jeunes femmes leur ont permis d'augmenter les ventes, aujourd'hui cela ne fonctionne plus, de sorte qu'ils leur font leurs adieux : « se acabaron las señoras en portadas »[27]. Si les personnages féminins aux traits élaborés, et pas seulement cantonnés au rang de vitrine, ont mis du temps à apparaître dans la bande dessinée, on peut dire qu'il en est de même pour les auteurs féminins. Il y en a peu. En France Claire Bretecher a contribué à changer les thèmes de la bande dessinée, son homologue dans le monde hispanique pourrait être l'argentine Maitena. Ses personnages de *Mujeres alteradas* apparaissent (et ont remplacé ceux de Quino) dans le supplément dominical de *El País*, depuis 1999. Les femmes constituent donc un autre public possible pour la bande dessinée. Leur absence, à la fois comme personnage, comme lectrice ou comme auteur, en dit long sur notre société : « Destinés avant tout aux adultes, les comics américains ne connurent jamais la mise à l'écart de la femme qui affecta longtemps la bande dessinée européenne et qui reste, à mon avis, directement responsable de la représentation de la féminité qu'on y trouve aujourd'hui »[28].

---

[25] Citons également la revue *Dibus* éditée par Norma. En France, *Spirou* (Dupuis) est toujours édité à 120 000 exemplaires par semaine. Glénat a lancé la revue *Tchô* qui se vend déjà à 40 000 exemplaires.
[26] À ce sujet, consulter la thèse de doctorat de Viviane ALARY, *L'émergence du féminin dans la bande dessinée espagnole*, Toulouse, 1994.
[27] Article de la rédaction de *El Víbora,* in www.amigosdelcomic.com.
[28] Benoît PEETERS, *La Bande dessinée…*, p. 82.

On se demande alors qui sont les lecteurs de bandes dessinées si ce ne sont pas les femmes, comme on s'en doutait, ni les enfants, comme on le croyait. Je me suis livrée à une petite enquête par Internet, demandant aux différentes librairies quels étaient les lecteurs de bande dessinée, et ce qu'ils lisaient. J'ai reçu une dizaine de réponses, plus ou moins longues ; il faut dire que le secteur était assez pris par la préparation d'Expocómic. La plupart des réponses insistent sur cette croyance que la bande dessinée est destinée aux enfants et regrettent l'avalanche des *comics* américains et *mangas* japonais. Mais ils parlent aussi du lecteur très spécifique que représente celui qui s'adonne à la lecture de la bande dessinée espagnole. Ainsi, le libraire d'*Atlantica Comics* écrit :

> El cómic en España es el gran desconocido, algo que los adultos creen que es « cosa para niños », y el que los colecciona a partir de una edad no suele reconocer que lo hace. El tipo de clientela es de lo más variopinto, oscila entre los 14 y los 25 años, con gustos bastante definidos por edades ; la gente más joven, en general, prefiere los comics de superhéroes y el manga, mientras que el público más adulto (entre los 30 y 50 años) se decanta más por el comic europeo y por el comic de autor, con guiones cuidados y dibujos más elaborados.

Il semble, en effet, que les lecteurs de bande dessinée espagnole se limitent à un petit monde restreint, un « mundillo », comme disent les libraires et les créateurs des sites lorsqu'ils décrivent ce secteur. Certains critiques font la même remarque en ce qui concerne la France. Benoît Peeters parle de « risque du ghetto »[29], parce que les lecteurs vivent dans le petit univers de la bande dessinée, s'isolent et ont tendance à exclure les non initiés. On peut penser que cette situation est beaucoup plus marquée en Espagne, car le lecteur n'est pas un lecteur occasionnel de bande dessinée, mais un véritable passionné, dévoreur et collectionneur. Cette catégorie de personnes se détache à tel point des autres (non lecteurs de bande dessinée) qu'ils sont désignés par le terme « friki ». Ce mot vient de l'anglais « freak » qui signifie bizarre, monstrueux. Cette expression désignait au départ quelqu'un d'étrange et de physiquement difforme, puisque à l'origine les *freaks* étaient des personnes avec une anomalie physique qui étaient exhibés dans les cirques, comme on le voit dans le film *Freaks,* de Tod Browning (1932). Ensuite, il y a eu la série culte des *Freak Brothers,* de Gilbert Shelton. Le sens du mot s'est perverti et a fini, en espagnol, par désigner non plus quelqu'un d'étrange, mais le monde des *aficionados* de la bande dessinée, des jeux vidéo et des jeux de rôle. Lorsqu'on dit de quelqu'un qu'il est *friki,* cela définit le comportement introverti d'une personne qui vit dans le monde des collectionneurs et qui a du mal à entrer en relation avec ceux qui sont étrangers au loisir pour lequel il se

[29] *Id.*, p. 69.

passionne. Plusieurs librairies portent ce nom[30]. Ce portrait du monde de la bande dessinée, monde qui semble réservé à quelques initiés, peut entraîner une certaine timidité chez ceux qui aimeraient y mettre les pieds. En effet, l'aspect de certaines librairies peut parfois étonner le non initié. Ainsi, la calle Luna fait figure de rue des *frikis* dans Madrid. Les librairies s'adaptent à leur lecteur amateur de B.D. et de jeux vidéos. Les magasins sont assez sombres, de surface réduite et pas toujours très engageants. De fait, on se sent un peu étranger en y entrant. Je ne parlerai pas de stratégie marketing (d'autant que, une fois que la porte est franchie, l'accueil est tout à fait chaleureux), mais on peut se demander si ce genre de librairie spécialisée ne favorise pas la mise à l'écart de ce loisir toujours un peu considéré comme réservé aux enfants ou aux adolescents attardés ! À trop se spécialiser, ces librairies limitent l'accès aux initiés et ne se donnent pas la possibilité d'élargir et de renouveler le lectorat : « La bande dessinée a sécrété un petit monde dont elle a largement vécu et qui pourrait bien l'étouffer un jour. Un monde avec ses rites et ses manies, ses collectionneurs et ses sous-produits, qui évoque davantage l'univers de la philatélie que celui du livre »[31].

Les maisons d'édition : un système à deux vitesses

Ce sont donc les avalanches de bande dessinées étrangères, américaines et japonaises, qui ont mis en danger la bande dessinée espagnole. Les ventes des formats de *comics* et de *mangas* se partagent entre trois entreprises, et ce sont de petites unités de production très spécialisées qui tentent de sauver la production nationale. Le panorama des maisons d'édition en Espagne est divisé en deux parties. Une seule maison d'édition réalise, à elle seule, presque la moitié des ventes de nouveautés sorties sur une année[32], Planeta de Agostini (45,35 %), puis viennent Glénat (9,55 %) et Norma (9,23 %). Toutes les autres réalisent moins de 5 % des ventes de nouveautés. Les trois premières maisons éditent en majorité des bandes dessinées américaines : Planeta, à raison de 71 % et Norma, de 40 %. Quant à Glénat, elle s'est spécialisée dans les *mangas* dont elle dépend à plus de 80%. René Teboul observe cette même tendance à la concentration dans le secteur de l'édition en France :

> Cette marchandisation croissante de la culture se réalise dans un premier temps à partir des produits standardisés : l'offre a tendance également à se concentrer, elle est le fait de maisons

[30] Il y en a au moins une, à ma connaissance, à Madrid et une autre à Barcelone, auxquelles on peut rajouter la librairie virtuelle www.frikis.com (se reporter à la bibliographie).
[31] Benoît PEETERS, *La Bande dessinée…*, p. 69.
[32] J'utilise ici les données fournies par Álvaro PONS dans son article « Análisis del mercado español 2003 », www.lacarceldepapel.com. Le tableau qui apparaît donne le pourcentage des nouveautés vendues, et non pas le nombre des ventes ou le chiffre d'affaires, mais ces informations ne sont pas disponibles.

> d'édition dont le nombre diminue régulièrement depuis 1945. Mieux encore, il s'agit souvent d'une structure de production intégrée à de puissants groupes internationaux[33].

Dans ce sens, remarquons que la maison d'édition Planeta de Agostini vient de perdre les droits de la maison américaine Marvel, qui ont été rachetés par Panini Espagne[34].

Cette situation provoque de nombreuses critiques à propos de la culture de masse et de la standardisation des produits qui menacent la production nationale :

> Dans la culture, comme dans les loisirs, on assiste depuis une vingtaine d'années à l'affirmation de l'hégémonie américaine. Peu de pays sont encore capable de résister à ce laminage. Et si cette tendance est souvent dénoncée, notamment par les artistes des pays européens, elle n'est que rarement analysée comme le ferment d'une destruction plus fondamentale : la culture n'a plus d'importance, ou du moins la culture produite et diffusée par les médias possède aujourd'hui une autre destination que celle de développer les capacités individuelles. C'est un objet de consommation exactement comme les autres, une manière parmi d'autres d'occuper son temps libre[35].

Ce sont donc les petites maisons d'édition qui se consacrent à la publication de la production autochtone, à part El Jueves, maison ancienne et importante, qui continue à parier sur les auteurs espagnols. L'avenir de la bande dessinée espagnole est entre les mains de ces petites entreprises, qui, pour beaucoup, pratiquent l'auto-édition. Cette situation explique la fragilité du marché. De nombreuses petites maisons d'édition ont une durée de vie très courte (deux ans) et ne peuvent garantir le renouvellement des auteurs, et donc des lecteurs. Cependant, il semble que, depuis plusieurs années, l'existence de plusieurs maisons se stabilise, ce qui constitue un espoir de renouveau pour la bande dessinée espagnole.

Certains critiques semblent plutôt pessimistes, comme Antonio Altarriba qui pense que ce renouveau est compromis. Il parle même de sa disparition et pense que sa reconversion est déjà entamée, lorsque la bande dessinée réapparaît dans d'autres arts comme le cinéma :

> Es muy posible también que el medio en su conjunto se diluya y vaya a enriquecer otras formas de expresión basadas en la imagen y más adaptadas a las nuevas tecnologías. La estética, los temas y los argumentos característicos del tebeo se encuentran ya hoy muy presentes en los videojuegos, en las narraciones infográficas, y en numerosas producciones cinematográficas. En España, sin ir más lejos, las películas de Bajo Ulloa, Santiago Segura o Alex de la Iglesia muestran una influencia en ocasiones totalmente explícita del mundo de las viñetas[36].

---

[33] René TEBOUL, *Culture et loisirs*…, p. 84.
[34] *Expansión*, samedi 8-I-2005.
[35] René TEBOUL, *Culture et loisirs*…, p. 95.
[36] Antonio ALTARRIBA, « La historieta española… », p. 121-122.

Les petites maisons d'édition peuvent offrir une porte de sortie aux nouveaux auteurs, mais en encourageant des productions avant-gardistes (Sinsentido, Ponent, Inrevés et plus récemment Dude, Astiberri et Dolmen), elles risquent de renforcer l'effet de ghetto dont nous avons parlé, en limitant la lecture de la bande dessinée espagnole à une élite restreinte. C'est un cercle vicieux, dont Álvaro Pons se demande s'il est possible de sortir.

En effet, cette production de grande qualité maintient en vie la bande dessinée espagnole, mais, en même temps, en limite l'accès à un petit nombre de lecteurs, condamnant ce loisir au dépérissement à plus ou moins brève échéance. D'autre part, ces petites structures qui tirent à 500 ou 1000 exemplaires, ce que permet la technologie actuelle, ne peuvent permettre aux auteurs de vivre de leur art. Cela peut provoquer, à nouveau, comme pendant la dictature franquiste, le départ des auteurs n'arrivant plus à se faire publier en Espagne vers la France ou les Etats-Unis. Pour éviter cette situation, les maisons d'édition développent un système de co-édition avec l'étranger.

Pour Álvaro Pons l'espoir réside dans le fait que les grandes maisons d'édition continuent à augmenter leurs ventes, car cela permet d'élargir le grand public et « de sortir du cercle réduit des acheteurs »[37]. Même si ce sont les ventes de *mangas* qui augmentent chez les jeunes, on peut espérer que leur intérêt se tourne vers d'autres genres de bande dessinée, ce qui permettrait d'augmenter le nombre de lecteurs pour la production espagnole et de permettre aux auteurs espagnols d'accéder aux grandes maisons d'édition afin que les autres maisons alternatives ne soient pas la seule possibilité de se faire éditer.

L'avenir de la bande dessinée espagnole passe par le décloisonnement de ce système à deux vitesses qui opposent une production de masse à une production ultra spécialisée destinée à une élite. Ce système perdure au détriment des petites maison d'édition condamnées à résister ou bien à fermer : « ¿ Podrán sobrevivir estas editoriales si aumentan su tamaño ? La pregunta no es de fácil respuesta, porque afrontar mayores tiradas o un progresivo aumento de novedades mensuales puede hacer que, paradójicamente, los gastos empiecen a superar los ingresos »[38].

Il faut donc, pour réussir à faire évoluer le marché, que les lectorats des deux formes de bandes dessinées, commerciales et spécialisées, cessent de constituer deux groupes distincts. Cela signifie sortir du mépris qui consiste, par exemple, à systématiquement rejeter la culture *manga*, en la considérant comme une lecture compulsive, « abrutissante » et sans valeur culturelle. Aujourd'hui, en France, certaines bandes

[37] Álvaro PONS, « Entre vanguardia y comercialidad… », p. 8.
[38] Álvaro PONS, « Repaso al 2003 (II) », p. 1, www.lacarceldepapel.com

dessinées commerciales sont lues par un large public et ont une valeur artistique reconnue, comme *Thorgal* ou *Largo Winch*. Miyazaki, auteur du très beau *manga* Nausicaa, lorsqu'il sort un film, arrive à déplacer un million de Français. Enfin, un auteur comme Art Spielgelman, qui a mis en scène l'Holocauste dans *Maus*, a été lu dans le monde entier : « Grâce à son ampleur narrative et sa force émotionnelle, ce récit est parvenu à toucher un public habituellement réfractaire à la bande dessinée »[39].

Le rejet sans nuances de la culture de masse a des conséquences néfastes qui peuvent mettre en péril les autres formes de culture en les isolant et en les amenant à disparaître :

> Le désir proclamé de faire accéder l'ensemble de la population à un certain niveau de culture, la hantise des retards et des inégalités en ce domaine auraient pour objectif véritable d'alimenter et de perpétuer une culture savante, élitiste, sourde aux désirs et aux plaisirs de l'autre. Une telle surdité conduirait à sous-estimer la force de résistance opposée aux messages des médias, à oublier la mise à distance permise par la dérision, à négliger les attentes spécifiques de chaque groupe social, à nier les disparités, le dynamisme et la créativité des multiples cultures à l'œuvre dans chacune des sociétés occidentales[40].

BIBLIOGRAPHIE

ALARY, Viviane, *L'émergence du féminin dans la bande dessinée espagnole*, Thèse de doctorat, Toulouse, 1994.

ALTARRIBA, Antonio, *La España del Tebeo. La historieta española de 1940 a 2000*, Madrid, Espasa Calpe, 2001.

ALTARRIBA, Antonio, « La Historieta española de 1960 a 2000 » *in* Viviane ALARY (éd.), *Historietas, Cómics y Tebeos*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 2002.

CASTILLO VIDAL, Jesús et BARRERO, Manuel, « La Internet paralela : recursos de información sobre cómic en la red », www.tebeosfera.com .

CORBIN, Alain, *L'avènement des loisirs 1850-1960*, Paris, Aubier, 1995.

CUADRADO, Jesús, *Diccionario de uso de la historieta española (1873-1996)*, éd. Literaria, 1997.

DONNAT, Olivier, *Regards croisés sur les pratiques culturelles*, La Documentation Française, 2003.

DUPUY et BERBERIAN, *Journal d'un album*, Paris, L'Association, 1994.

GAUMER, Patrick, *La B.D.*, Paris, Larousse, 2002.

GREEN, Anne-Marie, *Les métamorphoses du travail et la nouvelle société du temps libre. Autour de Joffre Dumazedier*, Paris, L'Harmattan, 2000.

HAROUEL, Jean-Louis, *Culture et contre culture*, Quadrige, PUF, 2002.

LARA, Antonio, *Apuntes para una historia de los tebeos españoles*, Barcelona, Glénat, 2000.

LORENTE ARAGÓN, Juan Carlos, *Los tebeos que leía Franco en la guerra civil*, Barcelone, Glénat, 2000.

LLADÓ, Francesca, *Los comics de la transición : el boom del cómic adulto 1975 – 1984*, Barcelone, Glénat, col. Viñetas n°3, 2001.

MARTÍN, Antonio, *Apuntes para una historia de los tebeos*, Barcelone, Glénat, 2000.

SCHMIDT, Jérôme, *Génération manga*, Paris, Librio, Coll. Repères, 2004.

[39] Benoît PEETERS, *La Bande dessinée…*, p. 96.
[40] Alain CORBIN, *L'avènement des loisirs…*, p. 18.

PEETERS, Benoît, *La Bande dessinée*, Paris, Flammarion, 1993.
PONS, Álvaro, « Análisis del mercado español 2003 », *in* www.lacarceldepapel.com .
PONS, Álvaro, « Entre vanguardia y comercialidad : la dicotomía de las nuevas editoriales alternativas en España », www.lacarceldepapel.com, article préalablement paru dans *International Journal of Comic Arts*, Vol. 5, 2, 2003, p. 138-153,.
TEBOUL, René, *Culture et loisirs dans la société du temps libre*, Paris, Editions de l'Aube, 2004.
VETTRAINO-SOULARD, Marie-Claude, *Les enjeux culturels d'Internet*, Paris, Hachette, 1998.
VIARD, Jean, *Le sacre du temps libre. La société des 35 heures*, Paris, Editions de L'Aube, Poche essai, 2002.
VICH, Sergi, *La historia en los Comics*, Barcelone, Glénat, 1997.

Quelques adresses de sites consacrés à la bande dessinée

www.amigosdelcomic.com
www.comic-novel.com
www.dreamers.com
www.guiadelcomic.com
www.lacarceldepapel.com
www.tebeosfera.com

Quelques adresses de librairies spécialisées (la liste complète des librairies des principales villes espagnoles se trouve sur guiadelcomic.com)

Madrid

Atlantica Comics
C/ La Estrella, 18 — 91 523 33 16
28004 Madrid — atlantica@atlanticacomic.com

Madrid Comics
C/ Silva, 17 — Tlf : 91 559 11 33.
28004 Madrid — Madridcomics@wanadoo.es

Crisis comics
C/ Luna, 28 — Tlf : 91 532 78 85
28004 Madrid — crisis@crisiscomics.com

Framauro Comics
C/ Luna, 24 — 91 521 72 85
28004 Madrid — rframauro@retemail.es

Metrópolis
C/ Luna, 11 — Tlf : 91 521 63 00
28004 Madrid

Comic Hunter
C/ José Antonio Armona — Tlf : 912 223 116
28012 Madrid — chunter2@mi.madrid.es

Barcelone

www.totcomic.com

Continuará
Vía Laietana, 29 — Tlf : 93 310 43 52
08003 Barcelona — www.comicvia.net/continuara

ISSN 1773-0023

Antifaz Comic
C/ Mayor de Gracia, 205 Tlf : 93 237 81 19
08012 Barcelona

Norma Comics
Passeig St. Joan Tlf : 93 244 84 23
08010 Barcelona

Cosmic Comics
C / Castillejos, 272 Tlf : 93 436 30 37
08025 Barcelona cosmic@barcelonared.com

Vertice Comics
C/ Calabria, 195 Tlf : 93 410 11 13
08029 Barcelona

ISSN 1773-0023

CULTURE POPULAIRE ET LOISIR CITADIN : LES *CAFÉS CANTANTES* DE 1850 À 1900

Mercedes GÓMEZ-GARCÍA PLATA,
Université de la Sorbonne Nouvelle - Paris III

Durante la segunda mitad del siglo XIX, los cafés cantantes, conciertos o líricos, al amenizar las reuniones sociales con un espectáculo musical cada vez más sofisticado contribuyen a la organización industrial y comercial del ocio urbano. Los cafés cantantes de Sevilla y Madrid que ofrecen como reclamo el género flamenco conocen un éxito rotundo hasta los albores del siglo XX y se convierten de este modo en un espacio socialmente heterogéneo en el que las identidades de clase, edad y sexo se organizan según la temporalidad social del ocio. El estudio del discurso represivo contra esos cafés, que la burguesía liberal pregona en la prensa y literatura y que pretende estigmatizar a los que han hecho del cante y las mujeres su forma de divertirse, muestra que esta forma de ocio carece de finalidad moral para una ideología basada en la valorización del trabajo.

During the second half of the XIXth century, coffee concerts, which brightened up the social meetings with more and more sophisticated music, contributed to the industrial and commercial organization of the urban leisure. The coffee concerts of Sevilla and Madrid, which offered flamenco shows, were very successful until the dawn of the XXth century; this led them to becoming a socially heterogeneous space in which the identities of class, age and sex were organized according to the social temporality of the leisure. The study of the repressive speech against those coffee concerts led by the liberal middle class in the press and Literature which tries to stigmatise those which made flamenco song and women their entertainment, shows that this form of leisure lacks moral purpose for an ideology based on the valuation of the work.

Tout au long du XIXe siècle en Europe, l'espace urbain est le théâtre de nombreuses mutations économiques, sociales et culturelles nées de la révolution industrielle. La ville, avec sa population composite (arrivée d'une main d'œuvre paysanne, le tourisme des étrangers et des provinciaux), est ainsi un laboratoire propice à la formation des prémices d'une culture de masse — celle-ci se développant réellement à partir du XXe siècle — et le creuset où s'élabore le loisir de la modernité.

ISSN 1773-0023

Dans l'offre des divertissements et des plaisirs citadins, les cafés de la première moitié du XIXe siècle apparaissent déjà comme l'une des premières formes organisées de sociabilité urbaine contemporaine. Au cours de la deuxième moitié, certains de ces cafés vont devenir *cantantes, conciertos* ou *líricos*[1], en agrémentant le plaisir de se réunir et de consommer avec un spectacle musical chaque fois plus sophistiqué ; ils contribueront de la sorte à l'organisation industrielle et commerciale du divertissement.

À Séville et à Madrid[2], les *cafés cantantes* qui se spécialisent de plus en plus dans la diffusion du genre flamenco, exemple de culture populaire urbaine, connaissent un succès croissant jusqu'à l'aube du XXe siècle, en instaurant la mode du *flamenquismo* dans toutes les couches de la société espagnole[3].

Pour comprendre le succès de ces *cafés cantantes*, lieux publics de loisirs, il convient d'analyser la stratégie commerciale de leurs directeurs ou propriétaires qui misent sur un divertissement culturellement et économiquement accessible à un public large et socialement très varié. Devenant ainsi un lieu propice à la mixité sociale, on peut se demander comment s'organisent les identités de classe, d'âge et de sexe selon la temporalité sociale du loisir. Finalement, l'étude du discours répressif à l'égard de ces *cafés cantantes,* émanant de la bourgeoisie libérale et présent dans la presse et la littérature de l'époque, montre que l'influence de cette forme de loisir, liée au divertissement festif, est perçue comme une menace contre l'ordre social bourgeois et à sa moralité.

José Blas Vega, dans son ouvrage *Los cafés cantantes de Sevilla,* présente le Café de los Lombardos, inauguré à Séville, en 1847, comme le premier *café cantante* de la ville[4]. Or, dans la presse locale de cette date, cet établissement, qui est en réalité une annexe du Teatro de San Fernando, n'apparaît pas encore sous la dénomination de *café cantante*. La clientèle de ce café, qui doit son appellation à la rue Verdi où il se trouve,

---

[1] *Cf.* Emilio CASARES RODICIO, « El Café Concierto en España », *in Tiempo y espacio en el Arte, Homenaje al Profesor Antonio Bonet Correa*, Madrid, Editorial Complutense, 1994, p. 1285-1293.

[2] Barcelone n'est pas incluse dans cette étude car, si les spectacles flamencos ont été diffusés par quelques *cafés cantantes* (moins d'une dizaine au total), leur développement dans la capitale catalane a été beaucoup plus tardif qu'à Madrid ou à Séville (vers 1890) en raison de la persistance du modèle bourgeois du *café concierto*. Par ailleurs, la mode du *flamenquismo* a été délibérément contrecarrée par l'influence des secteurs catalanistes, alliés à la bourgeoisie industrielle qui considérait ces lieux de divertissement populaire comme nuisible pour le travail : « No debe extrañar que se redoblaran los ataques contra la moda flamenca. Pongamos sólo un ejemplo, en 1899, la revista *La Renaixensa* decía "els hermosos cants de la terra han d´esser l´arma principal per a combatre´l flamenquisme" », Javier M. LÓPEZ, « Flamenco en Cataluña ¿Una cultura nacional? », *in Alboreá,* revista electrónica del Centro Andaluz de Flamenco, n°5, 2000-2005, http://caf.cica.es/mundo_flamenco/revista/n005/salida05.html.

[3] À propos de la mode du *flamenquismo* et de son influence *cf.* Mercedes GÓMEZ-GARCÍA PLATA, « El género flamenco : estampa finisecular de la España de pandereta », *in* S. SALAÜN, E. RICCI, M. SALGUES (eds.), *La escena española en la encrucijada (1890-1910),* Actes du colloque de la Casa de Velázquez de février 2002, Madrid, Ediciones Fundamentos, 2005, p. 101-125.

[4] José BLAS VEGA, *Los cafés cantantes de Sevilla,* Madrid, Cinterco, colección Telethusa, 1984, p. 27.

à l'affiche le jour de son inauguration, n'est autre que le public du théâtre qui s'y réunit avant la représentation ou pendant l'entracte, mais il n'est pas question d'introduction d'une ambiance musicale (récital de piano) avant 1851[5].

Deux années plus tard, en juillet 1853, deux articles[6] publiés dans la presse sévillane annoncent la réouverture du café du Teatro Principal, suite à un changement de direction, qui sera désormais assumée par « el Señor Felipe, director del Café cantante de Barcelona ». C'est probablement ce nouveau directeur, venu de la capitale catalane, qui introduit la dénomination de *café cantante,* surprenante pour les journalistes sévillans[7]. En effet, celle-ci est une traduction littérale du français « café chantant », terme utilisé dans la capitale française pour désigner ce type d'établissement où le plaisir de se réunir et de consommer s'accompagne d'un récital de chant ou de piano. Les nouvelles direction et dénomination ne sont pas les seuls changements à affecter le café du Teatro Principal, puisque le *Señor Felipe*, qui se place délibérément sous le signe de la modernité française, introduit des récitals de chants, assurés par des artistes françaises ou italiennes, qui auront lieu avant ou pendant les entractes des représentations théâtrales. La réclame de l'établissement spécifie également que l'accès au café est gratuit, les clients-spectateurs n'ayant à payer que les consommations qui sont au même prix que dans les autres établissements de type équivalent de la ville ; cette précision d'ordre financier à l'égard des futurs clients montre bien qu'il s'agit là d'une nouveauté dans l'offre des divertissements sévillans.

Entre 1853 et 1866, plusieurs propriétaires ou gérants vont suivre l'exemple du *Señor Felipe* et transformer leur café en *café cantante*. Ces transformations, annoncées à grand renfort de publicité dans la presse locale, se traduisent par des travaux d'agrandissement des établissements pour en augmenter la capacité d'accueil et permettre l'aménagement d'une scène — pour l'un d'entre eux, on la fait venir expressément de Paris[8]. Quant aux journalistes qui en font la chronique, ils se félicitent

[5] « *Progreso de los cafés*.- Recordarán nuestros lectores que fuimos los primeros que iniciamos el deber en que se hallaban esos establicimientos de recreo, de transformarse, no sólo presentándolos bajo un estado elegante, sino adoptando la introducción del piano, como está propagado en la corte y en los más insignificantes pueblos de Cataluña. Los de Iberia, Lombardos y Recreo han introducido notables mejoras, que nos prueban el adelanto de estos establecimientos, principalmente los dos primeros que han admitido el piano », *El Porvenir*, 6-XII-1851, *in* José Luís ORTÍZ NUEVO, *¿Se sabe algo ? Viaje al conocimiento del Arte Flamenco en la prensa sevillana del XIX,* Sevilla, Ediciones el Carro de la Nieve, 1990, p. 99.

[6] « Café del Teatro Principal », *El Porvenir*, 21-VII-1853 ; « El café cantante », *El Porvenir*, 23-VII-1853, *id.,* p. 78.

[7] « De manera que, las cantantes son las artistas y no el café. Ya decíamos nosotros que un café cantante… era lo mismo que un INTERESANTE A LOS COMERCIANTES », *El Porvenir*, 23-VII-1853, *id.,* p. 78.

[8] « Nos aseguran que habiendo tomado otra persona el café de Iberia, el nuevo arrendatario se dispone a introducir en él grandes reformas y que proyecta convertirlo en café cantante, para cuyo fin se ha

de cette évolution. Sans doute considèrent-ils que l'implantation de ces lieux de divertissement (*puntos de recreo*) dans la capitale andalouse, à l'instar de ceux existant déjà à Madrid et à Barcelone, est un signe indiscutable de modernité qui permet à Séville de ne pas être en reste par rapport à ses rivales[9].

L'introduction de la scène et l'augmentation de la capacité d'accueil sont les éléments essentiels qui contribuent à l'émancipation des cafés par rapport au théâtre et à leur transformation en *cafés cantantes*. Ils témoignent aussi de l'intention des propriétaires de développer l'aspect « cantante » du café, en transformant ce qui était une simple ambiance musicale en spectacle à part entière, et le consommateur en spectateur. Afin d'attirer une clientèle plus nombreuse et variée, disposant de moins de temps libre et de moins d'argent que l'habituel public du théâtre, ils vont aussi diversifier leur offre culturelle : les récitals d'airs d'opéra assurés par les cantatrices italiennes ou françaises vont alterner avec des extraits de *zarzuelas* chantés par des artistes locales, des représentations de pièces de théâtre courtes et l'introduction encore timide de spectacles de danses dites nationales, *bailes del país*[10].

Ces danses nationales sont l'apanage des académies de danses ou *salones de baile* qui, outre les bals de sociétés et bals masqués, organisent, d'abord occasionnellement puis de façon hebdomadaire, des répétitions publiques au cours desquelles les disciples du directeur interprètent les danses de l'école *bolera*, ainsi que des danses issues du folklore andalou, comme les *jaleos de Cádiz, vito* ou *panaderos*[11]. À Séville, depuis 1850, les académies des frères Barrera — celle de Manuel (rue Pasión) et celle de Miguel (rue Tarifa)[12] — jouissent d'une telle popularité que les deux frères, pour éviter une trop grande concurrence entre leurs établissements, se mettent d'accord pour organiser chacun leur tour, une fois par semaine (le samedi chez Miguel ; le mercredi chez Manuel) ces répétitions consacrées aux « bailes del país »[13]. Fortes de leur succès,

---

encargado o se encargará a París el escenario y todos los accesorios », *La Andalucía,* 26-VIII-1866, *in* José Luís ORTÍZ NUEVO, *¿Se sabe algo ?…*, p. 79.

[9] « *Café cantante*. – Al estilo de los que existen en Madrid y Barcelona, se inaugurará el sábado uno establecido en la calle Bayona. Nos alegramos que se vayan instalando esos puntos de recreo en nuestra capital », *El Porvenir,* 24-VIII-1866, *Ibid.*

[10] « *Café de Montesión*.- Con este título se inaugura esta noche un nuevo café cantante y dramático, ejecutándose piezas de zarzuela y de verso, como también bailes del país. El local ha sido decorado al efecto. Vemos que cunde la afición », *El Porvenir,* 29-IX-1866, *Id.*,. p. 80.

[11] « *Bailes*.- Anoche hubo ensayo público en la acreditada academia que dirige D. Miguel Barrera calle Tarifa Núm. 1, al que asistieron las mejores discípulas de dicho director y aficionadas de esta ciudad. Además de los bailes nacionales, se bailaron por varias parejas, los panaderos, el vito y jaleo de Cádiz, cantado y tocado a la guitarra », *El Porvenir,* 14-IV-1850, *in* José Luís ORTÍZ NUEVO, *¿Se sabe algo ?…*, p. 34.

[12] L'académie de Miguel de la Barrera deviendra le Salón del Recreo en 1860, et sera repris, en 1862, par Luis Botella. Quant à Manuel, il acquiert un local plus grand situé Calle Trajano, en 1852, et lui donne le nom de Salón de Oriente, *cf.* José BLAS VEGA, *Los cafés cantantes…*, p. 13-25.

[13] « *Academia de Bailes*. – Parece que se han reunido las dos academias que dirigen don Manuel y don Miguel Barrera, con objeto de dar dos bailes a la semana, los miércoles en la calle de Pasión y los

les répétitions publiques deviennent peu à peu de véritables spectacles grâce à la participation d'artistes et de musiciens professionnels : « las mejores boleras de la ciudad », mais aussi des danseuses gitanes de Triana, accompagnées de « cantadores y tocadores de guitarra de los más afamados » qui interprètent des *cantos y bailes* « a lo flamenco », autrement dit « a lo gitano ». De 1856 à 1866, les chroniques de la presse locale indiquent régulièrement la participation de ces danseuses et musiciens gitans, venus de l'autre rive du Guadalquivir, aux spectacles des salons de danses. À partir de 1866, la présence à l'affiche des *cantos y bailes flamencos* aux côtés des *bailes del país*[14] devient habituelle et les annonces se font l'écho de la popularité croissante du *cantaor* Silverio Franconetti[15].

Ces académies de danse, citées par la *Guía de Sevilla* et dont les directeurs envoient la programmation aux hôtels et pensions de la ville, offrent également l'attrait du pittoresque pour le voyageur étranger en quête d'exotisme. L'un d'entre eux, Charles Davillier, dans son *Voyage en Espagne*, nous livre des indications intéressantes sur le public qui les fréquentait, composé principalement d'artisans car, d'après lui, les personnes de la haute société ne daignaient pas apparaître dans ce genre de lieu. Quant au prix d'entrée, il allait, nous dit-il, de quatre à vingt réaux selon la tête du client[16].

En 1870, un nouveau changement va affecter les *cafés cantantes* et, par conséquent, l'offre culturelle des divertissements de la capitale andalouse. Silverio Franconetti, après une tournée à Madrid et dans d'autres villes andalouses, revient à Séville pour reprendre le Salón de Recreo et en faire le premier *café cantante* de flamenco. Dans son établissement, il n'est plus question de récitals d'airs d'opéra ou de *zarzuela* accompagnés au piano, mais de *bailes del país* et de *bailes y cantes flamencos,* dont il est lui-même, on l'a dit, un interprète talentueux. En d'autres termes, le Café de Silverio propose quotidiennement, et pour le prix de la consommation, les spectacles qui recueillent tant de succès dans les académies de danse ; car c'est bien sur cette culture populaire urbaine, inspirée du folklore mais retravaillée et exécutée par des artistes professionnels à l'attention d'auditeurs-clients, que compte Silverio Franconetti

---

sábados en la de Tarifa », *El Porvenir,* 19-XII-1850, *in* José Luís ORTÍZ NUEVO, *¿Se sabe algo ?…,* p. 65.

[14] *Id*. p. 41-64.

[15] Silverio Franconetti, de père italien et de mère andalouse, naquit à Séville en 1831. Peu après sa naissance, sa famille déménagea à Morón de la Frontera où il grandit et où il apprit des Gitans, dans les forges et les tavernes, à chanter leurs chants. Après un séjour en Amérique du Sud, à cause d'une rixe qui avait mal tourné, il revint à Séville en 1864 où il devint *cantaor* professionnel avec, à son répertoire, les chants flamencos que lui avaient appris les Gitans, entre autres le *cantaor El Fillo, cf.* Antonio MACHADO Y ÁLVAREZ, (Demófilo), *Colección de Cantes Flamencos,* Madrid, Ediciones Demófilo,, [1881], 1975, biografía de Silverio, p. 178.

[16] Charles DAVILLIER, *Viaje por España,* [1862], Madrid, Ediciones GRECH, 1988, tome I, p. 481-484.

pour faire prospérer son commerce en attirant un large public. La réussite est au rendez-vous : la popularité de l'établissement, due à son *cuadro flamenco* (chants et danses), ne se fait pas attendre et, en 1878, Silverio ouvre même un *café cantante* d'été, sis à la Alameda de Hércules, dans le quartier populaire de la Macarena[17]. Au cours de cette décennie soixante-dix, d'autres *cafés cantantes* de la ville (Café Filarmónico ou Café-Teatro Variedades, Café del Centro, Café Cantante Sevillano*)* reprendront la formule du Café Silverio et commenceront à inclure des spectacles flamencos à leur programmation[18].

En 1881, Silverio se sépare de son associé Manuel Ojeda, alias « El Burrero » ; le premier fonde un autre *café cantante,* qui garde l'enseigne de Café de Silverio, dans un local plus grand situé rue Rosario[19], alors que le deuxième conserve l'établissement de la rue Tarifa, qui porte désormais le nom de Café de Manuel Ojeda[20]. Les deux ex-associés se livrent dès lors une concurrence acerbe, et se disputent les meilleurs artistes, les plus populaires, en d'autres termes les « vedettes », ce qui fera les beaux jours des *cafés cantantes* de flamenco de Séville[21]. À l'instar de Silverio, El Burrero ouvrira un *café cantante* d'été[22] durant la saison 1885, sur le pont d'Isabel II, communément appelé Puente de Triana car il est le point d'entrée de ce quartier populaire et, en 1888, il laissera le local de la rue Tarifa pour en reprendre un autre, beaucoup plus spacieux, situé rue Sierpes[23].

On peut observer à Madrid une phase d'expansion des *cafés cantantes,* similaire à celle de Séville. Emilio Rodicio Casares signale qu'il existe vers 1847 une soixantaine de cafés à Madrid et, dans certains d'entre eux, commence à se généraliser l'ambiance musicale du récital de piano pour fidéliser la clientèle. Il ajoute aussi que, dans les années soixante, les cafés les plus importants doivent, s'ils entendent conserver leur prestige, offrir un spectacle musical[24].

---

[17] « Esta noche se inaugurará el Café Cantante al aire libre, establecido en la Alameda de Hércules », *La Andalucía,* 20-VI-1878, José Luís ORTÍZ NUEVO, *¿Se sabe algo ?…,* p. 84.

[18] Ces *cafés cantantes* sont cités par la *Guía de Sevilla, in.* José Luís ORTÍZ NUEVO, *¿Se sabe algo ?…,* p. 102.

[19] C'est de ce nouveau café dont parle Demófilo, client assidu, dans son ouvrage *Colección de Cantes…*

[20] Visiblement, El Burrero n'appréciait pas beaucoup son surnom qui trahissait ses origines modestes : il était, dans sa jeunesse, vendeur ambulant de lait d'ânesse, *cf.* José BLAS VEGA, *Los cafés cantantes…,* p. 42. C'est pourtant sous ce surnom que son établissement et sa personne étaient connus du milieu flamenco et de la clientèle.

[21] *Cf.* « La edad de oro de los Cafés cantantes »,. p. 33.

[22] « Se ha concedido por el Ayuntamiento autorización a don Manuel Ojeda para establecer un café nevería junto al puente de Triana, *El Tribuno,* 24-V-1885, *in* José Luís ORTÍZ NUEVO, *¿Se sabe algo ?…,* p. 89.

[23] C'est le nouveau Café Burrero que fréquente Pierre Louÿs lors de son séjour à Séville, en 1895, *cf.* José BLAS VEGA, *Los cafés cantantes…,* p. 51.

[24] Emilio CASARES RODICIO, « El Café Concierto… », p. 1289-1290.

Quant à la référence au flamenco, dans la capitale, elle date de 1853. En février de cette année-là, dans l'académie de danse nommée *Salones de Vensano,* sise rue del Baño, a lieu un concert de « música flamenca de la tierra de María Zantízima » dont les artistes sont « lo más escogido entre los flamencos que se hallan actualmente en Madrid[25] », entre autres Juan de Dios, frère du mythique El Planeta, protagoniste de « Un baile en Triana » de Serafín Estébanez Calderón, alias El Solitario[26]. Le succès des musiciens flamencos est tel qu'ils sont invités à donner un concert privé et que l'on parle, dans la presse, de faire des travaux dans le Café del Príncipe de façon à produire régulièrement des musiciens flamencos, avec le projet de faire venir à la capitale El Planeta et María Borrico[27]. Il n'existe pas de référence qui atteste de la réalisation du projet ; en revanche, on sait qu'en 1866, Silverio est venu se produire au Café del Príncipe, ainsi qu'au Salón Capellanes[28]. Par ailleurs, si au début des années soixante la musique *flamenca* n'était pas encore régulièrement à l'affiche des cafés madrilènes les plus prestigieux, il n'était pas rare de l'entendre dans les quartiers plus populaires de la ville, en particulier dans les auberges et les tavernes des rues Toledo et Cava Baja, lieux de passage et de séjour des voyageurs, commerçants et *cuadrillas* de toreros qui arrivaient à la capitale en provenance d'Andalousie[29].

La venue de Silverio à Madrid inaugure une phase d'échange artistique entre la cour et la capitale andalouse qui ne fait que s'accentuer au cours des années 1870 pour culminer dans les années 1880-1890, époque à laquelle plus d'une quinzaine de *cafés cantantes* madrilènes offrent régulièrement des spectacles flamencos. Les directeurs des *cafés cantantes* de Madrid avaient, en effet, adopté la formule qui avait fait le succès des établissements de leurs collègues sévillans : inclure le genre flamenco à leur programmation afin de diversifier leur offre culturelle et attirer un public plus nombreux, mû par la curiosité et la nouveauté que représentait cette musique du sud, de plus en plus perçue comme « nationale », grâce à son ascendance folklorique, face aux influences étrangères[30]. L'engouement pour le flamenco qui touche toutes les couches

[25] *La España,* 8-II-1853, *in* Arie SNEEW, *Flamenco en el Madrid del XIX,* Córdoba, Biblioteca Virgilio Márquez de Temas Flamencos n°4, 1989, p. 16.
[26] Serafín ESTÉBANEZ CALDERÓN, *Escenas Andaluzas,* [1847], Madrid, Cátedra, 1985, p. 254,
[27] *La España,* 24-II-1853, *in* Arie SNEEW, *Flamenco en el Madrid…,* p. 23.
[28] *La Iberia,* 17-V-66, *in* José BLAS VEGA, « Madrid, la capital del flamenco », *in La Caña,* revista de flamenco, n° 11, Invierno/Primavera de 1995, p. 8.
[29] José BLAS VEGA, « Madrid, la capital … », p. 6.
[30] L'introduction du genre flamenco au *café cantante,,* d'abord à Séville ou à Madrid, puis dans les autres villes de la péninsule, est un élément qui permet de marquer de l'empreinte « nationale » le modèle français du café-chantant ou café-concert. Il se produit un phénomène similaire en Italie, Gabriella Turnaturi signale que « le café-concert se greffa sur la tradition méridionale du chant et du théâtre. Aussi ces spectacles comprenaient-ils toujours un supplément napolitain. Le succès fut immédiat » ; Gabriella TURNATURI, « Les métamorphoses du divertissement citadin dans l'Italie unifiée (1870-1915) », *in ,* Alain CORBIN, *L'avènement des loisirs 1850-1960,* Paris, Champs/Flammarion, p. 182.

sociales, mais qui prend un caractère excessif auprès de la jeunesse issue de la bourgeoisie ou de l'aristocratie provoque d'ailleurs une mode, le *flamenquismo,* tant décrié par les intellectuels de l'époque, Clarín ou Baroja, par exemple[31].

On a vu précédemment que la stratégie commerciale des directeurs de *cafés cantantes* — présenter un spectacle informel, de courte durée, car divisé en plusieurs séances, et culturellement varié pour le prix de la consommation — s'est révélée payante et a assuré le succès de leur établissement. En premier lieu, parce que cette formule, du point de vue économique et culturel, représente une alternative au théâtre et à l'art lyrique et donc une nouveauté dans l'offre des divertissements citadins de l'époque ; en second lieu, parce qu'elle permet, en apparence, l'accès à des classes sociales qui disposent de moins d'argent et de temps libre pour se divertir. Les différents témoignages sur le public des *cafés cantantes,* entre autres celui de Demófilo, mettent effectivement l'accent sur l'hétérogénéité de sa provenance sociale :

> Público también completamente heterogéneo, donde se hallan al lado del taciturno y acansinado trabajador, el festivo y bullicioso estudiante ; al lado del pilluelo y el tomador, el no menos despreciable rufián aristocrático, al lado el industrial y comerciante que alguna que otra vez concurre a estos lugares, el terne y el torero, que hacen de ellos su centro favorito[32].

On peut se demander si cette mixité sociale est bien réelle, ou si elle n'est pas à nuancer selon l'heure de la séance et la localisation du *café cantante* dans la géographie sociale de la ville.

Les spectacles du *café cantante* ayant lieu le soir, en général de 20 h à minuit, les classes laborieuses (prolétariat urbain, employés de maison ou de commerce, petits artisans) qui travaillent le lendemain et ne peuvent veiller tard sont surtout des clients des séances du début de soirée ou du samedi, jour de paye et veille des festivités religieuses dominicales[33], mais leur présence est limitée par les quelques réaux qu'ils

---

[31] Par exemple, le personnage de Joaquinito Orgaz, dans *La Regenta,,* initié au *flamenquismo* pendant ses années d'études à la cour et qui, une fois revenu à Vetusta, entend prospérer socialement grâce à cette singularité : *cf.* Leopoldo ALAS « Clarín », *La Regenta,* [1886], edición de Gonzalo Sobejano, Madrid, Clásicos Castalia, 1987, Tomo I, p. 269. Quant au personnage de Andrés Hurtado, dans *El árbol de la ciencia*, il fréquente aussi le *café cantante* pendant ses années d'étudiant à Madrid, ce qui permet à Baroja de dresser un portrait critique de la faune picaresque qui fréquente le Café Brillante, rue Montera, *cf.* Pío BAROJA, *El árbol de la ciencia,* [1911], Madrid, Alianza Editorial, 1980, p. 32-33.

[32] Antonio MACHADO Y ÁLVAREZ, (Demófilo), *Colección de Cantes…,* p. 11-12.

[33] Un article de *El Porvenir* déplore l'existence, mais surtout la localisation du Café Burrero d'été, près du quartier laborieux de Triana, car les ouvriers, pères ou fils, reviennent chez eux en ayant dilapidé leur paye hebdomadaire : « Ya se dice que en el populoso barrio de Triana se ha sentido la letal influencia del referido café cantante. Padres de familia llegan a sus casas sin su corto jornal ; jóvenes que deberían ser el apoyo de sus padres pieden hasta el último céntimo, sin que en sus casas se pueda averiguar dónde ni cómo han dilapidado el fruto de una semana de trabajo », *El Porvenir,* 14-VIII-1885, *in* José Luís ORTÍZ NUEVO, *¿Se sabe algo ?…,* p. 362. En ce qui concerne le dimanche, c'est le jour de la semaine consacré aux festivités religieuses (1867) ; il ne deviendra jour de repos hebdomadaire qu'en 1904.

peuvent consacrer aux consommations[34]. Lors de ces séances de début de soirée, surtout consacrées à la danse, on peut aussi voir des étudiants — qualifiés, selon les textes de chahuteurs ou de « enfadados con los libros » —, accompagnés de soldats ou de militaires peu gradés qui apprécient surtout les performances des danseuses et le font savoir de façon enthousiaste et tapageuse.

Plus la nuit avance, plus le public se compose de jeunes bourgeois ou aristocrates, amateurs de danse et de chant. Ils viennent voir les vedettes, Concha la Carbonera, Antonio Chacón ou Juan Breva pour ne citer qu'eux, qui se produisent en deuxième partie de soirée[35]. C'est aussi à ce moment-là que l'on peut rencontrer les représentants du monde de la tauromachie, très lié socialement et culturellement au milieu flamenco, et toute une faune de truands, certains à l'affût d'un client éméché qu'ils pourraient délester de quelque argent, montre et autres objets de valeur[36] ; d'autres venus surveiller les « filles » — danseuses, serveuses et autres « montantes » qui travaillent pour eux.

Pour ces jeunes bourgeois et aristocrates, *señoritos*, l'heure tardive à laquelle ils viennent au café, ainsi que les fêtes — représentations privées auxquelles participent aussi des filles qui font commerce de leurs charmes — organisées à leur attention[37] dans les petits salons, *reservados*[38], attenants au salon principal, une fois le spectacle fini, sont un moyen pour eux d'afficher leur plus grande disponibilité temporelle et leur pouvoir économique, privilèges de leur position sociale. Même s'ils fréquentent le même lieu et ont la même consommation culturelle que les autres catégories sociales, la

[34] Demófilo signale qu'en 1881, « café y copa » coûtent deux réaux, Antonio MACHADO Y ÁLVAREZ, (Demófilo), *Colección de Cantes…*, p. 181.

[35] On remarque dans cette répartition sociale du public en fonction de l'heure de la séance, une similitude entre le *café cantante* et le *género chico* ; *cf.* Serge SALAÜN, « La sociabilidad en el teatro 1890-1915 », *in Historia Social*,2001, n°41, p. 138-139.

[36] La presse locale se fait souvent l'écho des vols qui se produisent dans ou à proximité des *cafés cantantes :* « En la puerta del Café Cantante de la calle del Rosario, y entre dos y tres de la madrugada, gritaba desesperadamente un individuo porque, según decía, acababan de robarle un reloj de plata y una cadena del mismo metal », *El Posibilista,* 17-I-1883, *in* José Luís ORTÍZ NUEVO, *¿Se sabe algo ?…*, p. 348.

[37] L'organisation de fêtes privées avec chants et danses à l'attention, en particulier, de jeunes aristocrates est une tradition, en Andalousie, bien antérieure à l'avènement du *Café cantante*. José CADALSO, dans sa lettre n°7, décrit déjà l'une de ces fêtes privées entre Gitans et jeunes aristocrates ; *cf. Cartas Marruecas,* [1793], edición, estudio y glosario de Juan Tamayo y Rubio, Madrid, Espasa-Calpe, 1979, p. 33. Quant au pasteur anglican, George BORROW, qui séjourna dans la première moitié du XIXe parmi les Gitans d'Andalousie, il signale aussi qu'à la nuit tombée, de jeunes aristocrates se rendaient dans les quartiers gitans pour y faire la fête ; *cf.* George BORROW, *Los Zincali,* [1841], traducción de M. Azaña, Madrid, Ediciones Turner, 1979, p. 42.

[38] Le caractère privatif de ces *reservados* attisait bien des fantasmes, parmi les partisans ou opposants du *café cantante,* sur ce qui pouvait s'y passer. Pour ne citer qu'un exemple, Pierre Louÿs exploite cet aspect fantasmatique dans son roman *La femme et le pantin* : alors qu'elle est danseuse dans un *café cantante* de Cadix, l'héroïne, Concha Pérez, danse nue lors une fête privée qui a lieu dans un *reservado* et à laquelle participent des touristes étrangers.

temporalité du divertissement, très marquée socialement, leur permet de continuer à exprimer leur différence et à perpétuer leur appartenance à l'élite sociale[39].

Si le public était différent selon l'heure des séances, il l'était aussi selon la localisation et le prestige du *café cantante*.

À Madrid, par exemple, les cafés les plus prestigieux, comme le Café Imparcial, dotés d'un bon éclairage, situés dans des zones bien éclairées et des rues pavées, et qui ont sous contrat les vedettes, accueillent la jeunesse élégante issue de l'aristocratie et de la bourgeoisie[40]. En revanche, ceux des bas-quartiers de la vieille ville (« barrios bajos del casco antiguo », de la zone Cebada-Embajadores), dans des rues mal pavées et mal éclairées, qui inspirent peu confiance à la nuit tombée[41], peu confortables et souvent dépourvus de l'éclairage moderne au gaz[42], sont plutôt réservés au public bigarré des classes populaires comme en témoigne cette description :

> Componen el público usual del acreditado establecimiento la flor y nata de la golfería andante madrileña : estudiantes que no se llevan bien con los libros, cigarreras que sienten lo hondo del cante andaluz, chulos de gesto soez […] ; modistillas sentimentales y anémicas en busca de aventuras amorosas, *jembras* de trapío […] ; algún que otro torero más o menos de invierno […], cocheros atléticos […], soldados […] ; tomadores y timadores[43].

Il en va de même à Séville où les succursales des cafés de Silverio et de El Burrero, localisées respectivement sur le Puente de Isabel II et sur la Alameda de Hércules, c'est-à-dire dans les quartiers populaires de Triana et de la Macarena, loin du centre de la rue Sierpes ou de la zone de La Campana où se trouve le café principal, sont des constructions précaires (*barracones*) et inconfortables.

Si la localisation du café dans l'espace social de la ville était un moyen pour l'élite de maintenir les barrières sociales, cette ségrégation sera aussi transposée au sein même

---

[39] C'est à ce public aisé, qu'il connaît bien pour avoir été *cantaor de café cantante* et avoir participé à de nombreuses fêtes privées, à la charnière du XIXe et du XXe siècle, que fait référence Pepe de la Matrona : *cf.* José Luís ORTÍZ NUEVO, *Recuerdos de un cantaor sevillano. Pepe de la Matrona,* Ed. Demófilo, Madrid, 1975, p. 81 : « Todos esos que tenían dinero, los que podían gastarlo y lo gastaban en estos sitios porque no había otros donde ir a divertirse sobre todo para los que les gustaba esto del cante, de la distracción del cante ».

[40] Le *Café Imparcial,* situé face au journal du même nom, était fréquenté par le roi Alfonse XII dans sa jeunesse ; *cf.* José BLAS VEGA, « Madrid, la capital… », p. 9. Ce café avait aussi sous contrat l'une des plus importantes vedette *flamenca* du début des années 80, Juan Breva qui était payé 25 pesetas en or et un logement gratuit pour lui et sa famille ; *cf.* Fernando el de TRIANA, *Arte y artistas flamencos* [edición facsímil de 1935], Sevilla, Editoriales Andaluzas Unidas, 1986, « Juan Breva », p. 30.

[41] « Llegan hasta la solitaria calle del antiguo y clásico Madrid de los barrios bajos, estrecha y mal empedrada, sumida en una oscuridad miedosa más que discreta, a pesar de la vacilante luz de los faroles, acordes de guitarra y gritos guturales marcando el compás del baile flamenco », *in* N. SALMERÓN Y GARCÍA, « El café de cante », *Germinal*, 25-VI- 1897, p. 5.

[42] « Se penetra en el interior del establecimiento dedicado al culto del arte flamenco. Bajo de techo, del que cuelgan un par de lámparas de aceite que gotea lentamente sobre el piso », *in* « El café "de cante" », *El Imparcial,* 28-III-87.

[43] N. SALMERÓN Y GARCÍA, « El café de… », p. 5.

de l'espace de certains cafés. Afin d'éviter la promiscuité sociale due à l'affluence de population et à l'espace réduit du salon, certains cafés, comme le nouveau Café de Silverio, en 1881, et le nouveau Burrero, en 1888, connaissent à nouveau une phase d'agrandissement qui a pour but de leur donner une configuration plus proche du théâtre avec l'aménagement de loges séparées du reste du salon par une barrière et réservées au public élégant[44].

Les inégalités existant au niveau de la disponibilité temporelle — les temps sociaux —, ainsi que l'appropriation sociale de l'espace urbain ou du café montrent que l'apparente démocratisation du loisir, lié au divertissement commercial proposé par le *café cantante,* ne met pas un terme aux ségrégations sociales ni aux habitudes de sociabilités de voisinage[45]. Cependant, on peut dire aussi que, malgré toutes ses différenciations sociales, le public bigarré des *cafés cantantes* est uni par une façon d'occuper son temps de loisirs en se divertissant par le biais d'un spectacle festif. C'est pourquoi le discours répressif à l'égard des *cafés cantantes* et de leur public, désignera celui-ci comme *gente del Bronce*, terme qui gomme les différences sociales pour ne retenir que le caractère festif, tapageur et chahuteur[46].

À ce public bigarré d'origine autochtone, il faut ajouter les nombreux voyageurs étrangers qui retrouvent dans les *cafés cantantes* la même ambiance pittoresque et exotique que dans les académies de danse des années cinquante et soixante.

Quant à la gent féminine, on a pu remarquer, au gré des descriptions du public des *cafés cantantes*, qu'excepté la présence de quelques *cigarreras* ou *modistillas*, c'est-à-dire des représentantes des classes populaires, la clientèle est essentiellement masculine, car c'est un lieu où les femmes, artistes et personnel de salle, sont au travail pour le plaisir sensuel, voire charnel, des hommes[47].

Les femmes appartenant à l'élite sociale ne vont pas au *café cantante* pour plusieurs raisons. En premier lieu, les cafés sont d'un confort moindre que les théâtres et leur succès diminue d'autant leur capacité d'accueil : bon nombre de descriptions font

---

[44] *Cf.* José BLAS VEGA, *Los cafés cantantes…,* p. 35-36.

[45] Il se produit un phénomène similaire en France avec le café-concert parisien, *cf.* Julia CSERGO, « Extension et mutation du loisir citadin, Paris XIXe siècle-début du XXe siècle », *in* A. CORBIN, *L'avènement des loisirs…*, p. 152.

[46] *Gente del bronce* est, à l'origine, une expression que les Gitans utilisent pour se désigner entre eux. Les musiciens gitans étant les éléments indispensables à la réussite d'une fête privée, la *juerga*. L'expression *gente del bronce* finira, au cours du XIXe siècle, par faire référence aux amateurs de fêtes, les *juerguistas*. C'est d'ailleurs cet aspect festif qui est retenu par le DRAE dans sa définition de *gente del bronce* : « gente alegre y resuelta ». En revanche, il est plus étonnant de retrouver ce terme dans des publications scientifiques pour continuer à désigner le public du *café cantante flamenco* : « Los hubo de flamenco para la "gente del bronce", con juergas y broncas », *in* Emilio CASARES RODICIO, « El Café Concierto… », p. 1287.

[47] Dans les cafés flamencos, la proportion d'artistes féminines par rapport aux artistes masculins était de vingt pour un, *in*. Arie SNEEW, *Flamenco en el Madrid…,* p. 43.

référence à un espace bondé (« el café estaba lleno », « atestado de gente »). À la promiscuité due à l'affluence de public, il faut ajouter une atmosphère très enfumée par le tabac ou un mauvais éclairage, ce qui fait du *café cantante* un lieu peu propice à la mise en représentation des femmes de la « bonne société », aristocratie ou bourgeoisie.

En second lieu, les *cafés cantantes* sont considérés comme un lieu de plaisirs réservés aux hommes et ont, de ce fait, une réputation douteuse du point de vue des convenances morales[48]. Certains sont liés à la prostitution clandestine : prostituées, que l'on fait venir des lupanars voisins[49] lors des fêtes privées, les serveuses, qui pouvaient être des « montantes », et même les artistes[50]. À Séville, il était de notoriété publique que El Burrero ne s'embarrassait pas de scrupules pour faire prospérer son négoce en tolérant, voire en encourageant la prostitution[51].

Par ailleurs, la nature même du spectacle proposé par le *café cantante,* en particulier la danse *flamenca*, qui met en scène le corps de la femme dans ses aspects séducteurs et voluptueux, est un élément qui, au même titre que la prostitution, participe de l'érotisation du divertissement. Les spectateurs prenaient plaisir à voir danser les femmes et le faisaient savoir bruyamment :

> Los sentidos del macho, fustigados por la lascivia del baile, despiertan el instinto que prorrumpe en un ¡Olé, viva tu mare!, grito salvaje que arranca a la lujuria el ansia del deleite[52].
>
> La escena era vergonzante a más no poder. Aquellos cuerpos se retorcían en convulsiones lascivas que enardecían a los concurrentes. Verdaderos aullidos, inspirados por el más ardiente anhelo, salían de casi todas las mesas[53].

Les jeunes bourgeois et aristocrates étaient fascinés par ces femmes qui les séduisaient le temps d'une danse, et les artistes, qui en général étaient issues des classes

---

[48] La réputation douteuse des *cafés cantantes* était aussi due aux vols, rixes entre spectateurs ou artistes et autres scandales qui s'y produisaient. La tragique mort du *cantaor* Juan Reyes, alias El Canario, assassiné devant la succursale de El Burrero, sur le pont de Triana, vint conforter les détracteurs du *café cantante* dans cette opinion, *in* José Luís ORTÍZ NUEVO, *¿Se sabe algo ?…*,p. 362-363.

[49] Le nouveau café de El Burrero, situé au numéro 11 de la rue Sierpes, avait une arrière-porte qui donnait sur la rue Pasión (aujourd'hui rue Vargas Campos), dans laquelle il y avait plusieurs lupanars ; *cf.* José BLAS VEGA, *Los cafés cantantes…*, p. 45.

[50] À propos des cafés comme lieu de prostitution déguisé, *cf.* Serge SALAÜN, « Les corps du mineur (Sexualité et prostitution à La Unión) », *in La Prostitution en Espagne, de l'époque des rois catholiques à la IIe République,* Études réunies et présentées par Raphaël CARRASCO, Annales littéraires de l'université de Besançon, 1994, p. 315-322. Les artistes des cafés, soupçonnées de se prostituer, avaient très mauvaise réputation, comme en témoigne cette *copla* très populaire sur Concha la Peñaranda, *cantaora* au Burrero : « Dicen que la *Peñaranda,* / la que canta en el café/ ha *perdío la vergüensa* / siendo tan mujer de bien ».

[51] José BLAS VEGA, *Los cafés cantantes…,* p. 52.

[52] N. SALMERÓN Y GARCÍA, « El café de… », p. 6.

[53] Z. VÉLEZ DE ARAGÓN, *Memorias de un periodista. (La vida literaria),* [1890], « Una sesión de cante flamenco », *in* Eugenio COBO, *El flamenco en los escritores de la Restauración (1876-1890),* Cornellá de Llobregat, Fundació Gresol Cultural, 1997, p. 86.

populaires, leur semblaient plus délurées et libres de contraintes[54] ; aussi profitaient-ils de leur position sociale pour poursuivre leur plaisir lors des représentations privées et plus si affinités[55]…

Parallèlement à l'expansion des *cafés cantantes* et à leur consécration comme lieux publics de loisirs, se développe, dans la presse de l'époque, un discours répressif qui les fait apparaître non plus comme des *puntos de recreo*, comme c'était le cas au moment de leur émergence, mais comme des lieux débauche et de décadence, en les stigmatisant comme éléments perturbateurs de l'ordre social et moral.

Par exemple, la presse sévillane relaye systématiquement les scandales et autres faits divers qui se produisent dans ou à proximité des *cafés cantantes,* ceux de Silverio et El Burrero étant particulièrement visés. Les exactions commises sont diverses, allant des atteintes à l'ordre public : « Un vecino de Alcalá, en el café cantante de la calle Rosario, armó un fuerte escándalo, siendo expulsado por los agentes de la autorida »[56], aux rixes : « En la madrugada de ayer se entabló una terrible lucha en la calle Tetuán entre varios individuos que salían del Salón de Silverio[57], jusqu'au meurtre :

> El café cantante del puente, contra cuya existencia estaba rebelada la opinión, por las inmoralidades y excesos que allí se permitían, ha dado el resultado que estaba previsto. Al amanecer anteayer, los transeúntes vieron un cadáver en la puerta de aquel establecimiento. Era el cantaor conocido por El Canario que en riña con otro de los artistas había recibido una puñalada de la que falleció en el acto[58].

La cause de ces exactions et autres crimes apparaît au fil des discours : l'alcool et le spectacle de la chair qui excitent les instincts les plus primaires des individus, la bestialité, la lubricité et la luxure[59]. Car c'est bien le commerce du plaisir, plaisir de la chair et du divertissement, lié à la consommation d'un spectacle musical et de boissons alcoolisées qui rend ces *cafés cantantes* suspects aux yeux de ces journalistes moralisateurs, issus, pour la plupart, de la bourgeoisie libérale. Ils attribuent la

---

[54]Julia CSERGO décrit, à propos du café-concert parisien, ce même processus d'érotisation du divertissement et ce même attrait pour la chair populaire de la part de l'élite sociale, « Extension et mutation du loisir citadin, Paris XIXe siècle-début du XXe siècle », *in* A. CORBIN*, L'avènement des loisirs…*, p. 162-163.

[55] De nombreux témoignages littéraires font allusion à ces liaisons ou tentatives de liaisons entre les *bailaoras* du *café cantante* et un *señorito*. Par exemple, Pío Baroja, dans, *El mundo es ansí,* [1912], *in Obras selectas,* prólogo de Emilio Alarcos, Madrid, Espasa-Calpe, col. Austral Summa, 1998, p. 941, évoque cet aspect en faisant référence à la *bailaora* Antonia la Coquinera, vedette de El café concierto Novedades, qui s'était acoquinée avec un *señorito* de Jerez. L'article « Claveles rojos » de J. G. ONLIVEROS, publié dans *Nuevo Mundo,* 10-VII-1901, relate la mort de la *bailaora* surnommée *La Pitiminí,* assassinée sur scène par un *señorito* qu'elle avait éconduit.

[56] *La Enciclopedia,* 16-I-1883, *in* José Luís ORTÍZ NUEVO, *¿Se sabe algo ?…*, p. 348.

[57] *El Progreso,* 9-I-1884, *Id*. p. 358.

[58] *La Andalucía,* 15-VIII-1885, *Id*. p. 363.

[59] *Cf*. N. SALMERÓN Y GARCÍA, « Los sentidos del macho… », « El café de Cante »…; Z. VÉLEZ DE ARAGÓN, « La escena era vergonzante… », *Memorias de un periodista….*

responsabilité de ce mal social (l'emploi d'un vocabulaire médical — « focos de inmoralidad » — qui assimile les *cafés cantantes* à un foyer infectieux est récurrent), en premier lieu, à cette faune picaresque, pourvoyeuse de vices, qui gravite autour des cafés et qui vit, non pas du fruit d'un travail honnête, mais du vol et de la prostitution : « En Sevilla, vergüenza causa decirlo, existen tolerados y hasta apadrinados, ciertos centros con el nombre de café cantante, donde la prostitución, la embriaguez, la vagancia y la criminalidad tienen sus más fecundos semilladeros »[60].

La critique se fait beaucoup plus acerbe lorsque l'aristocratie conservatrice est accusée de protéger ces lieux, pour son propre plaisir, et de les promouvoir par l'argent et le temps qu'elle y consacre[61] :

> El celebérrimo café cantante del puente, aquel que causó perturbaciones sin cuento en el laborioso barrio de Triana ; que sembró de alarma constante entre los vecinos del sitio en que radicaba ; que costó la vida al infeliz Canario y que vivió bajo la tutela de un padre grave de la conservaduría sevillana que en sus chocheces le dio por proteger la flamencomanía, va a desaparecer[62].

Dans ce discours, le *café cantante* n'apparaît plus comme un lieu de divertissement, de loisirs, mais comme un lieu pour individus oisifs qui s'adonnent au vice pour combler leur oisiveté, où aristocrates et truands sont associés dans leur improductivité sociale : les *centros de recreo* des années soixante sont devenus des *centros bochornosos*, *semilladeros de vicios* ou *focos de inmoralidad* dans les années quatre-vingt. C'est pourquoi les *cafés cantantes* représentent désormais une menace pour l'ordre social ; de même que les artistes délurées, émancipées des convenances sociales, qui se donnent en spectacle et font commerce de leurs charmes, sur scène ou dans l'intimité du *reservado,* apparaissent comme une menace à l'ordre moral.

Par ailleurs, ces cafés qui favorisent l'oisiveté et les vices qui l'accompagnent sont aussi perçus comme nuisibles pour le travail et les classes laborieuses.

D'une part, les nuisances sonores qu'ils produisent perturbent le repos (mérité) des honnêtes gens qui gagnent leur vie en travaillant : « Muy a menudo se presentan en nuestra redacción personas que tienen el feo vicio de trabajar diez o doce horas al día y que tienen la exigencia de querer dormir por las noches y que no pueden efectuarlo porque otras más ricas, más felices, se pasan las noches ''cañeando, cantándose y bailándose al son de palmas y guitarras'' »[63].

---

[60] *El Baluarte,* 6-II-1886, *in* José Luís ORTÍZ NUEVO, *¿Se sabe algo ?…,* p. 368.
[61] On note ici une similitude avec la critique antitaurine qui accuse également l'aristocratie conservatrice de fomenter et de promouvoir l'autre « opium du peuple » : la corrida.
[62] *El Progreso,* 2-X-1885, *in* José Luís ORTÍZ NUEVO, *¿Se sabe algo ?…,* p. 363.
[63] *El Porvenir,* 24-V-1884, *Id.* p. 353.

D'autre part, ces cafés, leurs spectacles et leurs vedettes représentent un divertissement illusoire qui agit comme un opium abrutissant : « En vano venimos clamando desde hace tiempo contra la existencia de aquel centro bochornoso [el café Burrero del puente de Triana], donde se embrutecen y gastan su vida y su dinero multitud de infelices, atraídos por los falsos halagos de unas cuantas deidades »[64].

Dans son attitude paternaliste, la bourgeoisie se sent un devoir moral envers les classes laborieuses qu'elle considère comme des enfants qu'il faut préserver des menaces et du danger, mais surtout éduquer et instruire : « Vi algunas familias de proletarios, nada preocupados sin duda de las doctrinas con que algunos hombres de buena voluntad procuran su elevación y mejoramiento »[65].

À l'échelle des valeurs bourgeoises, le divertissement du *café cantante* et son érotisation, n'est pas un loisir enrichissant personnellement et culturellement comme le sont d'autres pratiques culturelles, comme le théâtre ou le concert classique :

> A los ruegos de varios aficionados al divino arte, nuestro compatriota el célebre violinista D. Fernando Palatín dio una velada artística en el teatro Cervantes el sábado 5 del corriente, a la que tuvimos el honor de asistir. Mucho nos extrañó ver que no estaba tan concurrida como era de esperar […] ; en cambio, el Salón Filarmónico-flamenco estaba de bote en bote… Ya se conoce que son muy pocos los aficionados a la música clásica, y muchos los adoradores del arte de Silverio y la Parrala[66].

Dans ce discours répressif à l'égard des *cafés cantantes,* on note que le débat tourne autour de l'opposition entre classes productives et utiles par leur travail à la société et classes oisives, nuisibles socialement. En d'autres termes, il oppose le travail et l'oisiveté. Cette forme de loisir qu'est le divertissement festif proposé par le *café cantante,* par son lien avec le plaisir, susceptible de détourner l'individu du travail, est suspecte pour cette bourgeoisie libérale qui, peu à peu, impose son ordre social. De sorte que ce loisir associé à la « ociosidad » est considéré comme un « ocio », avec toute sa connotation péjorative, car ce divertissement apparaît dénué de finalité morale pour une idéologie basée sur la valorisation du travail.

Ces censures d'ordre éthique, qui stigmatisent une pratique de loisir en la jugeant peu profitable socialement et peu respectable moralement, ne sont pas spécifiques à l'Espagne, car le même débat a lieu dans d'autres pays occidentaux où se produit l'émergence du loisir et de ses différentes pratiques[67].

En dépit de l'anathème bourgeois, le *café cantante,* excepté la référence à une tradition méridionale perçue comme autochtone, ressemble en bien des points à son

---

[64] *El Progreso,* 25-IX-1885, *in* José Luís ORTÍZ NUEVO, *¿Se sabe algo ?…,* p. 363.
[65] Z. VÉLEZ DE ARAGÓN, *Memorias de un periodista…,* p. 83.
[66] *El Alabardero,* n°25, 12-VII-1879, *Id.* p. 345.
[67] *Cf.* Alain CORBIN, « L'avènements des loisirs », *in L'avènement des loisirs…,* p. 10-11.

modèle français, le café-concert parisien. C'est pourquoi il représente, par son organisation commerciale et la culture populaire qu'il propose, l'une des formes modernes du divertissement citadin.

BIBLIOGRAPHIE

ALAS, Leopoldo, « Clarín », *La Regenta,* [1886], edición de Gonzalo Sobejano, Madrid, Clásicos Castalia, 1987.

BAROJA, Pío, *El árbol de la ciencia,* [1911], Madrid, Alianza Editorial, 1980.

BAROJA, Pío, *El mundo es ansí,* [1912], *in Obras selectas,* prólogo de Emilio Alarcos, Madrid, Espasa Calpe, colección Austral Summa, 1998.

BLAS VEGA, José, « Madrid, la capital del flamenco », in *La Caña,* revista de flamenco, n° 11, Invierno/Primavera de 1995.

BLAS VEGA, José, *Los cafés cantantes de Sevilla,* Madrid, Cinterco, colección Telethusa, 1984.

BORROW, George, *Los Zincali,* [1841], traducción de M. Azaña, Madrid, Ediciones Turner, 1979.

CADALSO, José, *Cartas Marruecas,* [1793], edición, estudio y glosario de Juan Tamayo y Rubio, Madrid, Espasa-Calpe, 1979.

CASARES RODICIO, Emilio, « El Café Concierto en España », in *Tiempo y espacio en el Arte, Homenaje al Profesor Antonio Bonet Correa*, Madrid, Editorial Complutense, 1994, p. 1285-1293.

CSERGO, Julia, « Extension et mutation du loisir citadin, Paris XIXe siècle-début du XXe siècle », *in* A. CORBIN, *L'avènement des loisirs 1850-1960,* Paris, Champs/Flammarion, p. 119-168.

CORBIN, Alain, « L'avènement des loisirs », *in L'avènement des loisirs 1850-1960,* Paris, Champs/Flammarion, p. 9-18.

DAVILLIER, Charles, *Viaje por España,* [1862], Madrid, Ediciones GRECH, 1988.

ESTÉBANEZ CALDERÓN, Serafín, *Escenas Andaluzas,* [1847], Madrid, Cátedra, 1985,

GÓMEZ-GARCÍA PLATA, Mercedes, « El género flamenco : estampa finisecular de la España de pandereta », *in* S. Salaün, E. Ricci, M. Salgues (eds.), *La escena española en la encrucijada (1890-1910)*, Madrid, Ediciones Fundamentos, 2005.

Imparcial, El, 28-III-87.

MACHADO Y ÁLVAREZ, Antonio, (Demófilo), *Colección de Cantes Flamencos,* [1881], Madrid, Ediciones Demófilo, 1975.

ONLIVEROS, J. G., « Claveles rojos », *Nuevo Mundo,* 10-VII-1901.

ORTÍZ NUEVO, José Luís, *Recuerdos de un cantaor sevillano. Pepe de la Matrona,* Ed. Demófilo, Madrid, 1975.

ORTÍZ NUEVO, José Luís, *¿Se sabe algo ? Viaje al conocimiento del Arte Flamenco en la prensa sevillana del XIX,* Sevilla, Ediciones el Carro de la Nieve, 1990.

SALAÜN, Serge, « Les corps du mineur (Sexualité et prostitution à La Unión) », *in La Prostitution en Espagne, de l'époque des rois catholiques à la IIe République,* Études réunies et présentées par Raphaël CARRASCO, Annales littéraires de l'université de Besançon, 1994, p. 315-322.

SALAÜN, Serge, « La sociabilidad en el teatro 1890-1915 », *Historia Social,* n°41, 2001, p. 127-146.

SALMERÓN Y GARCÍA, N., « El café de cante », *Germinal*, 25-06-1897, p. 5-6.

SNEEW, Arie, *Flamenco en el Madrid del XIX,* Córdoba, Biblioteca Virgilio Márquez de Temas Flamencos n°4, 1989.

TRIANA, Fernando el de, *Arte y artistas flamencos*, edición facsímil de 1935, Sevilla, Editoriales Andaluzas Unidas, 1986.

TURNATURI, Gabriella « Les métamorphoses du divertissement citadin dans l'Italie unifiée (1870-1915) », *in* Alain CORBIN, *L'avènement des loisirs 1850-1960,* Paris, Champs/Flammarion, p. 169-190.

VÉLEZ DE ARAGÓN, Z., *Memorias de un periodista. (La vida literaria),* [1890], « Una sesión de cante flamenco », *in* Eugenio COBO, *El flamenco en los escritores de la Restauración (1876-1890),* Cornellá de Llobregat, Fundació Gresol Cultural, 1997, p. 79-94.

PAGE INTERNET

LÓPEZ, Javier M., « Flamenco en Cataluña ¿ Una cultura national ? », *Alboreá,* revista electrónica del Centro Andaluz de Flamenco, n°5, 2000-05 : http://caf.cica.es/mundo_flamenco/revista/n005/salida05.html

ISSN 1773-0023

2) LES LOISIRS COMME INSTRUMENTS IDEOLOGIQUES

ISSN 1773-0023

EXPRESSION LIBRE ET CONTRAINTE DES LOISIRS, DE LA MORT DE FRANCO À L'AVÈNEMENT DE LA DÉMOCRATIE : DU *FRENTE DE JUVENTUDES* À LA *ORGANIZACIÓN JUVENIL ESPAÑOLA*

Claire PALLAS,
Université de la Sorbonne Nouvelle - Paris III

La dictadura franquista controla, desde el comienzo de su consolidación, el ocio de los jóvenes mediante la creación del Frente de Juventudes y de la Sección Femenina, ambos dirigidos por la Falange. Tras la muerte de Franco, el Frente de Juventudes desaparece pero se mantiene la Organización Juvenil Española, creada en 1960. El presente trabajo examina este momento de transición así como la evolución de las propuestas de ocio para los jóvenes durante la etapa de construcción de la democracia española.

L'Espagne à la mort de Franco : vers une civilisation des loisirs ?

L'un des pionniers de la Sociologie des Loisirs, Joffre Dumazedier[1], considère leur avènement comme un phénomène inhérent à l'émergence de la société industrielle. Selon Alain Corbin, « le réaménagement des rythmes de travail impose alors une nouvelle distribution des temps sociaux »[2] : de nouvelles modalités du temps libre se font jour dans un contexte, celui du XIXe siècle, où prime la valorisation du travail. Les

[1] Joffre DUMAZEDIER, *Vers une civilisation du loisir ?,* Paris, Editions du Seuil, 1972, p. 26-27. Dumazedier évoque les « trois D », « fonctions majeures du loisir »: délassement qui délivre de la fatigue, divertissement qui délivre de l'ennui et développement de la personnalité qui « délivre des automatismes de la pensée et de l'action quotidienne », cité par Jean-Claude RICHEZ, Léon STRAUSS, « Un temps nouveau pour les ouvriers : les congés payés », *in* Alain CORBIN coordin *L'avènement des Loisirs*, Paris, Champs /Flammarion, 1995, p. 412.
[2] *Id*. p. 14.

ISSN 1773-0023

pays occidentaux sont rapidement plongés dans d'interminables débats opposant la recherche d'un loisir « utile », rationnel, enrichissant, etc., à des distractions jugées stériles et sans finalité morale. Le loisir n'a lieu d'être que s'il conforte un système dont le travail est la valeur suprême.

En Espagne, la question se pose plus tardivement, compte tenu du décalage par rapport à la révolution industrielle, mais en termes à peu près similaires.

Au XXe siècle, la généralisation des congés payés et l'instauration du *Welfare State*[3], à la fin de la Seconde Guerre Mondiale, dessinent de nouvelles typologies du temps libre qui répondent à un désir de distraction, d'épanouissement, d'accomplissement de l'être. Alain Corbin rappelle à ce sujet :

> Le temps pour soi, dont le désir monte au lendemain de la Seconde Guerre Mondiale, doit beaucoup à l'antique figure du loisir cultivé. Ce temps, régi par le plaisir, est celui de la jouissance que procurent l'expression et la réalisation de soi dans la spontanéité ; satisfaction temporelle qui implique d'oublier le temps pour créer et maîtriser le sien propre[4].

Cette époque voit enfin se développer les loisirs de masse dont le caractère mercantile est décrié, à la fois par les tenants de la conception moralisatrice du loisir – héritiers des zélateurs du loisir « édifiant » au XIXe – et par ceux qui sont attachés, affirme Alain Corbin, à en défendre la valeur potentiellement émancipatrice. Pour ces derniers, la massification et la récupération marchande du loisir invalide toute possibilité d'épanouissement personnel :

> Ces critiques reprochent à la culture de masse sa standardisation, son caractère mercantile, sa force conquérante, jugée abrutissante. Ils la perçoivent comme la reproduction des jeux de l'arène antique. Ils voient en elle un outil de stérilisation de la pensée et de la réflexion, une forme d'asservissement aux professionnels du loisir, un instrument de domination symbolique[5].

En Espagne, le temps s'écoule toujours à l'ombre du tyran… L'avènement de la Dictature signifie une rupture radicale avec l'ordre précédent. Les lois de la République sont abrogées, les partis politiques et les syndicats interdits. La Phalange se voit confier le secteur de la Presse et de la Propagande, contrôle le syndicalisme d'Etat et prépare la relève au sein du *Frente de Juventudes*.

---

[3] Les modalités d'application de l'Etat Providence varient d'un pays à l'autre en Europe. L'Angleterre instaure, après la Seconde Guerre mondiale, le *Welfare State*. La protection sociale, prise en charge par l'État, financée par l'impôt, est construite autour de la notion de solidarité nationale. En France, à la Libération, la Sécurité sociale est financée par les cotisations sociales, gérée par les partenaires sociaux sous contrôle de l'État, et ne couvre dans un premier temps que les seuls salariés. Peu à peu, elle s'universalise pour toucher toute la population, tout en respectant les particularismes professionnels (agriculteurs, artisans, etc.). Elle étend son financement à l'impôt et voit croître le rôle de l'État.

[4] Alain CORBIN,, *L'Avènement des Loisirs…*, p. 16.

[5] *Id*, p. 18.

Dès 1940, toutes les organisations de jeunesse sont dissoutes, notamment le mouvement scout catholique, exception faite des *Guías de España*. Le *Frente de Juventudes* a pour mission d'embrigader la jeunesse dans l'esprit du « Nouvel État ». La *Delegación Nacional de la Juventud* « veille » ainsi sur le temps libre des jeunes. Il s'agit de les encadrer et de les former au service de la patrie : « orientar, coordinar y proteger las iniciativas y actividades extraescolares de la juventud, en orden al mejor servicio de la patria »[6].

L'édifice franquiste se fissure au fil du temps. L'essor du tourisme de masse sur le sol espagnol, dans les années 60, suppose, outre les retombées économiques, la découverte de comportements nouveaux que le pouvoir feint d'ignorer, mais qui pénètrent insidieusement le tissu social. Est-ce à dire que dans cette société de consommation naissante les pratiques de loisirs se généralisent, voire se « démocratisent » ? Difficilement, si l'on en croit le sociologue Enrique Gil Calvo qui estime que les activités de loisirs définissent des strates sociales, dans la mesure où elles reflètent la structure sociale et ses inégalités **:** « la cultura no es más que un reflejo de la estructura social, el actuar sobre la cultura de muy poco servirá, si no se actúa en la estructura social »[7]. À ce sujet, Pierre Bourdieu soutient l'idée que les pratiques des individus (notamment les activités liées aux loisirs), leur « style de vie », sont autant de facteurs différentiels qui structurent la société davantage que les classes sociales[8]. Dans un article consacré à la culture des loisirs, Rafael Martínez Cassinello rappelle que le concept bourdieusien de « style de vie » ne prend pas seulement en compte les facteurs socio-économiques, mais intègre également l'influence des idées, des désirs et des images sur les comportements des individus. Le processus d'individualisation de nos sociétés a rendu possible la prolifération de styles de vie[9].

Quoi qu'il en soit, à l'aube des années 70, les inégalités demeurent en Espagne. Le poids de l'Église et de la Censure inscrit la société dans la contrainte plutôt que dans l'expression libre de désirs ou dans l'épanouissement de l'individu. Il faut sans doute

---

[6] Rafael MENDIA, « Claves para elaborar una historia de la animación sociocultural en Euskadi », *in Encuentro sobre Animación Sociocultural*, Vitoria-Gasteiz, Servicio central de publicaciones del Gobierno Vasco, 1987, p. 10.

[7] E. GIL CALVO, E. MENÉNDEZ, *Ocio y prácticas culturales de los jóvenes*, Madrid, Ministerio de Cultura, 1985, p.267.

[8] « Les styles de vie sont […] les produits systématiques des habitus qui, perçus dans leurs relations mutuelles selon les schèmes de l'habitus, deviennent des systèmes de signes socialement qualifiés (comme « distingués », « vulgaires », etc.). La dialectique des conditions et des habitus est au fondement de l'alchimie qui transforme la distribution du capital, bilan d'un rapport de forces, en système de différences perçues, de propriétés distinctives, c'est-à-dire en distribution de capital symbolique, capital légitime, méconnu dans sa vérité objective. », Pierre BOURDIEU, *La Distinction*, Paris, Editions de Minuit, 1979, p. 192.

[9] Rafael MARTINEZ CASSINELLO, « La cultura del ocio como factor de cambio intergeneracional », www.ocio.deusto.es.

attendre la fin du régime pour appréhender des pratiques de loisirs progressivement libérées des normes en vigueur dans une société longtemps corsetée.

Parallèlement à l'avènement d'une hypothétique « Société des Loisirs » dans un pays soumis à la dictature, des idées venues d'ailleurs circulent, nourrissant la réflexion dans le domaine de l'animation socioculturelle. Autour des années 1968-1970, les premiers écrits du Brésilien Paulo Freire, philosophe et théoricien de l'éducation, parviennent clandestinement en Espagne. Les concepts élaborés par ce dernier, dans le cadre de sa réflexion sur la Pédagogie de l'Opprimé, trouvent un large écho dans le domaine du travail éducatif et social. Les notions d'« éducation libératrice », de « prise de conscience », de « culture populaire », séduisent nombre de ceux qui s'évertuent à penser le temps libre autrement. Freire prône, en effet, la prise de conscience de l'individu en tant que sujet en vue de sa libération : « La misión de la lucha liberadora del pueblo oprimido : devolverle la situación de sujeto de su propio proceso histórico-cultural »[10]. Le peuple doit reprendre son destin, et sa culture, en main. Culture du peuple et non pour le peuple :

> Para nosotros, cultura popular es cultura del pueblo, del hombre que trabaja y humaniza al mundo y, al producirlo, se repoduce a sí mismo libremente, en comunión con los demás… El más alto saber no sería el más distante, sino en sí, el más profundamente comprometido con una reflexión crítica, en la que la cultura debe continuamente reverse, promoverse, renovarse. Y de una cultura como proceso global, histórico, de que el pueblo debería ser el sujeto y el beneficiario[11].

Entre-temps l'animation socioculturelle s'est développée en Europe autour de concepts similaires, comme le rappelle Jaume Trilla :

> La animación sociocultural nació y sigue creciendo íntimamente emparentada — a veces, incluso con la la educación de adultos, la educación popular, la pedagogía del ocio, la educación extraescolar y por supuesto, con la educación permanente. Es imposible establecer una delimitación estricta que permita situar ciertas actividades, instituciones o medios concretos bajo uno solo de aquellos rótulos ; son sectores educativos que se penetran mutuamente. […] Las relaciones entre animación sociocutural y la pedagogía del ocio son aún más estrechas ; tanto es así que no dejaría de ser arbitrario el tratarlas separadas[12].

L'animation socioculturelle prône un nouveau type d'échanges qui dépasse la consommation passive en vue de participer activement à la vie culturelle. L'offre s'adresse à tous, pas seulement à l'élite : jeunes et vieux, toutes catégories

[10] Paulo FREIRE, *Pedagogía del oprimido*, Montevideo, Tierra Nueva, 1970, cité par Rafael MENDIA, « Claves »…, p. 2.
[11] Paulo FREIRE, *Sobre la acción cultural*, Santiago de Chile, Icira, 1971, cité par Rafael MENDIA, « Claves »…, p. 2.
[12] Jaume TRILLA, *La educación fuera de la escuela*, Madrid, Nueva Padeia, 1985, cité par Rafael MENDIA, "Claves…, p. 3.

socioprofessionnelles confondues. Enfin, le champ culturel doit s'élargir et englober notamment le sport et les activités de plein air. Les principes fondateurs de l'animation socioculturelle rejoignent ainsi les théories de Dumazedier à propos du temps libre, envisagé comme celui du développement personnel et social[13].

La mort de Franco marque un tournant décisif. Commence alors ce temps de passage, d'expectative, cet entre-deux, qui caractérise l'époque de la transition démocratique. L'animation socioculturelle, ainsi que tout le mouvement associatif sont concernés par la nouvelle donne. Il faut rappeler que ce dernier a joué, avec le mouvement ouvrier et les partis politiques d'opposition (interdits jusqu'en 1977), un rôle non négligeable dans la résistance au franquisme. Les *Asociaciones de Vecinos* ont signifié des tentatives d'expression citoyenne au niveau du quartier, dans les agglomérations. La fin des années 60 voit, en effet, éclore un « mouvement citoyen » concomitant du mouvement ouvrier, tels que les clubs divers, centres culturels, associations de parents d'élèves, etc. (la loi d'Associations civiles de 1964 reconnaît leur existence légale). Un grand nombre d'initiatives socioculturelles fleurissent peu à peu sur tout le territoire, espaces, pour un certain nombre d'entre elles, de résistance et de revendications[14] : « Las reivindicaciones de los barrios encuentran […] un nuevo medio de expresión a través de todo tipo de festejos, ya se trate de charangas, teatros en la calle o maratones-denuncia del fraude urbanístico »[15].

L'Espagne de la *democracia pactada* se défait sans trop de violence des oripeaux du franquisme, démantèle les institutions de la dictature (*Tribunal de Orden Público, Movimiento Nacional,* etc.) et avance, non sans difficultés et soubresauts inquiétants, vers la démocratie. Sur le plan économique, le chômage, le *pluriempleo* et l'économie « souterraine », liés à une crise mondiale qui n'épargne pas l'Espagne, font leur apparition. Est-ce à dire que ce problème conjoncturel bouleverse le rapport temps de travail/temps de loisir ?

D'après une enquête consacrée aux loisirs des Espagnols, publiée par *El País,* en 1976, la conjoncture économique induit des inégalités manifestes en termes d'accès aux loisirs. Si la fréquentation des clubs sportifs connaît une augmentation significative[16]

---

[13] Joffre DUMAZEDIER, *Vers une civilisation du loisir ?…,* cité par Rafael MENDIA, « Claves… », p. 4.

[14] *Id*, p. 5.

[15] J. DE ANDRÉS, A. MAISUETXE, *El Movimiento ciudadano en Euskadi*, San Sebastián, Txertoa, 1980, cité par Rafael MENDIA, « Claves… », p. 17.

[16] L'enquête apporte les précisions suivantes : « La jornada laboral oficial de los españoles oscila entre las cuarenta y las cuarenta y ocho horas semanales, pero las horas reales de trabajo no corresponden a esa jornada, porque habitualmente se trabaja en más de un sitio o más horas de las específicas. Según datos de FOESSA, un 21 por 100 trabaja de cuarenta y cinco a cuarenta y nueve horas ; un 11 por 100, de cincuenta a cincuenta y cuatro horas ; un 7 por 100, de cincuenta y cinco a cincuenta y nueve horas, y un 18 por100, más de sesenta horas. Esto no deja mucho lugar al ocio. Si se añade el transporte, resulta que

(malgré le manque criant d'infrastructures), le *pluriempleo* auquel est contrainte une partie de la population laisse très peu de temps pour d'autres loisirs que la télévision, massivement « consommée » (73 % de la population la regarde quotidiennement)[17]. La même année, un Congrès consacré aux Loisirs réunit à Bruxelles 700 experts de l'Unesco. La polémique y fait rage. Le (vieux) débat autour de la définition du loisir divise encore les pays occidentaux :

> A pesar de que la cuestión del ocio no acaba de verse muy clara, recientemente se celebró un Congreso en Bruselas dedicado al tema. Durante tres días, 700 expertos de la Unesco reconociero « el derecho del hombre a buscar entretenimientos positivos y constructivos para su personalidad y, en definitiva, a tener en horas fuera de su trabajo habitual satisfacciones que le hagan sentirse feliz ». También se reconoció « el derecho a obtener educación permanente, quien la desee ». Lo que sucede es que los congresistas no se ponían de acuerdo en lo que es ocio, ni en lo que es educación permanente, ni en lo que es entretenimiento positivo y constructivo. Los diversos tipos de sociedad se echaban en cara sus mutuos defectos. Los representantes de los países comunistas achacaban a los capitalistas las destructivas formas de ocio en Occidente. Los capitalistas argüían que es en las sociedades del Este donde no existen las libertades mínimas para que el ser humano elija sus entretenimientos[18].

À défaut de déboucher sur un accord, le Congrès adopte une sorte de charte, sous forme de lettre adressée à l'Unesco, puis ratifiée par les Nations Unies, stipulant « les droits et les devoirs de l'être humain face au loisir »[19]. La construction de la démocratie espagnole garantit désormais, avec l'adoption en 1978 de la Constitution, les libertés fondamentales.

La jeunesse, à laquelle est plus particulièrement consacrée ce travail, peut donc théoriquement « jouir sans entraves » comme le scandaient les graffitis parisiens en mai 68… Car les loisirs sont autant d'espaces de plaisir. Il ne s'agit pas ici d'établir une typologie des loisirs des jeunes pendant la transition, tout au plus de proposer un bref aperçu des pratiques dont la presse rend ponctuellement compte à l'époque. Nombre d'articles publiés entre 1976 et 1981, par *El País*, examinent les types de loisirs

---

al 22 por 100 de los entrevistados les queda menos de dos horas libres al día. Aunque un 23 por 100 dispone de más de cinco horas, la media de la población general española se sitúa en un poco más de tres horas libres al día.

[…] Los españoles hacen mucho más deporte que hace diez años. Mientras en 1963 había 700 000 socios en clubs y sociedades deportivas, en 1973, la cifra se multiplicó por diez : 2 000 000 fue la cifra de socios deportivos en ese año. Los deportes preferidos son, por este orden, caza, pesca fluvial, fútbol, balonmano, baloncesto. La afición al tenis aumentó bastante ».

Alfonso GARCÍA PÉREZ, « El ocio de los españoles cuando el pluriempleo lo permite », *El País*, 18-VII-1976.

[17] Si l'on en croit l'étude consacrée — à partir d'une enquête effectuée auprès de 17000 enfants âgés de 6 à 13 ans — aux « habitudes culturelles de la population infantile » (publiée par le Ministère de la Culture, en 1979, à l'occasion de l'Année de l'Enfant), ces derniers ne sont pas en reste : la télévision monopolise, en effet, une large part de leurs loisirs. *Cf.*, Rosa RIVAS, « Los juegos y la televisión monopolizan el ocio de los niños españoles », *El País,* 02-IX-1980.

[18] *Ibid.*

[19] *Ibid.*

pratiqués par les jeunes. On observe, à la lecture de ces reportages ou compte rendus d'enquêtes ministérielles, que l'aspect festif, les espaces de convivialité que les jeunes s'approprient, l'emportent sur le loisir conçu comme activité culturelle. Un certain hédonisme et sa variante plus radicale le *pasotismo*[20] semblent caractériser les comportements d'une grande partie de la jeunesse post-franquiste au détriment de pratiques plus « utiles », « édifiantes », etc. La jeunesse semble se détourner de la réalité sociale et politique. Bernard Bessière rappelle ainsi, dans son étude consacrée à la culture espagnole de l'après-franquisme[21], les propos d'Enrique Tierno Galván, maire socialiste de Madrid de 1979 à 1986, déplorant la désaffection générale de ses concitoyens vis-à-vis des idéaux politiques :

> Il y a aujourd'hui un phénomène qui affecte la plupart des Espagnols y compris les socialistes et qui est la disparition des idéaux, le scepticisme voire une certaine irresponsabilité. Ils préfèrent s'abandonner à un loisir de pur bien-être […]. Jamais les Espagnols n'ont été si dépourvus d'enthousiasme idéologique. Nous sommes devenus un peuple d'indifférents. Le peuple ne veut plus entendre parler de contenus idéologiques dans les programmes municipaux : il veut avant tout des administrateurs efficaces qui puissent leur garantir le bien-être. La question du « pour quoi vivre » ne les intéresse pas, mais seulement le « comment bien vivre ». Ce sont les bons administrateurs qui gagnent les élections, et non pas les bons idéologues. Nous sommes dans un tunnel dont je veux croire que nous pourrons sortir bientôt. Mais aujourd'hui les idées sont en crise[22].

La crise de valeurs est réelle. Les notions d'effort, de travail, cèdent le pas à une morale de l'hédonisme. La jeunesse espagnole adopte rapidement des habitudes de loisir semblables à celles des pays occidentaux. Les institutions franquistes destinées à encadrer le temps libre des jeunes ont désormais disparu au profit d'une pluralité de l'offre, dans une société libérée du carcan de la dictature.

Du Frente de Juventudes à la Organización Juvenil Española : de la chemise bleue à la chemise beige, la quête d'une légitimité ?

[20] Le phénomène du jeune *pasota*, caractérisé par une indifférence affichée à l'égard de la réalité socio-politique et de la culture, est analysé par le sociologue Amando de Miguel en ces termes : « Le pasota est la contraction barbare de *pasivo* et *idiota*, celui qui se fout de tout [*pasa de todo*] et qui reste seul avec sa propre intimité, sans participer à la vie publique. Pour être très franc, le *pasota* représente le plus bas niveau de sentiment d'autoculpabilité et le degré le plus élevé d'apolitisme et d'anticompétitivité ludique. *Pasar de todo* signifie la mort de Jésus-Christ, de Marx, d'Einstein et de Freud, autrement dit l'abandon de la religion, de la politique, de la science et de la conscience », *in* Amando de MIGUEL, *Los Narcisos*, Barcelone, Kairós, 1979, p. 83-84, cité par Bernard BESSIÈRE, *La culture espagnole, les mutations de l'après-franquisme (1975-1992*), Paris, L'Harmattan, 1992, p. 235.

[21] Bernard BESSIÈRE, *La culture espagnole…*

[22] Interview accordée à Pilar URBANO, *Época*, 2-IX-1985, cité par Bernard BESSIÈRES, *La culture espagnole…*, p.221.

Peu d'études ont été consacrées, à ce jour, au rôle de la Phalange pendant la Transition[23]. Les sources très dispersées, l'accès peu aisé aux collections particulières en font une histoire lacunaire. Les phalangistes eux-mêmes, dont certains ont publié leurs Mémoires[24], passent étrangement sous silence cette époque de mutations et d'interrogations.

Le *Movimiento Nacional*, tel que l'avait rebaptisé Franco dès 1937, par le biais du Décret d'Unification, est dissous le 1er avril 1977. À la mort du dictateur, la Phalange est à nouveau divisée et s'atomise en groupuscules à géométrie et durée de vie variables. La révolution nationale-syndicaliste n'aura pas lieu, le rêve s'est évanoui bien avant la fin du régime… Le *Frente de Juventudes* (la connotation belligérante de l'expression laisse augurer de son aspect paramilitaire), rattaché au Vice-Secrétariat de l'Education populaire du *Movimiento*, avait été créé le 6 décembre 1940, en vue de contrôler les loisirs des jeunes et de les soumettre à la férule de l'Etat. L'organisation comprend également des *Falanges Juveniles*. Quelques semaines auparavant, le 22 avril 1940, le Ministre de l'Intérieur fait parvenir une Circulaire interdisant le mouvement scout[25] et stipulant que désormais seules les organisations de jeunesses de *FET y de las JONS* seraient habilitées à encadrer les différentes activités de loisirs des Espagnols âgés de 7 à 19 ans : « Las Organizaciones Juveniles de FET y de las JONS […] dedican sus actividades a la formación y exaltación de la unidad del espíritu nacional, mediante la educación moral, física, patriótica y premilitar basada en los principios Nacional Sindicalistas »[26]. Ces organisations qui ont pour devise *Por el Imperio hacia Dios*[27] sont le résultat de l'unification des *Flechas* (FET) y *Pelayos*

---

[23] Voir l'étude de Rafael IBÁNEZ, *El movimiento nacionalsindicalista durante la transición, una aproximación*, Universidad de Verano de la Fundación José Antonio, Castilnovo, 1977.

[24] Pilar PRIMO DE RIVERA, *Recuerdos de una vida*, Madrid, Dyrsa, 1983. Raimundo FERNÁNDEZ CUESTA, *Testimonio, recuerdos y reflexiones*, Madrid, Dyrsa, 1985, etc.

[25] Le mouvement scout se réorganisera progressivement dans la clandestinité jusqu'à la création dans les années 60 du M.S.C (*Movimiento Scout Católico*) ; *cf.* Ignacio ANDREATTA, « Organizaciones juveniles franquistas y los scouts », *Arte de los bosques*, www.javlop.com.

[26] *Ibid.*

[27] Les postulats reprennent les 12 points du *Flecha* :
1-La fe cristiana es el fundamento de Dios.
2-Sabemos que España es la patria más hermosa que se puede tener.
3-La Falange que fundó José Antonio es la Guardia de España y formar en ella es mi afán supremo.
4-El Caudillo es mi jefe, le querré y obedeceré siempre .
5-Amamos las genuinas tradiciones de nuestra patria, sustancia de nuestro porvenir imperial.
6-Nadie es pequeño en el deber de la Patria.
7-Vivimos en el conocimiento y la afición a lo campesino, de lo que huele y sabe a tierra madre.
8-La vida es milicia. Mi fe, tesón y disciplina harán a España Una, Grande y Libre.
9-Ser Nacionalsindicalista significa no tener contemplaciones con privilegios injustos. Luchamos por la Patria, el Pan y la Justicia.
10-Para servir a España mi cuerpo ha de ser fuerte y mi alma sana.
11-Cada día he de alcanzar una meta más alta. El que no se supera en el servicio de España desciende.
12-Por tierra, mar y aire, nosotros haremos el Imperio.

(carlistes) antérieurs. Elles s'inspirent, selon Manuel Parra Celaya, des valeurs de l'armée, du scoutisme (d'où sont issus à l'origine la plupart de ses dirigeants), et des mouvements de jeunesse allemands et italiens. Il a même été question, dans un premier temps, de leur donner un caractère nettement « scout », d'où la création, en 1938, d'un éphémère et syncrétique *Exploradores de FET y de las JONS*[28]. Ce « scoutisme phalangiste » n'a toutefois guère prospéré, pas plus que les *Organizaciones Juveniles* qui se fondent très rapidement dans l'hégémonique *Frente de Juventudes*.

Dès la fin des années cinquante, les technocrates de l'Opus Dei prennent le pas sur les phalangistes au sein de l'appareil d'État. Ce recul de l'influence de la Phalange se traduit par un changement de nomenclature : la *Organización Juvenil Española* succède, en 1960, au *Frente de Juventudes*[29]. La création de l'OJE ne signifie pas pour autant la disparition des *Falanges Juveniles* qui continuent d'exister séparément, mais sombreront rapidement dans l'oubli. La mutation obligée est en marche. L'OJE, qui se présente encore aujourd'hui comme une « école pour l'éducation pendant le temps libre »[30], publie ses premiers statuts en juillet 1960. Sous les auspices de la *Delegación Nacional de Juventudes*, l'organisation, — d'après ses exégètes officiels — une « modernisation » des structures économiques du pays, souhaite, déjà à l'époque, se démarquer de l'esprit paramilitaire initial, jugé obsolète :

> Tras el desarrollo económico y social obrado en España hacia los años cincuenta, la juventud española adquirió más posibilidades de acceso a la cultura. El espíritu mimético de militarización inicial había perdido su vigencia; el desgaste de las Falanges Juveniles de Franco hacía preciso el nacimiento de un nuevo movimiento juvenil más actual, dinámico y acorde con los cambios habidos[31].

À cette époque, l'OJE se définit comme « un movimiento fundado para la hermandad y entrenamiento de los jóvenes que deseen hacer de su vida un permanente acto de servicio a la justicia y a la Patria, dentro del espíritu cristiano de nuestros mayores »[32], destiné exclusivement aux garçons âgés de 10 à 21 ans, *Flechas*, *Arqueros* et *Cadetes*. Saragosse accueille, en 1966, la première Compétition Nationale d'Activités de l'OJE. Les responsables déclarent, par ailleurs, en 1967, que l'organisation s'adresse aux jeunes, indépendamment de leurs appartenances politiques

[28] Manuel PARRA CELAYA, *Juventudes de vida española : el Frente de Juventudes, historia de un proyecto pedagógico*, Madrid, Fundación Editorial San Fernando, 2001, cité par Ignacio ANDREATTA, « Organizaciones juveniles franquistas… ».
[29] José Ignacio CRUZ OROZCO, *El Yunque azul. Frente de Juventudes y sistema educativo. Razones de un fracaso*. Madrid, Alianza Editorial, 2001, Francisco LÓPEZ CASIMIRO, «El Yunque azul, la educación política durante el franquismo », www. cica.es.
[30] Site internet de l'Organisation : www.oje.es.
[31] « Qué es la OJE », *ibid*.
[32] *Id*. p. 2.

et religieuses : « la OJE. es por su propia esencia, por su sentido por su trayectoria, integradora y abierta a todos los jóvenes, sea cual fuere su peculiaridad ideológica y religiosa ».

Fini le temps de l'embrigadement ? Cette volonté affichée de se démarquer des signes les plus encombrants de l'idéologie franquiste s'accommode paradoxalement de la réaffirmation — via l'adoption de nouveaux statuts en 1974 — de la fidélité aux principes du *Movimiento*. L'OJE se réclame, sans détour, de l'idéologie fondatrice : « movimiento voluntario fundado para la hermandad y entrenamiento de los jóvenes que deseen hacer de su vida un acto permanente de servicio a la justicia y a la Patria, dentro de los ideales que inspiran los Principios del Movimiento Nacional »[33]. La même année, l'OJE organise d'ailleurs un hommage solennel au dictateur.

À la mort de ce dernier, l'organisation semble jongler avec une double réalité : la nécessité d'asseoir une légitimité démocratique et la nostalgie irrépressible d'un passé révolu. La disparition du Secrétariat Général du *Movimiento*, le 1er avril 1977, signe l'indépendance de l'OJE. On observe toutefois que la Promesse que font ses adhérents soumet toujours leurs loisirs au service de Dieu et de la patrie : « Amar a Dios y levantar sobre este amor todos mis pensamientos y acciones. Servir a mi Patria y procurar la unidad entre sus tierras y entre sus hombres. Hacer de mi vida, con alegría y humildad, un acto permanente de servicio"[34].

L'organisation cesse, de fait, d'être une institution publique pour devenir une association de jeunesse de droit privé.

La *Organización Juvenil Española* de 1978 à 1982 : encadrement des loisirs et démocratie, enjeux et réalités

Il s'agit ici d'appréhender, sans prétendre à une analyse exhaustive, les (éventuels) ressorts idéologiques qui sous-tendent ces loisirs organisés. La revue *Proel* rend compte des activités et projets de l'OJE et fédère les différents groupes existant à travers le pays. Conçue comme l'organe d'information et de diffusion de l'organisation, elle se veut également une tribune d'expression pour ses adhérents : « Proel quiere ser portavoz de nuevas ideas y proyectos », peut-on lire dans le numéro de Décembre 1978[35]. De 1978 à 1981, la revue témoigne des changements intervenus dans la société espagnole. Les fluctuations d'un contexte socio-politique, bien plus troublé que ne le

[33] *Ibid.*
[34] « Promesa de la Organización Juvenil Española (OJE)», www.rumbos.net.
[35] *Proel*, *Boletín de la Organización Juvenil Española*, Madrid, XII-1978, p. 2.

laisse supposer le regard rétrospectif parfois lénifiant porté sur la transition, infléchissent-elles la doctrine initiale de l'OJE ?

Comment s'opère la mutation de cette organisation, jadis fer de lance du pouvoir franquiste? Distribuée à 3000 exemplaires environ auprès des « moniteurs » (*mandos*) et des dirigeants, *Proel* paraît trois fois par an, à Madrid, et s'articule autour de trois rubriques principales : le compte rendu des activités des différents « foyers» et camps de vacances, les articles consacrés à la formation des jeunes pendant le temps de loisirs, et les éditoriaux ou entretiens divers avec les responsables qui dispensent la bonne parole et fixent les objectifs de l'OJE. La couverture, de facture classique, est généralement composée de photos des jeunes dans les camps de vacances ou de dessins, le plus souvent humoristiques. La devise de l'organisation (*Vale quien sirve*, hymne aux accents phalangistes dont le refrain clame allègrement « *Arriba España* »[36]*)* y figure en bonne place, avec l'emblème de l'OJE : la croix potencée et le « lion rampant »[37], symbolisant les origines de la chrétienté et du royaume de Castille. Cette région figure parmi les emblèmes constitutifs de la Nouvelle Espagne que le *Caudillo por la Gracia de Dios* appela de ses vœux.

Les activités de loisirs, répertoriées entre 1978 et 1982, se multiplient et l'offre se diversifie. Aux traditionnelles activités de plein air, pratiques sportives et camps de vacances[38], viennent s'ajouter, par exemple, la participation, en janvier 1979, de l'OJE

---

[36] D'après le *Cancionero du Frente de Juventudes*, la chanson date de 1963. Elle reprend l'idéal de service à la patrie et les valeurs militaires chers à la Phalange :

[…] Vale quien, sirve,
servir es un honor,
vale quien sirve
a España con amor.
[…] Vale quién sirve,
se sirve al caminar,
[…] Vale quien sirve
y sirve con afán.
¡ Arriba España !
es mi cantar.
León rampante es mi cantar
¡ Arriba España !, con mi cantar.
[…] Con el paso marcial
canto así al caminar.

« España es mi canción, Cancionero del Frente de Juventudes », www.rumbos.net.

[37]La croix est sans doute la figure héraldique qui a acquis le plus d'importance dans la chrétienté. C'est le premier emblème commun sous lequel s'est groupé tout l'Occident chrétien lorsque fut prêchée la première croisade. La croix potencée est une croix à branches égales, celles-ci étant constituées par autant de croix en tau, qui était la potence la plus classique aux premiers temps du christianisme. Elle est, de fait, l'emblème de la plupart des mouvements scouts catholiques.
En ce qui concerne l'origine du « lion rampant », Ferdinand III *El Santo* scelle, en 1230, l'union de la Castille et de Léon, royaume dont le blason représente notamment un lion debout sur ses pattes arrière.

[38] L'OJE se présente, dans le numéro de décembre 1978, comme la première association de jeunesse avec 10 000 participants aux différents camps de vacances, *Proel,* XII-1978, p. 7.

à la Journée Mondiale de Défense des Forêts. L'intérêt pour l'écologie, dont la revue se fait très largement l'écho, grandit parmi les jeunes et se traduit par la multiplication d'activités liées à la protection de l'environnement.

Si la typologie des loisirs ne connaît pas de changement notable, l'accent étant mis principalement sur les activités de plein air, le souci d'encadrer le temps libre, d'éviter que les jeunes ne sombrent dans le désœuvrement, enfin l'édification dans une foi chrétienne (inspirée du scoutisme catholique) structurent les activités de l'organisation. La mission première de l'OJE est donc éducative, complémentaire de celle de la famille et de l'école. Elle ouvre sur l'extérieur, sur la nature (camper et partager dans la rencontre avec le Christ). Le projet prend sens dans la foi. Chaque numéro de la revue donne à l'OJE l'occasion de se présenter comme « l'organisation du temps libre ». La formation des jeunes en est donc le pivot.

Proel (destinée notamment, on l'a vu, aux responsables de l'organisation) comporte ainsi une rubrique particulièrement détaillée où sont définis les principes à inculquer aux jeunes, suivant des modalités précises assorties de conseils pédagogiques. Des séances de formation destinées à chaque tranche d'âge abordent, sous forme d'échanges, la question de Dieu, de la famille, noyau constitutif de la société (« célula de base de la sociedad[39] »), de l'idée de service à la patrie, voire de « sacrifice » (référence à José Antonio Primo de Rivera s'il en est[40]). En guise de préambule au programme de formation de l'année 1978-79, l'OJE proclame son attachement à la Constitution et aux institutions de la démocratie. Signe de son évolution, un article consacré aux droits de l'homme recommande, par exemple, d'aborder le sujet avec les *arqueros* (âgés de 11 à 13 ans). Signalons que son auteur croit bon de rappeler que l'Espagne avait signé la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme en 1948, sans dire un mot du régime dictatorial en vigueur à l'époque[41].

L'OJE s'emploie à fournir des réponses aux problèmes de société. La drogue, la délinquance, etc., sont autant d'occasions d'invoquer les valeurs chrétiennes censées remédier aux fléaux sociaux. D'où l'importance d'occuper « positivement » le temps libre : « En este problema hay que ir a las causas sociales que lo crean, como son la marginación de la juventud, las pocas posibilidades de ocupación positiva del ocio (tanto asociadas como individualmente), el paro juvenil, la escasa labor de promoción de la juventud etc. »[42].

---

[39] *Id*. p.5.

[40] On peut lire sous la plume du fondateur de la Phalange : « La vida es milicia y ha de vivirse con espíritu acendrado de servicio y de sacrificio », José Antonio PRIMO DE RIVERA, « Norma Programática de la Phalange », *F. E.,* Madrid, XI-1934.

[41] « Formación arqueros : Los derechos humanos », *Ibid*..

[42] « Formación cadetes y guías, Las drogas », *Proel*…, XII-1978, p. 7.

Les responsables de l'OJE s'expriment, par ailleurs, régulièrement dans les pages de *Proel*, rappelant les principes fondateurs de l'organisation. À travers les éditoriaux, articles ou interview divers, les dirigeants semblent, au cours de ces années de transition démocratique, éprouver le besoin de se justifier. Malgré le déni d'une quelconque collusion avec l'idéologie de la Phalange, la schizophrénie guette parfois l'OJE. Le responsable de la région de Valence, tout en souhaitant la « bienvenue », en 1978, à la Constitution, dans une Espagne qu'il espère pacifiée, souligne que l'événement ne doit pas pour autant modifier « les valeurs et les croyances » de l'organisation[43]. Dans le même numéro, l'OJE affirme son indépendance vis-à-vis des partis politiques, tout en évoquant des valeurs, notamment le service à la patrie, ancrées dans une idéologie partisane. L'organisation affirme d'ailleurs une forme de fidélité au passé : « Se avanza lentamente pero con eficacia. Los cimientos de esta OJE de siempre ante une nueva situación han de colocarse con cuidado »[44]. En 1980, le Délégué National, José Ignacio Fernández Delgado, répondant à une question concernant l'origine de l'OJE, estime qu'il n'y a pas à rougir du passé : « Nosotros no renunciamos a nuestro pasado, porque sería iluso, sería de mal nacidos renunciar a nuestro pasado[45] ». Se gardant de tout extrémisme (« No somos anti nada, ni ultra de nada »[46]), il défend une « nouvelle image » de l'organisation qui reconnaît par ailleurs les Statuts d'Autonomie.

Mais l'OJE suscite la méfiance d'une partie de la jeunesse, qui ne partage pas ses valeurs. *Proel* publie la lettre d'un lecteur évoquant l'incompréhension dont les membres de l'organisation semblent faire l'objet. Les jeunes préfèreraient-ils l'oisiveté à l' « engagement » philanthrope ? :

> ¡ Qué lástima ! Se quedaron en casa, en la discoteca o en los bares. Eso del acto permanente de servicio parece hoy algo de locos.
>
> […] ¡ Qué lástima ! Se asustan de que de pronto utilicemos nuestras vacaciones para irnos con otros jóvenes a pasar frío y hambre. ¡ Qué lástima ! Ellos siguen bebiendo y drogándose[47].

La défiance n'est pas le seul fait des jeunes. La presse, peut-on lire dans *Proel*, passe quasiment sous silence l'existence de l'OJE, comme à l'occasion de la célébration de son XXe anniversaire. Le Délégué National déplore, en mars 1981 — à l'occasion d'une réunion de la Junte nationale —, cette situation. Il accuse également le pouvoir

[43] « Editorial, Que quede claro », *id*. p. 3. On peut y lire notamment : « ¿ Qué somos ? Un movimiento abierto de jóvenes con voluntad de perfección, animados de un espíritu de servicio. […] La Patria […] la entendemos como un destino, una misión, una unidad armónica en sí misma ».
[44] *Proel,* XII-1978, p. 6.
[45] José Ignacio FERNANDEZ DELGADO, « No somos anti nada, ni ultra de nada », *Proel*, Madrid, XII-1980, p. 9.
[46] *Ibid.*
[47] *Proel*, Madrid, I-1979, p. 8.

de négliger la jeunesse, alors que cette dernière est manifestement livrée à elle-même. Et de citer Agustín de Foxá[48] qui la convoque en termes quasiment messianiques : « La milenaria España mira esperanzada a la juventud que avanza implacable y genial como la primavera »[49]. La tentative de coup d'État militaire du 23 février 1981 a réveillé le spectre des deux Espagnes que seule une jeunesse, dûment formée, peut éloigner. L'OJE entend y veiller : « Reafirmamos nuestra presencia activa y esperanzada en el seno de la juventud española »[50]. L'organisation, déclarée d'utilité publique le 24 juillet 1981, obtient d'ailleurs la reconnaissance officielle des autorités.

En se libérant progressivement de la contrainte de la dictature, la jeunesse espagnole s'est approprié des espaces de loisir jusqu'alors contrôlés. Chargée, sous le franquisme, de veiller sur « le bon usage du temps libre » des jeunes, la OJE s'est adaptée aux changements intervenus dans la société espagnole, tout en restant fidèle à son credo initial : subordonner les loisirs à des valeurs morales

[48] L'auteur, entre autres, de *Madrid de corte a checa*, (1938), est l'un des écrivains promus par le régime franquiste.
[49] *Proel*, Madrid, III-1981, p. 6.
[50] *Ibid.*

LES LOISIRS DU PETIT FRANQUISTE : *FLECHAS Y PELAYOS* (1936-1939)

Évelyne RICCI,
Université de Bourgogne

En los primeros meses de guerra, los partidos del bando Nacional lanzan una operación propagandística dirigida a los niños, creando periódicos ilustrados que, después del Decreto de Reunificación, se funden en un título único. Así nace *Flechas y Pelayos*, una revista destinada a los niños de la zona Nacional que, bajo el pretexto del ocio y el recreo, son el blanco de una propagande hábil y agresiva, cuyo objetivo es hacer de ellos férreos defensores de la causa franquista.

From the first months of the war, the nationalist parties launched an offensive propaganda campaign aimed at children and created illustrated newspapers which were gathered under an only title after the Decree of Reunification. That's how *Flechas y Pelayos* was born; it was a magazine for the young Franco supporters of the nationalist area who, under the pretext of leisure, were the targets of skilful and aggressive propaganda with the aim of transforming them into fierce defenders of the pro-Franco cause.

« La propagande hitlérienne […] était un enchevêtrement
d'exagérations et souvent de mensonge ».
Serge TCHAKHOTINE

Quelques mois après le début de la Guerre, paraît dans le camp nationaliste la première revue pour enfants directement liée à l'un des partis en lice, les Phalangistes de la province d'Aragon. Le premier numéro de *Flechas*, hebdomadaire enfantin de la « Falange Española de las JONS de Aragón » est publié le 5 novembre 1936, à Saragosse. Pour 15 centimes, il offre huit pages de contes, de bandes dessinées (« Juanito es un Flecha que el tiempo aprovecha » et « Así son los “Flechas” »), de divulgation scientifique, de jeux et, surtout, beaucoup de textes de propagande, dont la

ISSN 1773-0023

présence est un des traits fondamentaux de la presse pour enfants de l'époque. Sur la couverture, José Antonio Primo de Rivera, « grand ami des "Flechas" », explique qu'il a confiance « en que todos los niños que llevan la camisa azul, sabrán cumplir su deber de soldados y Falangistas »[1]. Dès la première page, tous les ingrédients sont, donc, réunis pour faire du jeune lecteur phalangiste un parfait petit soldat, pour qui, désormais, loisir devra rimer avec endoctrinement.

La revue nationale phalangiste, *Flecha Arriba España*, publiée deux mois plus tard, à Saint Sébastien cette fois, reprend à son compte les consignes de son prédécesseur aragonais : aux histoires et bandes dessinées (« El Flecha llamado Edmundo vence siempre a todo el mundo » et « Flechorías de Manolo ») se mêlent textes doctrinaux, comme cette page signée Federico de Urrutia, qui contient le « Décalogue du Flecha »[2], surmonté, comme la couverture, du symbole phalangiste, le joug et les cinq flèches. Les Phalangistes n'ont pas l'exclusivité de la presse pour enfants et de ce déploiement doctrinal : un mois à peine après *Flechas*, les Carlistes de la Comunión Carlista Tradicionalista, parti réunifié en janvier 1932, publient une nouvelle revue pour enfants, *Pelayos*, dont le premier numéro paraît le 27 décembre 1936. Il sera publié chaque samedi, jour de la Sainte Vierge, comme le souligne Payín[3], le vrai faux Pelayo de 11 ans, qui signe la déclaration de principes initiale. Pour 20 centimes (un prix avantageux : *Flecha Arriba España* en coûte 25 et compte 6 pages de moins), le petit carliste a droit, sous couvert de loisirs, à 14 pages de pur endoctrinement carliste : coiffé du béret rouge, il lutte pour « Dieu, la Patrie et le Roi » et doit, dès le premier numéro, connaître la vie de Saint Pelayo, Patron des Carlistes, qu'il a à charge de raconter à ses camarades[4]. Si les loisirs proposés au jeune Pelayo ressemblent fort à ceux de ses camarades phalangistes (contes, jeux, bandes dessinées, concours divers…), la propagande est poussée plus loin dans cette revue où la doctrine carliste, puissante et insistante, occupe la plupart des rubriques. Jamais les journalistes n'omettent de rappeler à l'ordre leurs jeunes lecteurs sur des questions qui paraîtront insignifiantes aux non

[1] *Flechas*, n°1, 5-XI-1936, p. 1.
[2] Le huitième Commandement, qui pourrait bien être considéré comme une déclaration de principes de ce journalisme pour enfants, en dit long sur les contradictions de la presse phalangiste et ses méthodes : « No dudes nunca sin motivos justificados de la honradez ajena. La calumnia es un arma de dos filos con la que podrías herirte ». Voir « La Falange os dice », *in Flecha Arriba España*, n°1, 23-I-1937, p. 3.
[3] *Pelayos*, n°1, 27-XII-1936, p. 1 : « Desde sus páginas, yo os hablaré todas las semanas, porque saldrá todos los sábados. El sábado es un día muy bonito, porque está dedicado, como sabéis a la Virgen Santísima ».
[4] *Id.*, p. 14 : « La consigna de esta semana es bien sencilla: leed la vida de San Pelayo, hasta que os sintáis capaces de relatarla a un compañero ».

initiés, comme, par exemple, celle du Sapin de Noël, auquel tout bon Pelayo doit préférer la Crèche, plus traditionnelle[5].

Des loisirs, aussi peu politiques, *a priori*, que les décorations de Noël ou que les rébus et devinettes, deviennent l'enjeu de luttes idéologiques qui n'hésitent pas à prendre à parti les lecteurs et à en faire des petits soldats de la cause phalangiste ou carliste. En fait de divertissements (qui apparaissent, le plus souvent, sous un jour inoffensif), les enfants se voient présenter harangues doctrinaires et discours politiques. La propagande est la raison d'être de ces revues apparus au début du conflit, à un moment où, Marie-Aline Barrachina le montre,

> Le besoin se fait en effet sentir pour les "Nationaux" de renforcer la domination militaire par un pouvoir de caractère idéologique, c'est-à-dire de donner aux populations « à conquérir » ou déjà sous le joug une foi dans le bien fondé de la Guerre civile et dans son issue heureuse au bénéfice du nouveau pouvoir[6].

Pas plus que la presse pour adultes, les revues pour enfants n'échappent pas à ces enjeux de pouvoir. Leurs loisirs sont l'objet de toutes les convoitises politiques, comme le montre le sort réservé à ces revues quelques mois plus tard, au moment du décret d'Unification du 19 avril 1937, qui fonde dans un parti unique les forces politiques en présence, en particulier les Phalangistes, les Carlistes et les Monarchistes. C'est ainsi qu'est créée la Falange Española Tradicionalista de las Juntas Ofensivas Nacionales Sindicalistas, la FET-JONS, qui se traduit dans les mois suivants par la fusion des revues *Flechas, Flecha Arriba España* et *Pelayos* en un nouvel hebdomadaire, *Flechas y Pelayos*. Le premier numéro est publié le 11 décembre 1938. Un nouveau petit lecteur est né dans le camp National, il n'est plus ni phalangiste, ni carliste, mais simplement franquiste. La revue, qui compte très vite un tirage important et reprend à son compte un grand nombre des rubriques des titres précédents, repose sur la même stratégie idéologique et, là encore, on fait des loisirs un enjeu politique. Ils deviennent le support privilégié de l'endoctrinement franquiste des jeunes lecteurs, grâce à des méthodes de propagande efficaces et parfaitement au point.

Le strict encadrement des loisirs

[5] *Id.*, p. 2 : « El Pelayo es esencialmente tradicionalista, es decir, amante y defensor de las tradiciones patrias; y esto puede demostrarlo, a maravillas, en las fiestas de Navidad, conservando las tradiciones españoles de tales fiestas, y desterrando esas costumbres que nos han venido del extranjero. ¿Qué es eso del "Árbol de Noel"? ¿No es mucho más hermosa y cristiana la costumbre de los "Nacimientos"? ».

[6] Marie-Aline BARRACHINA, *Recherches sur les ressorts de la propagande franquiste (1936-1945) : Discours, mises en scène, supports culturels*, Thèse d'État, Université Nice-Sophia Antipolis, 1995, p. 20.

Ces revues ont un objectif déclaré : l'encadrement strict des loisirs pour enfants, ce qui doit permettre, tout à la fois, de lutter contre l'oisiveté et d'inculquer aux jeunes lecteurs les doctrines politiques des différents partis. Les loisirs proposés dans ces journaux n'importent, donc, pas en eux-mêmes, mais comme vecteurs de propagande et de formation.

Loin d'être une époque d'innocence et d'insouciance, l'enfance est considérée comme un terrain d'endoctrinement de choix, d'autant que l'on dispose à cet âge d'un important temps libre, qu'il ne saurait être question de perdre en loisirs inutiles et, encore moins, à ne rien faire. Ainsi, ces revues insistent sur l'importance d'occuper son temps à des activités utiles, à l'instar de Juanito, le héros de la bande dessinée parue dans *Flechas*, intitulée « Juanito es un Flecha que el tiempo aprovecha ». Comme lui, les lecteurs de ces revues doivent savoir tirer profit du temps libre dont ils disposent en dehors de l'école, de l'Église et des séances de formation militaire, comme le résume un article publié dans la revue *Pelayos* :

> Pero, como además de las horas que vas a la iglesia, a la escuela y al cuartel, te queda mucho tiempo, la Patria, para que no pierdas inútilmente ese tiempo tan precioso, pone en tus manos PELAYOS, para que ese Semanario sea, de una manera amena y agradable, un complemento de la iglesia, de la escuela y del cuartel[7].

Loisir ne saurait donc rimer avec oisiveté (« Juventud que no empuja es peso muerto para el progreso de su pueblo », rappelle *Flechas*[8]), mais bien avec formation et éducation, et il n'est pas davantage concevable que les jeunes lecteurs consacrent du temps à d'autres activités que celles préconisées dans ces pages, comme, par exemple, le cinéma. Les Carlistes sont particulièrement sévères à l'égard de ces loisirs jugés pernicieux pour la jeunesse, contre lesquels *Pelayos* met régulièrement en garde ses lecteurs. Les cinémas sont des lieux dangereux et malsains : « toutes sortes de gens, grands et petits, filles et garçons »[9] se retrouvent dans ces salles obscures qui peuvent devenir, on le devine, autant de lieux de perdition. C'est pourquoi le petit carliste ne doit les fréquenter qu'avec précaution[10], de même qu'il ne doit pas s'intéresser à la vie des stars, qu'ils soient footballeurs ou toreros[11], et qu'il ne devra jouer que modérément au

---

[7] « El Pelayo y el Semanario *Pelayos* », *in Pelayos,* n°27, 27-VI-1937, p. 1

[8] *Flechas*, n°5, 6-XII-1936, p. 11.

[9] « El Pelayo y el Cine », *in Pelayos*, n°7, 7-II-1936, p. 1 : « toda clase de gente; grandes y pequeños, niñas y niños ».

[10] *Ibid.* : « Las películas de tu cine han de ser de asuntos religiosos, de escenas cómicas, de viajes de estudios, de vistas y panoramas de la naturaleza y sobre la historia de España. Así te instruirás, así te educarás, así te divertirás sanamente. ¡Cuántos niños no pueden ser Pelayos, porque se han pervertido en los cines malos! Procura, tú, buen Pelayo, alejar a tus compañeros del cine perverso ».

[11] « Consigna », *in Pelayos*, n°25, 16-VI-/1937, p. 1 : « Pondré más interés en aprender bien la Historia de España, que en enterarme al detalle de la vida y habilidades de futbolistas, toreros y pelotaris ».

football et jamais le dimanche, sans être allé auparavant au catéchisme[12]. Rien n'est plus dangereux pour lui que les romans, objet de tous les anathèmes : « impies, immoraux, antipatriotiques, socialistes et anarchistes » (!), ils pervertissement les enfants dont ils font des criminels et des professionnels du vice[13]. La violence de la condamnation et la nature des arguments employés montrent à quel point les loisirs sont investis d'une mission politique, qui dépasse largement leur fonction de divertissement et qui varie notablement en fonction des idéologies défendues par l'une ou l'autre des revues. C'est ainsi que le petit phalangiste se voit recommander la lecture (« ¿Queréis saber si poséis talento? Leed. Los libros os lo dirán. ¿Escribís, pero os encontráis sin idea? Leed. Los libros os devolverán la inspiración »[14], leur dit *Flecha Arriba España*), alors que les petits franquistes de *Flechas y Pelayos* ont, eux, tout loisir de s'intéresser aux artistes de cinéma[15] ou aux sportifs[16].

Le traitement réservé à la lecture ou au cinéma dans l'un ou l'autre des hebdomadaires met en évidence des différences notables, qui tiennent aux idéologies défendues par chacun des titres, mais qui, pour autant, ne remettent pas en cause la condamnation attachée, de manière générale, à tout loisir jugé non formateur ou non utile. Les loisirs ne sauraient consister simplement à passer le temps en s'amusant, comme le suggère le conte publié par *Flecha Arriba España*, en janvier 1937[17]. Dans un pays imaginaire, des hommes trop occupés à se divertir en ont perdu tout sentiment patriotique : le jour où leur terre est envahie, nul ne songe plus à la défendre. Il est, donc, important, pour le futur d'un pays, de surveiller étroitement les loisirs de ses habitants et, bien entendu, des plus jeunes d'entre eux. Cela, le franquisme l'a parfaitement compris, à l'instar des régimes fascistes de l'époque : « Pour les fascistes et les nazis, organisateurs des congés accordés à la masse des travailleurs, il s'agit de ne pas laisser de brèche temporelle ouverte qui puisse menacer le projet d'acculturation et de disciplination collectives »[18].

---

[12] « El Pelayo y el Catecismo », *in Pelayos*, n°10, 28-II-1937, p. 1 : « No iré nunca a jugar al foot-ball ni a otras diversiones los domingos por la tarde, sin haber asisitido antes al catecismo parroquial ».

[13] Voir « El Pelayo y las novelas », *in Pelayos*, n°12, 14-III-1937, p. 1 : « Al leer novelas sin ton ni son, sin consultar a su confesor, sin pedir permiso a sus padres, [los niños] van aprendiendo lo que leen: y como por desgracia la mayor parte de las novelas que hoy se publican, son malas, impías, inmorales, antipatrióticas, socialistas y anarquistas, ellos insensiblemente, se van volviendo todo eso. Los casos de niños, que se han pervertido por causa de las novelas, son incontables. […] Aborrece sobre todo de esas novelas baratas que se venden por entregas: la mayor parte de ellas parecen escritas en un burdel, y destinadas a los profesionales del crimen y del vicio ».

[14] *Flechas*, n°5, 6-XII-1936, p. 11.

[15] Voir, par exemple, la lettre de cette lectrice qui cherche une correspondante de son âge à qui « le guste mucho el cine y que coleccione artistas de cine ». *Flechas y Pelayos*, n°2, 18-XII-1938, p. 9.

[16] Voir les nombreuses rubriques sportives publiées dans les revues.

[17] « La Falange os dice », *in Flecha Arriba España,* n°4, 14-II-1937, p. 5.

[18] Alain CORBIN, *L'avènement de loisirs 1850-1960*, Paris, Flammarion, 1995, p. 373.

ISSN 1773-0023

Ces revues ne sauraient, donc, se contenter de combattre l'oisiveté et les divertissements pernicieux ; il leur faut, en outre, donner sens et utilité aux loisirs enfantins dont l'objectif est clair, la formation de la jeunesse selon les orientations définies par le pouvoir. Les loisirs ont, donc, une très claire fonction d'embrigadement des enfants traités, à la fois, comme récepteurs et acteurs de ce système d'endoctrinement.

La juventud, tesoro auténtico de la Patria[19]

Comme tous les régimes totalitaires et, en particulier, l'Allemagne hitlérienne, le franquisme accorde une importance particulière aux enfants, comme le prouve la création, par décret du 13 août 1937, des *organizaciones juveniles*, organismes nationaux d'encadrement de la jeunesse, qui ont à charge, comme *Flechas y Pelayos*, de former les petits franquistes. Ces enfants sont, en effet, les adultes de demain[20] et il importe d'en faire, grâce aux loisirs, des franquistes convaincus qui serviront le régime, parce qu'ils auront été formés dans ce sens dès leur plus jeune âge.

La première mission de ces revues est donc identitaire : elle doit former une communauté d'enfants qui se reconnaissent comme franquistes (ou carlistes…) et adoptent les valeurs et les comportements du groupe auxquels ils appartiennent. Il s'agit, comme Pascal Ory l'a montré à propos de la revue collaborationniste pour adolescents, publiée à Paris entre 1943 et 1944, *Le Téméraire*, de « se rallier le sujet en lui exposant un adversaire exécrable, exalter les valeurs à défendre contre lui, bref pousser l'individu hors de lui-même jusqu'à l'adhésion totale à la pratique du groupe…»[21]. Pour cela, rien de mieux que de faire des petits Espagnols des carlistes, des phalangistes ou des franquistes en miniature, ce qui explique les titres donnés à ces revues qui font disparaître l'individu derrière le partisan politique. De même que les enfants (et les parents) du camp adverse sont toujours désignés comme des « Rouges », le jeune Espagnol du camp nationaliste se définit par son appartenance à cette communauté politique nationale.

---

[19] *Flecha, Arriba España*, 23-I-1937

[20] Voir *Flechas*, n°11, 17-I-1937, p. 7 : « Vosotros los Flechas, futuros hombres de la España azul, Una, Grande y Libre, debéis habituaros a usos y costumbres que redunden en beneficio de vuestra salud y desarrollo físico ». Voir également « García Sanchiz habla a los Pelayos de España », *in Pelayos*, n°7, 7-II-1937, p. 10 : « ¡Los Pelayos! En los robles del carlismo, ellos son nidos, y la garantía de que el siglo de historia de la Comunión renace, en otros. Al contemplaros a vosotros, mis Pelayos, siento que nuestra España, tan antigua como gloriosa, tiene aún más porvenir que pasado. Que Dios os bendiga ».

[21] Pascal ORY, *Le petit nazi illustré, Vie et survie du « Téméraire » (1943-1944)*, Paris, Nautilus, 2002, p. 31.

> Ambos « flechas » azules y « pioneros » rojos, tienen el mismo tierno corazón y el alma blanca todavía. Pero los hombres los que hemos matado el color de rosa hemos decretado que en esta generación no puede haber sino patriotas y enemigos y ante el dilema, preferimos convertirlos en soldaditos azules, antes de que los hicieran bestias del odio, con voz de ángel y corazón de hiena. Ésta es la razón de ser de nuestros « flechas »[22].

Avant d'être un enfant, donc, le petit Espagnol est un « Flecha » ou un « Pelayo » et sa sœur une « Margarita » (du nom de l'épouse de Charles VII). Il adopte, naturellement, l'uniforme et les emblèmes de ses aînés : la chemise bleue, le Joug et les Flèches pour les phalangistes (parfois le calot et le gland), le béret rouge, l'écusson carliste et le cornet pour les autres. Après le Décret d'Unification, le jeune franquiste, emblème de l'Unité Nationale, portera, à la fois, la chemise bleue et le béret rouge, comme le montrent les premières couvertures et les illustrations de *Flechas y Pelayos*. Désormais, tous les enfants appartiennent à la grande famille franquiste et c'est en tant que tels, comme auparavant en qualité de phalangistes ou de carlistes, qu'ils s'adonnent aux loisirs qui leur sont imposés. L'effet de miroir s'établit d'autant plus facilement entre le jeune lecteur et le héros qui lui est proposé en modèle par ces revues qu'il peut, comme lui (et comme les adultes de son entourage), en adopter tous les signes de reconnaissance : l'uniforme, certes, mais aussi les chants, les slogans (les lecteurs de *Flechas y Pelayos* terminent toutes leurs lettres par le sacramentel « ¡Arriba España! »), le salut, les armes (si l'on en croit une publicité publiée à plusieurs reprises dans *Flecha Arriba España*, il existe des fusils spéciaux pour les Flechas[23]) et, surtout, les symboles, dont la diffusion est fondamentale, Serge Tchakhotine l'a montré, dans l'expansion des régimes totalitaires.

> On comprend aussitôt qu'un mouvement politique de nos jours ne peut obtenir un succès rapide que s'il a une manière — pour ainsi dire sténographique — d'exprimer ses idées, un symbolisme à lui ; il pourra alors être adopté d'une façon rapide et uniforme par un grand nombre de personnes. L'emploi des symboles est un des stratagèmes les plus préférés et les plus efficaces des meneurs pour diriger les masses[24].

Serge Tchakhotine ajoute : « *Le fascisme* avait pleinement adopté le langage symbolique comme instrument de combat. On connaît le rôle considérable joué par la diffusion de la croix gammée dans l'ascension d'Hitler au pouvoir. En Italie, Mussolini a également pratiqué, sur une vaste échelle, *la lutte des symboles »*[25].

Le franquisme a compris, lui aussi, l'importance de ce langage symbolique, employé systématiquement comme arme de propagande dans les pages de ces revues. Plusieurs

---

[22] « La Falange os dice » *in Flecha Arriba España*, n°2, 30-I-1937, p. 3.
[23] Voir *Flecha Arriba España*, n°5, 21-II-1937, p. 8 : « Fusiles especiales para “Flechas”. Con bayoneta montable. Cerrojo movible. Único en España. Precios económicos… ».
[24] Serge TCHAKHOTINE, *Le viol des foules par la propagande politique*, Paris, Gallimard, 1992, p. 257.
[25] *Id.*, p. 259.

des bandes dessinées reposent sur ce langage, qu'il s'agisse du jeune phalangiste qui, dans *Flechas*, dessine, sur les murs et sur ses camarades, le joug et les cinq flèches[26], ou du « chico listo » qui, dans *Pelayos*, recouvre la faucille et le marteau d'un oiseau surmonté d'une croix, pour détourner le symbole marxiste[27]. Les héros de ces bandes dessinées sont toujours des enfants avec lesquels les lecteurs pourront facilement s'identifier et dont ils s'inspireront au besoin, pour, à leur tour, éliminer les symboles ennemis et imposer ceux de son camp. Il est à noter, toutefois, que ce déploiement symbolique s'estompe au fil des mois, pour ne plus être qu'occasionnel dans *Flechas y Pelayos*, du moins comme objet central des histoires. Il ne s'agit plus, dès lors, de lutter pour défendre une idéologie, mais d'imposer une image unitaire de la Nation, une nouvelle fonction à laquelle le régime sait adapter les loisirs.

Pour mener à bien leur entreprise d'embrigadement, ces revues disposent, en effet, d'un atout de taille, la possibilité offerte aux jeunes lecteurs de collaborer à la rédaction de leur journal, par l'envoi de dessins, contes ou autres histoires drôles, comme le rappelle la revue *Pelayos* : « Éste es tu semanario, Pelayo, y por tanto no has de contentarte con leerlo, has de difundirlo. Es más, debes tú mismo confeccionarlos. Por tanto debes enviarnos cuentos, fotos, acertijos, rompecabezas, jeroglíficos; y además hechos notables de los Pelayos, compañeros tuyos »[28].

Certes, ces pratiques sont loin d'être l'exclusivité de ces journaux, mais elles présentent l'intérêt de rendre le jeune lecteur actif en lui offrant la possibilité de s'exprimer à travers ses créations, une liberté d'expression très solidement encadrée et guidée par les revues. Celles-ci (plus d'ailleurs *Flechas, Flecha Arriba España* ou *Pelayos* que *Flechas y Pelayos*) organisent régulièrement des concours, dont les règles sont extrêmement précises, qu'il s'agisse de colorier l'image d'un jeune phalangiste, en respectant scrupuleusement les couleurs des uniformes de la Phalange[29], de dessiner une carte de l'Espagne qui représente, par une couleur différente, les régions occupées par l'un ou l'autre des camps[30], ou qui inclut des lieux patriotiques ou phalangistes[31]. Ces

[26] Voir *Flechas*, n°1, 5-XI-1936, p. 6 ou n°2, 12-XI-1936, p. 3.
[27] *Pelayos*, n°4, 17-I-1937, p. 9.
[28] « Importante para los Pelayos» », *in Pelayos,* n°3, 10-I-1937, p. 4.
[29] Voir « Página Recreativa, Nuestro primer concurso », *in Flechas*, n°1, 5-XI-1936, p. 1 : « Sabemos que todos vosotros estáis aficionados a la pintura, pero no basta con serlo, hay que demostrarlo; y para ello, os brindamos esta magnífica ocasión. Se trata de que deis colores al "Flecha" que aquí veis, pero desde luego habéis de emplear los colores que ostentáis en vuestro uniforme y bandera de Falange. Esto es un detalle que debéis conocer de memoria; conque… a trabajar ».
[30] Voir *Pelayos*, n°2, 3-I-1937, p. 1 : « Se pintará en rojo la parte de España ocupada por los Rojos en el 31 de diciembre último; en blanco la ocupada por el Ejército salvador, y en el amarillo, el territorio de Portugal ».
[31] Voir « Nuevo concurso », *in Flechas*, n°9, 3-I-1937, p. 8 : « Primera. Cada concursante deberá enviar a la Redacción de FLECHAS un mapa de España dibujado y coloreado por él mismo. Segunda. Será premiado el que, a juicio del Jurado, esté mejor ejecutado y posea más datos geográficos. También se

dessins sont investis d'une forte charge idéologique, comme les histoires envoyées par les enfants qui doivent toujours avoir comme personnages de jeunes phalangistes ou franquistes, comme l'indique le règlement de ce concours de conte. On y explique ce que l'on attend des jeunes lecteurs : « Primero. Un artículo en el que expliquéis cómo a vuestro entender deben ser los "Flechas". Segundo. Un cuento en el que en forma literaria expongáis una aventura o hazaña de la que sea protagonista un "Flecha" »[32].

On demande même aux lecteurs du journal *Flechas* de ne pas envoyer d'histoires drôles ou de dessins qui ne soient d'inspiration patriotique ou phalangiste : « No os esforcéis en mandarnos chistes y dibujos de asuntos « no » patrióticos o falangísticos, pues gracia ya tenemos nosotros bastante, y además esa clase de trabajos no se ajusta a nuestras Bases »[33].

On s'assure ainsi de la connaissance qu'ont les enfants des différentes doctrines, tout en leur permettant également de se les approprier, pour mieux les défendre ensuite. Ces concours incitent les lecteurs à une surenchère dans la propagande, puisque, c'est implicite, seuls peuvent être publiés les travaux qui respectent scrupuleusement les consignes des partis. Un sens rigoureux de l'obéissance, et le désir de voir leurs histoires et dessins publiés, font des lecteurs les défenseurs zélés des doctrines phalangistes ou franquistes, comme le montrent leurs travaux. Il en est ainsi de la conclusion de ce conte, « Pulgarín es Flecha », publié en décembre 1936 dans *Flechas*, dans laquelle le jeune auteur interpelle ses camarades :

> ¡Camaradas! Aplicad este cuento a vuestra conducta, y sabed que debéis ser serviciales, obedientes y buenos; y denunciad noblemente todo lo malo que sepáis, pues de lo contrario nos atraparán de nuevo los rojos, y si Dios no lo remedia volverán con más furia y nos costará más reconquistar España. ¡ARRIBA ESPAÑA![34]

On peut s'interroger sur l'authenticité de ces dernières lignes, on peut même se demander si les rédacteurs du journal ou, pourquoi pas, les parents du jeune auteur n'ont pas ajouté cette dernière phrase. Cela est fort possible, mais cela ne retire rien à la force de la propagande véhiculée, à leur corps défendant ou non, par ces enfants. D'ailleurs, les dessins qu'ils envoient spontanément aux journaux, qui ne sont pas des réponses à des concours, montrent la même inspiration guerrière qui se traduit par un déploiement d'uniformes et de symboles phalangistes ou carlistes. Une nouvelle preuve du succès de

---

podrán indicar lugares célebres por poseer monumentos históricos o haber sido escenario de memorables batallas, etc. etc. *Aumentará el mérito si llevan alguna alegoría patriótica o de Falange* ». C'est moi qui souligne.

[32] *Flechas*, n°4, 29-XI-1936, p. 11.

[33] « Colaboración de nuestros "Flechas". De interés para los lectores », *in Flechas*, n°2, 12-XI-1936, p. 5.

[34] « Colaboración de nuestros Flechas. *Pulgarín es Flecha* », *in Flechas*, n°9, 27-XII-1936, p. 10.

cette entreprise d'embrigadement, qui fait de l'enfant le porte-parole de la doctrine du journal, nous est donnée par cet autre conte écrit par un jeune lecteur, *Un cuento de verdad*, dans lequel il explique : « Nuestras dos camaradas eran tan entusiastas de Falange, que hasta en sus juegos se dedicaban a hacer vestidos de Flecha a sus muñecas »[35]. La propagande déployée par ces revues est, donc, une indéniable réussite, puisque jusque dans ses loisirs les plus innocents (mais le sont-ils jamais?) l'enfant se conduit en parfait petit franquiste. Que les loisirs proposés par ces journaux soient conçus, à la fois, comme objet d'instruction et de divertissement explique sans aucun doute ce résultat.

Des loisirs instructifs : *instruir deleitando* ou l'endoctrinement insidieux

Les stratégies déployées par ces revues sont efficaces, car habiles. Elles reposent sur le principe de « instruir deleitando ». Pour cela, la propagande a recours aux jeux et au rire : il s'agit d'amuser pour mieux convaincre, le plaisir étant le meilleur atout de la propagande, comme les revues l'ont compris. Dès son premier numéro, *Flechas y Pelayos*, « la nueva revista nacional infantil » résume ces principes :

> Todo a vuelta de historietas, de dibujos, de cuentos, de chistes, y cantares que *hagan brotar la risa* inocente, que despierten la viva emoción, que mantengan la sana alegría, que agudicen la curiosidad, que sacudan los resortes de la imaginación, que amplíen los horizontes de la inteligencia, *que diviertan, que instruyan, que distraigan y que eduquen*[36].

Deux ans plus tôt, dans son premier numéro, le journal *Pelayos*, exposait déjà les mêmes objectifs aux petits lecteurs carlistes, par la bouche de Carlos, un « requeté », grand frère d'un jeune Pelayo :

> No temáis que os canse contándoos cosas muy serias, como para los mayores. ¿Habéis oído decir alguna vez que a Santa Teresa de Jesús no [sic] le gustaban los santos tristes? Pues a nosotros, los tradicionalistas, tampoco nos gustan los niños serios. Jugando y riendo alegremente, desde estas páginas dedicadas al Rey, en vuestra revista, os contaré cuentos muy bonitos, no dejéis de leerlos. Además serán cuentos que han sucedido, y eso tiene mucho mérito[37].

Ces déclarations de principes ont pour objectif de rassurer et de séduire enfants et parents, les uns par la promesse d'un divertissement, les autres par celle de loisirs éducatifs, avec un mot d'ordre commun pour tous, la variété des rubriques proposées.

---

[35] « Un cuento de verdad », *in Flechas*, n°5, 6-XII-1936, p. 3.
[36] « La nueva revista nacional infantil », *in Flechas y Pelayos*, n°1, 11-XII-1938, p. 8. C'est moi qui souligne.
[37] « Por Dios, por la Patria y el Rey », *in Pelayos*, n°1, 27-XII-1936, p. 9-10.

C'est une des règles des magazines pour enfants que la propagande franquiste (comme plus tard, en France, la propagande hitlérienne) respecte, pour mieux attirer à elle les enfants. Ces revues proposent, donc, des supports variés, textuels et iconographiques, avec un dosage équilibré de rubriques humoristiques et sérieuses. Si certaines activités paraissent inoffensives, alors que d'autres sont des supports de propagande déclarés, toutes, en réalité, ont le même objectif, mêler divertissement et embrigadement. Il s'agit, comme Pascal Ory l'a démontré, de « coloniser » par la propagande l'espace de jeu enfantin[38].

L'analyse d'un numéro complet de *Flechas y Pelayos* démontre l'habileté des rédacteurs qui mêlent intelligemment des rubriques diverses, pour induire chez les jeunes lecteurs des comportements et des plaisirs complémentaires. Ainsi, le numéro 17 de la revue, du 2 avril 1939, compte, sur 24 pages, 9 bandes-dessinées (dont 2 en couleurs dans les dernières pages, *Aventuras extraordinarias de Teodorito y la chacha* et *La tumba submarina*) dont certaines sont des productions originales du magazine (*El Flecha guerrero y el tesoro*, par exemple), alors qu'autres sont plus anciennes, comme *Popeye*. S'y ajoutent, sur une double page, un feuilleton en plusieurs épisodes, *Héroes de la Patria,* signé par Justo Pérez de Urbel, le directeur de la revue, et illustré par des dessins d'Aróstegui, un conte très court sur la Guerre (*Recuerdo de la guerra*) et une rubrique de deux pages pour les petites filles, qui se divise en une histoire de Mari-Pepa (*Dando una vuelta*) et en une page de courriers des lectrices. Viennent, ensuite, les rubriques plus sérieuses, comme l'enseignement religieux (*Doctrina y estilo* et *Estampas bíblicas*), l'Histoire (*Historia gráfica de España*) et les références à l'actualité, à propos de la « Organización juvénile » de Barcelone, puis, enfin, les pages de divertissement, avec le sport, la page *Curiosidad*, accompagnée de photos, les rubriques Philatélie, Collaboration des Lecteurs, Jeux et, pour terminer, une dernière page de découpage pour obtenir une jolie figurine de bergère. À la lecture de cet inventaire, on découvre un magazine extrêmement complet et distrayant, capable d'occuper longuement les lecteurs qui trouvent entre ces pages un appareil de propagande d'autant plus efficace qu'il s'appuie sur des activités familières des enfants (dessin, jeux, rébus, devinettes, contes…), dont il détourne habilement le contenu. Le plaisir, qui repose sur un effet de reconnaissance et de découverte, est, donc, constamment renouvelé, sans jamais cesser d'être accompagné par un embrigadement plus ou moins voilé. On le retrouve dans toutes les pages de ces revues, y compris dans les rubriques les moins à même d'être investies, *a priori*, par ces pratiques de propagande, comme les pages de divulgation scientifique. Au milieu des informations « sérieuses », se mêlent des phrases de

[38] Voir Pascal ORY, *Le petit nazi illustré*…, p. 39.

propagande contre l'ennemi, comme le montre la rubrique « Curiosidades para los Flechas. Lo sé por mi camisa, por el Mago Daño », tirée du numéro 1 de *Flecha Arriba España*, du 23 janvier 1937. On trouve en vrac les informations suivantes :

> Una locomotora común tiene la fuerza de 900 caballos. Gracias a Dios las locomotoras no pagan patente como los automóviles. […] Los cocodrilos crecen en una proporción de unos 30 centímetros por año. En España, los rojos disminuyen en la proporción de 12,826 por día. […] La batalla de Waterloo duró 8 horas. Los rojos duran en batalla, una aproximadamente, pero corriendo llevan varios meses[39].

Quelques années plus tard, la revue française *Le Téméraire* aura recours au même procédé et confondra informations scientifiques et dénigrement, comme le prouve cet exemple cité par Pascal Ory, à propos des mœurs des insectes, paru en janvier 1944 : « Les plus féroces parmi les insectes sont encore les plus "évolués", les insectes soviétisés »[40]. Il existe une variante de ce type de propagande, les questions aux lecteurs, qui mêlent aux questions scientifiques sérieuses des interrogations plus politiques, comme celles proposées, dans cet ordre, par le magazine *Flechas* : « ¿Qué representan los colores amarillo y rojo de la enseña nacional? ¿Por qué los perros mueven la cola? ¿Cuál es el origen de la palabra ojalá? ¿Quién fue el primero que murió por la Falange? ¿Por qué los gatos ven en la oscuridad?»[41]. D'un côté ou de l'autre des Pyrénées, les méthodes sont, donc, les mêmes et pas plus en France qu'en Espagne, les pages didactiques ou les rubriques de jeux de ces revues n'échappent à la propagande. Les journalistes ont à cœur d'orienter les activités les plus innocentes des enfants, comme ces rébus qui doivent les amener à découvrir l'Hymne de la Phalange ou cet acrostiche publié dans *Pelayos*, dont les premières lettres forment le mot « Tradicionalista »[42]. Il en va de même des dessins à relier par des points, qui laissent apparaître une figure de phalangiste, ou des rubriques de découpage qui permettent aux lecteurs adroits et moins adroits d'obtenir des figurines des soldats de l'armée franquiste.

Les contes sont au cœur de l'entreprise d'embrigadement de ces revues : présents dans un grand nombre de numéros, souvent, d'ailleurs, sous forme de roman feuilleton, ils reposent sur une utilisation habile des mécanismes narratifs traditionnels qui sont détournés pour faciliter l'entreprise de propagande menée par ces revues. On retrouve les ingrédients habituels de ce genre de littérature ; des aventures qui se poursuivent sur plusieurs numéros, une identification claire des personnages qui se divisent, de manière très manichéenne, en deux camps pour permettre l'identification du lecteur avec le héros

[39] « Curiosidades para los Flechas. Lo sé por mi camisa, por el Mago Daño », *in Flecha Arriba España*, n°1, 23-I-1937, p. 3.
[40] Pascal ORY, *Le petit nazi illustré*…, p. 41.
[41] « Colaboración de nuestros Flechas. De unos a otros », *in Flechas*, n°11, 17-I-1937, p. 7.
[42] *Pelayos,* n°15, 4-IV-1937, p. 13.

et la condamnation du méchant, une dose de merveilleux ou de fantastique et, bien entendu, un dénouement heureux qui voit la victoire des bons contre les ennemis, dans lesquels il est facile de reconnaître les « Rouges ». Une analyse approfondie et systématique des contes publiés dans ces revues montrerait, comme Pascal Ory l'a souligné pour *Le Téméraire*, que « cette narration d'aventures aux implications politiques amplifiées par l'effet de réel […] joue sur l'assimilation du lecteur aux héros dont on lui raconte la quête ». À travers ces contes, le jeune lecteur est, plus que jamais, considéré comme un militant en miniature dont on cherche à guider les réactions par une gamme de récits instructifs et plaisants qui font de la propagande leur principal mot d'ordre.

Enfin, parmi les autres méthodes utilisées par les rédacteurs de ces journaux, on peut citer le recours à des personnalités connues, des héros des enfants, qui deviennent les porte-parole des partis politiques. L'effet de séduction et d'identification est garanti, pour le plus grand bonheur de ces revues qui n'hésitent pas à publier de vraies fausses interviews de stars pour alimenter leur propagande. Dans un des premiers numéros de *Flechas*, on trouve, ainsi, une entrevue surprenante (et, sans doute, imaginaire) de Shirley Temple qui avoue toute l'admiration qu'elle porte aux Flechas et son désir de porter leur uniforme pour faire de la propagande (le mot est d'elle) entre ses amis. L'article paraît le 20 décembre 1936.

> ¿Es usted redactor de FLECHAS? A nuestra afirmación, la gran pequeñuela dedica muchos elogios a este semanario, que ya conoce, y dice que deben leerlo todos los niños, ya que, al mismo tiempo que instruye, deleita. […] « He leído que los niños, aquí en España, se hacen Flechas, y como mis papás y mis profesores, me han dicho que el ser Flecha es ser bueno, buen patriota y el día de mañana hombre bravo de la Falange, de pronto he sentido una gran admiración por estos amiguitos míos españoles, y aquí me tiene usted. ¡Ay, y me he comprado un uniforme completo de Flecha! ¡Va usted a verlo! […] Yo también quiero ser Flecha. En Hollywood, vestiré este uniforme, y así haré propaganda entre mis amiguitos. […] Sí, sí; diga usted que les envío muchos besos a todos, y que sigan siendo como hasta hoy, buenos hijos de España. Que los niños y las niñas sean todos amantes de la Falange, para hacer UNA Patria que a la vez sea Grande y Libre. Yo pediré a esta Virgen del Pilar de ustedes que así sean »[43].

Le déploiement des moyens mis en œuvre pour séduire les lecteurs de ces revues prouve qu'en cette période de guerre, les loisirs sont au cœur de l'entreprise de propagande menée par les partis du camp franquiste en direction des enfants. Ils ont su s'adapter au public enfantin, en lui offrant, dans ces journaux, une gamme de loisirs qui lui permettent de faire la preuve de son attachement au régime. La réussite de ces magazines tient indéniablement à l'alliance des ressorts de la propagande politique et des divertissements enfantins qu'ils ont détournés à leur profit, au prix de mensonge,

[43] « Shirley Temple quiere ser Flecha », *in Flechas*, n°7, 20-XII-1936, p. 2.

d'exagération et de mythification, sans que jamais, pourtant, ces revues ne cessent d'être des objets de plaisir pour leurs lecteurs. C'est un moyen habile de dominer les enfants et de « les entretenir dans un état d'esclavage psychique »[44], comme le montre Serge Tchakhotine qui dénonce les effets de cette propagande politique qui normalise la violence et les comportements guerriers. Il rappelle que la jeunesse « se laisse facilement fanatiser par des excitations répétées et, entraînée dans une psychose collective, correspondante à sa soif d'aventures romantiques, elle est excellemment capable de se livrer à des violences »[45]. Ces effets sont d'autant plus inquiétants que cette entreprise d'embrigadement se poursuivra une fois la paix revenue en Espagne, la revue *Flechas y Pelayos* ne publiant son dernier numéro, le 536, que dix ans plus tard, en 1949.

Bibliographie

ALARY, Viviane (éd.), *Historietas, comics y tebeos españoles*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 2002.

ANDRÉS-GALLEGO, José, « La muerte de *Pelayos* (1938) », *in Aportes*, 33, 1997, p. 83-104.

ANDRÉS-GALLEGO, José, « La muerte de *Pelayos* y el nacimiento de *Flechas y Pelayos* », *in Hispania Sacra*, 49, 1997, p. 87-113.

AUBERT, Paul, DESVOIS, Jean-Michel (éds.), *Presse et pouvoir en Espagne (1868-1975)*, Madrid-Bordeaux, Casa de Velázquez-Maisons des Pays Ibériques, 1996.

BARRACHINA, Marie-Aline, *Propagande et culture dans l'Espagne franquiste (1936-1945)*, Grenoble, Ellug, 1998.

BARRACHINA, Marie-Aline, *Recherches sur les ressorts de la propagande franquiste (1936-1945) : Discours, mises en scène, supports culturels*, Thèse d'État, Université Nice-Sophia Antipolis, 1995.

CORBIN, Alain, *L'avènement de loisirs 1850-1960*, Paris, Flammarion, 1995.

CORDEROT, Didier, « Adoctrinar deleitando, el ejemplo de la revista *Pelayos* », *in Hispanística* XX, 20, 2002, p. 93-108.

HERRERO SUÁREZ, Henar, « El semanario infantil *Flechas y Pelayos*. Un recurso para la enseñanza-aprendizaje de la ideología del Franquismo de la Primera Postguerra », *in Íber*, 12-IV-1997, p. 95-108.

Les groupes dominants et leurs discours, Cahiers de l'U.E.R. d'Études Ibériques, n° 4, Paris, Université de la Sorbonne-Nouvelle, Paris III, 1984.

MADARIAGA DE LA CAMPA, Benito, « Politización y propaganda en los semanarios infantiles durante la Guerra Civil Española », *in Ojancano*, 3-II-1990, p. 51-63.

TCHAKHOTINE, Serge, *Le viol des foules par la propagande politique* [1952], Paris, Gallimard, 1992.

[44] Serge TCHAKHOTINE, *Le viol des foules…*, p. 357.
[45] *Id.*, p. 364.

LOISIRS ET BOURGEOISIE LIBÉRALE SOUS LA 2nde RÉPUBLIQUE : LE MIROIR AMBIGU D'ELENA FORTÚN

Marie FRANCO,
Paris 8 (Vincennes-Saint Denis)

La evocación realista y satírica a la vez de la burguesía liberal de Madrid es uno de los aspectos esenciales de los textos escritos para un público infantil por Elena Fortún durante los años 20 y la 2nda República. Los elementos de sociabilidad y de ocio están en el centro de esta sociedad fascinada por la modernidad y Europa. Las vacaciones en el extranjero, los deportes, los ocios culturales son a la vez privilegios y signos de distinción que revelan también las fracturas del periodo, las tensiones ideológicas y económicas de la 2nda República mediante los usos de una clase social que será una de las víctimas del enfrentamiento posterior, después de haber vivido ese sueño de una modernidad posible.

The realistic and, at the same time, satirical evocation of the liberal bourgeoisie of Madrid is one of the main aspects in the texts for children written by Elena Fortún during the Second Republic. The practices linked to sociability and leisure were at the centre of this society turned towards modernity and Europe. Holidays abroad, sports, cultural leisure were privileges and distinguishing signs that showed the fractures of that period, the ideological and economic tensions of the Second Republic through the practices of a class that didn't emerge unscathed from the following confrontation after having experienced this dream of a possible modernity.

L'utilisation de sources littéraires comme documentation historique est toujours périlleuse, qu'il s'agisse d'un événement historique donné ou d'une période dans ces divers aspects. Dans le cas de l'œuvre d'Elena Fortún, présentée ici, s'ajoute la question du genre, la littérature destinée aux enfants, qui rend plus complexe encore la nature du lien avec la réalité historique. Cette spécificité, ajoutée au contexte des années de la 2nde République, fait de la série *Celia* une source particulière à manier avec précaution. Ainsi, l'examen du texte, à travers les pratiques du quotidien, entre autres celles des loisirs des personnages, donne à voir, apparemment, le quotidien de la bourgeoisie espagnole des années 30. Tout suggère un groupe social cultivé, fasciné par la modernité et ayant accès à celle-ci, à travers les villégiatures, les voyages, le sport, la

ISSN 1773-0023

culture. Mais ces éléments sont à replacer dans le cadre d'une réalité historique et dans le double-jeu du texte lui-même, qui souvent tourne en dérision le monde qu'il décrit. Plus que la réalité donc d'un groupe social, c'est à l'étude d'une représentation que contraint la source littéraire, car ces livres mettant en scène une petite fille de sept ans, sa famille, ses amis, parlent autant du réel que d'un réel rêvé. La nature du texte conduit à un autre niveau d'analyse, puisqu'il est aussi « loisir », la lecture impliquant une certaine idée du loisir dans laquelle il est difficile d'oublier les notions d'éducation et de formation des enfants. Les textes d'Elena Fortún se révèlent une production culturelle exemplaire de la 2nde République, au cœur même des valeurs et des représentations de celle-ci.

Les sources de ce travail ont pour particularité, outre leur nature de fiction, d'être une des premières apparitions d'un genre encore peu répandu en Espagne : la littérature destinée aux enfants. Sans entrer dans les détails, on sait combien cette littérature est florissante à la fin du XIXe siècle et au début du XXe siècle dans les cultures anglo-saxonnes, au Nord de l'Europe, mais aussi en France et jusqu'en Italie[1].

Dans le cas espagnol, il faut attendre les années 20 et 30 du XXe siècle pour voir émerger des productions originales, libérées en particulier des obligations édifiantes et sentimentales de la période précédente. Durant cette période, des éditeurs comme Calleja ou Aguilar, inspirés de ce qui se fait à l'étranger, ont un rôle aussi important que les créateurs eux-mêmes, dans un contexte, à partir de la République, de campagnes en faveur de la lecture des enfants.

Les noms les plus connus sont Salvador Bartalozzi, illustrateur, créateur d'affiches, auteur du « Pinocho » espagnol et de pièces de théâtre pour enfants, en collaboration avec Magda Donato, sœur de Margarita Nelken, Antoniorrobles, auteur de contes pour enfants, genre qu'il continuera avec succès dans son exil mexicain, comme les deux précédents d'ailleurs. Certains de ces auteurs revendiquent leurs liens avec les avant-garde culturelles et politiques.

Une des caractéristiques de ces créateurs, comme Elena Fortún, est leur lien avec la presse, en particulier le supplément d'*ABC*, *Blanco y Negro*, et sa rubrique « Gente Menuda ». Si quelques publications pour enfants existaient déjà, l'intérêt d'un grand titre de presse pour le jeune public révèle bien la place nouvelle de la lecture enfantine. Ce public est bien sûr limité à un groupe social favorisé, aux préoccupations culturelles,

[1]Carmen BRAVO-VILLASANTE, *Diccionario de autores de la literatura infantil mundial,* Madrid, Escuela Española, 1985 ; Jaime GARCÍA PADRINO, *Libros y literatura para niños en la España contemporánea*, Madrid, Fundación Germán Sánchez Ruipérez, 1992 ; Bettina HÜRLINGEN, *Tres siglos de literatura infantil europea*, Barcelone, Juventud, 1968 ; Ganna OTTEVAERE VAN PRAG, *La littérature pour la jeunesse en Europe Occidentale, 1750-1925*, Berne, Peter Lang, 1987 ; Marc SORIANO, *Guide de littérature pour la jeunesse*, Paris, Flammarion, 1975.

qui s'ouvre à de nouveaux loisirs qui, outre la fonction ludique, ont une fonction formatrice et éducative évidente. Cet intérêt est essentiellement le fait d'une bourgeoisie cultivée, tournée vers l'Europe et surtout vers l'idée de modernité.

Ces précisions permettent de mieux saisir la place et la spécificité des créations d'Elena Fortún. En 1928, Elena Fortún, de son vrai nom Encarnación Aragoneses (1885-1952), est l'épouse apparemment banale d'un militaire atypique, Eusebio Gorbea, amateur de théâtre d'avant-garde, membre du cénacle de Rivas Cherif et de sa troupe du « Mirlo Blanco »[2]. L'épouse petite-bourgeoise, peu cultivée, a élevé les deux enfants du couple, et suivi l'époux dans ses mutations, mais, à la fin des années 20, elle se découvre des aspirations culturelles. Elle fréquente des femmes peu conformistes, comme María Lejárraga, l'épouse de Martinez Sierra, et elle est une des premières membres du Lyceum Club[3], créé en 1926. Elle s'intéresse aux idées à la mode : homéopathie, théosophie, fréquente la Residencia de Señoritas. Lorsque les besoins financiers du couple se font pressants, c'est María Lejárraga qui, connaissant ses dons de conteuse et son humour, la présente, en 1928, au directeur de l'*ABC*, Luca de Tena. Elle commence, en 1928, à publier des textes courts dans « Gente Menuda », où apparaît très vite son personnage, Celia, dans une rubrique intitulé « Celia, lo que dice ». Il s'agit d'une petite fille de sept ans, pleine d'imagination, vivant dans une famille aisée de Madrid. Elle raconte à la première personne son quotidien, sa vision des adultes et du monde qui l'entoure. Le monde imaginaire qu'elle élabore ainsi coexiste avec la présentation « réaliste » d'un quotidien bourgeois du début des années 30.

On peut remarquer qu'on est là dans une tradition européenne, même si la prise de parole d'un narrateur enfant est rare durant cette période. Mais ces textes ont d'autres spécificités : rassemblés en recueil à partir de 1929, avec *Celia : lo que dice*, puis suivis de publications directes en volumes[4], la série *Celia* se poursuit jusqu'en 1936, la guerre et l'exil auront des effets essentiels et cruels sur sa production postérieure. On voit donc le personnage grandir, évoluer, puis disparaître un temps, à cause de son âge, remplacée par de nouveaux personnages, son frère ou une cousine, qui reprennent son rôle d'enfant merveilleux. Mais ce monde change et s'obscurcit ; en 1939, Celia revient, elle est censée avoir 14 ans et doit abandonner ses études pour s'occuper de ses jeunes sœurs, après la mort de sa mère, tandis qu'autour d'elle certaines menaces surgissent, le livre finissant sur une date clef, le 18 juillet.

---

[2]Carmen BAROJA Y NESSI, *Recuerdos de una mujer de la Generación del 98,* Barcelone, Tusquets, 1998.

[3]Concha FAGOAGA, « El Lyceum Club de Madrid, elite latente », *in,* Danièle BUSSY GENEVOIS coord., *Les Espagnoles dans l'histoire, une sociabilité démocratique (XIXème-XXème siècle*), Saint-Denis, Presses Universitaires de Vincennes, 2002.

[4]En 1930 : *Celia en colegio*, et *Celia novelista*, en 1932 : *Celia en el colegio*, en 1934 : *Celia en el mundo*, en 1935 : *Celia y sus amigos*.

Les autres apparitions du personnage sont postérieures à la guerre[5], avec, en particulier, une péripétie éditoriale intéressante : en 1943, à Buenos Aires, Elena Fortún finit *Celia en la Revolución*, qui raconte l'expérience de la Guerre Civile de Celia, à Madrid, Barcelone et Valence. Mais elle laisse par prudence le manuscrit en Argentine lorsqu'elle décide de revenir en Espagne, en 1948, où elle meurt en 1952. Le texte, un brouillon non corrigé, est retrouvé dans les années 80 et publié en 1987.

Ces ouvrages, qui connaissent un grand succès sous la République, sont réédités sous le franquisme, sauf *Celia en el colegio*, jugé trop irrespectueux envers le clergé. Après une certaine période d'oubli, dans les années 60 et 70, les textes sont réédités dans les années 80 et 90, par Alianza, propriétaire du fonds Aguilar, avec une introduction de Carmen Martín Gaite[6].

Au-delà du grand public qui redécouvre donc un fonds espagnol de la culture pour enfants, c'est aussi un aspect des années 20 et 30, et de la culture contemporaine qui est révélé à travers ces rééditions et le travail de présentation réalisé par Carmen Martín Gaite[7] et Marisol Dorao[8]. Derrière le personnage et son cadre, autant que derrière l'auteur, c'est un contexte culturel qui surgit, non pas la culture d'élite, celle représentée par les grands noms de l'époque, mais les pratiques culturelles d'une classe moyenne aisée, ses aspirations et ses contradictions par rapport à la modernité. Dans cette problématique de la modernité, les loisirs, ou plutôt leur représentation, occupent une place privilégiée et significative.

Ces textes destinés aux enfants mettent donc en scène une bourgeoisie, peut-être idéale, qui en tout cas se retrouve et se reconnaît dans cette image de la Seconde République. À travers ces loisirs : voyages en Espagne ou à l'étranger, à la mer ou à la campagne, sociabilité des salons de thé, des orchestres américains, promenades au Retiro, cinéma ou théâtre, sports, se dessinent un mode de vie et une idéologie, à la fois, qui s'expliciteront, face aux réalités historiques, par certains choix. Les loisirs qui surgissent tout au long de ces textes renvoient à des notions cruciales pour cette période : le cosmopolitisme et la modernité, qui s'expriment dans les différentes formes de sociabilité, dans la pratique de la villégiature, le sport et enfin dans la consommation culturelle.

Les sociabilités de ce petit monde romanesque sont diverses et révèlent avant tout la possibilité de l'oisiveté, qu'il s'agisse de l'oncle Rodrigo, dont la position est peu claire mais qui, visiblement, n'a pas à travailler, ou les oisifs en quelque sorte « naturels » :

---

[5]*Celia institutriz en América*, publié en 1944, *Celia se casa,* en 1950.
[6]Celle-ci est l'auteur du scenario de la série TV tournée en 1992 par José Luis Borau.
[7]Carmen MARTÍN GAITE, *Pido la palabra*, Barcelone, Anagrama, 2002, p. 39-122.
[8]Marisol DORAO, *Los mil sueños de Elena Fortún,* Cádiz, Universidad de Cádiz, 1999.

femmes et enfants. Ce sont donc les différents thés mondains auxquels sa mère ou son oncle traînent Celia, à leurs risques et périls, mais aussi la fréquentation du Lyceum Club par la mère, mise sur le même plan que ses autres activités mondaines.

En ce qui concerne la sociabilité de l'enfant, c'est la fréquentation quotidienne du Retiro avec la Miss, caricaturale gouvernante anglaise. Les mondanités que découvre l'enfant avec l'oncle Rodrigo dans *Celia en el mundo* sont particulièrement égratignées :

> Al fin llegamos a la Castellana, y en lugar de ir por el paseo, que es de tierra y va poca gente por él, nos metemos en la acera entre los demás, como si fuéramos en procesión.
> El tío se quita el sombrero a cada paso, porque conoce a todo el mundo. Yo también los voy conociendo. Son los mismos de Garibay, del cine del Callao, del Retiro y de las Calatravas[9].

La dérision de ces évocations est d'autant plus à souligner qu'elle passe par la voix d'une enfant :

> ¡Yo me aburro! Pasan las señoritas de Ocampo, pasan las del vestido azul y las que llevan el quiqui en la espalda. Pasan las del perrito de trapo y las del perro de verdad… El señor de luto, con las dos hijas…, y la mamá de Manolito, con Manolito…Estos ya han pasado tres veces. Parece que buscan a alguien[10].

La narratrice souligne l'absurdité de ces rituels sociaux :

> Pero esta gente, ¿por qué pasa y repasa sin razón alguna? ¿Adónde van? No hay ningún motivo para estar dando aquí vueltas, sin seguir por la Castellana arriba o por el Prado abajo…[11]
> Hasta que llegamos donde todos los días. No sé por qué le gusta al tío ir siempre al mismo sitio y encontrarse en todas partes a los mismos …[12]

Le café es un des loisirs caractéristiques de la vie espagnole et là encore la distance du regard enfantin crée un point de vue *différent* :

> El café está en el centro de Madrid. Dentro hay un ruido horroroso, porque todos hablan a voces y están muy enfadados.
> -Tío, ¿qué les pasa ?
> Tengo que repetirlo varias veces, porque no me oye.
> ¡Ah! Pues no sé. Es que discuten…
> ¡Claro, ya lo veo! Y algunos hasta dan puñetazos encima de la mesa.
> En una que hay cerca de la pared está don Joaquín, que es amigo del tío, y nos sentamos a su lado[13].

[9] *Celia en el mundo*, p. 10.
[10] *Id.*,. p. 11.
[11] *Id.*, p. 12.
[12] Id., p. 35.
[13] Id., p. 13-14.

Les voyages et leur rôle dans la distinction sociale sont très présents dans le texte, mais toujours à travers la dérision du regard enfantin :

> Entran dos señoras y un señor, y todos nos levantamos.
> Vienen de viaje, porque todos les preguntan qué tal les ha ido en el Brasil. Y, claro, pues se ponen a contar cosas de allí.
> ¡Qué tontos! Nadie les va a hacer caso… Cuentan una historia muy larga y muy aburrida… Luego cuenta otra una señora que está a mi lado y que, además de ir al teatro, ha estado también en América. Ahora le toca contar al señor de enfrente, que ha cazado tigres no sé dónde…Van por turno[14].

Les relations de l'oncle Rodrigo sont une image exemplaire de cette modernité mondaine :

> Cuando volvimos a la mesa habían llegado más chicas y chicos vestidos de blanco y con raquetas. Estaban armando una algarabía horrible. […] Después se pusieron a fumar todos, y la más rubia a toser…[15]

C'est aussi avec l'oncle Rodrigo que l'enfant va découvrir la Côte d'Azur, de nouveaux amis français, Juan-les-Pins ou Monte-Carlo :

> Paulette vive en la villa de al lado ; pasaron muchos días sin saberlo. […]
> -¡Mademoiselle!¡Mademoiselle! – oí decir desde abajo.
> Era una niña que me llamaba desde el jardín de al lado y se reía… […]
> Hablamos y se quedó asombrada de que fuera yo española ; porque es lo que ella dice :
> - Mon Dieu, ¿cómo se puede ser española?
> - Pues muy sencillo. En mi país todos lo somos sin esfuerzo ninguno[16].

Leurs activités habituelles consistent à prendre le thé au Café de la Terrasse, pour les enfants, aller la plage, ou faire une excursion dans une île à la nature fort domestiquée : « Ya nos íbamos acercando, y se veía una casa toda blanca con toldo rayado y bandera… Era un restaurante con muchas mesitas en la terraza y música. ¡Vaya una isla rara! »[17]

Les aventures de l'enfant sont souvent une réaction aux activités des adultes, parfois incompréhensibles ou frustrantes :

> Ya no hay gente en la playa, y algunas tardes hace frío; por eso, desde que se acabó el verano, hacemos excursiones a los pueblos que no tienen mar. […] Cuando vino Paulette con su mamá y Lisón, todo se les volvió hablar de lo que se iban a divertir por la tarde, de que tomarían el té en Saint-Paul, de que irían después al pico de una montaña…[18]

---

[14]*Id.*, p. 29.
[15]*Id.*,.p. 38.
[16]*Id.*,. p. 97.
[17]*Id.*,. p. 141.
[18]*Id.*,. p. 145-46.

Monte-Carlo surtout intrigue l'enfant :

> Este verano iba el tío algunas veces a Montecarlo, y nunca me llevaba. También iban los papás de Paulette, y ella se quedaba conmigo.
> La tonta de Basílides decía que allí no se hacía más que jugar, y se persignaba al decirlo.
> -¿Jugar a qué?
> Pues resulta que no lo sabía. No era al tenis, porque el tío no llevaba la raqueta, ni al golf, porque el papá de Paulette se dejaba los bastones [19].

L'oncle l'y emmène finalement malgré les cris de la vieille bonne qui parle d'antre de perdition.

Ces exemples semblent un catalogue des pratiques habituelles de la classe de loisirs, transcendant apparemment les spécificités nationales. Seule particularité : le contrepoids ironique né des remarques intriguées de l'enfant ou effarées de la bonne espagnole, très différentes de l'enthousiasme de la classe bourgeoise.

La villégiature est donc essentiellement représentée par la plage et le voyage à l'étranger. La destination préférée des classes aisées espagnoles, Saint-Sébastien, apparaît très vite dans les textes, lorsque dans *Celia, lo que dice*, l'enfant est menacée par sa mère :

> - Pero también debes saber que ya no irás a San Sebastián este año y te quedarás en la Sierra con los guardas, vestida con un delantal viejo y descalza como los chicos del pueblo[20].

Un chapitre du même volume est consacré aux vacances sur la plage du Sardinero[21], Santander étant une autre destination élégante. Cette partie est intéressante en raison de l'évocation de pratiques apparemment habituelles : les nourrices sur la plage, les parents pris par d'autres activités mondaines qui les éloignent des enfants, mais aussi un usage de la mer qui ailleurs est en voie de disparition, le « baigneur » (« bañero»), chargé de baigner plus ou moins de force les vacanciers : « Yo no quiero bañarme en el mar, mamita. […] El bañero, ese que tiene los ojos atravesados, es un hombre muy malo y se ha empeñado en ahogarme… »[22].

Il est intéressant de revenir à la définition du personnage que donne Jean-Didier Urbain à propos du XIXe siècle français :

---

[19] *Id.*, p. 160.
[20] *Celia, lo que dice*, p.89.
[21] *Id.,*. p.138, chapitre « El centro de la tierra ».
[22] *Id.,*. p.142.

> Le maître baigneur. Souvent ancien pêcheur reconverti, du moins à l'origine, dit aussi guide baigneur puis maître nageur, ce personnage est essentiel dans l'histoire de la plage. « Intercesseur », il l'est en effet, mais à plus d'un titre. Collaborateur dans le cadre de l'hydrothérapie marine, il est l'intermédiaire précieux entre la médecine et les « balnéopathes ». Mais, historiquement, il est aussi bien plus que cela : non seulement un médiateur entre prescription médicale et application du remède, mais encore une sorte d'entremetteur entre les « balnéophobes » et le bonheur du bain[23].

Dans le texte d'Elena Fortún, la pratique semble encore celle du « bain à la lame », « baño de impresión », en espagnol, dans lequel l'aspect hygiéniste est essentiel :

> - No me quiero bañar…
> - Sí, guapa, sí. Nada más entrar en el agua y salir muy de prisa… El médico ha dicho que te des baños de impresión.
> - ¡Es tonto el médico![24]

Un passage dans *Celia en el colegio* est révélateur de la fonction de distinction de ces bains de mer, à travers la conversation des petites filles de l'internat religieux :

> Se reunían para decirse lo que iban a hacer en el verano.
> - ¿Vais a ir a San Sebastián?
> - Ya lo creo. Y a Biarritz, y a San Juan de Luz…
> - Nosotros veraneamos en Portugal.
> - ¡Huy, qué cursis!
> - Más cursi es Josefina, que se va a Alicante[25].

Le volume *Celia en el mundo* est particulièrement intéressant, puisque ce « monde » est celui de la classe de loisirs, et les promesses du titre sont tenues. De Madrid à la Côte d'Azur, puis à Paris, Celia profite des technologies de l'époque : train-couchette, voiture. Les lieux évocateurs, comme Juan-les-Pins, Monte-Carlo, Paris inscrivent les personnages espagnols dans le vaste ensemble de la bourgeoisie européenne. Correspondant ainsi aux pratiques élégantes, Celia et son oncle restent sur la Côte au début de l'hiver, tandis que les domestiques sont renvoyés en Espagne. La suite de leurs déplacements est révélatrice des loisirs illimités de cette classe ici européenne.

Paris est un élément essentiel de cette élaboration d'un espace européen des loisirs et de la villégiature. Ainsi, dans *Celia y sus amigos*, le personnage rejoint ses parents dans la villa parisienne où ils se sont installés après des pérégrinations lointaines :

> Ya estaba anocheciendo, cuando llegamos a una ciudad grandísima con calles y calles, y plazas y puentes, y árboles y gente por todos lados…
> - ¿Dónde estamos, papaíto?
> - En París.

[23]Jean-Didier URBAIN, *Sur la plage*, Paris, Payot, 1994, p. 148-149.
[24]*Celia madrecita*, p.169.
[25]*Celia en el colegio*, p.161.

> Yo creía que París era todo de oro, con palacios de porcelana. Pues, no. Las casas son altas y renegridas[26].

La famille passe tout l'été dans la région parisienne, y reçoit des amis, jusqu'à l'automne qui voit partir les enfants vers divers pensionnats.

Le volume *Celia madrecita* est beaucoup plus grave, la mort de la mère et les difficultés économiques de la famille font que les épisodes de villégiature et de loisirs mondains sont beaucoup moins présents, ils ne sont d'ailleurs possibles que grâce à la générosité de parents plus à l'aise économiquement. Dans ce volume, l'argent devient une question essentielle et angoissante. La vraie villégiature n'a lieu qu'à la fin, dans la propriété magnifique d'une tante maternelle, propriété pourvue de tous les attributs de l'ostentation : bassin, cygnes, volière d'oiseaux exotiques, statues dans le parc[27]. Mais la question de l'argent et du coût de ces loisirs était déjà présente dans *Celia en el mundo* : l'héroïne se lie d'amitié avec des enfants français et découvre que certaines familles ne peuvent payer que les vacances d'un seul enfant. Elle va alors parcourir la plage pour collecter des fonds[28].

C'est essentiellement dans le cadre de la villégiature que s'inscrit la pratique sportive dans ces romans pour enfants. On a vu que dans les épisodes de plage, la natation ne semble pas encore une pratique normale : Celia est quasiment « baignée » de force, comme elle baigne de force sa petite sœur, dans *Celia madrecita* :

> ¡¡No!! ¡¡No!! ¡¡No!! chillaba Teresina… Dejé pasar dos olas por encima de nosotras y volví a salir del agua con mi hermanita, que hacía hipos como si se ahogara[29].

Le texte insiste toutefois sur le plaisir de la baignade pour Celia adolescente, mais la montre aussi hésitant à traverser la plage en maillot de bain.

Plus généralement, le sport est une sorte d'élément du décor, on l'a vu avec les élégants amis de l'oncle Rodrigo, tout vêtus de blanc[30]. Mais c'est aussi une pratique de l'héroïne, du moins avant les difficultés financières de la famille, c'est pourquoi le cadeau d'une tenue par une riche tante dans *Celia madrecita* est un éblouissement :

---

[26]*Celia y sus amigos*, p.140.
[27]*Celia madrecita*, p. 177.
[28]*Celia en el mundo*, p. 122.
[29]*Celia madrecita,* p. 172.
[30]*Celia en el mundo*, p.38.

> El espejo me devolvía mi imagen…¡Esa chica rubia vestida de blanco era yo! La blusa camisera, abrochada a las piernas como una braga, para que no saliera por la cintura con los movimientos…, el short de hilo grueso hasta las rodillas…, el jersey de lana fina color malva para no enfriarme después del juego…, la faldita blanca envolvente para convertir el traje de tenis en sencillo vestido de campo… ¡Estaba bien![31]

La partie de tennis est l'occasion pour celle-ci, confrontée à des obligations d'adulte, de se replonger dans une sociabilité juvénile, de parler de mode, de théâtre, mais aussi de leurs études :

> Hablamos. Cocucho estudiaba el último del Bachillerato. Sólo le faltaban dos asignaturas que pensaba aprobar en septiembre. […] Mi short tuvo un éxito.
> - ¿Te lo has hecho en Francia? Aquí no los saben hacer así. […] Volvieron a hablar de modas, del concurso de natación, de la playa del Sardinero…, y la tarde se pasó en un instante[32].

L'abondance des détails dans cette scène indique, à la fois, un public plus âgé, et l'attrait esthétique et social du sport en question. L'arrivée des jeunes filles et leur conversation fonctionnent aussi comme modèle social[33]. Le tennis participe ainsi de la distinction et d'une norme sociale, dans laquelle le sport est un élément, autant que la lecture, la mode ou les voyages. Il faut d'ailleurs remarquer que la partie de tennis donne lieu à une scène où les différences sociales se révèlent avec une certaine cruauté : les jeunes filles cherchent un ramasseur de balles, l'une d'elles propose de faire venir la fille du jardinier, jeune bonne de leur âge, mais Celia s'y oppose, pour ne pas l'humilier :

> - No, no, tía…, ¡por Dios! Yo te lo ruego, ¡no la llames!
> - ¿Por qué?
> - Porque no… Es una chica muy bonita…, de nuestra edad, hija del jardinero…
> - ¿Y eso qué importa? preguntó Lolín.
> - Sí, sí importa…Yo no podría seguir jugando […]
> - Tía…, es que es una chica de nuestra edad, que no juega con nosotras…
> - ¡Claro, que ocurrencia! ¿Cómo va a jugar Petruca al tenis?, es una pobre chica que ayuda en la cocina a secar los platos y que entrará a nuestro servicio en cuanto tenga dos años más […]
> Cocucho [une des jeunes filles] dijo suavemente :
> - Sí, se sentiría inferior a nosotras…, y lo es sólo por la educación que le han negado…¡pobre!
> Lolín se echó a reír.
> - ¡Chicas, qué teorías os traéis! Eso es socialismo o comunismo, o cosas de esas modernas que cuentan ahora…

[31]*Celia madrecita,* p. 188.
[32]*Id.,* p.194-195.
[33]D'ailleurs, concernant cet aspect de « norme », à propos de ces jeunes invitées, la tante de Celia dit : « chicas como todas, que estudian, que han viajado, que leen », *in Celia madrecita*, p. 182.

- No sé lo que es – dijo Cocucho – a mí me parece sólo justicia…[34]

La pratique culturelle est un élément socialement distinctif particulièrement clair. À ce propos, une fête comme le Carnaval, qui est en théorie une occasion de mélange social révèle de façon exemplaire les différences sociales. Ainsi, dans *Celia, lo que dice*, Celia est déguisée en « Incroyable » par sa mère pour un élégant bal de masques, mais elle envie la fille du concierge qui, déguisée avec un vieux châle et un balai, va fêter Carnaval au « ventorro del tío Juan, a merendar chuletas »[35].

La jeune héroïne a le privilège d'être emmenée au théâtre : « Ya verás, cuando llegue el sábado, te llevaré a ver una comedia muy bonita en que sale Pinocho y la bruja « Marimandona »[36]. On peut supposer qu'il s'agit de la pièce d'un des principaux innovateurs dans la création pour enfants : Salvador Bartolozzi[37]. La mère promet aussi une séance de cinéma : « Si eres buena y obediente, el sábado que viene te llevaré al cine a ver los cerditos y Mickey y los chicos de la pendilla »[38]

Le théâtre semble surtout avoir une valeur très différente selon qu'il s'agisse du point de vue adulte ou enfantin ; il est mystérieux et fascinant pour l'enfant, mais accessoire social pour les adultes de ce milieu, comme le montre le dialogue suivant, dans *Celia en el mundo :*

Resulta que todos han visto al tío anoche en la Comedia y quieren saber lo que le pareció la obra.

- Me gusta más la del Infanta Isabel.
- ¡Por Dios! ¿Cómo puede usted decir eso?
- Pues a mí también me parece más fina…[39]

Lorsque l'oncle Rodrigo conduit Celia a une séance de cinéma, c'est l'occasion, à travers le procédé du regard innocent de l'enfant, de souligner les différences sociales, mais aussi culturelles, à travers la consommation du cinéma, qu'on sait populaire déjà à l'époque :

---

[34]*Id.,* p. 193-194.
[35]*Celia, lo que dice*, p. 60-61.
[36]*Id.,* p.68.
[37]Jaime GARCÍA PADRINO, « Libros y literatura para niños en la España contemporánea », *in Pinocchio : la vie d'une œuvre à travers les textes, les illustrations, les films*, Actes du colloque de l'Institut International Charles Perrault, Mars 2002.
[38]*Celia, lo que dice,* p. 67.
[39]*Celia en el mundo*, p. 29.

> En el cine vimos primero soldados y ovejas, y príncipes muy tiesos, que estaban vestidos como todo el mundo. Luego, dibujos de esos que estiran y se encogen…a mi lado había una niña muy tonta, que se reía mucho, y sus papás, riéndose mucho también y también muy tontos…
>
> La película siguiente me la explicó el tío :
>
> - Es invierno, ¿comprendes?, y el viento dobla los árboles. […] En el salón hay fuego en la chimenea, y suena el reloj, el perro duerme sobre la alfombra…Ahora la dueña canta al piano una romanza triste […]
>
> Lo comprendí todo y me gustaba mucho…, Los papás de la niña pateaban de rabia, y de borricos que eran no lo entendían.[...].
>
> Empezó otra película. No sé bien lo que pasaba, pero eran cosas terribles. Unos iban desnudos y otros vestidos, y todos eran muy malos…, Los vestidos pegaban a los desnudos… Al final, los desnudos pegaron a los otros, y yo me alegré…
>
> Pues tampoco les gustaba a los vecinos, y vuelta a patear y yo a aplaudir…, y ellos a mirarme furiosos y el tío a decir picardías entre dientes… Que si la gente sin cultura ni educación debe quedarse en su casa, que si la burguesía repugnante, que si hace falta gente en los campos…[40]

Le regard décalé de l'enfant permet la dérision de ces pratiques culturelles, même s'il s'agit des pratiques du milieu de l'auteur, ainsi dans *Celia y sus amigos*, la conférence donnée par la mère d'une amie de Celia, sur les vers à soie :

> Hemos ido a la conferencia de la mamá de Carlota. Yo no sabía lo que era eso, y pensaba que sería un paquete de papeles enrollados como aquellos que quemamos Paulette y yo…
>
> Pues no. Eran dos vasos de agua con azucarillo.
>
> Nos llevó tía Paula a una casa muy grande y entramos en la sala, que parecía un teatro.
>
> La mamá de Carlota es una señora muy gorda y muy alta que suda por la nariz y la tiene reluciente. […]
>
> Después se puso a contarnos una historia de los gusanos de seda que había aprendido en los caminos de las zarzas ; pero era tan aburrido, que casí no lo entendí, y me entretuve pensando en otra cosa. La última vez que vi a la mamá de Carlota, tenía el pelo negro, y ahora era rubia.
>
> Creí que nos contaría cómo le había ocurrido eso, pero no dijo nada. […]
>
> La mamá de Carlota seguía contando lo de las orugas.
>
> Decía que crecían un milímetro todos los días, y que no se les debe dar lechuga, sino hojas de morera…[41]

Un tel modèle encourage d'ailleurs Celia à préparer une conférence sur la vie des moustiques. De même, les enfants dépassent parfois la simple consommation culturelle pour devenir à leur tour actifs, en organisant des séances de cinéma un jour de pluie, puisqu'ils disposent d'un projecteur et de quatre films, tout un luxe à l'époque :

> Pues se le ocurrió que hiciéramos una función de cine sonoro y que todos los chicos entraran pagando, porque desde que vendimos los dulces en la romería sólo piensa en ganar dinero. […] Iba a ser una cosa preciosa…, como el cine del Callao, que hay en Madrid[42].

---

[40] *Id.,.,* p. 76.
[41] *Celia y sus amigos*, p.5 9-60.
[42] *Id.,* p. 101-102.

Dans *Celia madrecita*, le cinéma est aussi l'occasion de renouer avec des gens de sa génération, et surtout de l'autre sexe, après son deuil[43]. Ici le loisir est évasion des obligations familiales et une possibilité de sociabilité avec l'autre sexe. Mais le cinéma prend une autre dimension, beaucoup plus tragique, dans *Celia en Revolución*, lorsque la jeune fille, réfugiée dans un cinéma du Madrid bombardé, refuse de voir sa soif d'évasion trahie par des images d'actualités montrant des avions de guerre. Désormais, le loisir semble devenu impossible.

La lecture est aussi présente, en pointillé, elle révèle la culture familiale. Ainsi, dans *Celia madrecita*, le grand-père recopie tous les soirs des contes d'Andersen en braille pour de jeunes lecteurs aveugles[44]. Dans le même volume, Celia reçoit une lettre d'une amie de Madrid, qui lui parle de ses lectures :

> Estoy leyendo *La Montaña mágica* de Thomas Mann, que es una obra magnífica. Di a tu padre que te la compre . Claro que en casa prefieren que lea la Novela Rosa, pero hija, me carga ese ingeniero que se casa al final con la duquesita…[45]

Les loisirs suggèrent un milieu cultivé et, à la fois, le poids des stéréotypes féminins, et une certaine volonté d'émancipation. Le livre est très présent dès les premiers textes, les enfants apprennent très tôt à lire et, ce, dans le cadre familial : la mère apprend à lire à Celia et celle-ci à sa jeune sœur. L'importance de la lecture est d'ailleurs soulignée avec une insistance très didactique dans *Celia madrecita*, où la jeune adolescente s'efforce de convaincre une bonne de son âge de continuer à lire pour ne pas redevenir analphabète :

> - P'al caso yo no he ido a la escuela. La señurita Cecilia me ha enseñadu a leer…, peru se me está olvidandu…¡Como nunca tengu tiempo de leer!
> - Cuando esté en Segovia te mandaré un libro… Ya que sabes leer es preciso que no lo olvides.
> - P'al caso, señorita, es lu mesmo… A los pobres no nos hace falta saber de letras. Mi padre no sabe…
> Yo me esforcé en explicarle que todos estamos obligados a saber leer, que en los libros lo dice todo…
> - Peru, nosotros los pobres…
> - Lo que cuentan los libros es para todos, para los ricos y para los pobres, Petruca…, y aún más para los pobres, porque tienen que ganarse la vida…¿Comprendes?

[43]*Celia madrecita,* p.158-159.
[44]*Id. :* « El abuelito preparaba la pauta y el punzón, para escribir cuentos para los niños ciegos, que Teresina le dictaba del hermoso libro de Andersen, encuadernado con piel encarnada con cantos dorados », p. 18-19.
[45]*Id.,* p. 50.

> Sí, Petruca entendía, porque yo le expliqué muy largamente que todas aquellas faenas que ella sabía, estaban escritas en los libros con todo detalle, y con las épocas precisas en que debían hacerse… Y que si ella quería hacer un vestido también en los libros se enseñaba a cortar vestidos, y a guisar, y a cuidar a los enfermos… Todo está en los libros… En libros se enseña todo en las escuelas, en los Institutos, en las Universidades…[46]

On peut souligner qu'ici le livre, dans le discours édifiant et paternaliste de Celia, s'agissant des classes modestes, est pris dans sa fonction technique, utilitaire, liée précisément au travail, à l'opposé donc de sa fonction de loisir et de plaisir. Dans d'autres passages du texte, concernant Celia elle-même, il s'agit au contraire de culture littéraire, source de rêves et d'un imaginaire personnel qui conduit le personnage à passer de l'autre côté et devenir à son tour écrivain. Le livre comme création est au cœur de quelques chapitres essentiels de *Celia en el colegio* et le texte lui-même est censé être publié sous le titre de *Celia novelista* :

> - ¿Qué está usted diciendo? ¿Pero es que no se le van estas bobadas de la cabeza?
> - No, madre. Si son aventuras que he escrito en un libro, con las tapas de piel y las hojas en blanco… Cuando venga mi papá se lo regalaré.
> - Su papá preferiría que hubiese escrito en él los problemas de Aritmética y sus oraciones…
> ¡Qué bobadas se le ocurren a la madre Loreto! Papá me dijo, cuando me regaló el libro : « Para que escribas en él tus fantasías. »[47]

Le livre, écrit durant un été solitaire au pensionnat, est jeté dans un puits par une camarade jalouse. Cet usage du livre par l'enfant dans les premiers volumes est dépourvu de toute visée utilitaire, exprimant en cela, sans doute, la conception de la lecture et de l'écriture propre à Elena Fortún, son refus du scolaire ou du propos édifiant[48].

Tous ces exemples tirés du texte peuvent amener à une conclusion hâtive : ces textes mettraient en scène, de façon certes idéalisée, une bourgeoisie moderne, européanisée, donnant par ce moyen l'image d'une Espagne peu différente du reste de l'Europe. Or on sait combien, au contraire, les déséquilibres, les évolutions partielles définissent en réalité la situation espagnole de cette époque. Ces notions de déséquilibre, d'inachèvement sont peut-être une clef d'analyse de ces textes au statut si particulier : ces récits pour enfant n'ont pas vraiment pour finalité l'évasion, via le merveilleux ou les voyages extraordinaires, ils ne se prêtent pas plus à la lecture manichéenne et moralisatrice d'autres textes bien connus, comme, par exemple, l'œuvre de la Comtesse

[46]*Id.,* p. 197-198.
[47]*Celia en el colegio*, p. 176.
[48]Cela changera d'ailleurs avec le temps, puisque à la fin des années 40, ayant retrouvé la foi, elle publie un Cahier à destination des petites filles préparant leur communion : *El cuaderno de Celia (Primera comunión)* Madrid, Aguilar, 1947.

de Ségur, dans laquelle la classe qui a des loisirs est représentée dans l'évidence de ses droits et d'une richesse définitive, et où le mal est représenté par le parvenu ou le pauvre peu soumis. La série des *Celia* est peut-être plus proche des modèles anglais, dans la mesure où elle donne la parole légitime à un enfant singulier et donne un poids essentiel à la notion de perte de l'enfance. Elle peut être aussi rapprochée en partie des séries mettant en scène des enfants terribles, comme *Fifi Brindacier*, certes postérieure[49]. Mais la création espagnole a une spécificité : l'évidente empreinte de l'Histoire et l'importance du lien au réel et au réalisme.

Le personnage d'Elena Fortún n'est pas dupe. Comme une petite Persane, Celia dévoile les incohérences et les absurdités du groupe social auquel elle appartient. Par la médiation de l'enfant, le texte met à nu les contradictions d'une société et d'une période. Ces contradictions sont particulièrement sensibles dans ce qui relève des pratiques quotidiennes, telles que les loisirs, réalités sociales dans lesquelles se concentrent les questions du paraître, de la modernité et de la tradition, point d'achoppement de l'Espagne de cette période.

Nous avons jusqu'ici décrit la représentation d'une période cruciale de l'Histoire espagnole, les années 30 et la 2nde République, représentation d'autant plus unique qu'elle était destinée à un public, les enfants, pour qui on va longtemps considérer que le réalisme est inutile, voire dangereux. Il n'est donc pas superflu de rappeler brièvement les grandes lignes de la période, dans les changements réels comme dans les signes de permanence de la tradition.

La fin des années 20 et les années 30 voient l'émergence de ce que certains appellent déjà les « société de masses ». Dans le cas espagnol, l'accélération des changements sociaux, économiques, technologiques ou esthétiques est ressentie par la société espagnole et les observateurs étrangers. La modernité suscite un intérêt collectif, en particulier pour les réalisations technologiques que sont l'électricité ou le cinéma. Même si cette modernisation concerne une population réduite de privilégiés, les voyages, les vacances sur les côtes sont des pratiques qui gagnent un public plus nombreux. Ces changements sont soulignés par les premières politiques sur le Tourisme, à la fin de la Dictature de Primo de Rivera.

Le rôle des médias est particulièrement intéressant, dans la mesure où la modernité, qui passe, pour une part fondamentale, par le loisir moderne, est, dans le cas espagnol, tout particulièrement une représentation. Les révolutions esthétiques, techniques, les changements dans la vie quotidienne ou les mœurs sont médiatisés et surtout amplifiés par les représentations qu'en font la presse, la littérature ou l'affiche, la décoration, la

[49] Astrid LINDGREN, *Pippi Langstrumpf,* (titre français : *Fifi Brindacier*), 1945.

mode ou le sport. Les revues, en particulier féminines, la publicité, élaborent une Espagne moderne, « européenne », modernité certes réelle, mais limitée aux grands centres urbains et à certains groupes sociaux : villes électrifiées, développement timide du téléphone, du réseau ferroviaire, du nombre de voitures. Madrid, au centre des récits d'Elena Fortún, représente cette image de modernité : cinémas de Callao, grandes avenues, orchestres de musiciens noirs, cafés.

Les loisirs de la plage et la pratique, très présente dans les textes, de la villégiature, restituent cette progressive européisation de la société, dont il faut toutefois situer les débuts bien avant la période en question. Avec un décalage évident par rapport à l'Angleterre ou la France, l'Espagne au XIXe siècle, du moins ses classes aisées, découvrent la villégiature balnéaire. Biarritz, lancé par l'Impératrice Eugénie, est devenue une destination internationale, en particulier pour l'aristocratie espagnole. Santander et Saint-Sébastien deviennent ensuite des lieux de distinction pour une aristocratie rapidement imitée par la bourgeoisie. Au cours des années 20, les institutions liées au Tourisme ont été créées. Les premiers éléments datent en réalité des débuts du règne d'Alphonse XIII. En 1911, avait été créé le Commissariat Royal dont le but était le développement du tourisme, un tourisme culturel et une ébauche de tourisme naturel ou vert, dans lequel l'influence de la Institución de Libre Enseñanza est importante. Cette première planification s'accompagnait d'une première structuration des moyens de transport, points critiques du pays. Au début des années 20, l'image va jouer un rôle décisif avec les affichistes, la presse, les différentes expositions. Le patrimoine national est restauré et adapté, avec, par exemple, la naissance des premiers « paradores ». Mais la planification vraiment professionnelle commence en 1928, avec la création du « Patronato de Turismo », ce qui coïncide avec la période qui nous concerne.

Ces tentatives d'organisation se font dans une période où le tourisme commence à ne plus concerner exclusivement la « classe de loisir », il existe ainsi un tourisme balnéaire populaire, par exemple en Catalogne, tourisme souvent de proximité, lié par exemple à ce qu'on a appelé les « trenes botijo », sur les côtes ou autour de Madrid.

La valeur de distinction reste cependant très sensible dans les textes d'Elena Fortún, à travers les réflexions des enfants ou de certains personnages ; ainsi, la Côte d'Azur demeure le lieu paradigmatique d'une classe cosmopolite, destiné à faire rêver dans la littérature comme au cinéma. Mais on perçoit aussi, derrière ces pratiques mondaines un peu convenues qui renvoient précisément à des lieux communs, la réalité de nouveaux comportements privés, en ce qui concerne, par exemple, le corps ou l'hygiène. Le corps est un des territoires essentiels de la modernité, il rejoint les domaines du loisir comme de la santé, dont les liens vont devenir étroits.

Le tennis a bien une place particulière dans l'esthétique et l'imaginaire social de la période, et participe aussi de la régénération du corps et, surtout, du changement du corps féminin. Si les progressistes défendent le sport féminin, les plus conservateurs établissent un lien coupable entre sport et virilisation, l'inquiétude morale et idéologique se dissimulant ainsi derrière le discours médical.

Le sport s'introduit en Espagne à travers l'influence des modèles étrangers ; les sports d'équipe, tout comme le tennis, apparaissent dans les médias et font l'objet d'une pratique variable et encore réduite selon les classes et les régions. Le tennis est le sport « distingué » et qui, en quelque sorte, « distingue ». L'esthétique et la mode ont un rôle essentiel dans la diffusion d'un sport qui représente un certain « glamour ». Il y a bien sûr des figures étrangères comme Suzanne Lenglen, mais il faut aussi rappeler que l'Espagne a une figure mythique de ce sport : Lili Álvarez (1905-1998). C'est une vraie star de la période, représentation presque caricaturale de ce cosmopolitisme d'avant-guerre : née en Italie, élevée en Suisse puis sur la Côte d'Azur, elle fréquente l'aristocratie et ce qu'on appellerait aujourd'hui la « jet set ». Elle devient célèbre pour sa pratique de divers sports : patinage sur glace, équitation et, surtout, pour ses médailles dans les compétitions de tennis. Sa participation à trois finales de Wimbledon, en 1926, 1927 et 1928, puis sa victoire en double à Roland Garros, en 1929, en font un modèle social[50]. Ses tenues blanches, sa coupe à la garçonne font rêver. Il faut souligner que si la pratique reste exceptionnelle, limitée à une classe bourgeoise aisée, l'esthétique de ce sport, comme d'autres, peut avoir eu une diffusion bien plus grande.

Cette situation espagnole des loisirs et donc du tourisme suggère des différences non pas qualitatives avec les autres sociétés, mais quantitatives, dans la mesure où les loisirs concerneraient une part plus réduite de la société. Une des causes de cette présence moindre du loisir dans la société espagnole est peut-être dans la part inférieure des congés par rapport au reste des pays européens[51]. Le dimanche chômé est accordé dans le monde industriel en 1904, les vacances estivales restent le fait d'une haute bourgeoisie, des fonctionnaires – 15 jours leur ont été accordés en 1918 –, des militaires et des professions libérales. Mais ces vacances sont devenues progressivement une revendication dans toute l'Europe durant la période qui nous concerne ; la République a accordé sept jours de congés payés le 21 novembre 1931, bien avant la France donc ;

[50]Lili Álvarez a un parcours intéressant où se mêlent le romanesque et la politique. Après l'avènement de la République, elle se lance dans le journalisme politique Elle épouse, en 1934, un aristocrate français, s'en sépare en 1939, rentre en Espagne en 1941, mais rompt avec les structures sportives du Régime après avoir dénoncé le machisme des responsables. Elle amorce dans les années 60 un étrange chemin vers le féminisme et le catholicisme social.

[51]Jorge URÍA, , « El nacimiento del ocio contemporáneo. Algunas reflexiones sobre el caso español », *in Fiesta, juego y ocio en la Historia*, Salamanca, Ediciones Universidad, 2004, p. 347-382.

l'Autriche, la Finlande, l'Italie, la Suisse, la Suède, l'URSS l'avaient fait entre 1919 et 1925.

Ce temps libre n'est vraiment acquis pour la consommation de loisirs que lorsqu'il y a essor des revenus. Cette impression s'affirme durant les années 20, ce qui est palpable dans les premiers volumes de *Celia.* Au début des années 30, certains changements se confirment, l'alphabétisation progresse et favorise l'expansion de l'édition, qui durant la période s'efforce d'ouvrir de nouveaux marchés plus populaires. Il s'agit donc d'une période complexe, où coexistent des réalités très diverses, et plus que la restitution littérale de la réalité, « Celia » restitue cette atmosphère par petites touches, où l'humour et la dérision sont essentiels.

Les anecdotes, allusions ou épisodes plus longs présents dans les textes examinés restituent certains aspects du pays, cette sensation d'entre-deux qui se dégage de la fin des années 20 et du début des années 30. Le personnage central s'inscrit dans un milieu bien particulier, au cœur, précisément, de cette ambiguïté. Les détails et les situations présentent une bourgeoisie aisée : appartements vastes et confortables, domesticité nombreuse — gouvernantes anglaises ou françaises pour Celia —, dépenses vestimentaires, voitures, voyages lointains. La sociabilité urbaine (Madrid, Paris) ou de villégiature (Santander, Côte d'Azur) suggère l'aisance financière. Le père semble dans les affaires, mais se retrouve ensuite simple avocat salarié dans une étude. Car la fortune est fluctuante, les différents membres de la famille ne jouissent pas tous de la même aisance financière. Certains semblent rentiers, comme l'oncle Rodrigo, revenu du Maroc avec un jeune domestique indigène, le grand-père paternel, un ancien général, est propriétaire terrien dans un village près de Ségovie. L'aisance économique que l'on perçoit dans les premiers volumes semble correspondre à la réalité de la fin des années 20, mais la fragilité de cette opulence est déjà dans *Celia, lo que dice* :

> Papá y mamá hablaban sentados en la terraza, y yo jugaba a hacer casitas a su lado.
> - Este año hemos gastado mucho – decía papa. El viaje a París y la estancia en Suiza han subido un pico …
> - He tenido yo la culpa, contestaba mamá. La visita a los modistos me hizo perder un poco la cabeza… Luego, tú me animabas a comprar…
> - ¡Claro, mujer! Y estoy muy contento de que lo hicieras. ¡No faltaba más!… Ahora llega el invierno y normalizaremos los gastos y el trabajo… ¡Hay que trabajar de firme!…[52]

Ces difficultés économiques sont explicites dans *Celia madrecita*, après la catastrophe familiale de la mort de la mère, et s'exprime par la voix de commères malveillantes, lors du mariage d'un oncle :

[52]*Celia, lo que dice*, p. 182. Pleine de bonnes intentions, Celia décide de partir travailler comme servante dans une ferme des environs.

> - El general tampoco tiene nada, y el chico acaba de conseguir un destino. En el invierno murió una hija… que ha dejado cuatro… El marido se arruinó en malos negocios… Están con el agua en el cuello…[53]

L'aisance sociale des personnages est donc évidente dans les trois premiers volumes de « Celia », ainsi que dans la série *Cuchifritín*, frère de Celia ou de la cousine *Matonkiki*, mais le thème de l'argent est présent dès le début, dans les inquiétudes du père, ou les références aux classes plus défavorisées. Avec *Celia madrecita*, l'argent et la satisfaction des besoins les plus essentiels deviennent la question centrale, comme dans *Celia en la Revolución*, où la faim est omniprésente, ou dans *Celia institutriz en América*, qui raconte l'exil en Amérique du Sud.

Mais l'argent n'est pas le seul élément qui caractérise cette bourgeoisie. Un certain nombre d'éléments plus ou moins vagues rendent compte d'orientations idéologiques, de choix culturels qui définissent une bourgeoisie cultivée, plutôt humaniste et tournée vers le monde extérieur. Si ces détails sont comme semés dans les premiers volumes, ils deviennent explicites dans le volume *Celia madrecita*, où les conflits sociaux et politiques surgissent au détour d'une conversation ou d'une rencontre, et qui s'achève sur une remarque inquiète sur le 18 juillet. Naturellement, *Celia en la revolución* pose un problème à part, par le décalage chronologique entre écriture et publication, mais il est bon de rappeler qu'il est écrit très peu d'années après le traumatisme de la guerre et de l'exil.

Parmi les éléments qui permettent de désigner une classe précise, le rôle des femmes et, surtout, leur nouveau rapport à la culture sont particulièrement évidents dans les textes. La bourgeoisie favorable à la République est aussi celle des membres du Lyceum[54], d'une sociabilité nouvelle, extérieure au foyer et à l'Église. Ce Lyceum Club de Madrid, dont Elena Fortún était une des premières membres, créé selon le modèle anglais, était dans son projet destiné à accueillir les femmes mariées qui s'ennuyaient chez elles, voulaient sortir et s'investir ailleurs que dans les bonnes œuvres. La structure fut moquée par les conservateurs, vilipendée par la presse ou les autorités religieuses qui, en réalité, se montraient fort perspicaces, puisque les noms de toutes les femmes les plus actives politiquement et intellectuellement, les plus créatives aussi, se retrouvent sur les listes du Lyceum : María Lejárraga, Margarita Nelken, María de Maeztu, Clara Campoamor, Zenobia Camprubí, Victoria Kent, María Teresa León, et un certain nombre de femmes moins célèbres, mariées aux intellectuels et personnalités de

[53]*Celia madrecita*, p. 67.
[54]*Celia, lo que dice*, p. 64 : « tomar el té con mis amigas del Lyceum ».

l'époque[55], ce qui d'ailleurs peut conduire à penser que le Lyceum avait sans doute aussi une fonction de distinction.

Cette atmosphère à la fois culturelle et féministe eut sans doute un rôle décisif dans le passage à l'écriture d'Encarnación Aragoneses, mais elle est aussi évidente dans les aspirations professionnelles de Celia adolescente ou des jeunes filles de la partie de tennis : « Hablamos. Cocucho estudiaba el último de bachillerato. Sólo le faltaban dos asignaturas que pensaba aprobar en septiembre. Lolín sería médico. Finita estudiaba en San Fernando y sería pintora »[56].

L'éducation est un des domaines où ce libéralisme est particulièrement présent, même si, à plusieurs reprises, Celia se retrouve dans des pensionnats religieux ; on la voit aussi dans une école française[57], et son frère est éduqué en France puis en Angleterre. Il est bien sûr encore difficile de faire ici la part entre souci de distinction et aspiration à une autre éducation. Toutefois, le texte est émaillé de remarques moqueuses ou critiques à l'égard de l'enseignement des religieuses. Le début de *Celia madrecita* est clair, puisque le personnage doit arrêter ses études pour s'occuper de ses sœurs : « Lloré sobre mis catorce años, que habían sido felices hasta la muerte, mis tres cursos de Bachillerato, que consideraba perdidos, y los pájaros de mi cabeza, que aleteaban moribundos… »[58].

Plus loin, une brève remarque sur l'Instituto San Isidro, où elle préparait son Bachillerato est intéressante, puisqu'il pourrait s'agir d'un établissement lié à l'Institución Libre de Enseñanza, le célèbre Instituto-Escuela[59], où, d'ailleurs, les fils de l'auteur firent leur scolarité. L'abandon des études est vécu, par la jeune fille et par sa famille, comme un sacrifice douloureux et non comme une évidence, de même que les aspirations professionnelles de Celia sont exprimées avec naturel, bien qu'elles soient plus ou moins comprises selon les interlocuteurs :

> Curra y Milagros se hicieron mis amigas.
> - ¿Pa qué estudias? –querían saber-. ¿Estudias pa maestra?
> - No. Ahora hago el Bachillerato, y luego haré Filosofía y Letras y tal vez Derecho, y seré bibliotecaria o abogada…
> - ¡Qué cosas, mujer![60]

[55]Concha FAGOAGA , « El Lyceum Club de Madrid, élite latente », *in* Danièle BUSSY-GENEVOIS (Coord.), *Les Espagnoles dans l'histoire…:* le Lyceum fut d'ailleurs ironiquement surnommé le « club de las maridas ».
[56]*Celia madrecita*, p. 192.
[57]*Celia, lo que dice*, p. 202.
[58]*Celia madrecita*, p. 7-8.
[59]Antonio MOLERO PINTADO, *La Institución Libre de Enseñanza*, Madrid, Biblioteca Nueva, 2000, p. 111.
[60]*Celia madrecita*, p. 49.

Cependant, c'est dans les volumes postérieurs à 1939 que s'expriment plus clairement le choix républicain et les convictions de la famille Gálvez de Montalbán, d'une partie du moins de la famille. Au tout début de *Celia en la Revolución*, le grand-père apprend avec indignation, par le journal, le soulèvement militaire du 18 juillet. Ancien militaire, il refuse de légitimer l'action de l'armée et donne des armes aux gens du village. Il est exécuté par des rebelles au début du roman, en criant « ¡Viva la libertad! »[61]. Le père, que toute la fratrie doit rejoindre à Madrid, en traversant une Castille chaotique, s'est engagé dans l'armée républicaine. Les valeurs de cette bourgeoisie éclairée se retrouvent aussi dans les initiatives prises pour aider la population ; ainsi Celia participe à la création d'une crèche, dans un couvent réquisitionné, avec Laurita de los Ríos, « hija del ministro » et Isabel García Lorca[62]. Ce procédé d'apparition de personnages réels se répète dans la scène où Celia est reçue par l'éditeur Aguilar[63] et sa femme française[64], présentés comme des amis.

Il est difficile aujourd'hui de séparer radicalement les volumes écrits sous la République et le texte « oublié », *Celia en la Revolución* . La continuité est évidente d'une période à l'autre, si ce n'est que ce qui était implicite dans la période d'avant-guerre, se révèle face à la guerre ; ainsi la tolérance paisible du père devient, avec la guerre, indignation à l'égard des appuis fascistes ou lyrisme pour parler d'une école pour le peuple[65]. L'expérience de la guerre, dans *Celia en la revolución,* semble révéler les valeurs idéologiques d'une classe, avec ses limites et ses absolus : une façon de parler en creux de la période précédente.

Carmen Martín Gaite insiste dans sa préface au premier volume réédité, *Celia, lo que dice*[66], sur sa valeur de portrait social d'une époque :

> Pero junto a estos pequeños fallos, comunes a muchos creadores de protagonistas que reaparecen una y otra vez, se acusa el vigoroso pulso de una novelista capaz de captar los contrastes de un mundo como el de la burguesía ilustrada madrileña de comienzos de los años treinta, donde junto a las innovaciones de lo « moderno » opuesto a lo tradicional, empezaban a insinuarse las reivindicaciones de la clase obrera predicadas por el naciente socialismo[67].

Elle insiste à la fin du prologue :

---

[61]*Celia en la Revolución*, p.15-16, p. 22.
[62]*Id.,* p.85.
[63]Miguel Aguilar joue un rôle essentiel dans la modernisation de l'édition et de la diffusion du livre en Espagne, ses mémoires expriment clairement ses positions de bourgeois éclairé et libéral. Son engagement politique s'explique par ses origines modestes. Aguilar Múñoz, Manuel, *Una experiencia editorial*, Madrid, Aguilar, 1972.
[64]*Celia en la Revolución,* p. 268.
[65]*Id.,* p. 130 : « El pueblo quiere escuelas para sus hijos… No míseras escuelas, sino la escuela única ? […] Eso queremos, eso, tú y yo para el pueblo, y eso le hubiera dado la República… y esa esperanza viene a quitársela esta revolución de aristócratas y de lacayos… ».
[66]*Celia, lo que dice*, Madrid, Alianza, p. 36-37.
[67]Carmen MARTÍN GAITE, prologue à *Celia, lo que dice*, p. 36.

> Quien quiera entender cómo eran los usos y costumbres de la burguesía en los años anteriores a la guerra civil, tendrá que acudir como testimonio de primera mano a las aventuras de esta niña rebelde, que siempre prefirió el trato con los niños de la calle al de las monjas o las compañeras del colegio, que habrían de convertirse con los años en las señoritas bienpensantes de *Entre visillos*[68].

Plus que les discours ou les pratiques économiques, c'est dans les loisirs, dans l'espace comme dans les usages du quotidien, que semble se matérialiser l'idée d'une modernité problématique qui pourrait être au cœur de cette bourgeoisie dont parle Carmen Martín Gaite. L'un des problèmes est peut-être le rapport aux classes populaires et aux loisirs dits populaires.

Le discours sur ceux-ci passe assez souvent par la médiation de l'enfant qui en reprenant le discours adulte, délégitime celui-ci. Dans ce discours, le populaire est synonyme de vulgaire, « ordinario », alors que dans la perception du narrateur enfant, il a un charme certain, comme on le voit dans l'épisode du Carnaval au « ventorro del tío Juan »[69], ou dans son goût pour les promenades avec la fille du « portero ». En d'autres occasions, au contraire, le procédé de l'incompréhension enfantine permet la critique, par exemple, d'un des grands loisirs populaires, la corrida :

> Corriendo, corriendo, llegamos a una casa muy grande, toda encarnada y redonda como un castillo… Alrededor había muchos coches y mucha gente…
> - ¿Qué pasa?
> - Nada, que hay corrida.
> - ¿Qué es eso?
> - ¡Chica, a ti, en sacándote de las hadas, no sabes nada!
> En una puerta muy grande había muchos chicos mirando por las rendijas. Yo también miré… Primero no veía nada, después vi un patio y unos caballos tirados en el suelo, que echaban sangre […]
> Yo encontré una rendija desde donde se veía mucha sangre y unos diablos colorados que iban y venían..[..]
> - ¿Qué pasa? pregunté al chico que había a mi lado.
> - ¡Anda ésta, qué pasa! Pues que han matado al sexto, so panoli y aplauden.
> - ¿Están matando ahí dentro?
> - No, no están matando, ya han acabao, y ahora se van.
> - ¡Madre mía! ¿Dónde estaba yo?[70].

Dans *Celia en el mundo*, Celia insiste pour aller au « monte », confondant le « Monte de Piedad » avec la campagne[71] ; c'est l'occasion de recréer l'atmosphère populaire des trains. L'opposition la plus significative est celle entre maison du « pueblo » et villégiature élégante. La maison familiale comme lieu de vacances est

[68] *Id.*, p. 37.
[69] *Celia, lo que dice*, p. 58.
[70] *Id.*, p. 85-86.
[71] *Celia en el mundo*, p. 62.

présentée comme un pis-aller, une menace pour l'enfant turbulent[72]. Mais lorsque le budget familial, trop sollicité par les séjours en France ou en Suisse, faiblit, la famille doit se résoudre à y passer des vacances[73]. Curieusement, les enfants sont souvent laissés à « la sierra » pour leur santé, tandis que les parents repartent pour París. Mais la maison familiale, comme le village d'origine prennent tout leur sens à la fin de *Celia en el mundo*, où Celia, après avoir « pratiqué » le Madrid mondain, la Côte d'Azur, un château français, après une dernière aventure dramatique, est ramenée en Espagne par son père après la déclaration suivante :

> Esto ya ha pasado, Rodrigo, y no hay que lamentarse más… Tú no puedes seguir ocupado de la niña toda la vida, ni debiste traerla aquí… Porque no anduviera de un lado a otro la deje yo en el colegio de las madres. […] Ahora nos iremos a España, donde quiero que se eduque. Me parece ya demasiado revoltijo de idiomas y harto cosmopolitismo el de esta criatura…[74]

Le passage semble marquer les limites de la modernité de ce milieu pour ce qui est de l'éducation Les épisodes de ce volume sont riches en juxtapositions : les enfants ont un projecteur de cinéma et des films qui leur servent à organiser une séance de cinéma payante, mais, quelques pages plus loin, les plaisirs d'une « romería » sont longuement évoqués, tandis que Celia s'initie aux travaux d'aiguille, d'ailleurs avec la plus mauvaise volonté du monde, ce qui la distingue des petites filles modèles qu'on rencontre dans la littérature de la période. Ce goût de l'Espagne traditionnelle, non dénué de pointes satiriques, se retrouve dans un épisode de *Celia y sus amigos*[75], avec la description d'un train rempli de paysans et d'une autre « romería » en famille[76].

Les contradictions se précisent au fur et à mesure qu'avance la décennie ; dans *Celia madrecita*, le grand-père somme Celia d'oublier ses rêves d'études, mais ce grand-père irascible et apparemment conservateur est aussi un général à la retraite qui s'insurge contre le coup d'Etat de juillet 36, et meurt dignement après la victoire des rebelles dans le village.

D'autres effets de tension et de contradiction sont sensibles au sein même de la famille élargie, comme si celle-ci devenait progressivement le reflet d'une bourgeoisie espagnole déchirée. Déjà sensibles dans les premiers volumes où les oncles, tantes et parents de Celia s'affrontent parfois sur des questions d'éducation ou de mode de vie, les oppositions avec *Celia madrecita* deviennent plus affirmées : rapport à l'argent ou

[72] *Celia, lo que dice*, p. 89.
[73] *Id.*, p. 123.
[74] *Celia en el mundo*, p. 203-204.
[75] *Celia y sus amigos*, p. 89.
[76] *Id.*, p. 95.

aux convenances sociales, importance de l'éducation ou indifférence à la culture. Les conflits familiaux, comiques ou aigres sont traités le plus souvent sur le mode humoristique, mais révèlent une tension croissante, bien différente de la période optimiste et plus légère de *Celia, lo que dice*[77].

La rupture est définitive à la fin du volume *Celia en la Revolución*, lorsque, sur le point d'embarquer à Valence pour l'exil, Celia découvre les vrais sentiments de ceux qu'elle considérait comme des proches :

> Se ríen de mi estupor.
> - ¡Pero no hagas caso, muchacha, de esa vieja loca! ¡No hagas caso…! ¡Claro que eres nuestra enemiga… !
> - ¿Yo?
> - Sí, tú, mosquita muerta, tú, dice Marcela, riendo. ¿ Es que no eres enemiga de Franco ? Pues nosotros somos sus amigos…,y mucho más desde que sabemos que va a venir…
> Se ríen ante mi cara de asombro. […]
> ¡Mentían antes! ¡Mentían por miedo! El pueblo les fusilaba porque sabía que mentían…[78]

Ces aspects peuvent sembler nous éloigner du sujet, mais il est apparu progressivement que les loisirs, dans les pratiques comme dans le discours élaboré à leur sujet, recouvrent des enjeux sociaux et politiques cruciaux. Ces loisirs, dans la mesure où ils engagent, à la fois, une vision de l'autre, autre pays ou autre culture, et une conscience de soi et de la tradition, sont le moyen d'élaborer une image de soi comme classe sociale et comme pays. Les plages élégantes, Juan-les-Pins, les voyages en Chine, les promenades sur la Seine construisaient la vision cosmopolite, moderne d'une famille madrilène du début des années 30, avec un contrepoint certes burlesque et folklorique — vieilles nourrices andalouses, bonnes ignorantes, religieuses sévères —, mais qui renvoie clairement à l'autre Espagne, celle de la tradition méfiante et conformiste. Le jeu autour de ces deux aspects est cependant moins manichéen qu'il n'y paraît et ce mélange de « costumbrismo » réaliste et d'une modernité légère est peut-être l'essence même du long succès d'Elena Fortún. Contrairement à l'affirmation de Carmen Martín Gaite qui y voit un document essentiel sur cette société de la République, il nous semble plus exact d'y voir une mise en scène, une représentation de la période par un auteur lié émotionnellement et idéologiquement à ses valeurs. Malgré l'abondance des détails réalistes, à la lecture, on a souvent l'impression d'une Espagne

[77]*Celia en la Revolución*, écrit en 1943, concrétise cette crispation à travers une rupture qui est plus que familiale. La tante Julia, personnage conservateur qui apparaît depuis *Celia, lo que dice,* affirme son soutien au soulèvement, son fils est membre de la Phalange et est exécuté une nuit à Madrid ; la tante Julia disparaît un soir, sans doute victime du même sort. Au même moment, une partie de la famille se trouve déjà par hasard en Argentine, on les retrouve dans l'étrange objet littéraire qu'est *Celia institutriz en América*, 1944.
[78]*Celia en la Revolución*, p. 299.

moderne rêvée. Le corpus ne peut certainement pas être une source objective d'information sur ce que pouvaient être les loisirs de la période, mais doit être interprété comme la construction d'une certaine Espagne, fiction dans laquelle les loisirs sont un élément essentiel.

Ces loisirs ne sont jamais vierges de sens et de connotations, ils servent ici à rêver une Espagne moderne et libérale, soucieuse de son esthétique. La plage élégante, le cinéma, la promenade en voiture disent une classe privilégiée, mais, au-delà de la distinction sociale, ces pratiques — dans lesquelles les enfants commencent à jouer un rôle —, suggèrent plus que la modernité, la « normalité » désirée du pays dans ce domaine. Racontés, mis en scène, et même moqués, les usages du loisir sont un moyen d'affirmation de valeurs.

Il est important de rappeler ici quel est le support de cette affirmation : le livre pour enfant, loisir lui-même en expansion durant la période. Le livre pour enfant reste une pratique limitée à une classe, pas seulement aisée, mais aussi cultivée, celle qui, d'une certaine façon, arrive au pouvoir avec la 2nde République. Dans les années qui ont précédé celle-ci et durant la République elle-même, la production destinée à ce public a d'autant plus augmenté qu'il y a eu, à partir de 31, une ébauche de campagne des associations d'éditeurs et du pouvoir politique en faveur de la lecture des enfants[79]. Elena Fortún a joué d'ailleurs un rôle essentiel dans ces Salons du Livre et autres présentations publiques.

Bien sûr, le taux d'analphabétisme reste important, et ces ouvrages ne touchent qu'une minorité d'enfants, mais ceux-ci sont ceux d'une minorité active, qui voudrait modifier le pays en profondeur. Le livre pour enfant a donc un statut particulier, une double fonction d'évasion et de formation des jeunes lecteurs. Les modèles sont étrangers, anglais et français. À la fin du XIXe siècle et au début du XXe, les auteurs ont mis en scène la bourgeoisie (*Alice au Pays des Merveilles*, 1865, *Peter Pan*, 1911, *Mary Poppins*, 1934), non pas avec une volonté réaliste, mais en insistant sur le pouvoir de l'absurde et du merveilleux[80]. En France, la Comtesse de Ségur crée, à la fin du XIXe siècle, une comédie humaine à l'échelle des enfants, où la grande bourgeoisie côtoie la noblesse, dans une description minutieuse de leur vie quotidienne et donc de leurs valeurs.

Celia se distingue cependant, à la fois, par le « costumbrismo » et une distance moqueuse envers ce monde, spécificités qui donnent leur identité au texte espagnol. Le rapprochement avec les modèles anglais permet d'apporter quelques éléments révélateurs du cas espagnol. Si l'on examine le cas anglais, la classe aisée en est le cadre

[79]María Luz MORALES, *Libros, mujeres, niños,* Barcelone, Cámara Oficial del Libro, 1928.
[80]Elena Fortún travaille aussi cette veine dans ce qui est censé être l'œuvre de Celia : *Celia novelista*.

principal dont les enfants protagonistes s'évadent via le rêve ou un passeur comme Peter Pan. C'est un milieu et une classe solidement installés, présentés comme un monde à fuir. Celia tente aussi l'évasion dans différents épisodes : elle se transforme en fée, essaie de s'enfuir avec des artistes ambulants ou écrit un livre d'aventures fantastiques, mais une différence radicale s'impose. Le manque de certitude ou d'assurance de cette classe aisée libérale espagnole limite d'une certaine façon la voie de l'évasion. Elena Fortún crée en réalité un personnage enfantin dans une société fragile, où coexistent l'Espagne traditionnelle et l'aspiration à la modernité.

Celia est peut-être, donc, un instrument didactique dans la diffusion d'un modèle social et culturel, mais ces textes sont aussi intéressants par un deuxième niveau qui nuance l'effet de modèle, dans son regard moqueur ou perplexe sur les mondaines madrilènes, les voyages en train, les thés dansants. Ce qui semble s'imposer, c'est une sorte d'inquiétude, de renversement toujours possible du sens de ces loisirs ou des pratiques quotidiennes, qui peuvent toujours tourner à la catastrophe ou mettre en danger l'enfant. Les loisirs expriment donc cette inquiétude liée à la modernité, inquiétude qui semble beaucoup moins forte dans les livres pour enfants du Nord de l'Europe. Il est intéressant ici de rappeler comment la longue villégiature avec l'oncle Rodrigo, les voyages, les rencontres dans *Celia en el mundo* déclenchent chez celle-ci une vraie maladie qui rend nécessaire, pour le père, le retour à l'ordre et à la paix espagnole.

D'une certaine façon, cet échec du monde d'Elena Fortún se retrouve dans l'arrêt brutal, puis le retard évident du développement des loisirs et du tourisme. Ce dernier ne connaît un redémarrage qu'à la fin des années 50, avec le changement de politique économique du Régime. Dans d'autres aspects des loisirs, les influences changeront après la Guerre Civile, le modèle américain prenant en partie la place des modèles français ou anglais, en particulier pour les classes supérieures. Cette évolution n'est d'ailleurs pas strictement espagnole. Dans le reste de l'Europe aussi, certaines pratiques vont disparaître avec les changements sociaux issus de la 2nde Guerre Mondiale, une certaine classe de loisirs va changer ou même disparaître. Mais la spécificité espagnole était dans l'ambivalence culturelle de cette classe, qui rendra ses choix difficiles dans l'affrontement de la Guerre Civile.

L'évolution du livre pour enfants après 1939 suggère, pour finir, quelques remarques. Le discours officiel du nouveau régime s'impose là aussi naturellement, avec ses intentions d'édification et d'orientation idéologique. C'est un terrain d'affrontements répétés pour les deux groupes qui aspirent à la domination idéologique, la Phalange et l'Église. La deuxième finit par l'emporter. La plupart des ouvrages d'Elena Fortún sont réédités, elle reste, en effet, en relation avec l'éditeur Aguilar

depuis son exil à Buenos Aires. Ses œuvres publiées après la guerre sont parfois très différentes des précédentes, comme *Celia se casa*, de 1950, d'une mièvrerie étonnante. D'autres personnages et auteurs surgissent, souvent très proches du modèle qu'était *Celia*, ainsi *Antoñita la Fantástica*, de Borita Casas, bien plus respectueuse des convenances et des réalités sociales. Surtout, certains thèmes et genres dominent ; le merveilleux mièvre ou l'autre tradition convenue de la littérature pour enfants, le monde rural idyllique et « authentique ». Le sentimentalisme et le discours moralisateur dominent jusqu'au moment d'une certaine renaissance, dans les années 60. Il est intéressant cependant de souligner que la littérature pour enfants, dans les années 40 et 50, est aussi le refuge d'un certain nombre d'auteurs que leur appartenance à la République avait laissés hors des secteurs de la culture officielle. Ce sont souvent des femmes, qu'on retrouve aussi dans la presse féminine, comme María Luz Morales ou Matilde Ras, qui vont se consacrer à l'écriture ou à la traduction d'œuvres pour la jeunesse.

Dans ce nouveau contexte, les loisirs ont une place problématique dans les représentations destinées aux enfants et, ce, peut-être, pour des raisons idéologiques liées à la nature du régime. La représentation des loisirs ne peut s'entendre que dans une écriture relativement réaliste, or cette représentation pose inévitablement les questions de l'oisiveté et du travail, du temps et de l'argent, donc des différences sociales, notions que la censure voit d'un mauvais œil dans les textes pour la jeunesse. Les « tebeos » sont peut-être une exception, dans la mesure où le traitement humoristique, parfois féroce, semble avoir échappé à la censure jusqu'à environ 1958. De même, des loisirs trop hédonistes ne peuvent avoir de représentation innocente face au discours moralisateur porté par une Eglise omniprésente, les loisirs sont confondus avec l'oisiveté, et donc considérés comme néfastes, en particulier s'agissant de l'enfant et, plus que tout, de la petite fille. Et l'on repense ici à Celia, obligée de broder au lieu de rêver ou de lire, ou qui, lorsqu'elle annonce qu'elle va écrire « sus fantasías » dans le cahier offert par son père, se voit conseillée par une religieuse d'y recopier plutôt des prières ou des exercices de calcul.

Ce corpus s'inscrit donc dans l'Histoire à plusieurs titres ; dans l'Histoire sociale et culturelle, dans celle des pratiques quotidiennes, mais aussi, à travers l'élaboration d'un personnage dans la durée, dans l'Histoire politique du pays : aisance économique, agitation sociale[81], guerre, fin du monde de la République, exil politique des élites

[81]*Celia madrecita*, « El sol subía de prisa, iluminando el campo. Encontrábamos labradores que segaban los trigos y se paraban a ver pasar el tren… Luego hacían un gesto extraño; levantaban el puño cerrado,

comme des masses de cette République. Il est intéressant de voir combien des éléments a priori « périphériques » (la représentation des loisirs, le livre pour enfants) peuvent renvoyer à des réalités et des problématiques beaucoup plus générales. L'examen de ces documents apporte des éclaircissements sur l'intégration espagnole aux pratiques sociales et aux modèles européens, mais ouvre aussi quelques pistes sur les valeurs d'une période que le franquisme va s'efforcer d'effacer. Plus que ne le ferait peut-être un roman « traditionnel », c'est-à-dire destiné aux adultes, le monde d'Elena Fortún offre une représentation des années de la République d'autant plus riche d'informations pour l'élaboration d'une histoire culturelle que ces textes étaient destinés à un public en formation, ces enfants de la République, au cœur des aspirations pédagogiques des dirigeants et des intellectuels de la période.

---

mirando hacia nosotros… ¿Lo harían todos? Sí, casi todos. […] Cerca de una estación, un grupo de hombres extendió de pronto la mano, como si quisiera saber si llovía…
- ¿Por qué hacen eso, papá?
- Saludan… cada uno según su ideología… o según la de otros… Están los ánimos a toda presión, como una caldera próxima a estallar… », p. 201.

ENTRE DIVERTISSEMENT ET ARME : LE CINÉMA SELON *NUESTRO CINEMA* (1932-1935)

Eva TOUBOUL,
Université de la Sorbonne Nouvelle - Paris III

Entre 1932 y 1935, la revista *Nuestro Cinema* constituyó una excepción en el panorama editorial español, por ser la primera en proponer una reflexión sobre el Séptimo Arte. Según sus redactores, próximos al PCE, era inaceptable que el cine se quedara en una dimensión puramente estética y de ocio, pues al tener un fuerte impacto popular, había que aprovecharlo para educar a las masas y así evitar que las manipulara el capital. De ahí que promovieran películas de índole didáctica y obrerista, y apoyaran el desarrollo del cine *amateur*.

Between 1932 and 1935, the Spanish magazine *Nuestro Cinema* emerged as an exception in the editorial panorama, posing an interested and critical eye onto the emerging Seventh Art. Its editorial team, close to the Spanish Communist Party, were opposed to a vision of the moving picture art as one of simple aesthetic expression or pure leisure. Given its high popular impact, it ought to be used to educate "the masses" thus avoiding manipulation from "the capital". The journal hence promoted movies of special interest for the working class, and supported the development of *amateur* cinema.

Dans les histoires du cinéma espagnol, il est frappant de constater que la périodisation correspond aux évolutions politiques du pays au cours du XXe siècle. Ceci est tout particulièrement vrai pour la période des années 1930, et donc de la Seconde République. En effet, lorsque celle-ci naît en 1931, le cinéma espagnol, tout comme le cinéma mondial, est en pleine révolution : la technique du sonore, puis du parlant, est apparue depuis quelques années et, en 1930-31, sont réalisés les premiers films en version espagnole[1]. Si cette coïncidence n'est que purement factuelle, il en est une autre

[1] En 1929, Francisco Elías avait réalisé le véritable premier film sonore espagnol, *El misterio de la Puerta del Sol*. Mais il ne put être projeté qu'une seule fois, à Burgos, en 1930, pour des raisons

ISSN 1773-0023

qui est directement liée au changement de régime, puisque le nouveau gouvernement affiche clairement sa volonté de moderniser la société espagnole et de lui accorder de plus grandes libertés civiques. L'une des premières réformes sociales instaurées consiste en une réduction du temps de travail, doublée d'une augmentation des salaires. Par conséquent, les ouvriers ont, à la fois, plus de temps et plus d'argent à consacrer à leurs loisirs, ce qui explique qu'en dépit de la crise économique qui affecte le monde entier, les années 1931-1936 soient celles de l'expansion des industries de loisir en Espagne et, parmi celles-ci, la principale : le cinéma. La fréquentation des salles est assez importante et, surtout, pour la première fois, ce sont des films espagnols qui font le plus grand nombre d'entrées, le record revenant à *Morena Clara* (1936), de Florián Rey[2], ce qui a fait dire à certains historiens que la Seconde république constitue un âge d'or du cinéma ibérique.

Par ailleurs, la République ayant décrété la liberté de la presse, on assiste durant ces années à un très fort développement des activités éditoriales et journalistiques, en particulier celles en rapport avec le cinéma. Quelques revues existaient depuis les années 1920 (*La Pantalla* et *Fotogramas,* à Madrid, *Mirador* et *Popular Film,* à Barcelone), mais ce sont pas moins d'une vingtaine de nouveaux titres qui apparaissent entre 1932 et 1935, principalement à Madrid, Barcelone et Valence, les trois pôles de l'industrie cinématographique espagnole. En général, ce sont des revues « para-publicitaires », pour reprendre les termes de Román Gubern[3], qui se contentent de présenter les nouveautés, accompagnées d'interviews de vedettes nord et latino-américaines, ainsi que des étoiles montantes nationales (le *star-system* est en plein développement), illustrées de photos très glamour et de photogrammes des films évoqués, sans oublier les inévitables « indiscrétions » sur la vie privée des uns et des autres.

Au milieu de cette uniformité éditoriale se distinguent quelques journaux et, tout particulièrement, le mensuel *Nuestro Cinema*, qui publia dix-sept numéros entre juin

---

techniques : il utilisait le procédé Phonofilm, qui ne fut pas adopté par la majorité des exploitants de salles. Cf. Román GUBERN, « El cine sonoro (1930-1939) », in Román GUBERN *et alii*, *Historia del cine español*, Madrid, Cátedra, 1997.

[2] Son coût de production fut amorti par la seule projection dans la salle madrilène du *Rialto* ; les bénéfices auraient été vingt fois supérieurs à ceux de n'importe quel film nord américain sur le marché espagnol. Cf. Román GUBERN, *El cine sonoro en la IIª República 1929-1936*, Barcelona, Editorial Lumen, 1977, p. 139.

[3] *Id.*, p. 201.

1932 et août 1935, en deux « époques » : juin 1932-octobre 1933 (13 numéros), puis janvier-août 1935 (4 numéros)[4]. Outre sa présentation, d'une très grande sobriété (beaucoup de texte, peu de photos, le plus souvent tirées de documentaires), la grande originalité de la revue réside dans ses contenus : très peu de pages sont consacrées à la critique des films sortis récemment (tout au plus cinq pages sur trente), quelques autres aux dernières nouvelles de l'industrie du cinéma (rubrique « Noticias y comentarios en montaje ») ; la plus grande partie de la publication est donc constituée d'articles théoriques, de mise en perspective historique du cinéma, de réflexion sur le cinéma en tant qu'art, mais aussi, selon la publicité en première page du n°4, « sobre los problemas actuales del cinema, sobre la intervención política y financiera en la producción, sobre el cinema social, sobre el cinema soviético », bref, « sobre todo cuanto las demás revistas y publicaciones, en mano de los productores, ocultan al auténtico cineasta »[5].

Nuestro Cinema se caractérise aussi par sa forte coloration politique, communiste, pour être exacte, qui n'est pas affichée dans ces termes, mais apparaît très clairement dans les articles publiés. Il est, par ailleurs, de notoriété publique à l'époque que le fondateur et rédacteur en chef de la revue, le critique valencien Juan Piqueras, appartient au Parti Communiste[6], ainsi qu'un certain nombre de ses collaborateurs (Antonio del Amo Algara, Fernando G. Mantilla, Juan Manuel Plaza, par exemple). On trouvera aussi dans la revue des articles émanant de critiques cinématographiques et de cinéastes soviétiques ou communistes (Anatoli Lounatcharski[7], I. Anissimov, Léon Moussinac[8], René Clair, Joris Ivens…).

Dans son numéro 3, *Nuestro Cinema* lance une grande enquête sur le cinéma actuel et à venir. Elle se compose de six questions[9], qui peuvent être rassemblées en deux

---

[4] La différence la plus remarquable entre ces deux périodes réside dans l'épaisseur de la revue, beaucoup plus confuse dans sa deuxième version, et moins importante (une quinzaine de pages, au lieu d'une trentaine auparavant).

[5] *Nuestro Cinema* n°4 (septembre 1932), p. 95.

[6] Cela lui vaudra d'ailleurs des attaques de la part de *Popular Film*, où il avait pourtant écrit avant de créer sa propre revue, et dont le rédacteur en chef, Mateo Santos, était plutôt proche des anarchistes. Cf., en particulier, l'entrefilet de règlement de compte : « *La redacción del Popular Film ratifica su línea y su bilis* », *Nuestro Cinema,* n°6 (novembre 1932), p. 191.

[7] Commissaire du Peuple à l'Instruction Publique de 1917 à 1929, en charge de l'industrie cinématographique soviétique.

[8] Critique cinématographique de *L'Humanité,* dans les années 1920-1930.

[9] « *1.*¿Qué piensa del cinema y de su posición actual?
2. ¿Qué género cinematográfico (social, documental, educativo, artístico...) cree que se debe cultivar más atentamente?
3. ¿Qué papel social concede Usted al cinema?

grands sous-ensemble : quel cinéma existe ? Et quel cinéma devrait exister ? À ces questions répondirent des critiques qui participaient à la revue, principalement, mais aussi quelques signatures « extérieures », dans les trois numéros suivants. Dans le numéro sept, on trouve une analyse par Juan Piqueras des opinions publiées jusqu'alors, ainsi que ses propres réponses au questionnaire.

Mais les sujets de réflexion lancés dans cette première enquête[10] ne sont pas laissés de côté après le numéro 7 ; en réalité, les six questions posées par la rédaction de *Nuestro Cinema* constituent un véritable axe de lecture de tous les articles publiés au cours des trois ans d'existence de la revue. C'est donc à travers ce prisme que nous pouvons envisager une étude de la revue et de sa conception du cinéma, existant et à venir, ainsi que de sa volonté, liée à la culture politique de la majorité de ses rédacteurs, de voir ce loisir de masse se transformer en arme de classe, pour reprendre le titre de l'anthologie que lui ont consacré les frères Pérez Merinero, en 1977[11].

Le cinéma dans les années 1930 : faillite du modèle occidental, essor du modèle soviétique

D'une simple attraction de foire, le cinéma est très rapidement devenu un art reconnu comme tel. L'expression « Septième Art », pour le désigner, a été forgée par Ricciotto Canudo, un des premiers théoriciens du film, au début des années 1910.

Mais le cinéma est un art à part, car il constitue véritablement un art de masse. Plus encore que le théâtre, il attire de très nombreux spectateurs, issus de toutes les classes sociales, du fait du prix de l'entrée, assez bas. Reprenant la célèbre question posée un siècle auparavant par Mariano José de Lara, « ¿Quién es el público y dónde se encuentra? », Luis Gómez Mesa rappelle, dans un article paru dans le n°4 de *Nuestro Cinema*, que c'est la masse citadine la plus hétérogène qui remplit les salles de cinéma : « en su aspecto de espectáculo universal, el Cinema junta unos momentos al obrero y al

4. ¿Qué películas considera como ejemplos dignos de prolongar en el futuro?
5. ¿Qué piensa del movimiento cinematógráfico iniciado últimamente en España?
6. ¿Cómo cree Usted que debe enfocarse la futura producción hispánica? » (*Nuestro Cinema*, n°4, septembre 1932, p. 97).

[10] Une deuxième, publiée dans le tout dernier numéro, en août 1935, sera évoquée plus loin.

[11] Carlos y David PÉREZ MERINERO, *Del cinema como arma de clase (Antología de* Nuestro Cinema*, 1932-1935)*, Valencia, Fernando Torres Editor, 1975.

señorito »[12]. Cependant, il est évident que cette coïncidence de toutes les classes sociales dans un même lieu et devant un même spectacle ne fait pas disparaître pour autant les différences : la politique des exploitants de salle, depuis plusieurs années déjà, consiste à proposer un panel de prix très variés, qui sont fonction du jour où l'on va au cinéma (l'entrée est moins chère en semaine), de la salle, de la séance (les séances dites « populaire » à 17h, et « vermouth » à 19h15, étant plus chères que celle du soir), de la place dans la salle (le prix varie du simple au double selon que l'on choisisse une *butaca general* ou une *butaca de preferencia*) et du programme choisi par le spectateur. Même si le montant moyen d'une entrée était de 1 peseta, prix populaire si on le rapporte aux produits de consommation courante[13], les entrées variaient tout de même, selon la combinaison des critères évoqués, de 25 centimes à 5 pesetas, maintenant ainsi la différence de classe au sein d'un loisir commun[14].

Le cinéma est aussi à part du fait de sa « bâtardise » : outre sa dimension esthétique, artistique, il suppose une dimension économique, puisque c'est une industrie, et des plus lucratives. Pour faire un film, il faut de l'argent, pour payer les acteurs, l'équipe technique et, surtout, le matériel ; mais il en faut aussi, et beaucoup, pour pouvoir projeter le film, et donc équiper une salle. Par conséquent, le cinéma est un produit éminemment capitalistique, ce qui explique qu'il soit entre les mains de la bourgeoisie, et prisonnier de son mercantilisme, selon le même Gómez Mesa[15]. Or Marx et Engels ont affirmé que, de tous temps, les idées de la classe dominante sont les idées dominantes, car « la classe qui dispose des moyens de la production matérielle dispose également des moyens de la production intellectuelle »[16] ; par conséquent, et bien qu'il s'adresse au prolétariat autant qu'à la bourgeoisie, c'est l'idéologie de cette dernière que le cinéma véhicule. Ce qui souligne un troisième aspect du cinéma : sa dimension idéologique et politique.

---

[12] L. GÓMEZ MESA, « Del público y su desorientación », *Nuestro Cinema,* n°4 (septembre 1932), p. 108.

[13] Pour montrer l'incidence d'une entrée de cinéma sur le budget familial, Emeterio Díez Puertas en compare le prix à celui d'un kilo de riz : en 1935, aller au cinéma représentait 1,2 kg de riz. En 2000, à Madrid, cette comparaison donnait une entrée de cinéma pour 6 kg de riz. Cf. E. DÍEZ PUERTAS, *Historia social del cine en España*, Madrid, Editorial Fundamentos, 2003, p. 33.

[14] *Id.*, p. 30-34.

[15] L. GÓMEZ MESA, « Del público y su desorientación », *Nuestro Cinema,* n°4 (septembre 1932), p. 108.

[16] Cf. G. ARISTARCO, *Marx, le cinéma et la critique de film*, Paris, Lettres Modernes–Minard, 1972, p. 24-25.

De cela, les révolutionnaires bolcheviques étaient parfaitement conscients, comme en attestent de nombreuses déclarations de Lénine[17], ce qui explique qu'ils se soient empressés de placer la production cinématographique sous tutelle du Commissariat du Peuple à l'Instruction Publique, pour pouvoir contrôler les contenus des films, et que l'industrie cinématographique ait été intégrée au premier Plan Quinquennal (1928), au titre d'industrie lourde[18]. Dès lors, le cinéma devient un enjeu de la lutte des classes, qui se reflète dans les productions européennes et américaines, d'une part, et soviétique d'autre part.

Les pages de *Nuestro Cinema* répercutent cette dualité. Pour les rédacteurs de la revue, deux mondes cinématographiques s'opposent. Il y a d'abord le modèle occidental, bourgeois, d'un cinéma de pur divertissement, qui est celui le plus diffusé en Espagne et dans le monde. Or, dans ces pays, le cinéma est en crise, lit-on dès la première page du premier numéro de *Nuestro Cinema*, sous la plume de Juan Piqueras : « la crisis general que actualmente sufre la producción cinematográfica, es mucho más aguda en aquellos países en donde el cinema no tiene más objetivo que el puramente comercial»[19]. Mais, contrairement à ce que l'on pourrait penser, cette crise n'est pas due à l'effondrement économique du monde occidental, ni même à l'apparition récente du cinéma sonore, qui a en effet fortement secoué cette industrie[20]. Selon Piqueras, si l'industrie cinématographique européenne et américaine est en mauvaise posture, c'est à cause de la mauvaise orientation politique qu'on lui a donnée : « para que un cinema sea fuerte es necesario que la idea que lo alimenta lo sea también »[21]. Or l'idéal capitaliste est en train de s'effondrer, le nombre de chômeurs est en augmentation constante, le fascisme gagne du terrain, par conséquent plus personne ne peut croire à la société présentée par le cinéma bourgeois, qui se trouve fort éloigné de la réalité :

> Por su parte, el proletariado internacional conoce la existencia de millones y millones de obreros sin trabajo. Sus periódicos le han informado exactamente de las marchas del hambre

[17] Cf. E. SCHMULEVITCH, *Une décennie de cinéma soviétique en textes (1919-1930) : le système derrière la fable*, Paris, L'Harmattan, 1997, p. 134 : récit par Lounatcharski d'un entretien avec Lénine sur le cinéma.
[18] E. SCHMULEVITCH, *Réalisme socialiste et cinéma*, Paris, 1996, p. 15.
[19] J. PIQUERAS, « Itinerario de *Nuestro Cinema* », *Nuestro Cinema,* n°1 (juin 1932), *in* J. M. LLOPIS, *Juan Piqueras, el "Delluc" español*, Valencia, Ediciones Filmoteca, T. 2, 1988, p. 149.
[20] En Espagne, par exemple, aucune des sociétés de production des années 1920 n'a survécu à l'arrivée du parlant, et bien peu de réalisateurs de l'époque du muet ont pu continuer leur activité.
[21] J. PIQUERAS, « Nuestro itinerario : Política y Cinema », *Nuestro Cinema,* n°4 (septembre 1932), p. 110.

> en Norteamérica y en Europa ; de las represiones de los gobiernos capitalistas ; de las matanzas de la Guardia Civil en los campos de Andalucía, Castilla y Extremadura ; de la guerra imperialista del Japón en China ; de cómo el gran capital y los fabricantes están preparando nuevas carnicerías proletarias ; de la mentira y la ineficacia de la SDN ; de la trágica situación del obrero y del campesino en todos los países capitalistas... Y en cambio, ¿qué ven en el cinema? Nada. Absolutamente nada de todo esto. En la películas yanquis, un obrero o un oficinista cualquiera, si es honrado y trabajador "de verdad", puede llegar, con la ayuda de sus jefes, a millonario con la misma facilidad con que la secretaria guapa y pimpante puede casarse con el amo. En los films alemanes pueden verse una enorme cantidad de operetas en las que los tenientes apuestos y arrogantes se casan con marquesas o sencillas dependientas. En las películas francesas, hay también una alegría y un optimismo que los obreros, o el funcionario de París no encuentran jamás en su vida privada[22].

C'est en cela que le cinéma occidental se distingue du cinéma soviétique qui, lui, est un cinéma de la réalité, en application des consignes de Plekhanov, selon lesquelles toutes les expressions idéologiques en général, et artistiques en particulier, doivent refléter la réalité comme un miroir[23]. De ce fait même, selon les rédacteurs de *Nuestro Cinema*, ce cinéma social, qui montre l'homme au travail, dans sa vérité, échappe à la crise[24] : « Si en este momento hay un cine fuerte, este [sic] es el cine ruso. ¡Pero es porque en sus imágenes hay una perfecta comunión con la vida que representa! »[25]. « Rusia es el único país donde el film está hecho de la sustancia misma de la vida. […] Ese film trata de los problemas vitales de la clase productora, de ciencia, higiene, colectivización, del problema de la vivienda, del plan quinquenal, de la revolución, de la lucha de clases »[26]. En effet, après les grands films de célébration de la Révolution de 1917, comme *Le Cuirassé Potemkine* (1925), *Octobre* (1927), de Sergueï M. Eisenstein, *La fin de Saint-Pétersbourg* (1927), de Vsevolod Poudovkine, la production soviétique se concentre, depuis 1928 sur des films qui dépeignent la vie quotidienne des Soviétiques, en général à travers le travail : *La Symphonie Don-Bassa* (Dziga Vertov, 1930) relate le développement du bassin minier du Don, *La terre* (Alexandre Dovjenko, 1930), les difficiles débuts de la collectivisation des terres et de la mécanisation de

---

[22] J. PIQUERAS, « Historiografía del cinema : 2ª parte : Evolución cronológica », *Nuestro Cinema,* n°8-9 (janvier-février 1933), *in* J. M. LLOPIS, *Juan Piqueras…*, T.1, p. 357-358.
[23] Cf. E. SCHMULEVITCH, *Réalisme socialiste et cinéma*, p. 25.
[24] On sait par ailleurs que c'est faux, puisque cette question fut centrale lors de la Conférence Nationale du Parti sur la Cinématographie, en mars 1928 : il se posait au cinéma soviétique le problème de la conquête du public, qui était beaucoup plus attiré par les films de type bourgeois que par les œuvres d'avant-garde révolutionnaire, comme celles d'Eisenstein ou Vertov.
[25] J. PIQUERAS, « Nuestro itinerario : Política y Cinema », *Nuestro Cinema,* n°4 (septembre 1932), p. 110.
[26] Somerset LOGAN, « El proletariado en el cinema – Los films de Hollywood y la clase obrera », *Nuestro Cinema,* n°11 (avril-mai 1933), p. 152 (texte original en anglais, paru dans *Experimental Cinema*, traduction de V. Latorre).

l'agriculture en Ukraine, et *Ivan* (1932, A. Dovjenko), l'édification du Dnieprostroi, barrage hydro-électrique sur le Dniepr, par exemple.

Cependant, il faut noter qu'aucun de ses films n'a pu être diffusé en Espagne à l'époque de leur sortie, et c'est là un des chevaux de bataille des rédacteurs de *Nuestro Cinema* : la lutte contre une censure qui leur semble profondément injuste. Si l'interdiction des films soviétiques, considérés comme subversifs du fait de leur contenu révolutionnaire, pouvait se comprendre pendant la Dictature de Primo de Rivera, il n'en va pas de même en ces premières années de la République. On espérait une plus grande liberté d'expression, et l'on est déçu, car non seulement les décisions d'interdiction qui avaient affecté, dans les derniers mois de la dictature, les films les plus célèbres de la production soviétique des années 1920[27], ne sont pas annulées, mais elles sont confirmées et étendues à d'autres œuvres soviétiques. Dans le n°11 de *Nuestro Cinema* (avril-mai 1933), l'éditorial de Juan Piqueras est consacré à ce qu'il considère comme un scandale :

> En este momento la censura española autoriza películas reaccionarias de distintos matices. El espectador puede continuar embruteciéndose con toda esta multitud de películas yankis, francesas, alemanas e italianas, pero le está terminantemente prohibido conocer las nuevas — y las viejas — producciones soviéticas. En este sentido, el gobierno español está perfectamente identificado con las dictaduras de Primo de Rivera, de Berenguer, Mussolini, de Hitler y demás dictadores social-fascistas que prohiben en sus respectivos países la entrada de films rusos, mientras protegen, patrocinan y, muchas veces, propagan los films militaristas, patrióticos, chauvinos, religiosos, imperialistas y archibélicos[28].

Dans l'introduction de la deuxième et dernière enquête menée par *Nuestro Cinema*, parue dans le tout dernier numéro de la revue, il exprime à nouveau sa déception face aux décisions du gouvernement de la République espagnole :

> Pero que la República democrática que España se ofreció el 14 de Abril de 1931, haya desautorizado la explotación de obras como *Okraina*[29] (episodio de la guerra europea en una aldea rusa) ; *La casa de los muertos*[30] (biografía de Dostoyewsky) ; *Montañas de Oro*[31] (episodio relatando una huelga en Bakú, en los albores de 1914) ; *El teniente Kije*[32] (farsa imaginaria durante la época del zar Pedro I) ; *La tierra tiene sed*[33] (colectivización del campo

[27] *Le Cuirassé Potemkine*, *Ivan le Terrible*, et *Octobre*, d'Eisenstein, *La mère*, *Les derniers jours de Saint-Pétersbourg*, et *Tempête sur l'Asie*, de Poudovkine, et *L'Arsenal*, de Dovjenko. Cf. J. A. MARTÍNEZ BRETÓN, *Libertad de expresión cinematográfica durante la Segunda República Española*, Madrid, Fragua, 2000, p. 64.
[28] J. PIQUERAS, « Nuevos films soviéticos prohibidos en España »,, *Nuestro Cinema,* n°11 (avril-mai 1933), p. 146.
[29] De Boris Barnet (1933).
[30] De Vassili Fedorov(1932).
[31] De S. Yutkiévitch (1931).
[32] D'Alexander Faintsimmer (1933).
[33] De Iuli Raizman (1930-31).

> en el oriente soviético) ; etc., etc., ya nos parece más impropio teniendo en cuenta que España « es una República democrática que se organiza en régumen de Libertad y de Justicia[34] »[35].

Juan Piqueras, comme nombre de ses collaborateurs, est parfaitement conscient du contenu propagandiste d'une grande partie de la cinématographie soviétique, et ne le nie pas. Mais il souligne un autre élément, dont ses adversaires ne tiennent pas compte, c'est que tout film est un instrument de propagande, et que seule l'Union Soviétique l'assume ouvertement :

> Todos los reproches que desde la atalaya política se le vienen haciendo a la producción soviética, podrían aplicarse también a las demás cinematografías. Pero como el cine soviético en manos del Estado se presenta lealmente y los otros lo hacen cobijándose en las primeras marcas nacionales (UFA, Emelka, Paramount, Metro Goldwyn, Pathé-Natan, Gaumont-Franco-Film-Aubert), es por lo que al ruso se le llama de propaganda comunista y a los otros de expansión comercial[36].

Pour la rédaction de *Nuestro Cinema*, les censeurs se trompent de cible, et laissent projeter en Espagne des films à l'idéologie bien plus dangereuse[37] :

> Acaso nuestra voz de protesta fuese menos justificada, si en ese mismo momento que se han rechazado las películas rusas no se hubiesen dejado de proyectar libremente otras películas extranjeras de propaganda social bien definida. Desde films hitlerianos propagadores de una Alemania que cada día va descubriendo con menos pudor sus instintos bélicos, a los films franceses, ingleses, italianos y norteamericanos (que importan a España con toda libertad su contrabando ideológico imperialista y fascistoide), en nuestro mercado, caben todas las cinematografías, con la sola excepción de la soviética, pese a la sinceridad con que expone y resuelve sus problemas[38].

On aura remarqué que dans cette dernière citation, et jusqu'à maintenant en général, la cinématographie espagnole de l'époque, dont on a dit qu'elle était tout à fait florissante, n'a pas du tout été évoquée. À cela, une simple raison : elle est quasiment ignorée par la revue. Dès son premier éditorial, en juin 1932, Juan Piqueras avait tenu à mettre les choses au clair :

> Contrariamente a todo cuanto pudiera deducirse de nuestro título, "nuestro cinema", no podrá ser nunca, jamás podremos limitarnos mejor dicho, a nuestro cine español ni siquiera al hablado en castellano o al que se proyecte en nuestras pantallas. NUESTRO CINEMA, posee un enfoque infinitamente más amplio y jamás podrá ser "nuestro cinema" el cinema que nos interese[39].

---

[34] Article 1 de la Constitution de 1931.

[35] J. PIQUERAS, «Segunda encuesta de *Nuestro Cinema* : Convocatoria y cuestionario », *Nuestro Cinema,* 2ème époque, n°4 (août 1935), *in* C. y D. PÉREZ MERINERO, *Del cine como arma…*, p. 213.

[36] J. PIQUERAS, « Nuestro itinerario : Política y Cinema », *Nuestro Cinema,* n°4 (septembre 1932), p. 111.

[37] On remarquera, avec Juan Antonio Martínez Bretón, *Libertad de expresión…*, p.66, que *Nuestro Cinema* semble aussi se tromper de cible, en étant beaucoup plus agressif envers les démocraties européennes et américaines qu'envers l'Allemagne nazie…

[38] *Nuestro Cinema,* 2ème époque, n°4 (août 1935), *in* C. y D. PEREZ MERINERO, *Del cine como arma…*, p. 213.

[39] J. PIQUERAS, « Itinerario de *Nuestro Cinema* », *Nuestro Cinema,* n°1 (juin 1932), *in* J. M. LLOPIS, *Juan Piqueras…*, T.2, p. 149.

Tout au long des numéros de *Nuestro Cinema*, on trouve en effet bien peu d'articles consacrés à des films espagnols (en moyenne, deux fois moins que ceux consacrés à des films étrangers), et les rares œuvres évoquées le sont pour être violemment critiquées : de la zarzuela *Carceleras* (1933), de José Buchs, Juan Manuel Plaza écrit, par exemple : « de ella sólo se puede decir que la labor crítica es dificilísima, imposible, por cuanto es todo menos cinema »[40]. Dans un des derniers numéros de la revue, en février 1935, Juan Piqueras affirme aussi que l'on ne peut parler du cinéma espagnol que d'un point de vue industriel, économique, puisque, artistiquement parlant, il ne vaut rien[41]. Entre 1931 et 1936, le gros de la production cinématographique espagnole est constitué, comme depuis sa naissance, d'adaptations de romans ou de pièces de théâtre, dont on espère répéter le succès à l'écran (*Don Quintín el Amargao*, de Luis Marquina, 1935, d'après Carlos Arniches), de comédies (*El negro que tenía el alma blanca*, Benito Perojo, 1934), de zarzuelas (*La Verbena de la Paloma*, dèjà adaptée à plusieurs reprises du temps du cinéma muet, connaît une nouvelle version en 1935, sous la direction de Benito Perojo), de mélodrames d'ambiance pseudo-andalouse, dans le milieu gitan, dans lesquels les amours sont impossibles car les héros n'appartiennent pas à la même classe sociale ou à la même "race". C'est le cas du plus grand succès de l'époque, *Morena Clara* (1936), réalisé par Florián Rey. Le cinéma espagnol est donc un cinéma de divertissement pur et, par conséquent, mauvais selon les critères du réalisme socialiste instauré depuis le début des années 1930 en URSS, et dont les critiques de *Nuestro Cinema* s'inspirent. Pour autant on ne peut dire que *Nuestro Cinema*, et surtout son rédacteur en chef, se désintéresse totalement de la cinématographie nationale, puisque dès son premier numéro, il propose une histoire du cinéma espagnol, très complète et documentée, qui s'étendra jusqu'au n°7 (décembre 1932), et qui est la première jamais écrite.

Seuls deux films espagnols trouvent grâce aux yeux des rédacteurs de *Nuestro Cinema*. Le premier est antérieur à la création de la revue ; il s'agit de *La aldea maldita*

[40] J. M. PLAZA, « Tres notas sobre *Carceleras*, producción española 1932-33 », *Nuestro Cinema,* n°6 (novembre 1932), p. 188.

[41] « Expresamente hablamos de nuestra industria, porque nosotros, en este preciso instante, al hablar de cinema hispánico, debemos circunscribirnos a su ángulo industrial, puesto que honestamente no podemos conducirle a otro », *in* J. PIQUERAS, « Callejón sin salida del cine español », *Nuestro Cinema,* 2ème époque, n°2 (février 1935), *in* J. M. LLOPIS, *Juan Piqueras…,* T.2, p. 103.

(1930), de Florián Rey, que Juan Piqueras avait encensé à sa sortie[42], et dont il dit encore dans son « Panorama du cinéma espagnol », en août 1932 :

> En este film, Florián Rey ha logrado una unidad – argumental, escénica, interpretativa –, superior no solamente a la de sus otras obras, sino a la de todos los films españoles. [...] El mayor acierto de Florián Rey ha sido la adaptación de fondos para el argumento, tan rudo, tan realista – tan español y desagradable, debiéramos decir –, como el de su película. [...] El cinema requiere sinceridades, no falsos pintoresquismos. Cuando la obra está bien hecha, el público no se fija en si es o no es grata. El cine exige verdades. No hay que perseguir lo falsamente agradable. Hay que dar lo auténtico, por muy desagradable que parezca. *La aldea maldita* posee trozos de vida auténtica española. Hay en ella momentos de auténtica verdad[43].

L'autre film espagnol que *Nuestro Cinema* évoque pour en vanter les mérites, c'est le documentaire de Luis Buñuel, *Las Hurdes: Tierra sin Pan* [44](1932), auquel le numéro 2 de la deuxième époque de la revue consacre deux pleines pages, comprenant une interview du cinéaste, par José Castellón Díaz, et une critique du film, par César M. Arconada :

> Este film no es agradable en el sentido acariciador que pudiera desear la bella señorita de la platea. […] Buñuel se ha limitado a limitarse, a contenerse, a decir y contar con simpleza de vocabulario lo que es, lo que ha visto, lo que arañando por esta cordillera de Gata vive y existe. [...]
>
> En esto Buñuel nos demuestra que es un gran director. El director que acepta con dignidad la lección que le dicta el escenario que tiene enfrente, señalada, porque él debe estar entre los señalados. [...]
>
> En la medida que Buñuel ha sabido descender del intelectualismo complicado de sus films anteriores – magníficos, por cierto, y cuya definición tampoco tratamos de hacer ahora –, hasta la miseria y la existencia primitiva y brutal de unos seres, nos parece que Buñuel es un gran artista. [...]
>
> *Las Hurdes* no son otra cosa que un reportaje que, implícitamente, dice lo que tiene que decir[45].

Comme on le voit dans ces deux critiques, ce qui détermine la qualité des films aux yeux des collaborateurs de *Nuestro Cinema*, ce n'est absolument pas la forme (on ne trouve aucune appréciation de caractère esthétique), mais bien le fond, ce que disent ces films. Et si Piqueras et Arconada les apprécient, c'est parce qu'ils appartiennent à un cinéma de la vérité, du reflet du réel, proche, par conséquent, de la politique artistique

---

[42] Cf « El sentido social de *La aldea maldita* », *La Gaceta Literaria*, n°89 (1er septembre 1930), *in* J. M. LLOPIS, *Juan Piqueras*…, T.2, p. 45-47.

[43] J. PIQUERAS, « Historiografía : Panorama del cinema hispánico », *NC,* n°3 (août 1932), *in* J. M. LLOPIS, *Juan Piqueras…,* T.2, p.,83.

[44] Rappelons que ce film, dont l'historien Georges Sadoul a dit qu'il était le premier véritable documentaire tourné en dehors d'URSS, avait été interdit par la censure espagnole, après une seule projection en 1930 à Madrid. Gregorio Marañón, qui présidait le *Patronato de Las Hurdes*, reprochait au cinéaste le ton implacable de son commentaire, tant sonore qu'imagé (cf. R. Gubern, « El cine sonoro (1930-1939) », *in* R. Gubern *et alii*, *Historia del cine español*…, p. 160).

[45] César M. ARCONADA, « Luis Buñuel y *Las Hurdes* : el film », *Nuestro Cinema,* 2ème époque, n°2 (février 1935), p.,9.

de l'URSS. C'est donc bien là que, selon la rédaction de *Nuestro Cinema*, se situe le véritable point de clivage entre le cinéma bourgeois et le cinéma social, révolutionnaire : le premier privilégie la forme, l'esthétisme, quand un bon cinéaste devrait, avant tout, faire prévaloir le fond, les idées.

Le portrait du cinéma mondial que nous offrent les pages de la revue dirigée par Juan Piqueras est pour le moins contrasté. Aux yeux de ses collaborateurs, cet art encore jeune est, dans son versant bourgeois et capitaliste, en pleine crise, tant idéologique que financière, en cette première moitié des années 1930 ; dans l'interview qu'il accorde à José Castellón Díaz au début de l'année 1935, Luis Buñuel est catégorique : « Con el film comercial ocurre lo que con otras manifestaciones artísticas de nuestra época : que corre velozmente a la decrepitud, como la misma sociedad que lo produce »[46]. Face à cette situation, et inspirés par le cinéma soviétique, les rédacteurs de *Nuestro Cinema* tentent de proposer une nouvelle vision du cinéma.

Le cinéma doit-il être utile ?

Dans les années de l'entre-deux guerres, on voit se développer une réflexion sur le loisir ouvrier, comme le montrent de nombreux travaux du Bureau International du Travail, récemment créé[47]. La thèse d'André Braun-Larrieu, soutenue à l'École des Hautes Etudes Sociales, en 1937, et publiée en 1938, sous le titre : *Le rôle social du cinéma*[48], est révélatrice de cette préoccupation de nombre d'intellectuels à ce sujet, et ce quelles que soient leurs affinités politiques. Dans son avant-propos, Braun-Larrieu affirme :

> On dit communément : mieux vaut, pour l'ouvrier, aller au cinéma qu'au cabaret, mais rien n'est influençable comme le spectateur de cinéma […]. Il faut donc que le cinéma exerce une influence bienfaisante et c'est pourquoi il est un des plus sérieux problèmes de l'heure présente. […]
>
> Le cinéma est, avec le sport, le divertissement le plus sain, celui qui arrache chaque soir des milliers de travailleurs à l'hébétude de l'alcool ; ainsi, il constitue une immense force d'attraction[49].

---

[46] José CASTELLÓN DÍAZ, « Luis Buñuel y *Las Hurdes* : el realizador », *Nuestro Cinema,* 2ème époque, n°2 (février 1935), p. 8.
[47] Cf. Anne-Marie THIESSE, « Organisation des loisirs des travailleurs et temps dérobés (1880-1930) », *in* Alain CORBIN (dir.), *L'avènement des loisirs (1850-1960)*, Paris, Flammarion, 1995, p.305-306.
[48] André BRAUN-LARRIEU, *Le rôle social du cinéma*, Préface de Louis Lumière, Paris, Editions du Cinéopse, 1938.
[49] *Id.*, p. 2-3.

On voit ainsi la méfiance que peuvent ressentir certains intellectuels face à la dualité du cinéma : hygiéniquement, il est moins nocif que le cabaret et l'alcool que l'on y vend, mais il est beaucoup plus dangereux du fait de l'importante disponibilité intellectuelle du spectateur face à l'écran. Antonio Blanca, dans le n°11 de *Nuestro Cinema*, rejoint Braun-Larrieu en affirmant : « los obreros acuden al cinema en un magnífico y trágico estado de receptividad »[50]. Mais lorsque Blanca, à l'instar du chercheur français, affirme qu'il faut donc contrôler les images proposées, c'est plutôt avec l'idée de l'utilité qu'elles peuvent avoir. Dès les années 1920, Anatoli Lounatcharski, Commissaire du Peuple à l'Instruction Publique soviétique, et donc responsable de l'industrie cinématographique bolchevique, avait écrit :

> Quel objectif assignons-nous à notre cinématographie, ou plutôt, quel objectif, à notre point de vue, devrait poursuivre le cinéma universel ? Une forte éducation de la conscience des masses humaines.
>
> Nous estimons que la véritable conscience des masses consiste pour elles à se rapprocher de la conscience communiste.
>
> C'est à cela que doit servir le cinéma. […] Si le cinéma se transformait en enseignant sans âme du communisme, il perdrait tout son attrait et tout son pouvoir. Non, il doit être spectaculaire, déborder d'effets, ce qui revient à dire qu'il doit d'abord entraîner et émouvoir la masse des spectateurs[51].

Ces quelques phrases de Lounatcharski mettent en relief un aspect souvent contesté du cinéma : son utilité. Cette polémique existe depuis les débuts du cinéma : on s'est d'abord demandé si le cinéma n'était qu'un simple divertissement, jusqu'à ce que Canudo lui attribue l'appellation de « Septième Art », au début des années 1910. Mais une fois inclus parmi les arts, il pouvait être remis en cause comme les six autres par les nouvelles théories, nées en partie avec la Révolution Bolchevique, qui affirmaient que « l'Art pour l'Art » était un concept fallacieux et que l'art devait, non seulement prendre position, mais surtout servir la lutte des classes. Dans sa réponse à la première enquête de *Nuestro Cinema*, le critique Alfredo Cabello affirmait ainsi : « Me parece el cine un arte – completo como ninguno – de inmensas posibilidades. Un medio de expresión de enorme capacidad positivo-persuasiva. Es decir, un formidable medio de propaganda »[52]. Luis Gómez Mesa, dans le même numéro, rappelait que la jeunesse du cinéma, et son essence révolutionnaire, le rendaient idéal pour servir les idéaux les plus

[50] Antonio BLANCA, « Problemas actuales : Subvaloración del cinema », *Nuestro Cinema,* n°11 (avril-mai 1933), p. 150.
[51] Anatoli LOUNATCHARSKI, « Du cinéma », *Komsomolskaïa Pravda*, 26 août 1925, *in* E. SCHMULEVITCH, *Une décennie de cinéma soviétique…*, p. 150.
[52] Antonio CABELLO, « Respuesta a la primera encuesta de *Nuestro Cinema* », *Nuestro Cinema,* n°4 (septembre 1932), p. 97.

neufs[53]. Le problème, leur répond indirectement Antonio Blanca dans l'article cité précédemment, c'est qu'à l'heure actuelle, en Espagne, les mouvements ouvriers n'accordent pas au cinéma l'attention que pourtant il mérite :

> Es por desgracia frecuente en nuestros medios obreros subvalorar o desdeñar simplemente al cinema como medio de propaganda política. Todavía. A pesar de Lenin. […]
> La subvaloración del cinema a que aludimos alcanza en España proporciones aterradoras. [...]
> Los diarios que suelen leer los obreros españoles – anotemos aquí el hecho, sin calificarlo o matizarlo – no se ocupan del cinema o lo conciben indignamente.[...] *CNT* no recordamos haya publicado otra cosa sobre cinema que una diatriba contre *La línea general*[54] ; prefieren sin duda Mr. Zukor a Eisenstein. Y *Mundo Obrero*, único diario que podía y debía preocuparse de estas cuestiones, se ha limitado a elogiar alguna vez, apresuradamente, tal cual película soviética[55]. Desdeñando la labor imprescindible e interesante de denunciar a las masas la propaganda conformista, religiosa, imperialista, que todos los días se grita desde las pantallas.
> [...] Consecuencias de la subestimación en España de la necesidad de una política cinematográfica : de momento sólo actúa consecuentemente la burguesía reaccionaria[56].

Aux yeux de Blanca, comme de nombre de rédacteurs de *Nuestro Cinema*, il faut donc reprendre le cinéma en main et lui donner toute sa dimension révolutionnaire, d'autant que les régimes fascistes, eux, ont parfaitement compris les potentialités de propagande du cinéma et s'en servent contre le prolétariat. M. F. Alvar, dans un article consacré à la situation du cinéma en Allemagne, au printemps 1933, signale que le jeune gouvernement nazi a déjà appliqué les leçons de la Révolution Soviétique (dont il a aussi emprunté le vocabulaire) :

> Según palabras de Goebbels, « el cine, a causa de sus efectos en las masas es el más importante medio de propaganda al servicio de la nación. Por medio de él será revelado al pueblo el verdadero espíritu de la revolución. Hasta ahora bajo el absurdo pretexto de la libertad del arte se ha envenenado al pueblo moral y políticamente »[57].

À son tour, le prolétariat international doit imiter ses frères et modèles soviétiques dans le domaine du cinéma. José Castellón Díaz, dans le n°6 de *Nuestro Cinema*, l'affirme : « Como hemos dicho otras veces, queremos que el cine sea más bien un

[53] Luis GÓMEZ MESA, « Del público y su desorientación », *Nuestro Cinema,* n°4 (septembre 1932), p. 109.
[54] (1929) de S. M. Eisenstein.
[55] *Mundo Obrero* inaugurera une chronique cinématographique mensuelle – dont Juan Piqueras aura la charge – à la fin de l'année 1933.
[56] Antonio BLANCA, « Problemas actuales : Subvaloración del cinema », *Nuestro Cinema,* n°11 (avril-mai 1933), p. 150-151.
[57] M. F. ALVAR, « En pleno nacionalismo cinematográfico », *Nuestro Cinema,* n°11 (avril-mai 1933), p. 163.

instrumento de cultura y educación que un cloroformo de conciencias »[58]. Et c'est ainsi que l'Union Soviétique considère le film, comme le rappelle Somerset Logan : « En la Unión Soviética, los films no son utilizados para "cegar" las inteligencias de los trabajadores, sino para estimularlos, para perfeccionarlos, para elevar su propio nivel de vida »[59]. C'est aussi ce que, en France, préconise André Braun-Larrieu, dans son ouvrage sur le rôle social du cinéma : celui-ci doit avoir « une mission vraiment éducative, faire de toutes les salles du globe, une école attrayante et toujours utiles, même en ses divertissements, une école d'esprit, de bonne humeur et de régénération »[60].

L'idée de développer un cinéma véritablement éducatif (ce que tous les interlocuteurs de *Nuestro Cinema* avaient appelé de leurs vœux dans leurs réponses à la première enquête de la revue) a eu une application très concrète dans l'Espagne de la Seconde République : les célèbres Missions Pédagogiques, créées en mai 1931, soit à peine un mois après la proclamation de la République. Placées sous la tutelle du Ministère de l'Instruction Publique, elles étaient une espèce d'école ambulante qui apportait aux régions les plus reculées de l'Espagne le savoir et la culture. Leur équipement comprenait, outre des livres et des gramophones, du matériel cinématographique pour projeter des films de tous types, principalement des documentaires sur des sujets variés : la vie dans les villes, dans les usines, dans des pays lointains, mais aussi de véritables leçons, sur l'hygiène, par exemple. Les Missions Pédagogiques ont tourné des documentaires sur la vie dans les campagnes espagnoles[61]. Alors que cet organisme semble correspondre aux aspirations des collaborateurs de *Nuestro Cinema*, il est frappant de constater que jamais n'est mentionnée dans les pages de la revue cette démarche tout à fait novatrice du gouvernement républicain.

On peut trouver une explication à cette carence dans les définitions du cinéma éducatif que proposent les différents rédacteurs. Pour eux, le cinéma doit former le prolétariat des pays capitalistes à la révolution. « En este momento, en los países

[58] J. CASTELLÓN DÍAZ, « Dos argumentos », *Nuestro Cinema,* n°6 (novembre 1932), p.169.
[59] S. LOGAN, « El proletariado en el cinema : Los films de Hollywood y la clase obrera », *Nuestro Cinema,* n°11 (avril-mai 1933), p. 152.
[60] A. BRAUN-LARRIEU, *Le rôle social du cinéma…*, p. 167.
[61] R. GUBERN, « El cine sonoro », *in* R. Gubern *et alii*, *Historia del cine…*, p. 161.

capitalistas, sólo cabe hacer arte revolucionario »[62], écrit César M. Arconada, communiste convaincu. C'était ce qu'affirmait Alfredo Cabello, dès le quatrième numéro de *Nuestro Cinema* : le cinéma dans une société régie par la lutte des classes doit dénoncer et attaquer le capitalisme. Cette orientation doit aussi être en vigueur en Espagne : « Variaría, es claro, lo particular, lo típico nuestro : los temas. Los hay abundantes : el latifundio, la emigración, el cacique, lo sexual (la prostitución), educación, beatería-histerismo, etc., etc. »[63]. À ce propos, Ramón J. Sender, répondant à la deuxième enquête de *Nuestro Cinema,* en août 1935, affirme que le cinéma espagnol doit s'inspirer du soviétique principalement d'un point de vue technique ; en effet, selon lui : « El contenido debe ir henchido de "localismo", de folklore español. Cuanto mayor sea la identificación del pensamiento revolucionario con los medios nacionales de expresión, de tipo naturalmente popular, mayor será el vigor plástico de ese pensamiento »[64].

Cette affirmation, peu conforme à l'internationalisme en usage à l'époque dans les milieux communistes, montre que si l'on prétend utiliser le cinéma à des fins révolutionnaires en Espagne, il ne suffira pas de calquer la stratégie cinématographique soviétique, car la situation espagnole réclame des adaptations. *Nuestro Cinema* propose donc que le cinéma soit utilisé à des fins de propagande, tant culturelle que politique, pour que soit enfin détruite la société capitaliste qui exploite les masses. Mais, pour transformer le cinéma, cette véritable arme de classe, il faut des moyens que les collaborateurs de la revue vont essayer de définir et de proposer au prolétariat espagnol.

Ciné-clubs et cinéma amateur : des outils pour transforme le cinéma en arme de classe

Si les critiques de *Nuestro Cinema* veulent convertir le cinéma en arme de classe en Espagne, ils sont cependant conscients de l'énorme handicap qu'il faudra d'abord vaincre : l'inculture cinématographique du prolétariat espagnol. On a vu, plus haut, que

[62] César MUÑOZ ARCONADA, « Hacia un cinema proletario », *Nuestro Cinema,* n°8/9 (janvier 1933), *in* C. y D. PÉREZ MERINERO, *Del cine como arma…*, p. 43.
[63] A. CABELLO, « Respuesta a la Primera Encuesta de *Nuestro Cinema* », *Nuestro Cinema,* n°4 (septembre 1932), p. 97.
[64] Ramón J. SENDER, « Respuesta a la Segunda Encuesta de *Nuestro Cinema* », *Nuestro Cinema,* 2ème époque, n°4 (août 1935), *in* C. y D. PÉREZ MERINERO, *Del cine como arma...*, p. 217.

la faute en incombait en partie à la presse ouvrière qui dédaigne ce nouvel outil de communication et de propagande et, ce, malgré les conseils de Lénine et de nombreux autres responsables bolcheviques. Cette ignorance délibérée du cinéma fait que personne ne s'est chargé de former le goût cinématographique du public populaire espagnol. C'est ce qu'explique Luis Gómez Mesa dans son article consacré à la désorientation du public espagnol :

> Tal vez la desorientación del público proceda de esa ausencia de guías conscientes y prestigiosos, que suelen ser los buenos críticos.
> En realidad, un crítico no es sino un espectador con preparación y conocimientos casi de profesional, cuyas opiniones y consejos valen más cuanto más se consolida su sitio imparcial y sereno[65].

Il est donc nécessaire d'amener les spectateurs prolétaires, non dans les salles de cinéma, mais devant les bons films, et de lui apprendre, d'une part, à apprécier ces films et, d'autre part, à voir qu'ils sont bien meilleurs que tous ceux que lui inflige la production capitaliste ou fasciste.

La solution est toute trouvée, s'exclame Juan A. Cabezas dans le numéro 12 de la revue : les ciné-clubs.

> Los cineclubs tal como se están organizando actualmente en España, tienen una misión primordial : consiste en preparar un núcleo de espectadores inteligentes que puedan con el tiempo influir en el gusto y comprensión del arte del cinema. [...] Que sepa[n] distinguir entre un film y un churro de 2,500 metros[66].

Il faut noter que le rédacteur en chef de *Nuestro Cinema*, Juan Piqueras, était, avec Ernesto Giménez Caballero et Luis Buñuel, le fondateur du tout premier ciné-club espagnol, celui de la *Gaceta Literaria*, en 1929. Il en avait d'ailleurs tenu le bulletin entre 1930 et 1931, dans cette même revue. Grâce au *Cineclub Español*, des films d'avant-garde, comme ceux de Murnau, L'Herbier ou Flaherty, furent projetés en Espagne. Mais c'est surtout à travers lui, et ses épigones (ciné-club de la revue *Mirador*, à Barcelone, fondé en 1930, et Ciné-club valencien, dont Piqueras était un des animateurs), que les films soviétiques vont pouvoir entrer sur le territoire espagnol. Si la censure en interdisait l'exploitation à grande échelle, les responsables de ciné-club qui

[65] L. GÓMEZ MESA, « Del público y su desorientación », *Nuestro Cinema,* n°4 (septembre 1932), p. 109.
[66] J. A. CABEZAS, « Problemas actuales : hacia un nuevo gusto del cinema », *Nuestro Cinema,* n°12 (juin-juillet 1933), p.196.

s'étaient procuré à l'étranger une copie de *Potemkine*, par exemple, pouvaient la projeter au cours d'une de leurs sessions.

Mais ce système des ciné-clubs présentait un défaut majeur, aux yeux des rédacteurs de *Nuestro Cinema* : il était très élitiste. À cela, plusieurs raisons : d'une part, il était peu courant d'associer avant-gardes et masses. Mais, surtout, la censure qui pesait sur les films soviétiques faisait que tout le coût de l'importation de copies reposait sur les associations responsables de ciné-club. Celles-ci ne recevant d'autre financement que les cotisations de leurs adhérents, l'effort consenti pour obtenir la bobine était répercuté sur le prix des entrées. Par conséquent, on en arrivait au paradoxe que seuls les représentants des classes aisées pouvaient assister à la projection d'un film « prolétaire », à la grande indignation des collaborateurs de *Nuestro Cinema* :

> Un Cineclub pequeño-burgués, que nutre sus sesiones con la asistencia de *snobs* y de intelectuales reaccionarios a quienes cobra 3,4 y 5 pesetas por programa, puede soportar los gastos que le ocasiona el alquiler de los films en el extranjero, su transporte y los derechos aduaneros. Un Cineclub proletario, que no debe ni puede cobrar sus cuotas más de una peseta o 1,50, no podrá, ni muchísimo menos, cubrir las cifras que necesitaría para importar sus programas[67].

Ce paradoxe, qui met les films destinés aux masses à la disposition exclusive de leurs ennemis de classe, a pourtant trouvé une solution dans d'autres démocraties. L'article précédemment cité prend l'exemple des syndicats ouvriers français qui ont constitué un fond commun de copies de films soviétiques, qu'ils louent à un tarif préférentiel :

> En París por ejemplo, las organizaciones sindicales, las de avanzada revolucionaria, encuentran ciertas facilidades en su desenvolvimiento cinematográfico. Además de que la existencia de films soviéticos y sociales en las casas comerciales es mucho más numerosa que en España, hay entidades de tipo proletario que poseen un stok [*sic*] de películas de carácter social, que ofrecen a los sindicatos y a las organizaciones obreras a precios asequibles. En España, en cambio, no contamos con estas posibilidades[68].

Inspiré par la stratégie observée en France et puisque, selon l'adage, « l'union fait la force », *Nuestro Cinema* prend l'initiative de réunir à Madrid, en juillet 1933, les responsables des différents ciné-clubs prolétaires existant (l'éditorial affirme que des séances de ce type ont déjà eu lieu à Madrid, Barcelone, Séville, Santander, Tolède et

[67] « Hacia una "Federación Española de Cineclubs Proletarios" », *Nuestro Cinema,* n°13 (octobre 1933), p. 215. En 1935, les salaires horaires des ouvriers, tout secteur confondu, variaient de 0,70 (industrie textile) à 1,95 pesetas (typographes).
[68] *Ibid.*

Valence, par exemple), pour leur proposer de s'unir dans une « Fédération Espagnole des Ciné-clubs Prolétariens » :

> Una federación, no solamente capaz de establecer un repertorio cinematográfico con características, precios y composición de cada programa, sino de agrupar al mismo tiempo los Cineclubs existentes y de crear otros nuevos. No se trata de una institución que monopolice los films políticamente, ni de una empresa particular o personalista. Se trata de cohesionar y dar vida a una amplia red de sesiones proletarias de cinema, con la consigna de un frente único ante la pantalla, y en la que cupiese toda nuestra base obrera y campesina, unida, naturalmente, a esa otra base intelectual y revolucionaria, que ha hecho de sus organizaciones algo decisivo y vital en el nuevo movimiento político y cultural de España[69].

Cette question des relations entre intellectuels, tout révolutionnaires qu'ils soient, et les masses face au cinéma prolétaire est un objet de réflexion dans plusieurs articles de la revue[70]. Dans le numéro d'octobre 1933, qui consacre un certain nombre de pages à la question des ciné-clubs, Antonio del Amo Algara ne nie pas leur qualité de prolétaires aux intellectuels révolutionnaires, mais il précise que ce n'est pas sur eux, mais sur les masses « véritables » que doit s'appuyer la création d'un ciné-club prolétaire. Le principal défaut des ciné-clubs qui revendiquent cette appartenance, c'est que, bien souvent, le public qui assiste à leurs séances n'appartient pas à cette classe :

> Todos sus esfuerzos han ido siempre encaminados a proyectar una película, todo lo revolucionaria y todo lo proletaria que se quiera, ante doscientas personas, no vamos a decir cineastas, pero sí más enteradas del cinema, por lo menos para no apreciarlo en su sentido social, que los obreros que tienen todo el día manchadas las manos de yeso o de grasa y no les queda el tiempo suficiente para hojear un libro o una revista de cine, ni tienen dinero para ir un sábado al estreno de un "Palacio de la Música", ni de un "Callao"[71].

C'est pourquoi il salue l'initiative du Ciné-Club Prolétaire de Chamartín de la Rosa, qui a organisé ce que Del Amo qualifie de première véritable séance madrilène de cinéma prolétaire, en allant projeter des films soviétiques dans une salle située dans un quartier populaire :

> El Cine de Tetuán, situado en una barriada de Cuatro Caminos, eminentemente obrera, estaba aborrotado de público. Habló Roces sobre la cultura proletaria, recitó poesías revolucionarias Alberti y se proyectaron unas películas científicas : *T.S.H.*, de Ruttman[72], y *Turksib*[73], de V. Turín[74].

---

[69] *Id*, p. 216.
[70] Citons, par exemple, dans le n°8/9 (janvier 1933), César M. ARCONADA, « Hacia un cinema proletario », et Juan M. PLAZA, « Posibilidades sociales del cinema », in C y D. PÉREZ MERINERO, *Del cine como arma…*, respectivement p. 41-43 et 53-56
[71] Antonio DEL AMO, « Ejemplo de cineclub proletario », *Nuestro Cinema,* n°13 (octobre 1933), p. 224.
[72] Walter Ruttman (1887-1941), auteur du célèbre documentaire *Berlin, Symphonie d'une grande ville* (1927).
[73] 1929, sur la construction de la première voie ferrée trans-asiatique, du Turkestan à la Sibérie.
[74] A. DEL AMO, *Id*, p. 225.

Et il conclut que cet exemple donné par la Bibliothèque Culturelle Ambulante de Chamartín de la Rosa devrait être suivi par tous, car c'est seulement ainsi que le prolétariat espagnol peut prendre connaissance, concrètement, des efforts consentis par ses frères soviétiques pour l'édification du plan socialiste, et d'une nouvelle civilisation.

Malgré les efforts de *Nuestro Cinema* et de ses collaborateurs, qui créent, en 1935, le *Studio Nuestro Cinema*, ciné-club dont la programmation dépend directement de la rédaction de la revue[75], la Fédération Espagnole des Ciné-clubs Prolétariens restera à l'état de projet. Cependant, les différentes sessions organisées à travers le pays remportent un certain succès, puisqu'elles inspirent la création d'autres ciné-clubs destinés aux prolétaires, comme celui du Secours Rouge, de la Jeunesse Rouge, ou le *Cine-Teatro-Club*, fondé par *Mundo Obrero*, mais aussi au sein de formations de coloration politique assez différente : dès 1935, sous l'impulsion de Carlos Juan Ruiz de la Fuente, la Phalange crée le Ciné-club du Syndicat Espagnol Universitaire, qui projeta au cours de sa première séance le film fasciste italien *Camicia Nera* ; les séances suivantes proposeront des films nazis, comme *Morgenrot* (1933), de Gustav Ucicky, mais aussi des films « sociaux », dont le film soviétique *Le Déserteur* (1933), de Poudovkine ! Mais, comme le fait remarquer Román Gubern, les séances phalangistes n'apparaissent, dans l'histoire du mouvement des ciné-clubs espagnols, que comme de véritables caricatures des Ciné-clubs Prolétaires promus par *Nuestro Cinema*[76].

Un autre outil de l'appropriation du cinéma par les masses, et donc de sa transformation en arme de classe, attire l'attention des collaborateurs de la revue : le cinéma amateur. Ce mouvement apparaît en Catalogne, dans le cadre du *Centro Excursionista de Cataluña / Club Alpí Catalá*, au début des années 1920, c'est-à-dire au moment où sont lancées sur le marché les premières caméras « légères », de type Pathé 9,5mm ou Kodak 8mm[77]. Ces films se caractérisent par leur production et leur exploitation en dehors des circuits commerciaux ; les genres développés par ce cinéma marginal sont les mêmes que ceux du cinéma professionnel, c'est-à-dire, principalement, le documentaire, catégorie la plus facile d'accès, mais aussi la fiction et

[75] Étonnamment, le premier film projeté dans ce cadre fut *La Lumière bleue*, de Leni Riefenstahl…
[76] Cf. R. GUBERN, *El cine sonoro*..., p. 214-215.
[77] Cf. Joaquín ROMAGUERA, « Esbozo de una historia del cine amateur español », *in* Pedro MEDINA, Luis Mariano GONZÁLEZ y José Martín VELÁZQUEZ (coord.), *Historia del cortometraje español*, Alcalá de Henares, Festival de Cine de Alcalá de Henares/Filmoteca de la Generalitat Valenciana, 1996, p. 340.

le cinéma expérimental et d'avant-garde qui, au début des années 1930, se charge fortement de symbolisme et de psychologisme[78]. Toutefois, du fait de leur manque de moyens, ces deux dernières catégories restent des sous-genres du cinéma professionnel. *Nuestro Cinema* y a toujours prêté attention, comme le prouvent les entrefilets qui lui sont consacrés dans plusieurs numéros de la revue : « Concurso de la "Associació de cinema amateur" en Barcelona » (« Noticias y comentarios en montaje », *Nuestro Cinema,* n°4, septembre 1932, p. 124), « Segundo concurso catalán de cinema amateur » (« Noticias y comentarios en el montaje », *Nuestro Cinema,* n°5, octobre 1932, p. 156), « Primer concurso nacional de cinema amateur » (« Noticias y comentarios en el montaje », *Nuestro Cinema,* 2ème époque, n°1, janvier 1935, p. 3).

Cependant, contrairement à ce que l'on pourrait penser, cette forme de cinéma est loin d'être populaire. Dans un article qu'il lui consacre, dans le tout dernier numéro de la revue[79], Juan Piqueras souligne qu'actuellement, et tout particulièrement en Espagne, en raison de la situation économique, le cinéma amateur est réservé aux élites fortunées, ce qui explique que ce soit en Catalogne, région la plus avancée en matière économique, qu'il est le plus développé. Piqueras en déduit que pour cette haute bourgeoisie, le cinéma amateur n'est rien de plus qu'un divertissement. En revanche, si le prolétariat y avait accès, il pourrait se révéler fort utile :

> Aisladamente, un proletario no puede adquirir los aparatos de producción y de proyección necesarios a toda actividad cinematográfica. Pero como el cine amateur es para el proletariado un instrumento necesario a su cultura y a su lucha permanente, el proletariado que une sus fuerzas y sus economías para editar un periódico, publicar un libro o crear una biblioteca común, debe unirlas una vez más y adquirir los materiales necesarios a una acción cinematográfica de amateur directa y decisiva[80].

Ce que propose Piqueras, c'est donc que, de consommateurs passifs de cinéma, les prolétaires deviennent producteurs de leurs propres films. Bref, que se crée un cinéma fait par les masses, pour les masses. Le cinéma amateur est idéal en cela que ses appareils sont facilement manipulables, et qu'une fois acquis le matériel de production et de projection, la pellicule vierge et son développement sont d'un prix très accessible. Dans le but de promouvoir cette nouvelle arme cinématographique au sein du milieu ouvrier, Juan Piqueras annonce la création, dans la revue, d'une section mensuelle

[78] Cf. R. GUBERN, *El cine sonoro...*, p. 216-218.
[79] J. PIQUERAS, « Nuestro cinema amateur en *Nuestro Cinema* », *Nuestro Cinema,* 2ème époque, n°4 (août 1935), *in* R. GUBERN, *El cine sonoro...*, p. 219.
[80] *Ibid.*

consacrée à ce type de production cinématographique. Malheureusement, comme nous l'avons dit, ce quatrième numéro de la deuxième époque de *Nuestro Cinema* est aussi le dernier, si bien que cette initiative ne passera pas le cap de l'annonce.

Cependant ce projet connaîtra une éclosion très rapide un an plus tard, quand la Guerre Civile éclatera. En effet, dès les premières semaines des combats, des délégués des différents syndicats et partis politiques de la coalition républicaine s'emparent de caméras légères pour aller filmer les combats sur les champs de bataille, mais aussi pour réaliser des fictions propagandistes qui partageront l'affiche avec des films nationaux hérités de l'avant-guerre, quelques films étrangers en faveur de la République et, surtout, les productions les plus représentatives de la cinématographie soviétique, dont le célèbre *Tchapaieff* (1934), de Serguei et Georgi Vassiliev. On notera que, parmi les réalisateurs de ces films « amateurs » de la Guerre Civile, se trouvent nombre d'anciens collaborateurs de *Nuestro Cinema* : Antonio del Amo, Rafael Gil, Fernando G. Mantilla, Juan Manuel Plaza, entre autres[81]. Le conflit de 1936-1939 a ainsi confirmé l'intuition qu'avait eue Juan Piqueras[82] dès le début de la décennie, car c'est alors que, réellement, le cinéma s'est transformé en une arme de classe.

Les articles publiés par *Nuestro Cinema* durant sa courte histoire sont assez révélateurs de l'attitude des communistes occidentaux face au cinéma bourgeois, et de la manière dont ils essayaient d'appliquer dans leurs pays respectifs les consignes édictées en URSS par la Conférence du Parti sur la Cinématographie et ses principaux dirigeants, comme Anatoli Lounatcharski, Maxime Gorki, Andrei Jdanov et György Lukacs, c'est-à-dire le réalisme socialiste. C'est pourquoi, face au cinéma de divertissement que propose l'industrie cinématographique occidentale qui, pour eux, est synonyme de décervelage du public populaire, les collaborateurs de la revue défendent un cinéma qui soit le reflet exact des réalités que vit le prolétariat. Conscients de l'influence intellectuelle du Septième Art, ils défendent un cinéma social, destiné aux masses laborieuses — comme le cinéma soviétique —, qui serait un moyen d'amener à la culture, mais aussi à la révolution, une frange de la population qui n'a pas accès à

[81] Cf. Ramón SALA NOGUER, *El cine en la España republicana durante la Guerra Civil*, Bilbao, Ediciones Mensajero, 1995, p. 115-140.
[82] Juan Piqueras n'a pas pu voir la concrétisation de ses thèses, puisqu'il a été tué dans les premiers jours de la Guerre Civile, à Venta de Baños (Palencia), à l'âge de 32 ans.

l'écrit. La censure capitaliste rendant difficile la projection des œuvres russes, la création de ciné-clubs prolétaires s'offre comme solution pour la réappropriation du cinéma par le peuple, le second outil de sa transformation en arme de classe étant le cinéma dit « amateur », au matériel plus facile d'utilisation.

Toutefois, la lecture de *Nuestro Cinema* laisse assez perplexe. Il est assez difficile de déterminer à quel public il s'adresse, car si ses rédacteurs se prétendent issus du prolétariat, et critiquent parfois les intellectuels, leurs positions quant à l'occupation des loisirs ouvriers ne sont pas très éloignées de celles exprimées par des intellectuels plus réactionnaires : tous veulent contrôler ce qui arrive aux yeux des spectateurs, mais pas pour les mêmes raisons. Par ailleurs, il existe un décalage assez grand entre le cinéma que *Nuestro Cinema* revendique au nom du prolétariat, et celui qui est plébiscité par le peuple espagnol. Dans son article consacré au ciné-club de Chamartín de la Rosa, Antonio del Amo affirme :

> El obrero trabaja… Cuando le queda un rato libre, lee a Lenín, lee a Molotov… ; se interesa por las luchas sociales y políticas en la Prensa revolucionaria, y por las sindicales en la Prensa sindical. Al rudo trabajador no le interesa el cinema más que un comino : ve en él operetas, comedias frívolas..., cuya realidad se da de patadas con los callos de sus manos[83].

Or, on l'a dit, les années de la Seconde République constituent un âge d'or du cinéma espagnol qui, de 6 films en 1931, arrivera à en produire 28 dans les six premiers mois de l'année 1936[84]. Si l'on étudie la répartition par genre de ces films, on constate que ce sont les comédies qui occupent le devant de la scène durant toute la période, et que l'espagnolade, tant décriée par Juan Piqueras et les siens, constitue une part toujours plus importante au sein de la cinématographie nationale (jamais moins de 25% de la production annuelle)[85]. Par conséquent, il semble qu'en dépit de ses déclarations d'intention, *Nuestro Cinema* n'a jamais été qu'une revue destinée aux élites de gauche. Malgré tout, elle a aussi été la première revue totalement indépendante, comme elle l'affirmait dans une publicité parue dans son n°4 :

> La crítica que hace Nuestro Cinema es la más independiente de España. Mucho antes de que las casas productoras inunden la prensa española de noticias y comentarios, Nuestro Cinema ofrece un análisis de los films que más interés – negativo o afirmativo – presentan. [...] Nuestro Cinema no es una revista redactada por los gabinetes de publicidad de los productores. Piensa por sí misma y actúa con absoluta independencia[86].

---

[83] Antonio DEL AMO, « Ejemplo de cineclub proletario », *Nuestro Cinema,* n°13 (octobre 1933), p. 225.
[84] Cf. R. GUBERN, *El cine sonoro...*, p. 71.
[85] *Id.*, p.97.
[86] *Nuestro Cinema,* n°4 (septembre 1932), p. 95.

C'est pour cela, mais aussi parce qu'elle a été la première à proposer en Espagne une véritable réflexion sur le cinéma, que *Nuestro Cinema* est restée comme un modèle auquel se réfèreront certaines revues cinématographiques postérieures, comme *Nuevo Cinema*, durant la guerre, et *Nuestro Cine*, dans les années d'après-guerre, et dont les titres sont d'évidents hommages à la revue fondée par Juan Piqueras[87].

BIBLIOGRAPHIE

AGEL, Henri, *Esthétique du cinématographe*, Paris, PUF, collection « Que Sais-Je ? », 1957.

AMENGUAL, Barthélémy, « El cine soviético (1930-1945) », in MONTERDE, José Enrique, y TORREIRO, Casimiro (coord.), *Historia general del cine – vol.7 : Europa y Asia (1929-1945)*, Madrid, Cátedra, Colección Signo e Imagen, 1997. p. 231-268.

ARISTARCO, Guido, *Marx, le cinéma et la critique de film*, préface de György Lukacs, Traduit de l'italien par Barthélémy Amengual, Paris, Lettres Modernes–Minard, Collection Etudes Cinématographiques, 1972 [1965].

BRAUN-LARRIEU, André, *Le rôle social du cinéma*, Préface de Louis Lumière, Paris, Editions du Cinéopse, Collection de Ciné France, 1938.

CORBIN, Alain (dir.), *L'avènement des loisirs (1850-1960)*, Paris, Flammarion, coll. Champs, 1995.

DÍEZ PUERTAS, Emeterio, *Historia social del cine en España*, Madrid, Editorial Fundamentos, 2003.

GUBERN, Román, *El cine sonoro en la IIª República 1929-1936*, Barcelona, Editorial Lumen, 1977.

_____, « El cine sonoro (1930-1939) »,*in* GUBERN, Román, MONTERDE, José Enrique, *et alii*, *Historia del cine español*, Madrid, Cátedra, colección Signo e imagen, 1997.

HUESO MONTÓN, Ángel Luis, « La preocupación por la moralidad cinematográfica : el caso "Filmor" (1935-1936) », *in El paso del mudo al sonoro en el cine español, Actas del IV Congreso de la AEHC*, Madrid, Editorial Complutense, 1993, p. 215-226.

L'HERBIER, Marcel, *Intelligence du cinématographe*, Paris, Editions Corrêa, Collection « Les grandes professions françaises », 1946.

LLOPIS, Juan Manuel, *Juan Piqueras, el "Delluc" español*, selección de textos : Jorge García, Valencia, Ediciones Filmoteca, colección Textos, 1988, 2 tomos.

_____ , « Los amigos de Juan Piqueras », *Oleana, Cuadernos de Cultura Comarcal*, n°1, Requena, Centro de Estudios Requenenses, 1985.

LÓPEZ TORRES, José Carlos, *Cine español y europeo en las páginas de 'Nuestro Cinema"*, 2001, (page consultée le 10-XII-2003), http://www.ucm.es/info/especulo/numero19/cinema.html

MARTÍNEZ BRETÓN, Juan Antonio, « El control cinematográfico en la evolución del mudo al sonoro », *in El paso del mudo al sonoro...*, p. 109-127.

_____, *Libertad de expresión cinematográfica durante la Segunda República Española*, Madrid, Fragua, 2000.

MINGUET, Joan M., « La "consciencia" del sonoro en España (tres reflejos sobre el asunto) », *in El paso del mudo al sonoro...*, p.61-70.

MONTERDE, José Enrique, « El cine entre el totalitarismo y la democracia », in MONTERDE, José Enrique, y TORREIRO, Casimiro, *op.cit.*, p. 11-38.

NEPOTI, Roberto, « El documental internacional », in MONTERDE, José Enrique, y TORREIRO, Casimiro, *op.cit.*, p. 287-318.

El paso del mudo al sonoro en el cine español, Actas del IV Congreso de la AEHC, Madrid, Editorial Complutense, 1993, p. 215-226

PÉREZ MERINERO, Carlos y David, *Del cinema como arma de clase (Antología de "Nuestro Cinema", 1932-1935)*, Valencia, Fernando Torres Editor, 1975.

ROMAGUERA, Joaquín, « Esbozo de una historia del cine amateur español », in MEDINA, Pedro, GONZÁLEZ, Luis Mariano y VELÁZQUEZ, José Martín (coord.), *Historia del cortometraje español*,

[87] J. M. LLOPIS, *Juan Piqueras…*, T.1, p. 99.

Alcalá de Henares, Festival de Cine de Alcalá de Henares/Filmoteca de la Generalitat Valenciana, 1996.

SALA NOGUER, Ramón, *El cine en la España republicana durante la Guerra Civil*, Bilbao, Ediciones Mensajero, colección Cine-Reseña, 1993.

SCHMULEVITCH, Eric, *Réalisme socialiste et cinéma, le cinéma stalinien (1928-1941)*, Paris, L'Harmattan, collection Champs Visuels, 1996.

_____, *Une décennie de cinéma soviétique en textes (1919-1930) – Le système derrière la fable*, Paris, L'Harmattan, collection Champs Visuels, 1997.

WITTE, Karsten, « El cine del Tercer Reich », in MONTERDE, José Enrique, y TORREIRO, Casimiro, *op.cit.*, p. 193-230.

« LOGIS ET LOISIRS » : L'URBANISME DES LOISIRS POPULAIRES SOUS LA 2NDE RÉPUBLIQUE
Réflexion autour des projets « La Ciutat de Repós i Vacances » (Barcelone) et « Las Playas del Jarama » (Madrid) – GATEPAC, 1932-1939

David MARCILHACY,
Casa de Velázquez

Este artículo analiza el fenómeno de emergencia de nuevas prácticas sociales del tiempo libre en el contexto de la década de 1930 en España. Basándose en dos proyectos urbanísticos concebidos por el GATEPAC, sección española del grupo de racionalismo arquitectónico CIRPAC, este estudio indaga sobre nuevas formas de cultura popular y de identificación colectiva que suponen estos proyectados recintos de ocio popular. Se trata asimismo de iniciar una reflexión en torno al surgimiento y a la definición de una cultura de masas en la España republicana, que abarque también el problema de las relaciones entre trabajo y ocio en el marco de una sociedad industrial con fines "socializadores" y de emancipación del hombre.

This article analyses the emergence of new social uses of spear time in 1930's Spain. Based on two urban projects designed by GATEPAC, the Spanish section of the rationalist architectonic group CIRPAC, this study investigates the new forms of popular culture and collective identity that are embodied in these planned popular leisure parks. The article also considers the question of the birth and definition of mass culture in Republican Spain and examines the problem of the relationship between work and leisure in the context of an industrial society that aims to socialise and emancipate man.

L'émergence des loisirs modernes dans le premier tiers du XXe siècle coïncide avec la seconde révolution industrielle, qui bouleverse les relations de l'homme au travail. Le phénomène du machinisme, l'exode rural et la rapide urbanisation créent des conditions favorables à l'apparition de nouveaux modes de vie, manifestes notamment dans l'occupation des temps libres. La conversion des espaces réservés aux différentes pratiques des loisirs représente un témoignage particulièrement révélateur des mutations

qu'ont connues au cours de cette période la société, et singulièrement les classes populaires.

M'intéressant tout d'abord au terrain de jeu, dont l'évolution au tournant du siècle passé constitue un objet historique notable, j'ai orienté mes recherches vers les nouveaux terrains de sport — piscines, frontons, stades, etc. — qui fleurissent un peu partout en Espagne dans les années 1920-1930. Les revues d'architecture et d'urbanisme publiées à l'époque donnent un large écho de ce mouvement. C'est précisément au détour de ces pages que j'ai découvert l'existence en Espagne, sous la IInde République, de deux ambitieux projets de parcs de loisirs destinés aux classes populaires : la « Ciutat de Repós i Vacances », à Barcelone, et « Las Playas del Jarama », à Madrid. Ces projets, bien que n'ayant jamais été concrétisés, représentent une originalité à plus d'un titre : tout d'abord par leur envergure, et par le fait qu'ils furent insérés dans des plans d'ensemble portant sur le Grand Barcelone et le Grand Madrid ; par leur ambition sociale et politique, aussi, dans la mesure où ils visaient à réinventer la ville et à démocratiser la pratique des loisirs ; par leurs résonances européennes, enfin, car le groupe d'architectes à l'origine de ces parcs s'inscrivait dans l'avant-garde architecturale alors en vogue en Europe. À travers eux, l'Espagne prit une part active à la redéfinition de la ville moderne telle qu'elle fut conçue en Europe par des urbanistes comme Le Corbusier ou l'école allemande du Bauhaus. La convergence entre une préoccupation urbanistique et le souci d'organiser les loisirs émergents des masses était d'ailleurs un phénomène nouveau, comme en témoigne le thème « Logis et Loisirs », retenu pour le 5e Congrès International d'Architecture Moderne (CIAM) organisé à Paris en 1937[1].

Mon étude retenant dès lors comme objet de réflexion ces deux projets urbanistiques, et la conception des loisirs qu'ils développent, on peut se demander sur quel plan il convient de faire porter l'analyse. L'espace représente un enjeu évident dans la définition des relations sociales : lieu, à la fois, d'affirmation identitaire pour une classe, et de possible conflictualité au sein de la société, il est investi d'une charge symbolique qui transcende sa simple fonctionnalité. En ce sens, la définition de l'espace n'est pas seulement l'indicateur d'un modèle social et culturel, elle a aussi une portée

[1] Les CIAM sont des congrès organisés par le Comité International pour la Réalisation des Problèmes d'Architecture Contemporaine (CIRPAC), organisme d'avant-garde architecturale créé en 1928 autour de Le Corbusier.

proprement politique, voire idéologique. Ainsi, les deux projets développés par les jeunes architectes du GATEPAC[2] surgissent dans le contexte de la II^nde^ République, à un moment où, tant en Espagne que dans le reste de l'Europe, s'affrontent les modèles de développement capitaliste et socialiste. Le schéma qu'ils proposent constitue une réponse inédite aux désordres de la société industrielle et à la croissance anarchique des grandes villes. Analyser leur entreprise sous l'angle d'une utopie inspirée, en partie, par les modèles soviétique et viennois semble avoir été la perspective adoptée par les quelques études urbanistiques qui ont vu le jour dans les années 1970 et qui leur sont consacrées. Ces travaux, publiés au sortir du franquisme, soulignent le caractère avant-gardiste de ces projets et, au-delà des questions techniques et formelles, mettent l'accent sur leur portée politique, y décelant une proposition démocratique pour procurer aux couches populaires bien-être et épanouissement à travers les loisirs.

Toutefois, situer le débat sur un plan strictement politique peut sembler un peu dépassé dans le cadre historiographique actuel. S'il faudra un moment se pencher sur les ambitions que l'on qualifiera de politiques des concepteurs de ces parcs, il conviendra d'enrichir la réflexion en s'interrogeant sur les formes de culture populaire et d'identification collective qui sont proposées dans ces projets. Comment, en effet, à travers l'urbanisme des loisirs, a cherché à s'affirmer une culture de masse, germe d'une nouvelle culture populaire, à la fois dans et hors du cadre des relations établies par le travail et la société industrielle ? Ces nouveaux schémas culturels ont, en outre, souvent été inspirés par une certaine élite bourgeoise. S'adressant au « peuple », ont-ils été assumés et intégrés par les couches populaires et, plus encore, par les individus eux-mêmes ?

L'analyse des propositions du GATEPAC, et du cadre dans lequel elles font leur apparition, donnera lieu à une réflexion plus large sur la conception des loisirs en Espagne et, plus largement, dans l'Europe d'entre-deux-guerres. A l'heure où la société

[2] Le GATEPAC est le « Grupo de Arquitectos y Técnicos Españoles para el Progreso de la Arquitectura Contemporánea », section espagnole du CIRPAC, fondée à Saragosse en octobre 1930 autour de García Mercadal. Il comprend trois groupes, composés de José Manuel Aizpúrua, Joaquín Labayen et Luis Vallejo, pour le Groupe Nord, Fernando García Mercadal, Gabriel Esteban de la Mora, Víctor Calvo, Manuel Martínez Chumillas, Felipe López Delgado, Ramón Aníbal Alvarez, pour le Groupe Centre et, enfin, Josep Lluís Sert, Sixt Yllescas, Ricardo Churruca, Josep Torres Clavé, Joan Baptiste Subirana, Germán Rodríguez-Arias, Cristófol Alzamora, Pere Armengou, Francesc Perales, Manuel Subiño pour le Groupe Est (ou GATCPAC, Grup d'Arquitectes i Técnics Catalans per el Progrés de l'Arquitectura Contemporánia).

se définissait par des classes déterminées presque exclusivement par le travail, l'examen des loisirs populaires conduira à réfléchir notamment sur les rapports entre loisirs et travail, dont la combinaison constitue aujourd'hui encore l'un des problèmes majeurs de la sociologie contemporaine.

1) Urbanisme et loisirs modernes, une réponse sociale aux effets pervers de l'ère industrielle

Les années 1930 correspondent à un renouveau des théories urbanistiques et, ce, tant à un niveau européen que dans la péninsule. Alors que les villes sont en pleine croissance, et que leurs fonctions — productive, administrative, résidentielle, récréative — se diversifient, les urbanistes souhaitent ordonner ou, tout au moins maîtriser, leur développement. Cette nouvelle ambition fait suite à une prise de conscience des effets pervers de l'urbanisation et de l'industrialisation, notamment pour les couches populaires.

Quelle solution aux problèmes engendrés par la "civilisation machiniste" ?

L'ère industrielle a introduit de profondes mutations dans les modes de vie des classes populaires urbaines. Le caractère anarchique de la croissance urbaine, associé à la crise économique qui apparaît en 1929 et se prolonge dans les années 1930, laisse des villes chaotiques, dans lesquelles les individus sont physiquement et moralement dégradés. La concentration des masses ouvrières, dans les centres-villes ou en périphérie, ainsi que la totale désorganisation des moyens de transport, sont des fléaux qui menacent la santé publique. C'est bien le constat que fait Josep Lluís Sert dans le rapport qu'il produit à l'occasion du 5e CIAM :

> Actualmente, las ciudades y, sobre todo, las grandes ciudades, han llegado a un estado caótico que va acentuándose y siendo cada vez más crítico. Nadie discute este hecho cuyas nefastas consecuencias sufrimos. La salud de la mayoría de los habitantes está en peligro[3].

[3] Josep Lluís SERT, 5e CIAM, rapport n°2, « Cas d'application : villes » (28-VI – 2-VII-1937), reproduit dans *Cuadernos de arquitectura y urbanismo*, n°90, juillet-août 1972, p. 45.

Et de dénoncer l'insalubrité qui touche les logements populaires de la vieille ville de Barcelone, et autres taudis qui se développent en périphérie. La revue d'avant-garde rationaliste *A.C.*, *Documentos de Actividad Contemporánea*, publiée de 1931 à 1937 par le GATEPAC, témoigne de cette préoccupation : à travers leurs éditoriaux, les rédacteurs ne cessent de dénoncer l'étouffement dont souffrent les villes modernes, le manque d'espace et d'air pur. On retrouve d'ailleurs dans cette argumentation les théories hygiénistes héritées du XIXe siècle. L'insalubrité et les épidémies étaient la cause d'une mortalité citadine très élevée, si bien que tout un courant de la médecine s'était spécialisé dans les questions d'hygiène. Alors que sur près de la moitié de Madrid s'étendaient, au tournant du siècle, les « Casas de Vecindad », ces logements populaires collectifs vétustes et malsains, les hygiénistes voyaient dans l'habitat et dans les problèmes d'adduction d'eau la cause d'un si déplorable état sanitaire des couches défavorisées de la population.

Souhaitant influer sur cet état de fait, ils ont développé dans leurs écrits toute une rhétorique autour de la régénération. Ce discours se fait jour à un moment où l'Espagne se perçoit comme une nation en crise, un peuple « malade », qu'il convient de revitaliser. Alors que les théories raciales étaient en vogue, la paresse attribuée aux latins venait s'associer à un sentiment de décadence, de dépérissement de la « race hispanique ». L'hygiénisme constitue alors une forme de réponse à ce diagnostic : les solutions qu'il propose visent à régénérer les masses par le retour aux éléments naturels — l'eau, l'air, la lumière et la terr —, la pratique du sport et les vacances pour la jeunesse. On retrouve là une volonté de pureté, qui s'oppose au principe de corruption que symbolise, à bien des égards, la ville. Le besoin de vacances, véritable parenthèse dans la cadence imposée par les nouveaux modes de travail, ne permet pas seulement le repos. C'est aussi l'occasion de s'éloigner de la ville, d'échapper un temps à son air vicié et à la promiscuité qu'elle favorise. Mais ces solutions ne constituent pas une réponse au seul problème de l'insalubrité de l'habitat populaire, elles souhaitent prendre en compte les nouvelles conditions de travail.

La seconde conséquence de l'industrialisation qui retient l'attention à l'époque est la fatigue et le surmenage liés aux nouveaux modes de production. Cette thématique est récurrente, et elle fait même l'objet d'analyses proprement scientifiques destinées à établir une mesure de cette fatigue, et à la prendre en compte dans les schémas de

production. C'est ce que suggère, par exemple, l'article « La fatiga y el descanso en el trabajo », publié sous la catégorie « Hygiène industrielle » dans une revue d'urbanisme[4]. L'auteur y assimile la fatigue à un empoisonnement lié à un rythme de travail effréné et monotone. Pourtant, en la matière, on se propose d'aménager, plutôt que de réformer. C'est le sens de l'apparition progressive du temps libre. La réglementation du temps de travail à laquelle on assiste un peu partout en Europe est le fruit des revendications syndicales, mais elle traduit aussi un souci de préserver la force de travail et sa rentabilité. L'Espagne suit le mouvement et promulgue, en 1904, la loi du repos dominical. Pendant longtemps, le temps libre des travailleurs urbains se limitera donc à cette journée hebdomadaire. Même si la loi fixe, en mars 1919, la journée de travail à huit heures, son application tardera à se généraliser. Les congés payés, quant à eux, apparaîtront avec la II^nde^ République, en 1931, et ne représenteront, au début, que sept jours par an pour les ouvriers. Si l'apparition du temps libre est donc une réalité qui tarde à s'instaurer, les grandes masses de travailleurs concernés par les maigres plages de temps ainsi libérées justifiaient que l'on s'intéressât à la façon d'occuper ces temps libres.

Les urbanistes ont assez tôt intégré la nécessité d'organiser des zones spécifiquement consacrées aux loisirs. Ils voyaient dans la mise en place de lieux de détente un moyen de prendre en charge les travailleurs après le travail et de leur offrir un cadre sain. Ce souci participe d'une croyance en une efficacité sociale de l'espace, c'est-à-dire que l'intervention sur l'espace — en l'occurrence, la ville — constitue un mode privilégié de gestion du problème social. Chez les nouveaux urbanistes espagnols, le quartier devient ainsi un instrument de réforme de la société, suivant en cela le modèle de nombreux architectes européens. Le courant urbanistique qui fait son apparition dans les années 1920-1930, le rationalisme architectural, introduit une véritable révolution dans la façon de concevoir le logement et la ville. Partant du constat que, laissées à elles-mêmes, les villes connaissent une croissance anarchique, ces urbanistes se proposent de repenser leur organisation dans son ensemble, et l'habitat en particulier. Voulant rompre avec l'esthétisme qui avait jusqu'alors dominé, le rationalisme se veut pragmatique, limité au processus de production d'un objet fonctionnel, aseptisé, économique et rigoureux. La pureté formelle ne correspond pas

[4] Article de Mariano RUBIÓ Y BELLVÉ, *in La Construcción moderna*, n°21, 1931, p. 327-331.

seulement à un besoin de produire en série des objets standardisés, elle traduit le désir de démocratiser l'architecture, de la rendre accessible aux masses par des processus industriels.

À l'origine de cette nouvelle tendance, on trouve l'école d'art allemande du Bauhaus, fondée par Walter Gropius, en 1919, mais aussi le groupe qu'anime Le Corbusier au sein du CIRPAC, à partir de 1928. L'organisation rigoureuse de l'espace, l'adoption des techniques modernes pour la construction, ainsi que l'habitat populaire suivaient aussi les modèles soviétiques depuis peu mis en œuvre. Fernando García Mercadal, fort de nombreux voyages d'étude réalisés à travers l'Europe, se fait le divulgateur des théories du CIRPAC en Espagne. Il entreprend ainsi, en 1928, un cycle de conférences sur les principes d'architecture moderne, que l'on pourrait résumer en ces termes : « una arquitectura sólida, simple, racional y bella, proclamando cómo lo superfluo es feo, mientras que lo útil es bello »[5]. On retrouve ces quatre principes — économie, efficacité, fonctionnalité et beauté — dans les réalisations liées aux loisirs. Les nouvelles pratiques des temps libres constituant un champ à la fois vierge et propice à l'application des théories rationalistes, elles vont donner lieu à toute une série de réalisations, à commencer par la construction de cinémas, de piscines, de stades, etc. En France, l'Exposition Universelle de 1937 voit fleurir les projets de centres de loisirs ou de « réjouissances populaires ». Dans l'Allemagne du IIIe Reich, on aménage sur l'île de Rugen d'immenses plages, d'une longueur totale de 8 km et pouvant accueillir jusqu'à 20 000 personnes ! Cette préoccupation combinant les problèmes d'urbanisme et de loisirs est d'ailleurs commune à tous les pays développés, puisque le thème « Logis et loisirs » est celui retenu pour le 5e CIAM, célébré en 1937. En Espagne, le rationalisme architectural connaît une influence qui s'étend de 1928 à 1939, au terme de la guerre civile. Le GATEPAC se propose d'appliquer dans la péninsule les nouvelles théories développées en Europe, et on retrouve dans ce groupe de jeunes architectes quelques grands noms qui seront à l'origine des plus grandes réalisations architecturales de la II^nde^ République. Toutefois, un homme semble avoir particulièrement influencé tout le courant rationaliste, notamment en Espagne, il s'agit de Le Corbusier. Sa capacité à penser les problèmes en profondeur, associée à une conception renouvelée des fonctions urbaines font de lui un précurseur à bien des égards. Il s'est d'ailleurs

[5] F. GARCÍA MERCADAL, *in La Construcción moderna*, n°26, 1928, p. 145-148.

rendu à plusieurs reprises dans la péninsule, pour y donner des conférences[6], ou pour y analyser les réalisations en cours, comme il le fera quelques années plus tard dans le cadre du plan régional de Barcelone. D'après son livre programmatique, *La Ville radieuse. Éléments d'une doctrine d'urbanisme pour l'équipement de la civilisation machiniste*, il indique que l'urbanisme moderne doit intégrer les nécessités surgies de la révolution industrielle, à savoir le besoin d'espace et d'air, la nécessité de pouvoir récupérer les forces physiques et nerveuses de ce qu'il appelle « la machine humaine ». C'est en recourant à un langage volontairement techniciste qu'il apporte sa réponse au problème des grandes villes :

> La récupération des forces physiques et nerveuses : il s'agit, en deux mots, de l'entretien de la machine humaine : nettoyage, vidange des toxines, récupération des forces nerveuses, maintien ou accroissement des forces physiques. La tâche ainsi énoncée réclame la présence de nouveaux services dans la maison : culture physique, etc. … et au dehors de la maison : sport quotidien ; ceci pour chacun, enfants et adultes[7].

Le Corbusier affirme donc que, pour ce faire, l'urbanisme doit apporter au pied des maisons le sport et les exercices physiques.

Ce changement va être rendu possible par deux phénomènes concomitants qu'il reconnaît dans l'époque contemporaine : la « révolution machiniste », d'une part, qui fait entrer les techniques modernes dans les modes de construction, et qui génère aussi du temps libre dans la vie des travailleurs ; la « révolte des consciences », d'autre part, qui traduit une prise de conscience de la dérive du système productif et de la nécessité d'y appliquer une nouvelle philosophie centrée sur le bien-être du plus grand nombre. C'est de cette révolte dont il témoigne lorsqu'il lâche, pour conclure le chapitre sur la crise contemporaine : « Vivre pour travailler ! S'éreinter, s'affoler, se démoraliser, s'éloigner si prodigieusement de l'élément naturel, se précipiter dans un tel gouffre d'artifice. […] Etre allé si loin, s'être laissé aller si loin dans les villes que le rouage humain est détraqué, et que nous somme traqués ! ... Des fleurs ! Vivre au milieu des fleurs ! »[8].

---

[6] Le Corbusier popularisa ses théories en Espagne par une série de conférences données à Barcelone, en mai 1928.
[7] LE CORBUSIER, *La Ville radieuse. Éléments d'une doctrine d'urbanisme pour l'équipement de la civilisation machiniste*, Boulogne, Éditions de l'Architecture d'Aujourd'hui, 1935, p. 36.
[8] *Id.*, p. 105.

« Vivre au milieu des fleurs ! ». Les nouveaux modèles d'urbanisme des loisirs sous la II^{nde} République

Les projets architecturaux et urbanistiques des loisirs qui sont développés en Espagne reprennent souvent des modèles inspirés de l'extérieur et, dans le domaine des loisirs, ce sont les références européennes qui dominent. Le souci de rapprocher l'habitat de la nature était déjà manifeste dans les modèles de ville alternative conçus dès le XIXe siècle[9]. On songera, en particulier, à la cité-jardin, inspirée des ensembles conçus en Angleterre par Howard. Toutefois, ce modèle prévoyait des maisons individuelles et s'adaptait donc mal aux nécessités sociales du moment. Pour tenter de transformer les faubourgs de Madrid en sites aérés pourvus de logements sociaux, on adopta le modèle de cité linéaire, défendu par Arturo Soria dès 1892. La cité linéaire, adaptation espagnole de la cité-jardin, constitue donc autour de la grande ville une sorte de ceinture verte qui intègre l'habitat social et des espaces laissés libres et consacrés à la détente et à la culture[10]. Cette association entre ville et campagne annonce la prise en compte des activités de loisirs, notamment pour les exercices de plein air : « La ciudad-jardín, […] idea eminentemente sociológica, porque aspira a reformar y a dignificar la vida de todos los hombres, reformando el marco en que la vida se desenvuelve : la casa, la escuela, el taller, la oficina, el campo de cultivo y el campo de deportes »[11].

On voit ici comment le terrain de sport fait son irruption dans le cadre quotidien du travailleur. À ce titre, l'Espagne connaît, avec l'avènement de la II^{nde} République, une expansion étonnante. Face à l'inertie qui a dominé la période précédente, on voit fleurir les réalisations en matière d'urbanisme des loisirs. L'architecture d'avant-garde européenne pénètre alors dans la péninsule et l'on dénombre vite de nombreuses constructions au style novateur et épuré. Si l'on considère d'abord les centres de loisirs qui s'adressent à un public d'élite, on peut mentionner les nombreux clubs qui sont

[9] Sur l'évolution de l'urbanisme dans l'Espagne des années 1900-1930, on pourra se référer aux deux articles de Brigitte MAGNIEN, publiés par Carlos SERRANO et Serge SALAÜN dans *1900 en Espagne*, Bordeaux, Presses universitaires de Bordeaux, 1988 (p. 85-104) et *Temps de crise et « années folles »*, Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2002 (p. 114-126).

[10] On retrouve des développements intéressants sur les vertus de ce nouvel urbanisme dans deux articles parus dans *La Construcción moderna* : « La agricultura en el futuro Madrid », n°20, octobre 1931, p. 305-308 ; « La Sociedad Geográfica ante el problema de la Ciudad Jardín », n°6, avril 1931, p. 8-9.

[11] *La Construcción moderna* : « La Sociedad Geográfica ante el problema de la Ciudad Jardín », n°6, avril 1931, p. 8.

édifiés au cours de ces années. Un exemple significatif de la nouvelle tendance, tant sur un plan sociologique qu'architectural, est le Club Royal Nautique de Saint Sébastien (1928-29), bâti dans le plus pur style bateau, en rupture avec l'académisme et le classicisme incarnés par l'énorme Casino, qui en constitue la toile de fond. La modernité revendiquée de cet ensemble, avec ses lignes pures et son allure de bateau amarré au port, en fait un prototype de la nouvelle architecture rationaliste désormais en vogue. Dans le même esprit, d'autres centres voient le jour, comme le Club de Campo, dans les montagnes madrilènes de El Pardo, ou l'ambitieux Club sportif de Bilbao[12]. Ce dernier comprenait, dans son enceinte couverte, une piscine, un gymnase, une salle de billards, deux frontons dont l'un pouvait accueillir des spectacles de boxe et près de 2000 spectateurs, et un solarium. Le Club de Campo, construit dans une zone verte, offrait toute une panoplie de sports à la disposition de ses membres : tennis, golf, polo, natation en piscine, pelote sur fronton et hockey.

Toutefois, la véritable originalité de l'urbanisme des années 1930 est la prise en compte de la nécessité d'espaces pour les loisirs populaires. En la matière, l'Espagne accusait un certain retard, et c'est bien souvent l'initiative privée qui dut se charger de mettre en œuvre les premiers lieux consacrés aux nouveaux loisirs des masses[13]. À ce titre, les industries culturelles naissantes connaissent un franc succès, et on ne dénombre plus les cinémas qui sont construits à l'époque : on en citera quelques-uns dans la capitale, comme le cinéma Barceló (complètement restructuré en 1930-31), le cinéma Callao ou le cinéma-théâtre Fígaro (1930-32). À Zaragoza, García Mercadal est l'auteur du célèbre Rincón de Goya (1927), véritable centre culturel à l'allure cubiste et rationaliste. Sur un plan sportif, apparaissent des complexes qui ont pour but de rendre accessible la pratique hebdomadaire d'exercices physiques au plus grand nombre. C'est ainsi que plusieurs piscines font leur apparition dans la capitale. L'ensemble de La Isla, construit en 1931 sur les rives du Manzanares, est une des réalisations les plus ambitieuses : il comprend trois piscines, dont une couverte, et adopte le style bateau consubstantiel à la fonction aquatique de cet espace. Ce complexe, œuvre de Luis Gutiérrez Soto, un membre du GATEPAC, contribue à diffuser l'importance de

[12] Pour des analyses illustrées et détaillées de ces nouvelles constructions, on se réfèrera à la revue d'architecture *La Construcción moderne,* n°21, novembre 1931, p. 321-324, « El Club deportivo de Bilbao », et n°10, mai 1932, p. 112-113, « La construcción en Madrid. El Club de Campo ».

[13] Pour toutes ces réalisations, on se reportera à un ouvrage d'ordre général : Ángel URRUTIA, *Arquitectura española, siglo XX*, Madrid, Cátedra, 1997.

l'hygiène, des loisirs et du sport pour les travailleurs[14]. La capitale compte aussi une autre piscine, El Lago, construite au bord du Manzanares, et qui date de la même époque. Néanmoins, étant donné le faible nombre de bassins et le prix élevé pour y accéder, nombreux sont ceux qui déplorent que rien ne soit fait par les autorités municipales pour offrir ce service au plus grand nombre. C'est pourquoi les architectes élaborent des projets assez ambitieux. Ulargui développe ainsi un projet de grande envergure pour doter la capitale d'un grand complexe sportif, comprenant un grand stade et des « bains municipaux ».

Construit à la place des anciennes arènes, en bordure du parc du Retiro, l'ensemble devait être accessible à tous. Le caractère un peu démesuré du projet peut expliquer qu'il n'ait jamais été construit[15]. Un autre projet prévoyait de créer sur le grand bassin du Parc du Retiro des plages artificielles pour en faire des bains populaires et pour favoriser l'apprentissage des sports nautiques par les enfants des écoles municipales[16]. À Barcelone, en revanche, l'indigence de l'équipement en piscines était tel qu'on n'y comptait, en 1933, qu'un seul bassin, et encore, à usage réservé aux membres du Club de Natation.

Pour ce qui est des autres équipements sportifs, comme les stades ou frontons, les projets ne manquent pas, et on retrouve dans les revues un grand nombre d'articles expliquant les différentes techniques de construction[17]. Un dernier élément d'urbanisme de loisir qui retiendra pourtant notre attention est l'ensemble de plages artificielles qui, sur le modèle de celle prévue au Retiro, devait habiller les différents cours d'eau autour de Madrid. Il faut préciser que plusieurs projets furent alors en concurrence. Evoquons pour l'instant un projet mené à bien en 1932, la Playa de Madrid, plage artificielle

[14] Cf. Article « Balneario y piscinas "La Isla" – Madrid », in *A.C. Revista del GATEPAC* (édition fac-similée), n°7, 1933, p. 34-36. L'intérêt pour ce type de constructions est manifeste parmi les architectes, comme en témoignent les nombreux articles rédigés sur ce thème, et sur les problèmes d'hygiène qui sont posés. Par exemple : « Algunos datos para la construcción de piscinas », *in Obras*, n°10, juillet-août 1932, p. 171-178 ; Dr Ricardo SALAYA LEÓN, « Piscinas de natación », *in Arquitectura*, n°175, novembre 1933, p. 302-305 ; mais aussi « Las márgenes del Manzanares y la construcción de piscinas », *in ABC*, 9 août 1930, p. 23-24.

[15] Cf. Article de CARBONEL, « Dos grandes proyectos deportivos », dans la revue sportive *Gran Vida*, n°347, 1932, p. 161-163. Pour avoir une idée des dimensions prévues, on précisera que les piscines mesuraient 100 x 50 mètres l'une, et 70 x 20 l'autre, le stade quelque 98 000 m^2 avec des gradins pour 50 000 spectateurs !

[16] Cf. « Los baños en el Retiro. Proyecto interesante en el estanque grande del Parque de Madrid », in *ABC*, 9 février 1932, p. 13.

[17] On se reportera, par exemple, à la revue *Arquitectura* : « El stadium olímpico », n°63, juillet 1924, p. 212-215 ; « Contrucciones deportivas. Frontones », n°160, août 1932, p. 239.

aménagée par l'architecte Muñoz Monasterio sur les rives du Manzanares. A cause du faible débit de ce fleuve, les concepteurs ont dû édifier un barrage pour retenir l'eau à l'endroit choisi[18]. Pour bien comprendre la philosophie qui a guidé ce projet, il peut être intéressant de se reporter à un courrier officiel que le gérant de la société gestionnaire « Playa de Madrid S.A. » a adressé à l'administration afin d'obtenir un service d'autobus depuis la capitale. Les attendus sont assez significatifs :

> Que la referida Sociedad para satisfacer una necesidad apremiante, sentida desde hacía muchos años, cual era la de que las clases modestas disfrutaran en Madrid, durante la época veraniega, de las ventajas que para la salud del cuerpo y del espíritu proporcionan las playas, reservadas hasta entonces a las clases pudientes, que en tales meses permanecen alejadas de la capital, construyó una instalación artificial […]. Para realizar su verdadera finalidad, de que las grandes masas populares madrileñas rindan culto a la naturaleza y a la higiene, precisa […] de un servicio económico de comunicaciones[19].

La vertu sociale de cette installation est mise en évidence, mais la société semble regretter la totale anarchie qui régnait dans les services de transport menant à la périphérie verte de la capitale. Une dernière réalisation a vu le jour à cette même période à Madrid, c'est l'ensemble sportif édifié dans l'enceinte de la Cité Universitaire. La zone prévue pour les sports devait intégrer de nombreux cours de tennis, des terrains de rugby, football, hockey, base-ball, des frontons, un terrain d'athlétisme, deux piscines et un stade pouvant accueillir 65 000 personnes[20]. La percée de la pratique des sports dans les centres d'enseignement est une tendance alors généralisée en Europe, et l'Espagne républicaine adopte ces principes. Cependant, si l'on excepte ce projet, dont la réalisation sera du reste très progressive, l'ensemble des réalisations provient d'initiatives généralement privées, et n'ont qu'une portée locale limitée. Pour ce qui est de Barcelone, le manque d'installations sportives se faisait encore plus criant.

C'est dans ce contexte que les architectes et urbanistes du groupe catalan GATCPAC conçoivent un projet très ambitieux pour intégrer à la future Barcelone une zone consacrée au repos et aux loisirs. Avant de l'analyser dans le détail, il faut resituer cette entreprise dans le cadre des plans régionaux qui sont alors prévus pour les grandes agglomérations espagnoles. Le rationalisme urbanistique a, effectivement, introduit une

[18] Cf. « Playa de Madrid », in *A.C.*, n°8, 1933, p. 31.
[19] Lettre adressée par Valentín Corripio Estrada, Conseiller délégué de Playa de Madrid S.A., au Ministère des Travaux publics, le 22 mars 1933, *in* Archivo General de la Administración, Section de Obras públicas, dossier 46/71 n°125, réf. C16 n°5.
[20] Cf. « La Ciudad Universitaria », *in Gran Vida*, n°346, avril 1932, p. 118.

innovation dans la conception des villes, c'est le principe de zonage. Des auteurs comme Le Corbusier et les fonctionnalistes ont souhaité organiser la ville de façon rationnelle, c'est-à-dire en respectant les différentes fonctions de la ville. Il s'agissait de repenser toute l'activité humaine dans cette nouvelle réalité qu'est la ville métropole. C'est dans cet esprit qu'a été organisé, en 1933, le 4e CIAM, avec pour thème de réflexion « La Cité fonctionnelle ». Le CIRPAC identifiait ainsi quatre fonctions essentielles de l'urbanisme : l'habitat, le travail, la détente (« esparcimiento ») et la circulation. Appliqué à Barcelone, le schéma de la ville future devait donc comprendre quatre zones séparées selon leurs fonctions : 1) Production (port, industrie, finance) ; 2) Centre politico-administratif ; 3) Habitations (logements et hôtels) ; 4) Zones vertes et zones de plage[21]. On comprend donc que cette façon de réorganiser la ville en zones fonctionnelles bien délimitées permettait de séparer les habitations de la zone industrielle polluée, mais elle permettait aussi d'inclure tout un espace réservé au repos, aux exercices physiques et aux autres formes de loisirs. Les congressistes souhaitaient intégrer les loisirs comme une des fonctions de la ville et, par là même, marquer dans la physionomie urbaine ce nouveau besoin de l'homme moderne. Le 5e CIAM va encore plus loin, comme l'indique le rapport n°2 rédigé par Josep Lluís Sert. Après avoir dénoncé la situation chaotique des grandes villes, il propose d'établir les grandes lignes des futures « régions urbaines », qui incluraient en leur sein des zones de loisirs composées d'espaces laissés libres, de cellules vertes, et de zones de loisirs hebdomadaires. Le chapitre « Loisirs » fait d'ailleurs partie des revendications impératives et immédiates de son plan de réforme urbaine. Voilà en quels termes il conclut[22] :

> Se eligirán los lugares más privilegiados : grandes extensiones, playas, bosques, lagos, ríos, etc. La toma de posesión de esos lugares dos días por semana permitirá a las grandes masas, mediante el reposo y el ejercicio al aire libre, la indispensable recuperación de las fuerzas perdidas en la ciudad. Esas "centrales de salud" y de "descanso semanal" son absolutamente necesarias, su creación es muy urgente.

Le moyen permettant de mettre en œuvre ces vastes réformes urbanistiques est le plan directeur. Nourrissant un volontarisme constant, Le Corbusier use de l'expression

[21] Cf. Article « Esbós del programa del GATCPAC. La urbanització de la Barcelona futura », *in El Mirador*, mai 1932, p. 7.
[22] Josep Lluís SERT, « Cas d'application : villes », *Cuadernos de architecture…*, p. 47.

« Le Plan : Dictateur », pour le moins évocatrice, pour intituler un chapitre de *La Ville radieuse*. L'établissement, sur le modèle anglais, d'ambitieux plans régionaux permettait au nouveau régime espagnol de mettre en œuvre une authentique politique des loisirs, les modèles jusqu'alors suivis ne répondant pas aux prétentions sociales de la République. En effet, le modèle de croissance urbaine de l'*Ensanche* (songeons, à titre d'exemple, à celui de l'architecte catalan Ildefons Cerdá, appliqué à Barcelone) avait un caractère expansionniste et élitiste trop marqué pour satisfaire aux nouveaux besoins. S'il représentait une solution pour les problèmes d'hygiène et de circulation, il n'améliorait en rien les conditions de vie des habitants de la vieille ville et de la périphérie. C'est ainsi que l'urbanisme de Madrid et Barcelone va être inséré, au cours des années 1930, dans des schémas régionaux.

Le plan pour le « Grand Madrid », élaboré en 1927, devait conquérir tout le massif de Guadarrama, prévoyait des cités-jardins linéaires tout autour de la capitale, afin d'établir une ceinture verte et d'intégrer la campagne à la métropole. En 1929, un concours urbanistique a décerné le prix au Mémoire élaboré par Zuazo et Jansen[23]. Leur projet, qui sera adopté par la République, prévoyait neuf grands chantiers, dont le sixième portait sur les « Sports et loisirs ». Outre des villes satellites avec maisons et jardins, le projet comprenait, dans son sixième point, un grand centre sportif destiné à la classe moyenne et aux ouvriers et prévu à l'est du Parc du Retiro, des terrains de sport et une piscine en deux points du Manzanares (San Isidro et El Pardo) et, enfin, un nouvel Hippodrome. Cet ensemble s'inscrivait dans le système de parcs et forêts qui entoure Madrid : de fait, outre trois parcs municipaux, El Retiro, le Parc de l'Ouest et celui de la Moncloa, la capitale comptait le massif de Guadarrama, la vallée du Manzanares et la zone royale de El Pardo, qui sera rendue à un usage public avec la II^{nde} République.

En ce qui concerne Barcelone, le plan régional fut l'œuvre du tout nouveau gouvernement autonome de la Catalogne, la Generalitat, créé en 1932. Le plan pour la « Nova Barcelona », auquel Le Corbusier lui-même participa et qu'il appellera par la suite « Pla Maciá », en hommage au défunt premier président de la Catalogne autonome, introduisait une rupture avec tous les modes de croissance urbaine

[23] On se reportera aux articles « Parques madrileños », *in ABC*, 4 février 1930, p. 7-9, « Concurso urbanístico internacional en Madrid », *in Arquitectura*, n°140, décembre 1930, p. 365, et p. 392-395 pour la zone sportive, « El futuro Madrid », *in Gran Vida*, n°341, novembre 1931, p. 371-373, et « El Plan regional de Madrid », *in La Construcción moderna*, n°17, 15 septembre 1933, p. 12-13.

précédents[24]. En application des principes rationalistes et démocratiques qui le guidaient, il se proposait d'influer en profondeur sur la ville pour qu'elle obéisse à un schéma fonctionnaliste. Ce plan se fixait pour premier objectif de faciliter la circulation par deux radiales traversant la ville, d'assainir le quartier gothique insalubre de la vieille ville et de créer des espaces libres réservés à la détente, aux sports et aux loisirs. Mais, le projet phare du Plan Maciá est, sans nul doute, le parc de sports et loisirs « La Ciutat de Repós i Vacances ».

« La Ciutat de Repós i Vacances » – Barcelone 1932-37, GATCPAC [25]

La Ville de repos et de vacances, œuvre du Groupe Est (catalan) du GATEPAC, constitue un projet de grande envergure, très symbolique de l'avant-garde architecturale des années 1930. Le Corbusier n'avait-il pas retenu Barcelone comme l'une des trente cités lui servant de modèle pour sa ville radieuse ? En effet, un des éléments primordiaux du plan régional pour une « nouvelle Barcelone » était la mise en place d'une vaste cité balnéaire s'adressant aux classes populaires et moyennes. Partant de l'observation des pratiques spontanées des loisirs de la part des classes populaires, les concepteurs constataient l'anarchie des usages existants : les foules se rendaient en ordre dispersé sur des plages surpeuplées et polluées par les industries proches. L'inexistence d'un réseau de transport régulier et bon marché rendait encore plus incertains ces déplacements périodiques. Dans l'éditorial du numéro 7 de la revue *A.C.*, le rédacteur témoigne, photographies à l'appui, de cette situation critique :

> Es urgente organizar las zonas de reposo de que carecen las ciudades y facilitar al ciudadano medios rápidos y económicos de transporte a esas zonas. […] Existe un afán de contacto

[24] On trouvera une monographie très détaillée sur le Plan Maciá et la Nova Barcelona dans « El GATCPAC del "Pla Maciá" », *in Cuadernos de arquitectura y urbanismo*, n°90, juillet-août 1972, p. 24-40. Voir aussi « El plan Maciá, síntesis del trabajo del GATCPAC para Barcelona », *in 2c. Construcción de la ciudad*, n°15-16, mai 1980, p. 68-84. Ce plan fait, en outre, l'objet d'un chapitre, qui lui est entièrement consacré, dans LE CORBUSIER, *La Ville radieuse*…, p. 305-310.

[25] Comme annoncé en introduction, un certain nombre d'articles de revues d'urbanisme sont consacrés, au moins partiellement, à ce projet. En voici les références : José Luis VIGIL, « Un breve paréntesis : el GATEPAC », *in T.A. Temas de Arquitectura y urbanismo*, n°142, avril 1971, p. 47-49 ; Emilio DONATO, « El GATEPAC entre el olvido y la desmitificación », *in Ciudad y Territorio*, n°1, 1971, p. 45-61 ; « La Ciutat de Repós i Vacances », *in Cuadernos de arquitectura y urbanismo*, n°94, janvier-février 1973, p. 6-23 ; « Fábregas : el GATCPAC, aún », *in Jano Arquitectura*, n°62, décembre 1978, p. 42-46 ; Carlos SAMBRICIO, « La Ciutat de Repos, variaciones sobre un tema », *in A & V. Monografías de Arquitectura y Vivienda*, n°11, 1987, p. 16-19.

> directo con la naturaleza (reacción psicológica contra la vida urbana). Y la humanidad busca instintivamente los medios de mejorar el individuo. Las autoridades […] tienen el deber, la obligación, de organizar, crear y estructurar por los medios más modernos – funcionalistas – las zonas dedicadas al reposo y a la vida al aire libre, antes de que el crecimiento de la ciudad lo haga imposible[26].

La Ciutat de Repós se proposait donc d'encadrer, d'organiser et de développer cette pratique spontanée des loisirs populaires. Si c'est en 1932 que le projet arrive à maturité, il est rendu populaire au printemps 1933 par une première exposition publique, organisée sous la Place de Catalogne, à Barcelone. Le retentissement auprès du grand public de cette exposition, comme celle consacrée à la « Nova Barcelona », inaugurée en grande pompe, en 1934, par le nouveau Président de la Generalitat, Lluís Companys, traduit l'état d'avancement auquel était arrivé le projet.

Dans ses grandes lignes, la cité balnéaire devait s'étendre sur une bande de 12 kms de long, d'une largeur de 300 mètres et bordée de pins, comprise entre Castelldefels, Gavá et Viladecans, le long de la vallée du Llobregat, au sud de Barcelone[27]. Elle prévoyait une urbanisation intégrée au paysage naturel et reliée à la ville de Barcelone par la prolongation de la Gran Vía de les Corts Catalanes sous la forme d'une autoroute de 15 kms. La qualité inespérée de son environnement naturel faisait de Barcelone un prototype dans la réalisation d'un si vaste projet :

> Nos encontramos ante un caso único. En el año 1932, una ciudad de más de un millón de habitantes encuentra en sus inmediaciones una gran playa bordeada de árboles, en estado absolutamente virgen, sin edificios, sin casinos y chalets (tipo Côte d'Azur) que hubieran hecho de ella algo completamente inaprovechable para la realización del programa que proponemos[28].

Le secteur ainsi délimité devait être divisé en cinq zones, les quatre premières comprenant chacune une plage:

A) Une zone de bains, pouvant servir de manière intermittente à accueillir les foules des jours chômés, et comprenant une plage, des cabines, des piscines annexes, de grands restaurants populaires, un grand jardin public et un ensemble de terrains de sport (football, hockey, tennis, vélodrome). La complèteraient des cinémas en plein air et des emplacements pour les foires et fêtes foraines.

---

[26] *A.C.*, n°7, 1933, p. 17.
[27] À ne pas confondre avec le projet de cité balnéaire « Las Playas de Castelldefels », conçu en 1934 par l'architecte Gutiérrez Soto, et prévoyant, outre la plage, des maisons unifamiliales et une zone sportive.
[28] *A.C.*, n°7, 1933, p. 27.

B) Une zone de week-end, composée de « logis minimums », et disposant de sa plage et de restaurants.

C) Une zone résidentielle, avec des hôtels expressément dépourvus de luxe, des logis minimums standardisés, des emplacements de camping et un parc. Un ensemble de petites parcelles à cultiver, sur le modèle des jardins ouvriers, jouxterait cette zone.

D) Une zone pour cures de repos, destinée à la récupération des énergies des individus épuisés par le travail. Elle compterait plusieurs maisons de santé.

E) Une zone de culture agricole pour l'approvisionnement en vivres de toute la cité.

On comprend bien qu'il s'agit de construire un ensemble découpé en zones fonctionnelles, autosuffisant et sans aucun luxe, en complète opposition avec le modèle des urbanisations maritimes habituelles. Les différentes utilisations de ce complexe devaient être les vacances ouvrières, les week-ends scolaires et les colonies de vacances, mais aussi différentes formes de tourisme intérieur pour les Catalans et les habitants des régions limitrophes.

Les prévisions de la Coopérative populaire, créée pour supporter les frais de construction et de gestion, misaient sur une affluence de 250 000 personnes le week-end. Déclarée entité d'utilité publique en 1933, la « Ciutat de Repós » ne disposait néanmoins pas de financements publics, l'Etat ou la région n'ayant pas les ressources suffisantes. Face à un coût prévisionnel de quelque quinze millions de pésètes, il avait donc fallu constituer une société coopérative du même nom, regroupant des associations sportives et mutualistes représentant au total plus de 800 000 affiliés !

Assez rapidement, le Groupe Centre (madrilène) du GATEPAC va prendre modèle sur le projet catalan pour proposer à la capitale sa propre station balnéaire. Le site retenu pour son édification est le fleuve Jarama, car il dispose d'un plus grand débit que le Manzanares.

« Las playas del Jarama » – Madrid 1933-39, GATEPAC [29]

[29] Il existe quelques articles traitant spécifiquement de ce projet, parfois appelé « Ciudad verde del Jarama » : « Las Playas del Jarama », dans le numéro 69 monographique sur García Mercadal de *Nueva Forma*, octobre 1971, p. 36-43 ; Fernando de TERÁN, « Notas sobre la "Ciudad verde" del Jarama. Estudio inédito del GATEPAC », *in Ciudad y Territorio* n°4, 1972, p. 35-39 ; Carlos SAMBRICIO et

Sous l'impulsion de Fernando García Mercadal, et grâce aux conseils de Joan Baptiste Subirana, représentant du GATCPAC auprès du Groupe Centre, le GATEPAC rédige, en 1933, un projet qui organise une zone de loisirs pour les masses le long du Jarama. Un document qui reprend ce projet, en 1939, traduit l'engouement que connaissait déjà ce site auprès de la population modeste de Madrid. La description qu'il nous donne de ces migrations périodiques est assez éloquente :

> Quedaban los miles de almas que por los ferrocarriles de M.Z.A. y de Arganda, así como por los servicios de autobuses de Paracuellos de Jarama, San Fernando, Mejorada del Campo, salían de Madrid en busca del río Jarama […]. Gran número de familias pasaban el día a orillas del río Jarama, haciéndose sus comidas allí y buscando bajo la sombra de las alamedas que bordean su cauce el descanso necesario al trabajo cotidiano[30].

Au mois de novembre 1933, García Mercadal, membre le plus actif du groupe madrilène, présente un projet comprenant un ensemble de piscines, de bains et de terrains de sport à Indalecio Prieto, alors ministre des Travaux Publics. Ce dernier, vivement intéressé, prendra directement en charge le dossier jusqu'à son départ du gouvernement, après les élections de 1934. Ce n'est qu'en 1937, quand Giner de los Ríos devient ministre des Travaux Publics et constitue pour rénover la capitale un comité présidé par le syndicaliste Julián Besteiro, dont le secrétaire n'est autre que García Mercadal, que le projet est repris et inséré au Plan régional de Madrid élaboré par les services techniques de la municipalité :

> Dos aspectos presenta nuestra propuesta : de una parte, exponer una serie de ideas generales que permitan el fácil aprovechamiento de la mayor extensión posible de las márgenes del Jarama, y de otra, fijar en ellas las zonas más adecuadas para realizar la construcción de embalses, acondicionamiento de playas artificiales, restaurantes, etc., es decir, que permitan, con la implantación de servicios colectivos, procurar un máximo de ventajas a las clases populares, organizando de este modo su reposo.

Lilia MAURE, « El ocio de las masas en el Madrid de la República. Las playas del Jarama », *in Madrid, urbanismo y gestión municipal 1920-1940*, Ayuntamiento de Madrid, 1984. Attention à ne pas confondre ce projet et celui intitulé « Las Playas de Madrid », sur le Manzanares, mené à bien par Muñoz Monasterio.

[30] *Esquema y bases para el desarrollo del plan regional de Madrid*, Ministerio de Obras públicas, Comité de Reforma, reconstrucción y saneamiento de Madrid, Madrid, 1939, et le paragraphe consacré aux « Playas en el Jarama », p. 76-78. La citation suivante est tirée du même chapitre.Cette pratique madrilène de l'échappée dominicale sur les bords du Jarama a été plus tard popularisée par le romancier Rafael Sánchez Ferlosio dans son livre *El Jarama*, Barcelone, Destino, 1956.

C'est d'ailleurs dans ce document qu'on retrouve la version la plus aboutie de « Las playas del Jarama » : les emplacements retenus sont au nombre de trois, tous desservis par train ou autobus réguliers. Tout d'abord, le site de San Fernando de Henares, déjà fréquenté le week-end par les masses populaires, qui devait comprendre un barrage permettant d'élever le niveau des eaux à un mètre cinquante, un bassin avec une plage artificielle, une pinède naturelle et une zone de logements sociaux. Le deuxième secteur est celui de Ribas del Jarama, à 16 kms de Madrid, où seraient édifiés un barrage, une plage, un club d'aviron, des terrains de sport, des logements et des restaurants. Enfin, une troisième zone balnéaire trouverait sa place à La Póveda. Les trois secteurs seraient reliés entre eux par une route arborée (« vía parque »). La vocation sociale du projet est manifeste si l'on considère que les logements prévus sont tous des logis minimums, à loyer modéré et réservés aux célibataires ou familles des « classes laborieuses ».

On aura remarqué que le projet madrilène semblait à la fois moins ambitieux et moins avancé que la Ciutat de Repos prévue pour Barcelone. L'intégration de cette dernière dans le Plan Maciá, élaboré dès 1932, en assura très tôt la cohérence, tandis que la proposition pour le Jarama souffrait du caractère ponctuel des réformes urbanistiques entreprises dans la capitale, mais aussi d'un manque de cohésion au sein du groupe Centre du GATEPAC. La configuration locale ne fut pas la seule cause de la non réalisation de ces projets. Les ambitions des promoteurs se heurtaient aussi, et surtout, à la situation d'instabilité politique qui caractérise toute la période républicaine, et bien sûr, la Guerre civile. Notons d'abord la situation de crise de la construction qui fait suite à l'euphorie des années 1920 et domine toutes les années 1930, après la crise de 1929 et face aux incertitudes politiques. En outre, de 1934 à 1937, la Coopérative « La Ciutat de Repós i Vacances » resta dans l'attente du décret d'expropriation pour pouvoir commencer les travaux. Quand celui-ci fut enfin promulgué, en 1937, les travaux ne purent commencer à cause de la mobilisation pour les combats. À Madrid, ce n'est qu'à ce même moment que la Municipalité décide d'intégrer le projet du GATEPAC à son plan régional et, là encore, la situation politique rend toute réalisation impossible.

Faut-il donc attribuer l'échec de ces deux projets au contexte politique et économique peu propice, ou tout autant à leur démesure et à leur caractère utopique ? Si chacune de ces raisons explique probablement pour partie la non réalisation de ces complexes à vocation sociale, il reste qu'ils constituent des tentatives originales et très

en avance, à bien des égards, pour résoudre le problème des loisirs des masses populaires. C'est à caractériser ces projets, et la philosophie novatrice qui les anime, que nous allons maintenant nous employer.

2) L'urbanisme des loisirs, ferment d'une nouvelle culture populaire

Pour comprendre la portée symbolique, sur les plans culturel et politique, de ces projets, il peut être utile de se reporter aux différents objectifs que poursuivaient les promoteurs d'un nouvel urbanisme des loisirs populaires. Dans la mesure où, comme nous le verrons, ces loisirs ont été proposés aux classes populaires par une certaine élite sociale, nous pourrions prendre pour fil directeur de cette partie les principales motivations qui l'ont guidée. Il s'agissait avant tout, à travers les loisirs, d'assainir les corps et les esprits, aussi retiendrons-nous d'abord deux notions essentielles qui sont intimement liées : épanouir et moraliser. Nous verrons par la suite s'il ne s'est pas agi, comme dans d'autres pays européens, d'une entreprise destinée à contrôler et surveiller les masses.

Une nouvelle culture des loisirs pour l'édification des masses populaires

Les loisirs, au sens moderne du terme, se définissent comme un temps dont on peut librement disposer en dehors de ses occupations, notamment le travail, et qui vise à atteindre un certain degré de satisfaction personnelle. Cette réalité surgit après la révolution industrielle, à partir du moment où toutes les activités sociales n'ont plus été réglées par des obligations rituelles et où le travail a été détaché des autres activités. Apparaissant progressivement à la fin du XIXe siècle, mais connaissant surtout leur essor en Espagne à partir de la Première Guerre mondiale, les loisirs modernes se substituent progressivement aux loisirs traditionnels, qui dépendaient étroitement des travaux des champs, de la religion et des fêtes instituées. Avec le surgissement de ces nouvelles pratiques, c'est toute la culture populaire qui connaît une mutation. Les nouveaux modes de vie nés de l'urbanisation et de l'industrialisation, ainsi que les

temps libres dégagés par la nouvelle organisation du travail, ont servi de contexte où la culture populaire a été redéfinie sur la base des loisirs[31].

La visée morale des promoteurs de ces loisirs populaires est manifeste. La nouvelle culture des loisirs qu'ils proposent n'est pas seulement un substitut aux usages traditionnels, elle se veut en rupture avec les pratiques spontanées des travailleurs urbains, considérées comme pernicieuses. Il s'agit, à travers les loisirs, de lutter contre l'oisiveté, la paresse et l'alcoolisme supposés de l'ouvrier. Ces théories présupposent un état d'immaturité chez l'ouvrier et justifient ainsi l'intérêt manifesté par les classes privilégiées. Alain Corbin, coordinateur d'un ouvrage approfondi sur l'avènement d'une civilisation des loisirs, reprend ainsi la distinction surgie à l'époque entre deux types de loisirs : les loisirs dits « rationnels », jugés enrichissants, utiles et productifs, que l'on opposait aux distractions moins respectables, aux divertissements réalisés sans finalité morale[32]. Cette classification traduit de la part de la bourgeoisie le désir de modeler le loisir de l'autre, considéré comme un être inférieur, puéril, soumis au désordre des instincts. Ainsi, tout un ensemble de pratiques considérées comme utiles et agréables par l'élite sont promues, du jardinage aux travaux manuels, en passant par le sport amateur ou les lectures constructives. En ce sens, la culture populaire que l'on cherche à promouvoir n'a pas vocation à distinguer — comme ce sera le cas pour les loisirs de l'élite —, mais à éduquer collectivement. On cherche donc à détourner l'ouvrier de la taverne ou du cabaret. Une lecture superficielle attribuera cette attention à la générosité et à l'altruisme. Il semble pourtant que le caractère paternaliste de cette entreprise renvoie plutôt à un problème de domination symbolique, qu'elle soit réelle ou imaginaire, dans la soumission du temps libre. Fondamentalement, il s'agit d'une réaction contre les loisirs spontanés des travailleurs : on leur refuse le choix, qu'il soit consumériste ou déviant, comme dans le cas de la taverne ou des activités politiques jugées « subversives » (songeons à la culture politique et syndicale, d'inspiration socialiste ou anarchiste). On impose un modèle alternatif d'en haut, démarche qui n'est guère différente de celle suivie par les industries culturelles alors florissantes (théâtre de

[31] L'historien Jorge Uría a réalisé une série d'études sur cette question de redéfinition d'une culture populaire dans l'Espagne du premier tiers du XXe siècle. On songera, en particulier, à ses articles « La cultura popular en la Restauración. El declive del mundo tradicional y desarrollo de una sociedad de masas », *in La cultura española en la Restauración*, Santander, Sociedad Menéndez Pelayo, 1999, p. 103-144, et « Lugares para el ocio. Espacio público y espacios recreativos en la Restauración española », *in Historia social*, n°41, 2001, p. 89-112.

[32] Alain CORBIN (coord.), *L'avènement des loisirs 1850-1960*, Paris, Champs Flammarion, 1995.

variétés, cinéma, corridas, bals payants, cirque, foires…). Précisons que les possibilités d'activités de loisirs non mercantiles étaient rares, mise à part la promenade du dimanche dans les rares parcs publics ou en périphérie urbaine. C'est pourquoi les concepteurs des parcs de loisirs populaires pourront reprendre à leur compte cette tendance à guider les masses, comme en témoigne la brochure descriptive de la Coopérative « La Ciutat de Repós » :

> El problema que se presenta es el siguiente : Toda una gran masa de trabajadores se encuentra de pronto con unas vacaciones, la concesión de las cuales no habían creído tan próxima. […] Es fácil hacerse cargo de la desorientación de las masas proletarias. Es por esto que los organismos populares deben adelantarse y encauzar la solución que esté más de acuerdo con las necesidades de los obreros, y éstos, poco a poco y sin darse cuenta, irán siguiendo el camino que se les trace, si está hecho con el acierto y cuidado suficientes[33].

On retrouve à travers ces lignes la décadence supposée des masses laissées à elles-mêmes. Cette croyance était, du reste, largement partagée, jusque dans les organisations ouvrières ! Leurs tentatives pour s'affranchir de la domination de l'élite dans la définition des loisirs de l'ère industrielle traduisent un même souci de loisirs productifs, éducatifs et édifiants. La constitution de Centres Ouvriers, de Maisons du Peuple, censés prendre en charge les travailleurs après leur travail, paraît guidée par une même volonté correctrice : il s'agit à travers les activités proposées de stimuler la rédemption sociale, politique et culturelle de l'ouvrier.

C'est d'ailleurs une tendance internationale, puisque l'on retrouve un peu partout en Europe la même préoccupation sur la nécessité d'organiser les loisirs des travailleurs et de trouver, à cet effet, des espaces convenables. L'urbaniste franco-suisse Le Corbusier qualifie la question des loisirs dans la société contemporaine de « menace imminente ». Dans la réflexion qu'il élabore pour ce qu'il appelle les « temps modernes », il reconnaît les loisirs comme un phénomène récent et un problème dont le règlement est urgent :

> Les loisirs de l'époque machiniste, au premier jour de la réorganisation de la production, surgiront comme un danger social : menace imminente. Bientôt, fatalement, l'aménagement du travail machiniste apportera des heures vacantes dans la journée de chacun […]. Ceci est l'un des problèmes les plus troublants de la sociologie contemporaine. On sent, dès lors, la nécessité de transformer bien vite cette acception encore informe des « loisirs » en une fonction disciplinée. On ne peut pas abandonner pendant 7 à 8 heures par jour des millions d'hommes et de femmes et de jeunes gens dans les rues[34].

---

[33] *Cuadernos de arquitectura y urbanismo*, n°94, janvier-février 1973, p. 9.
[34] LE CORBUSIER, *La Ville radieuse…*, p. 12-13.

Le Corbusier parle, dans le plus pur style rationaliste, de « fonction disciplinée » qui doit se substituer à « l'acception informe des loisirs ». Et pour adapter en ce sens l'habitat, l'urbanisme doit prévoir des locaux et des terrains destinés aux loisirs. Pour faire face au temps libre des travailleurs, la nécessité d'organiser les loisirs des masses va d'ailleurs se concrétiser dans la France du Front Populaire, en 1936, avec la création sous le gouvernement Léon Blum d'un Sous-secrétariat aux Sports et Loisirs dirigé par Léo Lagrange. Promouvant entre autres choses les « loisirs dirigés », des activités récréatives organisées dans le cadre scolaire, cette instance offrait un cadre grâce auquel les masses populaires devaient s'épanouir. Pourtant, il ne s'agissait pas véritablement d'ouvrir l'ouvrier à des activités que l'on supposait ne pas lui convenir, intellectuelles notamment. Le constat que font dès 1925 Borderel et R. Georges-Picot est, à ce titre, très révélateur :

> Il y a pétition de principe, à supposer que le loisir existe en soi, par suite d'une diminution du temps de travail et indépendamment d'un aménagement de l'existence où il puisse être apprécié comme tel. […] Dans l'existence ouvrière, partagée en général entre le travail, la distraction extérieure et le repos complet, le loisir réel, c'est-à-dire une demi-activité libre, personnelle, ou bien une vie de société régulière, n'a pas de place, parce qu'il n'a pas de cadre ou qu'il a des cadres mauvais. […] [Il faut donc] remplir ce cadre qu'il [l'ouvrier] remplira lui-même suivant ses goûts et au fur et à mesure de son évolution intellectuelle et morale[35].

Partant, les loisirs qui étaient proposés aux classes populaires se voulaient des vecteurs d'identification collective, susceptibles de donner naissance à une nouvelle culture populaire du loisir qui s'adapte au nouveau schéma social : exode rural, besoin d'une main d'œuvre massive pour des travaux répétitifs, nécessité de trouver de nouveaux facteurs de cohésion sociale, faire du travailleur un consommateur. Une culture des loisirs, en somme, qui se substitue à la culture traditionnelle et aux cultures dites subversives.

Nous rencontrons là le problème de la définition d'une expression aussi complexe que celle de « culture populaire ». Entendons-la pour le moment au sens de culture pratiquée par les classes populaires ou, du moins, s'adressant à elles. Si nous revenons au cas espagnol plus spécifiquement, Jorge Uría, qui s'est intéressé aux modes d'identification populaire sous la Restauration, en donne la définition suivante : « [Hay

[35] Cités par Alain CORBIN, *L'avènement des loisirs*…, p. 347.

que] admitir como cultura popular, las formas de cultura de masas y los productos de consumo masivo puestos en circulación por las industrias culturales »[36]. Cette définition n'est pas sans poser problème, dans la mesure où elle restreint cette culture à une culture marchande mise en place pour les masses.

Les loisirs : culture de masse, culture populaire ?

Dans les deux projets qui retiennent notre attention, on peut dire que les membres du GATEPAC et, plus généralement, ceux qui adhérèrent au principe de ces stations balnéaires manifestaient le souhait d'influer à leur façon sur les nouveaux modes d'identification populaire, en particulier les loisirs de masses consuméristes apparus depuis quelques années. Alors que, dans les années 1930, la culture de masse était déjà très liée au football-spectacle et aux industries culturelles, les concepteurs voulaient susciter une culture populaire du loisir qui échappe aux principes de la production et de la consommation constitutifs du capitalisme. En ce sens, il s'agit d'un modèle de culture militante. Partant du constat que l'industrialisation générait des dysfonctionnements, depuis l'urbanisation sauvage, l'insalubrité des logements et l'anarchie des lieux de loisirs jusqu'aux occupations malsaines du temps libre dégagé, ils concevaient les vacances comme une parenthèse nécessaire, comme un moment à préserver dans un cadre qui échappe aux relations du travail et à la vie urbaine, un espace démocratique hors des schémas de production. C'est la philosophie qui sous-tend tout le projet, même si cela ne signifie pas que ses promoteurs aient du même coup rejeté toute forme de modernité. Bien au contraire, dans leur esprit, il s'agissait de faire entrer la modernité dans les loisirs pour favoriser leur massification, condition d'un accès généralisé et égalitaire. C'est pourquoi ces architectes, et tout particulièrement les membres catalans du GATCPAC, défendirent une forme d'industrialisation dans la construction de la « Ciutat de Repós i Vacances », à travers la standardisation des logements et cabines et leur production en série par les techniques modernes de l'industrie. En ce sens, la culture des loisirs contenue dans leur cité suivait un modèle proprement industriel, mais pas nécessairement consumériste, puisque toute idée de profit était proscrite. Ces loisirs

[36] Jorge URÍA, « La cultura popular en la Restauración… », p. 104.

devaient être à même d'éduquer collectivement les masses par une pédagogie éclairée, bien éloignée des loisirs bourgeois et aristocrates d'inspiration élitiste.

Quels étaient, en effet, les loisirs que le GATEPAC se proposait de rendre accessibles au plus grand nombre ? Les deux futurs parcs de loisirs de Barcelone et de Madrid visaient à remplacer par des loisirs réels ce que l'on qualifiait alors volontiers de distractions, c'est-à-dire les divertissements qui encourageaient une certaine passivité, comme les salles de spectacle du type des cabarets, les tavernes, mais aussi les zoos. Les activités que proposait le GATCPAC, par exemple, exigeaient une implication active du travailleur et, souvent, une visée correctrice. La première catégorie de loisirs qu'ils défendaient est à mettre en relation avec les courants hygiénistes qui dominaient encore les discours, il s'agit du contact avec la nature, des promenades en plein air et du jardinage. Au-delà de la visée sanitaire, qui permettait d'éloigner les ouvriers des miasmes de la ville, on considérait la nature comme l'antidote de la vie urbaine : si, pour certains, c'était un moyen de détourner les esprits des théories subversives par la contemplation de l'œuvre divine, pour d'autres, notamment au GATEPAC, la nature — en tant qu'espace sanitaire, gratuit et non hiérarchisé — était considérée comme une libération de l'ouvrier. Face à l'étouffement des villes si souvent décrié, la nature « vierge » à laquelle se réfèrent les promoteurs des projets représente un espace préservé, tant sur un plan physique que mental :

> La necesidad de las zonas de reposo en las grandes ciudades. El éxodo periódico de la ciudad al campo es una reacción natural, humana, lógica, del individuo contra la sensación de ahogo — insuficiencia de espacio y de pureza de atmósfera — que producen las grandes ciudades y la rígida disciplina de su organización social[37].

On remarquera la référence à l'individu, et non aux masses, dans cet extrait. Nous nous contenterons de dire, pour l'instant, que l'environnement naturel représente le cadre privilégié d'un nouvel humanisme à même de libérer le travailleur du carcan imposé par la société. Dans ce contexte, la pratique du jardinage constitue un « loisir réel » que les concepteurs entendaient privilégier. Suivant en cela la tradition des jardins ouvriers, ils avaient prévu dans la « Ciutat de Repós » tout un secteur composé de parcelles cultivables louées à un prix modique aux habitants de Barcelone. Voyons ce que prévoyait à ce sujet le programme conçu en 1933 :

[37] *A.C.*, n°7, 1933, p. 25.

> El pueblo de Barcelona ha mostrado desde hace mucho tiempo una gran afición para el cultivo de pequeñas extensiones de huerto, que acostumbraba a cultivarse los días festivos. […] El desarrollo de la ciudad va invadiendo aquellos campos para edificarlos […]. La *Ciutat de Repós* atiende a esta aspiración y dedica una zona de parcelas para el cultivo, de una extensión bastante importante[38].

À la fois plaisir et contrainte, passe-temps et gagne-pain, le jardinage constitue l'archétype du loisir vertueux, comme le rappelle Alain Corbin. Symbolisant la concorde et le lien avec le passé, c'est un outil efficace de moralisation de la classe ouvrière.

Au même titre que le contact avec la nature, la pratique du sport amateur est une activité prônée par les concepteurs des projets. Conçus comme une compensation au travail, le sport et la gymnastique sont l'hygiène du fatigué, nécessaires à son épanouissement physique et moral. Tant les Playas del Jarama que la Ciutat de Repós réservaient une place centrale aux exercices physiques réalisés en plein air. Que ce soit le football, le golf, les sports nautiques comme le canotage et l'aviron, la baignade ou la natation, toutes les formes de sport amateur y sont favorisées. Car, à bien des égards, le sport représente un idéal, voire une nouvelle forme d'humanisme. À la fois assainissement de l'âme et renforcement du corps, il repose sur les valeurs de fraternité, de force et d'harmonie. L'engouement généralisé pour le sport semble renforcé par un mouvement qui l'associe à la culture de masse, aux valeurs populaires par excellence. Cette idée trouve sa meilleure expression dans les Olympiades populaires qui voient le jour au cours de ces années. Après celles de Francfort, en 1925, et Vienne, en 1931, Barcelone (Montjuich) devait accueillir à son tour l'Olympiade Populaire de 1936, censée concurrencer les Jeux Olympiques de Berlin célébrés la même année. Toutefois, leur inauguration étant prévue le 19 juillet, jour du soulèvement nationaliste en Espagne, ils durent être annulés. C'est dans des circonstances aussi tragiques que l'on retrouve exprimée toute la symbolique incarnée par le sport populaire :

> A pesar de todo, un día más o menos lejano, la simiente sembrada por el Deporte Popular dará frutos abundantes y llenará de amor los campos e inyectará toda la virilidad eficiente a los hombres para fortalecerlos y dignificarlos […]. Aquel 19 de julio marcó dos hitos : Regeneración y Degeneración. Mientras el Deporte Popular alegraba todas las calles, plazas y avenidas con el gozo del disfrute y bienestar y de la paz entre todos los hermanos del mundo,

[38] *Cuadernos de arquitectura y urbanismo*, n°94, janvier-février 1973, p. 9-10.
Sur la signification symbolique du jardinage, on se reportera à l'étude d'Alain CORBIN, « Les balbutiements d'un temps pour soi », *in L'avènement des loisirs*…, p. 341-356.

> otros tramaban la destrucción de un símbolo que no representaba otra cosa que nuestro certamen para el elevamiento de la raza[39].

Sans ignorer la charge idéologique liée au contexte historique, on peut remarquer l'emploi d'une rhétorique régénérationniste appelant au redressement de la « race » et à l'émergence d'une nouvelle société fondée sur l'harmonie et la paix[40]. Sans doute les membres du GATEPAC étaient-ils animés d'un même idéal lorsqu'ils imaginèrent la configuration de leurs cités balnéaires.

Le Corbusier développe, à propos du sport, une pensée qui traduit bien l'état d'esprit des urbanistes rationalistes du GATEPAC. Il voit dans cette activité une action physique disciplinée, qui ressource les corps, revivifie et apporte joie et optimisme. Pour cela, l'architecture doit apporter le sport au pied des maisons, sur le modèle de la cité-jardin, afin que le sport devienne « une alimentation aussi indispensable que le pain »[41]. C'est un peu ce que se proposent les urbanistes du GATEPAC, en mettant à la disposition des masses des terrains de sport à libre disposition. Relevant cette tendance à la pratique sportive comme un phénomène contemporain, Le Corbusier poursuit en déplorant « l'état fallacieux du sport contemporain » :

> Je m'explique : le fait « sport » a profondément pénétré l'âme contemporaine ; il contient des éléments divers bien faits pour capter l'intérêt : la bellicosité d'abord, la performance, le match, la force, la décision, la souplesse et la rapidité ; l'intervention individuelle et la collaboration en équipe, une discipline librement consentie. Autant de valeurs profondément humaines surgies au moment où l'asservissement au travail de la machine avait dompté, écrasé, désarticulé, dénaturalisé la bête humaine : tout ce qui est au fond de la nature humaine, le primordial, avait été bafoué[42].

Il passe ensuite à la traditionnelle dichotomie entre sport-spectacle et sport pratiqué. Si le sport a apporté de nouvelles valeurs, symboliques de la modernité pour Le Corbusier, il regrette qu'il ait seulement donné lieu jusqu'alors à des réalisations favorisant le sport professionnel, offert aux foules sur un mode passif et consommateur :

> Hélas, les événements urbains n'ont permis qu'à satisfaire des velléités : on a construit les stades, ces stades où se déroulent des jeux pour les foules […]. Considérons le stade comme

[39] O. PRATS I FONTS, « Olimpiadas », 1937, reproduit par Carlos Sambricio dans « Memoria urbana », *in Ciudad y Territorio*, n°93, 1992, p. 106.
[40] On retrouve cette idée de conservation de la race par le sport dans *Gran Vida*, n° 346, 30-IV-1932, p. 118.
[41] LE CORBUSIER, *La Ville radieuse…*, p. 65.
[42] *Id.*, p. 66.

> une transition. L'urbanisme moderne accomplira le miracle de mettre les foules elles-mêmes dans le jeu[43].

Et c'est effectivement cette même préoccupation que l'on retrouve dans l'Espagne républicaine. Alors que la polémique autour du sport amateur et du sport professionnel était vive depuis l'apparition des championnats de football, les intellectuels engagés en faveur de la République plaidaient en faveur d'une démocratisation de la pratique du sport, souci que l'on retrouve dans les deux projets de parcs de loisirs : si des stades à grande capacité étaient, certes, prévus, ils étaient intimement associés à la généralisation de la pratique sportive, comme en témoignent les multiples terrains prévus à cet effet. Affirmant qu'il faut, par des conditions adaptées, favoriser la démocratisation du sport, le programme de la coopérative La Ciutat de Repós ajoute que « la concentración de todos los deportes en un recinto común, contribuye a fomentar la cultura deportiva de los ciudadanos en general »[44].

Si l'on s'en tient aux propos de Le Corbusier et des architectes rationalistes espagnols, la pratique de ces différents loisirs — contact avec la nature, baignade, sport — est la condition pour l'avènement d'une nouvelle culture de masse. Pourtant, parlerons-nous là d'une véritable « culture populaire », au sens de pratiques réinvesties librement par le peuple ?

La République en quête de légitimité. Un projet politique autour de l'urbanisme des loisirs

C'est là une question difficile à traiter, tant la notion de culture populaire est complexe. Il est, en tout cas, manifeste que, derrière l'urbanisme des loisirs défendu par le GATEPAC, se dresse tout un projet politique indissociable de l'expérience sociale menée en Espagne par le régime républicain. Les concepteurs de la Ciutat de Repós ne cachaient pas, d'ailleurs, leur ambition : à travers la volonté d'influer sur l'espace urbain et sur l'usage de leur temps libre par les travailleurs, il y avait le désir d'influer sur les structures sociales, un projet de refonte de la société, pour ainsi dire. C'est bien dans ce sens qu'il faut interpréter l'éditorial du numéro d'*A.C.* intitulé : « La necesidad

[43] *Ibid.*
[44] Cf. *Cuadernos de arquitectura*, n°94, janvier-février 1973, p. 8.

de la vida al aire libre », et consacré au parc de loisirs projeté à Barcelone. L'illustration qui couvre toute la première page du projet et reprend le motif annoncé en couverture, ne schématise pas la future station sous la forme de photomontages ou de plans, elle expose tout simplement une jeune famille assise en tenue de bain sur le sable, le sourire aux lèvres et le regard resplendissant. Un tel choix éditorial, ainsi que la légende qui l'accompagne, suggèrent bien qu'au-delà du plan urbanistique se trouve un véritable projet de société :

> De existir, la ciudad de reposo que necesita Barcelona, influiría enormemente en la psicología y el espíritu de sus habitantes. Este optimismo, esta expresión de equilibrio perfecto, únicamente pueden poseerlo las personas que hallan en un contacto directo con el sol y el aire libre la compensación del desgaste que produce la vida trepidante de las grandes ciudades[45].

Dans un style très « le-corbusien », on reconnaît ici la croyance en une efficacité sociale de l'espace. L'optimisme caractéristique des architectes rationalistes investit l'urbanisme d'une mission : à travers cette nouvelle façon d'ordonner l'espace urbain dont font partie les parcs de loisirs projetés, il s'agit de réinventer un lieu d'identification pour les masses populaires, c'est-à-dire pour l'individu urbain, confronté à l'anonymat des villes industrielles.

Faut-il assimiler cette entreprise à celle qui a été mise en œuvre à la même époque par les régimes autoritaires apparus en Europe ? Car une des motivations des promoteurs des loisirs populaires était de contrôler et surveiller les activités de l'autre en dehors de la sphère professionnelle. Cette lecture politique peut-elle s'appliquer à l'Espagne républicaine ? D'une certaine façon, c'est une tendance qui a largement été diffusée dans le monde occidental, puisque, comme nous le rappelle Anne-Marie Thiesse, l'organisation des loisirs des travailleurs était une des tâches que se donna dès sa création le Bureau International du Travail[46]. Considérés comme la garantie contre la subversion et les troubles à la paix sociale, les loisirs devaient favoriser les valeurs de moralité, bonne tenue, camaraderie et discipline, indispensables à la perduration de l'ordre social. Les modèles qui ont poussé jusqu'au bout un tel raisonnement sont les organisations des temps libres des régimes fasciste et nazi. En Italie, dès 1925, était

[45] *A.C.*, n°7, 1933, p. 24.
[46] Cf. Anne-Marie THIESSE, « Organisation des loisirs des travailleurs et temps dérobés », *in* A. CORBIN, *L'avènement des loisirs…*, p. 305-308.

constituée l'Œuvre Nationale de l'Après-travail (Opera Nazionale del Dopolavoro), tandis qu'en Allemagne, c'est en 1933 qu'apparaît l'organisation des loisirs La Force par la Joie (Kraft durch Freude)[47]. Ces organismes traduisaient, de la part des régimes concernés, une volonté d'acculturation et d'endoctrinement des masses à travers le développement d'une idéologie collective. Retrouve-t-on dans le projet du GATEPAC une intention du même ordre, quoique atténuée ? Le gigantisme des projets, la tendance analogue à « parquer » les masses en les considérant comme un ensemble homogène, les prétentions sociales et nationales d'une telle entreprise, établissent des points de convergence qui ne doivent pas égarer. Contrairement aux régimes totalitaires, qui prenaient les masses plus comme objet de propagande que comme acteur politique, l'entreprise du GATEPAC ne recherchait pas un protagonisme passif des ouvriers, mais se proposait, au contraire, de lutter contre l'aliénation dont étaient victimes les travailleurs industriels. La justification d'une telle démarche est simple, même si elle n'est pas exempte d'une définition classiste de l'homme : « Al ser el pueblo quien da lugar a la formación de las grandes ciudades y quien soporta la pesada carga de darles impulso, materialmente, creemos que tiene derecho a toda clase de diversiones, con el fin de permitirle reemprender con más vigor su trabajo »[48].

Cet extrait manifeste l'affirmation d'un droit au divertissement, encore subordonné à la valeur travail, il est vrai. Pourtant, le traitement de cette masse formée par les travailleurs urbains n'en reste pas moins classiste, déterminé sur la base de la fonction sociale. S'il est donc excessif de parler dans le cas espagnol d'entreprise de disciplinarisation des masses sur le modèle fasciste et nazi, on notera, cependant, qu'à travers la conception de parcs spécifiquement populaires était posé le problème de la ségrégation sociale, même positive. Mais il semble qu'à une époque où l'essence de la conscience de classe était précisément le séparatisme spatial — pour paraphraser Hobsbawm —, le principe de mixité sociale ne faisait pas partie des préoccupations urbanistiques. Malgré cette définition fortement classiste des individus, le cas de la Ciutat de Repós i Vacances et, plus globalement, du Plan Maciá est intéressant, car il

[47] D'abord appelée Après le Travail (Nach der Arbeit), comme nous le rappellent Jean-Claude RICHEZ et Léon STRAUSS, dans « Un temps nouveau pour les ouvriers : les congés payés », *in L'avènement des loisirs*, *op. cit.*, p. 381-382.
[48] Projet de la Coopérative La Ciutat de Repós, in *Cuadernos de arquitectura*, n°94, janvier-février 1973, p. 9.

constitue une authentique révolution sociale, bien que d'inspiration partiellement bourgeoise.

Plus encore que pour les Plages du Jarama, on pouvait lire dans la Cité de Repos et Vacances une volonté de républicanisation de la culture populaire. On sait combien l'identité sociale est intimement liée à l'activité et au lieu où elle s'épanouit, combien est fort en particulier le lien entre territoire et identité ouvrière. Il convient donc d'inscrire dans ce contexte les projets du GATEPAC : leurs concepteurs, dans leur grande majorité républicains progressistes[49], voyaient en eux un moyen d'affermir et de légitimer le régime républicain. Ces grands projets garantissaient dans le dur les nouveaux acquis sociaux et marquaient dans la ville ce nouveau droit. Par conséquent, ils paraissaient à même de produire un sentiment d'identification des masses au nouveau régime. La II^nde^ République avait, du reste, entrepris à partir de 1932 une politique audacieuse autour des loisirs populaires. C'est donc tout naturellement que le ministre socialiste des Travaux Publics, en fonction en 1933, Indalecio Prieto, accueillit très favorablement la proposition pour aménager les « plages » du Jarama. À Barcelone, le projet du GATCPAC reçut très tôt le soutien de la Generalitat et fut aussitôt intégré à l'ambitieux plan Maciá pour la « Nouvelle Barcelone » (1932). On notera d'ailleurs le caractère symbolique de ce plan d'urbanisme, et de son volet sur les loisirs, censé représenter l'avènement de la Catalogne autonome et moderne. Il ne faudra pas s'étonner, dans ces conditions, de la mise en scène qui est faite autour de la mutation de la métropole catalane et de ces nouveaux espaces consacrés aux loisirs populaires. Outre les deux cycles de conférences donnés en 1932 et 1933, trois expositions, avec des photomontages et des panneaux explicatifs, sont organisées afin de populariser ces projets et d'en faire ample publicité : au printemps 1933, sous la place de la Catalogne, à Barcelone ; en été de la même année, au musée d'Art Moderne de Madrid ; en juin 1934, enfin, lors du Salon du Tourisme de Barcelone. Ces initiatives traduisent bien le caractère engagé de cet urbanisme, et ce sur deux plans au moins.

Tout d'abord, l'enjeu d'un tel urbanisme était assurément de reconnaître aux classes populaires un droit à la jouissance. Cette tendance s'inscrit dans la ligne déterminée par le modèle de « République populaire », tel qu'il fut défini par le théoricien socialiste

[49] Voir à ce sujet l'entretien avec l'urbaniste catalan Francesc Fábregas, membre du GATCPAC : « Fábregas : el GATCPAC, aún », *in Jano Arquitectura*, n°62, décembre 1978, p. 42-46.

autrichien Otto Bauer pour évoquer le compromis auquel étaient parvenus, pour obtenir la paix sociale, la moyenne bourgeoisie urbaine et les secteurs réformistes du prolétariat (derrière des syndicats comme l'UGT, en Espagne)[50]. Avec la victoire du Front Populaire, en 1936, le mouvement ouvrier sera même pour la première fois associé de près à la gestion de la société. C'est pourquoi les autorités de l'époque reprennent à leur compte dans le cadre de plans régionaux les projets conçus quelques années auparavant : il s'agit, pour les mouvements socialiste et anarcho-syndicaliste, de saisir cette opportunité pour inscrire leur marque dans le modèle social défendu.

Le second plan par lequel se manifeste l'engagement militant des promoteurs d'un urbanisme des loisirs populaires concerne plus spécifiquement le cas catalan. Pour l'évoquer correctement, nous donnerons la parole à Le Corbusier, qui l'a exprimé en des termes très révélateurs. L'apparition d'un gouvernement autonome en Catalogne créait, en effet, les conditions idéales pour la réalisation d'un projet d'avant-garde sociale et culturelle comme l'était la Ciutat de Repós. Le Corbusier ne s'y était pas trompé, lui qui voyait dans la Generalitat de Catalunya l'émergence d'une ère nouvelle. Dans le chapitre qu'il consacre à la future Barcelone du Plan Maciá, quelque deux ans après son entrevue avec le Président de région, il affirme ainsi :

> L'avenir de la République Catalane et l'urbanisme ne faisaient qu'un dans l'esprit si clairvoyant du Président et des gens alertes qui l'entouraient. J'exposai mes thèses, mon admiration pour la ville de Barcelone — lieu géographique fatal d'une capitale et splendeur naturelle conjugués. L'intensité de cette ville, la jeunesse d'esprit de ses chefs, permettaient tous les espoirs : enfin, en un point vivant de la terre, les temps modernes trouveraient asile. Le Président entrait dans mes vues[51].

Avant d'ajouter peu après : « Le Président est mort. C'était le père de la Patrie catalane. Nous avons demandé que le plan établi s'appelât : le Plan "Macia" de Barcelone ». On comprend bien que le plan régulateur de Barcelone, conçu à l'époque en collaboration avec Le Corbusier, ne représentait pas seulement la mise en œuvre, après l'Ensanche Cerdá, d'un nouvel urbanisme plus démocratique et mieux intégré sur un plan régional, mais un véritable symbole pour la Catalogne autonome, la « patrie catalane » en construction célébrée par l'urbaniste franco-suisse. On retrouve d'ailleurs

[50] Pour plus de détails, voir l'introduction de Carlos SAMBRICIO à l'ouvrage *Luis Lacasa. Escritos 1922-1931*, Madrid, Publicaciones del COAM, 1976, p. 7-74.
[51] LE CORBUSIER, *La Ville radieuse…*, p. 305.

cette prétention dans la communication épistolaire entretenue entre les différents promoteurs de la Ciutat. Dans une lettre adressée à le Corbusier, Josep María Sucre, Président du Commissariat de la Maison Ouvrière, l'informe de l'évolution du projet et annonce l'inauguration des travaux en une date pour le moins symbolique :

> Creo que Sert ya le tiene al corriente de la creación de una Cooperativa para realizar la « Ciutat Obrera de Repós i Vacances ». Le he hablado al Presidente [de la Generalitat] Companys, insinuándole la necesidad de comenzar la obra el próximo 1° de mayo, que es en Cataluña fiesta nacional oficialmente. El Sr. Companys ha aprobado la idea y me ha encargado de invitarle, […] a la colocación de la primera piedra[52].

Même si les retards administratifs pris par le projet rendront caduque une telle intention, on en retiendra le caractère hautement symbolique, pour le monde ouvrier d'une part, pour la Catalogne d'autre part. Car c'est pour leur valeur emblématique que ces deux projets de parcs de loisirs populaires auront retenu notre attention dans cette analyse : tout est problème de représentation de l'espace dans les consciences, autant que d'effet réel de l'espace sur les individus. Le fait que ces projets n'aient pas abouti semble, dès lors, secondaire, tant ils auront suscité d'espoir et incarné un idéal indissociable de l'expérience républicaine.

À travers eux, l'Espagne offre une réponse inédite et ambitieuse à une préoccupation européenne, commune à toutes les grandes villes du moment : comment assurer la massification des loisirs, tout en préservant leur caractère démocratique, sain et éducatif ? En ce sens, Le Corbusier avait raison de reconnaître en la Catalogne ce « point vivant de la terre [où] les temps modernes trouveraient asile ». Grâce à l'expérience urbanistique menée pendant quelques années, l'Espagne de la II^nde^ République voyait surgir autour des loisirs une authentique culture populaire. Car d'une certaine façon, en adhérant massivement au projet par l'entremise de la société coopérative de la Ciutat de Repós, le peuple catalan s'est approprié ces pratiques des loisirs. Il s'agit donc bien d'une culture populaire. Etait-elle assumée par le peuple pris dans son ensemble, considéré comme une classe, ou par les individus eux-mêmes ? C'est ce que nous allons voir à présent.

[52] Lettre en date du 22-I-1934, *in Cuadernos de arquitectura y urbanismo*, n°90, juillet-août 1972, p. 31.

3) Les loisirs comme nouvelle forme d'humanisme : de la libération des masses à l'épanouissement de l'individu

Il s'agira ici de caractériser sur un plan idéologique et sociologique l'entreprise menée par les urbanistes du GATEPAC. Cette ultime analyse débouchera sur une réflexion plus large sur la conception des loisirs développée, entre autres, par le fonctionnalisme architectural et sur la révolution qu'elle introduit dans la conception contemporaine du travail.

Les ambiguïtés d'une pensée qui se cherche

On aurait envie de dire, à ce stade de l'analyse, que les Espagnols ont souvent du mal à théoriser autour des mouvements culturels qu'ils produisent. Sans donner un caractère trop général à cette affirmation, on retiendra simplement qu'en ce qui concerne le rationalisme architectural et la philosophie qui le sous-tend, les urbanistes espagnols se sont montrés fort peu diserts. Semblant trouver leur légitimité dans les réalisations concrètes bien plus que dans les élaborations raisonnées autour du nouvel idéal urbanistique, ils n'ont laissé que peu de témoignages sur les valeurs et principes contenus dans leurs plans. Sans doute la conclusion dramatique que connut le régime républicain et l'exil qui en attendait certains contribuèrent-ils à laisser sa part de mystère à l'expérience menée. Et l'effort qui, depuis une trentaine d'années, a été réalisé pour commémorer cette période architecturale, laisse une part d'ombre sur de nombreux points.

Nous nous contenterons, ici, de soulever quelques questions. Le premier paradoxe nous renvoie au principe même de cet urbanisme des loisirs : comment peut-on entrevoir une libération de l'homme — mobile confessé des concepteurs — qui passe par une disciplinarisation du temps libre et des loisirs ? Un exemple sera des plus révélateurs. Dans la présentation qu'il fait, au 5e CIAM, du mode de fonctionnement des « Centrales de santé », préconisées sur le modèle de la « Ciutat de Repós i Vacances », Josep Lluís Sert n'hésite pas à appliquer aux vacances ouvrières des schémas inspirés du travail à la chaîne, dans la plus pur tradition taylorienne :

> Las "zonas de ocio semanal" pueden comprender distintas secciones : a- puntos de reunión de grandes masas los días festivos, provistos de instalaciones susceptibles de responder a ese funcionamiento periódico, b- zonas para camping y estancia durante las vacaciones (las vacaciones de los obreros pueden organizarse por relevos)[53].

Ce qui n'apparaît qu'entre parenthèses n'en est pas moins assez révélateur des limites du projet. Ce volontarisme optimiste cherchant à rationaliser chacune des tâches sociales ne semble pas prendre en compte le principe de réalité pourtant incontournable. Dans un même ordre d'idées, on relèvera l'ambiguïté constitutive de l'entreprise, qui revient à proposer une révolution, que l'on pourrait qualifier à bien des égards de socialiste, dans un cadre proprement capitaliste. Certes, l'avenir de la République espagnole était-il lui-même, sur ce point, encore indéterminé. Mais l'indécision idéologique que nous ne manquerons pas de faire apparaître ne laisse pas d'étonner, tant la question a d'importance dans le contexte des années 1930.

Sur un tout autre plan, on notera l'incohérence qui consiste à proposer de fuir la ville, tout en se situant dedans. En effet, c'est de façon répétée que les brochures insistent sur la nécessité de se sentir en pleine nature. Mais, précisément, les deux stations balnéaires étaient intégrées aux plans régionaux prévoyant l'urbanisation, certes maîtrisée ou raisonnée, des zones concernées. La relation établie avec l'industrialisation ne paraît pas plus claire, dans la mesure où elle est présentée à la fois comme cause et remède des maux dénoncés. Tantôt décriée, tantôt exaltée, l'industrialisation est la cause de changements radicaux, mais peut aussi, grâce aux nouvelles techniques, apporter une solution radicale pour la société moderne. Enfin, on soulèvera un problème d'ordre sociologique : les travailleurs sont-ils perçus comme un ensemble véritablement homogène, ou leur reconnaît-on une certaine pluralité ? Le terme de « masses » revient sans arrêt dans la prose étudiée. Pourtant, la philosophie d'un Le Corbusier se veut profondément humaniste, et attentive à la liberté individuelle. Qu'en était-il en Espagne ?

Cette oscillation, les ambiguïtés observées, reflètent sans doute le flottement d'un discours qui se cherche et qui a encore du mal à se définir. Alors qu'il faisait l'objet à un niveau européen d'une réflexion encore balbutiante, les incertitudes pesant sur l'urbanisme des loisirs populaires constituent la preuve que l'Espagne était, sous la II^{nde} République, à la pointe de cette problématique et de cette réflexion.

[53] Josep Lluís SERT, Rapport n°2 « Cas d'application : Villes »…, p. 47.

La « Ville Radieuse », une utopie de la modernité[54]

C'est pourtant à un Français que nous recourrons pour étayer notre analyse. Les écrits de Le Corbusier nous intéressent à plus d'un titre : il n'a pas seulement pris une part active à l'élaboration du Plan Maciá et porté un œil attentif sur le projet de Cité de Repos et Vacances ; l'urbaniste a aussi représenté la référence doctrinale et pratique de la plupart des architectes rationalistes espagnols, à commencer par García Mercadal, Subirana, Sert ou Torres Clavé. C'est donc tout naturellement que nous tournerons nos regards vers la « Ville radieuse », qu'il a conceptualisée, en 1935. Les « stations balnéaires » imaginées par les groupes madrilène et catalan du GATEPAC sont-ils des prototypes de cette ville idéale, et sur quels points en diffèrent-ils ?

On ne peut caractériser de façon satisfaisante ces deux projets sans distinguer ici leurs ambitions respectives. Le plan conçu pour Madrid et celui de Barcelone renferment une différence fondamentale : la Ciutat de Repós constitue, à tous points de vue, une solution radicale, une nouvelle ville, à la différence du projet madrilène, qui est beaucoup plus circonscrit[55]. Les Plages du Jarama, parfois appelées (de notre point de vue, de façon hâtive) « Ville verte du Jarama », ne reposaient pas sur un schéma unitaire, mais comprenaient en réalité une série de propositions ponctuelles et spécifiques. Le Groupe Centre du GATEPAC n'avait pas la cohérence de son homologue catalan. Fondamentalement hétérogène, il rassemblait des architectes indépendants, parmi lesquels seul García Mercadal revendiquait une adhésion active au groupe. C'est ce qui explique, en partie, l'abandon du projet lors du départ du gouvernement du ministre Prieto, celui-ci n'étant repris et intégré au Plan régional qu'en 1937-39. Par ailleurs, l'urbanisme imaginé pour Madrid n'avait pas, à la différence de Barcelone, vocation à être produit en série. L'ambition catalane était tout autre : le projet de la Ciutat, beaucoup plus abouti, prévoyait un territoire structuré selon

[54] Voici, à titre de comparaison, les différents éléments qui devaient, selon Le Corbusier, composer la "Ville radieuse" : espaces verts, soleil, air, parcs, autostrades, bâtiments sur pilotis, piscines, stades, « sur les toits-jardins s'étire le ruban des plages de sable et des bains de soleil », in *La Ville radieuse…*, p. 106 et ss.

[55] On trouvera une analyse comparative de la portée des deux projets dans le cours de deux articles, Carlos SAMBRICIO et Lilia MAURE, « El ocio de las masas en el Madrid de la República : Las playas del Jarama », *in Madrid, urbanismo…* et Carlos SAMBRICIO, « La Ciutat de Repos, variaciones sobre un tema », in *A & V. Monobrafías…*

une maille octogonale, divisé en quartiers rectangulaires et composé de logements dispersés dans la végétation. Les plans allaient jusqu'à étudier en détail le mode de construction des maisons : il devait s'agir de logements minimums standardisés susceptibles d'être produits à moindre coût et industriellement. Enfin, le parc de loisirs pour Barcelone était intégré à un ambitieux plan régional, et trouvait sa cohérence dans une redéfinition globale des fonctions de chaque zone. Comme le rappelle Francesc Roca, la proposition du GATCPAC prétendait donner naissance à une ville alternative, conçue sur un modèle différent de l'urbanisme traditionnel qui caractérisait la métropole catalane :

> En estas propuestas, los técnicos del GATCPAC presentan soluciones radicales : construcción — con el apoyo de un gran número de entidades obreras y populaires — de una nueva ciudad — la Ciutat de Repós —, destrucción de los núcleos de viviendas insalubres de la ciudad medieval, proyecto de construcción de un Palacio del Trabajo en la Barceloneta, etc.[56].

Dès lors, on peut s'interroger sur le caractère révolutionnaire du projet élaboré par les urbanistes catalans. Concevaient-ils l'architecture comme un instrument de révolution sociale ? Proposaient-ils le surgissement d'un nouvel ordre social à travers leurs théories urbanistiques ? Encore une fois, c'est la revue *A.C.*, porte-parole du groupe, qui nous en donne une indication à travers ses éditoriaux : dans le numéro 15, de 1934, on peut ainsi lire « La revolución no puede haber sido inútil ; de ella ha de salir el nuevo orden », idée reprise en ces termes en 1937 : « He aquí el momento de implantar en nuestro país los resultados del esfuerzo de los técnicos modernos para organizar la nueva sociedad… » (numéro 25). Si l'idéologie qui sous-tend de tels propos n'est pas précisée, il s'agit bel et bien d'une prétention à révolutionner la société, à remplacer l'ordre existant par un nouvel ordre. José Manuel Aizpúrua, appartenant au Groupe Nord du GATEPAC et futur membre de la Phalange, n'affirme-t-il pas, pour sa part, en 1930 : « Es ridículo pretender que la nueva arquitectura sea cosa para minorías selectas. […] La nueva arquitectura es de las masas, y viene a ellas para redimirlas »[57]. On remarquera la connotation futuriste des propos de l'architecte du Club Royal

[56] Francesc ROCA, « El GATCPAC y la crisis urbana de los años 30 », *in Cuadernos de arquitectura y urbanismo*, n°90, juillet-août 1972, p. 22.
[57] J.M. AIZPÚRUA, « ¿ Cuándo habrá arquitectura ? », in *La Gaceta Literaria*, 1-III-1930, cité par Ángel URRUTIA, *Arquitectura española. Siglo XX…*, p. 341.

Nautique de Saint Sébastien. Malgré son appartenance à l'extrême droite, c'est sa radicalité qui lui a permis d'intégrer un groupe comme le GATEPAC.

Le CIRPAC lui-même maintenait une certaine ambiguïté dans ses rapports avec le système capitaliste. On sait combien ces urbanistes européens étaient inspirés par les modèles soviétique et autrichien. « Vienne la rouge », mais aussi la cité linéaire de Milyutin ou les parcs de loisirs construits en Crimée, constituaient des exemples souvent cités. Ainsi, la revue théorique *La Nueva Era*, publiée à Barcelone, glosait les principes qui présidaient aux réalisations urbanistiques soviétiques en cinq points, dont le premier devait inspirer nos urbanistes du GATEPAC : « La primera tarea del Gobierno soviético fue luchar contra la falta de condiciones higiénicas de las habitaciones obreras y crear ''ciudades verdes'' en los alrededores de las grandes ciudades »[58].

Selon ses concepteurs rationalistes, la ville utopique était-elle socialiste ? Sans chercher à donner une réponse définitive à une question qui semble avoir perdu aujourd'hui de son acuité, on précisera cependant que les architectes du GATEPAC étaient mus par des principes fortement socialisants, bien qu'ils n'eussent pas tous appelé de leurs vœux une authentique révolution socialiste. L'aspect qui nous importe le plus dans le traitement de la question des loisirs est leur rejet systématique des intérêts privés et de tout aspect mercantile. Pour les promoteurs de la Ciutat de Repós i Vacances, le projet n'avait de sens que s'il évitait toute marchandisation des loisirs, et donc tout luxe. D'où la grande méfiance témoignée à l'égard des entrepreneurs privés qui n'ont pas manqué de se manifester. La constitution d'un Société Coopérative composée d'associations mutualistes, sportives et caritatives est, à ce titre, révélatrice. La brochure qu'elle édite est d'ailleurs significative de l'esprit qui la guide :

> Ha sido constituida la Cooperativa *La Ciutat de Repós i de Vacances*, atendiendo a una necesidad colectiva acusada de forma irrefutable en Barcelona […], la necesidad de organizar el reposo y el ocio de las generaciones trabajadoras basándose en una obra creada y sostenida por el pueblo, libre de toda tendencia especulativa e interesada[59].

L'utopie socialiste point dans le rejet catégorique de toute tendance spéculative. C'est d'ailleurs une requête récurrente de ces architectes que de solliciter la collectivité

[58] M.L. BAUQUIET, « La arquitectura en la URSS », *La Nueva Era*, septembre 1931, p. 11-15 (article traduit du catalan par Francesc Roca).
[59] Brochure publiée dans *Cuadernos de arquitectura y urbanismo*, n°94, janvier-février 1973, p. 7-22.

publique, plus spécifiquement les autorités, pour qu'elles prennent directement en charge ces responsabilités. Le refus du profit et de tout esprit de lucre est encore manifeste dans l'avant-projet publié en 1933 par *A.C.* :

> No se trata de crear una nueva playa de moda. La orientación general del proyecto es profundamente democrática ; encaminada sólo a satisfacer una necesidad social de las clases media y trabajadora, y en él se prescinde en absoluto de casinos y hoteles de lujo. […] Hay que evitar, sobre todo, que se cree en dicha zona un centro de explotación, un negocio con clientela de clases privilegiadas ; […] ésta sería una expoliación más al pueblo barcelonés[60].

Se prémunir contre les tendances spéculatives semblait être une préoccupation majeure au sein des défenseurs du projet. On peut dire qu'il y allait de la réussite de leur entreprise, et de l'avenir de l'urbanisme populaire d'une certaine façon. L'architecte Francesc Fábregas, militant socialiste parti en exil en 1939, revient sur cet aspect dans un entretien publié au moment de la transition démocratique : « Había un peligro mayor : que una empresa lucrativa, aprovechara el clamor percibido y se lanzara a apoyar el proyecto extrayendo una concesión de los organismo oficiales »[61]. Etant donné la situation de crise financière que connaissaient les pouvoirs publics, une telle éventualité n'était pas à exclure. On comprend donc quel devait être, dans la période idéologique agitée des années 1930, l'enjeu d'une telle question.

Pour essayer d'avoir une vision aussi claire que possible des connotations politiques contenues dans ces projets d'urbanisme populaire, il peut s'avérer utile d'observer quelles ont été les différentes forces politiques en leur faveur. Plusieurs membres du GATEPAC allaient devenir eux-mêmes socialistes, comme Torres Clavé ou Fábregas. Les réactions au Plan d'urbanisme Maciá, qui constituait une rupture avec le mode de croissance bourgeois et spéculatif de la ville, furent positives dans les rangs de l'anarchosyndicalisme (le syndicat CNT), tandis que la gauche catalane (Esquerra Republicana de Catalunya, ERC) reconnaissait dans la « Casa bloc » — habitat collectif conçu par le GATCPAC — un modèle de logement massif à même de résoudre la crise sociale. En ce qui concerne la promotion des loisirs populaires, c'était une préoccupation partagée, dès 1931, par les organisations ouvrières, comme en témoigne le « programme minimal » élaboré par l'USC pour les élections municipales de 1931 : le point numéro 19 prévoyait ainsi la « création de parcs, jardins publics, théâtres

[60] « La Ciudad de reposo que necesita Barcelona », *in A.C.*, n°7, 1933, p. 28.
[61] « Fábregas : el GATCPAC, aún », *in Jano Arquitectura…* p. 44.

populaires, terrains de sport, piscines et bains publics gratuits »[62]. De telles propositions dénotent un intérêt réel pour les loisirs des masses.

À partir de la période troublée de 1936, le retour de l'ERC au pouvoir en Catalogne, avec le Président de la Generalitat Lluís Companys, associant l'anarchosyndicalisme et la sociale-démocratie pour la défense de la Catalogne autonome et républicaine, allait favoriser une évolution politique de nature quasi-révolutionnaire : les mouvements de collectivisation, dont la municipalisation de la propriété urbaine est un écho en matière d'urbanisme, sont un signe de cette nouvelle orientation. Le GATCPAC lui-même intègre le récemment créé Sindicat d'Arquitectes de Catalunya, dont le secrétaire n'est autre que Torres Clavé. Les architectes fonctionnalistes adoptent alors un engagement militant, et le projet pour la Ciutat de Repós reçoit, à la faveur des événements politiques connus au cours de l'été 1936 en Catalogne, un coup d'accélérateur inespéré[63]. Comme à Madrid, où la municipalité dirigée par les socialistes avait au même moment réhabilité le projet d'urbanisation du Jarama dans le cadre du plan régional élaboré par l'Office Technique Municipal, c'est la sévérité des combats qui finalement aura raison des intentions politiques manifestées.

Pour conclure sur cette question de l'orientation idéologique du GATEPAC, on peut avancer que le rationalisme serait en fait l'adaptation urbanistique d'une conception de la société ayant transcendé la dichotomie capitalisme/socialisme. Mais c'est, là encore, Le Corbusier qui nous paraît aller le plus loin dans le raisonnement suivi par les architectes membres du CIRPAC. Dans *La Ville radieuse*, il annonce son programme pour une nouvelle société et, déjà, il s'écrie : « Notre programme […], s'occuper de l'homme, et non du capitalisme ou du communisme ; du bonheur de l'homme »[64]. Après avoir dénoncé la crise de l'industrie moderne qui a généré une société fondée sur l'offre et qui nous a inondés des « produits de consommation stérile », il propose de passer à une économie fondée sur la demande et sur la production d'« objets de consommation féconde ». À travers l'énonciation de ces principes, il faut lire la recherche d'un nouvel équilibre social, fondé sur un état d'harmonie entre l'homme et son environnement, l'homme et la nature. À plus d'un titre, Le Corbusier est précurseur d'une écologie

[62] Cf. *Cuadernos de arquitectura y urbanismo*, n°90, juillet-août 1972, p. 22.
[63] Voir à ce sujet l'article de Salvador TARRAGÓ CID intitulé « El Plan Maciá, síntesis del trabajo del GATCPAC para Barcelona », *in 2c. Construcción de la Ciudad*, n°15-16-V-1980, p. 68-84.
[64] LE CORBUSIER, *La Ville radieuse*…, p. 69. La citation suivante est à la page 340.

politique promise à un bel avenir. Dans sa dernière partie, intitulée « Urbanisme total », il peut ainsi lâcher dans un cri libératoire : « Finie, une civilisation atroce — celle de l'argent, l'argent, l'argent ! Cent années : 1830-1930, la première ère du machinisme. Dès aujourd'hui, la seconde ère du machinisme, l'ère de l'harmonie. Homme et nature »[65].

Faire table rase du passé, voilà le sens de son affirmation empreinte d'optimisme. Ne sachant trop s'il faut parler aujourd'hui de seconde ou de troisième « ère du machinisme », nous dirons seulement que l'esprit qui animait le rationalisme architectural apparaît quelque soixante-dix années plus tard d'une étonnante actualité.

Comment considérer, dès lors, la ville radieuse que Le Corbusier appelle de ses vœux ? Cette nouvelle ville, opposée à la ville concentrationnaire caractéristique du tournant du siècle, est-elle une ville idéale, voire utopique ? Pour parvenir à une réponse, il faut s'interroger sur le cadre où elle peut s'épanouir. Car, s'il s'agit d'une cité « hors la ville », conçue dans la nature et requérant un fonctionnement autonome, voire autarcique, on peut sans mal, au-delà de la question de la viabilité d'un tel projet, le taxer d'utopie. La Ciutat de Repós devait se suffire à elle-même sur un plan financier. La brochure éditée par la société coopérative finissait par une analyse économique détaillée des coûts de construction et de fonctionnement d'un tel complexe. Les zones de culture prévues pour fournir en produits alimentaires la Cité, ainsi que la fixation d'une participation modique des usagers, devaient permettre d'assurer l'équilibre financier[66]. Toutefois, il semble bien que toute avancée eût été illusoire sans le soutien, y compris financier, des pouvoirs publics. Sans chercher à établir des conjectures sur des faits révolus, nous pouvons porter notre attention sur un aspect aujourd'hui plus pertinent à nos yeux. S'agit-il d'un modèle de ville alternative ? D'une certaine façon, il y a le désir d'échapper à la charge symbolique des villes traditionnelles, en particulier à leur structure hiérarchique. C'est le sens, nous semble-t-il, de l'appel répété à créer une cité où l'on se sente loin de la ville. Le programme présenté lors de l'exposition tenue à Barcelone n'évoque-t-il pas « una zona de reposo donde lo más interesante es sentirse

[65] *Ibid.*, p. 340.
[66] À titre indicatif, la participation annuelle des membres était fixée à 6 pésètes, le droit d'entrée aux piscines à 0,25, le séjour à l'hôtel pour un week-end à 1 pésète, et la location d'un jardin ouvrier à 10 pésètes mensuelles.

lejos de la ciudad »[67] ? La ville des loisirs imaginée par le GATEPAC, conçue en dehors de la cité urbaine, navigue en permanence entre pragmatisme, foi en la modernité et utopie. Dans la mesure où elle repose sur le principe d'un espace de loisirs à l'écart de la société globale, elle renvoie certes à une forme d'idéalisme. Mais l'application démontrée par ses promoteurs — architectes, urbanistes, économistes, hommes politiques et responsables associatifs — pour étayer leur projet et en assurer la viabilité interdit de parler de pure utopie.

Certains éléments, que nous voudrions relever ici, permettent tout de même d'indiquer quelle forme d'idéal ces urbanistes nourrissaient. Il faut bel et bien parler d'un nouvel humanisme, dont l'un des principes est le sport. Le sport joue, en effet, un rôle primordial dans l'avènement d'un nouvel individu, d'une nouvelle ville et, donc, d'une nouvelle société. Le contact avec la nature répond, lui aussi, à la même recherche de pureté et de vitalité suggéré par l'exercice physique. La nature, surtout vierge ou perçue comme telle, était considérée comme une libération de l'ouvrier de la ville inhumaine et aliénante. En tant qu'espace pur et préservé, elle constituait idéalement cet « ailleurs », pourtant artificiel là encore. On a déjà relevé, dans la brochure de la Coopérative La Ciutat de Repós, le souhait exprimé de profiter d'un environnement naturel non encore atteint par la civilisation et laissé en l'état. Mais il convient de préciser que la recherche de la nature n'a pas, dans le cas qui nous intéresse, de caractère bucolique : il ne faut pas l'interpréter comme étant en contradiction avec l'idéologie d'une modernité industrialiste et très urbaine, telle qu'on peut l'identifier chez les urbanistes rationalistes.

En ce sens, le GATEPAC et le fonctionnalisme architectural ont une relation complexe à ce que nous appellerons l'idéologie de la modernité. Réagissant contre elle, tout en l'assumant pour partie, ils s'identifient à ce qu'ils perçoivent comme la pensée moderne. Ayant foi dans le Progrès comme fruit de la modernité (considérée sous tous ses aspects : industrialisation, urbanisation, surgissement du temps libre, massification de la société), ils prétendent finalement orienter cette modernité, bien plus que la combattre, pour qu'elle conduise à l'épanouissement du plus grand nombre.

[67] « Programa del proyecto », reproduit par Emilio DONATO, dans « El GATEPAC entre el olvido y la desmitificación », *in Ciudad y Territorio*, n°1, 1971, p. 57.

« L'enjeu de la partie : l'homme » [68]

Nous avons évoqué le caractère démocratique des cités projetées pour Barcelone et Madrid. Cette démocratisation ne reposait pas seulement sur l'établissement de droits d'accès modiques, mais sur le principe de loisirs collectifs. Les concepteurs voyaient dans les loisirs un facteur de socialisation. Or, l'émergence de ce nouveau lien social, favorisée par l'urbanisme, devait permettre de redéfinir le sens de la collectivité, et, par là, les rapports sociaux. La communauté ainsi promue ne reposait, effectivement, plus sur les schémas de production, telles l'entreprise, la corporation professionnelle ou même la coopérative — dans une version plus socialisante —, mais constituait une collectivité fondée sur la jouissance et l'affermissement de l'homme. Les loisirs étaient alors associés à d'autres activités ayant des prétentions identiques : l'éducation, les activités physiques, etc. Le qualificatif de démocratique peut donc être employé à juste titre, puisque ces projets se proposaient d'intégrer la majorité dans le système de jouissance produit par le capitalisme et, par conséquent, d'envisager le bien-être des masses comme une des fins et non pas seulement comme un moyen de la production capitaliste. C'est là la philosophie qui sous-tend tout le mouvement du GATEPAC : l'architecture moderne, parce qu'elle réconcilie l'individu avec son environnement, est la condition du bien-être humain. Elle doit donc être accessible à toutes les couches sociales, quels que soient leurs moyens.

Le projet de société contenu dans cet urbanisme n'est donc pas un projet alternatif, ou parallèle, mais bien plus un aménagement des rapports sociaux existants. Il s'agit de créer des lieux d'identification populaire dans un cadre imposé, celui de la modernité capitaliste. Il ne faudra donc pas interpréter la nature démocratique de ces complexes en y voyant à l'œuvre un grand mythe de réconciliation nationale. Les parcs des loisirs ne traitent pas de la société dans sa globalité, bien au contraire : ils n'incluent pas dans le nouveau schéma les classes privilégiées, ni ne les y associent d'aucune manière. On retrouve ainsi dans la culture des loisirs qu'ils défendent une définition sociale classiste, voire ségrégationniste. Comme l'a laissé apparaître l'analyse à laquelle nous avons procédé, l'urbanisme rationaliste a réfléchi à une architecture de masses. Ses

[68] LE CORBUSIER, *La Ville radieuse…*, p. 182.

raisonnements sont quantitatifs et il prétend instaurer une gestion rationnelle des masses. La revue *A.C.* attribue cette nécessaire caractéristique à la massification :

> Las clases media y trabajadora son las que han dado magnitud al problema. Problema que sólo pueden resolver los medios de comunicación más modernos debidamente organizados, los grandes espacios libres y un proyecto de conjunto en el cual se estudie una fácil circulación que distribuya a estas masas de un modo racional. Proyecto enfocado de cara a una organización colectiva[69].

Néanmoins, le raisonnement sur les « masses » nous paraît plus obéir à un traitement collectif sur la base de la fonction sociale — les travailleurs urbains et les ouvriers — et des revenus — pauvres et modestes. L'identité de l'homme reste donc ici déterminée par sa fonction au travail. La société industrielle, quant à elle, n'est pas stigmatisée en tant que telle. De même, on demeure dans une définition de loisirs de classes : les modes de jouissance, ainsi que les lieux de récréation, ne se partagent pas, ni ne se ressemblent…

À quoi, par conséquent, attribuer le caractère humaniste des projets ? Derrière les objectifs clairement définis de favoriser le bien-être des masses, l'épanouissement de l'homme par la vie au grand air et une certaine démocratisation des loisirs, l'idée qui anime leurs concepteurs est de permettre une certaine libération de l'homme. Les architectes du GATEPAC paraissent, de cette façon, donner une forme de réponse aux débats idéologiques qui passionnent l'Espagne des années 1930, à une époque où l'anathème est jeté sur les différentes formes d'aliénation affectant les travailleurs de la société industrielle. En ce sens, le nouvel humanisme dont ils se font les interprètes place l'homme, et dans une certaine mesure l'individu, au centre des préoccupations de la société. Ce qu'il faut bien qualifier d'intuition, étant donné l'évolution postérieure de la civilisation occidentale, a été formulé très clairement par le théoricien du rationalisme, Le Corbusier, lorsque, parvenant au terme de son manifeste, il plaide pour un « retour à l'échelle humaine » :

> C'est alors l'heure de dire sans plus tarder : « De quoi s'agit-il ? ». Il s'agit de l'homme, sans plus, placé par les lois de la nature, dans cette riche, périlleuse et totale équation : INDIVIDU-COLLECTIVITÉ. Et vous, nous, moi, nous sommes des INDIVIDUS, dont

[69] « La Ciudad de Reposo que necesita Barcelona », in *A.C.*…, p. 25.

> chaque heur ou malheur est personnel […]. L'homme au fond de tout, et en pointe de tout. L'enjeu de la partie : l'homme[70].

Le zonage des villes introduit par le fonctionnalisme traduit bien la priorité qui est enfin accordée, du moins en théorie, à l'homme dans la planification de la cité. La dialectique que Le Corbusier introduit entre individus et collectivité nous semble très novatrice, en ce sens qu'elle veut voir, derrière les masses et les quantités traitées, la somme d'individualités mues par des besoins, des attentes et des rêves nécessairement divers. Et le but ultime de l'architecture n'est autre que le bonheur humain, comme le rappelle Le Corbusier. C'est pourquoi nous affirmons qu'au-delà de la conception classiste — que l'on considère les masses ou les individus —, il y a un humanisme à l'œuvre dans cet urbanisme. D'ailleurs, l'architecte franco-suisse rejette, quant à lui, ce concept de société de classes pour l'avenir : « J'avais créé le type de la ville sans classes, une ville d'hommes occupés à leur labeur et à des loisirs qui devenaient désormais accomplissables »[71].

Les promoteurs espagnols du GATEPAC, souvent adeptes de la pensée que l'on vient d'énoncer, s'inscrivent dans cette problématique, tout en n'en percevant peut-être pas tous les enjeux. Sur ce point, comme sur d'autres, la Ciutat de Repós nous paraît bien plus ambitieuse que les Plages du Jarama. On pourrait dire, néanmoins, que les urbanistes espagnols se sont heurtés aux difficultés posées par les contradictions inhérentes à leurs projets. Les loisirs constituaient, sous la II^{nde} République, un phénomène récent et émergent. Pour cette raison, les intellectuels progressistes qui s'y sont intéressés ont eu quelque difficulté à bien saisir ce qu'ils représentaient en termes de liberté de choix et d'épanouissement personnel. En effet, leur proposition de loisirs encadrés et organisés pour les masses n'envisage pas du tout la dimension individualiste liée aux loisirs modernes. Si chacun était conscient de la nécessité d'organiser les loisirs des masses, ce principe s'est accompagné pour beaucoup du souci d'éduquer les masses aux loisirs, partant de l'idée qu'elles devaient être incapables de choisir ce qui, pour elles, était nouveau. Qui a donc pris en charge cette direction ? Dans le cas de l'Espagne républicaine, c'est bien l'élite, même dans sa frange la plus réformiste, qui a appliqué à son raisonnement des schémas catégoriels. Les membres du GATEPAC, mais aussi les

[70] LE CORBUSIER, *La Ville radieuse…*, p. 181-182.
[71] *Ibid.*, p. 13.

autorités qui les soutiennent, sont ainsi restés enfermés dans une définition des individus qui reste liée aux corps sociaux, aux classes et au travail, ce qui constitue une trahison de l'esprit cher à Le Corbusier. Les dirigeants politiques et syndicaux issus du monde ouvrier ont, eux aussi, mis du temps à intégrer cette réalité.

Nous dirons, toutefois, que le peuple espagnol — faudra-t-il parler de la collectivité ou des individus ? — s'est, à l'usage, approprié la culture des loisirs de masse qui s'est dessinée alors et lui a été proposée, pour en faire une authentique culture populaire. De ce fait, leur progressive diffusion aura permis une certaine émancipation de l'individu, car les individus ont réinvesti dans leur propre sphère ce qui était proposé comme modèle aux masses. Nous n'irons pas jusqu'à affirmer que les loisirs ont permis l'émancipation de la société, car l'issue que connut la Guerre civile, en 1939, entraîna un usage politique tendancieux des loisirs de masse par la propagande franquiste. Malgré tout, l'expérience avortée du GATEPAC flirtait avec la conception qui a triomphé des loisirs modernes, conçus comme un temps de libre disposition, une activité perçue comme le fruit d'un choix libre et donc comme un espace de liberté. Une telle définition opère une sorte de retour à l'*Otium* traditionnel de l'élite, qui n'était autre chose qu'une forme d'individualisation, l'expression d'un choix personnel non productif et revendiqué comme tel. L'Espagne des années 1930 connaît, de concert avec l'Europe, les balbutiements d'une telle révolution sociologique, avant de connaître la parenthèse franquiste.

« Nous travaillons pour vivre. Nous ne vivons pas pour travailler » [72]. Loisirs et travail, révolution des concepts

Avant de clore la réflexion que nous avons engagée à partir des projets développés par le GATEPAC, nous voudrions réfléchir à la notion de « civilisation des loisirs » et à la problématique qui découle des relations entre Loisirs et Travail. En effet, en filigrane des projets composés par les urbanistes rationalistes, transparaît un questionnement étonnamment actuel autour des valeurs du loisir et du travail. L'année 1929 correspond à un moment historique où, alors que l'idéologie du travail est à son apogée, surgit une grave crise économique et la vague consécutive de chômage. L'apparition du chômage a

[72] LE CORBUSIER, *La Ville radieuse*…, p. 106.

constitué, à bien des égards, un traumatisme dans les mentalités de l'époque : pour la première fois, le système triomphant montrait ses failles. On commence alors, un peu partout en Europe, à s'intéresser aux cohortes de sans-emploi, aux masses exclues de leur activité professionnelle et, à travers elles, à l'individu laissé à lui-même. Timidement, on cherche à repenser les activités — y compris la valeur du travail — qui entrent dans la définition de soi des ouvriers. Cette tendance, qui n'est que l'ébauche du phénomène que l'on observera après la crise de 1973, a permis de faire émerger une conception innovante des loisirs.

On a pu observer, à travers l'analyse des brochures éditées par la Coopérative de la Ciutat de Repós par exemple, que deux perspectives s'opposaient sur le problème de l'utilisation des temps libres des travailleurs. Fallait-il entendre les loisirs comme un temps de repos, c'est-à-dire un temps négatif, de non-travail et de reconstitution de la force de travail, ou alors comme un temps de rupture, rompant avec les schémas de production, les hiérarchies sociales et les rythmes urbains ? Si les loisirs modernes se situent nettement dans cette seconde acception, le discours développé en Espagne autour des années 1930 est encore, lui, à cheval entre ces deux visions. Les ambiguïtés relevées dans la production théorique des rationalistes espagnols illustrent un discours qui oscille entre une interprétation résolument moderne des loisirs, considérés comme une pratique à même de définir l'individu plus — ou au moins autant — que le travail[73], et une conception plus traditionnelle qui voit dans les loisirs un moyen de recréer la force de travail, d'entretenir le travailleur en tant que tel. Le temps des loisirs a ainsi lui aussi été investi d'un contenu propre, tout aussi porteur d'un projet de société que le temps consacré au travail. Les changements que l'apparition du travail à la chaîne a fait surgir dans l'appréhension du temps traduisent cette petite révolution. Comme Georges Vignarello l'a montré à travers l'exemple du sport, le temps est dorénavant calculé : il représente une valeur et une rentabilité potentielle[74]. Dès lors, le critère de progrès dépend de l'utilisation correcte de ce facteur qu'est le temps.

---

[73] Aujourd'hui, cette vision des loisirs comme véritable épanouissement de l'homme est, semble-t-il, largement admise : un individu, en effet, se définit autant par le travail que par ses loisirs, goûts personnels, etc. On en retrouve une manifestation à travers le contenu des discussions entretenues quotidiennement par les individus : elles tournent très souvent autour d'objets d'identification affranchis du travail, mais non de la classe sociale.

[74] Georges VIGNARELLO, « Le temps du sport », *in* A. CORBIN, *L'avènement des loisirs*…, p. 193-221.

Avec le GATEPAC, on avait abouti au paradoxe d'une libération des masses par le temps libre qui reposait sur la définition de l'homme par rapport au travail. La solution à cette contradiction, c'est Le Corbusier qui, si l'on prend la peine de dépasser la première phrase, nous la fournit en proposant une révolution dans la conceptualisation du travail[75] ;

> Le terme de « loisirs » est idiot ici et il n'est pourtant pas si mal que ça ! Tant d'heures de loisirs imminents imposent une indispensable discipline. On pourrait donc, considérant les cinq heures consacrées par nécessité à la nourriture et à l'entretien matériel du corps social [*i.e.*, le travail] comme une façon d'impôts normaux, imaginer le surplus des heures quotidiennes comme le travail normal des gens de l'époque machiniste. Il s'agirait d'une notion élevée du travail […]. Travaux vrais, vrai travail de la civilisation machiniste : les hommes ont reconquis la liberté. Et leurs travaux libres, dès lors, s'accomplissent dans la joie comme des loisirs. Corps sain et entretenu comme tel. Méditation. Civisme.

Certes le machinisme n'aura finalement pas bouleversé le rapport de l'homme au travail, du moins comme il l'espérait. Mais le retournement des rapports qu'il introduit entre Loisirs et Travail garde aujourd'hui toute sa validité : l'homme est au centre ; les loisirs — dont le but n'est autre que le bien-être de — ne sont plus un avant ou un après-travail, ils constituent au contraire la notion la plus élevée du travail — relégué pour sa part à une sorte d'impôt dû à la collectivité et réduit au minimum, cinq heures journalières. Dans une telle configuration, on assiste à un renversement des priorités entre labeur et jouissance : le « vrai travail », accompli pour soi, devient même une forme de plénitude. Loisirs et travaux libres se confondent, et c'est bien la liberté qui en représente le trait d'union. L'urbanisme est là pour offrir un cadre dans lequel cette liberté puisse s'épancher, à loisir :

> Notre programme s'occupe […] de donner du travail à tous, et, à chacun, des heures quotidiennes de liberté ; et d'offrir à cette libération, les lieux matériels et les vases objectifs (sic) dans lesquels l'homme moderne pourra vivre avec ampleur et non pas comme un lièvre pourchassé dans une battue[76].

Ainsi énoncé, ce programme se propose ni plus ni moins que de changer le contrat social en vigueur : créer la cité idéale, une ville d'hommes occupés aux loisirs et au travail. La « société moderne », telle que la rêvaient les urbanistes rationalistes du

[75] LE CORBUSIER, *La Ville radieuse*…, p. 67-68.
[76] *Ibid.,* p. 69.

CIRPAC, consiste en un nouvel équilibre, une nouvelle harmonie entre ces deux fonctions. Une révolution toujours d'actualité pour les lièvres que nous sommes…

Au terme de cette étude, le bilan que nous pouvons dresser de ces deux projets d'urbanisme des loisirs populaires menés par les jeunes architectes du GATEPAC est qu'ils auront constitué une tentative originale, à mi-chemin entre le pragmatisme et l'utopie, pour résoudre la crise de l'habitat et du travail que traversait l'Espagne. D'une certaine façon, leur sort était lié à celui de la République et, comme elle, ils seront mort-nés. Toutefois, ce que nous retiendrons de ces essais, c'est le profond optimisme et le grand enthousiasme qui ont caractérisé leurs promoteurs. Animés par une foi illimitée dans la Modernité source du Progrès, ils ont échafaudé des parcs de loisirs qui devaient rendre la ville plus humaine et offrir aux classes laborieuses le moyen de leur libération. Car c'est là, au fond, le grand paradoxe de cette entreprise : comment aménager une culture des loisirs de masse qui ne nie pas à l'individu sa liberté propre ? Avec le temps, de fait, cette culture des loisirs sera réinvestie par les individus des classes populaires, ce qui donnera naissance aux loisirs au sens moderne, interprétés comme épanouissement libre de l'individu. En un sens, Le Corbusier, maître à penser des urbanistes du GATEPAC, fut le prophète de cette évolution.

Pourquoi ces projets — qui, rappelons-le, échappaient à l'alternative socialisme/capitalisme — n'ont-ils pas été repris, sous une autre forme, par le Franquisme triomphant ? Sans doute étaient-ils trop emblématiques de cette « République populaire » qu'ils s'étaient employés à détruire. Sans doute, aussi, les principes portés par le rationalisme architectural étaient-ils trop novateurs : annonçant les valeurs de l'écologie politique — la notion d'équilibre, d'harmonie entre l'individu et son environnement, le refus de la logique de croissance et de productivité sur les seuls critères économiques, etc. —, la pensée qui le nourrissait était trop en avance pour être bien saisie et, eût-elle été comprise, elle aurait sûrement effrayé les pourfendeurs de l'anarchisme et des expériences révolutionnaires menées pendant la guerre, notamment en Catalogne.

Nous interpréterons donc cet avènement de l'homme et de la notion d'équilibre qui se fait jour dans les propositions du CIRPAC comme une véritable révolution culturelle : remettant en cause les priorités sociales, en particulier la valeur du travail et

la place de l'individu dans la société, elle plaide pour un changement radical de nos mentalités. La revue *A.C.* nous en offre un dernier symbole graphique dans le numéro qu'elle consacre à la Ciutat de Repós i Vacances : elle rapproche sur une même page deux photographies, l'une représentant un portrait de face du Roi Louis XIV en costume d'apparat — intitulée « El rey sol, siglo XVII… » —, l'autre étant une plongée verticale sur un groupe de baigneurs nonchalamment affalés sur le sable et savourant le soleil, et ayant pour titre « … El sol rey, 1930 »[77]. Au-delà du message politique, qui suggère que le soleil – et donc la jouissance – n'est pas l'apanage des grands mais doit profiter aux masses, on lira dans ce panneau le symbole d'une révolution des mentalités : à l'artifice, au luxe, à la verticalité, à la noblesse et aux privilèges, s'opposent la simplicité, l'horizontalité, la fraternité et le bien-être. Et le drapé, motif récurrent dans les deux images, n'introduit qu'une apparente équivalence, tant la vision de l'homme y est différente.

[77] Montage inspiré de la revue hollandaise *Opbouw* et publié dans *A.C.*, n°7, 1933, p. 27.

DES MILITAIRES D'OPÉRETTE : LE THÉÂTRE, UN LOISIR AU SERVICE DE LA NATION

Évelyne RICCI, Université de Bourgogne
Marie SALGUES, Université de Paris VIII

Ante la fractura abierta entre sociedad civil y Ejército, la España de la Restauración, consciente de la importancia del Ejército para la Nación, ofrece en su teatro una imagen alegre y consensual de las fuerzas armadas. El estudio de obras emblemáticas de finales del siglo XIX y el de las piezas escritas a favor de los episodios bélicos del período, permite desmontar los mecanismos literarios que presiden una « propaganda » militar y política, producida por y para la burguesía, apoyo privilegiado del nuevo régimen.

Aware of the huge gap between the civilian society and the Army, and understanding the importance of the latter for the Nation, during the Restoration, Spain found in theatre a means of transmitting a jovial and consensual image of its armed forces. A study of historical plays, representative of the end of the nineteenth century, together with a survey of topical plays written to illustrate the military events of that period, allowed to explain the literary mechanisms prevailing in this military and political propaganda, produced by and addressed to the bourgeoisie in order to support the new regime.

Le thème militaire est omniprésent dans le théâtre de la fin du XIXème, Carlos Serrano l'a montré, évoquant « una herencia militarista que manifiesta la zarzuela como género »[1]. Les éléments militaires envahissent les titres des œuvres[2], comme celui de

[1] Carlos SERRANO, *El nacimiento de Carmen. Símbolos, mitos y nación*, Madrid, Santillana, 1999. p. 132.

[2] Pour ne citer que quelques titres : *La monja alférez* (première le 24.XI.1875, sur une musique de Miguel Marqués et un livret de Carlos Coello), *El centinela* (1892, musique de Miguel Marqués, livret d'Emilio Sánchez Pastor), *El cornetilla* (1893, musique de Miguel Marqués, livret de Perrín y Palacios), *Los voluntarios* (1893, musique de Gerónimo Giménez, livret de F. Yraizoz), *El cabo primero*, (première le 24.V.95, musique de Fernández Caballero, livret de Celso Lucio et Arniches), *La banda de trompetas* (1897, musique de T. López Torregrosa, livret d'Arniches), *El primer reserva* (1897, musique de López Torregrosa, livret de Sánchez Pastor), *Los hijos del batallón* (1898, musique de Ruperto Chapí, livret de Fernández Shaw).

ISSN 1773-0023

cette comédie de 1889, d'Emilio Mario, *Militares y paisanos*, l'un des grands succès de l'époque. L'inspiration militaire se généralise sur scène en cette époque où le théâtre constitue un loisir important, accessible à une grande part de la population espagnole, d'autant qu'aux représentations données par les compagnies professionnelles et amateurs s'ajoutent, parfois, des représentations gratuites, subventionnées par les autorités. C'est notamment le cas lorsque en 1876, à l'issue de la Guerre Carliste, la ville de Madrid offre deux jours de spectacles à ses administrés pour fêter l'entrée triomphale d'Alphonse XII dans la capitale. Deux des pièces qui sont alors jouées sont de claire inspiration militaire, *Rey valiente y justiciero* et *Paz como hermanos*.

Théâtre et politique sont liés, puisque la généralisation de l'élément militaire sert les desseins d'une bourgeoisie en passe de prendre le pouvoir, qui va trouver dans le nouveau régime le cadre le plus favorable à son expansion. Il est important pour elle d'en défendre les valeurs et les garants et, donc, de réconcilier la population avec une institution militaire très nettement en perte de vitesse. Le recours au loisir théâtral est une solution habile et efficace.

Théâtre et Restauration

Ces représentations de pièces d'inspiration militaire qui servent les desseins de la classe bourgeoise ne sont pas originales dans le contexte européen. Les travaux de Roswitha Flatz[3] ont souligné un phénomène tout à fait semblable en Allemagne, où le théâtre a, depuis longtemps, une prédilection pour le personnage du soldat, troufion cocasse qui prête à rire. Les pièces militaires connaissent un engouement nouveau dans les années 1870, avec l'apparition d'un nouveau héros, l'officier qui, dorénavant, incarne l'Institution. L'unité allemande et la victoire de Sedan expliquent cet essor d'un théâtre plus militariste, dont le succès oblige à renouveler sans cesse le répertoire. L'Allemagne doit traduire des pièces qu'elle emprunte à la France et il est dorénavant admis que les militaires à la retraite ou les appelés en fin de service peuvent réaliser, sur les planches, une nouvelle carrière. En effet, le goût du public pour les uniformes et les manœuvres sur scène — caractéristiques présentes en Espagne également — obligent les directeurs de théâtre à engager massivement des militaires. Là aussi, R. Flatz le montre, il existe un accord entre bourgeoisie et Armée, avec une soumission implicite, mais évidente, du civil au militaire.

En Espagne, où la fin du conflit carliste explique l'avalanche soudaine de pièces militaires, on trouve deux types de productions théâtrales très distinctes : d'une part un

[3] Roswitha FLATZ, *Krieg im Frieden. Das aktuelle Militärsttück auf dem Theater des deutschen Kaiserreichs*, Francfort, 1976. Nous tenons à remercier très sincèrement Sylvie Marchand qui a lu et traduit pour nous cet ouvrage uniquement disponible en allemand.

théâtre que l'on pourrait qualifier de *patriotique* et, d'autre part, des œuvres *historiques*. Le premier regroupe les œuvres de circonstances qui naissent dans l'urgence, pour accompagner des faits guerriers ou des poussées de fièvre belliqueuse. Une fois tournée la page du conflit carliste et celle de la Guerre Cubaine des Dix Ans (1868-1878), peu d'événements viennent troubler la Péninsule avant la fin du siècle et la perte des ultimes colonies américaines : la revendication allemande sur les îles Carolines, en 1885, l'invention, pense-t-on, du sous-marin Peral, en 1889, et les événements de Melilla, en 1893. Des pièces patriotiques sont écrites dans ces contextes de crise, alors que les œuvres *historiques*, étalées et dispersées dans le temps, s'inspirent d'événements passés. La date de ces pièces n'est pas plus accidentelle que ne l'est celle des pièces patriotiques : si elles sont apparemment moins directement liées à l'actualité, c'est, pourtant, elle qui justifie souvent leurs représentations. C'est donc un double corpus qui est ici envisagé, celui des pièces patriotiques d'actualité, d'abord, qui couvre toute la Péninsule et dont on recense pour la seule capitale 57 titres et 1339 représentations jusqu'au début des guerres de 1895, puis 23 nouveaux titres et 214 représentations ensuite, jusqu'à la fin du siècle[4]. On complétera cette réflexion par l'étude de cinq pièces jugées emblématiques du corpus historique : *La Marsellesa* (de M. Ramos Carrión, sur une musique de Fernández Caballero, dont la première a lieu le 1er février 1876)[5], *Cádiz* (sur un livret de Javier de Burgos et une musique de Chueca, dont la première date du 20 novembre 1886,)[6], *El tambor de Granaderos* (de Sánchez Pastor, sur une musique de Chapí, jouée pour la première fois le 16 novembre 1894)[7], *La viejecita* (de M. Echegaray, avec une musique de Fernández Caballero, dont la première est donnée le 29 avril 1897)[8] et, enfin, *Gigantes y Cabezudos* (des mêmes Echegaray et Fernández Caballero, jouée le 29 novembre 1898)[9]. Ces pièces jouées massivement à travers toute la Péninsule sont de véritables triomphes.

La période est cruciale, puisque, après les six années quelque peu chaotiques qui viennent de s'écouler, il importe de stabiliser le nouveau régime et de régler la question militaire. C'est, selon les historiens, pendant le *Sexenio* que se consomme la rupture définitive entre l'Armée et la société, en particulier à cause du problème des *quintas*. Les chefs de file de la Révolution de Septembre 1868 avaient promis l'abolition de cette

[4] Tous les chiffres concernant ce théâtre sont tirés de Marie SALGUES, *Nationalisme et théâtre patriotique en Espagne pendant la deuxième moitié du XIXème siècle (1859-1900)*, Thèse doctorale, sous la direction du Professeur Serge SALAÜN Université de la Sorbonne-Nouvelle, 2001.
[5] L'édition utilisée est celle publiée par la collection La Novela Teatral, n°90, en septembre 1918.
[6] L'édition utilisée est celle incluse dans l'anthologie *El género chico. Antología de textos completos*, Madrid, Taurus, 1962, p. 134-212.
[7] L'édition utilisée est celle incluse dans l'anthologie *El género chico. Antología…*, p. 453-487.
[8] L'édition utilisée est celle publiée à Madrid, Unión musical española editores, 1967.
[9] L'édition utilisée est celle incluse dans l'anthologie *El género chico. Antología…*, p. 413-452.

institution haïe, ce qui expliqua, en grande partie, l'adhésion massive au mouvement révolutionnaire. La conjecture économique étant très défavorable depuis 1866, les conditions de vie des familles de la petite bourgeoisie s'étaient considérablement dégradées et ne leur permettaient plus de payer le rachat de leurs enfants appelés à faire leur service militaire, comme elles en avaient pris l'habitude. La promesse de l'abolition des *quintas* intéressait donc un très grand nombre de familles, ce qui explique l'ampleur de la déception, d'autant que face à la multiplication des conflits (conflit civil, conflit cubain, soulèvement cantonal), les dirigeants, loin d'abolir les *quintas*, en ont augmenté, au contraire, le nombre. La Restauration, qui apparaît comme une promesse de stabilité, laisse espérer une solution rapide à ces guerres qui saignent le corps social et contribuent au divorce entre la société et l'Armée, de plus en plus consciente de sa particularité et de sa mise à l'écart. La fondation d'un club comme la Gran Peña, en 1869, à Madrid répond au désir des militaires professionnels de se créer un espace à eux où ils ne soient plus en butte à l'hostilité croissante qu'ils sentent chez leurs compatriotes[10]. De son côté, le grand artisan de la Restauration, Cánovas del Castillo, quoique hostile au pronunciamiento qui instaure le nouveau régime, a conscience qu'il ne peut se passer de l'Armée, ne serait-ce que pour mettre un terme aux conflits en cours. Jusqu'en 1923, l'Armée ne se prononcera plus, mais elle jouera dans l'ombre un rôle fondamental et elle jouira d'un certain nombre de privilèges, destinés, précisément, à en faire une alliée.

Tout en ayant à cœur de préserver cette institution fondamentale pour le maintien d'un Régime, les dramaturges de l'époque, d'origine sociale très largement bourgeoise, construisent un divertissement à leur mesure. Paix et bonnes affaires sont liées, comme l'atteste le titre d'une des pièces les plus jouées dans les derniers mois de la guerre carliste, *Abajo la guerra y viva el trabajo* (41 représentations de la fin septembre 1875 à mars 1876). Serge Salaün explique, en effet, que « les librettistes sont tous issus de la classe moyenne, souvent de familles qui ont connu des revers de fortune […] La plupart a cependant poursuivi des études secondaires et même supérieures, ce qui les situe socialement ». Il ajoute : « politiquement, hormis Arrieta, ils sont plutôt libéraux, anti-monarchistes avant 68, républicains parfois, rarement extrémistes. […] Cette souplesse idéologique des débuts est souvent récompensée par une prébende ministérielle ou municipale qui garantit des revenus sûrs »[11]. Les auteurs de théâtre patriotique, quant à eux, relèvent d'une position sociale très similaire, mais ils sont très rarement des

[10] Pour l'historique de ce club militaire, on consultera José GÓMEZ PALLETE, *La Gran Peña, 1869-1917, Monografía histórica*, Madrid, Impr. Fortanet, 1917.

[11] Serge SALAÜN, « Le théâtre espagnol entre 1840 et 1876 ("currinches", "escribidores" y "garbanceros") », *in Escribir en España entre 1840 y 1876*, Marie-Linda Ortega (ed.), Madrid, Visor Libros, 2002, p.239-240.

professionnels du théâtre. Il s'agit plutôt de citoyens patriotes que l'enthousiasme pousse soudain à écrire une, parfois plusieurs, pièce(s) liée(s) au contexte politique et historique. Il s'agit souvent de militaires ou de fonctionnaires en tout genre qui livrent une vision, souvent partiale, de l'action du régime qu'ils servent[12].

Il s'agit également, après la Guerre Carliste, de renforcer la légitimité du nouveau roi et il n'est pas étonnant que le théâtre soit amené à jouer un rôle dans cette entreprise de plébiscite : en plus des représentations gratuites offertes, en 1876, par la mairie de Madrid, lors de l'entrée triomphale du Roi dans la capitale, on célèbre, en 1878, son union et la promesse d'une descendance prochaine. Le 23 janvier, jour du mariage royal, la mairie de Madrid convie, de nouveau, ses administrés à des spectacles gratuits, parmi lesquels des représentations théâtrales. Deux jours plus tard, on ouvre les théâtres gratuitement aux Madrilènes et, chaque fois, parmi les œuvres proposées, on trouve *¡Viva Cuba española!*, qui, très opportunément, promet à la population un retour proche à la normale dans l'île, grâce à l'action du nouveau roi et à celle des militaires[13]. Si les pièces d'actualité se jouent à des moments évidents de crise, la recrudescence des pièces historiques n'est pas davantage un hasard. Au-delà de la possible recherche de légitimation dans un passé que les nouvelles autorités se réapproprient, le choix des périodes retenues est, également, très révélateur, tout autant, d'ailleurs, que l'absence de certaines: on revendique, ainsi, la Cadix de la *Pepa*, la Cadix *septembrina*, mais pas celle de Riego et des troupes qui refusent de s'embarquer pour tenter de sauver un empire colonial qui coule.

Pour sa part, l'action de *La Marsellesa* prend place en France, en 1792, pendant la Terreur. Le moment est propice pour rappeler les aberrations auxquelles mène inéluctablement la République. Il importe, en effet, de s'assurer que nul ne nourrira de nostalgie face à ce qu'aurait pu être la République si la Restauration n'y avait pas brutalement mis fin. Ainsi, le baron de Dietrich, véritable patriote que le peuple acclamait au premier acte, a été guillotiné au second par la nation assoiffée de sang noble. Sanguinaire, cette République est aussi absurde et les seules mesures qu'elle prend, pour le plus grand bonheur de la nation, seront la modification du calendrier : « El Gobierno que nos manda / y que a nuestro bien atiende / para hacernos más felices / cambia el nombre de los meses »[14]. L'intrigue de *Cádiz*, *El tambor de Granaderos* et *La Viejecita*, quant à elles, prennent place pendant la Guerre d'Indépendance. Écrites respectivement en 1886, 1894 et 1897, elles correspondent à trois périodes de crise. La mort prématurée d'Alphonse XII, en 1885, a laissé le nouveau régime orphelin, sous la

[12] Voir Marie SALGUES, *Nationalisme et théâtre patriotique* …, p. 179-190.
[13] Cf. *La Correspondencia de España*, n°s 7338 et 7339, des 24 et 25-I-1878, respectivement, p. 6.
[14] *La Marsellesa*, Acte III, 5ème tableau, p. 31.

Régence de Marie-Christine. Avant la naissance de l'héritier, le vide du pouvoir paraît menacer l'équilibre de l'édifice et les partis dynastiques signent le pacte de El Pardo, resserrant les rangs autour de la Régente. En mai 1886, la naissance d'Alphonse XIII assure la continuité, mais la situation de Régence présente des similitudes avec la situation vécue en 1808. On comprend, donc, aisément, que la Guerre d'Indépendance trouve un écho favorable chez les spectateurs de 1886. Les autorités ont parfaitement conscience du rôle et du pouvoir du théâtre dans la création d'une opinion publique, comme le montre la promulgation, en cette même année 1886, d'un nouveau règlement théâtral qui instaure une sorte de censure préalable à toute représentation[15]. En 1894, alors que tous ont encore à l'esprit les événements de Melilla et, surtout, la drôle de guerre qu'il a fallu livrer, les sarcasmes vont bon train contre une Armée dont on ne sait même pas dire si elle est vraiment entrée en guerre. Exalter la Guerre d'Indépendance permet, donc, de rappeler au souvenir des citoyens la seule victoire de cette armée au cours du XIXe (sauf à y ajouter la Guerre d'Afrique de 1859-60, dont la mythification galopante a pu laisser penser qu'elle avait été un autre glorieux fait d'armes). En 1897, enfin, alors que la Guerre de Cuba fait rage, il est plus que jamais nécessaire de se tourner vers le passé, pour prouver que l'Armée espagnole sait aussi gagner. À défaut de pouvoir réunir la société derrière le roi, qui n'est déclaré majeur qu'en 1902, on la rassemble autour de la patrie, la patrie en danger, mais victorieuse.

On le voit, cette stratégie théâtrale prend place à des moments de crises, nationale, politique et militaire. La bourgeoisie, à l'origine de ce théâtre, se construit un loisir à sa mesure, avec d'évidentes intentions politiques. Le *género chico*, né à peu près en même temps que la Révolution de Septembre, doit permettre à cette classe sociale de se forger un espace de loisirs qui imite celui de l'Opéra, beaucoup plus aristocratique. On se trouve dans une période de transition où, à l'immense majorité du public d'ores et déjà convaincu de la nécessité de défendre ses intérêts bourgeois, s'ajoute une autre partie constituée *d'aspirants à…*, de ces couturières, sous-officiers, petits artisans ou commerçants qui rêvent, précisément, d'intégrer cette classe bourgeoise[16]. De façon très

[15] Texte complet publié dans *La Correspondencia de España*, n°10362 du 05-VIII-1886, p. 3. La nouvelle législation stipule que tout spectacle doit être porté à la connaissance des autorités au minimum 24 heures avant sa représentation. Il en va de même pour les imprimés — affiches ou petits programmes — destinés au public, mais avec un délai de rigueur qui est de 5 jours cette fois. Toute modification du programme doit être dûment signalée et les autorités locales peuvent, à tout moment, annuler un spectacle pour des raisons d'ordre public ou si elles jugent que la pièce manque au respect dû à la personne.

[16] Voir Serge SALAÜN, « La sociabilidad en el teatro (1890-1915) », *in Historia social*, 41, 2001, p.127-146, en particulier, p. 130 : « …1868 corresponde a una doble revolución, histórica y cultural; en adelante, el teatro "chico" será la cultura identitaria de todas las burguesías españolas, incluso de las medianas y bajas, incluso de sectores profesionales y sociales marginados, desproletarizados, que aspiran a pertenecer a la clase inmediatamente superior que el teatro emblematiza. Si el género chico, en sus comienzos, pudo parecer abierto a capas realmente populares […], la recuperación por los sectores burgueses es inmediata… ».

efficace, la consolidation de cette classe sociale en expansion passe par la massification du divertissement théâtral. Là encore, le changement s'est produit à l'époque charnière de la Révolution de Septembre, comme le fait remarquer Carlos Serrano à la fin de son étude sur les spectacles à la veille de cette révolution où il conclut :

> Le public a changé, il prend des proportions nouvelles et il n'est pas interdit de penser qu'à la fin du règne d'Isabelle II, le théâtre a su se constituer déjà une première configuration de ce qu'à défaut d'un public de masse — car il convient, je crois, de réserver cette expression pour désigner les transformations qualitatives qui vont marquer le vingtième siècle — je propose de désigner par l'expression de *public élargi*, c'est-à-dire plus nombreux, débordant les frontières étroites des élites cultivées, diversifié dans sa composition sociale mais avec une composante plébéienne en expansion, variable dans ses goûts et ses humeurs, qui provoque à son tour une croissante spécialisation des salles et impose de plus en plus sa loi. Toute la question, désormais, sera alors d'inventer le nouveau spectacle adapté à ce nouveau public[17].

Un spectacle nouveau au service de ses auteurs

Le *género chico* est un genre récent, inspiré de modèles antérieurs, comme le montre Serge Salaün : la *zarzuela grande*, tout d'abord, culture de la nouvelle classe émergente jusqu'en 1868, puis les *Bufos* qu'Arderíus importe de Paris, avec leurs années de splendeur entre 1866 et 1872, et, enfin, la *revista* et la parodie — qui font leur apparition dans le milieu des années 1860. Le théâtre patriotique, lui, remonte à la Guerre d'Indépendance, où il acquit ses lettres de noblesses et joua un rôle crucial dans la propagande politique menée par chaque camp. Les deux ensembles relèvent de deux stratégies différentes, bien que certains points communs soient facilement identifiables. Dans les cinq pièces étudiées ici du *género chico*, le protagoniste est un militaire, même si sa fonction n'est pas toujours mise en avant. Dans *La Viejecita*, Carlos ne s'engage dans l'Armée qu'à la fin de la pièce, pour gagner le droit de prétendre au cœur de la belle Luisa. Les raisons qui, explique-t-il, poussent un soldat espagnol à se battre sont, d'ailleurs, surprenantes : « El cariño a una mujer / el deseo de que vean / lo que somos, el afán / de avanzar en la carrera / y el santo amor de la patria / que nos llama a su defensa »[18]. L'histoire mêle toujours intrigue amoureuse et intrigue historique, et les pièces sont souvent l'occasion d'un défilé martial, de l'ondoiement d'un drapeau ou de la célébration d'un hymne. On sait, d'ailleurs, le succès que connut la *Marcha* de *Cádiz* qui deviendra l'hymne de l'Armée dans la réalité et accompagnera son échec cubain. Dans ces œuvres, les combats ne sont jamais mentionnés que de très loin, quand ils le sont, et on ne montre jamais les tourments des campagnes militaires.

---

[17] Carlos SERRANO, « Théâtre, sport et corrida : vers le spectacle de masses dans l'Espagne isabelline (1859-1867) », *in* L. CLARE, J.P. DUVIOLS, A. MOLINIÉ (dirs.), *Fêtes et divertissements*, *Ibérica*, Nouvelle Série, n°8, Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 1997, p. 187-188

[18] *La Viejecita*, Acte I, scène 3, p. 13.

Au contraire, la présence des militaires est au cœur du théâtre patriotique et les dramaturges n'ont de cesse d'évoquer ce monde, à grand renfort de défilés, de scènes de campement, de démonstrations martiales en tout genre. Puisqu'il importe de montrer que le soldat est un être humain comme les autres, les intrigues amoureuses sont, également, très présentes, et on en profite même parfois pour humaniser des règles que d'aucuns jugeraient injustes. Ainsi, il est souvent fait allusion à l'interdiction qu'avaient les simples soldats de se marier, interdiction que contournent plusieurs personnages de ces pièces. Quand il l'apprend, leur chef ne se montre jamais hostile et ne dénonce pas un coupable qui a toute sa sympathie[19]. À cela s'ajoute la volonté de faire des soldats des héros, ce qui explique le déploiement fréquent d'effets spéciaux : on n'hésite pas à faire venir des chevaux sur scène, à utiliser poudre et balles, à faire jouer des scènes de combat, d'assaut à la baïonnette, etc. On cherche, donc, à réconcilier le public avec une institution en perte de vitesse, sans jamais la confronter à des situations délicates ou déshonorantes. C'est pourquoi, les autorités insistent sur ce point, aucun uniforme authentique ne peut être revêtu par les comédiens sur scène, car, comme le stipule la Circulaire de 1895 qui réitère l'interdiction précédente, cela aboutirait « al desprestigio del decoro y la seriedad que corresponde a la fuerza a que está encomendada la defensa de la Patria… »[20]. Des cas antérieurs montrent, pourtant, que l'interdiction n'a pas toujours été respectée. Ainsi, en 1878, lors de la représentation de la pièce *Con la música a otra parte*, un des officiers des hussards de la princesse s'offusque de voir son uniforme sur scène et réussit à convaincre le directeur de la pièce de le changer pour un autre uniforme qui ne porte aucun signe distinctif. Là non plus, cependant, on ne peut conclure à une originalité espagnole puisque l'Allemagne, très friande, on l'a dit, de ce même vérisme, aura aussi à cœur de préserver son Armée par la même interdiction — difficilement respectée également outre Rhin — de porter des uniformes réels sur scène[21].

En Espagne, comme en Allemagne, l'univers militaire est un monde souriant, où fraternisent les soldats de la nation, quelle que soit leur appartenance régionale. Dans une première période, l'Aragonais et l'Andalou incarnent, chacun à sa façon, une certaine conception de l'image nationale. Dès son titre, *Gigantes y Cabezudos* met en avant la richesse et la complémentarité de ces identités régionales. En effet, s'il n'y a pas

[19] Il n'est pas du tout innocent que cet aspect de la loi soit longuement évoqué dans la pièce *El puente de Alcolea*, de José Julián CABERO (Barcelona, Impr. de los hijos de Domenech, 1868) dont la première remonte au 24 octobre 1868. On a dit déjà les espoirs que la Révolution de 68 avaient fait naître sur le plan militaire, notamment pour l'abolition des *quintas*, mais pas seulement. Ainsi, quand une jeune cantinière raconte qu'elle est orpheline et qu'elle vient d'unir son sort à un jeune sergent, sa confidente lui rappelle que, jusqu'au grade de capitaine, quiconque n'a pas 4000 duros de dot ne peut pas se marier.
[20] Document conservé aux Archives Historiques Nationales, Gobernación, Legajo 32A, Expediente 5.
[21] Roswitha FLATZ, *Krieg im Frieden…*, p. 13-14.

plus têtu qu'un Aragonais (sa ténacité est le garant de son succès, de sa survie même), explique un sergent, il n'y a pas plus grand qu'un Andalou : « si lo más grande de España / está en Sevilla, en mi tierra. / Las mentiras, la Giralda, la hermosura de las hembras »[22]. L'Aragonais et l'Andalou sont toujours présents, car ils symbolisent tous deux une certaine essence de l'Espagne qu'il est important de mentionner, et les dramaturges font en sorte que chacun s'y retrouve dans la diversité et que la variété s'intègre harmonieusement dans l'ensemble. Ainsi, le premier acte de *Cádiz* (la plus explicite des cinq pièces d'un point de vue idéologique) se referme sur la vision d'une parade militaire où les premières forces de l'armée libératrice à entrer sur scène, « serán voluntarios aragoneses ». Le défilé continue, précisent les didascalies, et « aparecen voluntarios catalanes y de otras provincias »[23]. Il faut le rappeler, la pièce a été écrite à partir de deux sources principales, la première étant un ouvrage rédigé par un Gaditan (don Adolfo de Castro) en 1862, à l'occasion de la venue d'Isabelle II en Andalousie[24]. C'est dire l'intention politique qui se cache entre ces pages dont le but est, près de vingt-cinq ans plus tard, de rendre le même hommage à la nouvelle représentante de la dynastie, la régente. Par ailleurs, l'influence de Galdós et de son Épisode National sur Cadix est également très présente dans cette pièce, ce qui démontre la filiation idéologique entre le librettiste et le romancier progressiste de la Restauration, qui avoua l'impact qu'eut sur lui la Révolution de Septembre au moment de sa lancer dans la rédaction de ses *Épisodes Nationaux*.

L'unité nationale est totale et la communion de toutes les classes sociales dans la défense commune de la patrie en danger est au cœur de ces productions. Si toutes mêlent des personnages de toute condition (depuis le Baron de Dietrich, jusqu'à la fille de l'hôtelier dans *la Marsellesa*) c'est, là encore, dans *Cádiz* que le propos est le plus appuyé. Les didascalies insistent sur cette « mixité » sociale, qui doit être immédiatement perceptible pour le spectateur. Dès le début de la pièce, il est précisé : « al levantarse el telón aparecen en la plaza varios grupos de personas, pertenecientes a distintas clases de sociedad »[25]. L'indication réapparaît au début de l'acte suivant[26] (« una gran multitud de personas pertenecientes a todas las clases de la sociedad »). On assiste, dans le premier acte, à une scène de rue avec des *majos* et *majas* qui dansent devant une taverne. Le patron sort pour les convier à boire, au moment où le marquis et le jeune Lorenzo passent dans la rue. Le tavernier, qui reconnaît en eux de « bravos / señoritos e mi tierra » et « gente de rango / castiza como sus padres », les invite également, mais

[22] *Gigantes y cabezudos*, Acte I, tableau 3, scène 7, p. 451-452.
[23] *Cádiz*, Acte I, tableau 3, scène 18, p. 174-175.
[24] C'est Javier de Burgos lui-même qui l'explique dans le prologue.
[25] *Cádiz*, Acte I, tableau 1, scène 1, p. 141.
[26] *Id.*, Acte II, tableau 6, scène 9, p. 192.

Lorenzo, qui veut refuser, n'apprécie pas que son oncle accepte en leurs deux noms. Le marquis réplique : « Esta noche / todos somos ciudadanos / españoles y hay motivos / para que juntos bebamos »[27].

Les seuls exclus, autant que l'on en puisse juger à partir de ces pièces, seraient les Basques. Une seule allusion y est faite dans ces cinq œuvres, et très indirectement puisqu'il s'agit du nom de famille de don Cleto, l'infâme tuteur de Carmen. Son patronyme (don Cleto de Iturrigorri Garay) est révélé à la fin de l'acte I[28], lorsqu'un sergent, qui le soupçonne d'espionnage pour le compte des Français, vient l'arrêter. Quant au corpus de pièces patriotiques, il n'y est question de la région basque qu'en une seule occasion, lors de la seconde Guerre Carliste. En 1859, au cours de la Guerre d'Afrique, l'heure est encore à l'union sacrée et les « Provinces » sont parfois mentionnées dans ces énumérations qui visent à mêler les différences dans l'harmonie protectrice de la mère patrie espagnole. Mais déjà, c'est le sentiment d'étrangeté ou, tout du moins, de différence qui semble dominer, puisque dans la pièce *Guerra al moro*, l'arrivée de soldats basques amène la question suivante : « ¿Son españoles también? ». Ce à quoi un conscrit répond : « Son cercanos a la Francia / de bravura y de arrogancia »[29]. Après cette date, les Basques disparaissent de ces tentatives de consensus.

Est-ce à dire que le véritable danger que stigmatisent ces pièces est celui de la division ? Quelle soit géographique ou sociale, c'est elle qui menace l'édifice unitaire de la Restauration et que l'on dénigre sans pitié. Serge Salaün fait remarquer que, si certains des dramaturges de la Restauration ont de timides velléités contestataires, celles-ci ne vont pas bien loin. Il ajoute : « En revanche, ils ridiculiseront férocement les mouvements ouvriers et révolutionnaires : le petit peuple est bon et pittoresque à condition de s'en tenir à l'image idyllique et soumise qu'ils donnent. Leur rôle dans la constitution d'une opinion publique conservatrice est décisive »[30].

En ce sens, le choix de la Guerre d'Indépendance pour réaffirmer l'union de tous n'est pas accidentel : on rêve de revenir à l'union qui s'était alors instaurée, au moins momentanément, puisque c'est cette Armée, aujourd'hui garante du maintien de l'ordre, qui a permis, en 1808, grâce à la victoire des armes, d'instaurer le régime libéral dont tous se réclament maintenant. En outre, à un moment de grande faiblesse des symboles nationaux, ces pièces ne cessent de les exhiber et de proclamer leur valeur. Ainsi, à la fin de *Cádiz,* El Rubio plante en terre le drapeau, alors que l'on célèbre comme il se doit

[27] *Id*, Acte I, tableau 2, scène 9, p. 162.
[28] *Id*, Acte I, tableau 3, scène 17, p. 172.
[29] Juan de la COBA GÓMEZ, *Guerra al moro*, manuscrit (BNE, ms 14237[12]), Acte I, scène 3,. ff.9a-9b.
[30] Serge SALAÜN, « Le théâtre espagnol entre 1840 et 1876… », p.242.

la promulgation de la *Pepa* — qui trouve un écho évident dans le nouveau texte promulgué par la Restauration[31]. Ce qui reste discret dans le théâtre historique est, en revanche, souligné de manière très appuyée dans le théâtre patriotique, où il ne s'agit parfois que de scènes de combat étoffées, avec une légère intrigue. Deux façons de faire, donc, deux stratégies théâtrales dont on peut se demander comment elles ont pu fonctionner, quel impact réel elles ont pu avoir.

Les mécanismes théâtraux

Ces pièces jouent, avant tout, sur l'affect et la reconnaissance. Le fait de mêler intrigue amoureuse et Histoire permet d'humaniser le déroulement des événements. En favorisant l'adhésion du spectateur sur le sort des personnages, on le fait implicitement participer au message politique que véhicule la pièce. Ces œuvres se finissent toujours bien, à l'exception, toutefois, de *La Marsellesa*, dont la fin est en demi-ton. Une telle exception se justifie par la gravité des circonstances et l'importance du message. On l'a dit, la pièce, qui se situe dans le cadre français post-révolutionnaire, veut montrer l'absurdité et le danger d'un régime républicain. Pour que tous en aient conscience, le dramaturge choisit de faire mourir le père de Magdalena, mais aussi, et surtout, Flora, la fille de l'hôtelier, celle qui sauve deux fois la vie de Rouget de l'Isle et, à la fin de l'œuvre, celle de sa rivale, Magdalena. La pièce se referme sur la vision de la jeune femme que l'on achemine, en charrette, vers la guillotine. Dans toutes les autres pièces, les deux amoureux sont réunis ou, tout au moins, ont la promesse de leur union et de leur bonheur futurs. On retrouve là les mécanismes du mélodrame.

Pour jouer sur l'affect et sur la sensibilité, les dramaturges utilisent tous les ressorts spectaculaires de la zarzuela et, en particulier, Serge Salaün le montre, de la musique : « las zarzuelas han asentado su imperio y una complicidad nacional sobre músicas muy logradas, que se alimentan tanto del patrimonio folklórico y regional español como de las modas musicales europeas (polka, vals, mazurka, luego los ritmos anglosajones o tropicales) »[32]. Le 6ème tableau de l'acte II de *Cádiz*, qui s'intitule « ¡Viva la Constitución! » et s'ouvre sur des manifestations de joie, met en scène la proclamation solennelle de la Constitution de Cadix. Alors que le chœur salue la future constitution, un couple arrive sur scène, « un negro y una mulata », pour chanter un tango où il est question d'une gentille noire qui tombe amoureuse d' « un petit blanc », qui la rejette dès qu'il trouve un autre amour[33]. Ni la présence de ces chanteurs (presque systématique dans les pièces de thématique cubaine, véritable opportunité pour les compositeurs), ni

[31] *Cádiz*, Acte II, tableau 8, scène 18, p. 209 et suivantes.
[32] Serge SALAÜN, « La sociabilidad en el teatro…», p. 134.
[33] *Cádiz*, Acte II, 6ème tableau, scène 9, p. 192.

l'histoire que raconte ce tango, ne se justifient en quoi que ce soit dans l'économie de la pièce, si ce n'est pour offrir au spectateur un moment très agréable de musique. On a déjà rappelé le succès qu'aura la *Marcha* de cette pièce qui, en très peu de temps, envahira les rues pour devenir l'hymne de ceux qui n'en ont pas. Au moment de la Guerre cubaine, un journal madrilène lancera même un concours pour mettre des paroles sur cet hymne, en vain cependant.

Le second élément qui permet de s'attirer l'adhésion du spectateur est le rire, présent même dans les situations les plus tragiques. Dans *La Marsellesa*, la marquise, sans cesse menacée de mort, n'oublie pas d'exprimer son dégoût face à l'intolérable promiscuité qu'impose cette Révolution qui fait se mêler aristocrates et populace. Elle fait à Rouget le récit de l'existence épouvantable qu'elle a dû mener avec sa nièce lors des dernières semaines, au cours desquelles « Hemos sufrido mucho! / Rebajadas, confundidas / con la canalla, cosiendo / para pasar por modistas, / dejándonos tutear / por la gente más indigna, / llamándome *ciudadana* / que es lo que más me horroriza ». Faisant contre mauvaise fortune bon cœur, comme elle le dit elle-même, elle a appris à jouer la comédie de la roturière et elle passe dorénavant pour une véritable « *descamisada*. Y en esto / no mienten los que lo digan / que entre unos y otros al fin / me han dejado sin camisa »[34].

Comme le montre cet exemple, les librettistes multiplient les jeux de mots ou la déformation comique. Cette dernière est aisée dès que des personnages étrangers apparaissent sur scène ; c'est le cas des Anglais qui luttent pour l'indépendance espagnole et massacrent, pourtant, allègrement la langue nationale. *La Viejecita* en est le principal exemple, grâce au personnage de Sir Jorge, et cette déformation comique est également présente dans la bouche des Maures, à Melilla, en 1893, ou dans celle des Cubains noirs, dans les pièces patriotiques de la fin du siècle, pour lesquelles il est facile d'imaginer le langage *petit nègre* inventé par les dramaturges. Ramos Carrión ne veut pas non plus perdre cette opportunité et, dans *La Marsellesa*, il déforme le seul langage étranger qu'il ait à disposition : le latin de cuisine que manie, mal, le sacristain qui sert momentanément de majordome à la marquise : « ¡Vade retro populorum! / ¡liberanos palizorum! », s'exclame-t-il à l'acte I[35].

L'espagnol est également la source de multiples jeux de mots, parfois légèrement salaces, pour ajouter au comique de la situation. On ne citera que les ennuis d'assises que rencontre don Cleto après que sa calèche a versé dans le fossé. Perclus, il est persuadé qu'il est blessé et explique aux deux moines qui s'occupent de le tranquilliser:

[34] *La Marsellesa*, Acte II, Tableau 1, p. 15 et p. 16 respectivement. C'est l'auteur qui souligne.
[35] *Id*, Acte I, tableau 1, p. 8.

« Que sentí muy fuerte // un dolor… particular… ». Et Frère Casto de commenter : « ¿Parti… cular?… Eso es leve »[36].

La présence des deux moines est également très révélatrice du fonctionnement de ces œuvres où les clichés se multiplient, pour faciliter l'effet de reconnaissance. Comme tous bons moines qui se respectent, Frère Casto et Frère Cirilo de *Cádiz* ne pensent qu'à manger et ne se distinguent pas par un grand courage. Ils restent, cependant, des personnages positifs puisqu'ils font rire le spectateur. C'est également le cas du Frère convers Roque, dans *El Tambor de Granaderos*. Deuxième protagoniste de la pièce, il joue un rôle prépondérant et véhicule, de ce point de vue, beaucoup des valeurs du dramaturge. C'est l'allié le plus fidèle de Gaspar, le jeune héros, mais il n'échappe pas aux clichés représentatifs du groupe auquel il appartient. Également très intéressé par la nourriture, il a une passion plus grande encore pour la boisson, qu'il évoque au troisième tableau. Alors qu'ils viennent d'arriver chez don Pedro, le Frère cherche à localiser la cave et Gaspar lui suggère de poser la question à la gouvernante. Inutile, répond Roque :

> No necesito preguntar esas cosas. El hermoso líquido de uva no se llama vino para mí.
> GASPAR : ¿Cómo se llama?
> LEGO : Es otro tiempo del mismo verbo. Se llama ven, porque yo en cuanto le (sic) veo, ya estoy acercándome.[37]

De même que les intrigues se répètent à l'infini, les personnages sont typiques et topiques, pour favoriser cet effet d'identification et faciliter l'assimilation du message véhiculé. Tout ce théâtre repose sur ce phénomène de reconnaissance qui souligne bien l'efficacité de la scène, mise au service d'un projet politique.

Par ailleurs, l'effet recherché est celui du vérisme (que cette sensation repose sur des clichés n'est pas contradictoire) qui, comme le montre Serge Salaün, rend plus aisé encore le phénomène d'identification. Les pièces patriotiques fourmillent de notes qui attestent que tel fait que l'on vient de rapporter est « vrai », a réellement eu lieu, tandis que les pièces historiques s'appuient sur des mécanismes de reconnaissance, on l'a dit, et un fonds commun historique supposé, que le dramaturge partage avec son public. Cette similitude de connaissances suppose, là encore, de communier dans une même culture. Les événements rapportés sont les plus connus de chaque période : la Terreur en France, dans *La Marsellesa*, le premier départ de José I de Madrid après la victoire de Bailén, dans *El Tambor de Granaderos*… (remarquons d'ailleurs que le dramaturge prend soin de choisir ce qui fut la seule victoire des troupes espagnoles pendant la Guerre). Jusque dans les détails, les éléments choisis doivent faire vrai, comme, par exemple, lorsque Gaspar suggère au Frère convers Roque, s'il ne peut rentrer dans les ordres comme

[36] *Cádiz*, Acte I, tableau 2, scène 16, p. 172.
[37] *El Tambor de Granaderos*, Acte I, Tableau 3, scène 2, p. 477.

c'était son souhait, de se faire soldat dans l'armée que commande son père. Il lui explique « Cuando nos reunamos al ejército de la patria mi padre te hará alférez »[38], évoquant là les nombreuses promotions politiques qui eurent lieu au sein de cette armée. En revanche, le dramaturge se garde bien de rappeler que l'épisode sur lequel se referme le texte, la libération de Madrid, à la suite de Bailén, n'est qu'une parenthèse dans un conflit qui va durer encore longtemps.

Le succès remporté par les œuvres historiques est incontestablement plus important que celui du théâtre patriotique. La généralisation de ces pièces patriotiques, leur multiplication (leur vie éphémère est inversement proportionnelle à leur nombre) en font un outil dont l'efficacité a dû être indéniable, mais la plus grande habileté des pièces historiques leur assure un impact sans doute plus grand. Il est évident que les dramaturges et les compositeurs qui écrivent les unes et les autres ne sont pas, à quelques exceptions près, les mêmes et que le talent n'est pas également réparti entre les deux groupes. Cependant, on peut sans doute faire le pari que le propos moins appuyé des pièces du corpus historique permit une assimilation plus facile du message, beaucoup moins explicite.

En 1898, après la perte des ultimes colonies, la *Marcha* de *Cádiz* est stigmatisée ; on jette l'anathème sur cette marche qui, aux yeux des intellectuels, symbolise l'immaturité d'un peuple qui ne cherchait qu'à se divertir et l'inconscience criminelle, quand ce ne fut pas le mensonge pur et simple, de l'élite politique et bourgeoise qui lança dans une bataille, perdue d'avance, une nation qu'elle avait su convaincre de son invincibilité et des bienfaits d'un code de l'honneur rance et inutile. C'est une défaite de plus, cinglante qui plus est, pour une Armée décidément peu susceptible de provoquer l'enthousiasme et les louanges. Au théâtre, les recettes changent quelque peu[39]. Le ton varie, mais on retrouve, cependant, bien des échos du passé. *Gigantes y Cabezudos*, jouée en novembre 1898, emprunte les chemins tracés par ses prédécesseurs : une intrigue amoureuse entre la belle Aragonaise et son galant, un soldat rapatrié de Cuba après la défaite. Le chœur des rapatriés ne montre plus le même ton conquérant et insolent, loin s'en faut et, nouveauté probablement symptomatique, le *méchant* est le sergent, c'est-à-dire un membre de l'Armée professionnelle. Néanmoins, une fois encore et pour la dernière fois peut-être, le dramaturge est prêt à rattraper les choses : dix vers avant la

[38] *Id*, Acte I, tableau 3, scène 2, p. 476.
[39] Voir Serge SALAÜN, « Zarzuela e historia nacional (*Cádiz* y *La Marsellesa*) » *in* Jacqueline COVO (éd.), *Las representaciones del tiempo histórico*, Lille, Presses Universitaires de Lille III, 1994, p.186 : « Después del desastre, la zarzuela buscará otras vías (por ejemplo el costumbrismo populista) para prolongar el "consenso" histórico pero el método seguirá privilegiando la percepción visual ».

fin, le turpide sergent fait preuve de grandeur d'âme et va rechercher son rival qui partait, persuadé de la trahison de la belle.

L'échec de ce type de théâtre est visible dans son orientation future. Cela se manifeste, tout d'abord, par un éloignement progressif du public le plus populaire, la zarzuela et le *género chico* devenant de plus en plus conservateurs. Les couches les moins favorisées s'y reconnaissent de moins en moins, au fur et à mesure que le temps passe. Pour accompagner les velléités des africanistes, qui tentent de trouver un territoire de substitution aux colonies américaines définitivement perdues, au théâtre, le discours se répète, preuve sans doute de son échec. En 1912, au cœur d'un conflit marocain qui dégénère déjà, les autorités manquent cruellement d'un héros populaire qui, de nouveau, puisse incarner, aux yeux de l'opinion publique, l'identification entre sacrifice individuel et destin de la patrie. Elles le trouvent dans la personne du *Cabo* Noval, qui sera décoré à titre posthume et pour lequel on organise une grande cérémonie commémorative à Valence. Cet homme inspire deux pièces au moins[40]. C'est exactement le même procédé que celui qui avait conduit, pendant la Guerre de Cuba, à « la fabrication d'un héros: Cascorro », du titre de l'étude que lui a consacrée Carlos Serrano[41]. Héros populaire dont on glorifie l'acte de dévouement héroïque, on lui construit une statue, on le célèbre au théâtre[42], pour tenter de convaincre le petit peuple, qui s'éloigne inexorablement, que cette épopée est la sienne.

[40] Sous le titre de *El Cabo Noval*, le révérend Père F. Jiménez Campaña rend hommage, en deux actes et en vers, au héros, tandis que J. Sánchez Godínez choisit la prose dans sa pièce, au titre identique, en trois tableaux.
[41] Voir Carlos SERRANO, *El nacimiento de Carmen*…. p. 203-226
[42] Voir Alfredo ANDRÉS Y PASTOR, *Un mártir por la patria. Eloy González en Cascorro*. La première a lieu le 9 février 1899, à Madrid.

3) QUAND LES CLASSES DOMINANTES S'INTERESSENT AUX LOISIRS

ISSN 1773-0023

LA CORRIDA FIN DE SIECLE : UN LOISIR CONTROVERSE

(Parcours dans la presse de 1890 à 1915)

Sandra ÁLVAREZ, CREC

Los toros, espectáculo nacional más importante de finales del siglo XIX, despertaron nuevas polémicas. Las masas se enfrentaron con los intelectuales, cuando éstos se propusieron suprimir dicha diversión, que consideraban causa de la decadencia nacional. Las controversias tauromáquicas fueron tanto más intensas cuanto que inundaron la prensa cotidiana y nacional. Sus columnas se convirtieron en el campo de batalla favorito de los taurófobos y taurófilos, y el receptáculo de las rivalidades políticas y parlamentarias en torno a las corridas. ¿Cómo la prensa llegó a ser un instrumento de propaganda antitaurina cuyo objetivo era censurar la fiesta nacional?

Bullfighting, being perceived as the most fashionable entertainment at a national level at the end of the nineteenth century, triggered off a controversy. The masses and the intellectuals did confront each other. The last mentioned wanted to put an end to this leisure regarded as being the origin of the national decay. These controversies about bullfighting were all the fierier as they expanded to both daily and national press. Their front-pages were turned into the favoured battlefield of the pro-bullfight and the anti-bullfight and welcomed the political and parliamentary tilts about bullfighting. How did news papers become an anti-bullfight propaganda tool whose major goal consisted in banning the National Holiday ?

La corrida, perçue comme le loisir national le plus en vogue de la fin du XIXe siècle, continue de déchaîner les polémiques (ses détracteurs et ses défenseurs s'opposant dès le XVIe siècle). Elle fait l'unanimité des masses, bien que fustigée par la plupart des élites bien pensantes. C'est un spectacle qui dérange, systématiquement considéré comme un loisir problématique parce que honteux et, surtout, peu propice à un enrichissement intellectuel.

Le courant anti-taurin redouble d'intensité au tournant du siècle, au moment où l'Espagne traverse une période de crise. Les corridas sont, aux yeux des intellectuels de

ISSN 1773-0023

l'époque, la cause première de la décadence nationale. Ils veulent supprimer ce loisir qui fait partie du « problème » de la nation, et cause le retard économique et culturel du pays, de ces masses qui s'avilissent. Ils manifestent un mépris certain envers ces dernières, cette plèbe (dont ils dénoncent la dégénérescence et la décadence) qui ne pense qu'à se réjouir et se divertir dans les arènes.

Cette période est particulièrement riche en controverses tauromachiques, d'autant plus qu'elle correspond à l'essor de la presse quotidienne et nationale. Celle-ci semble devenir le lieu crucial où s'affrontent taurophobes et taurophiles. Le débat anti-taurin n'est donc plus l'apanage d'une minorité d'intellectuels, mais s'ouvre à un plus grand nombre, notamment aux chroniqueurs taurins, fervents défenseurs de la fête nationale. Outre le fait de donner une vision du rapport au loisir, la presse devient par ailleurs le réceptacle des joutes politiques et parlementaires autour de la corrida.

Comment devient-elle un instrument de propagande anti-taurine ? Celle-ci dévoile-t-elle une volonté de censurer la fête nationale ?

I) Les polémiques anti-taurines dans la presse de fin de siècle

La presse : premier vecteur de la polémique anti-taurine au XIXe siècle

C'est du début du XIXe siècle que l'on date l'apparition des premières critiques dans la presse à l'encontre de la corrida. Certes, elles ne sont pas très nombreuses[1], mais elles soulignent déjà la volonté de provoquer le débat, d'élargir la discussion, de rassembler une majorité en faveur de sa suppression. Les critiques journalistiques deviennent de plus en plus intenses au cours du XIXe et, surtout, à partir de 1868, date à laquelle les campagnes anti-taurines se multiplient[2]. En 1877, dans *El Globo,* José

[1] José María de COSSÍO, *Los Toros*, Madrid, Espasa Calpe, 1982 [1943]. Dans le tome II, « Polémicas periodísticas », p. 167-169, il dresse une liste des quelques revues qui publient des articles qui combattent la fête nationale : *Cartas españolas*, *Correo literario y mercantil,* en 1828, *El Correo de Andalucía,* en 1857.

[2] J. M. COSSÍO cite les campagnes anti-taurines du début des années 1870 du quotidien madrilène *El Orden* ; en 1874, Ángel Fernández de los Ríos publie des articles contre la fête, dans *La Ilustración española y americana,* auxquels répond le journal professionnel *El Toreo*. Il évoque notamment une apologie : *Defensa de las corridas de toros*, collection d'articles publiés dans *El Mediodía* (Málaga), par Juan Sancho Jiménez.

Nakens[3] établit la liste des journaux qui combattent la fête taurine : *La Época, La España, La Fe, La Nueva Prensa, El Pueblo Español, La Paz, El Siglo Futuro, La Política, El Pabellón Nacional, El Diario Español, El Constitucional, La Iberia, El Tiempo* et *El Popular*. Un tel inventaire montre combien cette campagne dans la presse était déjà très vive. Ces articles donnent par ailleurs naissance à une multitude de revendications et de panégyriques, sous forme de pamphlets et de brochures[4].

La chronique taurine fait son apparition pour la première fois dans le *Diario de Madrid,* en 1793 (chronique signée *Un curioso*)[5]. Elle ne se généralise dans la presse quotidienne qu'à partir du deuxième tiers du XIXe et contribue, semble-t-il, au développement de la circulation des périodiques. La presse taurine finit par acquérir une certaine catégorie littéraire, grâce à la plume de ses chroniqueurs tels qu'Antonio Peña y Goñi[6] (directeur de *La Lidia* entre 1884 et 1896 ; il écrit aussi dans *EL Globo* et *El Imparcial*), Mariano de Cavia (*El Liberal, El Imparcial, El Burladero, La Lidia*), José de la Loma (*El Liberal* ; il dirige *Madrid Cómico,* en 1900, il est également rédacteur de *Juan Rana*).

L'analyse de la presse du XIXe siècle met en évidence le fait qu'à partir de 1895, pour survivre, de nombreux journaux – surtout les revues de divertissements – vont devoir ouvrir une section à la chronique taurine : par exemple, *El Comiquito revista de teatros* devient, le 31 mars 1900, *revista de teatros y toros*. C'est une véritable explosion de la *afición* que connaît cette fin de siècle, et Luis Carmena y Millán

---

[3] José NAKENS, journaliste et écrivain (1841-1926), rédacteur dans *El Globo,* entre 1876 et 1879, fondateur de *El Motín* (hebdomadaire anticlérical), en 1881.

[4] Un bon nombre d'entre elles sont répertoriées dans *La fiesta nacional (ensayo de bibliografía taurina),* Madrid, Biblioteca Nacional, 1973, et dans Graciano DÍAZ ARQUER, *Libros y folletos de toros (bibliografia taurina)*, Madrid, Librería de Pedro Vindel, 1931.

[5] Pour une analyse approfondie de la naissance de la chronique taurine, *cf.* Alejandro PIZARROSO QUINTERO, « La fiesta de toros y el periodismo español del siglo XVIII », *in Estudios de historia social*, Madrid, n° 52-53, janvier-février 1990, p. 369-384 ; « Algunas noticias sobre las publicaciones taurinas madrileñas, 1874-1931 », *in* Ángel BAHAMONDE MAGRO y Luis Enrique OTERO CARVAJAL (coords.), *La sociedad madrileña durante la Restauración, (1876-1931),* Madrid, t. II, 1989, p. 373-387 ; « Cronistas y críticos taurinos: escritores, aficionados, "sobrecogedores" y periodistas profesionales », *in* Jean-Paul DUVIOLS, Annie MOLINIÉ BERTRAND et Araceli GUILLAUME ALONSO (coords.), *Des taureaux et des hommes : tauromachie et société dans le monde ibérique et ibéro-américain***,** Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 1999, p. 221-240.

[6] Il eut plusieurs pseudonymes dont *El tío Jilena*, *La Señá Pascuala*, ou *Don Jerónimo*. « Peña y Goñi, crítico musical, catedrático, académico de Bellas Artes, cronista brillante y apasionado, imprime un acento literario y un empaque artístico a este género periodístico, desconocido hasta entonces : […] dejó una huella imborrable que le sitúa en el lugar del más célebre cronista de aquella época de rivalidad entre frascuelistas y lagartijistas », *in Crónicas taurinas* — recopilación por José Altabella —, Madrid, Taurus, 1965, p. 24.

recense, dans *Bibliografía de la Tauromaquia* (1899), 360 revues taurines[7]. Les rivalités que connaît le monde de la tauromachie (*Frascuelo* vs *Lagartijo* ; *el Guerra* vs Mazzantini ; *Bombita* vs *Machaquito* ; *el Gallo* vs Vicente Pastor ; *Joselito* vs Belmonte) sont à leur tour reproduites dans les chroniques partisanes (souvent pour des raisons artistiques) d'une façon de toréer.

C'est surtout depuis les grands quotidiens (*El Imparcial, El Liberal, El Heraldo de Madrid)* que l'on s'attaque à la corrida. Les revues spécialisées représentent davantage un organe de défense de la fête nationale. Mais la presse générale, au sein de laquelle s'opposent chroniqueurs et détracteurs, est paradoxalement fort critiquée par ces derniers qui lui reprochent d'accorder une place prépondérante aux comptes rendus de corridas.

Un loisir prédominant dans la presse

La presse madrilène et la presse sévillane sont la cible des critiques. Elles laissent aux comptes rendus des corridas une trop large place et, ce, au détriment d'autres informations sociales et politiques. La question de la responsabilité d'un tel déséquilibre reste difficile à cerner : est-ce une forte demande du public de plus en plus aficionado ? ou bien, au contraire, est-ce la presse qui alimente la curiosité du public en multipliant les chroniques ? Unamuno fut l'un des premiers à s'en plaindre : « lo peor de los toros no es que haya tantas corridas, sino que se hable tanto de ellos »[8]. Il dénonce le tirage excessif de la presse taurine, sa mauvaise qualité, ses piètres journalistes, responsables du « climat d'une vulgarité affligeante qui flatte les instincts morbides des lecteurs »[9].

J.G. Acuña, dans *España (semanario de la vida nacional),* s'insurge contre la place qu'accorde la presse aux corridas, considérant qu'un tel loisir ne peut que porter préjudice à la qualité du genre.

> Uno de los motivos, acaso el mayor, si no el único, del menguado predicamento en que se tiene a la prensa española fuera de España, es la extensión inusitada que en ella disfrutan las

[7] Citons, parmi les plus connues : *La Lidia* (1882-1900), *El Enano* (1885-1910)*, Sol y Sombra* (1897-1946) .
[8] Cité par *Sobaquillo* dans *Nuevo Mundo*, Madrid, 17-VII-1915.
[9] Jean-Claude RABATÉ, « Miguel de Unamuno et la *Fiesta Nacional* », *in* Jean-René AYMES et Serge SALAÜN (coords.), *Etre espagnol*, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 2000, p. 254.

> reseñas de la lidia de reses bravas. Periódicos que se llaman populares, porque confunden la popularidad con la vulgaridad, dedican lo mejor y más visible de sus columnas a relatar las hazañas de los héroes coletudos, tristes epónimos de la España de ahora. […] Periódicos madrileños, abarrotados de difusas y profusas crónicas tauromáquicas, seguidas de larga ristra de telegramas, en cuyo bárbaro y estrambótico vocabulario resaltan encendidos términos pasionales de ovaciones, frenesíes, orejas cortadas y salidas en hombros, entreverada de epítetos tales como "fenómeno", "pontífice", "todopoderoso" y otros conceptos abracadabrantes e inverosímiles[10].

Armando Gresca, dans *Nuevo Mundo,* dénonce le même travers, estimant que les informations taurines données sont disproportionnées par rapport à l'intérêt qu'elles représentent et souligne, par la même occasion, combien la *afición* croissante pour cette fête barbare frôle le fanatisme :

> La prensa tiene una gran parte de culpa en ese desbordamiento de entusiasmo por conceder en sus columnas una atención tan espaciosa a las reseñas de las corridas en toda España, atención que no solamente no merece el asunto sino que el prestigio de los periódicos obliga a conceder a temas de mayor transcendencia o simplemente de mayor interés […]. Y es verdad tanta culpa tienen unos periódicos como otros[11].

Beaucoup s'accordent à dire qu'il est scandaleux de constater le nombre de colonnes consacrées aux comptes rendus tauromachiques dans les plus grands quotidiens. « Supprimer », « réduire », « substituer » l'information sur le loisir taurin, telle est leur volonté. C'est surtout la sempiternelle image que l'Espagne donne d'elle-même à l'étranger qui se trouve à nouveau au cœur du débat. La honte est d'autant plus exacerbée qu'elle correspond à un sentiment généralisé d'infériorité en cette période de crise, où tous les regards sont tournés vers l'Europe, le modèle par excellence. Que va-t-on penser en Europe d'un pays où le loisir le plus en vogue est la corrida ? Or c'est en consultant la presse nationale que les étrangers se rendront compte de son manque de sérieux.

> Singularmente en esta época del año en que, no sólo Madrid, sino España entera, arde en fiestas en su coso, la lectura de los periódicos madrileños […] deja estupefacto al hombre más ecuánime que, desde el alto tendido del Pirineo nos contemple a través de nuestra prensa, engolfados en la zambra taurina más descomunal que vieron los siglos y a la que toda España sirve de redondel. […] Si la Prensa es el índice de mentalidad de un pueblo, fuerza es confesar que la imagen de España, reflejada en esos espejos de costumbres que se llaman periódicos,

[10] J.G. ACUÑA, « La guerra, la prensa y los toros », *in España (semanario de la vida nacional)*, Madrid, n°26, 22-VII-1915, p. 305.
[11] Armando GRESCA, « Orejas y rabos », *in Nuevo Mundo*, Madrid, 01-X-1915.

> no puede ser más horrible. Están los periódicos madrileños haciendo la caricatura de España[12].

« Honte » associée à « barbarie » reviennent comme un *leitmotiv* pour caractériser un spectacle populaire qu'une partie de la presse encense et qu'une minorité rejette. On la rend responsable de l'engourdissement des Espagnols alors qu'ailleurs, et de façon simultanée, ont lieu des événements bien plus graves (1898, perte des colonies ; 1909, guerre avec le Maroc et mouvements sociaux à Barcelone ; 1914, début de la première guerre mondiale). Il semble y avoir un décalage entre les préoccupations du peuple et ce que le pays vit historiquement[13].

> Tienen la culpa de que el público se entusiasme, de que la afición vaya en aumento y de que en todas partes se nos deprecie considerándonos como un país que no se preocupa de otra cosa, ni siente otra afición, ni se interesa por otro asunto que por la fiesta de toros, muy brillante, muy colorista, muy pintoresca, muy alegre, pero absolutamente bárbara[14].

Acuña déplore, plus loin, le manque de professionnalisme de la presse qui néglige de renseigner le public sur les événements internationaux : pays resté neutre lors de la première guerre mondiale, l'Espagne est supposée jouer son rôle d'information auprès des pays voisins belligérants.

> Buscan muchos la prensa española para aprender en ella aquella parte de la verdad que la censura militar ceda cuidadosamente al público. Suponen a los periódicos de Madrid atentos exclusivamente a las vicisitudes de la gran guerra (la guerra por antonomasia), y cumpliendo sus deberes de neutrales […]. Y cuando ansiosos de calmar su sed de verdades, despliegan un periódico español, ¿ qué hallan ? Dos o tres columnas o páginas de toros. El pensamiento español, la crítica española de la guerra, no aparecen por ninguna parte […]. Cuando el historiógrafo o el curioso erudito del siglo XXI acudan a las colecciones de periódicos españoles buscando en ellos la narración puntual, el comentario justo y la crítica razonada y austera, […], experimentarán la inefable sorpresa de topar con la crónica minuciosa de mayor

---

[12] J.G. ACUÑA, « La guerra, la prensa y los toros… », p. 305.

[13] Ce décalage entre préoccupations politiques et préoccupations tauromachiques se retrouve dans l'admiration que le peuple ressent envers le torero, véritable figure nationale, vedette enviée de tous en raison de ses rémunérations et de son prestige. Les intellectuels déplorent cette adoration sans limite, d'autant plus qu'elle n'est en aucune façon manifestée envers d'autres hommes peut-être plus utiles à la nation. *Cf.* Edmundo de Amicis, cité par Sonsoles DÍEZ de RIVERA, « De toros y toreros », *in España fin de siglo 1898*, Barcelone, La Caixa, 1997, p. 192 : « la inauguración de las corridas de toros en Madrid es mucho más importante que un cambio de ministro ». Et M. de UNAMUNO, dans un article publié dans *El Flamenco,* n°2, 19-IV-1914, déclare : « lo triste es que cualquier torero de cartel sea en nuestra España mucho más y mejor conocido, y conocido de muchísima más gente, que el más sólido hombre de ciencia, el más íntimo poeta, el más profundo artista, el más noble político o el más abnegado filántropo ».

[14] Armando GRESCA, « Orejas y rabos », *in Nuevo Mundo*, Madrid, 01-X-1915.

> apogeo y esplendor, que coincidió justamente con el de la mayor catástrofe que vieron los siglos[15].

Support très prisé de divulgation d'information taurine, mais rendue en partie responsable de l'avilissement du peuple, la presse semble être le point de mire de tous, l'outil que l'on condamne et que l'on utilise paradoxalement pour manifester sa désapprobation et pour évoquer les méfaits de la corrida sur le peuple espagnol.

II) « ¡ Abajo los toros ! »

À la fin du XIXe siècle, s'engage une lutte sans merci entre apologistes et détracteurs. La presse devient un véhicule de propagande anti-taurine. La polémique s'étend, rebondit d'un journal à un autre, donnant l'impression que les censeurs font campagne. Ce qui, à première vue, apparaît comme censure, se transforme au fil des lignes en condamnation. Au XVIIIe siècle, déjà, ceux qui s'attaquaient à la corrida brandissaient des arguments esthétiques, économiques, mais aussi moraux[16]. Il semble que ces arguments soient repris par les taurophobes de la fin du XIXe siècle.

La ruine des familles modestes

La presse quotidienne nationale dénonce, avant tout, le préjudice économique infligé aux familles qui se rendent aux arènes. *El Imparcial*, *El Heraldo de Madrid* multiplient les mises en garde à l'approche de la saison taurine. Eugenio Noel[17] est choqué par le budget que les familles consacrent à ce spectacle alors qu'elles crient famine et vivent dans la misère absolue :

> El abono de este año es dos veces y media superior al del año pasado. Las corridas continúan siendo el negocio por excelencia, lo que indica que el flamenquismo de nuestra raza aumenta escandalosamente. […] El mal de España no tiene remedio […]. El español tira

[15] J. G. ACUÑA, « La guerra, la prensa y los toros… », p. 305.
[16] Los *Ilustrados* insistaient sur les arguments économiques (préjudices pour l'élevage et la production agricole) et éducatifs (la corrida favorise le développement des instincts féroces, cruels et sanguinaires qui rendaient les Espagnols barbares aux yeux des étrangers).
[17] Eugenio NOEL est un personnage quelque peu singulier qui partit en croisade contre le flamenco et la tauromachie, dès 1911. Il fonda *El Flamenco* suivi de *El Chispero*, deux hebdomadaires *antiflamenquistas* éphémères (mai-avril 1914).

> todos los años a los toros, es decir, cada año, en progresión creciente, de 250 a 300 millones, suma bastante para resolver el problema de nuestra cultura y educación[18].

Le même méfait est rapporté dans *España* à l'occasion d'une corrida à Alicante, à laquelle participent *Joselito* et Belmonte : « Multitud de almas – nos dice un alicantino sensato – esperaba a los dos toreros el día de la corrida, […] la llegada de los nuevos semidioses. Se les dieron vivas ensordecedores… y muchos padres dejaron sin pan a sus hijos por ver esta corrida »[19] .

Mais ce même argument économique est sujet de polémiques. Certains soulignent justement le rendement fructueux que les corridas engendrent dans plusieurs secteurs :

> El que sistemáticamente combate las corridas de toros no se ha parado a reflexionar nunca el movimiento y la actividad que imprimen en determinadas épocas a la mayoría de las regiones de España. El comercio y la industria les deben sus transacciones más importantes en tiempos de ferias y festividades […], innumerables familias viven y comen gracias al espectáculo[20].

D'autres divergent, non sur l'argent dépensé, mais sur celui qui le dépense. Ils montrent du doigt les classes aisées qui se pavanent à cette occasion et qui permettent au spectacle de se maintenir et de se développer. C'est ce que J. Sánchez de Neira (chroniqueur dans *La Lidia*) faisait remarquer au Docteur *Thebussem* qui, dans ce même journal, proposait des solutions pour éliminer la *afición* :

> Equivocación que padecen muchas personas suponiendo que por presenciar aquella fiesta hay familias que gimen en la miseria, que venden o empeñan a cualquier precio sus ropas, y que desatienden las más sagradas obligaciones; o lo que es igual: que el sostén del espectáculo tantas veces anatematizado sin fruto, le (sic) constituye la gente baja, pobre, y holgazana. […] No mi buen doctor; no son los pobres que carecen de recursos para vivir, los que mantienen la afición a la lidia de toros bravos. Los pobres se resignan a ver un par de novilladas al año […] de lo cual deduzco que quien va frecuentemente a los toros, y por lo tanto constituye el nucleo de afición, es la gente rica, que compuesta de títulos, banqueros, comerciantes, altos funcionarios y damas encopetadas, abandona el aristocrático salón de conciertos, para ocupar las mejores y más caras localidades de la Plaza, sin perjuicio de exhibirse de noche en la sala del Teatro Real, con sus mejores joyas y atavíos. Los ricos son a no dudarlo quienes mantienen y acrecientan la afición a las corridas de toros [21].

---

[18] Eugenio NOEL, « El presupuesto del flamenquismo », *in España (semanario de la vida nacional)*, Madrid, n°11, 9-IV-1915, p. 125-126.
[19] « Panorama grotesco », *in España (semanario de la vida nacional)*, Madrid, n°29, 12-VIII-1915, p. 340.
[20] Mariano del TODO y HERRERO, « De tarde en tarde », *in La Lidia*, Madrid, 22-X-1900.
[21] José SÁNCHEZ DE NEIRA, *in La Lidia,* Madrid, 4-V-1885.

L'argument économique anti-taurin est cependant de poids à une époque où la famine réapparaît, et s'intensifie lorqu'il est question de construire de nouvelles arènes. Les détracteurs s'insurgent devant un tel gaspillage. Cet argument, tant utilisé au cours des siècles passés, se double d'un souci moral : que faire de son temps ? Un journaliste, dans *Juan Rana*, considère que les aficionados le sont parce qu'ils s'ennuient :

> « –¿Y por qué va usted? – se les pregunta y contestan: […] – se mata la tarde ». Aquí está explicado todo el misterio de la afición: « matar la tarde ». Un aficionado es ante todo un gran aburrido, un hombre que carece de vida espiritual, que va poco a poco atrofiando su inteligencia[22].

La corrida est conçue comme un spectacle inutile, qui endort le cerveau et l'esprit de l'homme, victime de son oisiveté. Elle cause donc le retard culturel et intellectuel du pays, ruine les familles modestes, mais aussi l'ensemble de la nation qu'elle pousse à la débauche.

Une entrave aux bonnes conduites

Ce qui, aux yeux de certains, est une fête joyeuse où priment le mélange des classes sociales[23] et le mélange des sexes, représente, pour les autres, la chose plus immorale qui soit, incitant à la promiscuité des sexes, à un comportement dégradant, à une liberté d'expression qui n'est pas tolérable. La corrida incite à la perversité, à l'oisiveté, à l'immoralité. C'est la liberté de s'amuser bassement qui est ici visée, voire censurée. Et la presse se fait l'écho de ce discours moralisateur. L'image d'une foule qui s'entasse, d'un désordre le plus absolu, où règne la plus grande confusion, revient sans cesse dans les descriptions des arènes.

> El amplio circo taurino apareció a nuestra entrada inundado de gente : no faltaban tampoco en las localidades de preferencia damas distiguidas y hersas : la caridad las alentó para dar su mejor ornato a la fiesta. Ni hay nada tan genuinamente español como una función taurina. Allí *todo el mundo* se trata con espontaneidad y confianza : en ellas se emiten francas

[22] Timoteo ORBE, « La afición », *in Juan Rana*, Madrid, 3-V-1901.

[23] Sonsoles DíEZ de RIVERA, « De toros y toreros »…, p. 191 : « Gran mezcla de todas las clases sociales. Al entrar en la plaza se borran las categorías y las preferencias políticas, ya no hay más que aficionados y reina un espíritu democrático. Única diferencia: lo que cada cual había pagado por sus entradas ».

> opiniones y *saltan* acaloradas disputas, y se aplaude, se grita y vocea con la misma libertad que el vendedor de bocas o de naranjas[24].

La corrida représente un moment privilégié de partage, un moment de divertissement, où la promiscuité est tolérée, où regarder les jolies femmes n'est pas interdit. En effet, les arènes ne sont pas qu'un lieu où l'on va se divertir, mais où l'on se montre : ce jour là, les dames osent afficher leurs charmes, et se permettent même de provoquer les hommes.

> Mujeres espléndidamente hermosas y soberanamente atractivas porque son mujeres españolas. […] Sólo por verlas, sólo por aspirar los aromas de su aliento, agitados por el juguetón abanico, y sólo por recibir en el fondo del alma […] un rayo de sol que brote de unos ojos negros, se explica el entusiasmo que produce en los madrileños la inauguración de las corridas[25].

C'est, en somme, l'occasion de trangresser un monde sensuel interdit : « una corrida hoy es monótona… Yo no voy a la Plaza por los toros ni por los toreros… Voy por las mujeres, mi eterna preocupación »[26].

Mais, pour les détracteurs, ce mélange est source de débauche ; selon eux, les arènes servaient d'exutoire, d'école de la grossièreté et de mauvaise éducation, c'est un lieu où les valeurs morales sont bafouées. Les spectateurs des corridas symbolisent la passivité, la veulerie du pays dans son ensemble. Les femmes sont les premières à être critiquées, car il est entendu que la corrida n'est pas un lieu pour la gent féminine. Face à leur enthousiasme, certains dénoncent l'hypocrisie de leurs valeurs.

> ¡A los toros! éste es el grito que dan hoy muchas damas que luego concurren a cualquiera Junta de Beneficencia […] y muchos varones graves y conspicuos que hablarán de la moral pomposamente en las sesiones del Ateneo o en las reuniones de los Padres de Familia[27].

> ¡Esto no tiene contestación como no lo tiene lo inmoral de la presencia de la mujer en la plaza un ser sensible y adornado de tan bellos sentimientos presenciando espectáculos de tan fuertes emociones! La verdad es que un espectáculo que es tanto mejor cuanta más sangre corre en él y donde se oyen y están permitidas todas las palabras que el diccionario por no manchar el papel no estampa en sus páginas se califica él solo[28].

---

[24] Enrique BALDELOMAR Y FABREGUES, « Pan y Toros », *in Correspondencia de España*, Madrid, 9-IV-1892.
[25] Calixto BALLESTEROS, « ¡Toros! », *in La Iberia*, Madrid, 25-III-1894.
[26] « ¿ Toritos a mí ? », *in Don Jacinto (semanario taurino batallador que no admite billetes de favor)*, Madrid, n°31, 12-X-1903, p. 2-3.
[27] Calixto BALLESTEROS, « ¡Toros! », *in La Iberia*, Madrid, 25-III-1894.
[28] Félix de la TORRIENTE, « Carta abierta », *in La Libertad*, Salamanca, 16-X-1891. Réponse à Pedro Dorado.

Spectacle immoral par excellence, flattant les bas instincts, poussant même à la criminalité, en somme, responsable de tous les maux sociaux. La revue taurine *Don Jacinto* reproduit un dialogue sur la moralité de la corrida et son influence sur les coutumes nationales.

> – Las corridas de toros no influyen ni en bien ni en mal en las costumbres.
> – ¡Que no influyen! De fijo que la criminalidad en España no sería tan cuantiosa, si se suprimiera ese espectáculo sangriento y brutal que recuerda las luchas circenses de los romanos. […] Lo que declaro es que los toros son un espectáculo poco o nada edificante donde se pervierten los buenos sentimientos.
> – Moral casera. En un artículo de Valera, *Apología de las corridas de toros,* puede usted hallar razones de peso que acaso le convencerán. Después de todo, maldito el interés que tengo de disuadirle. Las corridas de toros – discurre Valera – son una diversión popular, ni más ni menos contraria a las buenas costumbres que la comedia, el baile, el circo ecuestre, etc.[29].

Rendre la fête nationale responsable de tous les défauts de la société, semble injuste aux yeux des défenseurs. Cependant, pour ses détracteurs, l'engouement national est tel qu'il faut anéantir les courses de taureaux. Et la presse elle-même devrait être l'objet de vigilance stricte afin de freiner la *afición* démesurée.

> Este asunto de los toreros, mejor diré del absurdo y censurable fanatismo que muestra el público por la fiesta bárbara y sus héroes ha llegado a un extremo de exacerbación aguda […]. Contribuye, por lo menos tanto como el diario, a la obra de excitación morbosa, de exaltación censurable la revista gráfica que ofrece en sus páginas con frecuencia y profusión dignas de motivo más noble y elevado, informaciones taurinas[30].

Les arènes représentent également un lieu de liberté d'expression que le citoyen ne semble pas trouver ailleurs. Lucien Clare donne une définition de la fête, et insiste sur la notion de « renversement de l'ordre » que celle-ci implique, car « elle est pour celui qui la pratique une rupture avec l'ordre, avec les mécanismes ordinaires de la société. Dynamique et entraînante, la fête induit des conduites contraires à ce qui se fait à l'habitude »[31]. Et la corrida est, il est vrai, l'illustration de ce renversement car, dans les arènes, les rôles entre dominants et dominés sont inversés. Dans l'article suivant, le journaliste (taurophobe) présente les arènes comme lieu (dangereux ?) de liberté où le citoyen insulte impunément l'autorité sans crainte de représailles.

---

[29] « ¿Toritos a mí? »…, p. 2-3.
[30] Armando GRESCA, « Oreja y rabos », *in Nuevo Mundo*, Madrid, 01-X-1915.
[31] Lucien CLARE, « Avant-propos », *in* Lucien CLARE, J.P. DUVIOLS, Annie MOLINIÉ, (coords.), *Fêtes et divertissements* Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 1997.

> Hay en este espectáculo una cosa admirable: la libertad casi salvaje para faltar a la *autoridad competente*. ¡ Cualquiera se atreva a *meterse con* un concejal en la calle ! ¡ Cualquiera osa escribir un artículo donde se aluda a un chanchullo municipal ! Los tribunales […] darán inmediatamente cuenta del *ofensor,* el cual irá a ocupar en la cárcel la celda que debería ocupar el *ofendido*. En cambio en las corridas de toros, todo espectador tiene el derecho y aun el deber de llamar pillo, bruto, canalla, o lo que se le antoje, al concejal que preside. Para estos efectos de justicia popular, sería muy conveniente que turnaran con los concejales, en esa presidencia, algunos altos funcionarios y tal cual ministro[32].

Supprimer cet antre sauvage susceptible de pousser à la rébellion, telle est la volonté de ses ennemis. Mais peut-être n'est-ce après tout qu'un lieu permettant une certaine revanche pour qui ne peut se révolter autrement[33].

Loisir barbare qu'il faut remplacer par d'autres sports

Barbare et sauvage[34], la fête nationale ne peut être le symbole de la nation. Les détracteurs dénoncent dans leurs articles la violence du spectacle, son côté sanguinaire, la torture et la souffrance de l'animal traqué dans l'arène, son agonie longue et douloureuse. Autant d'arguments difficiles à récuser. Cependant, il s'agit là d'une divergence de points de vue. Là où certains voient la fête comme un art et analysent la prouesse esthétique des passes du torero, d'autres n'y voient que brutalité et sauvagerie, se rangeant davantage du côté de l'animal, le taureau ou le cheval, perçus comme victimes faciles de la cruauté de l'homme.

Les adversaires de la fête cherchent donc à orienter le peuple vers d'autres sports venus de l'étranger, jugés plus « européanisés » : la boxe, le base ball, le football[35].

---

[32] Gil PARRADO, « ¡A los toros! », *in Germinal*, Zaragoza, 23-VII-1897.

[33] Un journaliste souligne dans « Meditación taurómaca », *in El Baluarte* (*diario republicano)*, Sevilla, 14-VIII-1903 : « El súbdito español puede en la plaza poner de oro y azul a los representantes de esa autoridad que, fuera del sagrado recinto acostumbra a ponerle verde ».

[34] F. PI y MARGALL s'indigne dans « Las corridas de toros », *in El Baluarte* (*diario republicano*), Sevilla, 16-X-1900 : « ¡
Valiente fiesta la que permite que suenen en los oídos del moribundo aplausos estrepitosos en honor del que le sucede! Esto es precisamente lo que más pone de relieve su barbarie y los desastrosos efectos que produce. No sirve más que para empedernir los corazones y conducirlos a la maldad y al crimen ». John WHITE déclare dans « Obscurantismo y flamenquismo », *in Andalucía*, Sevilla, n°15, 31-VIII-1917, p. 5 : « Las corridas de toros son espectáculos despreciables, fruto de la indignidad de la patria española, […] espectáculos de brutalidad, de dolor y de muerte que se llaman corridas de toros ».

[35] À ce propos, *cf.* Aquilino DUQUE, *El suicidio de la modernidad*, Barcelone, Bruguera, 1984, p. 126-127: « Convencidos de que esa propensión del español a la embestida le venía de la afición a los toros, los hombres de la Institución se trajeron de Inglaterra un balón de fútbol para que el pueblo español refinara sus gustos chocarreros y adoptara modales británicos. Todos sabemos de la carrera de ese balón,

> Para desterrar las corridas hay que educar al pueblo y se le educa, aficionándolo a otros *sport*. […] El señor Labra como presidente de la sociedad *La Vida del Campo*, y por ser tan contrario a los toros, podría intentar la introducción del bonito e interesante juego de *basse ball* (sic) o cualesquiera otros que pudieran sustituir con ventaja a los toros. […] En Cuba ha dado aquel juego excelentes resultados disminuyendo la afición a los toros y haciendo de una juventud enclenque y raquítica una sociedad sana, robusta, inteligente y cultísima. […] Hay cosas, querido Montero, que no tienen defensa, y una de esas cosas son las corridas; por eso creo que Usted no recibirá ningún artículo que se consagre a defender el mal llamado espectáculo nacional […] ¿qué son las corridas de toros más que luchas de hombres con fiera?[36]

« Desterrar », « sustituir », aller dans le sens de la suppression du loisir national. Et, pour cela, il faut favoriser l'importation d'autres sports plus sains pour le corps et l'esprit. Eugenio Noel publie dans son journal *El Flamenco (semanario antiflamenquista)* – qui, contrairement à ce que son titre indique, est consacré à combattre l'art du flamenco, mais surtout celui de la tauromachie – un article d'*Azorín* dans lequel celui-ci compare boxe et corrida. Sur la même page, on peut voir des photos faisant l'éloge du corps musclé des boxeurs.

> El boxeo requiere una perfección corporal verdaderamente científica. Para ser boxeador es necesario hacerse músculos y órganos y sentidos de absoluta firmeza, proporción y salud. El *toreo*, requiere unas zapatillas de suela de goma, una coleta en el occipucio, una taleguilla, muchas lentejuelas, una barrera, una capa, estoques, banderillas, picas, caballos, cuadrillas, monosabios y monotontos en número infinito. El argumento de los aficionados *pseudo-inteligentes* es el de que el boxeo resulta más fiero y repugnante que el toreo. Aparte de que toda lucha entre hombres es repugnante por sí misma, hay que tener en cuenta que un toro y un torero están en condiciones de inferioridad el uno respecto del otro, y que la condición de toda lucha es una igualdad[37].

Mais les apologistes s'insurgent contre ces loisirs de substitution. Un journaliste décrit un combat de boxe à Barcelone, en 1908 : celui-ci avait été organisé pour comparer sa violence à celle des corridas : « brutal, salvaje, e incivil espectáculo inglés […]. Invasión de barbarie en nuestro culto pueblo. […] Demostrar más y más el ultraje que se infiere a la fiesta española, a las típicas y viriles corridas de toros,

---

no sólo en España, sino fuera de ella, y tal carrera ha hecho por el terreno de la embestida que hoy no hay estadio que no tenga alambradas para proteger a los jugadores de las embestidas del respetable, alambradas que hasta la fecha no ha sido preciso instalar en ninguna plaza de toros ».

[36] *Félix de la TORRIENTE, « Carta abierta »* in La Libertad*, Salamanca, 16-X-1891.*

[37] *AZORÍN*, « Toritos, barbarie », *in El Flamenco*, Madrid, n°3, 26-IV-1914, p. 10-11.

comparándolas con aquel truculento pugilato »[38]. Pendant le combat, le public, indigné, abandonna la salle :

> La cohibición de tales salvajadas, por muy extranjeras que sean, es altamente inmoral y repugnante, y nosotros más que nadie protestamos enérgicamente de que se haya consentido su consumación en esta capital. Serán todo lo incultas que se quiera las corridas de toros, pero jamás, llegarán a entrañar la bestialidad del boxeo[39].

Et les défenseurs de la corrida, dès lors qu'ils comparent les deux loisirs, mettent l'accent sur les avantages de la corrida en tant qu'espace ouvert, où le public est bigarré, où l'essentiel consiste à apprécier l'habileté, l'agilité, l'art des toreros, alors que la boxe se déroule dans un lieu fermé, vicié, aux mauvaises odeurs, où deux hommes s'affrontent et se rouent de coups. Eduardo del Palacio, dans *El Imparcial*, compare les deux spectacles et fait une description ironique d'un combat.

> Son bárbaras nuestras costumbres y nuestras fiestas. ¡Particularmente las corridas de toros! ese espectáculo bestial y salvaje, repugna a varios extranjeros. […] ¡Cuán hermoso parece un hombre con un ojo al aire libre, o un "entrecot" colimaçon! ¡Qué bello el que arroja las muelas y las mandíbulas en un solo golpe! [...] Este espectáculo revela cierta dulzura de costumbres, ciertas aficiones artísticas […] Entre un toro y uno de esos hombres salvajes, es más inofensivo y aun mejor ciudadano el toro[40].

Les débats dans la presse se cristallisent autour de ces deux activités. Les articles opposant boxe et corridas se multiplient. Les moralistes, à défaut d'arguments, souhaitent favoriser la création d'associations à des fins plus intellectuelles[41]. La querelle est telle qu'un journaliste d'*ABC*, lassé de l'archarnement de certains intellectuels à fustiger les corridas dans la presse, propose une « exportation » de ces derniers.

> Ahora la última moda es protestar contra las corridas de toros y utilizar el tema para lanzar de paso unos cuantos adjetivos despreciativos y denigrantes sobre la barbarie ciudadana y el irredentismo de los españoles, que también esto del desafecto a España constituye en ellos una

[38] José PICÓN, « Los toros y el boxeo », *in El Nuevo Jindama*, Madrid, n°43, 20-VII-1908, p. 2.
[39] *Ibid*.
[40] Eduardo del PALACIO, « Espectáculos nacionales », *in El Imparcial*, Madrid, 25-VI-1889.
[41] Pedro DORADO, « Nota discordante », *in La Libertad*, Salamanca, 19-IX-1891 : « ¿Tan difícil sería la constitución de una asociación que procurase el cultivo de todas las artes bellas o siquiera de una asociación música que diese conciertos públicos al aire libre y ofreciese ocasión de solazar su espíritu al que, por falta de atractivos, tiene que buscar expansiones en determinados sitios, donde envenena su inteligencia, alcoholizándola, pervierte su sentido moral, cuando no lo pierde del todo, debilita sus fuerzas corporales, endurece su sensibilidad y destruye, la armonía que en un hombre bien equilibrado, debe existir? ».

> característica. Las riñas de gallos, las carreras de caballos con obstáculos, el colear hispanoamericano, las luchas greco-romanas, el mismo boxeo con que otros pueblos entretienen ocios, son diversiones admirables que proclaman el vigor y la energía de la razas. Únicamente las corridas de toros constituyen un espectáculo abominable, inculto, bárbaro y salvaje, testimonio irrebatible del irredentismo de un pueblo. Es una lástima, una verdadera pena que no se pueda con estos jóvenes intelectuales intentar una exportación como la que se hace con las naranjas o de aceitunas ; ellos conseguirían acaso dar con otro ambiente más propicio a sus expansiones geniales, y los demás nos quedaríamos tan tranquilos y viviríamos tan a gusto dentro de nuestra mediocridad y de nuestra modestia[42].

Les défenseurs tentent donc de combattre une propogande anti-taurine de plus en plus présente dans la presse quotidienne et nationale. Aussi bien dans celle-ci que dans la presse spécialisée, ils s'efforcent de démonter les attaques qui cherchent à discréditer la corrida, voire la supprimer. Par ailleurs, ce loisir est d'autant plus menacé qu'il se retrouve au centre des débats politiques de l'époque, certaines mesures parlementaires allant, elles aussi, dans le sens de la suppression de la fête nationale.

III) Corridas et joutes politiques

En cette fin de siècle, la corrida est prétexte à de nombreuses polémiques politiques dont la presse exacerbe la portée. Certains dénoncent l'opportunisme politique du gouvernement qui chercherait à détourner l'attention du peuple en organisant des corridas à des moments difficiles (1898, 1909). Parallèlement, on se désole de l'apathie du peuple qui préfère se rendre aux arènes, et ne semble pas être concerné par les événements du moment. Le moindre incident dans les arènes déclenche une kyrielle de campagnes anti-taurines sur lesquelles se greffent des tentatives législatives de suppression de la corrida, par le biais, notamment, de la question du temps de repos hebdomadaire. Autant d'événements que la presse s'empresse de reproduire, mais aussi de déformer.

L'apathie patriotique et l'opportunisme politique

En réponse aux critiques générales de la presse quotidienne qui déplore le comportement indolent du peuple face aux événements qui se déroulent à Cuba, les revues taurines multiplient les chroniques intitulées « Corridas patrióticas ». Luis

[42] « Para la exportación. Los toros y los intelectuales », *in ABC*, Madrid, 10-VII-1915.

Falcato, chroniqueur dans *Sol y Sombra*, publie un article, « ¡Guerra y Bomba! », dans lequel il souligne l'enthousiasme débordant du public qui se rend aux arènes, indice positif, selon lui, d'une certaine énergie :

> ¿Que el conflicto de España con los Estados Unidos está en vías de un desenlace próximo y nada pacífico? ¿Y qué? [...] ¿Que estamos en vísperas de una guerra? ¿Y qué? No es razón esa para que dejemos de rendir hoy, como siempre, culto ferviente a nuestra fiesta. [...] Se inaugura la temporada taurina y el pueblo acude entusiasmado a presenciar las corridas a aplaudir al *Guerra,* al *Bomba* y a Fuentes... *¡Guerra! ¡Bomba!* Esos son los hombres del día; cualquiera de ellos es capaz de hacer temblar las patillas del *yankée* más y*ankée* (dicho sea con perdón)[43].

Ce cri, « *¡Guerra! ¡Bomba!* » (surnoms de Rafael Guerra et de Ricardo Torres Reina), revient comme un refrain à chaque paragraphe. Et ce martèlement, outre le jeu de mots, a une double finalité : il acclame les toreros vainqueurs du jour, mais encourage par là-même les Espagnols à combattre l'ennemi avec la même ardeur. Le journaliste tient à souligner que ce loisir si décrié peut en fait inciter les foules à se mobiliser.

> Vamos hoy con el mismo entusiasmo con igual fe que iremos mañana al combate para demostrar una vez más a los ojos del mundo que España con su carácter jovial, impresionable, *bullanguero*, si se quiere, y con su afición a los toros, más y más acendrada cada día, ha sido, es y será siempre el heróico pueblo de la Independencia. Firmes en esa convicción fundada en la historia patria, vamos a la corrida de inauguración, sin perjuicio de acudir luego a donde el deber nos llama. [...] Y no prolongando más esa lata patriótico-taurina, pido perdón y me retiro humildemente por el foro, pensando en la feliz oportunidad de estos dos nombres: "*¡Guerra! ¡Bomba!*"[44]

À cette époque, la presse est à l'origine du lieu commun qui signale que le jour même où l'Espagne perd l'empire d'outre mer, les Madrilènes se pressent aux arènes pour acclamer *Guerrita* :

> Es difícil encontrar en este final del XIX, un escritor que mire con simpatía a la fiesta y precisamente la prensa de esta época habría de subrayar como suceso típicamente español y del peor y más inconsciente casticismo, el hecho de que el mismo día en que se hundía nuestra escuadra en Santiago de Cuba, la multitud desfilaba calle Alcalá arriba para ovacionar a *Guerrita*[45].

---

[43] Luis FALCATO, « ¡Guerra y Bomba! », *in Sol y Sombra,* Madrid, 14-IV-1898.
[44] *Ibid.*
[45] José María COSSÍO, *Los Toros*…, t. II, p. 186.

Mais cette donnée s'avère erronée. La presse a exagéré la concomitance des deux événements ou, du moins, a amplifié le sentiment d'indifférence des Espagnols face au désastre colonial. En effet, ce jour là, on envisagea de supprimer la corrida de Madrid, mais les autorités en décidèrent autrement « para no deprimir el espíritu público ». Cependant, ni ce jour, ni les jours suivants, on ne se précipita aux arènes : « sólo acudieron unos centenares de persona »[46]. Et le public qui s'y rendait ne manifestait que très peu d'enthousiasme. L'événement a donc été déformé et l'information, injuste, d'où les propos de Fernando Claramunt : « la prensa se olvidó de la autocrítica y desplazó la culpa a las verbenas, al género chico y a las corridas de toros »[47].

Cependant, il est vrai que le gouvernement multiplia les corridas « patriotiques » de bienfaisance pour renflouer les caisses de l'État. Les revues taurines font l'éloge de ces corridas organisées au bénéfice de tous. On exalte leur bienfait pour la nation, le sentiment patriotique qui les anime, ainsi que les bénéfices économiques qu'elles engendrent.

> No hay una sola vez que la caridad o el patriotismo reclame el poderoso elemento de nuestras corridas de toros. […] En las grandes catástrofes, en las terribles desgracias, en los momentos en que la nación carece de fondos para la construccción de buques y adquirir pertrechos de guerra para defendernos de la piratería de que tiempo hace venimos siendo víctimas, no hay un ganadero que no ofrezca sus reses, ni diestro que no solicite poner su arriesgado trabajo a la disposición de los encargados de organizar las corridas benéficas o patrióticas. […] ¿Hay corrida de toros? ¡Hay entusiasmo, hay patriotismo! […] Sí, ¡Viva España! Y viva también el desprendimiento y patriostismo de sus hijos, los que exponen sus vidas defendiendo la integridad de la patria y los que también las exponen para recaudar fondos que ayuden a sostener la naval campaña[48].

Un journaliste de *El Baluarte* n'hésite pas à dénoncer l'hypocrisie d'une certaine partie de la presse anti-taurine qui, non contente d'insister sur la mollesse du peuple, organise par ailleurs des corridas à des fins financières : « mucho censurar el espectáculo nacional, calificándolo de bárbaro, sanguinario etc. etc., pero cuando hay

[46] C'est ce que raconte Rafael HERNÁNDEZ, dans *Historia de la Plaza de Madrid*, cité par Fernando CLARAMUNT, *in Toreros de la generación del 98*, Madrid, Tutor, p. 66.
[47] *Id*. p. 67.

[48] *Franqueza*, « ¡Viva España! », *in Madrid taurino*, Madrid, 12-V-1898, p. 3.

que buscar dinero para cualquier obra patriótica, benéfica o caritativa, ya se sabe el recurso principal : los toros »[49].

Par le biais des articles anti-taurins, il semble que c'est le gouvernement et sa politique que l'on critique plutôt que le public lui-même. Le clivage politique traditionnel se retrouve dans la polémique taurine : d'un côté, les défenseurs de l'ordre établi illustré par la tradition de la corrida ; de l'autre, les intellectuels dits « libéraux ». *Sobaquillo* (surnom du chroniqueur Mariano de Cavia) dénonce le conservatisme de ces prétendus libéraux :

> Que se llaman muy progresivos, muy liberales y hasta muy radicales, cuando cada uno de ellos lleva dentro del cuerpo un inquisidor más intolerante que Torquemada. Todo lo que no es de su gusto y todo el que no es de su cuerda, *ipso facto*, se debe exterminar[50].

Ces hommes politiques voient dans ce loisir de masse, l'opium du peuple[51]. Et le gouvernement est montré du doigt comme le premier responsable de cette apathie sociale. Eugenio Noel est le plus virulent dans ses attaques contre le gouvernement :

> El pueblo se divierte. Contad las almas que ahí hay. Los soldados están en guerra. La Hacienda perece. Emigran doscientos mil colonos por año. No inventamos máquinas. Nuestra cultura como nuestro dinero no se cotiza en parte alguna. Pero el pueblo se divierte. ¿Por qué? Porque le da la gana. Los Gobiernos dejan hacer. ¿Por qué? Porque en esa colosal e incesante masturbación el Pueblo se debilita y únicamente así puede tal Pueblo tolerar a tales Gobiernos[52].

Certains politiciens eux-mêmes interviennent. F. Pi y Margall, par exemple, cherche à responsabiliser les dirigeants dans leur mission éducative, mission que la corrida ne favorise pas.

> ¿No habrá nunca un gobierno que ponga fin a tan salvajes fiestas, y nos moralice y civilice en más dignos espectáculos? Las fiestas han sido en todas las edades medios de educación y de cultura; y Ministerios, Diputaciones y Ayuntamientos habrían de favorecer y estimular las

---

[49] A. A., « Toros para… las letras », *in El Baluarte*, Madrid, 15-VI-1900. Propos tenus lors de la corrida organisée « en beneficio de la Asociación de la Prensa ».

[50] *Sobaquillo*, « Tauromaquia a contrapelo », *in Nuevo Mundo*, Madrid, 17-VII-1915.

[51] C'est ce que Miguel de UNAMUNO dénonce dans « La afición », *in El Flamenco*, Madrid, n°2, 19-IV-1914, p. 5: « Los unos, los que se llaman a sí mismos tradicionalistas y nombres parecidos, le distraen así para que no se dé cuenta del estado de su alma y de lo que le falta en ella. Es la vieja divisa tradicionista y reaccionaria de ''¡pan y toros!'' ».

[52] Eugenio NOEL, « Miscelánea taurina », *in El Flamenco*, Madrid, n°1, 12-IV-1914, p. 11.

> que mejor condujeran a cultivar el entendimiento y templar el corazón del pueblo. Conservar las corridas de toros es ya, además de un anacronismo, un verdadero crimen de lesa patria[53].

À défaut d'intervention gouvernementale, ce sont de véritables campagnes anti-taurines qui s'organisent, généralement à l'initiative des intellectuels.

Les campagnes anti-taurines

Cet affrontement autour de la fête nationale a des conséquences au niveau parlementaire, ainsi qu'au niveau académique. Aux Cortes, la partie adverse essaie de faire voter des mesures pour la supprimer. Tous les moyens sont bons. Le moindre accident dans les arènes est l'occasion de lancer une campagne furibonde contre la corrida dans la presse. Le 27 mai 1894, par exemple, à la mort de *el Espartero* (« una de las tragedias toreras más clamorosas de la historia. […] El drama fue tremendo y una ingente manifestación popular su entierro »[54]), ils tentent de faire abolir les corridas.

Au début du XXe siècle, il y a un regain d'opposition. Les manifestations publiques, contre ou pour, se multiplient et sont la preuve de la passion qu'elles éveillaient et de l'influence des polémistes taurins sur le public (révélée par l'explosion des tirages). En 1901, une manifestation anti-taurine est organisée au Théâtre Principal de Barcelone avec les interventions, entre autres, de messieurs Ávila et Robert[55]. Leur proposition tient en cinq points : demande d'une loi qui supprime les corridas ; interdiction aux femmes et aux hommes de moins de 25 ans de toréer ; refus de toute demande de construction de nouvelles arènes ; interdiction aux autorités d'assister aux corridas ; augmentation de l'impôt sur les places au bénéfice de l'instruction publique. Ces conclusions rassemblaient une grande partie des courants de l'époque. La dernière est une claire accusation d'inculture et d'incivilité imputée à la fête.

Pascual Millán (journaliste dans *Sol y Sombra)* a craint que cette réunion ne déclenche tout une série d'articles dans la presse. C'était par ailleurs le souhait des organisateurs de la manifestation, avides de publicité, « porque la cuestión era hacer

---

[53] F. PI y MARGALL, « Las corridas de toros », *in El Baluarte*, Madrid, 16-X-1900.
[54] Manuel RÍOS RUIZ, *Aproximación a la Tauromaquia*, Madrid, Istmo, 1990, p. 81.
[55] Bartolomé Robert y Varzábal (1842-1902), fait partie des « quatre présidents » qui, en 1901, sont élus et fondent la Lliga Regionalista, au moment de la création des partis politiques catalans. Tiberio Ávila Rodríguez (1843-1901) devient célèbre aux Cortes en proposant, en 1893, l'abolition des corridas. Il poursuivit sa vaine campagne contre la fête nationale depuis la présidence de la Société abolitionniste.

ruido ». Cependant, ce fut un échec. La presse n'a que très peu remarqué l'événement, d'où l'ironie du journaliste : « ¡No dar importancia a un mítin de esa magnitud, a una "asamblea" que de golpe y porrazo iba a generar el país! ¡Mentecatos! »[56]. Il reprend les arguments tant de fois brandis par les détracteurs de la fête nationale :

> Tienen razón *esos mitinistas* : las corridas de toros son causa de todo lo malo que aquí ocurre. ¿Quiénes las presenciaron y ensalzaron en todo tiempo? Los golfos, los analfabetos, los indocumentados, los que no valían un pitoche. Cervantes, Lope de Vega, Calderón de la Barca, Vicente Espinel, Rioja, Rojas..., Estébanez Calderón. Nada, la gentuza. [...] Tienen razón los gallegos y catalanes, organizadores del famoso mítin ; la culpa de todo está en las corridas. Hay que suprimirlas[57].

À cette censure parlementaire s'ajoute une censure académique : notamment celle dont fut victime Cavestany. Cet académicien publia un poème, « El Tentadero », dans *Blanco y Negro* le 4 juillet 1915, qui fut à l'origine d'une longue polémique tant dans la presse quotidienne (*Nuevo Mundo, España*) que dans la presse spécialisée. *Sobaquillo* reproduit un extrait de la pétition envoyée par les détracteurs à la *Real Academia de la Lengua* :

> Hoy piden que la Academia Española prohiba a uno « de su seno » de escribir y ensalzar un deporte español. Los socios del Ateneo de Sevilla y otros « intelectuales » de aquella capital, profundamente indignados, han dirigido una instancia al presidente de la Real Academia de la Lengua « en solicitud de que se prohiba a los miembros de dicha Corporación, por honor de España, hacer ostentación de su calidad de académicos al pie de la firma con que suscriben apologías, como las corridas de toros »[58].

D'autres campagnes anti-taurines s'organisent en ce début de siècle auxquelles répondent des forums organisés par le camp adverse, mais ce qui suscita un vrai problème d'ordre professionnel dans le monde taurin fut la question du repos hebdomadaire qui touchait la corrida en tant que loisir, et surtout en tant que travail.

La question du temps de travail : les corridas le dimanche

La suppression des corridas le dimanche s'avéra être la mesure la plus menaçante par laquelle les détracteurs parvinrent presque à leurs fins.

---

[56] Pascual MILLÁN, « Crónica taurina », *in Sol y Sombra*, Madrid, 24-I-1901.
[57] *Ibid.*
[58] *Sobaquillo*, « Tauromaquia a contrapelo », *in Nuevo Mundo,* Madrid, 17-VII-1915.

Au XVIe siècle, la corrida avait lieu le lundi, *día de toros*, et en semaine, ce qui, comme le rappelle Araceli Guillaume, n'allait pas sans poser problème :

> Ainsi les paysans et les artisans subissent un préjudice moral et économique, car ils sont poussés à l'oisiveté. En effet, les fêtes de taureaux ne pouvant avoir lieu ni le dimanche ni les jours fériés, elles le détournent du travail et sont donc nuisibles pour les individus mais aussi pour l'ensemble du corps social[59].

La saison débutait en mars et finissait en octobre. En 1821, un décret royal limite les corridas au lundi après-midi, au lieu de l'habituel déroulement du matin et après-midi. Puis, au cours du XIXe siècle, on les organisa le dimanche, ce qui coïncidait avec les fêtes religieuses qui, dès 1867, étaient célébrées ce même jour[60]. À partir du XIXe, la saison taurine est inaugurée le jour de Pâques. Adrian Shubert souligne combien l'heure et les jours de corridas ont toujours été au centre des débats dans les différentes institutions. En effet, cinq heures de l'après midi (début de la corrida) était l'heure de reprise du travail après la sieste. La question du jour de la célébration de la corrida s'inscrivait donc dans un débat plus complexe entre festivités religieuses et journées de travail. En 1884, la Mairie de Madrid interdit les corridas en semaine, considérant que cela incitait les ouvriers à quitter leur travail plus tôt.

La particularité de cette fin de siècle, c'est de donner une dimension sociale au thème taurin en l'inscrivant dans le combat pour la limitation du temps de travail et pour le repos hebdomadaire. Dès la fin du XIXe, une série de lois cherche à réduire ce temps de loisir en supprimant les corridas le dimanche. En 1892, un premier projet de loi sur le repos dominical[61] est présenté par la Commission de Réformes Sociales (créée en 1883, puis remplacée par l'Institut de Réformes Sociales en 1903), mais ne semble pas être appliqué. Ce projet est à nouveau présenté 12 ans plus tard, le 3 mars 1904[62], et

---

[59] Araceli GUILLAUME, « Contre la corrida. Essai de typologie des positions anti-taurines (XVIe-XVIIe siècles) », *in* Jean-Paul DUVIOLS, Annie MOLINIÉ BERTRAND et Araceli GUILLAUME ALONSO (coords.), *Des taureaux et des hommes…*, p. 18.

[60] Adrian SHUBERT, « En la vanguardia del ocio mercantilizado de masas: la corrida de toros en España, siglos XVIII y XIX », *in Historia Social*, Madrid, n°41, p. 122 : « En 1867, el cambio a los domingos de los días festivos religiosos serviría, según sus defensores, a la economía, en parte por quitar oportunidades a los españoles de caer en su «afición excesiva a la diversión ».

[61] Luis TABOADA y fait allusion de façon ironique dans *Madrid Cómico*, Madrid, 26-III-1892 : « En estos momentos se discute en las Cortes un asunto interesantísimo. Trátase de aprobar una ley prescribiendo el descanso dominical, porque el Gobierno, que por lo visto nos ama entrañablemente, desea nuestro reposo los días de fiesta […]. Para cumplir la orden de la autoridad es necesario entregarse al regocijo los días de fiesta ».

[62] Le décret est publié dans la *Gaceta de Madrid* du 4 mars 1904.

voté par la Chambre, bien que suivi d'un tollé général dans le monde taurin. Non pas qu'il soit contre le repos dominical, mais il s'oppose à ce qu'il soit étendu aux corridas, considérées par ce décret comme n'importe quel autre travail.

Carlos Serrano a souligné le fait que « l'image de *l'inutilité*, voire de l'immoralité du torero, opulent, richissime, supposé inculte et ostentatoire devient un lieu commun du discours social où elle s'oppose violemment à la légitimité revendiquée du *trabajador consciente* que le mouvement ouvrier […] cherche à promouvoir au tournant du siècle »[63]. Il évoque la participation au débat des socialistes qui proposent, en plus de l'interdiction des courses de taureaux le dimanche, la fermeture des tavernes. Durant l'été de cette même année, le PSOE et l'UGT mènent une campagne d'opinion dont *El Socialista* publie certains articles :

> ¿Qué tendrá más fuerza, qué pesará más, la opinión de los trabajadores organizados, que son los más instruidos dentro de su clase, y la de las personas cultas que ponen en armonía sus hechos con sus palabras, o la de los toreros, los revisteros taurinos, los empresarios de las plazas de toros, los taberneros y aquellas otras personas que como el notable escritor Cavia después de criticar acerbamente el atraso de nuestro país, quieren que haya corridas de toros los domingos y que las tabernas estén abiertas ese día?[64].

M. Gómez Latorre, représentant des Sociétés ouvrières de l'Institut, dans son article publié par *Heraldo de Madrid,* en octobre 1904, et repris dans *El Socialista* le 14 octobre 1904, analyse le rôle de la classe ouvrière dans cette affaire.

> Que las corridas de toros, con sus derivados el flamenquismo y el matonismo, ejercen una influencia perniciosa en el pueblo español, está sobradamente demostrado por pensadores y escritores ilustres, y se halla en la conciencia de una gran parte de los mismos aficionados a esa fiesta. […] Convencida la clase obrera consciente y organizada de que los nocivos efectos de ese espectáculo recaen principalmente en los incultos, en los analfabetos, en los que por bajo nivel intelectual son materia sugestionable por los espendores pintorescos de la fiesta y por la aparente facilidad de improvisar fortunas sin rendir tributo a las faenas de la producción útil**,** ha tiempo que viene pronunciándose contra las corridas de toros, ya en sus modestos periódicos, ya en mitins y asambleas[65].

Ce discours anti-taurin était très généralisé dans les milieux progressistes et intellectuels. La corrida représentait, à leurs yeux, un loisir populaire contre lequel ils s'insurgeaient au nom d'une culture savante, moderne.

---

[63] Carlos SERRANO, « De l'habit de lumière à l'Espagne noire », *in* Jean-Paul DUVIOLS, Annie MOLINIÉ BERTRAND et Araceli GUILLAUME ALONSO (coords.), *Des taureaux et des hommes…*, p. 53.
[64] *Id.,* p. 54 : article de *El Socialista,* du 22-VII-1904.
[65] *Ibid.*

> Par ailleurs les arguments socialistes provenaient, peu ou prou, d'une espèce de fond commun d'époque, que vulgarisaient tous les tenants d'un vague *régénérationnisme* pour lequel les maux de la patrie étaient symbolisés par le *género chico*, le flamenco, la taverne et, justement, la course de taureaux[66].

Les revues taurines publiaient les articles de protestation des aficionados. Un journaliste de *Don Jacinto* attire l'attention sur les effets contraires de la suppression des corridas le dimanche, en s'appuyant sur l'exemple du Mexique, en 1894.

> Se acordó para que el descanso dominical fuera completo en todas sus partes, suprimir las corridas de toros que ya no tenían razón de ser en cualquier otro día de la semana. A medida que iban cerrándose los circos taurinos aumentaban el número de tabernas. Aquellos entusiastas aficionados privados de su afición favorita, buscaron en el *pulke*, bebida sucia, empalagosa, de rapidos efectos, lo que precisamente les faltaba para expansionarse dominicalmente. Vinieron las discusiones acaloradas, y con las discusiones, las reyertas, los homicidios. En aquellos días dedicados al dominical *descanso* era cuando más trabajaban los encargados de administrar justicia. Al fin tras de muchas cavilaciones, y a manera de ensayo, acordaron conceder permiso para la celebración de corridas de toros en las plazas de los distintos estados mejicanos, viendo entonces con agradable sorpresa que la estadística criminal volvía a su normalidad de siempre. Y como era natural, en aquellos días precisamente que *trabajaban* los toreros era cuando más d*escansaban* los encargados de administrar justicia[67].

En novembre 1904, suite à cette proposition de loi, les réunions entre défenseurs se multiplièrent à Bilbao, à Valence et à Madrid (dans les jardins du Buen Retiro). Le discours de Pascual Millán est publié le 10 novembre dans *Sol y Sombra* : « Comprenderán el absurdo de imponer el descanso dominical a personas que sólo trabajan en domingo ». Il attribue la décision de ces politiciens à « sus erróneas ideas sobre el espectáculo, su falta de españolismo y su indigestión de principios metafísicos y sociales ». Finalement, le règlement d'application de la loi sur le repos dominical modula ses effets pour la corrida, « las cuales sólo podrán celebrarse en domingo cuando coincidan con las ferias y mercados »[68]. Ce qui n'est pas sans constituer un paradoxe supplémentaire aux yeux de certains taurophiles. Voilà ce qu'en conclut de manière ironique un aficionado :

---

[66] *Id.*, p. 55.

[67] MOYA de ARPI, « Consecuencia de un descanso », *in Don Jacinto*, Madrid, n°60, 12-IX-1904, p. 7.

[68] José ÁLVAREZ y BUILLA en donne un extrait dans *Estudio comparativo acerca de la ley del descanso dominical*, Oviedo, 1906, p. 65 : « Exceptuánse de la prohibición: los trabajos que no sean susceptibles de interrupción por la índole de las necesidades que satisfacen. […] El servicio doméstico, las fondas, los cafés y casas de comida, los espectáculos públicos, exclusión hecha de las corridas de toros, las cuales sólo podrán celebrarse en domingo, cuando coincidan con las ferias y mercados ».

> Esa ley despótica, contraria a las libertades y al sentido común pretende indirectamente concluir con nuestra típica fiesta nacional […]. Pretenden *dar el golpe de gracia* a este espectáculo […]. Según dicha ley, prohíbense las corridas de toros en domingo a menos que sean feriados… y ¡allá van más anomalias! En días feriados es cuando se celebran en casi todos los pueblos las llamadas capeas de reses bravas y en las que se cometen infinidad de barbaridades. […] Pero se celebran en días feriados y estas barbaridades están comprendidas dentro de las excepciones de la ley ínterin[69].

Conclusion

La nouveauté du débat anti-taurin de cette fin de siècle repose sur deux éléments : le premier, sa divulgation dans la presse quotidienne et spécialisée ; le deuxième, l'émergence d'un courant de censeurs qui font campagne. Car c'est bien de censure du loisir dont il s'agit, et à tous les niveaux : journalistique (réduire le nombre de revues taurines, diminuer le nombre de colonnes consacrées aux comptes rendus taurins), parlementaire (supprimer les corridas par le biais législatif), et académique (exclure les membres susceptibles d'en faire l'éloge). Cependant, ce prurit moraliste, qui rassemble un noyau d'intellectuels et de journalistes, ne pourra pas venir à bout du loisir espagnol le plus populaire. Les arguments anti-taurins, loin d'être nouveaux, se répètent, et les mesures législatives se multiplient. Leur réitération est la preuve même de leur inefficacité.

En outre, à force de vouloir censurer, on aboutit à l'effet contraire : parler et faire parler de la corrida. Le discours contre ce loisir devient l'espace de rivalités politiques, et il s'inscrit pleinement dans la problématique sociale de l'époque autour du temps de travail et du temps de loisir, puisque la corrida est à la fois travail et divertissement. Et l'évolution même du jargon taurin le confirme : face aux *suertes* (les unités minimales de la corrida) qui renvoyaient au « jeu », s'est imposé le concept de *faena* qui évoque davantage la notion de travail.

[69] Un aficionado, « Cosas de España », *in Don Jacinto*, Madrid, 20-IX-1904.

LA FONDATION DU VELOZ CLUB : LES ÉLITES MADRILÈNES ENTRE DEUX JE(UX)

Marie SALGUES,
Université Paris VIII

En 1869, algunos jóvenes de la alta aristocracia madrileña deciden fundar un club masculino de ocio a su exacta medida. En una sociedad que evoluciona muy rápida y brutalmente a veces (lo acaba de recordar la Revolución del 68), establecen unas normas de acceso muy estrictas, para preservar, en un ámbito — el ocio — sin mayor incidencia sobre su porvenir, unos privilegios, un estilo de vida, una sociablidad que los mantendría apartados y encima de los demás. Hacen del Veloz Club un espacio prestigioso de identidad y reivindicación que acabará incluyendo los debates políticos del momento.

In 1869 a few young aristocrats from Madrid decided to create a leisure club only for men. In a rapidly and sometimes brutally changing society (with the revolution of 1868), they established very strict entrance rules in the field of leisure which did not matter a lot, in order to keep their privileges, way of life and sociability which could maintain them apart from and above the others. They turned the Veloz Club into a prestigious space of identity, claims and, finally, into a place where they could discuss the political problems of that time.

En 1885, sous le pseudonyme du comte Paul Vasili, celle qui est en réalité une femme écrit une correspondance fictive destinée à un jeune homme de la noblesse française, tout juste nommé à Madrid, afin de lui dévoiler les secrets de la ville qui l'attend. Dans la 23e lettre, qu'elle consacre à la description du *grand monde*, elle mentionne l'existence de trois clubs très huppés : « Dans un espace de 100 mètres carrés, vous trouverez le Casino, le Veloz Club et le Gran Peña, les trois clubs élégants de Madrid. […] Les trois clubs sont très comme il faut; mais vous vous plairez

ISSN 1773-0023

davantage au Veloz, rendez-vous de la jeunesse dorée dont vous ferez tout de suite partie »[1].

Dans cette présentation succincte, se trouvent, en réalité, tous les éléments qui donnent à ce club son rôle et son statut au sein de la société madrilène. Le triangle de *sociabilité* dans lequel il s'inscrit est porteur de sens, dans la mesure où les trois clubs coexistent, que deux d'entre eux ont été fondés à la même époque et pour des raisons probablement proches. En fait, on dispose pour la Gran Peña et pour le Casino d'une étude[2] qui apporte des données sur chacun de ces deux clubs. L'absence d'informations en ce qui concerne le Veloz Club est, d'ores et déjà, signifiante puisqu'elle s'insère dans une sorte de va-et-vient incessant entre visibilité et hermétisme, entre publicité et préservation de l'espace privé. Il s'agit, pour une classe sociale, la très haute noblesse dans un premier temps, de se créer un espace fermé de loisirs au lendemain de la Révolution de 1868, quand tout semble indiquer que ce qui était jusqu'ici privilège de leur classe va, peu à peu, se diffuser. Pour retrouver le sentiment de privilège d'antan, en plus de faire de ce club une institution très fermée, il fallait faire connaître son existence, susciter des vocations et pouvoir refuser des aspirants dont l'exclusion définissait, par défaut, ce que cette classe ne souhaitait pas devenir.

Le Veloz Club et ses activités : des informations savamment (et parcimonieusement) distillées dans la presse

À l'heure de m'intéresser au Veloz Club, un épineux problème de sources s'est posé puisque j'ai constaté que les quelques informations livrées par des historiens contredisaient les données que j'avais recueillies dans la presse d'époque ou, tout au moins, s'en écartaient plus que sensiblement ; ainsi, de la liste des premiers membres du Club, par exemple, qui ne coïncide que partiellement — voire pas du tout — avec la mienne et, surtout, des activités de ce club. En effet, à en croire M. de Almagro San Martín, le Veloz Club aurait été fondé pour réunir des aristocrates autour d'un moyen de

[1] Comte Paul VASILI, *La société de Madrid*, éd. augmentée de lettres inédites, 5e éd., Paris, Nouvelle Revue, 1886.
[2] José GÓMEZ PALLETE, *La Gran Peña, 1869-1917, Monografía histórica*, prólogo de Leopoldo CANO, Madrid, Impr. Fortanet, 1917. Et, pour le second club, José MONTERO ALONSO, *Historia del Casino de Madrid y su época*, Madrid, Raycar S.A. impresores, 1971.

locomotion aussi rare qu'à la mode, à l'époque : le vélocipède[3]. Si l'on accepte cette version des faits, il est possible de formuler une hypothèse qui explique que cela disparaisse par la suite, et qu'il n'y soit plus jamais fait allusion. Si, en 1871, le vélo est, effectivement, une rareté (J. Montero Alonso précise qu'on fit venir de Paris les bicyclettes nécessaires pour les membres du club), il va très rapidement se démocratiser au point que, dans la décennie des années 1890, on peut considérer ce sport comme courant, ou presque. Corpus Barga raconte comment, enfants d'une famille de la petite bourgeoisie qui n'a plus les moyens de ses prétentions, lui et son frère se font offrir, par un oncle, une bicyclette, après avoir été fascinés par la découverte du vélodrome qui jouxte leur collège[4]. Par la suite, des clubs cyclistes prendront ce même nom de Veloz Club dans toute la Péninsule[5], ce qui, outre les risques de confusions, prouve sans doute que l'appellation est à mettre en relation avec le vélo.

Avec, donc, les possibles erreurs ou lacunes que cela peut comporter, et si on décide de faire confiance à la presse de l'époque, on apprend que la Direction du Veloz Club est, officiellement, nommée en décembre 1869, sous la présidence du Marquis de Martorell et la double vice-présidence des comtes de Carlet et de Romrée[6]. L'établissement ouvre ses portes dans un bâtiment situé Plaza de las Cortes, au n°8[7], et

---

[3] Melchor de ALMAGRO SAN MARTÍN, *La pequeña historia. 50 años de vida española (1880-1930)*, Madrid, Afrodisio Aguado S.A., s.f. C'est probablement à cette source que se nourrit José ALONSO MONTERO qui, notamment dans la *Crónica de Madrid*, (Guillem BURREL I FLORÍA directeur, Esplugues de Llobregat, Barcelone, Plaza y Janés, 1990) écrit, à propos de 1871 : « Nacen, en el reinado de Amadeo, los velocípedos […]. La invención procede de París y algunos aristócratas que la han conocido en sus viajes deciden fundar en Madrid una sociedad para cultivar y estimular la nueva forma deportiva. Esta sociedad es el Veloz Club… ». Cité p. 276.

[4] CORPUS BARGA, *Los pasos contados. Una vida española a caballo en dos siglos (1887-1957*), Tome I, Madrid, Visor Libros / Consejería de Educación de la Comunidad de Madrid, 2002. Découverte du vélodrome, p. 236-237. Achat des bicyclettes et leur expérimentation, p. 240-242.

[5] En 1895, et à titre d'exemple, on recense un *Veloz Club* à Cadix, Olot (Gérone), Pamplona, Calahorra (Rioja). Cité dans *España en Sociedad. Las asociaciones a finales del siglo XIX*, GEAS (Grupo de Estudios de Asociacionismo y Sociabilidad), Cuenca, Universidad de Castilla la Mancha, Colección Humanidades, 1998, n°22, p. 120, 178, 209 et 214, respectivement.

[6] « El Veloz Club que se ha establecido en esta capital ha nombrado su junta directiva en esta forma: Presidente, Sr Marqués de Martorell; vice-presidentes, Conde de Carlet y conde de Rourée (sic) ; vocales, D. Álvaro Armada, D. Fernando de Salamanca, marqués de las Amarillas, vizconde de Manzanera, D. José Durán, marqués del Viso, D. Emilio Bertodano, D. José Rivero y marqués de Sendínez; secretario general, D. Pedro Prat, y secretario segundo, D. Francisco Estrada ». Cité dans la *Correspondencia de España*, n°4411, édition du soir du 19-XII-1869. La deuxième version des statuts de la société est co-signée par le président et le premier secrétaire, ce rôle étant rempli par Teobaldo Saavedra. Selon Almagro San Martín, Le duc de Sesto serait président et le duc d'Albe occuperait l'une des vice-présidences (Cité dans *La pequeña historia*…, p. 25). José Alonso Montero, quant à lui, ajoute à la liste les noms du duc de Huéscar et du duc de Tamames (Cité dans *Crónica de España*, p. 276).

[7] Il est fait allusion au bâtiment dans la presse et la confirmation se trouve dans les premiers Statuts du Club : Reglamento, Capítulo V, artículo 29: « la Sociedad del Veloz Club de Madrid queda establecida en

développe plusieurs activités. Le tir au pigeon est inauguré le 13 janvier 1870, par-delà la Porte d'Alcalá, dos au Retiro et le local est ouvert au public durant la journée du 20 janvier[8]. Il est également dit que le Club envisage de solliciter auprès de la mairie de Madrid la sous-location d'une partie du Retiro, afin d'y établir diverses distractions : tir au pistolet et tir à l'arc, tir au pigeon, trinquet, vélo, gymnastique, un cirque équestre, etc[9]. Il ne semble pas que le projet ait abouti. Cette première série d'activités est conforme à ce qu'on attendrait de loisirs aristocratiques, en tout cas en ce qui concerne le tir au pigeon, quelle que soit l'arme choisie, et l'équitation. Cette dernière est ressentie comme traditionnelle et un critique de la fin du XIXe a pu s'inquiéter de sa disparition. En effet, chassée par la mode du vélo, explique Sepúlveda, cette activité tend à disparaître, ce qu'il trouve hautement critiquable. D'abord, parce que la bicyclette est un « sport » étranger : « ce qu'il y a là, comme partout, c'est une question de mode et de routine ; ce qu'il y a c'est que, même pour cela, nous nous précipitons aveuglément pour faire nôtre ce qui vient de l'étranger ». Plus grave peut-être, la bicyclette va à l'encontre d'un certain décorum et fait adopter, à celui qui la pratique, des positions peu esthétiques, sinon ridicules :

> De plus, que les personnes de bon goût disent franchement s'il y a une comparaison possible entre la prestance d'un cavalier qui chevauche un cheval majestueux et l'allure d'un cycliste qui, même quand il s'agit d'un jeune coq adolescent, ressemble à un vieillard octogénaire, croulant sous les années et les douleurs, quand on le voit voûté et tordu pour pouvoir donner au véhicule l'impulsion nécessaire.

Le choix entre les deux disciplines s'effectue, donc, naturellement chez le chroniqueur : « D'abord le cheval, ensuite le vélo ; d'abord la tradition espagnole, *castiza*, authentique, et poétique, pleine de glorieuses traditions, de légendes d'amour et de souvenirs si doux, ensuite l'importation étrangère, fade et insipide… »[10]. Le vélo,

---

la Plaza de las Cortes, n°8 ». Cité p. 16 dans *Estatutos y Reglamentos del Veloz Club de Madrid*, Madrid, Imp. Manuel Tello, 1870.

[8] *Correspondencia de España*, n°4435, édition nocturne du 13-I-1870, p.1 et n°4441, édition du 19-I-1870, p. 2.

[9] « La Sociedad Veloz Club piensa solicitar del Ayuntamiento el subarriendo de toda la parte alta del Retiro, para establecer en este sitio toda clase de diversiones, como tiro de pistola y de flecha para palomas, trinquete o juego de pelota, velocípedos, gimnasio, circo de caballos y otros juegos por el estilo ». Cité dans la *Correspondencia de España*, n°4441, du 19-I-1870, p. 2.

[10] « Lo que hay en esto, como en todo, es una cuestión de moda y de rutina ; lo que hay es que hasta en esto corremos ciegamente a extranjerizarnos. Por lo demás, digan francamente las personas de buen gusto si hay comparación posible entre la figura gallarda de un jinete que cabalga en airoso caballo, y la del velocipedista que, aun siendo pollo adolescente, parece anciano octogenario, cargado de años y de

donc, mais aussi la gymnastique, peuvent paraître surprenants dans cet ensemble, mais c'est, finalement, leur aspect novateur qui les fait basculer du côté de l'aristocratie. En effet, il convient de rappeler que l'intérêt pour l'exercice physique, à ses tout débuts, ainsi que la construction des premiers gymnases madrilènes fut le fait de l'aristocratie[11]. D'ailleurs, quand les choses ne fonctionnent pas parfaitement, le Veloz Club se retire de l'affaire. C'est ainsi que des courses de vélo sont annoncées plusieurs fois dans la *Correspondencia de España* et différées, également plusieurs fois, sans que l'on sache bien si elles ont eu lieu, ou non[12]. Le Veloz Club, qui s'était présenté comme le *sponsor* enthousiaste de ce sport fait finalement rectifier pour que personne ne puisse croire qu'il ait à voir avec cette inorganisation spectaculaire. Son *sponsoring* est, rétrospectivement, présenté comme une sorte de faveur qu'il faisait aux organisateurs, mais qui ne l'engageait à rien de plus qu'à la concession de quelques prix.

Avec ses hauts et ses bas, le Veloz Club paraît, dès lors, démarrer des activités qui relèvent bien du domaine du loisir et l'on constate avec une certaine surprise que, très vite, il va tenter de légitimer ces distractions ou, même, sa propre existence de club, par des activités plus *nobles*, plus directement *utiles* à la société. Le 25 février, en pleine époque de carnaval, un grand bal est prévu dans les salons du Veloz Club, sur lequel des informations, quelque peu contradictoires là encore, sont données. Il s'agit, tout d'abord, d'un bal organisé par la direction des *damas de Honor y Mérito*, au profit des maisons de bienfaisance, objet désintéressé pour lequel le Veloz Club prêterait ses salons[13]. Il ne sera, ensuite, plus fait mention du but caritatif de l'entreprise, mais cette fête mondaine inaugure, de fait, les salons en question et, avant comme après, ce qui est mis en valeur par le journaliste est plutôt l'apparat de cette soirée mondaine que son objet. Bien plus

---

achaques, al verlo encorvado y retorcido para poder dar impulso al vehículo. […] Primero el caballo, después el velocípedo; primero la tradición española, castiza, auténtica y poética, llena de gloriosas tradiciones, de amorosas leyendas y de gratísimos recuerdos ; después la importación extranjera, sosa e insípida… », Enrique SEPÚLVEDA, « Velocipedistas », *in Crónica del sport*, n°1, janvier 1893, p. 6.

[11] Le tout premier gymnase madrilène est créé, en 1800, par Francisco Amorós y Andeano, marquis de Sotelo, donné traditionnellement comme l'introducteur de la culture physique en Espagne. Le relais est pris, vers 1817, par Francisco de Aguilera y Becerril, XII Comte de Villalobos, lequel sera nommé, des années plus tard, professeur de gymnastique du futur Alphonse XII. Cité p.16-21, dans J. del CORRAL *et alii*, *Orígenes del deporte madrileño*, Vol. I: *Condiciones sociales de la actividad deportiva, 1870-1936*, Madrid, Comunidad de Madrid, 1968.

[12] Dans la *Correspondencia de España*, l'annonce est faite, une première fois, le 7 mars 1870, dans l'édition nocturne n° 4488, pour le 13. La course est repoussée au 25, dans le n° 4499, nocturne du 18 mars, puis les organisateurs présentent leurs excuses pour l'annulation de cette course du 25, dans le n° 4508, du 27, et le journal publie finalement, quelques lignes plus bas, le démenti du Veloz Club qui nie toute implication dans les courses… ayant eu lieu le 25.

[13] Cf. *Correspondencia de España*, n° 4476, édition nocturne du 23-II-1870, p. 3.

que le but (qui, comme le fait remarquer le journal à propos d'une manifestation semblable dans un tout autre cadre, permet de « rendre utiles les distractions », comme s'il fallait un alibi[14]), ce sont les invités de la fête qui intéressent, et le souci majeur est de leur permettre d'y participer dans d'excellentes conditions, propres à les mettre en valeur. En effet, l'avant-veille du jour J, le journaliste se fait l'écho des propos rassurants des organisatrices qui tiennent à souligner que ce bal n'est pas un bal masqué et qu'on n'a pas distribué, pas plus qu'on ne distribuera, plus de billets que le nombre de personnes qui peuvent tenir à l'aise dans les salons, « pour la plus grande splendeur de la fête et l'éclat des tenues des dames qui auront eu la charité de contribuer à un objet si bénéfique »[15]. Le 26, le journal annonce en même temps, d'une part, la décision du Veloz Club d'offrir, et de faire répartir par le maire et le curé du quartier, le lendemain, à midi, des rations de pain aux plus pauvres et, d'autre part, il présente un résumé de la soirée mondaine qui vient d'avoir lieu. Elle a, bien entendu, été splendide et très animée, elle comptait tout ce que Madrid s'enorgueillit de posséder comme aristocratie, mais, remarque un autre journal — et s'empresse de rapporter la *Correspondencia de España* — « on y remarquait l'absence des hommes politiques de la situation, qui assistèrent en très petit nombre. Les ministres ne furent pas présents non plus »[16]. Cette remarque est loin d'être innocente et pose le problème de savoir si, par-delà les loisirs, le Veloz Club ne prétendait pas, plutôt, à un regroupement de gens de bonne compagnie, loin d'autres personnes ou personnalités de Madrid, dont la promiscuité gêne soudain, pour des raisons de bienséance et de politique. En clair, jusqu'à quel point les loisirs, dans ce nouveau club, ne sont-ils pas qu'un alibi ?

Le Veloz Club : entre club et société

[14] L'organisation d'un bal masqué, le 24-II-1870 au théâtre de Jovellanos pour les familles des victimes d'Alcolea attire les compliments du journaliste qui souligne que la direction du théâtre « consigue de este modo hacer provechosas las diversiones ». Cité dans la *Correspondencia de España*, n° 4473 du 20-II-1870, p. 3.

[15] « Para el mayor brillo de la función y lucimiento de los trajes de las Señoras que hayan tenido la caridad de contribuir a tan benéfico objeto ». Cité dans la *Correspondencia de España*, n° 4476, édition nocturne du 23-II-1870, p. 3.

[16] « La sociedad Veloz Club ha dispuesto repartir mañana a las doce algunas cantidades de pan a los pobres del distrito del Congreso. El alcalde de barrio Sr Caltañazor y el cura párroco de San Sebastián están encargados de repartir los bonos ». Puis : « Un periódico de hoy dice que se notaba allí la ausencia de hombres políticos de la situación, de los que asistieron muy pocos. Los ministros tampoco concurrieron ». Cité dans *Correspondencia de España*, n° 4479, édition nocturne du 26-îî-1870, p. 3.

ISSN 1773-0023

Si le terme de *Club* est traditionnellement employé pour parler de formations politiques, celui de *Société*, avec lequel il alterne, indifféremment, dans les statuts du Veloz Club, n'est pas, non plus, dénué de connotations politiques, même s'il évoque un espace plus ambigu, peut-être, mêlant divertissements, préoccupations intellectuelles et parfois sociales ou politiques[17]. Cependant, le terme de *Club* est, également, un héritage direct de l'anglais, et le concept même du cercle ébauché par les statuts a, probablement, beaucoup à voir avec cette réalité anglo-saxonne. Les statuts, pourtant, semblent se défendre, très nettement, d'avoir partie liée avec la politique. Dès le premier article, il est rappelé que « le Veloz Club de Madrid est un centre de réunion qui, totalement étranger à toute politique, s'occupe de fournir à ses adhérents toutes les distractions compatibles avec le bon goût, à l'exclusion de tout jeu de hasard et d'argent ». Il est ensuite rappelé, à la fin du Règlement qui accompagne ces statuts que « sont totalement interdits toute discussion politique et tout jeu de hasard »[18]. On est tenté de voir là un programme d'action très séduisant dans le cadre d'un travail sur les loisirs, mais il convient, cependant, de nuancer quelque peu. Cette restriction quant à la politique se retrouve dans les statuts d'autres sociétés, contemporaines au Veloz Club[19] et de nature parfois très différente et cela d'autant plus facilement, probablement, que la très récente libéralisation qui a suivi le renversement d'Isabelle II vient tout juste de rendre la formule non obligatoire. Comme le rappelle J.L. Guereña, « la législation antérieure à la Révolution de 1868 ne permet, en effet, que les associations culturelles et mutualistes »[20]. Renier toute tentation politique avait été, jusqu'à la veille de la

[17] Cf. les innombrables *sociedades* qui se sont créées, notamment sous le triennat libéral, avec des buts politiques, de prosélytisme, d'enseignement parfois.

[18] « El Veloz Club de Madrid es un centro de reunión que, alejado completamente de la política, se ocupa de proporcionar a sus socios todas las distracciones compatibles con el buen tono, con exclusión absoluta de todo juego de azar y envite ». Puis : « Queda terminantemente prohibida toda discusión política y todo juego de azar ». Cité dans *Estatutos y reglamento*…, p. 3 puis p. 16. La nouvelle version des Statuts, adoptée et publiée un an plus tard, renouvelle ces interdictions dans des termes semblables (Cf. *Estatutos y Reglamentos del Veloz Club de Madrid*, Madrid, Impr. de Manuel Tello, 1871. Cité p. 3 et p. 28-29).

[19] José GÓMEZ PALLETE mentionne, à propos de la Gran Peña, que « desde el comienzo se estableció, y subsiste, la cláusula de ser la sociedad ajena a todo acto de carácter o tendencia política o religiosa, como a toda clase de recreos ilegales ». Cité dans *La Gran Peña*…, p. 112.

[20] Cité p. 78, dans « Associations culturelles pour ouvriers et artisans à Madrid (1847-1872) », *in Culture et Société en Espagne et en Amérique Latine au XIXème siècle*, Lille, Presses universitaires de Lille III, 1980, p. 77-91. Dans un autre article, Jean-Louis Guereña rappelle les dispositions adoptées au lendemain du renversement de la reine : « Queda sancionado el derecho que a todos los ciudadanos asiste, para constituir libremente asociaciones públicas. Las asociaciones pondrán en conocimiento de la Autoridad local el objeto de la asociación y los Reglamentos o acuerdos por los que hayan de regirse. (Decreto de 20-XI-1868, articles 1 et 2, *Boletín de la Revista General de Legislación y Jurisprudencia*, n° 29, 1868, p.

constitution du Veloz Club, une question de survie. Les statuts ne se contentent pas, toutefois, de poser cette simple interdiction, ils détaillent également, au moins en partie, ce que la direction du club met sous le terme de « distractions compatibles avec le bon goût ». On a déjà évoqué le tir au pigeon, la pratique du vélo (peut-être), auxquels s'ajoutent le *tresillo*, le billard et « d'autres jeux », regroupés au sein d'une des nombreuses salles prévues dans l'édifice. Le règlement pose comme nécessaire l'existence d'un « cabinet de lecture et bibliothèque, un bureau […], des salons de conversation et de jeu, une salle à manger, une salle pour les visites ». L'article suivant détaille le contenu du cabinet de lecture où seront mis à disposition des membres « tous les journaux politiques, scientifiques et littéraires les plus importants, selon la Direction, qui se publient, aussi bien en Espagne qu'à l'étranger »[21]. Faut-il voir dans ces abonnements à des journaux politiques une première entorse à l'interdiction de droit de cité de la politique ? Quel crédit accorder, de même, au faux comte de Vasili qui — à propos de l'ensemble des trois clubs, il est vrai — déclare: « Vous irez, après le théâtre, y causer jusqu'à l'aube taureaux et politique – les deux grands et presque uniques sujets dont on s'entretienne dans le monde. Si cela vous ennuie, vous pourrez faire votre partie de baccarat [sic]. Le jeu a traversé la frontière et il a rapidement passionné »[22]. Peut-on prendre pour argent comptant ce témoignage féminin, alors même qu'il s'agissait d'un club masculin ? Ce récit est forcément rapporté et, comme tel, peut être sujet à caution. La corrida semble, certes, les intéresser, au moins au début puisque, en 1870, la *Correspondencia de España* annonçait que « Messieurs les membres du cercle Veloz Club sont en train de préparer une corrida de très jeunes taureaux qui aura lieu sur la place des Campos Eliseos et à laquelle seront invitées les personnes les plus distinguées de la société madrilène »[23]. En 1872, le Veloz Club est à nouveau présent dans les pages du journal à propos du bal masqué qu'il prépare et dont l'entrée — strictement réservée

783) ». Note 11, p. 274, dans Jean-Louis GUEREÑA, « Fuentes para la historia de la sociabilidad en la España contemporánea », *in Estudios de Historia Social*, n° 50-51, 1989, p. 273-305.

[21] « …Conteniendo las piezas necesarias para gabinete de lectura y biblioteca, escritorio […], salones de conversación y juego, comedor, sala de visitas […]. El gabinete de lectura estará provisto de todos los periódicos políticos, científicos y literarios más importantes, a juicio de la Junta Directiva, que se publiquen, tanto en España como en el extranjero ». Cité dans *Estatutos y reglamentos…*, 1871, articles 33 et 34 du chapitre VI du règlement, p. 25.

[22] Comte Paul VASILI, *La société de Madrid…*, p. 245-246.

[23] « Los Señores socios del círculo Veloz Club están disponiendo una corrida de becerros que tendrá lugar en la plaza de los Campos Eliseos y a cuya función serán invitadas las personas más distinguidas de la sociedad madrileña ». Cité dans *Correspondencia de España*, n°4582 du 10-VI-1870, p. 2.

aux membres — sera de 16 *duros* pour les hommes, et gratuite pour leurs accompagnatrices. La publication de l'événement et de son prix peut paraître incongrue ou, du moins, elle n'a pas caractère de publicité dans la mesure où les membres devaient tous l'avoir appris dans le cadre du Club et qu'on ne fait que signifier aux non adhérents qu'ils sont exclus de cette fête.

Il plane un certain mystère sur cette société au sens où l'image que l'on cherche à renvoyer semble être celle d'un monde à part, préservé et protecteur. Il n'est, donc, pas étonnant de lire, dans un guide de Madrid de 1889, cette description très sibylline des activités du Club, et de ses confrères d'ailleurs, tous classés dans le domaine des loisirs :

> Il faut également dire un mot des Cercles purement récréatifs. A Madrid, il en existe plusieurs, et les principaux sont le *Casino de Madrid*, le *Veloz Club*, la *Peña* et La *Farmacia*. Ces cercles revêtent l'aspect typique des réunions composées de gens riches, ou qui vivent comme s'ils l'étaient. Peut-être renferment-ils quelque chose qui pourrait sembler peu en harmonie avec ce que la culture générale exige ; mais, à côté de ces vices, ils ont des vertus qui, pour le moins, font que l'on voie d'un œil favorable l'existence de ces centres[24].

Dans les années 1880, le club est, de toute évidence, en vogue; il a déménagé dans un local plus adapté à ses nécessités et se situe désormais Calle de Alcalá, à quelques mètres de ses rivaux. José Montero Alonso, si on accepte ce qu'il en dit, déclare que le déménagement a permis d'installer une salle d'armes dans le nouveau bâtiment. S'il insiste sur l'aspect *sportif* de la société et n'hésite pas à lui appliquer cet adjectif, les anecdotes qu'il rapporte sont, de nouveau, d'un tout autre genre. Ainsi, à propos des membres du Club, des aristocrates dit-il, il souligne leur hostilité à la monarchie du roi Amadeo de Saboya et raconte :

> Ils ne se gênent pas pour étaler leur sentiment d'hostilité envers le monarque et son épouse, la Comtesse de la Cisterna, notamment, à l'occasion de l'ouverture des Cortes. Sur le trajet pour aller à la Chambre, comme pour en revenir, le roi a la reine, tout juste arrivée en Espagne, à sa droite. Les vieux monarchistes critiquent qu'Amadeo ait ainsi placé son épouse. Selon eux, un monarque ne doit céder la place d'honneur à personne. Des décorations ornent de nombreuses maisons sur le chemin. Mais elles sont absentes de quelques balcons : par exemple, de ceux de

[24] « También hay que decir algo de los Círculos puramente recreativos. En Madrid, existen varios, siendo los más principales el *Casino de Madrid*, El *Veloz Club*, la *Peña* y la *Farmacia*. Estos Círculos revisten el carácter propio de reuniones compuestas de gente rica, o que como tal vive. Quizá haya en ellos algo que pudiera parecer poco en armonía con lo que la cultura general reclama ; pero al lado de estos vicios hay virtudes que, cuando menos, hacen considerar como signo favorable la existencia de estos centros ». Cité p. 128-129, dans Manuel AYALA y Francisco SASTRE, *Madrid*, T.II, Madrid, Biblioteca de la Revista ilustrada *La Provincia* / Excma diputación provincial, 1889. C'est l'auteur qui souligne. Je n'ai rencontré nulle part ailleurs mention de ce club dénommé « la Farmacia ».

> quatre palais de la rue d'Alcalá appartenant à des partisans de la Restauration. Et les balcons du Veloz Club n'ont pas, non plus, de décorations. Les membres qui s'y montrent ne se découvrent pas au passage des époux royaux[25].

Ce n'est pas le premier affront qu'essuie le monarque italien puisque la Pardo Bazán rapporte qu'au lendemain de l'assassinat de Prim, quand le Roi fit son entrée dans Madrid, elle ne le vit pas passer depuis les balcons fermés du palais de Berberna, « au milieu de gens qui maudissaient la Maison de Savoie et souhaitaient et prédisaient au nouveau venu tout type de calamités ». Puis elle ajoute « Au bal du Veloz Club, qui était alors le cercle *smart*, il y avait la même rumeur d'opposition stricte »[26]. De même, Juan Valera, dans sa correspondance, raconte un autre épisode très semblable qui a, de plus, l'intérêt de nous fournir quelques nouveaux noms de membres :

> Au Veloz-Club, le jour de l'entrée de la Reine, ils n'ôtèrent pas leur chapeau, bien au contraire, ceux qui se trouvaient au balcon quand cette dame passa se l'enfoncèrent ostensiblement. C'est pour cela que Ahumada, Queipo, le frère de Toreno, Benifayó, le frère de Fernán Núñez et pas mal d'autres ont renoncé à leur qualité de membres du Veloz-Club. Je vais profiter de l'occasion et démissionner aujourd'hui, ce qui m'économisera quatre *duros* mensuels, que ma bonté excessive et l'obstination de Bedmar me faisaient dépenser bêtement[27].

Loisirs et politique paraissent donc indissociables, tant dans le discours de ceux qui se font les chroniqueurs de la société que, semble-t-il, dans les actes de ses membres. Sans doute faut-il en chercher la raison dans le fait que, même si cette société souhaite sincèrement ne se consacrer qu'aux loisirs de ses membres, par les circonstances de sa

---

[25] « No se recatan en hacer visible su sentimiento hostil al monarca y a su esposa, la condesa de la Cisterna. Una de esas veces es con motivo de la apertura de Cortes. En el trayecto hacia la Cámara, como al regreso, el Rey lleva a su derecha a la Reina, recién llegada a España. Los viejos monárquicos censuran que Amadeo lleve en aquel sitio a su esposa. Según ellos, un monarca no debe ceder el puesto de honor a nadie. Hay colgaduras en muchas casas del itinerario. Pero en algunos balcones faltan : por ejemplo, en los de cuatro palacios de la calle de Alcalá, pertenecientes a partidarios de la Restauración. Y están también sin colgaduras los balcones del Veloz Club. Los socios asomados a ellos no se descubren al paso de los Reyes ». Cité p. 146, dans José MONTERO ALONSO, *Historia del Casino de Madrid y su época*, Madrid, Raycar S.A. Impresores, 1971.

[26] « Entre gentes que maldecían de la casa de Saboya y deseaban y profetizaban al recién llegado todo género de calamidades. En el baile del Veloz Club, que era entonces el círculo *smart*, había el mismo rumoreo de oposición cerrada… ». Cité, p. 344, dans Emilia PARDO BAZÁN, *La vida contemporánea (1896-1915)*, éd. de Carmen BRAVO-VILLASANTE, Madrid, Magisterio español, 1972.

[27] « En el Veloz-Club, el día de la entrada de la Reina, no se quitaron el sombrero, antes bien se le encasquetaron con afectación los que en el balcón estaban cuando pasó dicha señora. De aquí el haber dimitido de su calidad de socios del Veloz-Club Ahumada, Queipo, hermano de Toreno, Benifayó, hermano de Fernán Núñez y bastantes otros. Yo aprovecharé la ocasión y dimitiré hoy, ahorrándome cuatro duros mensuales, que mi sobrada bondad y la pesadez de Bedmar me hacían gastar tontamente ». Cité, p. 441 dans Juan VALERA, *Correspondencia*, Vol.II, *Años 1862-1875*, éd. de Leonardo ROMERO TOBAR (dir.), Mª Ángeles EZAMA GIL, Enrique SERRANO ASENJO, Madrid, Castalia, Colección Nueva biblioteca de erudición y crítica, 2003.

création, comme par la qualité de ses adhérents, ce club ne peut détacher les loisirs d'un contexte, d'un mode de vie, plus vaste, qui implique un certain code de l'honneur, un comportement de caste plutôt, qu'on ne saurait enfreindre impunément.

Les membres du Veloz Club : le désir de rester entre (jeunes) gens de bonne compagnie

On se souvient que le faux comte de Vasili avait parlé, à propos du Veloz Club, du point de réunion de la « jeunesse dorée » et la moyenne d'âge des fondateurs est, effectivement, d'une trentaine d'années[28], ce qui donne à ce club une de ses caractéristiques. L'écrivain Luis Coloma, dans la peinture de l'aristocratie madrilène qu'il ébauche dans son roman *Pequeñeces*, mentionne abondamment le Club dont les membres sont systématiquement qualifiés de « gommeux »[29]. C'est ainsi qu'en 1906, encore, en passant devant l'édifice, Corpus Barga déclare : « Nous sommes passés devant le « Veloz Club » des petits messieurs ; en face, les balcons fermés de l'étage principal du palais de la Equitativa, compagnie d'assurances, où est installé le Casino de Madrid des grands messieurs… »[30]. C'est donc un club des enfants de la très haute société, fermé aux gens qui n'appartiennent pas à son monde, mais, cependant, plus ouvert que ce qu'on aurait pu penser de prime abord. On est frappé, en lisant les statuts, de constater qu'ils offrent, dès le début, la possibilité aux étrangers d'entrer dans ce club. Ces derniers apparaissent dès l'article 6, on leur définit un statut, celui d'adhérent de passage (*transeúnte*) applicable, certes, de façon plus large à tous les non résidents à Madrid, tandis que l'article 14 mentionne spécifiquement les « ambassadeurs, ministres et chefs des légations étrangères »[31], qui peuvent être introduits, sur recommandation

[28] Le comte de Carlet était né vers 1840, le marquis de las Amarillas en 1835, etc.
[29] « Gomosos ». Cité p. 70, p. 73, p. 96, dans Luis COLOMA, *Pequeñeces*, ed. de Rubén BENÍTEZ, Madrid, Cátedra, Colección Letras Hispánicas, n°28, 1999.
[30] « Hemos pasado por delante del "Veloz Club" de los señoritos; enfrente, los balcones cerrados del piso principal del palacio de la Equitativa, compañía de seguros, donde está el Casino de Madrid, de los señorones… ». Cité p. 43, dans CORPUS BARGA, *Los pasos contados. Una vida a caballo en dos siglos (1887-1957)*, T. II, Madrid, Visor libros / Consejería de educación de la Comunidad de Madrid, 2002.
[31] « Sólo serán transeúntes los extranjeros o forasteros que, presentados por dos socios fundadores o tres numerarios, deseen pertenecer al Club durante su estancia en esta capital ». Puis : "Los Embajadores, Ministros y Jefes de Legación extranjeros serán admitidos como presentados". Cité dans les articles 6 et 14, chapitres I et II, respectivement, p. 3 et p. 4, respectivement. Remarquons que des termes semblables sont employés dans les statuts du Casino de Madrid où il est précisé que « Los jefes de Legación serán admitidos como presentados en cuanto lo soliciten, y los demás miembros del Cuerpo Diplomático

d'autres membres, comme n'importe quel aspirant. Il est vrai que les élites, la haute noblesse, font état, à l'époque, d'un certain cosmopolitisme de bon ton, quand, par ailleurs, les alliances matrimoniales à l'étranger ne sont pas rares. Parmi les fondateurs, le Comte de Carlet y Castellví voyageait très fréquemment en Angleterre ; de mère irlandaise, il avait épousé une Écossaise, doña Mercedes Gordon y Prendergast, et la famille se rendait donc souvent à Londres et à Aberdeen, où le clan Gordon possédait un château[32]. Cet exemple est sans doute révélateur d'une tendance en train de se diffuser et explique aisément que les fondateurs aient été sensibilisés à ce problème. Cependant, des restrictions sont immédiatement posées puisqu'il est précisé que « les charges de Président, Vice-présidents, Trésorier, Comptable et Secrétaire échoiront précisément à un membre fondateur qui soit espagnol »[33]. La seconde mouture des Statuts est encore un peu plus restrictive puisque cette clause concerne dorénavant la totalité des membres de la Direction, en y incluant, cette fois, les quelques personnes sans charge qui en font également partie. Cette espèce d'oscillation, une fois encore, entre deux positions, entre l'accueil de l'autre ou son exclusion des sphères de direction, semble n'être qu'une des manifestations de la volonté de fermeture d'un club qui est, cependant, potentiellement ouvert à beaucoup. Ou, de façon peut-être plus schématique, cela souligne les changements introduits par ces élites madrilènes en perte de vitesse dans un modèle de club qu'elles ont pris à l'extérieur. En effet, il y a fort à parier que l'idée du Veloz Club est issue, directement, d'un cercle semblable que l'un des fondateurs aurait connu durant un voyage à l'étranger[34]. Du moins le Club est-il vécu, par certains, comme une importation étrangère, un mode de sociabilité qui rompt avec la tradition hispanique[35].

---

cuando sean propuestos por sus jefes respectivos ». Cité par José MONTERO ALONSO, *Historia del Casino…*, p. 109.

[32] Ces détails m'ont été fournis par l'actuelle Comtesse de Carlet y del Castellá, que je remercie chaleureusement pour son aide précieuse et efficace.

[33] « Los cargos de Presidente, Vicepresidentes, Tesorero, Contador y Secretario, recaerán precisamente en socio fundador que sea español ». Article 10, chapitre II des statuts, *Estatutos y Reglamento…*, 1870, p. 4. Dans les Statuts de 1871, c'est l'article 7 du Chapitre II qui précise : « Los socios fundadores españoles serán los únicos que formarán y tendrán cargos en la Junta Directiva del Club », p. 4.

[34] Sans toutefois justifier son affirmation, le critique Rubén BENÍTEZ, dans son édition commentée du roman *Pequeñeces,* de Luis COLOMA précise, en note à la première apparition du Veloz Club dans le roman que « el Veloz Club madrileño imita al Veloz Sport, club parisino ». Cité p. 70, dans Luis COLOMA, *Pequeñeces…*

[35] Le Professeur Ana María FREIRE LÓPEZ, de la UNED, m'a rapporté cette anecdote selon laquelle un critique de l'époque aurait déploré que des institutions étrangères, telles que le Veloz Club par exemple, qu'il citait nommément, aient détrôné d'autres modes de sociabilité, nationaux et anciens, comme les représentations dans les théâtres particuliers des grandes familles madrilènes, notamment.

Or, si le modèle étranger semble indéniable, on constate que les perversions, par rapport aux modèles, sont aussi nombreuses que les récupérations, du moins si l'on se réfère à l'étude des cercles français au XIXe siècle, qu'a faite Maurice Agulhon. Il s'agit bien, comme il le définit, de « vivre en commun la non-activité ou loisir » et les trois conclusions qu'il tire de la description des premiers cercles paraissent pertinentes ici : réunion d'amis qui vont donner un caractère organisé à des réunions auparavant informelles, la nécessité d'un régime libéral pour que l'association puisse s'épanouir et l'antinomie entre la relation égalitaire des membres entre eux et « la relation de dépendance qui liait quelques-uns d'entre eux à des grands »[36]. A ceci près que, dans le cas du Veloz Club, le lien de dépendance verticale ne s'exerce pas vers des Grands, mais à partir d'eux, vers la seule personne qui leur soit supérieure : le Roi. En effet, on constate très rapidement que, dans la liste des membres connus, tous ont partie liée avec le régime de la Restauration, certains seront de fervents et actifs partisans du retour d'Alphonse XII, fidélité dont ils seront récompensés[37]. Cette intuition devient certitude absolue si on accepte de considérer la liste de membres établie par Alonso Montero ou Almagro San Martín, qui compte les personnes les plus proches du roi, tel le Duc de Sesto, le grand artisan de la Restauration. D'ailleurs, il faut sans doute donner un sens aux couleurs que les fondateurs vont bientôt choisir pour les livrées de leur personnel, ainsi qu'à tous les papiers distinctifs du club. Si ceux qui doivent servir à table, de même que le concierge, sont habillés d'un habit noir, pour ne pas déroger aux traditions

[36] Cité p. 17 et 19, respectivement, *in* Maurice AGULHON, *Le cercle dans la France bourgeoise. 1810-1848. Étude d'une mutation de sociabilité*, Paris, Librairie Armand Colin / EHESS, 1977.

[37] Parmi les membres connus, on peut citer le Comte de Carlet, nommé « primer caballerizo de S.M. Alfonso XII », « gentilhombre de Cámara », dont la descendante précise qu'il était « monárquico e implicado en la Restauración, acompañó al rey Alfonso XII en su regreso a España ». Le jour où la *Correspondencia de España* annonce la nomination du comte de Carlet, il est également précisé, quelques lignes plus haut, que le Vicomte de Manzanera vient d'être désigné comme représentant diplomatique de l'Espagne à Berne (n° 6288, 19-II-1875, p. 3 et 2, respectivement). Ce même vicomte avait déjà bénéficié, quelques semaines plus tôt, d'une nomination à la mairie de Madrid, de même que Teobaldo Saavedra, lequel est finalement nommé commissaire de la mairie au parc de Madrid (*Correspondencia de España*, n° 6244 puis 6247, du 6 et du 9 janvier 1875, p. 3 et p. 1, respectivement). Un biographe de Saavedra souligne d'ailleurs que « estuvo siempre afiliado al Partido Conservador, permaneciendo alejado de la política durante el periodo revolucionario ». Cité dans la microfiche bibliographique de la BNE d'après Pedro E. TEBAR et José de OLMEDO, *Las segundas Cortes de la Restauración. Congreso de los diputados*. En ce qui concerne le VI Marquis de las Amarillas, Pedro Agustín Girón y Aragón, il s'agissait d'un brillant militaire dont la feuille de services fait état d'une ascension constante dans le service des armes, excepté entre septembre 1868 et septembre 1873 où, probablement, il se retira provisoirement, comme tant d'autres militaires, pour ne pas avoir à servir une autre personne que son monarque. Je remercie très vivement Juan Pelegrí y Girón qui m'a suggéré de demander cette feuille de services aux archives militaires et s'est ensuite occupé de faire toutes les démarches.

ou au bon goût, tout le reste du personnel est, à l'image des documents officiels, en bleu et jaune. Je serais tentée d'y voir, là encore, une affirmation de leur loyauté au futur Alphonse XII ; comme le rappelle C. Serrano, le bleu, sans que l'on sache bien pourquoi, à ce moment de l'histoire espagnole, est doté d'un symbolisme anticarliste[38].

Si l'on continue à chercher les analogies avec le modèle décrit par M. Agulhon, le caractère strictement masculin du Veloz Club apparaît comme un des points centraux puisque, selon l'historien français : « le cercle s'oppose encore au salon comme une sociabilité purement masculine à une sociabilité incluant hommes et femmes »[39]. Or, le Veloz Club est tellement évidemment masculin que ce ne sera précisé à aucun moment dans les statuts, ni même dans le peu de renseignements qu'en communique la presse. Nul besoin de préciser une vérité qui est du domaine du bon sens, de l'évidence[40]. Les activités, le fait même de se regrouper pour gérer ses loisirs, tout cela rejoint les descriptions des cercles français, mais les similitudes semblent s'arrêter là. En effet, si, pour Maurice Agulhon, l'égalité entre les différents membres était fondamentale, le Veloz Club instaure, dès le départ, trois catégories de membres : fondateurs / titulaires / de passage. S'ils ont les mêmes devoirs (faire respecter le règlement) et, à partir de 1871 seulement, « les mêmes droits et la même considération », les différents membres ne peuvent avoir les mêmes prétentions. On a déjà dit que seuls les membres fondateurs, Espagnols qui plus est, pouvaient appartenir à la Direction, mais les différences s'étendent, en réalité, à toutes les possibles situations de pouvoir à l'intérieur du Club. Ainsi, pour espérer pouvoir appartenir au Veloz Club, il faut être *présenté*, parrainé en fait, par deux fondateurs ou trois titulaires. Les billets de présentation, d'ailleurs, ne peuvent être délivrés qu'à des fondateurs. Ce sont également ces derniers, à l'exclusion des autres catégories, qui procèdent au vote secret qui sanctionne, positivement ou non, ces candidatures. Bien sûr, l'argent permet de se racheter un statut et un membre titulaire peut, en versant une cotisation supplémentaire, obtenir la qualité de membre

[38] « Se produjo en las Cortes un pequeño debate en torno al caso [de unos sargentos procesados por haber enarbolado una bandera azul Cristina], pero sin que se diera explicación alguna sobre el significado ideológico que se atribuía al mencionado color, presuntamente anticarlista ». Cité p. 87, *in* Carlos SERRANO, *El Nacimiento de Carmen. Símbolos, mitos y nación*, Madrid, Taurus, Pensamiento, Grupo Santillana de ediciones, S.A., 1999.

[39] Maurice AGULHON, *Le cercle dans la France…*, p. 52.

[40] Sur les conditions de la mixité dans les associations de l'Espagne libérale, on consultera l'article de Marie-Claude LÉCUYER, « Associations et mixité dans l'Espagne libérale », *in Pandora*, revue du Département d'Études Hispaniques et Hispano-américaines de l'Université de Paris 8, n°1, 2001, p. 231-243.

fondateur. L'argent est, donc, un élément intégrateur, démocratique, mais jusqu'à un certain point seulement puisque les cotisations sont très élevées et, font, en cela déjà, barrière. Le droit d'entrée pour un membre fondateur ou titulaire est fixé à 320 réaux, auxquels s'ajoute un versement mensuel de 80 réaux. Les membres de passage, quant à eux, s'ils ne paient pas de droit d'entrée, doivent verser un montant de 100 réaux par mois, quand ils sont à Madrid évidemment. Un membre titulaire qui désirerait devenir fondateur doit verser 200 réaux supplémentaires[41]. Ces sommes semblent colossales si on les compare avec celles que Marie-Claude Lécuyer présente pour des sociétés similaires, une vingtaine d'années plutôt il est vrai[42], mais elles dépassent également considérablement celles qu'établit, à la même époque, la Gran Peña[43]. De plus, l'admission, en général, n'est pas soumise au seul argent qui, s'il permet d'écarter ceux qui n'ont pas les moyens de côtoyer le beau monde, risque de permettre des mélanges contre nature, l'intégration d'une catégorie de gens dont le comportement, politique ou privé, ne correspondrait pas à celui des fondateurs. Ainsi, le vote des candidatures se fait à l'aide de boules noires (rejet de la candidature) et blanches (opinion favorable) qui sont déposées de façon secrète dans une urne. Une boule noire annule trois boules blanches et une égalité est considérée comme favorable. Ainsi, il est toujours possible de rejeter une candidature, d'autant plus qu'un aspirant malheureux n'a droit qu'à trois tentatives pour intégrer le prestigieux club, à l'issue desquelles le refus est définitif[44]. Ces précautions semblent également justifiées par le fait que, pour les fondateurs en tout cas, l'appartenance au Club implique bien plus qu'une possibilité de partager ses loisirs, elle est aussi témoignage d'une qualité ; accueillir en son sein ceux qui y prétendent est une marque de confiance, de fraternité, qui implique autant les hôtes que les nouveaux

[41] Articles 21 à 24, chapitre III, *Estatutos*…, 1871, p. 6

[42] A propos des *Liceos* qui se multiplient, dans les années 1830-40, dans toute la péninsule, Marie-Claude Lécuyer commente : « Ces établissements […] se convertissent tout naturellement en des espaces de sociabilité d'un genre nouveau, réservés, compte tenu du montant des cotisations à acquitter — 10 à 20 réaux par mois en sus d'un droit d'entrée de 60 à 160 réaux —, aux couches les plus aisées de la société ». Cité dans Marie-Claude LÉCUYER, « Associations et mixité dans l'Espagne libérale »…, p. 234-235.

[43] Après avoir connu une augmentation, les cotisations, en novembre 1869, s'élèvent à 50 pesetas de droit d'entrée (contre 80 au Veloz Club) et les membres de passage doivent verser une contribution mensuelle de 7,50 pesetas (contre 25 au Veloz Club). Cité dans José GÓMEZ PALLETE, *La Gran Peña*…, p. 113.

[44] « Artículo 24 : Las votaciones para la admisión de socios serán secretas. Cada bola negra anulará tres blancas, y en caso de empate la votación será favorable.
Artículo 25 : el que obtuviera una votación desfavorable no será desechado, sino solamente aplazado y, pasados dos meses podrá volver a ser presentado a la votación hasta tres veces. Si la tercera votación no le es favorable será definitiva y resultará desechado no pudiendo volver a presentarla ». Cité dans *Estatutos*…, 1871, p. 24.

venus et on ne déroge pas sans impunité au code implicite d'honneur de la maison. En plus du non-paiement de ses mensualités, qui entraîne l'expulsion du Club, cette dernière est automatique pour « quiconque, par sa conduite, pourrait compromettre le bon nom de la société ». Ce renvoi, en plus d'être définitif et sans appel, sera également porté à la connaissance de tous les membres, sur une sorte de tableau d'infamie, « que l'on placera à l'endroit le plus fréquenté du local »[45]. Cette expulsion ne peut être décidée que par la Direction et, en faisant de certains membres les juges de leurs pairs, cette clause rompt avec le principe égalitaire que décrit M. Agulhon et dont il fait la principale caractéristique de cette nouvelle sociabilité. Si le Veloz Club est, conformément à ce qu'il décrit, plutôt du côté d'une certaine ouverture parce qu'il est clairement anticarliste, il maintient également une attitude de réaction en s'opposant à la nouvelle légitimité en marche, celle d'Amadeo.

On a donc le sentiment que, si le modèle est bien celui des cercles français et, surtout, anglais, les conditions de sa constitution ont faussé les données. Ainsi, si l'on se réfère au témoignage que l'on possède pour La Gran Peña, on apprend que cette société est officiellement constituée en mars 1869, autour d'un groupe de militaires. Les raisons qui conduisent les militaires à fonder ce cercle — qu'ils ouvrent finalement aux civils — sont très révélatrices dans la mesure où elles sont intimement liées à la Révolution de 1868. En effet, en plus d'un antimilitarisme croissant de la société, qui obligeait les militaires « à se rendre avec un revolver au café » et qui les pousse à vouloir s'isoler dans une salle à part, l'auteur de la monographie sur la Gran Peña souligne que la Révolution avait instauré une fracture profonde au sein de l'armée, que l'État Major, l'artillerie et le génie militaire étaient farouchement opposés à ce qui venait d'arriver ; ils ressentirent, alors, le besoin de pouvoir mener leurs discussions, à ce sujet, loin des oreilles indiscrètes du gouvernement ou du public en général[46]. C'est donc une logique

[45] « Artículo 38: Será expulsado de el [sic] Club, todo el que por su conducta pueda comprometer el buen nombre de la sociedad…
Artículo 39 : … Los nombres de los que incurran en los artículos 36 y 37 y 38, serán inscritos en un cuadro que se colocará en el sitio más concurrido del local para conocimiento de todos los socios… » Cité dans *Estatutos*…, 1871, p. 8-9.

[46] « Teníamos que ir con revólver al café ». Puis : « En la fecha antes citada [principio de 1869] existía una profunda división, y aun enconado antagonismo, entre los oficiales del ejército que habían tomado parte en el movimiento revolucionario […] y los que se habían opuesto ; es decir, entre los vencedores y los vencidos de Alcolea. […] Los oficiales pertenecientes a los tres cuerpos llamados entonces facultativos, o sean Estado Mayor, Artillería e Ingenieros […] censuraban áspera y públicamente la todavía insegura marcha de los acontecimientos en sus reuniones […] de los cafés más céntricos y

de séparation qui prédomine au départ, et celle qui entraîne la constitution du Veloz Club est, probablement, très voisine. Remarquons, d'ailleurs, qu'un, au moins, des membres fondateurs du Veloz Club, un dénommé José Durán, participa également à la fondation de la Gran Peña[47].

Le Veloz Club disparaît, vraisemblablement, au début du XXe siècle, sans doute pour une histoire de mauvaise gestion financière[48]. Le refus des compromis de la part de ces *señoritos*, la volonté de s'isoler à outrance pour préserver un droit qu'ils pensent leur être réservé, mènent à la disparition de ce club alors que, pour survivre, cette aristocratie saura, au contraire, accepter certains accommodements nécessaires dans la vie, par des mariages d'argent notamment[49]. L'expérience du Veloz Club leur permet de garder le panache et les privilèges à outrance dans un domaine, celui des loisirs, qui ne met pas en péril leur existence. L'intransigeance est appliquée au niveau des symboles et le Veloz Club est une tentative pour préserver leur mode de vie dont le garant politique leur semble être la monarchie, et la monarchie hispanique qui plus est. Une anecdote permettra de clore cet exposé : un des descendants des membres fondateurs, à qui j'ai tenté de soutirer des informations sur le club, et après que je lui ai mentionné la date de fondation, m'a immédiatement suggéré de demander la feuille de services de son aïeul aux archives de l'armée. Il était persuadé que, pour ne pas avoir à servir autre chose

---

concurridos. (…) Pronto fueron advertidos de que sus conversaciones eran conocidas de las autoridades que, como es de suponer, les hicieron observar la inconveniencia de sus actitudes. […] Para sustraerse a la vigilancia o curiosidad del público en general, […] idearon pedir al dueño del café […] les designase un local donde no tuviera ingreso el público ni hubiera, por lo tanto, temor a indiscreciones ». Cité par Leopoldo CANO, p. 4 du prologue, puis par José GÓMEZ PALLETE, p. 11-13, *La Gran Peña*….

[47] Cf. José GÓMEZ PALLETE, *La Gran Peña*…, p. 110. Son nom est cité dans la liste, malheureusement très restreinte, des *peñistas* fondateurs puisque l'auteur choisit de ne mentionner que ceux qui étaient encore vivants au moment de la rédaction de son ouvrage, en 1917.

[48] José GÓMEZ PALLETE, en faisant l'éloge de deux très stricts dirigeants de la Gran Peña, très attachés à une saine gestion des finances, commente : « Tal vez por no tener en su seno estos dos espíritus sucumbía otra sociedad, creada en la misma fecha que la nuestra, con más elementos de vida y ciertamente digna de mejor suerte ». Cité dans *La Gran Peña*…, p. 43. Ou peut-être prend-il simplement un autre nom, immédiatement, ou en se reconstituant quelque temps plus tard. En effet, en 1909, dans le journal *El Imparcial*, à propos d'une représentation théâtrale de charité pour les pauvres de Madrid, on signale que les loges louées à l'année par l'aristocratie restent évidemment à disposition de leurs détenteurs, notamment « ''El del Veloz" como aún sigue llamándose al de la Sociedad que preside el señor Duque de Tamames… ». Cité dans *El Imparcial*, numéro du 27-XI-1909, p. 2.

[49] Cf. article de Juan CARMONA PIDAL et Javier FERNÁNDEZ DELGADO, « La tradición moderna : la política matrimonial de los grandes de España (1800-1923) », *in La Sociedad madrileña durante la Restauración : 1876-1931*, Ángel BAHAMONDE MAGRO et Luis Enrique OTERO CARVAJAL éditeurs, Vol.1, Madrid, Comunidad de Madrid, Consejería de cultura, 1989, p. 595-611. Les auteurs précisent cependant que les Grands d'Espagne — et plusieurs membres du Veloz Club en font partie — étaient extrêmement riches, beaucoup plus que les autres nobles.

qu'un Bourbon, son parent avait demandé à être retiré du service actif, ce qui expliquait qu'il ait alors eu beaucoup de temps à occuper et la possibilité de se consacrer à cette entreprise de création. Dans son esprit, visiblement, ce n'était que du divertissement, une façon de combler l'ennui en attendant de reprendre des activités sérieuses.

BIBLIOGRAPHIE

AGULHON, Maurice, *Le cercle dans la France bourgeoise, 1810-1848. Étude d'une mutation de sociabilité*, Paris, Armand Colin / EHESS, 1977.

ALMAGRO SAN MARTÍN, Melchor de, *La pequeña historia. 50 años de vida española (1880-1930)*, Madrid, Afrodisio Aguado S.A., s.f..

ARIZA MUÑOZ, María del Carmen, « los jardines del Buen Retiro en el siglo XIX », *Anales del Instituto de estudios madrileños*, T.XVI, CSIC, 1979, p. 327-378.

AYALA, Manuel et SASTRE Francisco, *Madrid*, T.II, Madrid, Biblioteca de la Revista ilustrada La Provincia, 1889.

BAHAMONDE MAGRO, Ángel et OTERO CARVAJAL, Luis Enrique (éds.), *La sociedad madrileña durante la Restauración : 1876-1931*, Vol.I, Madrid, Comunidad de Madrid, Consejería de cultura, 1989.

BOGUE LUFFMANN, C., *A vagabond in Spain*, London, John Murray, 1895.

BURREL I FLORIA, Guillem (dir.), *Crónica de Madrid*, Esplugues de Llobregat, Barcelona, Plaza y Janés, 1990.

CORPUS BARGA, *Los pasos contados. Una vida española a caballo en dos siglos (1887-1957)*, Madrid, Visor libros / Consejería de Educación de la Comunidad de Madrid, 2002.

CORRAL, J. del (*et alii*), *Orígenes del deporte madrileño. 1870-1936.* Vol.I : *Condiciones sociales de la actividad deportiva*, Madrid, Comunidad de Madrid, 1988.

FERNÁNDEZ Y GARCÍA-TRELLEZ, Melitón, *España en el siglo XIX*, Oran, Imp. Librairie Andréo, 1902.

FRANCOS RODRÍGUEZ, José, *Días de la Regencia. Recuerdos de lo que fue. 1886-1889*, Madrid, Editorial Saturnino Calleja, S.A., 1922.

GEAS (Grupo de Estudios de Asociacionismo y Sociabilidad), *España en sociedad. Las asociaciones a finales del siglo XIX*, Cuenca, Universidad de Castilla la Mancha, 1998, colección Humanidades, n° 22.

GÓMEZ PALLETE, José, *La Gran Peña, 1869-1917. Monografía histórica*, con un prólogo de Leopoldo CANO, Madrid, Impr. Fortanet, 1917.

GUEREÑA, Jean-Louis, « Associations culturelles pour ouvriers et artisans à Madrid (1847-1872) », *Culture et Société en Espagne et en Amérique Latine au XIXème siècle*, Claude DUMAS directeur, Lille, Presses de l'Université de Lille III, 1980, p. 77-91.

GUEREÑA, Jean-Louis, « Fuentes para la historia de la sociabilidad en la España contemporánea », *Estudios de historia social*, n° 50-51, Julio-diciembre 1989, p. 273-305.

GUEREÑA, Jean-Louis, « La sociabilidad en la España contemporánea », *Sociabilidad fin de siglo. Espacios asociativos en torno a 1898*, SÁNCHEZ SÁNCHEZ, Isidro et VILLENA ESPINOSA, Rafael (coord.), Cuenca, Ediciones de la Universidad de Castilla la Mancha, Colección Humanidades, n° 36, p. 15-43.

ESTUDIOS de HISTORIA SOCIAL, La mercantilización del ocio, n° 41, 2001.

LECUYER, Marie-Claude, « Associations et mixité dans l'Espagne libérale », *Pandora*, revue du département d'Etudes Hispaniques et Hispano-américaines de l'Université de Paris 8, n° 1, 2001, p. 231-243.

MARTORELL LINARES, Miguel Ángel, « El debate higienista (R.S.E. Matritense. Segunda mitad del S. XIX) », *Torre de los Lujanes*, RSEMAP, n° 19, 1er trimestre 1992, p. 65-91.

MONTERO ALONSO, José, *Historia del Casino de Madrid y su época*, Madrid, Raycar S.A. impresores, 1971.

POITOU, Eugène, *Voyage en Espagne*, Tours, Alfred Mame et fils éditeurs, 1882.

ROBIN, Claire-Nicolle, « La nouvelle sociabilité sportive en 1900. Les clubs cyclistes », *in Solidarités et sociabilités en Espagne (XVIè-XXème siècles)*, Raphaël CARRASCO éditeur, Paris, Centre de Recherches sur l'Espagne Moderne, Vol.I, p. 391-401.

ROTSCHILD, H. de, *Souvenirs d'Espagne. Avril 1889-Mars 1890*, Macon, Protat Frères imprimeurs, 1890.

SAMPELAYO, Juan, *El otro Madrid*, Madrid, Editorial Prensa Española, 1976.

SANTOS, Juan Antonio (éd.), *Madrid en la prosa de viaje. Siglo XIX* (T. III), Madrid, Comunidad de Madrid, Consejería de Educación y Cultura, 1994, Colección " Madrid en la literatura ".

SEPÚLVEDA, Enrique, *La vida en Madrid en 1887*, Madrid, Asociación de libreros de lance de Madrid, 1997 (3e édition, reprod. en fac-sim. de l'édition de 1888).

SIMONS, Théodore, *L'Espagne*, Traduction par Marcel Lemercier, Paris, F. Ebhardt éd., 1881.

TABOADA, Luis, *Intimidades y Recuerdos (Páginas de la vida de un escritor)*, Madrid, Administración de *El Imparcial*, 1900.

TABOADA, Luis, *Madrid alegre*, Madrid, Librería de San Martín editor, s.f.

TESTE, Louis, *L'Espagne contemporaine. Journal d'un voyageur*, Paris, Librairie Germer-Baillière, 1872.

VASILI, Paul, Comte de (pseud. attribué à Mme Edmond Adam et à Elie de Cyon), *La société de Madrid*, Paris, Nouvelle Revue, 1886 (5e édition augmentée).

YRIARTE, Charles, *Les Cercles de Paris, 1828-1864*, Paris, Librairie Parisienne, 1864.

PÉRIODIQUES

Blanco y Negro, año 1899 ; 1er trimestre de 1900.

Correspondencia de España : décembre 1869 à décembre 1870 inclus.
20 janvier 1871 au 28 février 1871 et décembre 1871
janvier et février 1872.
mai 1874 ; octobre 1874 à janvier 1875 (collection incomplète).

Crónica del sport, 1893-1896.

La Época : septembre 1874

La Esperanza : 1er janvier au 14 mars 1872

España en Biarritz, hebdomadaire, Nos 1 et 2 de juillet 1897.

El Imparcial, janvier 1880.
1er juillet 1909 au 31 décembre 1910.

La semana madrileña, ''Revista de salones, teatros y sport ", nos 1 à 48 (1-I-1883 au 28-XII-1883)

LA MODE DES BAINS DE MER EN ESPAGNE AU XIXeme SIÈCLE : LOISIR ET OSTENTATION

Laetitia BLANCHARD RUBIO,
Université de la Sorbonne - Paris IV

C'est sous le règne d'Isabelle II, vers 1840, que se met réellement en place l'industrialisation de l'Espagne, avec un certain retard sur d'autres pays comme la France ou l'Angleterre. De même que chez ces voisins, la nouvelle classe dirigeante qui retire les bénéfices de cette industrialisation s'efforce rapidement de donner de l'éclat à sa domination, notamment en recherchant des loisirs coûteux et ostentatoires.

Les bains de mer sont sans doute les plus caractéristiques des loisirs de cette époque. Pourtant, on trouve peu de documents qui recommandent la villégiature maritime pour le plaisir, le divertissement ou la détente qu'elle procure ; les partisans les plus déclarés des bains de mer étaient, au contraire, des médecins hygiénistes qui jugeaient que la santé tenait à une discipline quasi-monastique et à des relations sociales réduites au strict minimum. La bourgeoisie, en tant que classe sociale essentiellement urbaine, est très réceptive au courant hygiéniste qui dénonce les méfaits de la civilisation industrielle et préconise les bains de mer comme remède universel.

Ces saines considérations n'empêchent pas la bourgeoisie de transformer l'excursion annuelle au bord de la mer en un rite social, à la fois, obligatoire pour ceux qui peuvent se le permettre et discriminant envers les autres, ce qui occasionne le développement d'un nouveau secteur d'activité essentiellement tourné vers les loisirs.

ISSN 1773-0023

I) Le modèle hygiéniste dans la promotion des bains de mer

La genèse des bains de mer : un intérêt d'abord thérapeutique

Historiquement, le phénomène du bain a une origine fort ancienne. Les civilisations grecque et romaine ont laissé de nombreux vestiges archéologiques qui témoignent de l'existence de bains comme pratique thérapeutique et hygiénique et comme prétexte pour le contact social. Mais c'est au XIXe siècle que l'on redécouvre en Europe la capacité curative et fortifiante de l'eau de mer et du climat maritime, comme l'attestaient déjà les écrits d'auteurs classiques tels que Euripide, Hippocrate, Hérodote ou Martial. Au Moyen-Âge, ces pratiques étaient tombées en désuétude, notamment à cause du danger inhérent aux façades littorales exposées aux invasions et aux razzias. Ce sentiment d'insécurité contribua à conférer à la mer un caractère mystérieux et insalubre durant plusieurs siècles. À partir de la Renaissance, de nombreux traités d'hydrologie approfondissent la connaissance des eaux de l'intérieur, ainsi que leur application thérapeutique. L'hydrologie est une thérapeutique en plein essor dès le XVIIIe siècle, mais, à cette époque, les prescriptions des médecins ne concernent que les bienfaits des eaux thermales. Certaines villes de l'intérieur deviennent des stations thermales à la mode où le malade vient périodiquement prendre les eaux sur les conseils de son médecin traitant[1].

Au XIXe siècle, une des grandes préoccupations du mouvement hygiéniste concerne de nouvelles maladies qui découleraient de l'industrialisation et de l'entassement humain qui règne dans les grandes villes. Les hygiénistes accordent une grande influence à l'environnement social dans la genèse et l'évolution des maladies. Les grands changements dans la société se traduisent par une évolution du discours médical. Le thème de la pathologie urbaine fait alors surface. Les côtes de l'Océan apparaissent comme le recours opposé à l'insalubrité des villes industrielles et aux méfaits de la civilisation urbaine en général qui corrompt aussi bien le corps que l'esprit. La mode du bain de mer naît en Europe d'un projet thérapeutique. Les médecins prescrivent à leurs malades une véritable cure inspirée du modèle proposé par les stations thermales, alors très en vogue.

[1] Voir le prologue du livre de Pedro Felipe MONLAU, *Higiene de los baños de mar, o instrucciones para su uso puramente higiénico, así como para el terapéutico o curativo y manual práctico del bañista*. Madrid, Imp. M. Rivadeneyra, 1869.

La ruée des curistes vers les rivages marins s'amorce donc en Espagne à partir de 1840, alors que la mode des bains de mer est déjà bien établie en Grande-Bretagne ou en France[2]. De nombreux manuels, écrits par des médecins, paraissent sur ce sujet, dans le but de promouvoir la mer comme moyen thérapeutique, aussi bien en fonction des caractéristiques propres à l'eau de mer (température, composition chimique, action mécanique des vagues) qu'en fonction des caractéristiques climatiques du littoral (humidité, radiation solaire, température, pression).

Comme on peut le constater dans divers manuels, l'idée se propage qu'un environnement sain est le moyen le plus efficace pour améliorer ou préserver sa santé : « Estas enfermedades son algunas veces producto de nuestra falsa civilización y de sus pretendidos perfeccionamientos y dependen también en ocasiones de una educación no menos falsa, tan contraria a las reglas de la higiene, como perjudicial para la salud »[3].

Le sentiment qu'il faut être fort et robuste pour être utile à la nation se développe et certains médecins luttent contre la vie oisive et sédentaire que mènent les enfants qui vivent dans les villes : « Las afecciones linfáticas y las escrufulosas se encuentran en el día más numerosas que nunca en todas las clases de la sociedad; tanto entre los ricos como entre los pobres, tienden a bastardear la raza y hacer degenerar la especie humana »[4].

Pour eux, la discipline du corps et de l'esprit doivent aller de pair et les positions conservatrices de ces médecins hygiénistes les conduisent à affirmer que tout doit être mis sous contrôle : l'alimentation, le logement, la façon de s'habiller, l'hygiène corporelle, les accidents, les maladies, l'éducation, les vices, les habitudes conjugales et les lectures[5]. Dans le domaine de la médecine, ce courant s'intéresse à l'influence sur la

[2] En 1846, l'historien *costumbrista* Modesto LAFUENTE, qui écrit sous le pseudonyme de Fray Gerundio, fait allusion dans son article « Los baños de mar » à : « [el] enjambre de emigrantes de ambos sexos, que salen flechados a las costas del Océano y del Mediterráneo, ansiosos de zambullir y remojar sus cuerpos en agua salada y de ponerle a los azotes de las embravecidas olas », in FRAY GERUNDIO, *Teatro social del siglo XIX*. Madrid, Establecimiento tipográfico de D. F. de P. Mellado, 1846, t. 2.

[3] André-Théodore BROCHARD, *Del uso de los baños de mar en los niños*, Madrid, Adm. Médica, 1893, p. 8.

[4] *Ibid.*

[5] Dans le livre du sociologue Alain CORBIN, *Le territoire du vide,* Paris, Aubier, 1988, p. 87-88, il est fait allusion à une constante intention moralisatrice dans le discours des hygiénistes : « Le curiste qui, loin des miasmes de la ville, respire un air pur, jouit quotidiennement du spectacle de l'immensité marine, se livre à de tonifiants exercices et délaisse aisément les plaisirs illicites, abandonne sans regrets sa vie irrégulière ».

santé du milieu naturel et, plus particulièrement, des conditions climatiques et de la qualité de l'eau.

Dès 1810, en Espagne, Ventura de Bustos y Ángulo recommandait les bains de mer pour des applications pédiatriques de caractère prophylactique, dans son livre *Baños de río, caseros y de mar; preveniendo en los casos comunes los excesos sin consulta, nuevo medio para criar niños hermosos, sanos y robustos*[6]. Cette idée s'impose grâce à la traduction du livre du docteur Brochard qui paraît en Espagne, en 1879[7]. L'ouvrage du docteur Monlau, publié en 1869, *Higiene de los baños de mar y manual práctico del basta,* est l'étude qui a le plus d'impact auprès de l'ensemble de la population, avec la traduction de celle du docteur Gaudet, dès 1850[8].

On peut remarquer, par ailleurs, au travers de ces divers ouvrages, la profusion du discours médical qui est alors consacré aux vertus de l'eau froide de la mer, du bain à la lame et de la villégiature côtière. C'est une époque où l'attention se porte tout particulièrement sur certaines maladies : l'anémie, le rachitisme, le scrofulisme, le lymphatisme, l'herpès, la névrose et les problèmes de l'appareil respiratoire, qui sont considérées comme des maux propres à la civilisation urbaine. Le bain de mer est une réponse à ces nouvelles inquiétudes sanitaires :

> La Higiene aplaude esa tendencia marcada al veraneo marítimo, tendencia que no es más que la manifestación instintiva de la necesidad que siente de equilibrarse, sostenerse y reconstituirse, la vitalidad tan rápidamente gastada en los grandes centros de población. En las capitales, en los focos de la inteligencia social y de la industria productora, abundan por demás los temperamentos linfáticos y nerviosos; y como bajo tantos aspectos convienen a éstos el aire y los baños de mar, es un verdadero don de la providencia, una playa o estación balnearia cercana...[9]

La dégradation de la qualité de vie dans les villes est bien ce qui conditionne au départ ce discours et ces pratiques qui se mettent en place autour du phénomène des bains de mer. Les hygiénistes relient les bienfaits des bains de mer aussi bien à la vie oisive qu'au stress lié au travail. En ce qui concerne les hommes d'affaire, ils

[6] Ventura de BUSTOS Y ANGULO, *Baños de río, caseros y de mar,* Madrid, Imp. de Villalpando, 1816.
[7] Cf. l'ouvrage cité dans la note n°3.
[8] A. M. GAUDET, *Nuevas investigaciones sobre el uso de los Baños de mar (Traducidas de la 2da edición francesa por el doctor Pedro Alcántara Peñalver),* Madrid, A. Peña, 1850.
[9] MONLAU, *Higiene de los baños de mar...*, p. XI et XII.

préconisent les bains de mer comme un mode de vie sain et équilibré qui leur permet d'éviter le surmenage[10].

Le bain de mer : une pratique rigide qui interdit le laisser-aller

> Les médecins du courant hygiéniste codifient un usage des bains de mer conforme à leurs préceptes et s'élèvent contre tout ce qui ne répond pas aux préoccupations hygiéniques lorsque cette pratique se répand pour suivre une mode sans être cautionnée par une autorité médicale : Para producir tan saludable efecto, los baños de mar no deben ser considerados como objeto de moda, una simple distracción, sino como un tratamiento formal, conforme a las reglas de la higiene y de la terapéutica[11].

Le contenu scientifique du discours des hygiénistes s'oppose à tout effet de mode et condamne ceux qui se servent des bains de mer et de l'amélioration de leur santé comme d'un simple prétexte. En fait, le curiste dispose de peu de liberté. Les relations sociales, ses goûts personnels et le laisser-aller ne s'accommodent pas avec la règle quasiment monastique fixée par le médecin traitant lors d'une cure. La rigueur d'un traitement médical est, selon les hygiénistes, incompatible avec le relâchement et les mauvaises habitudes de la vie en société menée par la classe bourgeoise. Ils invitent leurs patients à prendre au sérieux une pratique qui peut se révéler dangereuse pour la santé, du moins pour ceux qui ne consultent pas un médecin avant de se rendre sur la côte ou ne suivent pas ses prescriptions à la lettre. Monlau dénonce cette pratique aveugle des bains de mer due à la mode et au succès croissant du tourisme maritime :

> Pero de esa numerosa afluencia a los litorales surge otra necesidad imperiosa, y es la de instruir a los concurrentes y preservarlos de no pocos peligros. Muchas, muchísimas, son las personas que se van a los baños de mar como quien se va de paseo, sin fijarse en si les convienen o no, sin consultar si pueden o no aprovecharles para sus males, sin saber cómo y cuándo deberán tomarlos, cuántos tomarán, cómo se conducirán si les sobreviene algún incidente desagradable o imprevisto, etc. No es de maravillar, por consiguiente, que todos los años ocurran decepciones o chascos y verdaderas desgracias, nacidas de la imprudencia, o de la ignorancia de los que se bañan. Tanto se usa, y se abusa, de los baños de mar, tan mal suelen generalmente tomarse, y tantos accidentes desgraciados ocurren, que la medicación marina debiera haber caído de su pedestal de favor; pero tal es su eficacia, que, a despecho de todo, se mantiene y crece en boga[12].

---

[10] *Id.*, p. XIII : « De mucho servirán también a los hombres de bufete, o de negocios, que acuden al litoral (y hacen perfectamente) ya para acompañar a sus familias, ya también para pasar una temporada de esparcimiento y de descanso que contrabalancee los efectos de la vida físicamente sedentaria, monótona, y moralmente agitada, que durante el resto del año llevan en los centros populosos ».

[11] BROCHARD, *Del uso de los baños de mar*..., p. 5.

[12] MONLAU, *Higiene de los baños de mar*..., p. XII. On retrouve les mêmes règles de prudence dans l'ouvrage du docteur A. BATALLER Y CONTASTI, *Guía del bañista o reglas para tomar con provecho los baños de mar,* Barcelona, Imp. de la Renaixensa, 1877.

En effet, le rituel des bains de mer n'est pas sans danger à l'époque car très peu de gens savent nager. La culture du corps commence à peine à faire son apparition et la natation n'est pas encore un sport à la mode[13]. A cette époque, l'envie d'aller se rafraîchir et le plaisir que l'on peut trouver dans cette activité, à la fois ludique et sportive, ne sont jamais pris en compte. Alain Corbin affirme que jusqu'à la fin du XIXe siècle : « [...] nulle part ne s'exprime le désir d'affronter de son corps la puissance des vagues, d'éprouver l'émouvante fraîcheur du sable. L'impression cénesthésique est absente du champ des pratiques et des discours »[14]. Les bains de mer se prennent à des dates et des heures précises, fixées à l'avance par les médecins, et les baigneurs doivent s'en tenir à une série de règles, comme celles que l'on trouve, par exemple, dans le *Manual de baños de mar*[15].

Le caractère astreignant et relativement pénible des bains de mer en eux-mêmes

Au siècle dernier, les baigneurs ne retirent pas de leur baignade toutes les satisfactions que l'on imagine aujourd'hui, notamment sous l'effet de diverses contraintes médicales et sociales. Aussi, les établissements balnéaires du littoral tentent de remédier à ces contraintes en proposant certains services spécialisés. Ceux-ci témoignent de la difficulté qu'entraîne le fait de prendre un simple bain de mer. Le baigneur cherche à limiter autant que possible les attaques du soleil sur sa peau et la

[13] Aussi certaines stations balnéaires prennent-elles des dispositions pour assurer la sécurité des baigneurs comme c'est le cas de la plage du Sardinero, près de Santander : « En cuanto a la seguridad de los bañistas, además de las cuerdas sujetas con anclas que les sirven para entrar y salir sin inconveniente alguno en el agua, y sostenerse asidos a ellas durante toman el baño, además de las mujeres destinadas al cuidado de las señoras, habrá a corta distancia una lancha tripulada por marineros diestros en nadar, y en disposición siempre de prestar auxilio, en el caso de un peligro, que apenas puede temerse por la igualdad del terreno en toda aquella espaciosa y suave playa » ; in *La Ilustración, periódico universel,* Juin 1849, rubrique : « Variedades », article intitulé « Baños ».

[14] Alain CORBIN, *Le territoire du vide…,* p. 68.

[15] Vicente URQUIOLA et Carlos ZENÓN de BELAUZARÁN, *Manual de baños de mar*, San Sebastián, Imp. de Ignacio Ramón Baroja, 1850, p. 22. Cet ouvrage, écrit par deux médecins, propose toute une série de préceptes généraux à respecter si le baigneur veut éviter certains inconvénients plus ou moins grands : « 1/ Debe permanecerse un par de días en el puerto de mar antes de empezar a bañarse, sobre todo si el viaje ha sido largo y penoso. Esta medida tiene por objeto habituarse a la impresión del aire local y prepararse para el baño. 2/ Será bueno no tomar el primer baño cuando hay marejada, para evitar la impresión demasiado fuerte que ésta puede causar. 3/ No debe bañarse antes de la salida del sol, ni tampoco cuando este astro se haya ocultado en el horizonte. 4/ Será muy útil y conveniente que se vistan interiormente de franelas los sujetos delicados de pecho, para precaverse de la influencia de la frescura y humedad del aire de los puertos. 5/ Es inconveniente satisfacer en la mesa todo el apetito que se tenga pues pueden resultar cólicos. 6/ Debe irse al baño en ayunas, ó 4 ó 5 horas después de la comida, sobre todo si ésta ha sido grande o el individuo tarda en hacer sus digestiones... ».

pudeur l'oblige à cacher le plus possible toutes les parties de son corps qui pourraient être mises à nu par cet exercice éprouvant et souvent jugé périlleux. Il n'est pas inhabituel d'être accompagné par un ou deux « maîtres nageurs » qui assistent leur client et l'empêchent ainsi de se noyer. L'eau de mer est encore très souvent considérée comme un élément inhospitalier et traumatisant à cause du froid, du courant et des vagues. De même qu'en France, seules les plages du Nord (les plus proches et les mieux reliées à la capitale) et l'influence bénéfique et vivifiante des eaux et du climat océanique ont les faveurs des premiers baigneurs[16]. L'équipement pour un simple bain quotidien de quelques minutes n'a rien de commode et constitue plutôt une contrainte pour les baigneurs.

Les premiers établissements balnéaires fonctionnent comme des vestiaires et ils proposent à leurs clients des cabines pour pouvoir changer de vêtements. Ceux-ci peuvent également se procurer dans leurs locaux tout l'attirail nécessaire pour prendre un bain de mer : des costumes de bain, des espadrilles, des peignoirs, des bonnets, etc. S'ajoute à cela un service de cabines de bains en bois, parfois roulantes (*la caseta*) et tirées par des bœufs, pour permettre aux dames, une fois qu'elles se sont mises le costume adéquat, d'aller du sable jusqu'à au bord de l'eau où a lieu l'immersion, hors de la vue des hommes, cachées derrière la voiture ou sous une sorte de tente : « Cada bañista tiene un cómodo e independiente cuarto a su disposición y hay además carritos cubiertos y portátiles para conducir las personas delicadas o que así lo deseen al lado de las olas »[17].

Il ne s'agit surtout pas de montrer une seule partie de son corps ou de s'exposer nu au regard d'autrui. La blancheur de la peau est le signe de l'oisiveté pour les femmes et d'un travail sédentaire pour les hommes de cette classe sociale qui ne s'expose jamais au soleil, ni pour travailler ni pour se détendre comme le ferait la plèbe. Aussi va-t-on se baigner habillé de pied en cap avec des costumes de bain déjà considérés comme ridicules à l'époque. Le chroniqueur Sepúlveda donne son opinion sur la mode vestimentaire suivie par les baigneurs de la plage de Saint-Sébastien, en 1866 :

[16] La chaleur de l'eau et la douceur climatique de la Méditerranée sont plutôt synonymes de relâchement, même si cela n'empêche pas la bourgeoisie madrilène la moins fortunée de se rendre fréquemment sur les plages d'Alicante qui bénéficient d'un bon service de diligences, économique et très rapide.
[17] *La Ilustración,* juin 1849.

> Con traje de lana, la bata, el pantalón y la gorra de hule, las náyades de la Concha parecen un ejército de monos tiritones corriendo por la arena...
>
> [...] Las señoras conocidas se visten de caoutchut o de novedad llamativa, y, acompañadas de toscos bañeros o arrastradas, con casetas y todo, por bueyes domésticos, llegan patinando a orillas del mar, se santiguan con el índice, mojan el blanco pie en el líquido elemento, y empieza la algarabía en cuanto la primera ola, desatenta, pasa por encima de la primera belleza del interior...; los tritones, en traje de malabares, nadan si saben, y... si no... se zambullen y tragan agua.
>
> Hay abonado, desde la orilla, que usa calcetines de color, zapato escotado con lazo, guantes de hilo, quitasol de dril y gemelos de mar[18].

Passablement pénible et ridicule, le bain de mer à visée thérapeutique n'est pas l'activité principale qui attire la classe dominante au bord de la mer. Il est donc nécessaire d'expliquer la mode des bains de mer par d'autres centres d'intérêts, situés dans le même lieu géographique, mais bien plus plaisants pour cette clientèle à la recherche de distinction sociale.

II) Les bains de mer comme expression des loisirs de la classe dominante

Des loisirs réservés à la haute société

La bourgeoisie à la recherche de l'agrément du littoral

Grâce à la révolution industrielle et à la période de prospérité qui l'accompagne, la haute bourgeoisie adopte à son tour l'habitude (détenue pendant l'Ancien Régime par l'aristocratie et le haut clergé) de changer de résidence lors de la saison estivale. Cette nouvelle pratique sociale consiste, pour les classes dominantes, à prendre des congés l'été loin de la ville. Ce déplacement saisonnier s'oriente de préférence vers un espace naturel, découvert au XVIIIe, et qui jusque là avait été considéré comme inhospitalier, hostile et improductif : la mer. Le mouvement romantique, qui fait l'apologie du voyage et du séjour dans des ambiances étrangères à la ville bourgeoise, a le premier revalorisé l'estimation des espaces littoraux. L'avènement de nouvelles catégories culturelles et esthétiques propres à la sensibilité romantique fonde la naissance du phénomène touristique moderne qui réside dans la jouissance et l'attrait des ressources naturelles. L'expansion de cette activité estivale surgit en Espagne comme une de ces

[18] Enrique SEPÚLVEDA, *La vida en Madrid*, Madrid, [Ricardo Fé], 1866. Modesto Lafuente se moque également de cette nouvelle mode : « una de las modas más saladas del siglo XIX », ainsi que des tenues peu élégantes que revêtent les baigneurs. FRAY GERUNDIO, « Los baños de mar », *in Teatro social del siglo XIX…*, p. 159.

nombreuses modes que le romantisme entraîne dans son sillage lorsqu'il exalte le goût du sublime, du pittoresque et les espaces hors du quotidien comme le rivage marin.

La conviction, chez les classes aisées, que le voyage et le changement d'air sont nécessaires quelques jours par an pour rester en bonne santé ou guérir de certaines affections est le fondement sur lequel s'établit la motivation qui amène les premiers baigneurs à quitter leur lieu de résidence habituel et à se rendre dans de précaires installations balnéaires maritimes. Puis les motivations qui prédominent ne sont plus strictement médicales.

En 1849, déjà, selon un journaliste du magazine *La Ilustración*, la guérison d'une quelconque affection semble moins importante que le fait de s'éloigner de Madrid durant la saison chaude pour trouver des cieux plus cléments. On peut remarquer que l'auteur de cet article n'est pas convaincu de l'effet curatif des bains de mer, mais qu'en revanche, il reconnaît le plaisir que l'on peut avoir à être au bord de la mer :

> Acabamos de entrar de lleno en la, para los habitantes de Madrid, terrible estación del verano : el calor se presenta amenazante, con todo su aparato de calmas y tormentas; es pues la época oportuna de que cada cual se acuerde de su herpes, sus reumatismos y sus males crónicos: los establecimientos de baños están convidando, ya que no a la curación de las dolencias, por lo menos a pasar agradablemente la estación que en la Corte es insoportable[19].

À la différence des stations thermales de l'intérieur, les personnes qui se rendent sur la côte pour prendre des bains de mer ne sont pas seulement des patients ayant une pathologie bien déterminée. C'est ainsi que très rapidement, au déplacement des malades, se mêle celui des chercheurs de plaisir[20], la finalité médicale se trouvant reléguée par une autre strictement hédoniste. La bourgeoisie émergente impose une transformation des pratiques sociales. Le capitalisme industriel permet de dissocier les lieux de travail et de loisir, c'est-à-dire d'utiliser la plage durant l'été comme un lieu de repos et de divertissement ainsi que comme un nouvel espace préservé de l'activité industrielle et de la coexistence avec la classe ouvrière (le noyau urbain restant ainsi réservé à la résidence principale et au lieu de travail).

La bourgeoisie a donc tendance à se déplacer vers des lieux de villégiature côtière, mais le parallélisme apparent avec les recommandations des hygiénistes s'arrête là,

[19] *La Ilustración,*Juin 1849.
[20] Jean-Pierre BESANCENOT, *Clima y turismo,* Versión española por Jordi Soler Insa. Barcelona, Masson, 1991, p. 10.

puisqu'elle ne vient pas y chercher des bains de mer, mais un séjour agréable et reposant. La préconisation hygiéniste des bains de mer a tout simplement coïncidé avec l'essor de la bourgeoisie urbaine et de ses besoins de loisirs. Pour cette nouvelle classe dominante, la plage devient un nouvel espace de relation sociale et un cadre idéal et unique réservé au loisir.

Une pratique saisonnière coûteuse et ostentatoire

Lorsque se répand en Espagne la mode des bains de mer (qui n'est qu'une reproduction des habitudes des bourgeoisies anglaise et française), il faut imaginer l'ostentation que suppose ce déplacement qui s'effectue dans un lieu exclusivement fréquenté par le beau monde. Il y a un certain étalage des signes extérieurs de richesse qui frôle souvent l'exhibition quant aux bagages, aux vêtements et au personnel domestique qu'une famille emmène avec elle. Ceux qui se considèrent, à tort ou à raison, comme faisant partie de la haute société se doivent de montrer leur richesse et beaucoup se privent durant toute l'année pour briller durant ces quelques jours à la mer et ne pas faire l'objet de ragots malveillants[21]. Galdós, dans son roman *La de Bringas*, suggère qu'en été à Madrid il y a deux catégories de personnes : celles qui partent et celles qui ne partent pas. Rosalía, son personnage principal, doit subir l'affront de rester dans la capitale, alors que toutes ses connaissances partent sur la côte, ce qui évidemment la met au désespoir car, comme il est dit dans le *Semanario pintoresco español*, « uno de los puntos principales de la elegancia, es salir fuera de Madrid »[22] :

> Aquel mismo día de Santiago el gran economista había anunciado solemne y decididamente a toda la familia que no irían a baños, con lo cual estaba Rosalía más sulfurada que con el calor. ¡Prisionera en Madrid durante la canícula, cuando todas sus relaciones habían emigrado! La alta ciudad palatina estaba ya casi desierta. La reina se había ido a Lequeitio, y con ella doña Tula, doña Antonia, la mayor y más lucida parte de la alta servidumbre[23].

[21] Alain CORBIN, *Le territoire du vide…*, p. 96 : « Le modèle du bain thérapeutique s'adresse à des membres de la classe de loisir habitués aux services d'une domesticité. Ces individus, souvent fragiles, viennent dans la nature rechercher la vigueur, mais leur désir du contact avec la mer doit s'accorder à l'habitude du luxe. La respect de la *privacy* et l'impératif de la distance sociale subsistent au bord de l'eau, comme en témoignent la tenue vestimentaire et l'usage de la voiture de bain ».

[22] *Semanario pintoresco español*, 3-VIII-1856, « Revista del mes de julio ».

[23] Benito PÉREZ GALDÓS, *La de Bringas,* Madrid, Cátedra, 2001, p. 220. Ce roman se déroule en 1868, juste avant la Révolution de Septembre surnommée la « Gloriosa » ; Isabelle II passait justement l'été sur la côte basque lorsque ces événements se produisirent. Une autre héroïne de Galdós, Eloísa, qui vit assez modestement et qui apparaît dans *Lo Prohibido*, désire également partir en vacances à la mer et le narrateur insiste encore sur l'importance que revêt ce voyage pour elle : « Ya se acercaba el verano, y yo

> Tener que decir: "Ne hemos salido este verano" era una declaración de pobreza y cursilería que se negaban a formular los aristocráticos labios de la hija de los Pipaones y Calderones de la Barca...[24]

Lorsque Rosalía (la de Bringas) rêve d'une invitation lancée par un des membres de sa famille d'aller passer l'été à Arcachon[25], tous frais payés (invitation qu'elle devra pourtant refuser pour des questions d'honneur et d'orgueil mal placé), on peut se rendre compte que l'importance de ce voyage ne tient qu'aux apparences :

> « ¡Arcachón! » En el retumbante son de esta palabra, más chic y simpática aún si era emitida por la nariz, iba como envuelto un mundo de satisfacciones elegantes. Ir a Francia, encontrar en la estación de San Sebastián o San Juan de Luz a algunas familias españolas conocidas y decirles, después de los primeros saludos: « Voy a Arcachón », era como confesarse emparentada con el Padre Eterno[26].

Le mari de la de Bringas, qui est avare, donne lui aussi sa vision personnelle des bains de mer : « los baños son un pretexto para gastar dinero y lucir las señoras sus arrumacos »[27]. Son opinion rejoint celle de quelques-uns de ses contemporains qui font clairement allusion dans leurs écrits à l'aspect ostentatoire et coûteux de cette mode.

Le magazine *El Correo de la Moda* renseigne ses lectrices sur les habitudes vestimentaires des dames de la haute société lorsqu'elles se rendent sur la côte et l'auteur de l'article lui-même semble suggérer qu'il existe une certaine exagération dans le déploiement de ce luxe ostentatoire :

> Los trajes para baños se hacen ya tan elegantes y lujosos que más bien parecen propios de las tertulias y paseos de las grandes ciudades.
> Las señoras de gran tono no gastan menos de cuatro trajes al día, esto es: vestido de levantarse, vestido de paseo, vestido de comida y vestido de baile o teatro[28].

Dans cette même revue paraît, au mois d'avril 1852, un avis qui montre qu'il se trouve sûrement un grand nombre de lectrices abonnées à ce type de magazine qui sont

---

tenía curiosidad de ver cómo se las arreglaba Eloísa para hacer aquel año su excursión de costumbre; pues de una manera u otra, empeñando sus muebles o vendiendo sus alhajas, ella no se había de quedar en Madrid ».

[24] *Id.*, p. 235.

[25] Arcachon devient un lieu à la mode sous le 2nd Empire, sous l'influence de l'épouse de Napoléon III, Eugénie de Montijo.

[26] Benito PÉREZ GALDÓS, *La de Bringas*…, p. 247.

[27] *Id.*, p. 175.

[28] *El Correo de la Moda*, Août 1852, rubrique « Revista de Modas ».

adeptes des bains de mer. Celles-ci, pour être au goût du jour, partent donc chaque été, comme il se doit, au bord de l'eau :

> Aproximándose la época en que muchas de nuestras apreciables suscritoras abandonan la corte con el objeto de veranear o tomar baños, tendremos el gusto de remitir el periódico a las que lo soliciten al punto a que se dirijan, siempre que se tomen la molestia de avisarlo a esta Dirección, sin aumento ninguno en la suscrición[29].

C'est l'habitude de l'expédition annuelle qui se met en place ; « La espedición veraniega » est d'ailleurs le titre d'un *romance* satirique qui paraît en 1863, dans la revue *El Semanario popular*. Son auteur nous raconte par le menu toutes les difficultés matérielles que présente ce type de voyage, plus fatigant et source d'ennuis que bénéfique pour la santé. Mais il observe très justement que, malgré tous les tracas que cela suppose, le voyageur, poussé par le désir de suivre la mode à tout prix, recommence chaque année cette équipée éprouvante[30].

Loisirs, divertissements et relations sociales

L'existence que l'on mène dans ces lieux ressemble parfois à s'y méprendre à la vie que mènerait une personne dans n'importe quelle grande ville pendant son temps libre et le changement de style de vie que suppose un séjour curatif n'est pas toujours au rendez-vous. Le loisir et l'ostentation (ici les propos outrés du médecin que nous allons citer dénoncent ce qu'il appelle « las tiránicas exigencias del buen tono ») prennent souvent le pas sur la bien-être et la santé :

> Cuando los niños van a esos puntos de la costa a donde un público numeroso acude ávido de diversiones, más bien que a restablecer su salud, son los primeros en sufrir las tiránicas exigencias del buen tono. No hacen más ejercicio que el monótono y malsano de dar vueltas cogidos de la mano de sus padres por el paseo, colocado las más de las veces en el casco de la población. No salen de casa sino muy lavados, muy limpios, muy acicalados; con trajes que dan realce a sus formas, pero que impiden los libres movimientos; asisten al teatro, donde respiran una atmósfera viciada; suelen bailar en salones, cuyo aire pierde su pureza por las luces, el polvo y la aglomeración de personas, y, en una palabra, hacen una vida

[29] *Id.*, « Aviso interesante », Avril 1852.

[30] *El Semanario popular*, 30-VII-1863, extrait du *romance* « La espedición veraniega », signé Enrique del Castillo y Alba : « [...] De modo que allá en octubre, / Es fácil, lector amable, / Que escuches decir a algunos: / « ¡Oh! ¡qué harto estoy de viajes!... / Otro verano yo os juro / Cual un Júpiter Tonante, / Que no me habéis de pillar... / ¿Lo oyes Luisa? ¿lo oyes Carmen? » / Pero luego viene junio, / Y el juramento es en balde; / Y vuelta al ferro-carril, / Y vuelta a zarandearse ».

> diametralmente opuesta a lo que exige su delicada organización y acaso el buen deseo de sus padres[31].

À l'inverse de ce que préconisent les hygiénistes dans leurs ouvrages, on peut se rendre compte que les enfants ne retirent aucun bénéfice de ces séjours au bord de mer. Cette citation nous permet d'avoir un témoignage critique sur les divertissements que recherchaient habituellement les vacanciers et sur une pratique totalement dévoyée de son but primitif. La comédie humaine et sociale qu'ils sont obligés de jouer sur place et les loisirs auxquels ils participent ne correspondent pas à la vie réglée et empreinte de moralité recommandée par les hygiénistes. Plus que les bienfaits que peut apporter la mer, certains vont chercher dans ces lieux le divertissement et les bonnes fréquentations. C'est tout un réseau de sociabilité qui se met en place lors de ces séjours en bord de mer.

Pour une classe bourgeoise toujours à la recherche d'une promotion sociale plus élevée, les lieux qu'elle fréquente sont souvent destinés à rendre possible la création ou l'entretien de liens sociaux de prestige. La nécessité de la présence de la bonne société entraîne automatiquement une classification des lieux à la mode en fonction du type de société que l'on peut y rencontrer. Ainsi, la bonne fréquentation d'un lieu est le gage de son succès. Par conséquent, la plage se transforme tout au long du XIXe en un nouvel espace de loisir et de relations sociales.

Aussi, dans l'ouvrage *Reseña de los baños de mar*, l'auteur procède-t-il à un classement des stations balnéaires par rapport au type de société que l'on peut y rencontrer. Pour Fuenterrabía, par exemple, il observe que : « es el sitio de reunión de las personas de la alta sociedad, que buscan los placeres al mismo tiempo que el bienestar que proporciona la residencia a las orillas del mar ». Pour Zarauz, il y a une nuance puisqu'il explique que : « Es el punto de reunión de la aristocracia de las provincias cercanas, y el bañista encuentra allí una sociedad escogida, amante de los

[31] Pablo LOZANO PONCE de LEÓN, *Los baños de mar para los niños*, Madrid, Nueva Imp. de San José, 1886, p. 13. Galdós prête à son narrateur, dans *Lo prohibido* un avis identique sur la ville de Saint-Sébastien qui, en pleine saison, devient un lieu qui n'a rien de dépaysant pour un citadin madrilène : « Sin desconocer los encantos de la capital veraniega de las Españas, no me inspiraba simpatías aquel pueblo, que me parecía Madrid trasplantado al norte. En él, los madrileños no buscan descanso, aire, rusticación, sino el mismo ajetreo de su bulliciosa metrópoli, y los mismos goces urbanos, remojados y refrescados por el agua y brisa cantábricas. Me fastidiaba ver por todas partes las mismas caras de Madrid, la propia vida de paseo y café, los mismos grupos de políticos, hablando del tema de siempre. El paseo de la Zurriola, en que dábamos vueltas de noria, me aburría y me mareaba ».

placeres que proporcionan los paseos por mar y tierra ». Pour Guetaria, dont tous les habitants sont des pêcheurs, il est clair que : « Esta localidad es muy conveniente para las personas que desean el aislamiento durante la época de baños ». Enfin, Ondarroa, nous dit-il, « conviene a las personas que buscan ante todo la comodidad de precios »[32]. Il y en a donc pour tous les goûts et pour toutes les bourses et, sur la côte, la répartition sociale se fait d'elle-même.

Dans un journal de l'époque, on trouve une énumération des gens distingués de la capitale qui ont installé leur résidence secondaire à Saint-Sébastien et qui a sûrement pour but de convaincre les lecteurs de se rendre et même d'investir leurs économies dans un lieu qui devient chaque jour davantage à la mode :

> En San Sebastián, cuya trasformación adelanta con pasmosa rapidez, son varios los personajes madrileños que han levantado bonitas casas donde vienen a pasar el estío, o los que han comenzado a edificarlas ya. En el número de los últimos se cuentan el marqués de la Habana, su hijo político el marqués de Guadalest y los marqueses de Valmediano.
>
> Los duques de Baena, los marqueses de Portugalete, San Felices y Ayerbe; los señores de Lasala, Terán, Chaves (D. Manuel), general Jovellar, Coello (D. Francisco), Arteche, Madrazo y otros muchos ocupan ha tiempo las bellas quintas que más o menos recientemente han construido en sitios pintorescos y enfrente o cerca de la mar[33].

Il existe donc des stations balnéaires plus ou moins sélectes qui dépendent essentiellement de leur fréquentation par telle ou telle personnalité en vue. Chaque plage peut, dès lors, être classée dans une catégorie et la densité des grands hôtels ou la magnificence des établissements balnéaires ou des casinos témoignent du succès du lieu. Dans la pratique, la ségrégation sociale s'opère avec l'argent, car les classes les moins favorisées sont incapables de payer les tarifs élevés de certaines stations balnéaires et se voient donc reléguées aux endroits les moins agréables ou accessibles.

Les stations maritimes les plus élégantes se distinguent le plus souvent grâce à la présence de membres de la famille royale ou de l'aristocratie qui suivent également cette nouvelle mode tout en lui conférant un caractère plus noble et plus digne. Le chic consiste à partir en vacances dans le nord à Saint-Sébastien ou à Santander, à partir du mois de mai. Les Madrilènes aiment prendre les bains de la mer Cantabrique, car Lequeitio et Saint-Sébastien sont les deux endroits préférés de la reine et de son époux. En effet, dès sa plus tendre enfance, Isabelle II a été habituée à cette pratique par sa

[32] *Reseña de los baños de mar y establecimientos situados en las provincias del Norte de España y del Mediodía de Francia,* Madrid, Imp. de Aribau y C°, 1876, p. 1, 2, 3 et 5, respectivement.
[33] *La Época*, 18-IX-1868.

mère, la régente Marie-Christine, qui l'emmenait régulièrement à Saint-Sébastien pour qu'elle suive un traitement contre l'herpès. Comme le mentionne Pierre de Luz, dans sa biographie d'Isabelle II, durant l'été 1845 : « En San Sebastián se ha construido en la playa una caseta real. Todos los días, a la una de la tarde, ante una gran aglomeración de gente, Isabel toma su baño »[34]. Une fois adulte, Isabelle continuera à se rendre dès qu'elle le pourra sur la côte pour prendre des bains de mer, presque toujours sur les plages de la Cantabrique. En 1868, lorsque commence la Révolution de Septembre, Isabelle passe justement l'été à Lequeitio. En fait, la reine est depuis toujours une fervente excursionniste. Elle connaît et apprécie également les plages de Gijón où elle se rend, en 1858, accompagnée de toute la famille royale lors d'un long voyage à travers le royaume.

L'industrie du loisir maritime

Le développement des infrastructures liées à la mode des bains de mer

La bourgeoisie en villégiature au bord de la mer est avant tout attirée par le luxe et la commodité des lieux qu'elle fréquente. De nombreux guides mettent en valeur les facteurs qui conditionnent la bonne ou la mauvaise marche d'un lieu. Ces documents, destinés aux baigneurs, constituent un témoignage intéressant des divers arguments avancés en faveur des bains de mer. Ils mêlent parfois inextricablement les renseignements à caractère thérapeutique au côté pratique ou charmant de l'endroit qu'ils décrivent.

Les transports sont aussi un instrument décisif dans le choix du lieu de destination finale[35]. La révolution des moyens de transport, avec le développement du chemin de

[34] Pierre de LUZ, *Isabel II, reina de España (1830-1904)*, Barcelona, Juventud, 1973, p. 103-104.

[35] L'occupation des côtes du littoral cantabrique montre que si Santander et Saint-Sébastien ont été très tôt de grands centres touristiques, c'était parce qu'ils étaient bien reliés avec la capitale, ce ne fut pas le cas pour les plages asturiennes situées autour de Gijón qui ne se développèrent que bien plus tard, sous le règne d'Alphonse XIII. Mais le train n'est pas le seul moyen de transport utilisé par les voyageurs de l'époque. Les trajets en diligence se sont eux aussi grandement améliorés. Les attelages sont beaucoup plus rapides et confortables et le voyage par la route est devenu aussi rapide que par le train ce qui permet de désenclaver certaines régions côtières. Alicante est une station balnéaire très fréquentée par les Madrilènes, car c'est le lieu le plus proche de la capitale. Même si ses plages ne sont pas les plus élégantes, leur succès provient du fait qu'il est très facile pour un Madrilène de s'y rendre, soit par diligence, grâce au *Servicio Oficial de Postas,* en partant de la Puerta del Sol, soit par la voie ferrée qui va de Madrid jusqu'au port d'Alicante. Mónica Soto souligne qu'à l'époque : « Alicante disputa a San Sebastián su concurrencia veraniega, con sus 3 900 edificios y sus 161 calles, amén de plazas, conventos,

fer, est un facteur fondamental qui explique la multiplication de ces déplacements saisonniers devenus plus rapides et plus confortables. S'ajoutent à cela une offre suffisante en logements, des services destinés à faciliter la vie quotidienne et un grand choix d'activités de loisir.

De nombreux ouvrages de ce type, tel que la *Guía de los establecimientos balnearios de España,* publiée en 1890, reprennent de nombreuses informations pour aider le baigneur à choisir en toute connaissance de cause le lieu où il va prendre ses bains et lui faciliter son séjour. Comme nous le dit son auteur dès la page de titre, ce guide contient :

> La situación topográfica y geográfica de los Establecimientos de baños, su instalación balneoterápica y de hospedaje, clima del país donde emergen las aguas, clasificación de éstas, enfermedades para que están indicadas y su indicación especial, tarifas de las aguas y de las fondas, modo de efectuar los viajes desde todas las capitales y puntos más importantes de España hasta los Balnearios, los precios de los billetes del ferrocarril desde dichas capitales y puntos importantes hasta la estación de término, y otros detalles que conviene tengan presente los bañistas[36].

Ces sortes de guides permettent donc au voyageur de savoir précisément quelle est la nature du trajet qu'il doit entreprendre pour se rendre sur la côte, ainsi que ce qu'il va trouver sur place pour se soigner et se loger. D'autres insistent davantage sur le côté agréable que sur le côté pratique que peut comporter un séjour sur la côte, loin des préoccupations et de l'insalubrité de la vie urbaine. Par exemple, dans la *Guía ilustrada del viajero en Gijón*, on signale que sur cette côte :

> El clima es sano, merced a que los vientos proporcionan al ambiente una agradable frescura durante el verano, principalmente por el día, contribuyendo a que no sea asfixiante el calor, por lo que aun en los días de más calma no falta en las orillas del mar una agradable brisa que refresca la atmósfera y hace sumamente apetecible la estancia en la playa como en los paseos de la población o en sus frondosos y pintorescos alrededores[37].

---

iglesias, ermitas, teatros, bibliotecas, plaza de toros, un trinquete, un circo gallístico, tres paseos lindísimos, siete fuentes monumentales e incipientes reductos fabriles. El veraneante tiene aquí tres fondas de primer orden, numerosas casas de huéspedes, un casino, seis cafés espaciosos y elegantes, y las damas linajudas pueden entretenerse en los variados bazares de loza, en los almacenes de muebles de lujo, en las alfarerías y en las prestigiosas tiendas de moda », in Mónica SOTO, *La España isabelina*, Madrid, Atalena, 1979, p. 108-109.

[36] Miguel DÁVILA, *Guía de los establecimientos balnearios de España*, Madrid, Tip. I. Moreno, 1897. D'autres ouvrages du même type, comme la réédition de *Reseña de los baños de mar...*, sont très précis et intéressants, car ils permettent de comparer divers lieux et de les classer selon la classe sociale à laquelle ils sont plutôt destinés.

[37] Ricardo CABALLERO, *Guía ilustrada del viajero en Gijón*, Gijón, Imp. del Comercio, 1891, p. 11.

Le succès du lieu dépend souvent de l'offre de services et de loisirs plus ou moins variés et étendus. La demande de ce type d'infrastructures est satisfaite par des initiatives privées ou municipales intéressées par les possibilités d'enrichissement que suppose une grande affluence de vacanciers. Dans la majorité des guides destinés aux voyageurs, il est fait mention du type et du nombre de logements qu'offre l'endroit, des services et du prix. Mais beaucoup utilisent comme arguments publicitaires, non seulement la possibilité d'accéder à la thérapie et aux bains de mer, mais aussi à une gamme variée de distractions qui entrent en concurrence avec le domaine de la santé.

Le guide *Reseña de los baños de mar* souligne essentiellement la profusion des loisirs qui attendent ceux qui veulent se rendre à la plage de Las Arenas, près de Bilbao. Tout d'abord, le magnifique et récent établissement de bain, décrit comme « vasto, lujoso, que ha sido edificado en 1869 y donde pueden estar con comodidad 150 personas a la vez », offre divers avantages : « Hay salón de baile, de conciertos, biblioteca y periódicos españoles y extranjeros, magnífico comedor para 200 cubiertos, gabinetes particulares y restaurant por lista ». Puis le baigneur est informé qu'il peut également trouver dans cette nouvelle station balnéaire : « Un gran café con billar, sala de armas, hermosos jardines con gimnasio, juego de crokett en la playa, lindos y pintorescos paseos a caballo y en carruajes, carreras a caballo y en asnos por la playa, permiten a los bañistas tener todas las distracciones que ofrecen las principales estaciones balnearias »[38].

La plage du Sardinero de Santander, où s'est déjà rendue Isabelle II, offre elle aussi un certain nombre d'avantages vantés par le journaliste de *La Ilustración* qui tente de lancer une nouvelle mode :

> Considerables son las mejoras que se están haciendo en el Sardinero, con el fin de montar los baños bajo un pie brillante y proporcionar al público toda clase de distracción y comodidades. [...] harán que el Sardinero de Santander sea el punto mejor, a la par que el más seguro de todo el litoral de Cantabria, para tomar baños de ola y pasar alegre y divertida la estación de los calores[39].

Ce journaliste insiste sur le fait que là-bas on pourra entendre au théâtre « los acentos de Matilde, la Palma et los dos Romeas », des acteurs reconnus dont la présence atteste la richesse culturelle et le côté mondain de cette station balnéaire. On

[38] *Reseña de los baños de mar*..., p. 7.
[39] *La Ilustración,* Juin 1849.

peut également trouver une jolie « fonda » avec des salons spacieux destinés à la promenade ou à la danse, des jardins, des cafés, deux casinos. Il y a des stands de tir, un cirque équestre, des balançoires, etc. Tout cela fait de Santander (opposée ici à Saint-Sébastien et à Biarritz) « el mejor pueblo de la costa para pasar la temporada de baños ».

Au début, les curistes se rendent sur la côte uniquement pour un nombre défini de bains et leur séjour (qui n'est pas toujours estival) se déroule de façon assez monotone. Les seules distractions qu'ils peuvent trouver sur place sont la présence d'éventuels pêcheurs ou de villageois chez qui ils logent parfois, vu le manque d'infrastructures pour les accueillir. Tout d'abord, ils utilisent les infrastructures locales qui n'ont pas été construites pour satisfaire cette demande. Très vite, comme pour les stations thermales de l'intérieur, le besoin se fait sentir d'une offre de loisirs et de services destinés à agrémenter le séjour des curistes vivant loin de leur domicile et soumis, entre deux bains (cette activité n'occupait que quelques heures dans une journée), à l'ennui de la vie rurale. Ce programme d'activités ludiques entraîne la construction d'établissements appropriés qui permettent alors aux touristes-curistes de vivre en autarcie, totalement et définitivement séparés de la population autochtone. En effet, l'accès à la majorité de ces activités et de ces établissements de loisir, conçus comme un complément à la vie balnéaire, mais aussi comme un commerce lucratif, est restreint aux seules classes privilégiées. Ce nouveau cadre de vie correspond essentiellement à celui d'une classe mêlant l'aristocratie et la haute bourgeoisie. Les premiers établissements de bains, cafés, restaurants, théâtres, salles de jeu et de bal qui s'installent progressivement sur la côte correspondent à des activités destinées à combler le temps libre des baigneurs venus soit pour des raisons thérapeutiques, soit pour suivre la mode.

Les stations balnéaires sont donc considérées comme des lieux qui permettent de retrouver une bonne santé, mais aussi de mettre en place et de promouvoir une nouvelle industrie qui réalise de gros bénéfices. Elles s'adressent à une population au niveau de vie élevé qui, durant la saison des bains, dispose, en dehors du moment spécifiquement thérapeutique, d'une grande quantité de temps libre qu'elle se doit d'occuper d'une manière ou d'une autre. Au XIXe siècle, qui voit la notion de voyage glisser vers celle de tourisme, les stations maritimes sont les centres les plus spécifiquement et professionnellement organisés pour le divertissement et la détente. Cette industrie

touristique balbutiante génère donc une publicité qui met l'accent sur l'importance de l'offre concernant les loisirs.

La fonction commerciale de ces lieux augmente au gré de la loi de l'offre et de la demande et les stations balnéaires orientent alors leur offre vers une clientèle de plus en plus riche, attirée par les nombreux investissements réalisés dans des infrastructures d'accueil toujours plus luxueuses. Il s'agit de réaliser d'importants investissements pour attirer (*captar*) une nouvelle clientèle et, dans la mesure du possible, conserver la clientèle traditionnelle. Le paradigme hygiéniste qui avait permis la naissance de ces lieux n'est plus qu'un prétexte ou qu'un alibi. Cette pratique du loisir en bord de mer surgit dans un contexte particulier, celui de la cure médicale, puis s'en détache peu à peu en mettant l'accent sur la composition et l'évolution de sa clientèle. Grâce à l'existence d'installations et d'établissements de qualité qui comportent toutes les exigences du confort moderne, les voyages vers ces centres balnéaires se transforment en une prestigieuse coutume sociale. Dans certains lieux, il existe une séparation entre les bains qu'utilisent les classes aisées et ceux destinés aux classes qui disposent de ressources plus modestes.

De l'imitation de l'étranger à l'émergence d'une industrie touristique espagnole

En 1862, les Espagnols qui vont prendre des bains de mer à Dieppe, « verdadera rival de Brighton », le font « llamados por el placer y alguna necesidad de tomar baños »[40]. Ils partent à l'étranger pour suivre une mode qui ne s'est pas encore réellement implantée dans leur pays. Mais, très vite, l'Espagne, grâce aux nombreux atouts de son littoral, rejoint des pays comme l'Angleterre et la France, et c'est alors que l'on essaie de faire que la classe privilégiée espagnole se tourne vers l'industrie nationale. Dans les écrits de l'époque, on peut se rendre compte qu'il existe une véritable volonté de se réapproprier cette tradition, cette mode et les bénéfices qui accompagnent cette nouvelle industrie qui s'était tout d'abord développée hors des frontières de la Péninsule.

Beaucoup de journaux espagnols, empreints de fierté nationale, reprochent très souvent à leurs lecteurs de partir par pur snobisme en voyage loin de l'Espagne, alors

[40] *El Museo universal*, 17-VIII-1862, article intitulé « ¡Vamos a las provincias! ».

que leur propre pays possède les mêmes richesses que d'autres pays à la mode. Voici ce que préconise la revue *El Museo universal* :

> Antes de marchar... ¡escuchadnos! No vayáis a Francia, a Alemania ni a Inglaterra si sólo queréis ver bonitos efectos de luz, montañas azules y prados inmensos [...]. No salgáis de España. Id a las Provincias vascongadas, que en todas partes encontraréis estos alicientes, estos recursos del viajero que después se llaman emociones de viaje y se recuerdan con tanto interés durante el invierno[41].

De plus, c'est faire un geste patriotique que de rester en Espagne et de dépenser son argent dans son propre pays, comme le dit une lettre adressée au directeur de *La Época* :

> Según dicen los que han pasado algún tiempo en las inmediaciones de la Villa Eugénie, la temporada de 1868 en Biarritz no puede calificarse de muy animada ni brillante.
>
> [...] Por fortuna, la *season*, como llaman los ingleses a la época de sus fiestas, es magnífica en San Sebastián y en Zarauz. No desconfío de que en breve, muy en breve, la alta sociedad de Madrid se convenza de sus errores pasados, y en vez de ir a enriquecer a hosteleros y comerciantes franceses, coopere a la prosperidad de su país no saliendo de España y dedicando su dinero a construirse viviendas propias, cómodas y elegantes[42].

---

[41] *Ibid*. Modesto Lafuente est du même avis que le journaliste de cette revue. Il dénonce le snobisme des Espagnols qui s'expatrient sur les côtes étrangères malgré la supériorité de nombreuses plages espagnoles à tout point de vue. Il compare pour cela Biarritz et Saint-Sébastien, en soulignant les nombreux avantages de cette dernière : « La España, como país de tanta costa, y como península que es, abunda como el que más, en una línea de 200 leguas, de sitios cómodos y anchurosas playas, abrigadas de los vientos nocivos, en climas dulces y sanos, y la bondad de sus aguas ha sido en todos tiempos encarecida. Todo esto está bien. Pero quedarse los españoles a tomar los baños de mar en las costas de España, es vulgaridad que se va haciendo de muy mal gusto. Si el sol de casa no calienta, por la misma razón el agua de casa no moja. Es menester, pues, o resignarse a pasar por gente ordinaria, o ir a buscar para bañarse los mares del vecino reino; es menester bañarse en Francia, aunque no sea más que en Biarritz, que está ahí a la puerta, pero que, esté donde quiera, es Francia, y siendo Francia está conseguido el objeto. Así es que Biarritz se va haciendo una colonia española », FRAY GERUNDIO, *Teatro social del siglo XIX…*, p. 157-158.

[42] *La Época*, 18-IX-1868, rubrique « Revista de verano » : Lettre écrite depuis Zarauz, le 16 septembre 1868. Il faut signaler que dans le livre de Joaquín MEDINILLA Y BELA (*Baños de mar del Puerto de Santa María*, Puerto de Santa María, Caire, 1880), l'auteur, qui est aussi médecin, répond à cet article en prenant la défense des eaux de la Méditerranée face à celles des côtes du Nord de la Péninsule et il en profite pour vanter les nombreux mérites de sa ville et de ses habitants. Ce même élan patriotique s'exprime avec encore plus d'éloquence dans *El consultor geográfico, económico y descriptivo de los establecimientos de baños medicinales del Norte de España y balnearios del mar Cantábrico con las guías de los ferro-carriles cuya red se extiende en estas regiones,* Bilbao, Tip. Cort. de San Francisco de Sales, Librería de Bulfy y C°, 1886, p. 17-18 : « Tal es el título y objeto de esta nueva publicación que viene a procurar un fin de suyo beneficioso para España, para la región occidental de nuestra Península y en particular para el litoral del golfo de Gascuña, o mar Cantábrico. En el extranjero se publican, con asombrosa profusión, este género de guías que ilustran al paciente y al curioso, encaminan al viajero, y a todas facilitan datos y noticias para el logro de sus deseos, y para poder llenar sus necesidades físicas y morales. En fuerza de anuncios, publicaciones y reclamos, los establecimientos y puertos del extranjero atraen a ellos multitudes de bañistas y de viajeros, que desconocen al parecer las riquezas de su patrio suelo. ¿Por qué no vienen a España los extranjeros? Nosotros, entre tanto, apenas hacemos nada o poca

Si on peut parler de phénomène de mode des bains de mer, c'est qu'il y a une systématisation de cette pratique qui s'opère au sein d'une nouvelle classe sociale dominante qui prospère en Espagne à partir de 1840. C'est sous sa pression, en vertu de ses choix, que vont se créer ou se développer certaines infrastructures qui ne peuvent être rentables qu'à partir d'une fréquentation nombreuse. C'est donc cette présence de la bourgeoisie en villégiature au bord de la mer qui va donner naissance à une industrie de loisir maritime. Les répercussions économiques de cette mode résultent de l'arrivée de cette nouvelle classe sur les côtes (elle est de plus en plus nombreuse au fil du temps et Modesto Lafuente parle déjà, en 1846, « del enjambre de emigrantes »).

Le séjour en bord de mer n'est devenu un loisir obligatoire et une mode artificiellement ostentatoire que lorsqu'à un moment donné, la classe bourgeoise a ressenti la nécessité de se différencier du reste de la population des roturiers, du tout venant. Comment, en effet, démontrer que l'on fait partie de l'élite sociale au même titre que la noblesse lorsqu'on n'a pas de particule ? Le fait d'entrer dans la classe dominante ne s'obtient plus, comme dans le passé, par la naissance mais par l'argent. La seule façon de montrer que l'on en a, c'est de le dépenser sans compter. Mais cette reconnaissance sociale due à la richesse n'est pas acquise une fois pour toutes, d'où la nécessité d'être présent, de se montrer chaque année dans certains lieux socialement prestigieux. Dans ce nouveau système de valeurs, l'individu doit sans cesse pouvoir démontrer qu'il fait encore partie de l'élite. Or la visibilité de cette richesse nouvellement acquise était impossible à afficher dans le travail. Les bureaux, les sites industriels ou les usines étaient des lieux peu propices à l'étalage d'un luxe voyant.

La façon dont la bourgeoisie choisit de se divertir et de dépenser son argent et l'endroit dans lequel elle va le faire vont davantage déterminer une personne, aux yeux

---

cosa para evitar tan extraño monopolio, para atraer, llamando la atención de las gentes del interior y de todas partes: nada por encomiar las ventajas económicas y geográficas de nuestros puertos y establecimientos de baños, no obstante de ver que los extranjeros se deshacen en mentidos elogios para llamar a tantos viajeros españoles, que dejan fuertes sumas fuera de su patria, donde hacen tanta falta aquellas. Nuestro objetivo, pues, debe ser interesar a todos a que frecuenten nuestros balnearios medicinales, y encariñarlos a nuestros puertos de mar, enumerando las cien y mil ventajosas circunstancias que en ellos concurren, de un modo natural, agradable y bello, aparte de lo artificial, económico y confortable. Nuestro pensamiento es atraerlos a nuestras montañas y costas, enriquecidas por la naturaleza cual pocas. Nuestro afán será apartarlos de la manía de extranjerizarse, y hacer que cuantos quieran curarse y veranear, aprecien como se merece, cuanto de hermoso, bueno, grande y saludable tienen en su patria ».

des autres, que tout le travail que cette personne accomplit pour gagner cet argent. D'où la recherche de lieux de loisir inaccessibles à ceux qui n'en ont pas les moyens et où l'on doit absolument être vu. Les côtes, encore presque désertes au XIXe siècle, permettent un déplacement et un isolement géographiques propices à la ségrégation et à la différentiation sociale. De plus, certaines stations balnéaires, comme Saint-Sébastien ou Santander, sont validées en tant que lieux où il est de bon ton de se rendre et de se montrer à cause de la présence de l'aristocratie qui reste le modèle et l'exemple à suivre.

Dans ces villes, on trouve de multiples lieux de loisir encore plus exclusifs et encore davantage réservés à ceux qui ont de l'argent. Ces lieux concentrent et proposent plusieurs types de loisirs onéreux comme les casinos, les restaurants et les hôtels de luxe... On s'y livre à une concurrence féroce pour chercher à briller davantage que son voisin, d'où l'ostentation qui y est constamment déployée. Il s'agit aussi de s'attirer les bonnes grâces de ceux qui sont placés plus haut dans l'échelle sociale et de pouvoir éviter de se compromettre avec ceux que l'on juge être placés plus bas que soi. Le jeu des apparence permet une rentabilisation sociale de cette ostentation.

Pour en revenir au littoral, on peut observer qu'au fur et à mesure que la mode des bains de mer s'installe, ces lieux répondent de plus en plus à ces besoins de loisir et d'ostentation et il se crée des infrastructures de plus en plus nombreuses pour se divertir, tout en retrouvant des gens du même monde. C'est ainsi que naît véritablement une nouvelle industrie de loisir.

L'opposition entre le discours des hygiénistes et la réalité des loisirs de la bourgeoisie en bord de mer est frappante ; néanmoins, les bains de mer n'auraient probablement pas connu un tel essor au XIXe siècle sans chacune de ces deux composantes. Les préoccupations sanitaires des hygiénistes et l'apparition d'une nouvelle classe prospère de plus en plus nombreuse et soucieuse d'être reconnue comme faisant partie de l'élite sociale sont deux phénomènes qui, bien que n'ayant au départ aucun rapport entre eux, vont toutefois coïncider dans le temps et converger pour produire les conditions favorables à une nouvelle façon d'occuper son temps libre.

Le discours des hygiénistes, loin d'affaiblir la recherche de plaisir et de loisir de la classe dirigeante, la renforce au contraire en de nombreux points. Tout d'abord, la pratique des bains de mer lui sert de caution ou d'alibi : il est de bon ton de ne pas

afficher trop clairement sa volonté de se faire des relations dans le beau monde. Ensuite, la mode des bains de mer donne l'occasion aux classes privilégiées de fuir la présence des autres classes sociales dans ces lieux d'où est exclue toute mixité sociale : la « maladie » qu'elles fuient serait le fait de continuer à côtoyer les classes populaires durant le temps libre qu'elles consacrent à leur loisir. La villégiature maritime permet à l'époque d'opérer une claire ségrégation sociale à cause de la dépense d'argent et de temps libre que cette pratique suppose.

C'est en cela que le tourisme maritime populaire du XXe siècle constitue une rupture profonde avec celui du XIXe. Avec lui, on assiste d'ailleurs à une disparition du discours rigoriste et moralisateur qui servait de justification aux estivants du siècle précédent : on vient alors simplement à la mer pour le plaisir d'y être.

ISSN 1773-0023

LES NOTIONS D'*OCIO* ET D'*OCIOSIDAD* APPLIQUEES AUX FEMMES DANS L'ESPAGNE DU XIXE SIECLE

María GAZTELUMENDI,
CREC

En España, en el siglo XIX, las clases medias se preocupan por definir el papel de la mujer en la sociedad y por difundir sus ideas al respeto. En sus numerosos escritos, se evidencia su voluntad de ocuparla útil y continuamente. Su condena de la ociosidad y su voluntad de rentabilizar los momentos de ocio de que dispone la mujer ponen de manifiesto el deseo de controlarla y de canalizar sus nacientes aspiraciones de independencia y de libertad.

In XIX th century Spain, the middle classes are getting eager to provide a definition for the statutory role of women in society. This is the object of much communication from the part of the bourgeois intellectuel leaders of the time. They insist on the moral necessity to keep women busy in a useful and permanent way. Their absolute condemnation of iddleness as well as their wish to make a profit of whatever free time women may dispose of reveal that their motivation is mostly based on a strong desire to keep women under control and set a limit to their new aspirations for independance and freedom.

Dans son essai sur le corps et le genre en Occident, Thomas Laqueur[1], explique comment, de l'Antiquité jusqu'au XVIIIe siècle, le modèle du sexe unique prévalait en Occident. Ce modèle reposait sur l'idée qu'il n'existait pas sur le plan anatomique de différence entre homme et femme : ils possédaient les mêmes organes placés pour l'un à l'extérieur du corps, pour l'autre à l'intérieur. Seuls les distinguaient leur chaleur vitale et leur degré de perfection métaphysique dont le sommet était occupé par l'homme. Au XVIIIe siècle, un autre modèle s'impose, celui de la différence sexuelle. Cette théorie de deux sexes opposés se fondait sur des faits biologiques et avait pour corollaire des rôles

[1] Thomas LAQUEUR, *La fabrique du sexe. Essai sur le corps et le genre en Occident,* Paris, Gallimard, 1992.

ISSN 1773-0023

en tant que genres[2] : leurs spécificités biologiques déterminaient les attributions et activités propres aux hommes et aux femmes au sein de la société.

Laqueur considère qu'il existe essentiellement deux explications à cette évolution, l'une épistémologique, l'autre politique. La première repose sur la constatation d'une évolution des mentalités, de changements dans la perception de la réalité qui « vit le fait se distinguer plus clairement de la fiction, la science de la religion, la raison de la crédulité »[3]. Elle repose également sur le rôle devenu prépondérant de la nature :

> Dans le monde de l'explication réductionniste, seul comptait le fondement plat, horizontal et immuable du fait physique : le sexe [...]. La matrice qui était une sorte de phallus en négatif, devint l'utérus, c'est-à-dire un organe dont les fibres, les nerfs et la vascularisation offraient une explication et une justification naturalistes du statut social des femmes[4].

Mais c'est l'explication politique qui lui semble la plus importante. L'affirmation de deux sexes serait une réponse aux bouleversements survenus en Occident aux XVIIIe et XIXe siècles et, principalement, à l'évolution de la sphère publique et à la succession en son sein de luttes de pouvoir entre hommes, mais aussi entre hommes et femmes :

> Lorsque, pour des raisons multiples, un ordre transcendental préexistant ou une coutume qui remontait à des temps immémoriaux devenait une justification de moins en moins plausible des rapports sociaux, le champ de bataille des rôles dévolus à chaque genre se déplaça sur un autre terrain, celui de la nature et du sexe biologique. On invoqua alors l'anatomie sexuelle distincte comme une confirmation ou une négation de toutes sortes d'affirmations faites dans un large éventail de contextes sociaux, économiques, politiques ou érotiques spécifiques[5].

Femme et sphère privée : le modèle de l'*ángel del hogar*[6]

Rôle social dévolu à la femme

La femme, en raison de sa complexion plus fragile — argument traditionnel — est reléguée à l'espace privé, mais son rôle dans cet espace est valorisé, présenté comme équivalent à celui de l'homme dans la sphère publique — l'écrivain Angela Grassi va

---

[2] Nous utilisons ici la notion de genre en tant que définition culturelle des sexes.
[3] Thomas LAQUEUR, *La fabrique*..., p. 172-173.
[4] *Ibid.*
[5] *Id.*, p. 174.
[6] Cette expression est reprise du titre de la revue dirigée par María del Pilar SINUES DE MARCO, *El ángel del hogar. Páginas de la familia,* Madrid, Imprenta del Norte, a cargo de C. Moro, 1859. Bridget A. Aldaraca a analysé les différences entre ce stéréotype en vigueur au XIXe siècle et le modèle de la *perfecta casada* préconisé par Fray Luis de León : Bridget A. ALDARACA, *El ángel del hogar : Galdós y la ideología de la domesticidad en España*, Madrid, Visor, 1992, p. 13-88.

même jusqu'à parler de « paridad de las ocupaciones »[7] —, ce qui permet d'éluder le problème de ses droits civiques ou politiques. Cet extrait d'un article publié dans le journal *La Guirnalda,* en 1873, résume parfaitement cette conception : « No necesita la mujer derechos políticos sino respetos, consideraciones y cuidados. No está llamada por su naturaleza a las rudas faenas del sexo fuerte ; su misión es de paz y tranquilidad ; su reinado reside en el seno de la familia ; allí tiene su trono »[8].

L'existence de la femme n'a de sens que dans le mariage[9] et la maternité, et son rôle va consister à prodiguer à ses proches amour et tendresse, sentiments dont elle est naturellement pourvue, au sein du foyer dont elle doit contribuer à faire un havre de paix, un lieu préservé où son époux vient se reposer des luttes inhérentes à la vie publique. Francisco Alonso y Rubio, auteur d'un ouvrage publié en 1863, dans lequel il définit les devoirs de la femme à l'égard de la famille et de la société affirme ainsi : « su esfera de actividad está en la familia, su destino en hacer su felicidad, sus triunfos en el ejercicio de la virtud, y su principal gloria en ser admirada y bendecida de sus hijos, y respetada de la sociedad en que vive »[10]. Si l'image de l'*ángel del hogar* qui consacre, à la fois, son confinement au foyer et l'infériorité intellectuelle de la femme — son rôle social consiste à prodiguer de l'amour à son mari et à ses enfants parce que ce sont là ses

---

[7] Angela GRASSI, *El copo de nieve, in* Anna CABALLÉ, *La vida escrita por mujeres,* Barcelona, Círculo de Lectores, 2003, T.II, p. 215. Cette idée d'une « égalité » malgré la différence de responsabilités est également exprimée par María del Pilar Sinués de Marco : « Pero si la mujer ha de cumplir dignamente sus obligaciones en el interior de la familia, necesita comprenderlas bien ; necesita saber que son enteramente distintas de las del hombre : las de éste son exteriores, y constituyen esa lucha apasionada, donde los intereses del momento procuran siempre triunfar de las dificultades materiales ; las de la mujer se ciñen a procurar la dicha, el sosiego y el bienestar de los seres amados que la rodean », María del Pilar SINUÉS DE MARCO, *Un libro para las damas. Estudios acerca de la educación de la mujer*Madrid, Oficinas de la Ilustración española y americana, 1878 [tercera edición], p. 6.

[8] F. M. TUBINO, « La mujer y su reforma moral », *in La Guirnalda*, Madrid, año VII, n° 147, febrero-1873, p. 9-10. Pour María del Pilar Sinués de Marco, le rôle de la femme se résume à ces trois fonctions : « buenas y tiernas madres, hijas sumisas y cariñosas esposas irreprensibles ». Angela Grassi opte elle, par l'intermédiaire de l'un de ses personnages, pour la métaphore religieuse : «Ya te he repetido varias veces : la casa es el templo, la mujer la sacerdotisa, el ídolo la familia ». María del Pilar SINUÉS DE MARCO, *El ángel del hogar* et A. GRASSI, *El primer año de matrimonio. Cartas a Julia in La vida ...,* p. 231 et p. 221, respectivement.

[9] Sur ce sujet voir le travail approfondi de Colette RABATE, *La femme espagnole et le mariage dans les écrits du milieu du XIXe siècle. (1833-1863)*, Paris, Université de Paris III- Sorbonne Nouvelle, Thèse de doctorat, 1993.

[10] La femme doit veiller au repos de ce « guerrier »: « Él encuentra en su dulce compañera ayuda en su trabajo, consuelo en sus affliciones, esperanza en sus quebrantos, valor en sus vicisitudes, resignación en su desgracia, solaz y contento en las horas de ocio ». Francisco ALONSO Y RUBIO, *La mujer bajo el punto de vista filosófico,social y moral: sus deberes en relación con la familia y la sociedad*, Madrid, Establecimiento Tipográfico, a cargo de D. F. Gamayo, 1863, p. 83-84 et p. 59-60.

seules aptitudes même si désormais elles sont valorisées[11] — est récurrente, elle s'accompagne aussi, souvent, et notamment dans les nombreux ouvrages édifiants consacrés à la femme, de recommandations ou d'orientations plus concrètes pour permettre aux lectrices d'atteindre cet idéal. Le modèle à suivre, évoqué ici par Francisco Alonso y Rubio, est explicitement celui de la classe moyenne:

> En la clase media es donde la mujer vive en armonía con su destino : recogida en su hogar, considera como ocupación preferente el cuidado de la familia, la educación de sus hijos, la vigilancia de sus domésticos ; arregla el orden de su casa, administra económica y prudentemente sus intereses, y establecida la conveniente regularidad en sus tareas, dedica algunas horas al descanso y a honestas distracciones. La mujer que así vive, cumple su misión en la tierra : es modelo de costumbres, solaz de la familia y ángel tutelar del hogar doméstico.
>
> Yo desearía, por lo tanto, que este último bosquejo que acabo de hacer, aunque a grandes rasgos, fuese para la mujer espejo de costumbres y dechado de su régimen de vida[12].

L'accent est généralement mis sur les devoirs de la femme, notamment, en matière d'éducation des enfants. En effet, depuis le XVIIIe siècle, le modèle éducatif a évolué et au XIXe siècle, quoique l'autorité du père joue toujours un rôle prépondérant, la place de la mère dans ce domaine est devenue plus importante. Il n'est bien entendu pas question de formation intellectuelle, d'instruction, ni même à proprement parler d'éducation, mais d'« élever »[13] ses enfants. Autrement dit, un rôle qui repose sur l'instinct et non pas sur l'idée de transmission consciente de valeurs bien définies[14]. Dans un extrait de sa revue *El Ángel del hogar*, María del Pilar Sinués de Marco, grande productrice d'ouvrages à visée didactique et moralisatrice, exprime cette nuance : « Era menester

---

[11] Cet extrait d'un article publié dans *El Correo de la Moda* en 1877 est, à ce titre, édifiant : « Nególe el cielo a la mujer la fuerza y la energía física e intelectual que concediera al hombre ; pero dotóla en cambio rícamente de una imaginación vivaz y creadora, de un corazón sensible y generoso ». Fermín GONZALO MORÁN, « La mujer », *in El Correo de la Moda*, Madrid, 10-XI-1877. Cité par Bridget A. ALDARACA, *El ángel...*, p. 51.

[12] Francisco ALONSO Y RUBIO, *La mujer...,* p.145-146.

[13] Le terme généralement retenu est *criar*. Dans un article, Francisca Carlota del Riego Pica marque bien cette différence : « En mi concepto, la educación y la crianza, que hoy se comprenden en una misma, son dos cosas muy distintas, pero que reclaman el mismo cuidado, el mismo esmero, de parte de los padres y preceptores : la segunda, sólo puede darla una madre, tan tierna, como intachable en sus costumbres ; la primera corresponde sola y esclusivamente a los maestros ». Francisca Carlota DEL RIEGO PICA, « La prudencia », *in* María del Pilar SINUÉS DE MARCO, *El ángel…*, año IV, 1867, p. 180.

[14] À ce propos, Bridget A.Aldaraca souligne que le rôle de la femme dans l'éducation des enfants consiste à transmettre les valeurs dominantes : « Uno de los tópicos más repetidos durante esta época, a saber, que el hombre dicta las leyes y la mujer las costumbres [...], es también un reflejo del creciente reconocimiento de la institución familiar como agente socializador que perpetúa o no los valores dominantes, tales como la sumisión de la mujer a la autoridad del hombre. La educación, concebida como educación *moral*, gira pues en torno al correcto desarrollo de los instintos y sentimientos manifestados por los niños en cuanto al comportamiento social aprobado, y no al desarrollo del intelecto o a la capacidad de razonar ». Bridget A. ALDARACA, *El ángel...*, p. 51.

que la inteligencia clara, la intuición divina con que Dios se dignó dotar a la madre se empleara de un modo ventajoso, y ya que no le era posible dirigir la educación de sus hijos, se consagraba con todo el ardor de su alma a formar su corazón »[15]. Le rôle de modèle de la mère dans l'éducation des filles est souligné, notamment dans le souci de valoriser le travail. Dans un article sur l'éducation des femmes l'écrivain Faustina Sáez de Melgar donne ces conseils :

> Es conveniente acostumbrar a las niñas, desde sus primeros años a estar siempre ocupadas, preparándolas el trabajo según su edad y según sus facultades. Las muñecas han de ser su ocupación favorita, pues empiezan por aprender con ellas el mecanismo de una casa y las necesidades de una familia.
>
> Acostúmbreselas después a emprender labores útiles de manera que al terminar un bordado o una pieza de costura, encuentren la ventaja de haberlo emprendido y vuelvan con redoblado afán a comenzar otro nuevo. Así amarán el trabajo comprendiendo sus beneficios, y nadie puede conseguir mejor esta victoria que la madre sobre los hijos. Ella, con el ejemplo, impone el precepto...[16]

L'une des héroïnes de María del Pilar Sinués de Marco remercie sa soeur, chargée de l'élever du fait de la mort de leurs parents, en des termes très proches de ceux déjà mentionnés, mais ses propos nous permettent, de plus, de mieux cerner en quoi consistaient les tâches domestiques des femmes appartenant à la classe moyenne ou à la bourgeoisie, classe de référence en matière d'éducation : « Me acuerdo que, desde niña, me tenías habituada a la continua ocupación, sobre todo, con el ejemplo : jamás te he visto ociosa un instante: cuidabas de la casa, vigilabas a los criados, cosías, bordabas, atendías a todo, y tampoco descuidabas tu persona y tu adorno »[17].

---

[15] Francisca Carlota DEL RIEGO PICA, « La prudencia », *in* María del Pilar SINUÉS DE MARCO, *El ángel...*, p. 180. Sinués de Marco se sert de la notion a priori antithétique de *sentimiento inteligente* pour tenter de rapprocher les aptitudes « naturelles » de la femme et les aptitudes intelectuelles de l'homme : « Es absolutamente necesario que se eduque a la mujer en relación al fin social que está llamada a cumplir ; es necesario que el sentimiento inteligente de la mujer alcance, aunque por otro camino, los mismos grados de elevación que la cultura intelectual del hombre.
[...] La contemplación de la belleza purifica y eleva los sentimientos del alma, sobre todo en nuestro sexo. Si el hombre con su razón llega a las más elevadas cúspides de la verdad científica, la mujer con el sentimiento debe adivinar todo lo que ignora ; debe seguir a su compañero en la vida, apoyada en la fe, que es el presentimiento de todo lo que no sabemos, y fijando sus ojos en ese ideal de lo perfectamente bello, que es al propio tiempo la esperanza celeste de toda alma generosa ». María del Pilar SINUÉS DE MARCO, *Un libro para...*, p. 6.

[16] Faustina SÁEZ DE MELGAR, « Sobre la educación de la mujer », *in* Iñigo SÁNCHEZ LLAMA, *Antología de la prensa periódica isabelina escrita por mujeres (1843-1894)*, Cádiz, Publicaciones de la Universidad de Cádiz, 2001, p.160.

[17] María del Pilar SINUÉS DE MARCO, *El camino de la dicha. Cartas de dos hermanas sobre la educación, in El ángel del hogar. Páginas de la familia,* año IV, 1867, p. 297. Ces activités sont également détaillées un peu avant par son héroïne Virgilia : « Cuidaré de mi casa, coseré, bordaré, adornaré mi hogar », p. 282.

L'impératif de l'occupation continue

Ici se fait jour une préoccupation constante chez les moralistes du XIXe siècle : la nécessité d'occuper la femme — il ne s'agit bien entendu ni de la paysanne ni de l'ouvrière dont les journées étaient déjà suffisamment remplies et qui ne servaient pas de modèles de référence —, afin de la préserver de toutes sortes de dangers ou de tentations sur lesquelles nous reviendrons ultérieurement. L'impératif de la *ocupación continua* apparaît comme un véritable leitmotiv dans les textes consacrés au rôle de la femme dans la société et à son éducation : « Lo que no hubieran alcanzado las diversiones y las distracciones del mundo, lo consiguieron el trabajo y la ocupación continua »[18], « Los que dicen que el trabajo perjudica a la salud, asientan un error [...]. La ocupación continua es lo que conserva la tranquilidad en el espíritu de la mujer, lo que le trae una grata calma, y esa alegría igual y dulce que nace de la quietud del ánimo »[19], « la cosa es ocupar el tiempo porque bien puedo decir con no sé qué poeta : Desde que al tiempo no mato el tiempo me mata a mí »[20], « conserva a tu alma el dulce calor de la oración y de la ocupación continua »[21]. L'association entre ces deux garde-fous : travail et religion, est reprise aussi sous la forme d'une injonction : « trabaja y reza »[22]. On constate une certaine hésitation dans la formulation due au problème posé par le mot « travail » qui semble ne pas correspondre à l'idée que l'on se faisait à l'époque des tâches domestiques de la femme, d'où une préférence pour les termes « occupations » ou « devoirs », mais l'enjeu est clair ; tout comme la religion, le travail ou « les occupations » doivent d'abord permettre de contrôler la femme, être irrationnel, dominé par ses sentiments et son imagination. Francisco Alonso y Rubio, parmi d'autres, pense que si la femme n'a pas l'esprit bien occupé, elle risque de s'éloigner de la ligne qui lui est tracée, de ne plus être un modèle de vertu : « Es preciso no perder de vista que el trabajo tiene una influencia notoriamente moralizadora : las horas que en él se emplean ocupan el espíritu, sin permitirle que divague y se extravíe por senderos que fácilmente conducen al vicio »[23].

---

[18] María del Pilar SINUÉS DE MARCO, *Un libro para las damas...*, p. 93.
[19] *Id.*, p. 13-14.
[20] María del Pilar SINUÉS DE MARCO, *El camino de la dicha...,* p. 283.
[21] *Id.*, p. 193.
[22] *Id.,* p. 227.
[23] Francisco ALONSO Y RUBIO, *La mujer...,* p. 114. Il écrit également, quelques pages plus loin : « El trabajo y las honestas ocupaciones tienen una influencia moralizadora », *Id.*, p. 147.

La condamnation de l'oisiveté, la réprobation affichée pour les occupations « futiles » ou immorales est le pendant logique de l'éloge du travail et des occupations utiles.

Ocio et *ociosidad* : ces espaces laissés vacants

Difficile à mesurer, puisque le travail s'effectue à domicile et n'est donc délimité ni par un espace, ni par un horaire précis, le temps dont la femme est censée disposer une fois ses obligations domestiques et familiales remplies est nommé de différentes façons. À cette variété des termes employés, s'ajoute la difficulté à cerner précisément ce qu'ils recouvrent : temps de « non-travail », mais pas nécessairement temps de repos ou de non-activité, et temps « libéré » qui varie aussi selon les milieux.

Deux grands axes se dessinent toutefois : celui qui prend en compte l'espace temporel et celui qui concerne la façon dont il est occupé. Dans le premier, c'est le « contenant » qui est envisagé : « las horas », « las horas robadas », « el tiempo que dejan libre los deberes domésticos »[24], dans le second, il s'agit d'évoquer globalement le contenu de ces espaces laissés vacants par le travail : « el recreo », « el entretenimiento »,« las ocupaciones », « las diversiones », « las distracciones », « el solaz » et, plus rarement, « el reposo » ou « el descanso ».

Le contenu des notions d'*ocio* et d'*ociosidad*, très fréquemment employées pour désigner ce temps disponible, est plus complexe. Le terme *ocio* peut recouvrir ces deux aspects, être utilisé dans le sens de temps libre : « instantes », « momentos », « ratos » ou « horas de ocio », mais aussi d'oisiveté : « el ocio es fuente de todos los vicios »[25] constitue un exemple parmi d'autres. Exception faite de l'emploi spécifique de *ocio* comme antonyme « neutre » de « trabajo », que nous venons d'évoquer et qu'illustre bien cet extrait du texte de Francisco Alonso y Rubio : « Es condición inherente a nuestra naturaleza desear el reposo que repara nuestras fuerzas después de largas horas de trabajo, y dar solaz al espíritu en los breves instantes de ocio que deja el cumplimiento de nuestros deberes »[26], ou son utilisation dans le sens de *ocios literarios* : « Por distraerse de momentos de ocio y de melancolía han sido escritas estas páginas »,

[24] J.M.R.P., « Importancia de la instrucción del Bello sexo », *in La Alhambra*, n°7, 1839 ; Carolina CORONADO, *Obra en prosa*, Mérida, Editora Regional de Extremadura, T.III, p. 435 et María del Pilar SINUÉS DE MARCO, *Un libro para las damas*..., p. 13.
[25] Francisco ALONSO Y RUBIO, *La mujer*..., p.147.
[26] *Id.,* p.196.

annonce Gertrudis Gómez de Avellaneda, dans l'avis au lecteur de son roman *Sab*[27], ces deux termes sont généralement considérés comme synonymes, employés indistinctement et connotés négativement.

Paysannes et ouvrières : le travail qui dégrade, aristocrates : le péché de la paresse

Pour qu'il y ait repos, il faut qu'il y ait fatigue, fatigue résultant d'un effort physique qui suscite un besoin de réparation[28]. Le repos est donc presque exclusivement jugé nécessaire à cette époque pour les femmes des classes laborieuses qui travaillent hors du foyer, pour les ouvrières des fabriques, par exemple. Les tâches accomplies par les femmes au sein du foyer, quels que soient le temps et l'énergie physique qu'elles y emploient, ne sont pas vraiment considérées comme un travail et ne vont donc pas de pair avec des temps de repos. Cette vision apparaît clairement lorsqu'il s'agit de mettre en parallèle les tâches domestiques de la femme de classe moyenne et le travail de la paysanne ou de l'ouvrière. Le mot *trabajo* est réservé à ces dernières et celui de *labores* aux premières.

Citons, par exemple, cette phrase de Francisco Alonso y Rubio où ce contraste est encore renforcé par les épithètes : « útiles y tranquilas labores [...] los rudos trabajos del campo y las mecánicas ocupaciones de la industria »[29].

Par ailleurs, cette conception est étroitement liée à un impératif : l'occultation du corps et, principalement, de celui de la femme à cette époque. L'ouvrière ou la paysanne, bien que l'on veille à louer leur grand mérite, ne sont plus tout à fait des femmes ; « anges déchus », elles se rapprochent de l'homme et leur corps ou leur anatomie peuvent être évoqués sans détours et sans que cette évocation porte atteinte au modèle éthéré de féminité que constitue l'*ángel del hogar*. Ainsi, Francisco Alonso y

[27] A propos de la señorita Verdejo Durán, la Avellaneda écrit : « Me confió varias composiciones poéticas, escritas por ella en momentos de ocio ». Gertrudis GÓMEZ DE AVELLANEDA, *Sab*, Madrid, Cátedra, 1997, p. 97 et « Dos palabras en recuerdo de la señorita Verdejo Durán », *in* Iñigo SÁNCHEZ LLAMA, *Antología*..., p. 79. L'une des héroïnes de María del Pilar Sinués de Marco évoque aussi cette occupation : « Yo que soy artista de corazón ; yo, que comprendo la música, la pintura, la poesía en todas cosas ; yo, que hago versos en mis ratos de ocio », María del Pilar SINUÉS DE MARCO, *El camino de la dicha*..., p. 241.

[28] Dans son article « La fatigue, le repos et la conquête du temps », Alain Corbin constate que jusqu'au milieu du XIXe siècle, on distinguait trois types de fatigue : celle qui résultait de l'effort physique, celle qui résultait de l'excès de l'effort intellectuel et la fatigue sexuelle masculine. Voir Alain CORBIN, *L'avènement des loisirs : 1850-1960*, Paris, Flammarion, 1995, p. 277.

[29] Francisco ALONSO Y RUBIO, *La mujer*..., p.146.

Rubio, dans un chapitre intitulé « Abandono de los cuidados domésticos », écrit–il à propos des paysannes et des ouvrières :

> La mujer perteneciente a las clases más humildes de la sociedad en los pueblos agrícolas, comparte con el hombre su rudo y agreste trabajo, vive a la intemperie, emplea sus fuerzas en las labores del campo, o cuida de apacentar y guardar el ganado. Pierde la belleza de sus formas, la frescura de su tez, la suavidad de su colorido ; endurece su cuerpo, desarrolla sus músculos, aumenta sus fuerzas, pero a expensas de dejar sus rasgos característicos, de adquirir dureza en sus contornos, y de aproximarse por su configuración física y sus costumbres al hombre. Su inteligencia duerme en profundo sueño ; no la cultiva con ningún género de trabajo de los que sirven para su desenvolvimiento : su corazón se endurece, y pierde ese rico caudal de sentimiento y de dulces afecciones que tanto la embelece y distingue. Apartada casi todo el día del hogar, del humilde caserío, donde se albergan sus hijos, no puede prestarles los tiernos y cariñosos cuidados de que tanto necesitan en sus primeros años. No puede ilustrar su inteligencia ni formar su corazón, ni dedicarse tranquílamente a las labores propias de su sexo, que para ella constituirían ocupación más grata.
>
> En las ciudades industriales, la mujer concurre a las fábricas a ganar el pan para sus hijos, y emplea sus brazos en oficios mecánicos que la ocupan todo el día, quedándole sólo la noche para el reposo y para el arreglo de su hogar y el cuidado de su familia. Trabajando largas horas, respirando un aire impuro y recibiendo las nocivas influencias que resultan de la excesiva acumulación de personas en una misma localidad, deteriora su salud, quebranta sus fuerzas, contrae graves padecimientos, y hasta corrompe sus costumbres y se degrada, sintiendo los efectos de un maléfico contagio moral[30].

À l'autre bout de l'échelle sociale, c'est la paresse, le refus des contraintes de la vie domestique et surtout de celles inhérentes à la fonction maternelle, ainsi que le temps « perdu » employé à des occupations futiles, qui suscitent la condamnation de ce même auteur :

> Por un notable y singular contraste, la mujer en una elevada posición social, en las clases más favorecidas de la fortuna, en las que se distinguen por los honrosos blasones de sus antepasados o del esposo a quien han unido su suerte, tiene una vida muelle, estérilmente empleada en el ocio o en el placer. Careciendo de las necesidades de las clases menesterosas, y no sintiendo ninguno de los grandes móviles que obligan al trabajo, piensa únicamente en crearse fútiles ocupaciones [...]. Enojoso es para ella todo cuanto se refiere al arreglo de su casa, a dirigir y vigilar a sus domésticos, a impedir la malversación de sus intereses ; molestas las atenciones y cuidados que exigen sus hijos, y que confía a mujeres mercenarias, creyendo en su insensatez que con oro todo puede suplirse, y adquirir quien reemplace a la madre en sus altos e importantísimos deberes[31].

Dans tous les exemples que nous avons relevés au cours de nos lectures, le terme *ociosidad* est péjoratif, mais il l'est d'autant plus quand il dénote une intentionnalité, un désœuvrement délibéré et affiché. C'est le cas lorsqu'il est employé à propos de la noblesse, présentée aussi comme la *clase ociosa* et critiquée avec véhémence.

[30] *Id.*, p. 142-144.
[31] *Id.*, p. 144-145.

Concepción Gimeno de Flaquer condamne avec force ces mœurs d'un autre temps : « Nuestro siglo ha glorificado el trabajo, ha anatemizado la punible ociosidad de los señores feudales »[32], María del Pilar Sinués de Marco suggère l'idée d'une sorte d'atavisme dans sa présentation de ce contre-modèle : « la desdeñada compañera de un gran señor, que ha traído al mundo por herencia la ociosidad, madre de todos los vicios »[33]. Si le terme *ociosidad* est généralement préféré pour cet emploi, le mot *ocio* peut recouvrir le même sens. La charge contre cette classe oisive, ces « ociosos de salón »[34], est jugée d'autant plus nécessaire que les femmes de l'aristocratie servent encore de modèle à celles qui sont issues des classes moyennes. L'oisiveté reste un critère de distinction contre lequel s'érigent les moralistes. La jeune Virgilia reconnaît s'être égarée dans cette voie : « Hallo ahora en esta vulgaridad de ocupaciones más placer que en la distinción ociosa que me tenía todo el día leyendo y dormitando en un sillón »[35]. Si la noblesse, modèle de distinction, est vivement critiquée pour le mauvais exemple qu'elle donne aux autres classes de la société, une autre cible se fait également jour : la France et les mœurs qu'elle exporte, María del Pilar Sinués de Marco montre du doigt les parents qui subissent cette influence : « Los padres de la clase media que hacen gala de ostentar el moderno barniz francés »[36], ceux qui optent pour une modernité préjudiciable au lieu de s'en remettre à une éducation à l'espagnole plus traditionnelle et «bénéfique».

Un espace qui laisse le champ libre aux « mauvais instincts »

À l'opposé de celui de la noblesse qui « perd » littéralement son temps, María Pilar Sinués de Marco propose un autre modèle, modèle à suivre, selon elle, parce qu'il ne méprise pas le travail, ne le juge pas indigne de lui et contribue par ses activités utiles, rémunérées et honnêtes à améliorer la situation économique du foyer : « Hacía el

[32] Concepción GIMENO DE FLAQUER, « La mujer de nuestros días », *in* Iñigo SÁNCHEZ LLAMA, *Antología* ..., p. 252.
[33] Dans la bouche de son héroïne porte-parole, María del Pilar Sinués de Marco renouvelle sa condamnation : « Vive ociosa por su alta clase y nada sabe que sea verdaderamente útil y provechoso para el gobierno o la dirección de una casa ». María del Pilar SINUÉS DE MARCO, *El camino de la dicha...,* p. 163 et p. 42.
[34] Gertrudis GÓMEZ DE AVELLANEDA, *La dama de gran tono*, *in* Íñigo SÁNCHEZ LLAMA, *Antología...*, p. 75.
[35] María del Pilar SINUÉS DE MARCO, *El camino de la dicha...,* p. 331.
[36] María del Pilar SINUÉS DE MARCO, *El ángel del hogar...,* 1859, *in* Anna CABALLÉ, *La vida escrita por mujeres…*, p. 230.

sacrificio de sus horas de reposo entregándose a aquella ocupación que producía algún dinero con que contribuía al bienestar de su familia »[37].

Le temps libre, laissé disponible par les activités ménagères et la vie familiale, n'est pas à proprement parlé remis en cause en tant que tel, ce degré de sacrifice n'étant probablement pas jugé exigible de toutes les femmes. Le contrôle va donc s'exercer d'une autre façon : dans une perspective moraliste, l'utilisation de ce temps fait l'objet de nombreuses recommandations et récriminations. Les auteurs d'ouvrages édifiants font, de façon appuyée, la différence entre loisirs jugés honnêtes et enrichissants et distractions considérées comme peu respectables et appauvrissantes voire avilissantes. Ici se fait jour un désir de contrôle social déjà manifeste dans l'affirmation de la nécessité d'une occupation continue, d'une utilisation exhaustive du temps. Il faut « combler » la vacuité du temps et, dans la mesure du possible, qu'il soit intégralement « utile ». Il s'agit de « llenar el vacío de muchas horas desocupadas »[38], de rentabiliser le temps, tout le temps : « Una mujer por elevada que sea su posición no debe desperdiciar el tiempo »[39]. Dans un souci « d'efficacité », il est recommandé à la femme d'avoir une gestion ordonnée de ce bien précieux car limité, fini, non reproductible, de faire preuve de régularité, autrement dit de respecter un emploi du temps. Pour María del Pilar Sinués de Marco, la bonne éducation des jeunes filles doit reposer sur ce contrôle : « a una hora dada de la tarde se les hace rezar el rosario, aunque se duerman, la velada la han de ocupar precisamente en hacer calceta y a las ocho se han de meter en el lecho »[40]. Francisco Alonso y Rubio se fait, lui aussi, l'apologue de la régularité : « establecida la conveniente regularidad en sus tareas, dedica algunas horas al descanso y a honestas distracciones »[41]. Le rythme de vie conventuel sert de modèle, la religieuse est érigée en parangon du bon usage, de l'usage ordonné du temps :

> Es forzoso que las ventajas del orden sean universalmente reconocidas, puesto que no hay reunión o comunidad de individuos donde no se observe la distribución de las horas con una regularidad perfecta , [...] en los conventos donde las personas del mundo piensan que se mueren de fastidio pasan los días con la rapidez del relámpago[42].

---

[37] María del Pilar SINUÉS DE MARCO, *Un libro para las damas...*, p. 13.
[38] J.M.R.P., « Importancia....».
[39] Faustina SÁEZ DE MELGAR, « Sobre la educación... », p. 160.
[40] María del Pilar SINUÉS DE MARCO, *El ángel del hogar...,* 1859, *in* Anna CABALLÉ, *La vida escrita por mujeres…*, p. 230.
[41] Francisco ALONSO Y RUBIO, *La mujer...*, p. 146.
[42] María del Pilar SINUÉS DE MARCO, *El camino de la dicha...,* p. 362.

Cette assertion de Faustina Sáez de Melgar, à propos de l'éducation des filles, résume bien l'idéologie ambiante : « El trabajo constante, regularizado, metódico las eleva »[43].

Les auteurs des deux sexes que nous venons de citer se font les porte-parole de la bourgeoisie et, plus généralement, de la société espagnole bien-pensante de leur temps. Ils prônent l'occupation continue et le contrôle du temps « féminin », et manifestent leur souci de modeler le loisir des femmes. En cela, ils se comportent avec elles comme ils le font à l'égard d'une autre partie « inférieure » de la société : le peuple. Tout comme ce dernier, les femmes, dans leur grande majorité, ne sont pas jugées capables de faire un bon usage du temps dont elles disposent et doivent donc être guidées, « éclairées », au risque de voir cet espace temporel inoccupé laisser la place à la paresse et à son cortège de vices. Faustina Sáez de Melgar met en garde ses lecteurs à ce propos :

> La que desde niña se acostumbre a estar permanentemente ocupada, detesta por instinto la ociosidad y sus pensamientos son siempre dignos y decorosos, sus ideas nobles, su corazón generoso y su conversación sensata y agradable.
>
> No sucede lo propio con la que se ha instruido en la ociosidad y la holgazanería ; como nada útil sabe hacer, como en nada se ocupa, y el espíritu humano, y sobre todo el de la mujer, necesitan pasto y pasto abundante, se acogen a la murmuración y a las diversiones...[44]

La sentence de María del Pilar Sinués de Marco est encore plus définitive : « El ocio es su más cruel enemigo, porque el ocio vicia su corazón, embota su entendimiento, hiela su alma y adormece todos sus buenos instintos »[45].

Toutefois le discours sur le loisir des femmes présente quelques spécificités. Alors que le peuple trompe essentiellement son ennui au dehors et semble porté à l'alcoolisme et à la débauche, la femme oisive, quand à elle, peut se dégrader à l'intérieur et à l'extérieur du foyer. Dans le premier cas, elle a une attitude passive, est sujette à la mélancolie ou à l'ennui et, portée par une imagination intrinsèque, elle se laisse aller à la rêverie, au plaisir, voire à la lascivité. Ici, la métaphore médicale est de mise, l'oisiveté engendre de redoutables « maladies de l'esprit », tel un « ver » « dévore »[46]

[43] Faustina SÁEZ DE MELGAR, « Sobre la educación... », p. 162.
[44] *Id*., p. 161.
[45] María del Pilar SINUÉS DE MARCO, *Un libro para las damas...*, p. 14.
[46] « El tedio es una enfermedad del entendimiento que no acomete sino a los ociosos », *in* Concepción ARENAL, *La mujer del porvenir*, Madrid, Castalia, 1993, p. 90; « El oculto gusano de la ociosidad y del hastío », *in* María del Pilar SINUÉS DE MARCO, *El camino de la dicha...,* p. 241; « Tantas criaturas devoradas por la miseria y el trabajo, tantas otras devoradas también por el fastidio y el ocio »...,; *in* Rosalía DE CASTRO, *El caballero de las botas azules in Obras completas*, Madrid, Aguilar, 1966, p. 1306.

sournoisement celle qui s'y « adonne » ou empoisonne son existence. Les maux engendrés peuvent aller du simple ennui « fastidio » (« La ociosidad es la que engendra las enfermedades del cerebro ; la labor es un remedio eficaz contra el fastidio »),[47] à la mélancolie ou « tedio » (« El tedio es una enfermedad del entendimiento que no acomete sino a los ociosos »), ou au « hastío » (« Para que el hastío no envenene las horas de la vida de la mujer, es preciso que ésta rinda culto a la religión del trabajo »[48]).

Au dedans, l'espace libéré par le travail, le temps « non-contraint » est occupé par la rêverie, l'imagination, formes d'évasions préjudiciables car incontrôlables et symptomatiques ou génératrices d'insatisfaction, donc subversives. Un rappel à l'ordre est alors jugé nécessaire et salutaire :

> Los cuidados materiales y prosaícos de la vida, mantienen el alma en una esfera de humildad, que le conviene, y de positivismo, que la separa de los sueños peligrosos de la imaginación : y luego el cumplimiento del deber es una cosa sagrada, y una mujer se casa para cumplir bien y fielmente con sus deberes.
>
> Un santo, un sabio y eminente sacerdote me decía hace pocos días : « Es preciso vivir y no soñar ».
>
> [...] Desciende de las regiones a donde te lleva tu poética imaginación para vivir aunque sea en el dolor : cuida de tu casa : trabaja y reza[49].

Cette imagination peut être alimentée par une pratique qui est fréquemment anathématisée : la lecture. Tout comme le peuple, la femme qui n'a pas le sens de la mesure et ne sait pas faire de choix judicieux se jette avidement, frénétiquement, sur les mauvais ouvrages, généralement des romans. À propos de l'une de ses héroïnes, Angela Grassi écrit :

> [La] confianza [...] no podía existir entre Guillermo y su mujer, siempre encerrada en su biblioteca y entregada a sus lecturas [...].
>
> Como don Quijote, que en todas partes veía trasgos y fantasmas, caballeros andantes, castillos encantados y menesterosas doncellas, Clotilde, llena de imaginación de las frívolas novelas que se fabrican en el día, partos infelices de autores sin genio y sin conciencia, soñaba

[47] María del Pilar SINUÉS DE MARCO, *El camino de la dicha...,* p. 297.
[48] Concepción ARENAL, *La mujer del porvenir...*, p. 90 et Concepción GIMENO DE FLAQUER, « La mujer de nuestros días », *in* Íñigo SÁNCHEZ LLAMA, *Antología* ..., p. 252.
[49] María del Pilar SINUÉS DE MARCO, *El camino de la dicha...,* p. 227. La pratique des travaux d'aiguille et d'autres activités manuelles d'ornement est souvent recommandée non seulement parce qu'elle est utile à l'économie du foyer, mais aussi parce qu'elle a pour avantage, par la concentration qu'elle nécessite, d'empêcher la femme de s'abandonner à sa dangereuse imagination, comme le constate ici María del Pilar Sinués de Marco : « Así la combinación de los colores y detalles ocupaba su imaginación, tanto como su mano ». María del Pilar SINUÉS DE MARCO, *Un libro para las damas...*, p. 93.

> con parecerse a los que rodeaban a aquéllas, y asimilando las escenas de su vida apacible a las violentas escenas de sus libros, [...] ella quería imitar a las mujercillas despreciables, que sólo la perversión de todo sentido moral puede convertir en heroínas[50].

Comme le constate Carolina Coronado, l'interdit concernant la lecture, qui est le fait, non seulement des hommes, mais aussi de nombreuses femmes, est encore plus pesant dans les provinces :

> Mi pueblo opone una vigorosa resistencia a toda innovación en las ocupaciones de las jóvenes, que después de terminar sus labores domésticas deben retirarse a murmurar con las amigas y no leer libros que corrompen la juventud. La capital ha dado un paso más, pero tan tímido y vacilante que sólo concede a las mujeres la lectura de algunas novelas por distracción y todavía las madres como instigadas por su conciencia reprenden a las muchachas por entregarse a un ejercicio que a ellas no les fue permitido. Los hombres mismos a quienes la voz *progreso* entusiasma en política, arrugan el entrecejo si ven a sus hijas dejar un instante la monótona calceta para leer el folletín de un periódico[51].

Génératrice d'aspirations en contradiction avec le statut social de la femme à cette époque, la lecture est également accusée d'éveiller la sensualité, de favoriser la lascivité. Le médecin hygiéniste Pedro Felipe Monlau constate que « La salacidad [...] o propensión a la lascivia, más que dependiente del temperamento individual, lo es de la educación descuidada, del ocio, de la falta de reflexión, de las lecturas y conversaciones lúbricas... »[52]. Quand elle ne succombe pas à la tentation des lectures immorales, la femme comble le temps dont elle dispose par des distractions futiles : « La distracción vana de los saraos, de los bailes, de las fiestas, de los paseos » et des activités sociales qui ont pour but principal de combler sa vanité : « [emplea] su vida en la ociosidad, dedicando todas sus horas al tocador, a arreglar su traje en relación con los estravagantes caprichos de la moda, al paseo, y a la concurrencia a toda clase de reuniones sociales en las que puede brillar su belleza »[53]. Coquetterie et quête de plaisirs conduisent la femme à abandonner son foyer, à passer plus de temps au dehors qu'il n'est convenable. On retrouve chez Sinués de Marco ou Sáez de Melgar les critiques que formulait déjà Fray Luis de León à propos de la « mujer callejera »[54]. La première se borne à constater cette

---

[50] A. GRASSI, *El primer año de matrimonio. Cartas a Julia in La vida ...,* p. 215-216.
[51] Carolina CORONADO, *Obra en prosa...,* p. 424.
[52] Pedro Felipe MONLAU, *Higiene del matrimonio in* Catherine, JAGOE, Alda BLANCO, Cristina ENRÍQUEZ DE SALAMANCA, *La mujer en los discursos de género,* Barcelona, Icaria Ed., 1998, p. 396.
[53] Francisco ALONSO Y RUBIO, *La mujer...*, p. 112-113.
[54] « Si la casada no trabaja, ni se ocupa en lo que pertenece a su casa, ¿qué otros estudios o negocios tiene en que ocupar? Forzado es que, si no trata de sus oficios, emplee su vida en los oficios ajenos, y que dé en ser ventanera, visitadora, callejera, amiga de fiestas, enemiga de su rincón, de su casa olvidada y de las casas ajenas curiosa, pesquisidora de quanto pasa, y aun de lo que no pasa inventora, parlera y

désertion : « Esta falta total de ocupación mental es sin duda la que hace que la mujer en España salga mucho más de su casa que en ninguna otra parte », la seconde met l'accent sur les dangers de ces escapades : « Se acogen a la murmuración y a las diversiones y no hallándose nunca bien en su casa y buscando fuera de ella el objeto obligado que ha de servir para su entretenimiento »[55]. L'objet dont il est question est plus explicite dans les remontrances que fait sa sœur aînée à Virgilia, héroïne de Sinués de Marco, tentée par l'adultère. Ses propos sont sans détour lorsqu'elle évoque la nature réelle des désirs de sa sœur : « La amistad que piensas dedicarle, y que confías hallar en él, es la máscara del coquetismo, con el que quieres llenar tus horas de hastío y de culpable ociosidad »[56]. L'exercice physique, considéré comme une pratique nécessaire à une bonne hygiène par certains médecins de l'époque, devient un moyen de fatiguer les membres de la femme afin qu'elle reste à la maison :

> Es una verdad bien conocida que el ocio engendra la inmoralidad : la mujer que rehusa el trabajo, que no piensa más que en sí misma, en realzar su belleza, que no pone freno a sus caprichos, que no fija su atención en los cuidados domésticos, que no fatiga sus miembros ni cansa su inteligencia con ningún género de ocupación, se encuentra muy dispuesta al placer, y propicia a costumbres poco conformes a la virtud[57].

L'inquiétude n'est certes pas nouvelle, mais elle est renforcée par l'augmentation considérable de l'offre de divertissements dans les grandes villes au XIXe siècle. Offre qui s'est d'autant plus accrue que la diffusion de nouvelles techniques et notamment l'installation de l'éclairage public ont permis de rendre la ville plus accessible, plus sûre et fréquentable de jour comme de nuit. Cet état de fait est regretté par les moralistes qui se sentent désarmés face à une telle profusion : « Los grandes centros de población tienen en su seno el aliciente e incentivo que proporcionan numerosas distracciones, variados espectáculos que ocupan incesantemente el ánimo de las gentes ociosas, que sólo buscan en la vida solaz y recreo »[58].

---

chismosa, de pleytos rebolvedora, jugadora también y dada del todo a la risa y a la conversación y al palacio con lo demás que por ordinaria consecuencia se sigue, y se calla aquí agora, por ser cosa manifiesta y notoria». Fray Luis DE LEÓN, *La perfecta casada*, Madrid, Austral, 1992, p. 128.

[55] María del Pilar SINUÉS DE MARCO, « La mujer española », *in* Iñigo SÁNCHEZ LLAMA, *Antología* ..., p. 187 et Faustina SÁEZ DE MELGAR, « Sobre la educación... », p. 161.

[56] María del Pilar SINUÉS DE MARCO, *El camino de la dicha...,* p. 321.

[57] Francisco ALONSO Y RUBIO, *La mujer*..., p. 114.

[58] *Id*., p. 148.

Adhérer pour pouvoir mieux revendiquer

Le discours ambiant sur l'oisiveté féminine va servir de point de départ ou de prétexte à certains auteurs femmes pour exprimer différentes revendications. Leurs attaques concernant le sort réservé aux femmes en matière de temps libre ne sont pas frontales, elles sont mesurées et formulées avec précaution. Ces écrivains affirment leur orthodoxie en reprenant, dans un premier temps, les condamnations des moralistes, elles s'appuient sur leurs critiques pour, dans un second temps, pouvoir formuler leurs propositions. Concepción Arenal revendique l'accès au savoir pour les femmes grâce à la lecture d'ouvrages instructifs :

> Todos estos inconvenientes y otros muchos se remediaban con que las mujeres tuvieran ocupaciones útiles y racionales, ocupaciones que las ocupasen, y en que entrase en mayor o menor escala el ejercicio de las facultades más nobles. Las personas que emplean todas las que han recibido de la naturaleza serán desgraciadas cuando Dios les mande alguna terrible prueba, pero no se fastidian nunca : el tedio es hijo de la ociosidad. [...] El hombre, no obstante, le cierra [a la mujer] los libros del saber y ¡cosa increíble! le permite que abra los que pueden hacerle un daño incalculable, y no lleva a mal que se envenene con novelas inmorales y que resabie su entendimiento con lecturas frívolas...[59]

On observe cette même démarche chez Concepción Gimeno de Flaquer, qui ne base pas, cette fois-ci, son argumentation sur la condamnation des lectures immorales, mais sur l'apologie du travail : « Para que el hastío no envenene las horas de la vida de la mujer, es preciso que ésta rinda culto a la religión del trabajo y para trabajar necesita instrucción. El siglo XIX lo ha comprendido, y por eso, ha abierto para la mujer las puertas del saber, que tan herméticamente le habían cerrado »[60].

Faustina Sáez de Melgar loue également les vertus du travail féminin parmi lesquelles elle cite, glissée au milieu de propos plus anodins, l'indépendance financière qu'il procure : « La ociosidad conduce a las tinieblas y hace de las criaturas abyectos y miserables seres. El trabajo constante, regularizado, metódico las eleva, prestándoles independencia, fortaleza y vigor »[61]. Ce même auteur se prononce, encore que prudemment, en faveur d'un loisir jugé peu compatible avec les normes de la féminité à

[59] Concepción ARENAL, *La mujer del porvenir*..., p. 91-97.
[60] Concepción GIMENO DE FLAQUER, « La mujer de nuestros días », *in* Iñigo SÁNCHEZ LLAMA, *Antología* ..., p. 252.
[61] Faustina SÁEZ DE MELGAR, « Sobre la educación... », p. 162.

cette époque : la littérature : « Así, pues debe considerarse la literatura en la mujer como un adorno, como una distracción útil y agradable en sus ratos de ocio »[62].

Toutefois, comme le prouvent ces récriminations de Carolina Coronado, le chemin à parcourir reste encore long pour que ces demandes soient entendues et que la femme puisse jouir de son temps libre comme elle l'entend, sans devoir se plier à toutes sortes de limitations. Depuis son Estrémadure natale, elle écrit, en décembre 1842, à son ami Juan Eugenio Hartzenbusch qui se trouve à Madrid :

> El Sr. Tejado me dio algunas lecciones de literatura, pero mis labores domésticas son muchas: suspenderlas para estudiar, cuando una *mujer* no ha de ser catedrática, sería un hecho ridículamente escandaloso. Una mujer teme de la opinión de cada uno, porque ha nacido para temer siempre. Por evitar el ridículo suspendí mis lecciones y concreté mi estudio a leer las horas dedicadas al sueño. Pero esto debilitó mi salud y mi familia, celosa de ella, me prohibió continuar. Me decidí, pues, a hacer versos solamente, a no escribirlos y a conservarlos en la memoria, pero esta contemplación perjudicaba al buen desempeño de mis labores y me daba un aire distraido que hacía reír a los extraños y molestaba a mis parientes... Me resolví a meditar solamente una hora cada día antes de levantarme. Pero el pensamiento no puede sufrir tanta esclavitud...[63]

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

ALDARACA, Bridget A., *El ángel del hogar: Galdós y la ideología de la domesticidad en España,* Madrid, Visor, 1992.

ALONSO Y RUBIO, Francisco, *La mujer bajo el punto de vista filosófico, social y moral: sus deberes en relación con la familia y la sociedad,* Madrid, Establecimiento Tipográfico, Gravina, 21, a cargo de D.F. Gamayo, 1863.

ARENAL, Concepción, *La mujer del porvenir,* Madrid, Castalia, 1993.

CABALLÉ, Anna, *La vida escrita por mujeres,* T.II., Barcelona, Círculo de Lectores, 2003.

CORBIN, Alain (Coord.), *L'avènement des loisirs : 1850-1960,* Paris, Flammarion, 1995.

CORONADO, Carolina, *Obra en prosa,* T.III, Mérida, Editora Regional de Extremadura.

DE CASTRO, Rosalía, *Obras completas*, Madrid, Aguilar, 1966.

DE LEÓN, Fray Luis, *La perfecta casada,* Madrid, Austral, 1992.

GÓMEZ DE AVELLANEDA, Gertrudis, *Sab,* Madrid, Cátedra, 1997.

GONZALO MORÁN, Fermín, « La mujer », *in El Correo de la moda,* Madrid, 10-XI-1877.

JAGOE, Catherine; BLANCO, Alda; ENRÍQUEZ DE SALAMANCA, Cristina, *La mujer en los discursos de género,* Barcelona, Icaria Ed., 1998.

J.M.R.P., « Importancia de la instrucción del Bello sexo », *in La Alhambra,* n° 7, 1839.

LAQUEUR, Thomas, *La fabrique du sexe. Essai sur le corps et le genre en Occident,* Paris, Gallimard, 1992.

RABATÉ, Colette, *La femme espagnole et le mariage dans les écrits du milieu du XIXe siècle. (1833-1863)*, Paris, Université de Paris III- Sorbonne Nouvelle, Thèse de doctorat, 1993.

SÁNCHEZ LLAMA, Íñigo, *Antología de la prensa periódica isabelina escrita por mujeres (1843-1894),* Cádiz, Publicaciones de la Universidad de Cádiz, 2001.

SINUES DE MARCO, María del Pilar, *El ángel del hogar. Páginas de la familia,* Madrid, Imprenta del Norte a cargo de C. Moro, 1859.

[62] *Id*., p. 152.

[63] Carolina CORONADO, *Obra en prosa...,* p. 424-425.

SINUES DE MARCO, María del Pilar, *El ángel del hogar*. *Páginas de la familia,* Madrid, Imprenta del Norte a cargo de C. Moro, 1867.

SINUES DE MARCO, María del Pilar, *Un libro para las damas*. *Estudios acerca de la educación de la mujer* [tercera edición], Madrid, Oficinas de la Ilustración española y americana, 1878.

TUBINO, F.M., « La mujer y su reforma moral », *in La Guirnalda,* Madrid, número 147, 1, año VII, II-1873, p. 9-10.

RECREO Y CIENCIA : LA VULGARISATION SCIENTIFIQUE EN QUESTION (XVIIIe-XIXe SIÈCLES)

Isabelle MORNAT, Marne-La-Vallée
Frédéric PROT, Bordeaux III

L'étude qui suit vise à éclairer les rapports entre la science et le loisir, *recreo* ou *ocio*, et à questionner l'existence d'une vulgarisation de la science par le loisir à travers l'exploration de la nature de la « física recreativa » et des activités qu'elle désigne au XVIIIe, puis au XIXe siècles.

Trois dynamiques sont en jeu dans le processus de vulgarisation du savoir scientifique dans l'Espagne du XVIIIe siècle. Les *novatores*, dès les dernières années du XVIIe siècle, tâchent de sortir la science et la philosophie de l'espace confiné de la scolastique. Ils espèrent ainsi stimuler un débat, déterminant pour l'essor d'une pensée « moderne » partie en conquête, et, d'autre part, initier un lectorat « profane », étranger au monde académique et universitaire. La promotion de nouvelles méthodes de captation d'un public volatile, mais curieux, l'engouement pour ce que l'on nomme, alors, l'esprit éclairé permettent, dès les années 1750 — mais principalement dans le dernier quart du siècle —, de faire de la science et, plus spécialement, de la physique, un objet de récréation éducative, apte à servir, à l'occasion, le désir d'auto-valorisation culturelle. À la faveur de cette dynamique d'instruction par le plaisir, d'importantes controverses s'expriment. Cette science en quelque sorte mondanisée remplit-elle son cahier des charges pédagogiques ? Le dévoiement de ce savoir mû en spectacle ne révélerait-il pas les turpitudes d'une physique expérimentale que certains tiennent pour *oiseuse*, et dans laquelle s'égaieraient et s'égareraient les représentants de la science

ISSN 1773-0023

moderne ? On décrira donc les conditions préalables à l'essor du *recreo científico* auprès du public mondain, les formes prises par celui-là et, enfin, la disqualification d'une certaine physique expérimentale, que l'on put juger dissipée, dilettante et comme abîmée dans l'*ocio*, à l'image de son nouveau public. Un *ocio*, entendu comme l'exercice libre d'une activité sans autorité de surveillance et sans conduite ordonnée.

Une des ambitions des *novatores* fut d'éduquer un nouveau public, et d'offrir à celui-ci une méthode de réflexion et d'analyse autant qu'un ensemble de connaissances utiles à son émancipation intellectuelle et à sa moralisation. Tandis que les scolastiques jugent que l'accès au savoir exige le préalable d'une formation passant tout au moins par l'Université, les *novatores* plaident pour une instruction médiatisée par le livre ou le débat, hors du circuit officiel. En réponse à la controverse que suscite ce projet transgressif, Isaac Cardoso pose cette question, déterminante dans le débat autour de la viabilité et de la légitimité de la vulgarisation du savoir scientifique : « ¿Será la filosofía más incierta por más popular? ». Ses adversaires arguent alors de l'inexpérience de ce nouveau lectorat « profane », entre les mains duquel on place un savoir si complexe qu'il peut s'avérer source de nombreuses erreurs.

En 1726, était imprimé le premier tome du *Teatro crítico universel,* de Feijoo, œuvre emblématique, s'il en est, de cette nouvelle ambition pédagogique, visant à établir un lien direct entre l'auteur et le lecteur, sans intermédiaire. En 1742, paraissait la première livraison des *Cartas eruditas y curiosas* du même auteur. Les deux adjectifs, choisis avec soin, fixaient un programme de pensée et captaient un nouveau lectorat, que l'on tâchait d'*intriguer*. À la célébration d'un savoir exigeant prenait désormais part l'esprit de curiosité, devenu une des dispositions et des qualités requises par ce projet éclairé d'émancipation de l'homme. La curiosité n'est plus, en somme, une impertinence indiscrète, mais une vertu intellectuelle. Les détracteurs de la pensée dite moderne veilleront toutefois à stigmatiser à travers elle un écart de l'esprit, en proie au désordre et à l'indiscipline. L'idée d'érudition, de même, conservera une forte équivocité tout au long du siècle, désignant, tout à la fois, un savoir solide et une capitalisation superficielle et hétéroclite d'un ensemble de connaissances dont on peut user pour abuser autrui. Il demeure que les deux adjectifs que brandit Feijoo, en 1742, font office de double étendard de l'esprit du nouveau temps, qui présidera à la conversation de la science en un *recreo* instructif.

Afin de conquérir un nouveau public, les représentants de la « *ilustración temprana* »[1] cultivent de nouvelles formes de divulgation du savoir. En 1736-1737, avec ses *Memorias eruditas para la crítica de artes y ciencias*, Martínez Salafranca se présente comme un compilateur averti, revendiquant l'héritage du genre alerte et plaisant des miscellanées. L'œuvre se compare à une bibliothèque abrégée, économique, commode d'usage, et d'une lecture agréable. Déjà, en 1717, Martín Martínez, pour son *Anatomía compendiosa y Noches anatómicas* choisissait, à des fins pédagogiques, la forme d'un dialogue en langue castillane entre un médecin et un chirurgien. Séduire un lectorat de non-initiés doit aussi permettre de constituer un plus large front de défense de la pensée moderne contre les tentatives d'étouffement et de disqualification menées par le camp scolastique.

Dès le premier quart du XVIIIe siècle, on assiste à l'éclosion d'une littérature scientifique — essentiellement articulée autour des mathématiques et de la médecine —, en quête de reconnaissance et de lisibilité. De cet essor rendent compte quelques chiffres : en 1710-1719, 19 publications scientifiques voyaient le jour, contre 42 en 1720-1729[2]. François Lopez reconnaît de même, en 1741-1745, une augmentation significative du volume d'ouvrages consacrés aux sciences. Le fait témoigne de l'avènement d'un nouveau public. La physique entame son émancipation avec Antonio María Herrero, Andrés Piquer, Zapata[3]. La presse périodique n'est pas en reste. Elle vient satisfaire l'esprit de curiosité de l'amateur profane autant que celui du savant[4]. Parmi les œuvres offrant au lectorat des années 1730-1740 un savoir abrégé, d'un maniement aisé, les almanachs arrivent en bonne position. Les *piscatores* de Torres Villarroel, polémique professeur de mathématiques à l'université de Salamanque, rendent compte de cette entreprise de vulgarisation : s'y mêlent l'astrologie, les mathématiques, la médecine, aux croyances populaires. Il arrive aux mondains de la belle société de lire ces ouvrages. Certes, les vrais *ilustrados* méprisent ce savoir

[1] Nous reprenons ici la formule utilisée par Pedro Álvarez de Miranda pour caractériser l'époque courant de 1680 à 1760.
[2] Cf. Iris María ZAVALA, *Clandestinidad y libertinaje erudito en los albores del siglo XVIII*. Barcelona, Ariel, 1978, p. 181.
[3] Cf. François LOPEZ, *Juan Pablo Forner y la crisis de la conciencia española en el siglo XVIII*. Salamanca, Junta de Castilla y León, Consejería de Educación y Cultura, 1999 [1ère édition en 1976], p. 76.
[4] Citons le *Diario de los literatos de España* (1737-1742), la *Gaceta literaria*, traduction des *Mémoires de Trévoux*.

dégradé, mais beaucoup d'almanachs participent eux aussi, à leur niveau, de cette accélération de la circulation des connaissances. L'essor de la littérature scientifique sera continu. Alors qu'en 1721-1725, la catégorie « sciences et arts » ne représentait que 15% du marché éditorial, en 1784-1788, elle est désormais le principal secteur, avec 32,7% de l'ensemble des titres, contre 19,5% pour la théologie et 31,7% pour la littérature[5].

Dans le dernier quart du XVIIIe siècle, le développement de l'esprit de curiosité, en particulier au sein de l'espace mondain, invite plusieurs auteurs à composer des miscellanées ou de petites encyclopédies, qui viennent autant satisfaire un appétit de savoir qu'offrir un répertoire de sujets directement recyclables dans l'espace de conversation. Dans *El Café* (1792), Alejandro Moya noue à sa fiction de brèves discussions déliées autour de thèmes littéraires, scientifiques ou même philosophiques, dans le but avoué de concilier instruction et divertissement. Un grand index alphabétique des sujets les plus remarquables qui auront été abordés vient clore l'ouvrage. La même année, un compilateur anonyme publie le premier tome d'un *Espíritu de la nueva enciclopedia*, dont la lecture « agradable » doit permettre la « instrucción y recreo »[6] du public. On rejoint l'ancien idéal du *deleitar aprovechando*. La littérature encyclopédique connaît en Espagne un essor considérable à partir de la deuxième moitié des années 1770, bien moins précoce, toutefois, que celui constaté en France, dès la fin des années 1720. Plusieurs raisons peuvent être avancées : le moindre dynamisme du marché espagnol du livre, la constitution tardive d'un lectorat spécifique, la résistance opposée au développement d'une semblable forme de savoir, et le profil intellectuel des auteurs eux-mêmes. Ainsi, en 1768, le baron de Bielfeld publiait ses *Premiers traits d'érudition universelle ou analyse abrégée de toutes les sciences, des beaux-arts et des belles-lettres* (1768). Il faut attendre l'orée du XIXe siècle, en 1802-1803, pour que voie le jour la traduction en langue castillane de cette œuvre réputée en Europe[7]. L'original français semble toutefois avoir joui en Espagne d'une relative

[5] Cf. *Ibid.*, p. 465.
[6] *El espíritu de la nueva enciclopedia o colección de varias anecdotas, pasages de Historia, rasgos de virtud, sentencias filosóficas, chistes y agudezas y de diversos artículos extractados y sacados de ella. Libro I. Historia*. Madrid, Imprenta de González, 1792, « Advertencia », p. 3.
[7] Jacques-Frédéric BIELFELD (Baron de), *Curso completo de erudición universal o Análisis abreviada* [sic] *de todas las ciencias, buenas-artes i bellas artes*. Madrid, Viuda de Ibarra, 1802-1803, 4 vols.

célébrité avant cette date, puisque Cadalso en parle avec ironie, dès 1772, dans son *Buen militar a la violeta*.[8]

Tout au long du siècle, on tâche de promouvoir une forme nouvelle de présentation des connaissances, adaptée au goût d'un public très peu enclin au style universitaire ou à une érudition pesante. Qu'il s'agisse des miscellanées, des almanachs, des dialogues, des compilations encyclopédiques, on retrouve un même schéma de composition qui tend à faire éclater le modèle de la dissertation ou du traité, au bénéfice d'une présentation plus aérée, à même de capter l'attention impatiente d'un lecteur volatile, qui cherche tout à la fois à s'instruire, à se délasser agréablement, et à profiter de l'enseignement pour gagner en crédit culturel.

Il ne suffit pas d'offrir à un public non averti un savoir simplifié et abrégé, qui exonère d'une érudition fastidieuse et d'un vocabulaire opaque. Encore faut-il conférer à celui-ci un tour aimable qui séduise l'esprit, l'instruise sans jamais renoncer au principe de plaisir, devenu une énergie favorable à un meilleur apprentissage, un adjuvant à l'entreprise d'édification et d'enseignement du public. En 1763, Voltaire écrivait : « C'est par le plaisir que l'on vient à bout des hommes »[9]. Et Diderot, d'ajouter : « Ce n'est pas dans l'asile de la contrainte, du respect, de l'ennui, du solennel, du sérieux, que les hommes s'instruisent : les uns n'y vont pas ; les autres s'y endorment. C'est dans le rendez-vous de la liberté, de l'amusement, du plaisir »[10]. L'accent ainsi mis sur la fonctionnalité de la gaieté du savoir rend compte de l'avènement de la science récréative.

L'Espagne des années 1750 est sensible à l'essor du discours sur les passions, qui contribue à faire notamment de la recherche du plaisir une énergie civilisatrice, apte à servir le projet de divulgation de la pensée éclairée. En 1753, Juan de Jove y Muñiz publiait son *Jovial Christiano y Erudito, no menos útil que gustosamente entretenido*[11].

---

[8] Cf. José CADALSO, *El Buen Militar a la violeta. Lección posthuma del autor del tratado de los eruditos*. Sevilla, Imprenta Mayor de la Ciudad, 1790, p. IV.

[9] François Marie AROUET, dit VOLTAIRE, *Correspondance*. Besterman, D. 10897, p. 398. Lettre à Moultou datée du 9 janvier 1763, citée par Didier MASSEAU, *Les ennemis des Philosophes. L'antiphilosophie au temps des Lumières*. Paris, Albin Michel, 2000, p. 64.

[10] Denis DIDEROT, *Œuvres*. Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », t. III, p. 266-267, cité par D. MASSEAU, p. 63.

[11] Juan JOVE Y MUÑIZ, *Jovial Christiano y Erudito, no menos útil que gustosamente entretenido. Democrito nuevo, contento en toda fortuna : arte de vivir alegre y de reírse del mundo : Consuelo contra toda tristeza, compuestas de Quintas Essencias, assí de Moralidad, Pólítica y todas Artes, como de lo más curioso y crítico de todas las Ciencias y Facultades*. Madrid, Joaquín Ibarra, 1753.

Dans son prologue, il se réjouissait de l'essor en Espagne des salons et des *tertulias* qui favorisaient la diffusion du savoir, à la faveur d'un échange aimable et délié de paroles savantes. Afin de conquérir un lectorat impatient et instable, notre auteur opte pour une présentation éclectique des connaissances, agrémentée d'un style en conformité avec l'esprit du monde. La mode est ici invoquée comme un paramètre dont le respect peut garantir l'intérêt du lecteur issu de la société civile. Ainsi revalorisée, elle n'est plus un accident méprisable de l'usage, un phénomène aléatoire et éphémère, mais une modalité culturelle qui peut servir l'ambition des Lumières : « Enseñar, deleitar y persuadir. He procurado mezclar lo útil y lo dulce, aunque siempre con la mira y principal atención a que no sólo te sirva para entretener el tiempo, sino también y especialmente para no perderle »[12]. L'œuvre se propose donc de combler avec profit et gaieté l'espace du temps réservé à l'*ocio*, et à l'égaiement de l'esprit. L'écriture doit servir ce double projet. Jove y Muñiz cultive en conséquence un « estilo diptongo, que llaman jocoserio, festivo muchas veces, sí, pero, aforrado siempre en fondos de alguna seriedad conceptuosa »[13]. La promotion du savoir par le plaisir et la stimulation de l'esprit de curiosité est un legs du sensualisme, que l'on découvre inscrit dans un projet d'édification morale et savante. Le *Jovial Christiano y Erudito* est significatif de cette élaboration dans l'Espagne des années 1750 d'un savoir aimable. En 1785-1786, était traduite du portugais la *Recreación filosófica*, composée par Theodoro de Almeida. L'œuvre dut connaître un prompt succès de librairie puisque, dès l'année suivante, étaient publiées les *Cartas* du même auteur. En 1787-1792, les *Entretenimientos histórico y chronológico* de l'abbé Francisco Cabrera étaient traduits de l'italien. Le titre est une fois encore révélateur de cet accent mis sur le principe de la récréation instructive.

Faire le pari du plaisir d'apprendre est une façon de tendre une sorte de piège amical au lecteur qui papillonne, sans prendre le temps de s'attarder. L'auteur espère ainsi attirer celui-ci, comme malgré lui, dans ses filets et l'instruire au moment même où l'autre ne croyait que se divertir. Jove y Muñiz plaidait, déjà en 1753, pour cette stratégie de l'aimable érudition, assimilée par le lecteur comme par mégarde : « Lo que me atrevo asegurarte es, que casi sin pensar, y sin fatiga alguna, te hallarás al fin de

[12] *Ibid.*, « prólogo », sans pagination.
[13] *Ibid.*, « Reflexión X », p. 95-96.

estos entretenimientos instruido en los puntos más esenciales de todo género de materias, especialmente en las Físicas, que para poner la primera mano en esta Obra, no pudieron ser más oportunas »[14]. En 1801, Pedro Montengón présentait avec une feinte désinvolture ses *Frioleras eruditas y curiosas para la pública instrucción* comme un modeste chapelet de bagatelles. On y trouvait, entre autres choses, un discours sur le bon goût dans les arts et les sciences, de courtes dissertations sur le système économique romain, sur le polythéisme de cette civilisation, de même que de brefs exposés sur la mesure de la longitude et de la latitude et sur les curiosités de la nature, telles que l'obsidienne. En somme, comme l'écrit, en 1793, l'auteur anonyme de *El tiempo de ferias* : « Es menester que un libro divierta, agrade y recree, pero sobre todo es necesario que instruya, que enseñe y que corrija. ¿La diversión y la utilidad, el placer y el provecho no pueden caminar juntos? La obra de pasatiempo puede ser también de utilidad »[15].

Face à cette promotion croissante au fil du XVIIIe siècle de l'idée d'une philosophie et d'une science amènes et accessibles, mises à la portée d'une audience dépassant celle d'une salle d'université ou d'un cénacle d'érudits, les esprits conservateurs ont tôt fait de crier au dévoiement du vrai savoir. Certains veulent y voir une forme de démagogie avant la lettre. Pour Luis de Losada, les *novatores*, n'ayant pas recueilli l'approbation des spécialistes autorisés et issus du milieu universitaire, aspirent, de façon aberrante, à gagner la reconnaissance auprès d'un public de béotiens, incapable d'apprécier la pertinence réelle de leur propos. Ils flattent l'orgueil d'un lectorat inexpérimenté, qui doit constituer une rampe de lancement de la pensée nouvelle et illégitime. Pour Losada, le public visé ne peut être que de second, voire de troisième choix, autrement dit, les *iletrados* et les femmes. En 1731, Salvador Mañer dénonce la vulgarisation de la nouvelle philosophie auprès des dames des *tertulias*.[16]. Cette technique de disqualification de la science moderne par la bande est récurrente au XVIIIe siècle[17]. On se plaît notamment à moquer les femmes savantes, détournées de leur vrai lieu (le

[14] *Ibid.*, « prólogo », sans pagination.
[15] *El tiempo de ferias o Jacinto en Madrid*. Madrid, Ramón Ruiz, 1793, « Prólogo. A los jóvenes », p. 3-4.
[16] Salvador MAÑER, *Réplica satisfactoria a la Ilustración apologética del Padre Feyjoo* […]. *Segunda parte del tomo segundo*. Madrid, [1731], p. 275, cité par Pedro ÁLVAREZ DE MIRANDA, « Palabras e ideas : el léxico de la Ilustración temprana en España (1680-1760) », *Anejos del Boletín de la Real Academia Española*, Madrid, LI, 1992, p. 646.
[17] Il suffit de songer à Forner, dans les années 1780, ou encore à Fray Diego de Cádiz qui à la fin du siècle stigmatise un public dévoyé, composé de femmes, de gens idiots et d'hommes ignorants.

foyer), de leurs devoirs de mère et d'épouse, et plongées dans un dangereux esprit d'indépendance. Le savoir, en général, doit être réservé à l'élite de droit et demeurer inaccessible au profane. L'accès facilité que l'on offre désormais à une science devenue amène s'accorde bien à l'esprit d'un siècle, qui fustige l'idée d'excès d'effort intellectuel, tempêtent les représentants des anti-Lumières : « Todo lo que cuesta trabajo y mucha instrucción para entenderse, no puede ser del gusto de las mujeres ni aun de los hombres de la erudición moderna »[18]. La prolifération d'ouvrages légers et aérés favorise l'érudition superficielle et vaniteuse. Elle flatte la paresse intellectuelle du lecteur et sa recherche du plaisir. On sollicite trop la faculté de mémorisation au détriment de l'exercice de la faculté critique, en un mot de la raison. « Hay muchos eruditos de oreja, sin quemarse las cejas », écrira Martínez Pingarrón à Gregorio Mayáns en 1753[19].

La sécularisation de la pensée qui s'émancipe graduellement de la tutelle du discours théologique et métaphysique, l'élargissement quantitatif du public ébranlent le monopole de l'Eglise qui, par une confiscation du savoir, cadenassait le débat. Les Anti-Lumières réduisent la postérité des *novatores* à un pur hédonisme intellectuel, au rebours de la vraie philosophie et de la sagesse chrétienne. Selon le très réactionnaire Gómez de Avellaneda, l'éclectisme de ces derniers, qui répondait alors à une posture intellectuelle antidogmatique, fondée sur l'empirisme et le scepticisme, trouve son avatar direct dans l'esprit d'érudition encyclopédique et superficiel des mondains de salon[20].

En 1787, Fernández Valverce entend montrer dans ses *Desengaños filosóficos* que le dénigrement du savoir scolastique se fonde d'abord sur une inclination coupable de l'esprit pour une séduisante facilité et pour le *recreo*. L'ancienne philosophie, jugée rébarbative et opaque, a été disqualifiée parce qu'elle entrait en dissonance vis-à-vis du goût du siècle : « Para lograr ser leído en este siglo, un escrito conviene que parezca con la vestidura que se usa, que salga limpio, y ameno, y que tenga el orden, y método del tiempo, y que sea breve »[21]. Fernández Valverce stigmatise une trop grande liberté

[18] E.C.D.F.B., *Philomanias del siglo XVIII*, BNE, Ms. 4513, f. 122r, [sans date : extrême fin du XVIIIe siècle].
[19] Cf. I.M. ZAVALA, *Calndestinidad y libertinaje*..., p. 207.
[20] Justo VERA DE LA VENTOSA [pseudonyme du frère José Gómez de Avellaneda), *Vida y hechos del inaudito e Ilustrado Cavallero D. Guindo de Zerezo*… [1776], BNE, Ms. 1839, chapitre IV, f. 21r.
[21] Vicente FERNÁNDEZ VALVERCE, *Desengaños filosóficos*. T. I, Madrid, Blas Román, 1787, p. 52.

accordée au lecteur, que l'on invite à penser par lui-même sans garde-fou. C'est l'esprit même des Lumières — le « sapere aude » de Kant — qui est ici flétri. La curiosité pour un savoir instructif et plaisant est présentée comme l'énergie d'un appétit d'*ocio*, non seulement tourné vers l'égaiement et la diversion, mais aussi vers l'affranchissement des passions vis-à-vis de toute forme d'autorité intellectuelle ou morale. L'esprit moderne qui s'adonne par la lecture ou dans l'espace mondain à l'*otium* philosophique ou scientifique n'est plus encadré. Livré à lui-même, il se dissipe et se perd.

En 1763, Romea y Tapia vitupérait contre la dictature exercée sur les auteurs par les goûts du public. L'adaptation de la pensée « savante » à l'esprit du siècle avait fini, selon lui, par contrefaire la véritable littérature critique. C'est, en définitive, la frivolité du lectorat qui menaçait d'imposer ses droits en réduisant l'écrivain, contraint par des raisons financières et par sa quête de reconnaissance publique, à composer des œuvres indignes. En un mot, on fait trop grand cas du principe de plaisir.

C'est dans ce contexte agité qu'au sein de l'espace courtisan et mondain prend donc son essor le *recreo científico*. Il importe de préciser que le phénomène trouve à s'épanouir beaucoup plus tardivement en Espagne qu'en France. Ainsi, lorsqu'en 1728, le père Feijoo évoque la pertinence de l'idée d'un règne de la mode dans le domaine des sciences, ce n'est pas un cas espagnol qu'il cite en appui, mais une anecdote rapportée à l'abbé de la Motte, dans son journal de 1686 : les mathématiques bénéficiaient alors d'un tel engouement au sein des salons parisiens, et particulièrement auprès des femmes, que l'on n'entendait plus parler que de théorèmes, d'angles et de pentagones[22]. De même, en 1761, Mercadal dans son *Duende especulativo* évoque-t-il *Le Misanthrope* (1666)[23].

Il semble toutefois que l'intérêt de certains dilettantes pour la science moderne perce en Espagne dès les années 1750. Ainsi, Isidoro Ortiz Gallardo de Villarroel, neveu de Torres, lui aussi auteur d'almanachs, évoque-t-il, en 1757, dans *La puerta del sol*, sa

[22] Benito FEIJOO, *Teatro crítico universal*, « Las modas », t. II (1728), in *Obras escogidas del Padre Feijoo*, T. LVI, Madrid, Rivadeneyra, BAE, 1912, p. 68.

[23] Juan Antonio MERCADAL [pseudonyme de Juan Enrique de GRAEF, selon P.-J. Guinard], *El Duende especulativo sobre la vida civil*. Madrid, Manuel Martín, n° 2, 13-VI-1761, « Moda en la conducta de los hombres », p. 37. Dans la comédie, on découvre « un oficialito (…) de aquellos que hablan con arte, que redondean periodos, que aconsonantan cláusulas, que usan siempre de tono afirmativo, y sellan cuanto dicen, con juramentos antiguos y modernos, saben bailar con gracia, cantar con ayre, y hacerse un ovillejo de chismes y enredos ». Le jeune homme fait la cour à une dame, « preciada de erudita, cuya confianza solo podía ganar con saber las Cualidades ocultas y la naturaleza de los Atomos y Turbillones [sic] ». C'est la philosophie cartésienne qui est ici explicitement évoquée.

rencontre avec un abbé galant qui le prie de bien vouloir exposer brièvement les principes de la physique établis par Copernic et Newton. Les dames qu'il fréquente au sein des *tertulias* madrilènes se piquent, dit-il, en effet, d'érudition scientifique. Afin de trouver grâce à leurs yeux, il lui faut se montrer à la hauteur de leurs désirs. De l'essor de la lecture scientifique récréative, d'un maniement commode, peut témoigner l'œuvre du jésuite Aimé-Henri Paulian (1722-1801). Son *Dictionnaire de Physique*, en cinq tomes, bénéficia en France et en Europe d'une grande notoriété. En 1781, l'œuvre connaissait sa huitième édition. En 1760, l'abbé en avait publié un abrégé sous le titre significatif : *Dictionnaire de Physique portatif*. La description des découvertes de Newton en était la principale vocation. Une traduction en langue italienne voyait le jour à Venise, en 1779. En 1789, Berenguer José Pérez Pastor sollicitait des autorités espagnoles l'autorisation d'impression de sa version en castillan. En mai, la licence lui était refusée[24]. La passion de l'abbé Paulian pour la physique, l'impressionnant succès remporté par ses œuvres auprès du public devaient le conduire, en 1791, à publier le premier tome d'une *Physique à la portée de tout le monde*.

C'est surtout à partir des années 1780 que s'accélère en Espagne la curiosité de la société mondaine pour la physique expérimentale. Il est en ce sens révélateur que la traduction castillane du *Dictionnaire* de notre abbé ait été proposée en 1789, soit près de trente ans après l'édition princeps. C'est qu'il existe désormais un public pour ce genre de littérature. Cadalso, dans ses *Eruditos a la violeta,* rendait compte, en 1772, avec sarcasme, de l'éveil de la curiosité scientifique au sein des *tertulias* madrilènes. Il y fustigeait le détournement de la science à des fins de conquête socioculturelle : « Las ciencias no han de servir más que para lucir en los estrados, paseos, luneta de las comedias, tertulias, antesalas de poderosos y cafés, y para ensoberbecernos, llenarnos de orgullo, hacernos intratables, e infundirnos un sumo desprecio para con todos los que no nos admiren »[25].

En 1794, dans le *Diario de Valencia*, un auteur anonyme dressait le portrait de ces jeunes mondains, arborant avec arrogance et frivolité un vernis scientifique leur permettant de faire illusion, si leur public n'était pas trop exigeant ou tout simplement

[24] Cf. AHN, Consejos, 50676. Le titre de la traduction était *Diccionario portátil de Física*.
[25] José CADALSO [sous le pseudonyme de Joseph Vázquez], *Los eruditos a la violeta*…, 1781 ; « Lunes. Oración con que se da principio al curso y primera lección. Idea general de las ciencias, su objeto y uso, y de las calidades que han de tener mis discípulos », p. 6.

crédule et ignorant. La physique était alors un des étendards de la science moderne. En la célébrant, en la présentant comme un hobby personnel de lecteur averti, on revendiquait sa place au sein de la famille des Lumières et du progrès :

> Hay cierta casta de sabioncillos (y no suelen ser los menos en la Sociedad) que con cuatro frases estudiadas, y un puñado de terminitos de nueva invención, que andan ellos muy solícitos en recoger, ya les parece haberse ellos adquirido un derecho inviolable para hacerse lugar, y aun dar su voto en la asamblea más respetable. […] Si vienen a dar con algunos retumbantes y huecos, como atmósfera, termómetro, horizonte, se llenan la boca con ellos, y cuando los llegan a soltar, se toman mil parabienes y satisfacciones[26].

De l'engouement de l'aristocratie et, plus généralement, de la société mondaine pour les sciences peut témoigner la comédie de Tomás de Iriarte intitulée *El don de gentes o La habanera* (1790). On y découvre le baron de Sotobello, un mondain frivole et dilettante, passionné de collections de spécimens scientifiques et, en général, d'histoire naturelle. Andrés de Miñano, à la fin de l'année 1802, représentait, quant à lui, aux Caños del Peral, une courte pièce intitulée : *El gusto del día*. Le marquis de la Bombonera, un petit-maître fanatique des modes vestimentaires et intellectuelles de France, y apparaissait sous les traits d'un amateur de sciences éclairé. Il célébrait notamment les recherches du chimiste et comte Claude Louis Berthollet — figure emblématique d'une noblesse engagée dans les sciences, au même titre qu'Antoine Laurent de Lavoisier ou que le comte de Buffon — ou encore le perfectionnement technique des aérostats par Jean-Pierre Blanchard, acteur, en 1785 d'une traversée de la Manche en ballon.

Alejandro Moya, dans *El Café* (1792), se faisait l'écho de cet esprit de curiosité en offrant à son lecteur, en quête d'un divertissement instructif, une longue discussion de plus de soixante pages sur le sujet des sciences modernes. Un de ses personnages, don Eduardo, annonçait son désir de s'initier aux sciences naturelles en suivant des cours de physique, de chimie et de botanique. Don Teodor entreprenait alors de sonder l'opinion de ses compagnons de table sur l'*Histoire naturelle* de Buffon. Un débat s'ensuivait autour des méthodes d'observation et d'analyse du monde naturel.

À Madrid, le marquis de Santa Cruz installe dans son palais un laboratoire d'expérimentation et de récréation, qui est la réplique de celui du physicien français, J.

[26] *Diario de Valencia*. Valencia, Imprenta del Diario, 19-II-1794, t. XV, n° 50, « Invectiva joco-seria contra los pedantes. Papel ridículo que hacen esta especie de gentes en la Sociedad », p. 202.

A. Siguaud de La Fond. Il a fait appel aux services des mêmes techniciens. Viera y Clavijo y étudiera la physique des gaz, les lois de la gravité établies par Newton, les différents états de l'eau, le fonctionnement des thermomètres et des baromètres et bien entendu les forces électriques. Ce laboratoire remplit trois fonctions : outre le développement évident des recherches scientifiques et la formation de nouveaux savants, il rend possible l'organisation devant un public profane et curieux de spectacles célébrant les pouvoirs de la science. González-Bueno signale d'ailleurs, dans le Madrid des dernières années du XVIIIe siècle, un singulier essor de ces cabinets, de même que la forte attraction exercée par Paris sur les amateurs de sciences modernes[27].

La physique n'est pas la seule discipline scientifique à susciter l'attention des amateurs éclairés, s'adonnant au *recreo científico*. En 1786, l'auteur de *El Apologista universal* offrait une description des examens publics organisés à Madrid par le collège royal de San Isidro. Des élèves, issus des meilleures familles de la noblesse, devaient répondre à des questions de mathématiques, d'algèbre et de géométrie, que leur adressait un jury d'examinateurs. La traduction en « spectacle » de ces épreuves ne répondait sans doute pas seulement à la volonté de l'établissement de cultiver en public le prestige de l'institution et son rattachement résolu aux Lumières. Elle devait aussi satisfaire l'intérêt d'esprits curieux pour ces branches de la science moderne[28].

Au cours du XVIIIe siècle, en Europe, se multiplient les espaces de savoir : les académies, les cabinets d'histoire naturelle, les musées, les jardins botaniques, les salons savants et mondains, etc. Les sciences elles-mêmes entament une profonde mutation. Certaines gagnent une nouvelle indépendance, comme la physique ou la médecine, autrefois « confisquées » par la philosophie scolastique. Une nouvelle sociabilité se construit autour de ce domaine intellectuel singulièrement dynamique et enthousiasmant. En se mêlant au divertissement, le savoir scientifique devient, pour certains, un bien de consommation. En France, en 1765, Diderot relevait la force

[27] Cf. Antonio GONZÁLEZ-BUENO, « La ciencia como entretenimiento », *in* A. LAFUENTE et J. MOSCOSO (ed.), *Madrid. Ciencia y Corte*, Madrid, Consejería de Educación y Cultura. Alcalá de Henares, Universidad, 1999, p. 293.

[28] À l'occasion de son séjour à Paris au titre de secrétaire d'ambassade, Ignacio de Luzán avait pu à loisir constater la force de l'engouement de la France des années 1740 pour les sciences mathématiques. À son retour dans une Espagne encore largement étrangère à ce phénomène, il écrivait : « El espíritu y la moda (digámoslo así) de las Matemáticas y especialmente de la Astronomía, de la Algebra y de otros Tratados más abstractos reina ahora con tanto poder en París que casi me parece excessivo » (Ignacio de LUZÁN, *Memorias literarias de París, actual estado y méthodo de sus estudios*. Madrid, 1751, p. 138, cité par P. ÁLVAREZ DE MIRANDA, « Palabras e ideas… », p. 657).

capricieuse du phénomène de mode. L'engouement pour les sciences de l'antiquité prenait le pas sur celui dont bénéficiaient les sciences abstraites. Il était à son tour supplanté par l'enthousiasme pour la physique expérimentale, qui devrait bientôt céder la place à l'Histoire naturelle.

Parmi les attractions scientifiques les plus spectaculaires dans l'Europe de la fin du XVIIIe siècle, l'ascension d'aérostats impose ses droits. Le 5 août 1792, le *Diario de Madrid* annonce une ascension en ballon, le 12 du même mois, dans les jardins du Buen Retiro. Le technicien n'est autre que le célèbre Vicente Lunardi, « náutico en estos vuelos que ejecutó varias veces y con facilidad en las Cortes de Nápoles, Londres y otras partes »[29]. Les pérégrinations de ce scientifique itinérant rendent compte du succès rencontré dans de nombreux pays par ce genre de spectacles sensationnels, qui devaient être aussi l'occasion d'une initiation du public à la physique moderne. Aussi le *Diario* précise-t-il : « Se realizarán experimentos físico-químicos a fin de procurar que este vuelo suministre, en cuanto sea posible, a las ciencias físicas, nuevos datos o rectifique los conocidos en beneficio de la Instrucción Pública ». Neuf ans auparavant, le 15 décembre 1783, le marquis de Santa Cruz, en collaboration avec Viera y Clavijo, réalisait dans les jardins de son palais la première élévation d'un ballon à Madrid. Le 5 juin 1784, le français Charles Bouclé organisait, quant à lui, dans le parc d'Aranjuez le premier vol « habité » en Espagne. L'accident qui devait survenir était quelque temps après immortalisé par le peintre Antonio Carnicero. Parmi le public qu'il représentait sur la toile, on découvrait quelques-unes des principales figures de la société courtisane d'alors : des femmes de la noblesse converties en *majas*, des abbés galants, des élégants. Les ascensions d'aérostats dans les vingt dernières années du XVIIIe siècle témoignent du mariage réussi entre la science moderne, le divertissement public et la recherche d'une démonstration de pouvoir social de la part de la noblesse qui finance les exhibitions. La science trouve dans cette classe un appui important qui lui favorise ainsi l'accès aux salons.

Sans doute moins spectaculaire que l'aéronautique, la botanique sait aussi attirer à elle un public d'amateurs, prenant plaisir à déambuler dans un espace planté où la nature est réordonnée en vertu de lois révélées. Le 25 juillet 1774, décision était prise de créer à Madrid un Jardin Botanique Royal que l'on inaugura en 1781. Il s'agissait là

[29] *Diario de Madrid*, 5-VIII-1792, « Avisos ».

d'un lieu de distraction autant que d'instruction. La science botanique, fondée par Linné, y était enseignée. Des cours publics étaient également proposés aux esprits curieux. Très vite, il devint un des principaux jardins botaniques d'Europe pour sa richesse végétale et sa rigueur scientifique. Certains aristocrates amateurs de sciences sollicitaient les services d'éminents botanistes. Ainsi, la duchesse d'Atrisco fit-elle appel aux compétences de José Quer pour la création et l'entretien de son jardin privé. Enfin, on pourrait citer le Cabinet d'Histoire Naturelle, dont le principe de construction est validé en 1752. Inauguré en 1771, il devient un lieu d'enseignement, de réunion de la communauté savante, et aussi de visite puisque le public a accès aux collections.

Le *recreo científico*, comme on peut le constater, prend des formes diverses. Il se traduit par un essor de la lecture, d'ouvrages érudits ou de compilations d'un savoir abrégé. Il répond à un réel engouement pour la science moderne, ou s'abîme en un instrument de conquête sociale, au service de charlatans ou de mondains occupés à séduire leur auditoire pour leur propre gloire. À côté de cette première dimension du « spectacle » scientifique mondain, prend aussi position la démonstration devant un public d'expériences chimiques, mécaniques, physiques, optiques ou encore électriques[30]. À tant célébrer les curiosités de la science, à tant en cultiver la puissance attractive et divertissante, se pourrait-il que celle-ci se dégrade en un *recreo ocioso*, comme égaré en lui-même ?

Certains représentants de la pensée éclairée ne dissimulaient pas leur hostilité, ou du moins leur grande défiance, vis-à-vis de la dynamique de curiosité pour les sciences en général et pour la physique en particulier. Au-delà même des controverses suscitées par un savoir qui menaçait, de l'avis de certains esprits orthodoxes, l'intégrité de la religion catholique par son matérialisme déiste ou athée intrinsèque, plusieurs penseurs, qu'il serait faux d'associer à la famille bigarrée des rétrogrades, jugeaient pernicieux l'engouement pour une science physique qui, à leurs yeux, avait graduellement dévié de ses objectifs initiaux. Pour Juan Andrés et Juan Pablo Forner, détournée des buts qui devraient être les siens, la physique se fourvoyait en se laissant gagner par les caractères de la mode et de l'égaiement futile de l'espace mondain.

[30] Une attraction fameuse, baptisée « la Vénus électrique » consistait à faire parcourir le corps d'une dame par un très léger courant qui permettait la production d'une réaction électrique à chaque baiser que l'on déposait sur ses lèvres.

La promotion des sciences au XVIIIe siècle demeurait un combat. Signalons qu'en dépit du renouveau de celles-ci, d'un programme de vulgarisation, d'une exaltation de leurs missions civilisatrices, dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, peu d'étudiants de l'université semblent attirés par ce savoir, encore considéré comme un passe-temps de dilettante[31]. La physique expérimentale tarda, en Espagne, à se ménager une place légitime au sein de la famille des sciences et à conquérir un public, qu'elle devait ensuite tâcher d'intriguer et de divertir. En 1776, Vila y Camps, dans *El noble bien educado*, voyait pourtant en elle un objet principal d'étude. Il recommandait à l'élève la visite des cabinets scientifiques espagnols, comme celui du prince des Asturies, ou du Révérend Père Enrique Florez[32].

La physique moderne parvint enfin à connaître un développement plus que remarquable en Espagne. En 1783, le jésuite Juan Andrés écrivait ainsi : « Todo manifiesta que a las ciencias en estos tiempos se les tributa no sólo veneración y respeto, sino aun culto y adoración »[33]. Le courant d'émulation est tel qu'il finit par susciter l'exaspération de Forner. En 1786, celui-ci décide, dans son *Oración apologética por la España,* de ramener cette physique moderne à ses justes proportions. Il la persifle en la décrivant, avec une désinvolture affichée, comme un « ramo gallardo de la Filosofía ». Les réactions ne se font pas attendre. Face à l'indignation qui s'exprime alors, notre auteur entreprend de se justifier et de préciser sa pensée, dès l'année suivante, dans un *Anti-sofisma*. La Philosophie, écrit-il, se divise en quatre branches principales : la théologie, la morale, le droit et la physique. La théologie, tournée vers le Bien Suprême et les mystères de Dieu, engage la question de la transcendance. La morale, quant à elle, décrit les opérations qui ont lieu dans notre conscience. Par son ton menaçant, elle est une forme d'intimidation. Le droit étudie les lois, établit les devoirs des hommes, et compose les sanctions. Il se fait alors intimation. Comme on le voit, le facteur commun à ces trois premières branches de la philosophie est la notion d'autorité, associée à celle de surveillance. Or, la physique « desconoce las ideas de obligación y precepto, las voces, castigo, corrección y delito, no se encuentran

[31] À l'époque, il n'existait pas de facultés scientifiques, à proprement parler. Cette branche du savoir était, comme la médecine, rattachée au monde de la philosophie.
[32] Cf. Antonio VILA Y CAMPS, *El noble bien educado*. Madrid, Miguel Escribano, 1776, p. 179-181.
[33] Juan ANDRÉS, *Disertación sobre las causas de los pocos progresos que hacen las ciencias en estos tiempos*. Madrid, Imprenta Real, 1783, p. 3

en su diccionario »[34]. Contre le principe de subordination, elle se tourne vers la « razón individual ». Livrée en quelque sorte au seul libre arbitre de celui qui s'y adonne ou la pratique, elle court ainsi naturellement le danger de l'éparpillement, de l'incohérence, et enfin de l'insubordination. On retrouve là certains des termes du débat autour de la question de l'*ocio*, entendu péjorativement comme un écart, un abandon à soi, et un affranchissement pernicieux vis-à-vis de toute forme d'encadrement moral ou intellectuel. L'adjectif « gallardo », que Forner manipulait avec malice, tendait donc à évoquer un caractère tout à la fois brillant et insolent. Les individus s'exerçant à la physique expérimentale s'adonneraient-ils à une activité *oiseuse* et déréglée ? C'est ce que semble penser notre auteur. Il souligne d'ailleurs l'hétéroclisme dissipé qui préside au choix des objets étudiés :

> Tan pronto se eleva a calcular las leyes del Universo, como se baja a analizar un mosquito: tan pronto considera por mayor las propiedades de los cuerpos, como se para a resolver el mecanismo de una mínima parte de la materia, y finalmente con la misma facilidad que nos quiere explicar la estructura del Globo que habitamos se eleva hasta el anillo de Saturno...

À cette dispersion proche de l'inconstance, s'ajoute l'ostentation d'une certaine facilité, quelque peu trompeuse, à débrouiller les mystères de l'univers.

La science expérimentale offre un spectacle séduisant qui sait intriguer et divertir par son énergie et son ambition tourbillonnantes : « Si a esto se juntan un par de máquinas, cuatro tubos, un prisma y algunos simples, sujetaremos el aire, extraeremos el fuego, jugaremos con las aguas, disecaremos la luz y nuevos Salmoneos, imitaremos el rayon, el trueno y otros prodigiosos meteoros ».

Cette prétention à une dimension spectaculaire, presque prodigieuse, révèle un fond de narcissisme ostentatoire : « Es pues constante que tiene la Física cierto atractivo de esplendor, de adorno, brillantez, hermosura, *gallardía* y *eclat* »[35].

Forner distingue deux formes de science : une première, caractérisée par la solidité, le « buen gusto », la vérité, la rationalité, l'honnêteté et l'utilité pratique, et une deuxième qu'il disqualifie par les mots suivant : « superfluidades », « sutilezas », « novelas », « especulaciones al uso », « ociosa curiosidad », « delirios », sueños

[34] Juan Pablo FORNER Y SEGARRA [sous le pseudonyme d'E.C.V.], *Anti-Sofisma o sea desenredo de los sofismas con que se ha pretendido oscurecer algunas doctrinas de la oración apologética por la España y su mérito literario*. Madrid, Blas Román, 1787, p. XXVIII.
[35] *Id*., p. XXIX.

abstractos », « sistemas vanos », « pompa », « caprichos » « antojos ». On reconnaît là l'hostilité de ce disciple d'Andrés Piquer, héritier des *novatores*, à l'égard de ce que l'on nomme les « mondes imaginaires ». La physique expérimentale s'abîmerait donc dans une liberté divagante et « ociosa ». Au XVIIe siècle, dans une élégie non datée à Henri de Nougaret, comte de Candale, Théophile de Viau écrivait : « Pour trop de liberté, j'ai manqué de loisir »[36]. Il signifiait là que le véritable loisir, le seul qui soit véritable, était avant tout une culture, une sorte d'art de vivre, et non pas un abandon. Il exigeait une maîtrise et un choix des activités et de l'exercice. La science « ociosa » que fustige Forner touche à une forme d'hédonisme désordonné, associé à la pratique même de la physique expérimentale, qui la détourne du noble *otium* classique, pour la dégrader. Il n'est pas anodin que pour décrire ce savoir moderne, Forner et d'autres en soulignent le mouvement tourbillonnant et incessant. Cette science s'éloigne de ce loisir où l'esprit s'égaie et s'épanouit en une tranquillité fertile. La psychologie classique de l'*otium* reconnaissait dans la vie intellectuelle une agitation et un mouvement, mais elle insistait bien sur la nécessité d'un fond de repos — entendu comme maîtrise sereine du temps — pour que ce loisir studieux devienne fécond. Le scientifique se perd dans la dynamique du monde et de ses loisirs et, pris dans les filets de l'esprit du siècle, enivré par les découvertes que promet la nouvelle physique expérimentale, il tend à se complaire dans un *ocio* de papillon-dilettante. Au XVIIe siècle, les théoriciens de l'honnêteté avaient fait de *l'otium* mondain l'« art d'un recul, qui ne soit pas de mépris ou de dédain, mais de contrôle de soi »[37].

En démultipliant ses objets de recherche, sans conduite raisonnée, en se laissant guider par l'exaltation suscitée par la singularité et la diversité des sujets ou des expériences réalisées, la physique moderne se dilue. Elle se laisse déborder par elle-même. Forner et Juan Andrés réprouvent ce qu'ils nomment un « lujo literario » à travers lequel la science s'abandonne à la préciosité et à l'ostentation : « Llamo lujo literario a aquella grande profusión del cálculo, a aquel uso importuno de los experimentos, a aquella exorbitante colección de máquinas e instrumentos que se tienen

[36] Cf. Bernard BEUGNOT, *Le discours de la retraite au XVIIème siècle. Loin du monde et du bruit*. Paris, P.U.F., coll. « Perspectives littéraires, 1996, p. 167.
[37] *Id.*, p. 174.

ya por muebles precisos para quien quiere parecer medianamente instruido en las ciencias »[38].

Le scientifique, ayant perdu le sens des priorités, semble comme étourdi par sa pratique même, comme enivré par la mesure de ses pouvoirs :

> Será un pasmo físico el que pueda probar con mucha variedad de experiencias los diferentes efectos, que causará una piedra sobre un cuerpo blando, o sobre un elástico. […] Conozco cuán útiles y necesarios son los cálculos y experimentos para hacer algún progreso en las ciencias ; pero poco o nada servirán semejantes medios, si se gastan superfluamente, y no se emplean en importantes investigaciones[39].

Ce ne sont là que « divertimientos pueriles ». En 1758, le comte de Peñaflorida composait, avec *Los aldeanos críticos,* une réponse à plusieurs passages de *Fray Gerundio de Campazas*, du père Isla, paru la même année, où étaient moqués la physique expérimentale et ses praticiens. Dans la troisième lettre, le comte feignait d'adhérer à la vision manichéenne des détracteurs des sciences modernes. Après avoir tracé le portrait des anciens savants, disciples de la scolastique — des hommes austères, absorbés orgueilleusement dans une forme de pensée absurde et hermétique — il célébrait l'avènement d'une nouvelle espèce de savants. Les jeunes érudits de cabinets, sortis de l'adolescence, ont désormais pris la place de vieillards chenus et sévères. Ils sont dissipés, allègres, et emportés par un fol enthousiasme généré par leur propre pratique de la physique. Le comte de Peñaflorida, se faisant l'écho des esprits antimodernes, feint alors d'assimiler la science à un esprit de curiosité frivole, où l'on passerait sans ambages de l'étude du macrocosme à celle du microcosme, de la distance séparant Jupiter de Saturne à la constitution d'une patte de fourmi[40].

---

[38] J. ANDRÉS, *Disertación sobre las causas...*, p. 34.
[39] *Id.,* p. 35.
[40] « Unos hombrecillos tan alegres y tan atiterados, que no más que Vmd. los mire, al pasar le embocan una cortesía tan profunda, que no parece sino que han jurado, y van a besar la tierra. Pero sígales Vmd. a sus Gavinetes, y allí conocerá mejor la diferencia de estos pobres cuitados, a aquellos insignes Varones. Verá Vmd. uno que se encaja en un *Tourbillón*, y anda revoloteando en él, como figurilla de polvora: a otro, que metido a agrimensor de los Cielos anda midiendo a varas la distancia que hay del Sol a Venus, de allí a la tierra, de ésta a la Luna, de la Luna a Júpiter, de aquí a Saturno, y de éste a la Estrella Sirius; a éste, que cansado de darle bomba a la Máquina Neumática, agarra el Microscopio y se está muy serio seis o siete horas, considerando la pática de una Hormiga, los ojos de una Mosca, aquel polvo que dejan en los dedos las Mariposas, y otras piezas de este calibre : a aquél, que convertido en Cordelero se le va todo el día en dar vueltas y más vueltas a una rueda para electrizar a un globo de vidrio, y sacar por este medio chispas de una barra de fierro » (Francisco Javier de MUNIBE E IDIÁQUEZ, conde de Peñaflorida, *Los aldeanos críticos o cartas críticas sobre lo que se verá*. Madrid, Pantaleón Aznar, [1758], p. 53-54.

Les sciences seraient ainsi devenues un formidable terrain de jeu où le savant viendrait égayer son esprit. Un pur hédonisme aurait en quelque sorte désacralisé ce savoir, autrefois rattaché à la philosophie scolastique, d'obédience aristotélicienne et chrétienne. Le discours que tient, en 1783, Juan Andrés présente certains traits communs avec celui que le comte persiflait vingt-cinq ans plus tôt, preuve s'il en est d'une permanence de la défiance à l'égard d'une physique expérimentale, accusée d'égarements *oiseux*[41].

Juan Andrés déplore le déclin des exercices d'observation qui requièrent tant de patience et peuvent sembler ingrats. Le scientifique préfère se complaire dans la facilité et la prolifération désordonnée des calculs et des expériences qui deviennent une fin en soi : « En la multitud de las máquinas, en la finura y primor del trabajo, en la variedad y en la exactitud de sus métodos, triunfa la ambición del físico y del astrónomo que se contenta con poder hacer ostentación de sus riquezas en esta parte, y cuida poco del buen uso de aquel precioso tesoro »[42].

La physique expérimentale est réduite sous la plume d'Andrés à une quête maniaque de la nouveauté, aussi bien dans le résultat visé que dans la méthode adoptée. Cette physique tend selon lui à musarder vaniteusement et à satisfaire l'horizon d'attente de la société mondaine « profane », piquée d'intérêt pour la modernité scientifique, plus que celui des vrais savants :

> Todo el estudio del físico se reduce a buscar nuevas experiencias […] : todo su arte consiste en inventar nuevas y graciosas maneras, para hacer [los experimentos] más agradables y atractivos ; […] antes se busca apagar la curiosidad y el ocio del vulgo, que satisfacer la expectación de los doctos ; […] más se procura presentar agradables espectáculos, que hacer nuevos descubrimientos[43].

La physique expérimentale se fourvoierait dans la séduction de son propre spectacle :

> Los experimentos inventados con sutileza de ingenio, hechos con hermosísimas máquinas, y manejadas con destreza, os presentan desde luego la verdad de una teórica, y os dan una pequeña diversión ; […] así gustamos de estudiar la naturaleza por medio de los deleitables experimentos, y huimos de entrar en las penosas fatigas de la atenta observación[44].

---

[41] Le comte de Peñaflorida écrivait alors contre les détracteurs de la physique expérimentale : « Estas ciencias […] no se aprenden en Estrados, ni andando por ahí con Capa y espada, sino quemándose las cejas en el rincón del Gavinete, y oyendo a Maestros, que saben aclarar sus obscuridades », *ibid*., p. 78.
[42] J. ANDRÉS, *Disertación sobre las causas*..., p. 40-41.
[43] *Id*., p. 53-54.
[44] *Id*., p. 54-55.

Devenue *ocio* narcissique, dilettantisme vaniteux d'un loisir réputé, la pratique scientifique épuise son sens. Juan Andrés parvient alors à cette conclusion paradoxale : le surdéveloppement culturel est un facteur de déclin. L'avènement du *recreo científico* et la célébration des étonnantes découvertes de la physique expérimentale provoquent une généralisation corruptrice d'une certaine pratique scientifique *oiseuse* :

> Las causas que en mi concepto se oponen al adelantamiento de las ciencias […] nacen no de la ignorancia, y la impericia, no de la incultura y la barbarie, sino antes bien de la misma ilustración de nuestro siglo ; nacen del espíritu de cultura, tan laudable por sí mismo y tan universal en nuestros tiempos. […] Vemos generalmente que personas de todas clases, de todas edades y de todos sexos, quieren ostentar al presente vasta erudición y cultura universal[45].

Juan Andrés tisse ici un lien subtil entre la société mondaine, adonnée au luxe, au *recreo*, et à l'hédonisme narcissique, et le monde des sciences modernes *dissolues*.

Tout au long du XVIIIe siècle, les représentants conservateurs de la pensée scolastique, ainsi que les adversaires de Feijoo et de ses héritiers veilleront à associer dans un même mouvement l'essor de la science moderne et celui de la culture mondaine. Le rapprochement se fonde sur le phénomène avéré et incontestable de vulgarisation du savoir scientifique auprès du public profane des *tertulias*, autant qu'il répond à une idéologie qui vise à invalider l'ambition de la science en stigmatisant en elle un libertinage intellectuel, hardi, iconoclaste.

Au XIXe siècle, l'expression « física recreativa » est à la mode. Dans les annonces de la presse de l'époque[46], on peut trouver d'autres formulations, telles que « recreaciones de física esperimental »[47], « función de juegos de física, mecánica, combinación y sorpresa »[48]. La *recreación* est, à la fin du XVIIIe siècle, proche du loisir moderne. On en trouve ainsi la définition suivante : « diversión para alivio del trabajo, con especialidad en casas de campo o lugares amenos », dans le dictionnaire de la Real Academia de 1780.

Elle semble le plus souvent employée pour désigner de petits dispositifs mécaniques, électriques, ou optiques, ou de simples jeux de mains qui intervenaient au début ou au milieu d'autres réjouissances, mais elle s'applique parfois, aussi, à tous les

[45] *Id.*, p. 22-23.
[46] *Eco de comercio* et *Diario de avisos* par exemple.
[47] *Eco de comercio*, 16-VII-1835.
[48] *Eco de comercio*, 13-XII-1835.

divertissements ayant un lien étroit ou lointain avec la technique, principalement l'optique. Ces divertissements connaissent un grand succès aux XVIIIe et XIXe siècles[49], mais ont été souvent inventés ou mis au point au siècle précédent.

Dans son article « Diversiones populares : espectáculos de física recreativa », María del Carmen Simón Palmer[50] passe en revue un certain nombre de spectacles ayant recours à des dispositifs optiques : dioramas, cosmoramas, fantasmagories, machines optiques, lanternes magiques, etc. L'ouvrage de Rafael Gómez Alonso, *Arqueología de la imagen fílmica*[51], fournit un catalogue et une description de tous ces spectacles optiques, mécaniques, précurseurs du cinématographe.

Deux types de spectacles semblent ici en jeu : d'un côté, des dispositifs tournés vers l'illusion, comme la fantasmagorie, de l'autre, les vues en relief et les vues optiques, le diorama, le ciclorama, le panorama[52], etc., consistant à reproduire des intérieurs d'édifices ou des villes. Loin des visions fantomatiques de la fantasmagorie, ces spectacles, plus caractéristiques du XIXe, impressionnent par leur exactitude[53]. Parmi toutes les installations éparpillées dans la capitale, la galerie topographique, Paseo de Recoletos, ouverte en 1835, est un lieu spécialement consacré à l'exposition de vues en relief et de vues optiques.

Ils sont étroitement liés aux deux grandes visibilités du XIXe : voir au-delà du réel, spectres, fantômes, et voir la réalité telle qu'en elle-même reproduite exactement, livrée dans sa totalité à un point de vue, embrassée et maîtrisée. En Espagne, ces deux visibilités, ces deux versants de la perception du monde et leurs traductions littéraires coexistent et semblent s'affronter dès le romantisme. D'un côté, les spectres peuplent l'œuvre de Espronceda, mais de l'autre, Ramón de Mesonero Romanos affirme : « Así creo en las visiones fantásticas como en las deidades de la mitología, y eso me dan las

[49] Francisco Javier FRUTOS ESTEBAN, *Artilugios para fascinar*, Colección Basilio Martín Patino, Salamanca, Junta de Castilla-León : Semana Internacional del Cine, 1993
[50] *Villa de Madrid*, Madrid, n°44, 1974, p. 62-66.
[51] Madrid, Archiviana, 2002.
[52] Les panoramas en Espagne ont été beaucoup moins nombreux qu'en France par exemple, faute de moyens.
[53] Le *Semanario pintoresco español* du 8 juillet 1838 commente le diorama présentant une vue de l'Escorial : « Si hemos de juzgar por la impresión que aun conservamos de su vista, no puede llevarse más allá la imitación de la verdad ».

metamorfosis de Ovidio como los monstruos de Víctor Hugo ; porque en la luna sólo tengo la desgracia de ver la luna, y en las torres las torres »[54].

> Avec la physique récréative, les activités des « eruditos a la violeta » dont se moquait Cadalso, sont prolongées et élargies à un public populaire, mais l'objectif est le même : créer l'étonnement, et les critiques qu'elles soulèvent sont identiques. L'expression « física recreativa » ne trompait personne sur la nature exclusivement spectaculaire des divertissements proposés, alors que la galerie topographique était perçue comme un véritable lieu pour se cultiver. Mais la physique récréative n'était pas pour autant condamnée, au contraire. Certains ouvrages, tentant de percer à jour les procédés utilisés, récupéraient les vertus pédagogiques d'un simple amusement. Le *Semanario Pintoresco español* (1836-1858) voit dans ces divertissements le moyen de combattre les superstitions et les croyances populaires, et c'est ainsi qu'il contribue à prolonger le programme de l'Illustration.

Le divertissement de physique récréative n'est plus, au XIXe siècle, réservé à une élite aristocratique dans la sphère privée. Dès les années 1780, il devient populaire et public grâce aux machines optiques transportables, tandis que certains utilisent leurs connaissances pour devenir « mages », comme l'italien Cagliostro, qui séjourna en Espagne entre 1769 et 1770. En réalité, la « physique récréative » du XIXe est la « magie blanche » du siècle précédent . Cesare Baldinotti, dans *De recta humanae mentis institutione,* publié en Italie en 1787, puis traduit et publié en espagnol, en 1798, et réédité en 1839, dénonce ces impostures et oppose l'expérience-spectacle à la véritable expérience scientifique impliquant l'observation :

> Dicha arte no ha de ser de ningún modo como la de los empíricos, arte de charlatanes, tenebrosa, popular, é indigna de un filósofo, que respirando orgullo y lleno de arrogancia, se desvía de la razón y nos entrega al ciego acaso de los experimentos, sino arte de hacer los experimentos y observaciones con la luz y dictamen de la razón para que diste tanto de las imposturas de los charlatanes que ruedan de plaza en plaza, como dista la ciencia de la temeridad[55].

Dans son article « Costumbrismo y magia : un curioso manual sobre la magia blanca de 1833 », David T. Gies[56] commente un livre qu'il met en relation avec le *costumbrismo* et la volonté de percevoir la réalité comme le résultat d'une chaîne de causalité. Il s'agit, en réalité, d'une édition de la traduction de l'ouvrage français de Henri Decremps : *La magie blanche dévoilée, ou explication des tours surprenants qui font depuis peu l'admiration de la capitale et de la province. Avec des réflexions sur la*

---

[54] « Madrid a la luna », publié dans le *Semanario Pintoresco español,* en 1837, *in Escenas tipos matritenses*, Madrid, Cátedra, 1993, p. 317

[55] *Arte de dirigir el entendimiento en la investigación de la verdad o Lógica, escrita en latín y traducida al castellano por Don Santos Díez González y Don Manuel de Valbuena, para el uso de los Reales Estudios de Madrid*, Zaragoza, Imprenta de Polo y Monge hermanos, 1839, p. 368

[56] *Romanticismo*, n°6, 1996, p. 189-195

baguette divinatoire, les automates joueurs d'échecs, etc, etc., publié à Paris, en 1784, par Langlois. L'ouvrage semble avoir connu un succès important en France[57], puis en Europe. Une traduction espagnole paraît en 1792, *La mágica* [sic] *blanca descubierta o el Demostrador de física y matemáticas declarado un simple jugador de manos* [58], et l'édition de 1857[59] présente le même texte et le même titre, tandis que celle de 1833, *La magia blanca descubierta o bien sea arte divinatoria, con varias demostraciones de física y matemática,* contient davantage de tours expliqués, jeux de mains, jeux de cartes, anneau magnétique, effets chimiques avec le phosphore, lanterne magique, fantasmagorie, etc., et deux planches d'illustrations. Le prologue rappelle encore qu'il s'agit surtout d'un spectacle fondé sur la supercherie et la crédulité du spectateur.

On retrouve les mêmes griefs dans un livre anonyme commentant le spectacle de fantasmagorie, invention du physicien Etienne Gaspard Robertson, présenté à Madrid, au Palais royal, le 14 décembre 1820 : *Noticias curiosas sobre el espectáculo de Mr Robertson, los juegos de los indios, de las máquinas parlantes, la fantasmagoría, y otras brujerías de esta naturaleza por un aficionado a la magia blanca*[60], les expériences de physique récréative dévoient la science pour satisfaire la surprise immédiate :

> Cossoul fue también quien ejecutó algunas de estas suertes de esperiencias de física recreativa, modo de hablar que está puesto en moda a pesar de que todas ellas nada tienen que ver con la física propiamente dicha […]. Esta ciencia útil y agradable ha sido desgraciadamente prostituida sobre los teatros, en las casas de los meros escamoteadores, y hasta en los cafés donde se ven experiencias de física no para instruirse sino para distraerse únicamente [61].

Robertson exprime, dans ses *Mémoires récréatifs, scientifiques et anecdotiques,* publiés en 1831, la volonté de combattre grâce à son invention les préjugés et les superstitions qui président au fanatisme[62]. C'est avec ce même argument que le *Semanario pintoresco español* défend la fantasmagorie, alors que son fondateur, Ramón de Mesonero Romanos, affirme par ailleurs ne pas goûter les plaisirs de l'illusion. C'est ainsi que le journal consacre, dans son numéro du 8 janvier 1837, un long article illustré

[57] L'ouvrage est éditée ensuite en 1788 et en 1792.
[58] Madrid, Imprenta Real.
[59] Madrid, Fuentenebro.
[60] Madrid, Imprenta del Censor, 1821.
[61] *Id*., p. 25
[62] Max MILNER, *La Fantasmagorie, Essai sur l'optique fantastique*, Paris, P.U.F. , 1982, p. 17 et suiv.

au procédé de la fantasmagorie avec une introduction sur « las maravillas que han producido las ciencias y la mecánica » qui ne créent même plus l'étonnement : chemins de fer, machines à vapeur, ballons aérostatiques, becs de gaz, sous-marins, et défend la nature scientifique d'un spectacle présenté comme un instrument pour combattre les superstitions :

> La Fantasmagoría, ofreciéndonos sus espectros y fantasmas, no como apariciones sobrenaturales ni debidas a un pacto diabólico u otra especie de sortilegio, sino como un entretenimiento de física esperimental producido por medio de ciertos efectos de luz sometidos a las leyes de la óptica, no puede menos de haber contribuido muchísimo a la destrucción de las creencias supersiticiosas[63].

Dans un livre de 1863 qui fait la promotion du journal *El Siglo Industrial*, *Los espectros explicados o sea revelación del secreto de miss Aurora por D. Guillermo Adelante*[64], on trouve à nouveau l'idée d'un spectacle utile pour le public. Il s'agit du commentaire d'un drame dans lequel apparaissent des spectres, d'abord présenté à Paris, puis dans un théâtre de Madrid. L'auteur indique que la pièce utilise la physique et la chimie pour créer la surprise. Le spectacle lui fournit un prétexte pour expliquer le procédé, comparable à celui de la fantasmagorie, avec une lampe chimique et des glaces sans tain, et il précise qu'il s'agit là d'un divertissement plus utile que d'autres : « Este linaje de espectáculos es evidentemente mucho más instructivo que los paseos aéreos de Blondin, los graciosos revuelos de Leotard y sobre todo que la cruel y peligrosa lucha que ensangrienta en circo tauromáco, y adonde acude la muchedumbre a apacentar sus ojos con escenas de barbarie »[65] .

---

[63] Le combat contre toute forme de superstitions est une obsession constante du journal qui s'attache aussi à défendre la réputation de l'Espagne. On peut trouver la même année, dans le numéro du 7 mai, un petit article intitulé « Tradiciones acerca de las brujas » qui commente en détail les croyances et traditions autour des sorcières dans plusieurs régions de France, et le dernier paragraphe conclut : « Esto prueba que en donde quiera ha pagado este tributo de su amor a lo maravilloso, y que nada tienen que echar en cara a España los extranjeros en punto a estas creencias populares ; y particularmente en el día , en que reinan en ellos mucho más que en nuestra nación la fe en las tiradoras de naipes, las observaciones supersticiosas del número de convidados en una mesa, de días aciagos etc. etc. etc. ».

[64] Madrid, El Siglo Industrial.

[65] *Id.*, p. 4. On peut peut-être penser que sous Guillermo Adelante se cache un Français. Il cite les numéros de deux acrobates Français : Jules Léotard, inventeur du trapèze volant et Charles Blondin, funambule qui s'est fait connaître en 1859 en traversant des centaines de fois les chutes du Niagara suspendu, sur une corde. Il reprend plusieurs éléments de la Légende Noire : on trouve cette critique de la corrida, puis à la fin de l'ouvrage, sur un ton satirique, des allusions plus qu'explicites à l'Inquisition : « No vayais ahora a quejaros, Miss Aurora, de que hayamos revelado tan doctamente vuestro secreto: a no haberlo hecho, tal vez se os hubiera creido hechicera, y aunque la leña no abunda en la patria de Torquemada, no faltaría tal vez algún neocatólico que encontrase unos cuantos haces bien gordos y bien

Imposture, prostitution de la science, la magie blanche devient physique récréative lorsqu'elle dévoile ses procédés. Elle est alors perçue comme un spectacle sans bénéfice pour le progrès de la culture scientifique, mais utile pour éclairer le peuple et lutter contre les croyances populaires et la sorcellerie.

La *Galería topográfica,* appelée par la suite *Galería Recoletos,* ouvre ses portes le 8 octobre 1835 et ferme en 1856[66]. Elle expose des vues optiques, des vues en relief, ainsi que de petits dispositifs de « physique récréative ». Le journal *Eco de Comercio,* du 19 octobre 1835, la présente comme un spectacle nouveau pour les Madrilènes et conclut : « no dudamos que esta empresa tendrá un éxito feliz, pues así debe esperarse de su relevante mérito y de la ilustración del público a quien se muestra ». L'année suivante, les vues en relief sont augmentées[67], en raison de leur succès. Dans l'article du *Semanario pintoresco español,* du 24 avril 1836, on peut trouver une description des éléments exposés et le dernier paragraphe insiste sur les caractéristiques que le journal ne cessa de reprendre par la suite :

> Los que se dedican al estudio de la geografía, pintura y escultura y de los diversos ramos de las matemáticas no podrán menos de hallar provecho y jun tamente recreo en visitar esta galería ; los dados a la historia y estudio de la naturaleza, recuerdos gustosos ; y cierta satisfacción noble todos los amantes de su patria al considerar que es este establecimiento de invención exclusivamente española.

Dans un article du 14 mai 1837, qui insiste sur l'intérêt de la topographie[68], le journal n'utilise pas le terme *espectáculo*, mais parle d'emblée de *recreo*, *pasatiempo*, utile en soi :

> Ya hemos dado noticia en este Semanario del establecimiento con aquel nombre encierra curiosidades artísticas que merecen la atención de los inteligentes y aficionados, y proporcionando un agradable recreo a toda clase de personas. […] Nos complacemos en dar este bosquejo de un recreo tan propio de las personas ilustradas, y muy particularmente cuando es un testimonio de los progresos en esta importante parte de las ciencias matemáticas, y de las artes.

---

secos con que procurarnos un auto de fe: que en punto a brujas tanto da llamarse Cornelia Bororquia como Miss Aurora », p. 15

[66] Voir Rafael GÓMEZ ALONSO, *op. cit.*, p. 219 et suiv. , « La galería topográfica », *Historia 16*, n°306, octobre 2001, p. 114-123.

[67] *Diario de avisos de Madrid*, 14-II-1836.

[68] Elle n'était alors pas encore étudiée, les études de topographie commencent en Espagne en 1870 avec la création de l'*Instituto Geográfico y Catastral*.

Dans une petite notice *Descripción geográfica e histórica de las vistas de la galería topográfica en Recoletos*[69], on trouve encore : « La Galería topográfica es un gabinete recreativo a la par que instructivo, porque todos sus objetos están fundados en la aplicación de las ciencias y en la historia, de manera que instruye deleitando ».

Tout au long du XIXe siècle, et particulièrement dans les deux premiers tiers, le développement de la science accumule un important retard en Espagne. Gumersindo Vicuña, dans son discours de 1875*, Cultivo de las ciencias físico-matemáticas en España* [70], analyse l'enseignement des sciences et passe en revue d'autres voies de diffusion de la culture scientifique, il cite la recherche individuelle, les livres et publications, les associations, mais ne parle jamais de la physique récréative.

Les divertissements évoqués ici se réclament d'une façon ou d'une autre de progrès techniques. Pour autant, en tant que spectacles recherchant surtout l'étonnement, ils n'ont vraisemblablement pas contribué directement à la diffusion de la culture scientifique[71] et ne peuvent pas être considérés comme des instruments de vulgarisation scientifique. Ils reflètent en revanche très précisément la place déterminante de la science dans la conception moderne du monde. Au XVIIIe siècle, la fascination pour les automates révèle l'importance de la représentation mécaniste du corps et reflètent les théories matérialistes qui, au souffle divin, substituent un principe intrinsèque[72].

Tous les divertissements évoqués — physique récréative, fantasmagorie, vues en relief, vues optiques — participent à ce qu'Ángel Enrique Carretero Pasín appelle le désenchantement du monde[73] engagé par la philosophie des Lumières :

> La rationalité scientifique moderne prétendait réduire la nature du réel à un schéma rationnel préalable, en soumettant la singularité de la réalité au modèle imposé par une logique totalitaire de l'identité. Comme résultat, la modernité a provoqué un *désenchantement* et une *démagification* de l'existence, un renoncement au dévoilement du sens profond des choses en

[69] Madrid, Imprenta del Colegio Nacional de sordomudos, 1841.
[70] *Discurso leído en la universidad central en el acto de apertura del curso académico de 1875 a 1876,* Madrid, Imprenta de José M. Ducazal, 1875.
[71] « En donnant une satisfaction immédiate à la curiosité, en multipliant les occasions de la curiosité, loin de favoriser la culture scientifique, on l'entrave. On remplace la connaissance par l'admiration, les idées par les images », Gaston BACHELARD, *La Formation de l'esprit scientifique*, Paris, J. Vrin, 1938, p. 29.
[72] Christine DETREZ, *La Construction sociale du corps*, Paris, Seuil, 2002, p. 34 et suiv.
[73] Il s'appuie sur le texte de Max HORKHEIMER et Theodor ADORNO, « Le concept d'*Aufklärung* » : « Le programme de l'*Aufklärung* avait pour but de libérer le monde de la magie. Elle se proposait de détruire les mythes et d'apporter à l'imagination l'appui du savoir », in *La Dialectique de la raison*, Paris, Gallimard, 1974

> faveur d'une conversion de celles-ci en de simples exemplaires numériques dépourvus de qualité[74].

Les divertissements évoqués n'ont peut-être pas eu pour vocation d'initier le public à la science, ou de vulgariser les techniques qui les rendaient possibles, mais en tant que simulacres de la réalité, ils ont avec la science moderne un lien essentiel. La magie devient « physique récréative » par désenchantement, tandis que les différentes vues de la Galerie topographique ou d'ailleurs visent à reproduire la réalité avec exactitude. La réalité devient alors certaine, « vraie », conquise, mesurée. À chaque fois, est mise en jeu l'opération fondamentale par laquelle, selon Heidegger, naît la science des Temps Modernes : « Strictement parlant, il n'y a science comme recherche que depuis que la vérité est devenue certitude de la représentation »[75], une science qui se présente d'abord comme une « théorie du réel »[76].

[74] « La crise des fondements des connaissances scientifiques modernes: une approche de l'épistémologie postmoderne », in *Esprit critique*, été 2003, vol. 5, n° 3 : http://www.espritcritique.org/0503/esp0503article01.html

[75] « L'Époque des *conceptions du monde* », *in Chemins qui ne mènent nulle part*, Paris, Gallimard, 1962, p. 114.

[76] Martin HEIDEGGER, « Science et méditation », *in Essais et conférences*, Paris, Gallimard, 1958, p. 49-79.